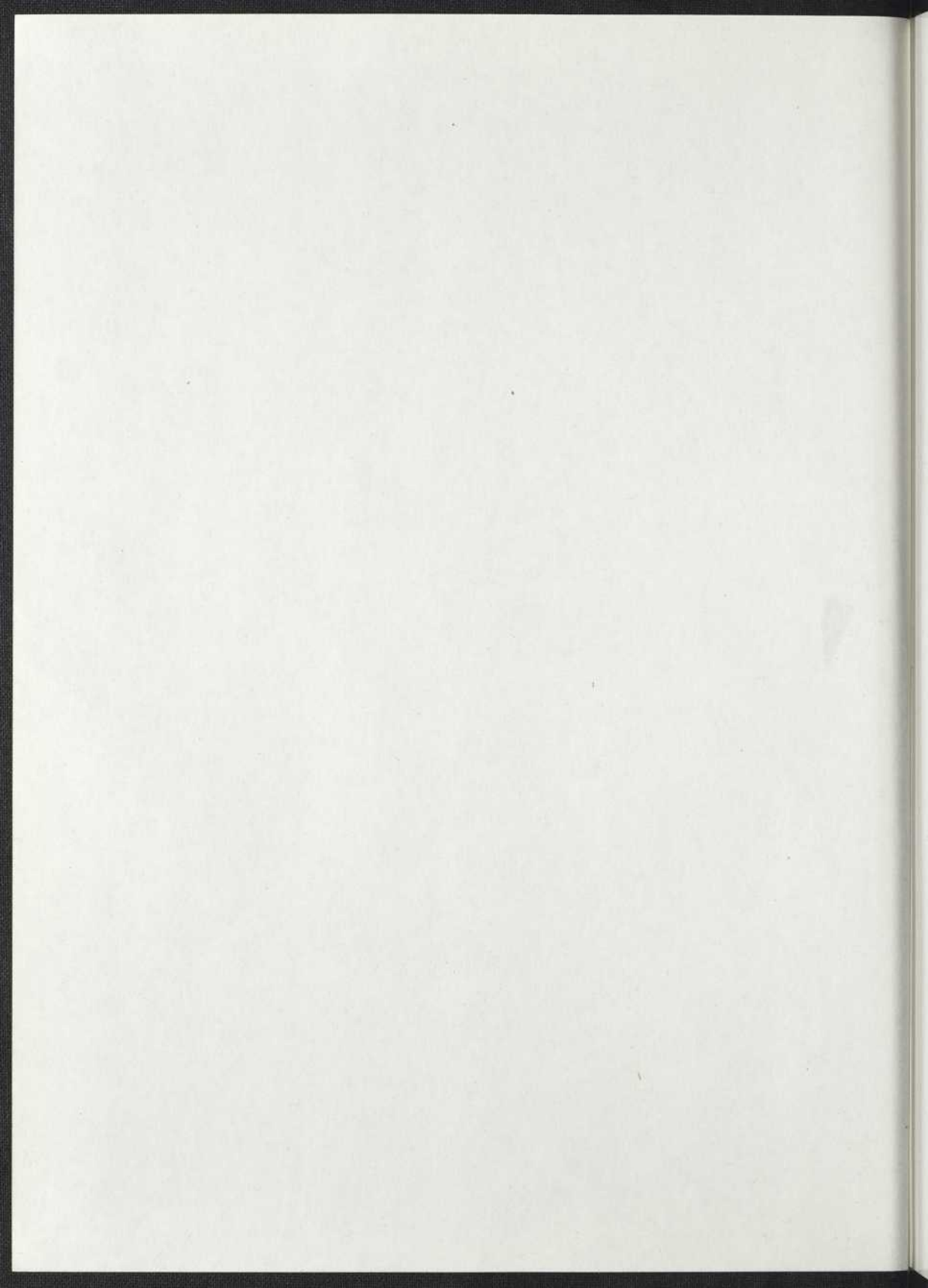


LES VIEUX  
M'ONT  
CONTÉ





## LES VIEUX M'ONT CONTÉ



*Autres ouvrages de Germain Lemieux*

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons*. Collection « Documents Historiques », nos 44-45, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1963.
- *De Sumer au Canada français* sur les ailes de la tradition. Collection « Documents Historiques », nos 51-52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938*. Collection « Archives de folklore », no 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet*. Conteurs et contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1972.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. I : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. II : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- *Chansonnier franco-ontarien I*. Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1974.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE  
Université de Sudbury  
Sudbury, Ontario, Canada

# LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 3

Contes franco-ontariens

(Répertoire de : Thomas Belly, Joseph Charrois,

Téléphore Courchesne, Marcel Fortin, Onésime Gélineau,

Jean-Baptiste Lavoie, Lionel Pilon)

recueillis et annotés

par


GERMAIN LEMIEUX, PH. D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin  
8100, boulevard Saint-Laurent  
Montréal

1974

Maisonneuve et Larose  
11, rue Victor-Cousin  
Paris



Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CEN-  
TRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Université de Sudbury, Ontario,  
Canada.

LES VIEUX MONT CONTÉ

GR  
113.5  
OS V53  
v. 3  
07500009

Dépôt légal — 4e trimestre 1974 — Bibliothèque Nationale du Québec  
Centre Franco-Ontarien de Folklore 1974

ISBN 0-88502-187-8

## REMERCIEMENTS

Nos remerciements s'adressent

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967, et 1969, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes contenus dans ce volume et qui en facilite la publication,
- au Ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1967 et 1968, nous a fait bénéficier de son programme d'échange d'étudiants avec le Québec,
- à nos multiples conteurs franco-ontariens qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes oraux sur bande sonore,
- à la Société historique du Nouvel-Ontario qui, jusqu'à 1958, a encouragé et financé nos enquêtes folkloriques régionales,
- à M. Luc Lacourcière, directeur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY  
540 EAST 58TH STREET, CHICAGO, ILL. 60637

## RESUME

Les renseignements suivants

- au Centre des Arts du Canada qui, en 1955, 1961, 1967 et 1968 a financé  
de grands projets de conservation et de restauration d'édifices  
culturels nationaux dans le cadre de la Loi sur le Patrimoine.
- au Ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1967 et 1968, a financé  
le projet de son programme d'études d'histoire avec le Québec.
- à des multiples autres lieux où des études ont été effectuées par l'Ontario  
pour la mise en œuvre de la Loi sur le Patrimoine.
- à la Société historique de l'Ontario (Ontario Historical Society) qui, en 1967, a financé  
la recherche sur les origines de l'Ontario.
- à la Commission d'enquête sur les affaires de l'Ontario de l'Université de  
Toronto qui, en 1967, a financé la recherche sur les origines de l'Ontario.

68  
11  
10/1/68  
10/1/68

Digitized by Google

## PRÉSENTATION

Il est encore trop tôt pour que le grand public ait manifesté son opinion sur les contes folkloriques qui ont inauguré la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ. Le premier tome est sorti des presses en pleine grève postale, donc à une période peu favorable à la publicité et à l'expédition. Le deuxième tome de notre collection ne nous est pas encore parvenu, au moment où nous écrivons ces lignes.

Quelques journaux ont salué la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ par des commentaires assez élogieux. Des lettres personnelles ont approuvé avec enthousiasme la publication d'une partie de notre littérature orale canadienne-française. Plusieurs ont suggéré de lancer sur les ondes des programmes tirés des textes de ce répertoire traditionnel. De même que nous avons longuement réfléchi avant de publier nos contes, il nous faudra nous pencher de longs mois sur les multiples suggestions qui nous ont été faites, qui à propos d'un théâtre de marionnettes, qui à propos de dessins animés ou des contes joués par des acteurs professionnels dans un studio de poste radiophonique. Des éditions de langue anglaise ont sondé le terrain en vue d'une traduction et d'une adaptation de certains de nos contes aux enfants anglophones. Ce sont des projets qui tomberont ou qui survivront, au fur et à mesure que les organismes culturels pourront les reconsidérer face aux besoins de notre population adulte, étudiante ou enfantine.

On nous a suggéré de publier la photographie ou une brève biographie de nos conteurs dont le répertoire apparaît dans notre collection. Nous y avons déjà songé dès la préparation du premier tome ; mais la prudence nous invitait à surveiller le nombre de pages de nos volumes et le coût de l'impression des photographies. De plus, il nous faut avouer que, vu le peu d'organisation technique de nos dix premières années d'enquête, la documentation photographique avait fait défaut. Nous avons essayé de réunir les photos de nos informateurs dont il était question dans *Les jongleurs du billochet*<sup>1</sup>, et nous avons dû renoncer à ce projet. Certaines familles sont disparues de la région, d'autres ne consentent pas facilement à se départir de l'unique photo d'un grand-père ou d'un vieux papa ; et allez donc publier la photographie d'un conteur alors que nous n'avons pu obtenir celle de deux autres bons informateurs de la même région !

1. Germain Lemieux, *Les jongleurs du billochet*, Bellarmin Montréal, et Maisonneuve et Larose, Paris, 1972.

Cependant, nous nous proposons de commencer bientôt à publier dans notre collection une brève biographie et une photographie des conteurs dont le répertoire constituera une partie importante d'un tome. Au cours de 1975, nous publierons (tome 4<sup>e</sup>) le répertoire entier d'Émile Roy, et suivra, probablement à partir des tomes 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>, le répertoire des Prud'homme, des Savarie et de quelques autres conteurs au répertoire abondant.

Chers lecteurs, nous vous remercions de vos suggestions des mois derniers et nous vous invitons à nous en communiquer d'aussi amicales que les premières, quand vous aurez pris connaissance de ces autres récits que les vieux nous ont contés.

GERMAIN LEMIEUX, S.J.  
Directeur de la collection.

## 1 – LE PRINCE QUI VOULAIT FAUSSER SA DESTINÉE

Il était une fois un prince ! Il se promenait, se promenait d'un bout à l'autre des corridors de son château, en sautillant et en criant : « Je fausse ma destinée, je vais fausser ma destinée ! »

A l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, avec deux ou trois de ses valets, il va faire un tour dans la forêt. Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, ils s'aperçoivent qu'ils sont perdus ! Ils prennent un chemin qui les mène loin ; enfin ils voient une lumière.

Assez tard, le soir, ils arrivent à cette maison et demandent s'ils peuvent coucher là. C'était chez un cultivateur pas bien riche.

On les fait manger ; puis il fallait bien dormir. Il n'y avait pas de place à la maison pour ces visiteurs ; le prince et ses hommes vont donc se coucher dans la grange, sur le foin. Le prince se trouvait couché, on dirait, sous le pignon de la grange ; à cet endroit, le pignon était troué, et le prince pouvait voir le ciel.

Oh ! il ne devait pas être tard, le matin, quand le prince s'est réveillé. Il se met à regarder vers le pignon de la grange et voici ce qu'il voit, écrit dans le ciel : « Une petite fille va naître ici, ce soir, et elle deviendra la femme du prince. Cette petite fille aura une étoile sur le bras gauche. » Il ne cesse pas de regarder, tellement il est surpris.

Le lendemain matin, il revient à la maison, et, comme de fait, la petite fille est là. Le prince propose au pauvre fermier d'échanger la petite fille pour une grosse somme d'argent. On finit par se mettre d'accord.

Finalement le prince emporte la petite fille ; il la place dans un beau petit panier qu'il donne à l'un de ses valets, avec une lettre, et il lui dit : « Tu porteras ce panier à un de mes oncles qui est au loin, bien loin. » Il écrit cette lettre à son oncle : « Quand mon valet arrivera avec cette enfant, fais-moi disparaître ça au plus vite. »

Il ferme l'enveloppe et la met dans la poche du valet qui part avec l'enfant et la lettre.

Laissons le prince avec les autres valets et suivons celui qui porte le panier.

Il marche, marche ; enfin, bien fatigué, il arrive au bord de la mer. Il y avait là une vieille qui lavait du linge. Il s'arrête. La vieille lui donne à manger. Il était bien fatigué ; il avait besoin aussi de dormir pendant quelque temps pour se reposer.

Il faut vous dire que la vieille était une fée. Elle entend pleurer dans le panier ; elle s'empresse d'aller voir. Et qu'est-ce qu'elle voit ? une belle petite fille ! Mais le lait était sûr dans la bouteille. Vite, elle vide la bouteille, la nettoie et prépare une autre bouteille de lait frais pour le bébé.

Elle regarde le panier, puis l'homme qui dormait. Elle se dit qu'il y a quelque chose de louche dans cette affaire. Elle regarde encore l'homme qui dort ; l'habit est un peu ouvert. Elle voit la lettre du prince dans sa poche. Curieuse, elle prend cette lettre et la lit : « Ah ! ah ! qu'elle se dit, je vais arranger cela autrement. » Trouve un morceau de papier, un crayon, et elle écrit : « Mon oncle, quand mon valet arrivera avec la petite fille, ayez bien soin de cette petite jusqu'aux prochaines nouvelles. »

Elle referme l'enveloppe et la remet dans la poche du valet. Lui, finalement, se réveille, reprend ses affaires et repart.

Enfin, il arrive chez l'oncle du prince ; lui remet la petite fille et la lettre, et reprend le chemin du retour.

L'oncle était un homme bien occupé. Quand il a vu la lettre et la petite fille, il s'est dit : « Faut croire qu'il est arrivé quelque chose pendant le voyage. C'est bon, je vais en prendre soin. » C'est ce qu'il fait.

Il est toujours bien occupé. Mais il fait de mauvaises affaires et il perd tout. La petite fille, qui a grandi, est obligée de partir et de se trouver une autre place pour vivre. Elle aboutit chez un vieux pêcheur qui faisait vivre sa famille avec le poisson qu'il prenait. C'est avec cette famille que la petite fille va rester. Mais laissons-la pour voir ce que fait le prince.

Le prince était parti avec ses hommes et s'était égaré. Il continue, tout de même, par esprit d'aventure. Il arrive près d'une chute : « Pas-de-revenez-y », c'était le nom de la chute. Il lui vient une idée. Il arrache la bague qu'il porte au doigt et la lance dans la chute en disant : « J'épouserai la fille qui me rapportera ma bague ». Il était bien sûr que sa bague ne reviendrait jamais de la chute « Pas-de-revenez-y. » Cependant, dans un conte ou une histoire il faut s'attendre à n'importe quoi.

Voilà qu'un poisson avale la bague. Revenons au vieux pêcheur.

Un jour, parmi les poissons qu'il a attrapés, il y a celui qui avait avalé la bague. Il arrive à la maison avec son panier. La petite fille commence à nettoyer les poissons et elle trouve la bague, qu'elle garde sans dire un mot.

Peu après, le prince aboutit chez ce pêcheur à l'heure du repas. Il s'assied donc à table pour manger. La petite fille reconnaît le prince. — Dans un conte

comme dans une histoire, on se reconnaît toujours. — Elle glisse la bague près de l'assiette du prince. Ce n'était plus une petite fille, elle avait grandi.

Le prince prend la bague, la regarde, l'examine. Il se lève et se met à parler. Il montre la bague au pêcheur et lui dit : « Elle vient tout juste de me la rendre, cette bague. J'avais promis, quand je l'avais lancée dans la chute « Pas-de-revenez-y », j'avais promis que la fille qui me remettrait cette bague deviendrait ma femme. » Son intention était d'épouser cette fille et, ensuite de la faire disparaître pour fausser sa destinée.

Alors on organise une grosse soirée et on se prépare à marier le prince. On invita tous ceux qui vivant dans les environs.

Il y avait foule, le soir, pour le bal ; tous s'asseoient le long des murs de la salle du château et on se met à conter des histoires.

Vous vous souvenez de la vieille qui avait déchiré la lettre du prince pour en écrire une autre ! Elle était là, elle aussi. Avant de commencer son histoire, elle va trouver la fiancée, lui retrouse la manche et regarde la petite étoile sur son bras. Elle se rasseoit et dit : « C'est à mon tour de vous raconter une histoire ; moi aussi j'ai un conte pour vous. »

Elle entreprend de raconter tout ce qui s'était passé. Quand elle eut fini de conter l'histoire de la petite fille, ... j'ai bien envie de vous laisser comme dans « Les mille et une nuits » ! Demain soir, je vous dirai la suite. . .

## LE PRINCE QUI VOULAIT FAUSSER SA DESTINÉE

Récit folklorique raconté le 3 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris vers 1924 de M. Élie Bergeron de Sudbury.

Enregistrement no 1307. Conte-type 930A. (Un prince doit épouser une paysanne, il ordonne qu'elle soit mise à mort ; lettre changée et fille sauvée. Motif de la bague rapportée par un poisson. Mariage. Reconnaissance).

C'était eunn' fois, c'éte' in prince. I' s'prom'nait dan 'és corridors, cheu'z-eux ; te'jour' en s'garrochant<sup>1</sup> dan 'és corridor et p'i' i' disait :

— J' fauss' ma destinée, j'vâs fausser ma destinée !

I' est v'nu à l'âge de dix-sept, dix-huit an ; i' â parti, enn' journée, avec deux t'ouâs d'sés valets pour aller faire un tour dan 'a forêt. I' ont 'té. . . ah ! rendu vers t'ouâs quatre heur's d'l'après-médi, i's s'sont trouvé' écartés<sup>2</sup>. Là, i ont trouvé in aut' chemin, i's s'sont en-allés pas mal<sup>3</sup> loin ; i ont vu eunn' maison, eunn' lumiér' ; le soèr, i' on arrivè là et d'mandé à coucher. C'était in habitant<sup>4</sup>, du mond' pas b'en rich'.

Te'jours qu'i' ont soupé, et p'i' après soupé', b'en, â foulu [ fallu ] couché'. I' y avait pâs d'plac' dans 'a maison pour lés couché'. I' ont parti, p'i' i ont 'té coucher dans la grang'. P'is, dans la grang', su' l'foin, i' étaient couchés, p'is le princ' se trouvait, lui, vis-à-vi', on va dir', du pignon, comm' çâ, là, t'sé's b'en ; le pignon était pâs fêni just', là ; p'i' i' voyait l'firmament, to'jours.

Oh ! vers le p'tit jour, le matin, j'cré' b'en, le princ' se raveille. En s'raveillan, i' s'adress'<sup>5</sup> les yeux dans l' pignon d'la grang', p'i' i' 'oué' marqué, au ciel :

« I' vâ v'nir au monde enn' p'tit' fille écite, à soèr, p'is çâ vâ êt' la femm' du princ'. C'te p'tit fill'-là vâ a'oèr [ avoir ] eunne étoèl' su' l'brâs gauche ».

1. *Garrocher* (se) : Se donner des airs, se pavaner.

2. *Ecarté* : Perdu, égaré.

3. *Pas mal* : Passablement, assez.

4. *Habitant* : Propriétaire d'une ferme.

5. *Adresser* : Diriger

I' r'gard' çâ, p'i' i ést tout' surpris de d'çâ. Le lend'main matin, i' s'lev' ; comm' de fait', la p'tit' fille ést arrivée lâ. Le prince avait d'l'argen en mass<sup>6</sup>. Fait dés barguine<sup>7</sup> avec le pér' d'la p'tit' fill' comm' de quoi qu'i' ach'tait la p'tit' fill'. Le prince, i' avait d' l'argen en mass' p'is l'habitan éstait pauv', ça fait qu'i' décid' de denner la p'tit' fille à l'habitan. . . au princ', pour un' gross' somm' d'argent.

To'jours que l' princ' pâ'r' avec la p'tit' fille. I' 'a met dan in beau p'tit pagnier [ panier ], p'i' i' deunn' çâ à in d'sés valets p'is lâ, i' gu'i margue enn' lett', p'i' i' dit, tu vâ' aller m'ner çâ, i' di', à un d' més onc's [ oncles ] qu'ést b'en loin, i' restait, b'en loin, i' restait b'en loin de d'lâ. I' écri' un' lett'e à son onc' :

« Mecqu' mon valè' arrive avec c'tte p'tite enfant-lâ, détruis-moé çâ au plus vit' ! »

Sil [ seal ]<sup>8</sup> la lett', met dan 'a poch' du valet p'i' l'valet pâ'r' avec la p'tit' fill' p'is la lett'.

Le prince et p'is' sés valè', on vâ lés laisser lâ, eux aut'. On vâ suir' [ suivre ] le valè' avec la p'tit' fille.

I' â marché longtemps, to'jours, p'i' i' â arrivé fatigué. I' â arrivé su' l' bord d'la mer ; i' y avè enn' vieill', lâ, qui lavait du linge au bord d'la mer. I' arrett'. La vieill' gu'i denne à mangé'. Ah ! p'i' i' éstait b'en fatigué. C' fait gu'i s'ést couché enne escouss<sup>9</sup> pour se r'poser. La fée 'a attend brâiller dans l'pagnié'. 'A pâ'r', 'a s'en vâ 'oèr dans l' pagnié'. Un' bell' p'tit' fill' ! Son lai' [ lait ] éstait sur dans sa bouteille. 'A jett' la bouteill', lav' la bouteill' comm' faut p'i' 'a arrange enn' bonn' bouteill' de lait frai' [ frais ] à p'tit' fill'. Mé', 'a trouvait çâ b'en comique, elle. 'A r'gardait l'homm', lâ, qu'éstait couché, p'is' dormait. Son cô't' [ coat ]<sup>10</sup> étè' ouver' in peu, p'i' 'a 'oueillait [ voyait ] la lett' . . . de quoi . . . enn' lett' dans sa poch'. Curieuse, elle, 'a pârt p'i' 'a sort la lett' de d'lâ p'is décach' [ décachette ] la lett' ; c'é-tè' adressé à son onc', çâ : « Mon onc', i' dit, mecqu' le valè' arrive avec c'tte p'tite enfant-lâ détrusé-moi çâ au plus vit' ! » B'en, 'a dit : « M'â' amancher-çâ<sup>11</sup> autrement, moé ! » Po'gne in aut' morceau d' papier p'i' in crayon : 'A dit :

« Mon onc', mecqu' mon valè' arrive avec la p'tit' fille, ayez-en b'en soin jusqu'à 'a prochain' novell' ! »

Cach' [ cachette ] la lett', met çâ dan 'a poch' du gârs. To'jours, mecieu, i' s'ra-veille, i' s'ar'greill [ re-greyer ]<sup>12</sup> p'i' i' pârt.

I' arriv' su' son onc' p'i' j' gu'i denn' la p'tit' fill' p'i' i' gu'i denne la lett' p'i' i' r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ. To'jours qu' d'enne affaire à l'aut' quand qu' son on-

6. *Masse (en)* : En quantité, en abondance.

7. *Barguine* : Vx fr. Bargaigne, bargain : Marché, trafic.

8. *Seal [ to ]* (angl.) : Cacheter.

9. *Secousse* : espace de temps, période.

10. *Coat* : Habit veston

11. *Amancher* : S'arranger, prendre des dispositions.

12. *Gréyer* : Habiller, pourvoir de vêtements.

cle a vu c'tte lett'-là p'is la p'tit' fille, i' â pensé : 'Faut crair' qu'i' â arrivé que'qu' chos' le long du ch'min. C'est correck, i' dit, m'âs l'él'ver ! »

Ça fait qu'i' â él've la p'tit' fill', lui. D'enne affaire à l'aut', to'jours, qu'i' â dés méchants marché', i' â perdu tout' de quoi c' qu'i' avait. C'fait qu'la p'tit' fille a 'té obligée d' partir de d'lâ. 'A s'est en-allée, ell', rester. . . In vieux pêcheur qui pêchait du poésson pour viv', lui. . . sa famill'. C'fait qu'a s'est en-allée rester là, elle. On vâ lés laisser là, 'és aut' ; on vâ n'venir au prince.

Eul [ le ] princ', lui, i' pâr' avec sa gagn' [ gang ]<sup>13</sup> p'i' i' s'en vâ. Là i' i' était parti . . . i' était perdu. I' fil' son ch'min pour voir quoi c'c'est qu'i' trouverè'. I' s'adenne à pâsser du long d'la chut'. Pâs-de-r'venez-y. L'nom d'la chut', çâ : Pâs-de-r'venez-y ! To'jours qu'enne idée gu'i' pren [ prend ] . . . i' avè in jonc ou enn' bagu' dans l'doigt, lui. J' arrach' sa bagu' de d'dans son doigt, d'minme, i' 'a garroch' dans l'fond d'la chute. I' dit : « J'marierai la fill' qui me r'denn'râ ma bagu' ! » Là, b'en, i' était çartain dan 'a chut' de Pâs-de-r'venez-y, sa bague 'a r'viendrâ jamais. B'en, dan in conte ou dan enne histoïr', faut to'jours qu' ça arrive de minme.

I' y a-tu pâ' in poésson qui â po'gné la bague en arrivant. P'is c'te poésson-lâ, là, on va laisser çâ là, p'i' on vâ r'venir au vieux pêcheur. I' s'adenne à po'gner c'poésson-lâ dans sa gang de poéssons, lui. Emmène l'poésson cheu'z-eux. La p'tit' fill' nettoeill' [ nettoie ] lés poésson. 'A trouv' la bague. 'A n'en fait pâs d'câs. Le princ', lui, i' s'adenne à pâsser p'i' i' arrett' su' c't habitant-lâ, su' c'te pêcheur-lâ, pour dîner. C'fait qu'lâ, le prince est assi' à tab'e après manger, p'is la p'tit' fille all' l'â r'connu l' prince, ell'. Dan in cont', dan enne histoïr' de minm', ça se r'connaît to'jours.

'A s'en vâ p'i' 'a gu'i' gliss' la bagu' du long d' son assiett'. La p'tite était rendue assez vieill', dans c'temps-lâ. I' r'prend sa bague, i' 'a r'gârd . . . i' 'a gard'. Là, i' s'lev', p'i' i' fait son discour'. I' mont' la bague au pêcheur, p'i' i' gu'i' di', i' di' : « A vien 'ienqu' de m'la r'denner c'tte bagu'-là. P'i', i' dit, j'ai promis. . . j'ai garroché, c'tte bagu'-là dans l'fond d'la chut' de Pâs-de-r'venez-y. P'i', i' dit, j'ai promi', i' dit, la fill' qui m'denn'rait ma bagu', b'en, i' dit, ça s'rè' ell' que j'marierais ! Dans son idée, i' voulè' 'a marguier p'is la dé'truir', lui, pour fausser sa destinée.

To'jours, c'est correck. Là, i's font, lés-aut'e', eunn' gross' soèrée p'i' i's prépar'nt çâ pour marier mecieu l'princ'. B'en, là, i' ont tout' invité l'mond' tout l'tour.

To'jours, rendu au soèr, le bal se fait. P'i' i's sont tout assi' en rond dans l'château, on vâ dir'. P'is là, ça commence tout' à conter dés histoères.

On vâ r'venir à 'a p'tit' vieill' qui avait fait' la lett'. . . qu'i' avè' écrit la lett'. 'A gu'y ètè' elle itou. To'jour', avant de commencer son histoère, elle, 'a s'lev' p'i' 'a s'en vâ trouver la p'tit' fille. 'A r'trouss' sa manch', p'i' 'a r'gârd' la p'tite étoèle était su' son brâs gauch'. Bon ! b'en, 'a vâ s'assir [ s'asseoir ] à sa plaç', p'i' 'a dit : « C'est à mon tour d' conté' enne histoère, 'a dit, j' m'â' en conté' un', moé ! »

13. *Gang* (angl.) : Bande, troupe, foule.

Lâ, 'a commence à conter de quoi c' qui s'avait passé. To'jour' après qu'a 'a eu fêni d'conter de quoi c' qui s'est passé, j'envie d'vous laisser comm' le cont' de mille et un' nuit : « A d'main soèr, j'vous cont'rai l'restant ! »

## 7 — LA BELLE MARCHE-VERTE

Un soir, dans une petite ville de France, le duc de Normandie, sur le point de se marier, se fit annoncer, au palais des ducs, un valet qui présentait une lettre adressée au duc de Normandie, en ces termes :

« Votre excellence, le duc de Normandie, je vous prie de recevoir cette lettre, qui vous apprendra que j'ai été élu roi de France, et que j'ai été couronné à Reims, le jour même de votre mariage. Je vous prie de venir à Paris, pour assister à la cérémonie de mon couronnement. »

« Mais, dit le duc, comment est-ce possible ? Je ne suis pas roi de France, et je ne suis pas couronné. »

« C'est, dit le valet, un grand mystère. »

« Et comment cela se fait-il ? »

« Il s'est fait, dit le valet, pendant que vous étiez absent, une grande cérémonie, et on a couronné un roi de France, qui n'est autre que moi-même. Je vous prie de venir à Paris, pour assister à la cérémonie de mon couronnement. »

« Mais, dit le duc, comment est-ce possible ? Je ne suis pas roi de France, et je ne suis pas couronné. »

« C'est, dit le valet, un grand mystère. »

« Et comment cela se fait-il ? »

« Il s'est fait, dit le valet, pendant que vous étiez absent, une grande cérémonie, et on a couronné un roi de France, qui n'est autre que moi-même. Je vous prie de venir à Paris, pour assister à la cérémonie de mon couronnement. »

« Mais, dit le duc, comment est-ce possible ? Je ne suis pas roi de France, et je ne suis pas couronné. »

« C'est, dit le valet, un grand mystère. »

« Et comment cela se fait-il ? »

« Il s'est fait, dit le valet, pendant que vous étiez absent, une grande cérémonie, et on a couronné un roi de France, qui n'est autre que moi-même. Je vous prie de venir à Paris, pour assister à la cérémonie de mon couronnement. »

« Mais, dit le duc, comment est-ce possible ? Je ne suis pas roi de France, et je ne suis pas couronné. »

« C'est, dit le valet, un grand mystère. »

« Et comment cela se fait-il ? »

« Il s'est fait, dit le valet, pendant que vous étiez absent, une grande cérémonie, et on a couronné un roi de France, qui n'est autre que moi-même. Je vous prie de venir à Paris, pour assister à la cérémonie de mon couronnement. »

The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery by Columbus in 1492 to the present time. It covers the early years of settlement, the struggle for independence, and the formation of the federal government.

The second part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1789 to the present time. It covers the early years of the republic, the expansion of the territory, and the development of the industrial revolution.

The third part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1861 to the present time. It covers the Civil War, Reconstruction, and the rise of the United States as a world power.

The fourth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1898 to the present time. It covers the Spanish-American War, the rise of the United States as a world power, and the development of the modern United States.

The fifth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1914 to the present time. It covers the First World War, the Great Depression, and the Second World War.

The sixth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1945 to the present time. It covers the Cold War, the Vietnam War, and the present day.

The seventh part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1980 to the present time. It covers the Reagan Revolution, the end of the Cold War, and the present day.

## 2 – LA BELLE-JARRETIÈRE-VERTE

Un roi avait une jeune fille à marier. Le dimanche matin, sur le perron de l'église, selon la coutume, on publia des bans : le garçon qui présenterait trois œufs d'or aurait la princesse en mariage.

Vous pouvez vous imaginer si l'on se mit à chercher ces trois œufs d'or, mais allez donc ! Trois œufs d'or ! Ti-Jean restait seul avec sa mère ; il lui dit : « Je vais essayer de trouver les trois œufs d'or.

– Ah ! Il y en a de bien plus habiles que toi qui ont pris leur chance et qui n'ont rien déniché.

– J'y vais quand même ! »

Il prend la route et marche.

Il avait marché dans le bois peut-être pendant une semaine, quand il s'aperçoit qu'il s'est égaré. Enfin, un jour, à la brunante, il aperçoit une lumière. Il arrive à la cabane, frappe à la porte et ouvre. Un gros bonhomme le reçoit rudement : « Que veux-tu ?

– Bien, je me suis perdu dans le bois, je viens voir si vous me donneriez à manger et un coin pour me coucher ?

– Oui, rentre ! »

Il le fait manger ; le repas terminé, le bonhomme lui dit : « Va te coucher ! Demain, j'ai de l'ouvrage pour toi, si tu n'es pas capable de le faire, je te ferai sauter la tête de dessus les épaules. Tu comprends ? »

Ti-Jean ne dit pas un mot, mais la sueur lui mouille le front. Il va se coucher. Le lendemain matin, il descend, il s'assoit pour déjeuner. Il y a là trois filles semblables, à peu près de la même grandeur et de la même grosseur. Il ne s'en occupe pas. Il ne pensait qu'aux menaces du vieux, la veille au soir. Il déjeune. Quand il a bien mangé, le jeune voyageur entend le maître de maison lui dire : « Bien, mon Ti-Jean, tu vas m'accompagner, maintenant ! »

Ils partent ; le vieux avait apporté une poche de plume. Ils arrivent au faite d'une grosse côte ; il faisait un de ces vents, peut-être de quatre-vingt-dix milles à l'heure. Le bonhomme ouvre la poche, l'empoigne par le fond et en lance le conte-

nu aux quatre vents. Imaginez le vent dans les plumes ! « Si ce soir, tu n'as pas ramassé toutes les plumes pour les remettre dans ce sac, je te coupe le cou avec ce couteau-là. »

Ti-Jean s'assied et il se met à pleurer. Il se dit : « A quoi bon courir après des plumes par un vent pareil ? » Vers neuf heures et demie, ou dix heures, il avait tellement sangloté, pauvre Ti-Jean, qu'il s'était endormi. Soudain quelqu'un lui touche l'épaule. C'est la plus jeune des filles, la Belle-Jarrettière-Verte : « Te voilà dans de beaux draps !

— Oui, je suis bien mal pris !

— Ecoute, reprit-elle, j'ai un petit sifflet, ici. Ce soir, lorsque tu verras mon père arriver, tu n'auras qu'à souffler dans le sifflet, ouvre le sac, siffle et toutes les plumes rentreront dans le sac. Ensuite, tu le lui redonneras.

— Entendu ! »

Le soir, il voit revenir le vieux. Il saisit son sifflet et siffle. Toutes les plumes s'entassent dans la poche que Ti-Jean tient à deux mains. Le vieux arrive et crie : « Et puis, les as-tu toutes rapaillées tes plumes ?

— Vous n'avez qu'à les compter.

— C'est bon ; Il n'avait pas envie de se fatiguer à les compter ! Viens te coucher ! »

Après le souper, il dit à Ti-Jean : « J'ai un autre travail pour toi, demain. Si tu ne réussis pas, la tête te partira ! » Le lendemain matin, le vieux amène Ti-Jean loin dans la forêt. Il aperçoit un énorme glaçon dont il ne peut pas faire le tour avec les deux bras. Le bonhomme dit : « Tu vois ce glaçon-là ; il a peut-être de deux à trois cents pieds de hauteur. En haut, il est plat et là il y a un beau nid avec trois œufs d'or. Je veux que tu ailles les chercher ! »

Ils sont donc là les fameux œufs d'or ! C'était justement ce que Ti-Jean voulait savoir. Mais comment grimper au faite de ce glaçon ?

Et le vieux s'en va. Tout à coup, il voit arriver la même fille qu'hier ; elle s'approche et examine le glaçon : « Ah ! te voilà encore mal pris !

— Ah ! oui !

— Ecoute, il va falloir se dépêcher. Va trouver mon père, demande-lui un gros chaudron de fer, des gens pour l'apporter ici et pour charroyer du bois ; ensuite, tu allumeras un gros feu. Tu rempliras la marmite d'eau. Lorsqu'elle bouillira, j'arriverai à la course. Ne te laisse pas émouvoir. Attrape-moi et jette-moi là-dedans. Ensuite, brasse, chauffe et ouvre l'œil. Va venir l'instant où je serai fondue ; il ne restera que des os. Tu les ramasseras et tu les planteras dans le glaçon ; ils s'y fixeront. Puis, tu iras prendre tes trois œufs d'or. Lorsque tu descendras, recueille tous les os, sans en oublier un seul. Tu les rejetteras dans le chaudron, et laisse-les bouillir. Tu me verras bientôt sortir vivante. »

Ti-Jean va trouver le vieux et lui dit : « Si vous voulez avoir les œufs en or, il va falloir que vous me donniez ce qu'il faut ; tout seul, je n'en suis pas capable.

— Que veux-tu ?

— J'ai besoin d'un gros chaudron de fer rempli d'eau, du bois pour faire un feu dessous. »

Toujours est-il qu'il envoie des valets porter la marmite, du bois en quantité. L'eau commence à bouillir.

Tout à coup, la petite fille approche. Il l'empoigne et la jette dans l'eau. L'eau bout ; il brasse, brasse. Bientôt, il n'y a plus de chair. Seulement des os ! Il les ramasse, les colle au glaçon. Il va chercher les œufs et les met dans sa poche. Il ramasse les os pour les remettre dans le chaudron, et ça continue de bouillir. Subitement la petite fille saute hors du chaudron. Elle le prend par les épaules et le secoue vivement : « Ah, malheureux ! dit-elle, tu as oublié un de mes os. C'est grave ! Ecoute, c'est l'os du petit orteil gauche que tu as oublié. Maintenant le petit orteil gauche n'a pas d'os, ne l'oublie pas ! Ce sera pratique, un jour ! » Elle le quitte et rentre se coucher.

Le vieux revient auprès de Ti-Jean. « As-tu les trois œufs d'or ? » Ti-Jean les lui montre. « Ça va ! » De retour à la maison, Ti-Jean avale sa soupe et se couche. Cependant, la vieille va trouver son mari : « Ecoute, la Belle-Jarrettière-Verte va te jouer un tour le vieux ! Surveille-toi ! Tu sais qu'elle est plus habile que toi !

— Ça va, ça va !

— Bien, tu verras ! »

En effet, le vieux couple connaissait la Belle-Jarrettière-Verte et ils savaient ce dont elle était capable, tandis que Ti-Jean l'ignorait encore.

La nuit passe. Le lendemain matin, Ti-Jean ne reçoit aucune besogne à faire. Le soir, le vieux lui dit : « Ecoute, tu as accompli tous mes travaux ; maintenant, tu vas te marier avec une de mes filles. Mais laquelle vas-tu choisir ?

Je les enverrai toutes les trois dans une chambre noire, de l'autre côté, puis, tu y pénétreras et tu en choisiras une dans la noirceur. Si, trois fois de suite, tu prends la même, elle deviendra ta femme, mais ne te trompe pas ! »

Le bonhomme place donc les trois jeunes filles dans une chambre totalement obscure et Ti-Jean s'y introduit. Sur le moment, il ne réfléchit pas. Il entre, en choisit une par la main et il sort avec elle. Il était tombé sur la bonne : c'était bien la Belle-Jarrettière-Verte. Le vieux lui dit : « Ça va, tu as commencé à faire ton choix ! »

Les filles retournent dans la chambre noire et Ti-Jean y pénètre pour la deuxième fois. Tout à coup, il pense à son affaire. Il en empoigne une par les deux épaules, la tâte en descendant jusqu'au petit orteil gauche. Ah ! elle a un os ; ce n'est pas elle ! Il fait la même chose avec l'autre. Au toucher, il examine le petit

orteil gauche. Aucun os, c'est elle ! Il ressort encore avec la Belle-Jarretière-Verte. La vieille, qui était là, faisait de gros yeux ! « Fais attention, le vieux, je te le répète ; la Belle-Jarretière-Verte est plus fine<sup>9</sup> que toi !

— Ah ! Va-t-en donc !

— Bon, bon ! »

Le vieux reprend : « Bien, mon Ti-Jean, il te reste à choisir encore une fois. Si c'est la même, tu l'auras ! » Il renvoie les trois filles dans la chambre noire. Ti-Jean ne s'amuse plus, il sait désormais quoi faire. Tout de suite, il tâte les pieds jusqu'au moment où il découvre celle qui n'a pas d'os dans le petit orteil gauche et il en ressort pour la troisième fois avec la même fille. « C'est bon, c'est bon ! » dit le vieux. On organise une veillée de famille, et Ti-Jean épouse la Belle-Jarretière-Verte.

Vers dix ou onze heures, le vieux se couche, la vieille également. La Belle-Jarretière-Verte donne un avertissement à Ti-Jean : « Mon père est une canaille, il a l'intention de nous trahir ; il va falloir déguerpir. Je vais préparer notre départ ! » Elle se dirige vers l'armoire, prend un pois et une fève qu'elle place sur le coin de la table. Ensuite, elle simule une partie de cartes, mais en fait, les joueurs sont le pois et la fève. On entend cogner sur la table : « Atout !

— Brisque !

— Un as !

— Une brisque !

— Atout ! »

Le pois et la fève rivalisent ainsi aux cartes. Puis, la Belle-Jarretière-Verte dit à Ti-Jean : « Viens ! » A son souhait, un immense et bel oiseau surgit. « Aide-moi à monter sur le dos, dit-elle et tiens-toi bien ! Nous allons nous sauver ! »

Ils s'envolent. Ils filent toute la nuit. Le lendemain au petit jour, la Belle-Jarretière-Verte dit à son mari : « Regarde en arrière, si tu remarques une grosse nuée noire, c'est mon père qui nous poursuit ! Aussitôt que tu l'apercevras, prévien-moi.

— Ça va ! »

De temps en temps, elle lui demande s'il ne voit rien venir. « Non, rien n'apparaît ! »

Tout à coup, il crie : « J'aperçois une grosse nuée noire, elle fonce sur nous à toute vitesse !

— C'est mon père ! Je me souhaite en prairie, et toi, tu seras le faucheur ! » Aussitôt, une prairie apparaît avec du foin touffu. Ti-Jean était en train de faucher. La grosse nuée noire arrive. Le vieux aperçoit le faucheur, et se dit : « Ça doit être lui ! »

Le vieux descend ; il se dirige du côté de Ti-Jean et il lui demande : « As-tu vu la Belle-Jarretière-Verte passer » et il ajoute, « mon gendre ? »

— Ah ! non, je crois que s'il fait beau après-midi, je serai capable de rentrer mon foin.

— Je ne te parle pas du foin ; je te demande si tu as vu ma fille passer ?

— Si je puis emprunter les chevaux du voisin, je serai capable de rentrer mon foin.

— Ah ! tais-toi ! »

Il rebrousse chemin et il retourne chez lui. A la maison, il raconte ses aventures à sa vieille : « Il y avait un homme qui fauchait du foin, je lui ai demandé s'il avait vu ma fille, mais il me répondait en pensant à son foin et au beau temps. C'était d'autres choses que je lui parlais.

— C'est lui, ton Ti-Jean, dit-elle, et la Belle-Jarretière-Verte. Je t'ai prévenu qu'elle était plus rusée que toi, je vais les rejoindre et tu verras qu'ils ne me joueront pas ! »

La vieille se met donc en route. Cependant, après le départ du vieux, la Belle-Jarretière-Verte s'était transformée en oiseau qui avait servi de coursier à Ti-Jean, et les deux avaient quitté les lieux. Bientôt la jeune femme intervient : « Maintenant, c'est au tour de ma mère de nous poursuivre ! Surveille bien. Si une grosse nuée blanche apparaît, préviens-moi ! » Ils poursuivent leur route. Après un laps de temps, Ti-Jean s'écrie : « Je vois un nuage blanc s'approcher.

— Bien, c'est ma mère ! Je souhaite que tu deviennes étang et moi une cane qui y prend ses ébats à la nage. »

La vieille arrive donc devant une belle nappe d'eau, où un canard folâtre. Aussitôt, la femme pense qu'il s'agit de sa fille. Elle se procure magiquement un pain, se penche au-dessus de l'eau et lui en jette des miettes en imitant l'appel de la cane. Mais celle-ci n'a garde de s'approcher. La vieille, alors, perd patience : « C'est toi, la Belle-Jarretière-Verte, je le sais ! Je ne puis t'attraper, hein ! Bien, comme punition, tu seras privée de ton mari, durant un an ! » Après cette prédiction, elle décide de revenir à la maison. Au moyen d'un autre souhait, la Belle-Jarretière-Verte redevient femme, et son mari redevient homme auprès d'elle. « Maintenant, Ti-Jean, dit la jeune femme, ils ne nous importuneront plus ; nous pouvons demeurer ici ! »

Ils se bâtissent donc un logis, dans le bois, et ils s'ouvrent une ferme. Ils ont eu deux ou trois petits enfants ! Dans un conte, la vie passe rapidement !

Un jour, Ti-Jean annonce qu'il veut entreprendre un voyage. Son épouse accepte mais elle lui fait une recommandation. « Si tu sors parmi le monde et que tu rencontres des personnes, je te défends bien d'embrasser qui que ce soit. Je ne te demande que cela. Le reste, tu peux l'entreprendre si tu le désires, mais n'embrasse personne ! » Lui, il ignorait l'importance de cette mise en garde.

Il quitte donc sa famille et il marche assez longtemps. Il arrive dans sa place natale. Il se rend chez sa mère ! voilà bien longtemps qu'ils ne se sont vus ! En apercevant son fils, elle le serre dans ses bras et elle l'embrasse. Au même instant, Ti-Jean a tout oublié, le souvenir de sa Belle-Jarretière-Verte, son mariage, ses enfants et toutes les dernières aventures de son voyage. Il avait encore les œufs d'or dans sa poche. Il va à la rencontre du roi et il lui présente les trois œufs en or. Une très grosse veillée est organisée en son honneur, et, face à une assemblée imposante, Ti-Jean épouse la princesse.

Après les épousailles, on célèbre la noce pendant au moins une semaine ; des noces royales durent toujours longtemps ! Un laps de temps de près d'un an s'écoule. Ti-Jean accompagné de deux de ses valets partent pour la chasse, dans le bois. Malheureusement, ils s'égarèrent. A la brunante, ils aperçoivent une lumière. C'était la maison de ferme de Ti-Jean !

Ils y arrivent. Ils frappent à la porte ; une femme leur ouvre. Ti-Jean la salue mais il ne la reconnaît pas, ni les objets qui l'entourent. Ils demandent le gîte et le couvert. La réponse est affirmative.

Lorsqu'ils se retrouvent seuls dans la salle à manger, les trois hommes discutent pour savoir qui possédera la femme durant la nuit à venir.

C'est l'heure du repos. La Belle-Jarretière-Verte s'enquiert de leur décision. Un des trois lui répond : « Moi ! »

— Ça va, accompagne-moi ! »

Cependant ce n'était pas son mari.

Ils pénètrent dans la chambre, abandonnent leurs habits ; elle se couche avant lui. Lorsqu'il est prêt à se mettre au lit, elle se lève, revêt sa robe de chambre. « Où allez-vous, Madame ? »

— J'ai oublié de fermer les portes de la grange, je dois donc y aller !

— Bien, laissez donc faire, j'irai.

— Si vous êtes assez bon... »

A la grange, il ferme un panneau, mais lorsqu'il en vient au second, le premier se rouvre. Il recommence l'opération et il prend soin de l'étayer. Arrivé au deuxième, le premier se rouvre encore. Il passe la nuit à surveiller les portes de la grange. Le lendemain matin, il revient à la maison, les autres se lèvent. Un des deux le questionne : « Qu'as-tu fait ? Tu n'es pas resté avec la femme ? »

— Non, ne m'en parlez pas, j'ai passé la nuit à barricader les panneaux de la grange.

— Ce soir, moi, je me coucherai et ce ne sont pas des portes de grange qui me dérangeront !

— Nous le verrons bien ! »

Le soir, l'autre s'annonce pour passer la nuit avec la femme. Comme la veille, elle se couche la première et lorsque l'autre est prêt, elle se relève, se couvre les épaules de sa robe de chambre. « Où allez-vous, madame ?

— J'ai oublié de fermer la fenêtre de la cuisine. La pluie va tomber.

— J'y vais !

— Ah ! si vous en avez la bonté. . . »

Il descend à la cuisine, à peine a-t-il fermé la fenêtre qu'elle se rouvre et ainsi de suite la nuit entière. Le lendemain matin, ils rencontrent les deux autres qui lui demandent ce qui s'est passé. « Ne m'en parlez pas, j'ai essayé de fermer la fenêtre toute la nuit. »

Ti-Jean ignorait ce qui se passait, mais il déclara simplement : « Je coucherai avec elle, ce soir, mais je ne fermerai ni fenêtre, ni panneaux de grange, je vous en répons !

— C'est bon ! »

Le jour descend, c'est à son tour. Il se rend à la chambre. La femme se couche avant lui, puis, il se glisse sous la couverture. Elle se blottit contre lui, elle ôte son jonc et le passe au doigt de Ti-Jean, et en faisant tourner l'anneau, elle dit : « Te rappelles-tu quelque chose ? » Il redresse la tête et il la regarde : « De quoi voulez-vous que je me souviennne, madame ?

— Arrête un peu ! »

Elle reprend le jonc et le tourne encore. Il l'observe attentivement : « Je ne sais pas, il me semble vous avoir déjà connue ».

Elle attrape le jonc et lui fait faire un autre tour. Ah ! là, là, il la reconnaît. C'est sa femme, la Belle-Jarrettière-Verte ! Au matin, tous se lèvent. Lui, Ti-Jean était dans l'embarras car il avait épousé la princesse, et sa première femme était présentement à ses côtés. Une semaine s'écoule, puis il retourne au village.

Il se rend chez le roi. Sa deuxième femme, disons, et tous les gens de la cour sont contents de le revoir. A la brunante, tous se réunissent, assis en rond et ils commencent à conter des histoires. Ti-Jean tâche de s'en forger une, mais il ne savait réellement pas quel fait présenter. Soudain, une idée lui traverse l'esprit. Son tour venu, il énonce un problème : « J'ai une clef qui s'adapte délicatement à une serrure. Tout à coup, je perds ma clef ; je m'en fabrique une autre. Cette dernière ne s'adapte pas aussi bien. Par hasard, je retrouve l'ancienne clef, oh ! elle fonctionne si bien ! Que vais-je décider ! Garderai-je la vieille clef ou la neuve ? »

Tous sont en faveur de conserver l'ancienne. « Bien, reprend Ti-Jean. Je garde donc la vieille ! Toi, en désignant sa deuxième femme, reste ici ! Moi, je retourne chez moi ! »

## LA BELLE-JARRETIÈRE-VERTE

Récit folklorique raconté le 3 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris à Sudbury, en 1924, d'Élie Bergeron, alors âgé de plus de 50 ans.

Enregistrement no 1308. Conte-type 313 I c(3 œufs d'or), II b(plumes, mât, glacon), c, d, (os d'orteil), III a (pois et fève) b(fuite en oiseau : prairie et faucheur, étang et canard) IV (sa mère), T 425 IV f (panneaux, fenêtres) g(jonc) VI (clef).

C'était in roi, çâ, qui avè' eunn' fille à marié' et p'is dans c'temps-lâ, b'en, i's font batt' dés bans su' l'perron d' l'églis' le dimanche au matin : « Le garçon qui emport'ra troâs eufs [oeufs] d'or a'ra sa fille en mariage ! »

To'jours qu'i' n â plusieurs, tu comprends, qui ont 'té 'ouèr pour trouver troâs eufs [oeufs] d'or, mé' allez don trouver troâs eufs d'or ! To'jours, Ti-Jean restait t'ut seul avec sa mère, i' dit : « Maman, i' dit, j'vâ' 'ouèr pour lés troâs eufs [oeufs] d'or. — Ah ! 'a di' i' 'nn â dés b'en p'us fins qu'toé qui gu'y ont 'té p'i' 'a di', i' ont jamais rien trouvé. — J' gu'y vâs pareil ! » I' pârt. Prend l'chemin p'i' i' marche.

Ah ! i' â marché t'ed b'en [peut-être bien] enn' semain', dans l'boâ'. I' s'ést trouvé écarté ; to'jour', i' arrive à enn' lumiér' le soèr. . . i' arriv' lâ, cogne à 'a port' p'i' i' rent'e. In gros homm' : « Quoi c' tu veux ? — B'en, i' dit, j' t'écarté dans l'boâs p'i' i' dit, j'vien 'ouèr si j'pourrais pâ' a'ouèr à manger, p'i', i' di', à couché'. — Oué, rent' ! »

P'i' i' rent'e, I' gu'i denne à mangé' ; après qu'i' â fèni d'manger : « Vâ t'coucher ! Demain, j'ai d'l'ouvrage à fair' pour toé, p'i' i' dit, si t'és pâs capab' fair' ton ouvrage, i' dit, j'te frai partir le cou. . . la têt' d'ssu' 'és épaule, i' di', avec c'cou-teau-lâ écitte, i' dit, 'oués-tu ? »

Ti-Jean dit pâ'. . . heill' . . . i' avait chau'. I' pârt p'i' i' vâ s'coucher. To'jours qu' l'lend'main matin, i' s' lev', descen en bâs, s'assit pour mangé'. I' avait t'oâs fille' à peu près d'la minm' grandeur, d'la minm' grosseur. . . t'oâs pareill's. Çâ, ça l'accup' pâ'. I' pensè' 'ienqu' à c'que l'vieu' i' avait dit l'soèr. To'hours qu'i' de-heun' [déjeune]. Après qu'i' a b'en fèni d'manger ! « B'en, mon Ti-Jean, i' dit, tu vâs v'nir avec moé, asteur ! »

I' pâr' avec son P'tit-Jean p'i' enn' poch' de plume. I' arrive su' un' gross' cô't', p'i' i' faisè' in vent t'ed b'en de quatre-vingt-dix mille' à l'heure. I' po'gn' la poche ; i' 'a dev'loppe. I' prend çâ par les deux bout'. I' en'oueill' çâ au vent. Le vent prend là-d'dan : « A soèr, mon Ti-Jean, i' dit, si t'âs pas tout's ramassé ces plum's-lâ p'i' les mett' dan 'a poch', j'te coup'rai l'cou avec que c' couteau-lâ.

Ti-Jean s'assit p'is s' mè' à brâillè'. I' dit : « Quoi çâ m' ser', i' dit, d'courir après dés plume' au vent d'minm' ? M'âs-tu 'és r'trouvé' ? » Oh ! vers neuf heure' et d'mie, dix heure's, j'croé' b'en, i' avait brâillé assez, pauv' P'tit-Jean qu'i' ètè' endormi ques'ment, p'is que'qu'in qui gu'i touch' su' l'épaul'. La plus jeun' dés fille'. 'A dit : T'és b'en amanché<sup>1</sup> lâ ? — I' di', oui, i' dit, j'sus b'en mal pris ! — B'en, 'a di', écoute ; 'a dit j'ai un p'tit siffle' écite ! 'A di', à soèr, 'a dit mecqu' tu 'oueill's [voies] mon pér' v'nir, 'a dit, t'a'râ' 'inqu'à souffler, rouv' la poch', souff' ton sifflet, tout's les plum's vont rentrer d'dans. Tu la quiendras ; tu gu'i deunn'râs son sac. — C'st âll raît [all right] !<sup>2</sup>

Rendu au soèr, i' voé' v'nir le vieux. Prend son p'tit sifflet. Shhh ! tout's les plum's sautent dan 'a poch'. Po'gn' la poch' par la yeul [gueule] p'i' i' 'a quient [tient]. L'vieu arriv', p'i', i' di' : « 'És âs-tu tout's ramassées, tés plum's ? — B'en, quien ! I' dit, comptez-lés. » Pensez-vous qu'i' s'arè' épuisé à 'és compté' ? I' pâr't, b'en, i' dit : « C'ést correck', i' dit, viens t-en ! Viens t'coucher, c'tte heure ! »

I' gu'i deunne à manger, couch'. « In aut' djob [job]<sup>3</sup> pour toé d'main. Si t' 'a fais pas, la têt' te partira de d'ssu' 'és épaul's ! » Pour piqué' au plus court, l'lend'main matin ést arrivé. I' prend Ti-Jean, i' s'en vâ pâs b'en loin dans l'boâ'. I' aparçoé' in gros glaçon d'glace. Un affair' qui pouvait pâs brasser<sup>4</sup> comm' çâ. I' di' : « 'Oés-tu c'glaçon-lâ, i' di', i' â p't'ed [peut-être] b'en deux, t'oâs cents pieds de hau', i' dit, c'glaçon-lâ. Dans l'bout', i' di', i' ést plate. I' a in beau niqu' lâ. Dans l'nique [nid] i' di', i' y â t'oâs eufs [œufs] d'or. I' dit, j'veux qu'tu a'll's les qu'ri' ! »

Ah ! Ti-Jean qui attend [entend] parler dés t'oâs eufs [œufs] d'or ! C'tait çâ qu'i' voulait, lui ! Oui, mé', vâ don 'és qu'ri' aprè' in glaçon ?

Sa fill' commence à r'gârdèr çâ. Après que l' vieu' ést parti, tout d'in coup, qu'ést c'qui 'oué' v'nir ? Encôr' la minm' fille. 'A dit : « T'és mal pri' encôr', lâ, hein ? — Ah ! i' di', oui, j'su's b'en mal pris. — B'en, 'a di', écoute ! 'A dit, vâ folloèr s'dépêché'. 'A dit, vâ trouver mon pér' p'is, d'mand's-y, 'a dit, d'a'ouèr [avoir] in gros chaudron d'fer, du mond' pour l'emporté' écite', du mond' pour te chârrier [charroyer] du boâs, p'is fè' in gros fèu. Remplis-lé plein d'eau. P'is mecqu' l'eau bouill', m'â' arriver moé à 'a cours'. Fais pâs dés élarms. Prends... rapâill-moé p'i' garroch'-moé là-d'dans. P'is brâss', p'i' chatff'. Ouatch [to watch]<sup>5</sup>.

1. *Amancher* : arranger, ajuster, disposer.

2. *All right* (angl.) : Très bien ! Entendu !

3. *Job* (angl.) : Position, occupation, travail.

4. *Brasser* : faire le tour en utilisant les deux bras.

5. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

'a di', i' vâ v'nir, m'â' toute êt' fondue, moé, 'a di', i' vâ a'ouèr 'ienqu' dés os là-d'dans. Ramâss'-lés lés os p'i', 'a dit, t'és plant'rá' après l'glaçon, 'a di', i's vont coller. Tu gu'irâs lés qu'ri' lés t'oâs eufs [œufs] d'or. P'is, mecqu' tu t'en r'vienn's, lâ, ô'blie pâ' 'és o' [os] 'a dit ! ramâss'-lés tout's. T'és r'jt'râs dans l' ch'dron, p'i', 'a dit, bouill'. J'sortirai de d'lâ, moé ! »

To'jours qu'i' pârt, p'i' i' s'en vâ trouver l'vieux, lâ. P'i', i' dit : « Si vous voulé' a'ouèr lés t'oâs eufs [œufs] d'or qu'i' y â en haut, lâ, i' dit, va folloèr que vous m' donnez de quoi, i' dit, moé j' p-âs capab' d'aller lâ t'ut seul ! — Quoi c'c'est qu'tu veux ? — J'veu' a'ouèr in gros cha'dron d'fer, plein d'eau, p'i' du boâs pour fêre in feu d'ssour. » Fait qu'i' en-'oueill' [envoie] dés valets gu'i' porter son gros cha'dron d'fer, i' l'install' lâ, p'is du boâ' en mass<sup>6</sup> p'i' i' s'mè' à chauffer.

Tout d'in coup qui c'qu'i' 'oué' v'nir ? La p'tit' fille ! I' 'a po'gn', p'is glouff' dans l'eau ! P'is lâ, çâ bouill', p'is le v'lâ qui l'brâss', i' y â p'us d'viande, i' y â p'us r'guien, 'ienqu' dés os. Ramâss' lés os p'i' i' coll' lés o' [os] après l'glaçon. Çâ collait b'en, çâ. Bon ! I' vâ qu'ri' 'és t'oâs eufs [œufs], met dans sa poch'. P'i' i' r'descend. R'met tout's lés os dans cha'dron. P'i' çâ bouill'. Tout d'in coup, la p'tit' fille 'a sort de d'lâ. A l'po'gn' par lés épaul's p'i' 'a l'brâsse. 'A dit : « Mon malheureu', 'a dit, tu 'n âs ô'blie un d'més ô' [os] 'a dit. Çâ fait raide ! 'A dit, çâ vâ faire. 'A dit, écoutez, lâ. 'A dit, c'est l'os dans la p'tite arteil gauche, 'a dit, qui m'manqu'. La p'tite arteil gauche, 'a dit, i' 'n n'a pâs d'os d'dans, lâ ! 'A di', ô'blie pâs çâ ! Çâ vâ êt' c'mmode. » Ç'a bon ! 'A pârt p'i' 'a s'couche, elle.

On vâ dir', le vieu', enn' foi', i' arriv' : « Lés âs-tu lés t'oâs eufs [œufs] d'or ? » Prend lés troâs eufs d'or p'i' i' gu'i' mont', p'i' i' 'és avait. « C'est correck' ! » To'jours, qu'i' s'en vien à méson p'is lâ, i' soupe, i' va s'coucher. Mé', la vieille s'en vâ trouver l'vieu', 'a di' ; « Écoute, 'a dit, toé, lâ ! 'A dit, la Bell'-Jarr'tiér'-Vert' — dans c'temps-lâ, l' p'tit gârs la connaissait pâs, la Bell'-Jarr'tiér'-Vart' mé', la vieill' p'is l'vieu', i's la connaissè' ils l'savè', eux aut's — la Bell'-Jarr'tiér'-Vart' vâ t'joué' in tour, le vieux ! Ouatch-lâ [watch] ! 'A dit, t'sés, la Bell'-Jarr'tiér'-Varte, 'a ést plus fin' que toé ! — Ah ! vâ don t'assir ! — B'en, 'a dit, tu v' 'ouèr ! »

To'jour que i' pâss'... la nuit' se pâss'. L'lend'main matin, i' gu'i' deunne r'guien à fair'. Rendu au soèr, le vieu' i' di' à Ti-Jean, i' dit : « Ti-Jean, écoutez. T'âs fait' tout' més ouvrag's, p'i' i' di', asteur, i' dit, tu vâs t' marié' i' di', avec un' de més fill's. Quelle est-c'que tu vâs prendre ? I' dit, j' m'en vâ' 'és en-'oueiller dan 'a chamb' noèr, l'aut' bord, lâ, p'i' i' dit, tu vâs rentré' à noèrceur, p'is tu vâ' en choé-sir un'. Si tu peu' 'és choé-sir, i' dit, toé, la minm' lés troâs foi', i' dit, çâ s'râ la quienn' [tienne], mé' i' dit, tromp'-toé pâs ! »

To'jour' qu'i's pâss'nt, lés t'oâs fill's dan enn' chamb' noère et p'is mon Ti-Jean s'en vient lâ. Su' l'cou' [coup] i' s'adenn' pâ' à gu'y pensé'. I' s'en vâ, p'i' i' en po'gne un'. P'i' i' 'a po'gn' par la main p'i' i' sor'. I' s'adenn' qu'i' a po'gné' 'a bonne... i' a po'gné' la Bell'-Jarr'tiér'-Vart'. « B'en, i' dit, c'est correck' i' dit, t'âs choé-si çall'-là, i' di'. »

6. *Masse (en)* : En abondance, en grande quantité.

I' gu'y r'tourne encore dan 'a chamb' noère et p'is Ti-Jean vâ. Comme i' r'vient pour rentrer dan 'a chamb' noèr', la deuxièm' foi', i' gu'y pens', lâ. I' s'en vâ p'i' i' 'és po'gn' par lés épaul's tou' 'és deu' ; i' 'és tâte en descendan. I' s'en vient, p'i', a'ec sa main, i' s'en vâ à 'a p'tite orteil gauche... « Ah ! alle â in o' [os]. C' pâ ell' ! » I' pâ'r, i' s'en vâ à l'aut' p'i' i' tâte encôr', po'gn' la p'tite arteil gauche. « 'A a pâs d'os d'dan. C'est ell' ! Vous 'citte, i' dit, toé ! » I' a po'gn' cell'-là, p'i' i' sort. Là, la vieill' gu'i faisait dés gros yeux : « Fè' attention, l' vieu', 'a dit, j'te l'dis, qu'la Bell'-Jarr'tièr'-Vart', lâ, 'a ést p'us fin' que toé. — Ah ! vâ-t-en don. Bon, bon ! »

« B'en, i' dit, mon Ti-Jean, i' dit, t'âs p'u' ienqu' enn' foi' à choéisir. Si tu choéisis la bonne, i' dit, tu vâs l'a'ouèr [avoir] ! » I' r'pâss' lés t'oâs fille encôr' dan 'a chamb' noèr'. Mon Ti-Jean, b'en lâ, i' s'amusait p'u... i' savait quoi c'est faire. I' s'en vâ p'i' i' gu'i po'gn' lés pieds, p'i' i' tâtait lés pieds, jusqu'au moment qu'i' po'gnait çall'-là qui avait pâs d'os dan 'a p'tite arteil' gauch', b'en, c'été' elle ! I' 'a sort. « Bon, b'en, ç'a bon ! » Là, i's fon enn' veillée enteur 'és aut's, lâ, p'i' i's marient Ti-Jean avec la Bell'-Jarr'tièr'-Vart'.

Bon... ! Ah ! rendu vers dix heure', onze heur's, l'vieux vâ s'coucher, la vieille itou. Ça fait qu' la Bell'-Jarr'tièr'-Varte, 'a di' ; « Écout', Ti-Jean ! 'A dit, mon père, 'a dit, c'st in vieux croch', t'sé'. 'A di', i' vâ nous trahir, 'a dit, va falloèr s'pousser<sup>7</sup> d'icitt' n'us aut'e'. 'A dit, m'âs t'arranger çâ, moé ! » 'A s'en vâ dan armoèr p'i' 'a pren in pouâ' [pois] p'i' enn' bin' [bean] p'i' 'a 'és met su' l' coin d'la tab'e, p'i' i' étè' après joué' aux cart's, j'cré' b'en, p'i' 'a fait jouer l'pouâ' p'i' 'a bin' aux cart's su' 'a tab'e. I' cognait, l'pouâ'. ... i' cognait su' 'a tab'e : « Atout ! — Brisse !<sup>8</sup> — Enn' brisse ! — In âs ! — Enn' brisse ! — Atout ! » B'en, lés deux i's s' battaient comm' çâ pour jouer. P'is la Bell'-Jarr'tièr'-Varte, 'a dit : « Viens t-en ! » Là, la Bell'-Jarr'tièr'-Varte 'a s'ést souhaitée, elle, in grôs t-oéseau. 'A di', embarqu'-moé su' l' dôs, p'i' 'a dit : « Quiens-toé b'en. Tu 'ouèr qu'on vâ s'pousser ! »

Lâ, i's prenn'nt lés airs p'i' i's s'pouss'nt. To'jours qu'i' ont volé tout' la nuit'. L'lend'main matin, quand qu'le... la clairté a commencé à prendr' la Bell'-Jarr'tièr'-Varte a di' à son mari : 'A di', ouatch darrière, 'a dit, tu vâs v'nir... tu vâ 'ouèr v'nir enn' gross' nuée noère. 'A dit, çâ, c'est mon pér' qui cour' après n'us aut'e'. 'A dit, mecqu' tu 'a 'oueill' v'nir c'tte nuée-lâ, 'a dit, tu me l'dirâs. — C'est correck' ! » Temps en tem [temps], 'a gu'i d'mandè : « 'Oué's-tu que'qu' chos' ? — Non ! J'voé' r'guien ! »

Tout d'in cou' [coup], i' di' : « Heill ! I' dit, j'voé' enn' gross' nuée noère, i' dit, p'is j'te dis qu' ça vient ! — B'en, 'a dit, çâ, c'est mon pér' ! Mé', 'a dit, moé, 'a dit, j'me souhaite étang... non... 'a dit, moé, j'me souhaite, 'a di', enn' plérie [prairie], p'i' 'a dit, toé, faucheur dedans. » Ça fait qu' de quoi c'qui â apparu lâ, i' y â enn' grand plérie, i' y avait du foin, c'té' à p'près comme haut d'minm', p'is

7. Pousser (se) : Quitter en hâte, se sauver, déguerpir.

8. Brisse : brisque (au jeu de cartes).

mon Ti-Jean, lui, i' était d'dans comme i' faut, p'i' i' fauchait. Tout d'in coup, la gross' nuée noère a arrivé, lâ, et p'i' i' aparçoé... ça doé' êt' lui, çâ !

I' a descendu p'i' i' di' : « As-tu vu la Bell'-Jarr'tiér'-Vart' pâsser, p'i' i' dit, mon gend' ? — Ah ! le faucheur : non, i' dit, j'cré' b'en, mé', i' dit, si i' fait beau, i' di', après-médi, i' dit, m'â' êt' capab' de rentrer mon foin. — Mé', i' dit, j'te parl' pâs du foin, i' dit, j'te d'mande, i' dit, si t'as vu ma fill' pâssé' ? — I' dit, si j'peu' emprêté' [emprunter] 'és jouaux du 'oésin [voisin], i' dit, j' m'â' êt' capab' de rentrer mon foin avec. — Ah ! vâ don t'assir', i' dit, toé ! » I' r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ cheu' z-eu'. I' arriv' cheu' z-eux, p'i' i' cont' çâ à sa vieille. I' dit : « J'ai vu in homme, i' di', i' été' après faucher du foin, p'i' i' dit, j' gu'i parlais pour 'oèr si i' avait vu ma fill', p'i' i' dit, i' m'parl' : si i' fait beau après-médi, m'âs rentrer mon foin ! I' dit, j' gu'i parlais pâs d'çâ, moé. — C'est lui, çâ, 'a dit, ton Ti-Jean p'is ta Bell'-Jarr'tiér'-Varte ! 'A dit, j'teul l'ai dit qu'ta Bell'-Jarr'tiér'-Varte était p'us fin' que toé ! M'as gu'y eller, moé ! 'A dit, tu 'oèr moé, qu'i's m'joueront pâs ! »

Te'jours qu' 'a pârt. Mé', lâ, après que l'vieu â 'té parti, la Bell'-Jarr'tiér'-Vart' s'ést souhâtée encôre oéseau, p'is lui, i' â embarqué d'ssus p'i' on pâ'r enhôre [encore], « 'A dit, lâ, 'a dit, c'est ma mère, 'a dit, qui vâ v'nir ! 'A di', ouatch' [watch], c'st enn' gross' nuée blanch' qu' tu vâ 'oèr ! Mecqu' t'a' 'oeill's, tu l'di-râs. » Te'jours qu' ça marche. Au bout d'enne escousse, i' di' : « Oué, i' dit, lâ, j'voé' enn' gross' nuée blanche, i' dit, qui s'en vient. — B'en, 'a dit, çâ, c'est ma mère ! 'A dit, j'm'âs changer çâ, 'a dit. Toé, 'a dit, j'te souhâte étang, p'i' 'a dit, moé, cane dedan ! 'A m'po'gn'ra pâs ! »

To'jours qu'la vieille arriv', p'i' 'a voé' çâ, enn' belle étendue d'eau, p'i' 'a 'oé' [voit] in canârd dedans... c'fait qu' 'a dit : « Ça doé' êt' ell', çâ ! » Te'jours qu' 'a descend : la vieille, 'a s'souhâte in pain, j'cré' b'en ; 'a arrive au bord de l'eau p'i' 'a gu'i gorroch' dés miett's de pain : « Can', can', can', can', p'is can', can', can',... can', can', can',... can', can', cane ! » 'A vient pâ', elle. 'A dit : « C'est toé la Bell'-Jarr'tiér'-Varte, 'a dit, j'eul l'sé', çâ, qu' c'est toé ! Mé', 'a dit, j' su's pâs 'pab de t'po'gné', hein ! B'en, 'a dit, tu vou' [va], êt' — comment c'qu'on dirait çâ don ? — exempt' de ton mari ou privée de ton mari, 'a dit, pour in an. 'A dit, c'est tout' la punition que j' peux t'denner, çâ, mé', 'a dit, tu vâ êt' in an san [sans] 'oèr ton mari, 'a dit. » Lâ, 'a â parti p'i' 'a s'st en-allée. Lâ, la Bell'-Jarr'tiér'-Vart' s'ést souhâtée femm', p'is son mari avec ell'. « Bon ! B'en, 'a di', asteur, Ti-Jean, 'a di', i's nous bâdeur'ront [Bother]<sup>9</sup> p'u', 'a di', on peut resté' écott'. »

Lâ, i' ont resté... i' ont commencé à ouvrir la terr', p'i' i's s'sont bâti enn' bâ-tisse, i's sont bâti', i' ont commencé à fêr' dés habitants. La première affêr' qu'i' ont sue, i' on eu deux t'ouâs p'tits enfan, à p'prè' hauts d'minm'. Dan in cont', çâ vâ vit'.

Te'jours qu'enn' bonn' journée, Ti-Jean : « B'en, i' dit, moé, i' dit, j'vâ' aller faire in tour. — C'a bon ! B'en, 'a di', avant d'aller fair' ton tour, lâ, 'a dit, j'ai

9. *Bâdrer* [To bother] (angl.) : ennuyer, tracasser, importuner.

que'qu' chose à t'dire ; 'a dit, si tu sors parmi l'mond' — lâ, i's trouvaient dans l'boàs, lâ, 'és aut's — si tu t'adeunne' à sortir p'i', 'a dit, trouver du monde en que'qu' pâr, 'a dit, j'te défends d'embrasser parsonne ! 'A dit, c'est l'inqu' çâ que j'te demand'. Le restant, tu peux fair' que c'tu veux, mé' embrass' pâ' aucun' créature ! » I' se d'mandait b'en pourquoi çâ ?

Te'jours qu'i' pârt, file à in bon bout', p'i' i' arriv' cheu' z-eux. B'en, quand i' sé' qu'i' ést arrivé' cheu' z-eu', i' s'en vâ cheu' z-eux, comm' de raison. Ça f'sait longtemps qu'i' était parti. Sa mér'... ça f'sait longtemps qu'all' l'avait pâs vu. En arrivan, 'a po'gn' son Ti-Jean dans sés brâs p'i' all' l'embrasse. En l'embrassant, Ti-Jean, i' a tout ô'blié l'histoèr' de sa Bell'-Jarr'tiér'-Vart', l'histoèr' de son mariag', sés enfants p'is tout çâ, quoi c'qui v'nait de s'pâsser dans son 'oéyage [ voyage ], i' a tout ô'blié çâ. Ça fait que... p'is sés eufs [ œufs ] d'or, i' 'és avè' encôr'. P'i', après çâ, i' pârt, p'i' i' vâ dessus le roi, p'i' i' prend lés t'oâs eufs d'or p'i' i' denn' çâ au roi. Ah ! b'en lâ, ça a fait' pâs qu'eunn' p'tit' veillée, hein ! Ti-Jean avait ramâssé 'és t'oâs eufs d'or ! Enn' grosse assemblée, b'en du monde, mariss'nt [ marient ] Ti-Jean avec la princesse !

Après qu'i' ont 'té marguîé, enn' gross' noce, ah ! ça â duré t'ed b'en enn' semaine' ; dés noc's de roi, ça dur' longtemps ! To'hour', ah ! ça fè' enne escouss' qu'i' ést marguîé, ça fè' in an, pâs t't à fait in an, b'en proch' ; Ti-Jean, i' prend deux d'sés valets, p'i' i' di', on vâ 'ller faire in tour dans l'boàs, tour de chasse. I's part'nt p'faire in tour de chass'. Comment ça arrivé, j'eul l'sé's pâs, mé' i's s'sont écartés<sup>10</sup>, to'hours [ toujours ] ! P'is rendu l' soèr, 'a 'a breunant' [ brunante ], quoi c'qu'i's voeille' [ voient ] ? Enn' lumiér' ! Ça s'trouvait, çâ, éioù c'que Ti-Jean restait, lâ, son cheu'-z-eu'. « On vâ aller lâ ! »

I' arriv'nt lâ, cogn' à 'a porte ; enn' femm' qui vient rouvrir la port'. Ti-Jean la voé' b'en la femm', mé' il l'â pâs r'connue, lui ; i' r'connait r'guien ! I's d'mand'nt si i's peuv'nt souper p'is coucher lâ. « Oué ! — All raît [ all right ] ! »

Ça fait qu' quand i's sont t'u' seuls dan, on vâ dir', dan 'a salle à dîner, lâ, lés t'oâs homm's : « B'en, moé, j' couche avec, à soèr ! — Non ! C'est pâs toé, i' dit, c'est moé qui couche avec ! — I' dit, c'est pâs toé, i' dit, c'est moé qui couche avec ! — I' dit, c'est pâs toé, i' dit, c'est moé qui couche avec ! » Lâ, i's s'ostin'nt [ obstinent ]<sup>11</sup> quel est-c' qui vâ couché' avec. Ç'a bon !

Quant' ça vient l'temps de s'coucher : « B'en, 'a di', a'-vous décidé quel est-c' qui ést pour couché' a'ec moé ? » To'hours, qu'i' 'n â in qui dit : « Moé ! — C'est correck, 'a dit, viens, viens t'couché' a'ec moé ! » Mé', çâ, c'était pâs son mari, c'ui-lâ.

To'hours qu'i's rent'nt dans leu' chamb' p'i' i's s' dégreill'nt [ dégreyer ]<sup>12</sup> pour se coucher, p'is comme... ell', se couche avant lui, p'is lui, comme i' vient pour se

10. *Ecarter* (s') : Se perdre, s'égarer.

11. *Obstiner* (s') : Discuter, contredire, résister, ne pas céder.

12. *Dégreyer* (se) : Oter le paletot, le chapeau, les vêtements qu'on met pour aller dehors. Ici, se déshabiller.

coucher dans l'lit', 'a s'leve, elle, 'a prend son kimono<sup>13</sup>, all' l' met su' son dos, mé', i' di' : « Éioù c'que vous allez, madame ? — 'A dit, j'ai ô'blié d'farmer més port's de grange, 'a dit, faut qu' j'a'll' lés farmer ! — B'en, i' dit, laissez don fère, i' dit, m'âs gu'y aller, moé ! — 'A dit, comm' vous voudrez ! »

Mon gâ' [ gars ], i' pârt p'i' i' s'en vâ à 'a grang', p'i' i' ferme [ ferme ] in panneau d'la grange ; i' vient pour farmer l'aut', c'ui-lâ, s'rouv'e. I' farm' celui-lâ, p'i' il l'accot'<sup>14</sup> p'i' i' farm' l'aut', l'aut' se rouv'e. I' pâss' la nuit' à farmer lés panneaux d'grang'. To'hours, l' lend'main matin, lés aut's se lev'nt, p'is lui s'en r'vient. I' dit : « Quoi c' c'est qu' t'as fait'. i' dit, t'as pâs couché avec la femm' ? — Non : parl'-moé z-en pâ', i' dit, j'ai pâssé 'a nuit', i' di', à farmé' les panneaux d'grange ! — I' dit, j' m'âs couché' avec à soèr ; moé, i' dit, j'lés farm'rai pâs les panneaux d'grang' ! — Ç'a bon ! »

Rendu au soèr, c'est l'aut' qui vient pour se couché' avec. In coup qu'i's sont. . .<sup>15</sup> ell' se couch' la premièr', p'is l'aut' vien après pour s'couché', 'a s'leve encôr' p'i' 'a met son kimono. « Eioù c'que vous allez, madame ? — 'A dit, j'ai ô'blié de farmer l'châssis<sup>16</sup> dan 'a cuisine en bâs, lâ. I' y â apparenc' de p'uite. . . — Ah ! i' dit, j' m'as gu'y aller l' farmer, moé ! — Ah ! 'a dit, si vous voulé' ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ pour farmer l'châssi', il l' pren, i' l'farm', boum ! Rhouff' l'châssi' ést encore ouver'. I' pâss' la nuit' à farmer l' châssi' en bâs, lâ, lui. L'lend'main matin, i's s'rencontr' encôr' tou' 'és t'oâs. « Quoi c' c'est qu' t'as fait', toé ? — Parl'-moé z-en pâ'. I' dit, j'ai farmé l'châssis dan 'a cuisin' tout' la nuit' ! »

Ti-Jean, comm' de raison, il l'savait pâs, lui ; i' dit : « J' m'âs couché' avec, à soèr, moé ; i' dit, j'farm'rai pâs d' châssis, p'i' i' dit, j'farm'rai pâs d'panneaux d'grange ; i' dit, j'vous en répon, i' dit, moé ! — Ç'a bon ! »

Rendu au soèr, lâ, c'st à son tour. I' s'en vâ s'coucher. La femm' se couche avant lui, comm' de raison, p'is lui, vient p'i' i' lev' la couvart' p'i' i' s'couche. Après qu'i' ést couché, 'a s'coll' du long d'lui, p'i' 'a ôt' son jonc d'dans son doi' [ doigt ], à ell', p'i' 'a gu'i met dans l'doi' à lui. P'is lâ, 'a commence à gu'i tourner dans son doigt. « B'en, 'a dit, Ti-Jean, te rappell's-tu d' que'qu' chose ? » Hou. . . i' s'lev' la têt' p'i' i' la r'gârd' : « Quoi c' c'est qu' tu veux. . . quoi c'c'est voulez-vous que j'me rappell', madame ? — 'A di', arrette in peu ! » 'A po'gn' le jonc p'is all' le r'virâille. I' 'a r'gârd'. . . mé', i' dit : « J' sé's pâs, mé', i' di', i' m'semb' que j'vous ai déjà connue, i' dit. — B'en, 'a di', arrette in peu ! » 'A po'gn' le jonc, p'is lâ à te l'vire. Ah ! lâ lâ, i' 'a connaît comm' fau', hein, c'est sa femme ! Ah ! b'en, lâ, après que. . . rendu au matin, on vâ laisser çâ d'minm'. . . rendu au matin, i's s' lev'nt, p'is lâ i' savait p'us quoi fair', lui. I' savait qu'i' éstait marguié avec l'aut', p'i' i' avait sa femm' lâ. Te'jour', i' dit. . . i' a resté enn' semaine ou deux, lâ. « Bon, b'en, i' dit, faut qu' j'a'll' faire in tour, i' di', au village. »

13. *Kimono* : Robe de chambre.

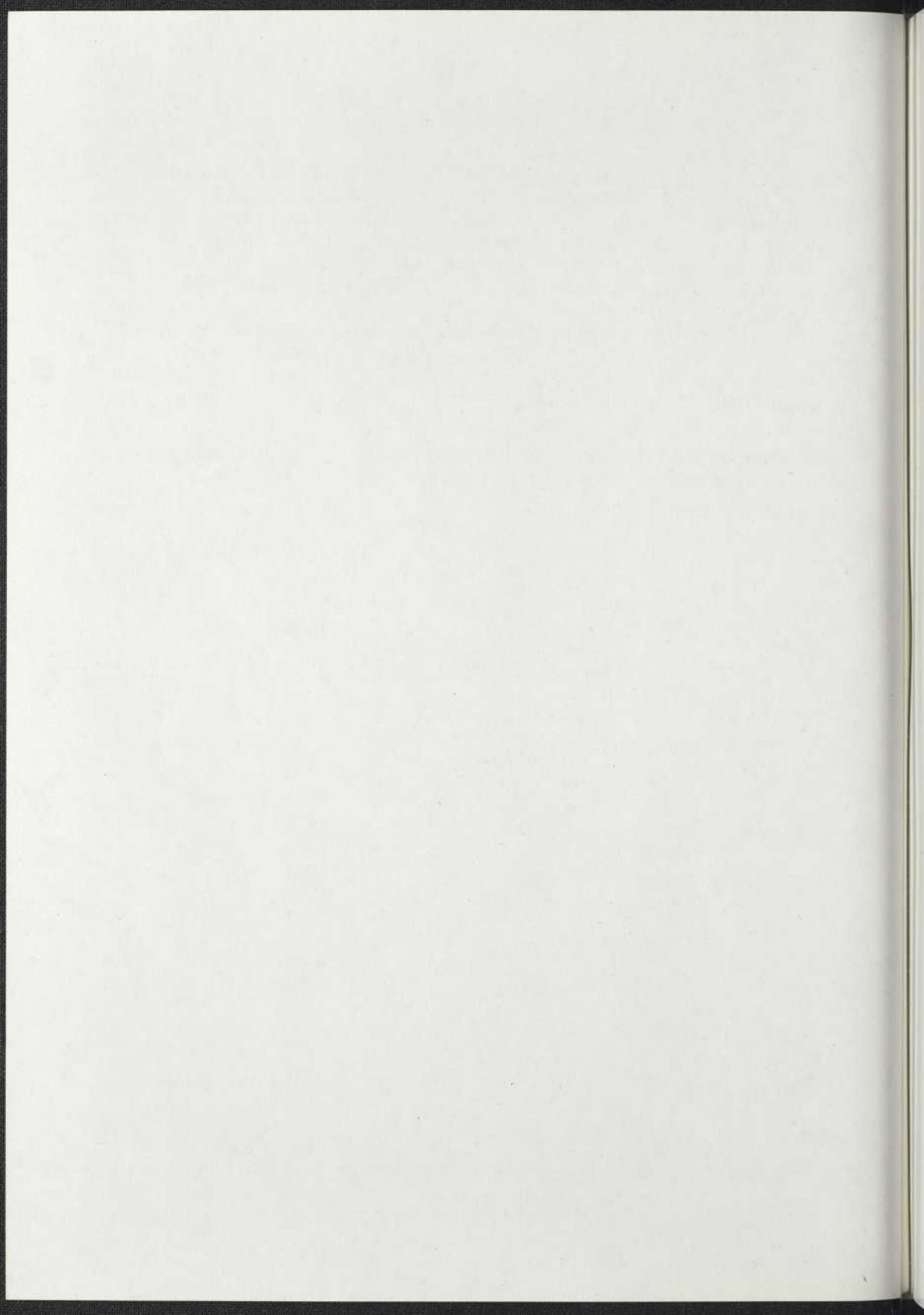
14. *Accoter* : Etançonner, étayer.

15. *Un coup que* : Après que.

16. *Châssis* : Fenêtre.

I' pârt p'i' i' s'en vâ su' le roi. Quand qu'i' â arrivè su' le roi avec sa deuxieum' femme, on vâ dire, ah ! b'en, i's sont fiers de l'oèr arriver, tu sé's b'en c'est pâs drôl'. To'jours qu'enn' gross' reunion l'soèr : i's sont tout' assi' en rond, lâ, p'i' i's commence' à conter dés histoèr's. Te'hours, que lui, b'en, i' dit : « Moé, i' dit, faut que j'm'en fasse une, i' dit. J'sé's pâs queul sort' d'histoèr que j' me f'rais. » Te'jour' enne idée qui gu'i prend : « B'en, i' dit, moé, i' di', écoutez, quand c'est v'nu à son tour à conter son histoère, i' dit, quoi c'c'est qu'vous direz, vous aut', i' dit, j'ai enn' serrur' p'i', i' dit, j'ai la clé de c'tte serrur'-là, p'i' i' dit, ça travaill' b'en, c'tte clé-lâ. Tout d'in cou' [ coup ], i' dit, j'la perds ; j' m'en fais faire in aut'. L'aut' travaill' pâs si b'en. Tout d'in cou', i' dit, j'trouv' la vieill' clé. Oh ! ma vieill' clé travaill' b'en. Quoi c'c'est j' m'âs fair' ? M'â-t-i' gardé' 'a vieille ou b'en don gardé' 'a neuv' ? »

I's sont tout' mi' à dir', j'gard' la vieill'. B'en, i' dit : « Si j'gard' la vieille, i' dit, toé, reste écitt' p'is moé, j'm'en vâs cheu' nous ! »



### 3 – PRINCESSE EMBÊTÉE EN TROIS MOTS

Un roi avait fait publier à trois reprises, le ban suivant : « Celui qui pourra embêter ma princesse en trois mots, il l'aura en mariage ! » Plusieurs s'y présentent. Ce n'est pas facile d'embêter une princesse en trois mots !

Non loin de la ville, demeure une vieille, mère de trois garçons. Des trois, un passait pour fou mais, au contraire, il était le plus habile. C'était Ti-Jean un fin-fou, comme on dit. Les deux plus vieux se décident à rencontrer la princesse avec l'intention bien arrêtée de l'embêter. Leur mère, cependant, veut les détourner de leur projet, car tant de jeunes gens intelligents ont essayé mais sans succès. Pourtant la décision est prise !

Ti-Jean, également, veut s'y rendre et malgré les remontrances de ses frères, il les accompagne.

Chemin faisant, il trébuche sur un nœud de bois. Il lui donne un coup de pied, le ramasse et le met en poche. Il continue sa route, puis il suspend sa marche pour satisfaire ses besoins. « Ah ! lui suggèrent ses frères, fais-le donc dans ton bonnet ! »

Il s'en décoiffe, le place à terre et il se soumet à l'idée proposée. « Mais que vais-je en faire, maintenant, dit-il ?

— Bien ! mets-le sous ton bras ! » Tout s'arrange et ils arrivent chez le roi ! ils s'assoient, mais Ti-Jean, mon fou-fin, se place dans un coin.

Tous les prétendants défilent un à un devant la princesse afin de l'embêter, mais tous échouent. Le roi qui trône sur un fauteuil plus élevé, aperçoit Ti-Jean dans le coin. « Et ce monsieur-là, à l'écart ? » Ses frères ripostent vivement : « Il est fou, celui-là, laissez-le tranquille ! » Le roi reprend : « Fous comme fins, tous doivent rencontrer la princesse. » Ti-Jean veut refuser mais le roi lui ordonne d'obéir.

Il se lève donc et il se rend près de la belle princesse. Il se tient debout devant elle et timidement il la regarde. Elle est si belle ! Finalement, il engage la conversation : « Vous avez la peau d'un rouge vif et léger.

— Ah ! réplique-t-elle, j'ai très chaud, de bas en haut, Monsieur !

— Faites-moi cuire un œuf, lui demande Ti-Jean.

Elle reste stupéfaite. « Je n'ai pas de bois ! » De sa poche, Ti-Jean en sort le nœud : « En voilà un morceau ! » Bouche bée, elle réfléchit, puis, lançant un regard circulaire sur les invités, elle s'écrie : « Merde !

— En voici ! »

## PRINCESSE EMBÊTÉE EN TROIS MOTS

Récit de M. Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) de Cache Bay, Ontario. Le récit a été raconté le 3 octobre 1959. Le conteur de Cache Bay avait appris, vers 1919, ce conte de son père, Donat Lavoie natif de Saint-Donat, province de Québec.

Enregistrement no 1309. Conte-type 853 I, II, III.

C'était un roi qui avait publié t'oâs bans : « C'ui-lâ qui s'râ capab' d'embêter ma princesse en t'oâs mots 'l l'a'râ en mariag'. » To'jours qu'i' 'n â plusieurs qui gu'y vont. Mé', asseillez [ essayez ] don à embêté' enn' princesse en t'oâs mots !

To'jour', i' y avè' enn' vieill' qui restè' in peu éloignée d'la vill', lâ. Alle avait t'oâs garçon, elle. I' 'n avè' in qui pâssait pour fou, mé' c'était fou-fin, qu'on appelle, ou fin-fou. To'hours qu' lés deux plus vieux dise' à leu' mère : « On vâ gu'y el-lé' embêté' 'a princess', n'us aut'e' ! — Ah ! ça vous ser' à r'guien ; i' 'nn â dés b'en p'us fins qu'vous aut's qui gu'y ont 'té ! — Ah ! pâs d'diffarence ! On vâ gu'y eller pareil ! »

Te'jours c'ui-lâ, Ti-Jean, lâ : « Moé 'tou, i' dit, j' gu'y vâs ! — Sacré fou ! Reste icitt' ; t'as pâs d'affair' lâ, toé ! — J' gu'y vâs pareil ! »

Te'jour', i's part'nt. Mon gâ' [ gars ], en s'en allant, quoi c' qu'i' voé', l'long du ch'min ? In noeu', in noeud d' boâs, t'sé's b'en. I' denne in coup d'pié [ pied ] à çâ, ramâss' le nœud, l'met dans sa poch'. Fè' in bout' p'us loin, i' pousse in p'tit cri, i' dit : « J'ai envie d'fère enn' d' job [ job ]<sup>1</sup>, i' dit, moé ! — Ah ! b'en, i' ont dit, sacré fou, fais-lé dans ton chapeau ! »

Ah ! i' prend son cass' [ casque ], il l'mè' à terr', fait sa d'job dans son cass', p'is : « Quoi c' m'âs faire a'ec çâ ? — B'en, i' dit, mets-lé sour ton bras ! » Ramâss' son cass' p'i' il l'met sour son brâ'. I' arriv'nt su' le roi, i's vont s'assir. Mon Ti-Jean, lâ, mon fou-fin, i' vâ s'assir' dan in coin, lui.

Te'jours, tout l'mond' pâss' devan 'a princess' pour asseillé' [ essayer ] à l'embêter, mé', parsonne ést capab' d' l'embêté'. I' ont tout' passé tout' la gagn [ gang ]<sup>2</sup>. Le roi ést assis su' in banc p'us haut, lui. « Euç ç'mecieu-lâ, dans l'coin,

1. Job (angl.) : Ouvrage, tâche. Faire une job : Faire ses besoins.

2. Gang (angl.) : Groupe, bande.

lui ? — B'en, sés frèr's s'mette' à dire : i' ést fou, c'ui-là ; laissez-lé tranquill' ! — B'en, fou comm' fin, i' dit, pâsse en avant d'la princesse' ! » Te'hours, b'en... Ti-Jean, i' veut pâs, mé' le roi : « Foi de roi, i' dit, faut qu' tu vienn's, toé 'tou ! »

B'en Ti-Jean s'lev', p'i' i' s'en vâ au râ' 'a bell' princesse. I' ést d'bout' devan elle ; i' 'a r'gârd', mé' i' à pâ' enn' gross' façon. I' 'a r'gâr' : 'a étâit belle... I' dit : « Dis-moé don, la d'moézell' vous avez b'en la fêgur' rouge en beauté ? — Ah ! 'a dit, c'ést sign' que j'ai chau'... au cul, monsieur ! — Fait's-moé cuire in œuf. »

'A est bloquée, lâ... Lâ, 'a arrett', lâ ; mé', 'a dit : « J'ai pâs d'boâs ! — Mè' 'a main dans sa poche, i' sort son noeu' : « En v'lâ, in morceau d'boâ' ! » 'A ést encô-re arrettée. Mé' lâ, 'a s'mè' à jongler, p'i' 'a r'gârd' tout l'mond'. Mé', 'a dit : « Marde ! — En v'lâ ! »

#### 4 – LE PETIT RUBAN VERT

Il était une vieille qui habitait seule dans le bois avec son petit garçon, Ti-Jean. Afin de vivre, ils ramassaient de la gomme d'épinette qu'ils vendaient ensuite dans les pharmacies.

Un jour qu'ils étaient ensemble, Ti-Jean devait satisfaire à ses besoins naturels ; alors qu'il était accroupi, à terre, un petit ruban vert voltigeait autour de lui. Il prolonge ses regards sur le ruban, puis le ramasse et le met dans sa poche. En posant ce dernier geste, il sent un frisson lui secouer le corps ; une force l'envahit : il se sent grandir. . .

Lorsqu'il eut fini, il va retrouver sa mère. Elle est au pied d'une immense épinette. « Regarde, Ti-Jean, dit-elle, il y a tant de gomme là-haut, si l'on pouvait grimper jusque là ! » Mais Ti-Jean tout en lui assurant qu'il n'est nullement nécessaire de grimper de branche en branche, empoigne l'arbre et le jette à terre. La vieille en est toute surprise. La cueillette terminée, ils continuent leur chemin et. . . ils s'égarèrent.

A la brunante, ils aperçoivent une petite lumière. Ils arrivent à l'endroit où elle scintillait ; trois énormes géants y demeuraient. La mère et l'enfant leur demandent le vivre et le couvert. Le lendemain matin, lors d'une conversation, les géants s'informent des occupations de la vieille. Ensuite, ils lui proposent de rester avec eux afin de préparer leurs repas pendant qu'ils travailleraient dans le bois. Elle accepte.

Les géants se préparent à quitter, Ti-Jean désire les accompagner. « Tu es trop petit, tu n'es pas assez fort, reste ici !

– Ah ! réplique-t-il, je suis capable d'y aller !

– Mais, il n'y a pas de hache pour toi !

– Il y en a une, là, dans le coin ! »

En effet, c'était celle de leur père, elle pesait de trois à quatre cents livres. Il la prend par le bout du manche et il joue avec cet outil, comme nous, nous nous amusons avec des alumettes. Cette démonstration terminée, les géants l'admettent à se joindre à eux.

Une fois dans la forêt, Ti-Jean bûchait plus qu'eux ; en un mot, il était plus fort que les géants. Ceux-ci forment bientôt le projet de se débarrasser de ce concurrent. Ils ordonnent à la vieille de le garder près d'elle, le lendemain. « Envoile chercher, dirent ils, les trois pommes d'or dans un jardin gardé par trois énormes géants ; dis-lui que tu es malade et que tu as besoin de ces fruits pour guérir ». Elle y consent. En lui proposant ce plan, les géants avaient l'intention bien déterminée de se défaire de Ti-Jean.

Le lendemain matin, la vieille se dit malade. Ti-Jean qui aime sa mère, s'enquiert de son malaise. « Je suis malade, dit-elle, mais je sais ce qui me guérirait. Il y a un jardin passablement loin d'ici ; il est surveillé par trois géants. Dans le jardin, croît un pommier garni de trois pommes d'or, trois grosses pommes rouges. Si j'en mangeais, je serais bientôt guérie !

— Maman, je vais vous les apporter, ces pommes ! »

Ti-Jean part à leur recherche. Vers trois heures de l'après-midi, il arrive à une gigantesque clôture. Il la franchit et se dirige vers le pommier. Il aperçoit trois belles pommes vermeilles ! Il jette les yeux à droite et à gauche pour découvrir un moyen facile de les cueillir. Mais que voit-il venir ? Un géant ! « Que fais-tu, ici, petit ver de terre, lui dit-il ?

— Je veux avoir les pommes qui pendent à l'arbre.

— Tout doux, mon gars ! »

Ti-Jean le laisse s'approcher, lorsqu'il est tout près de lui, il le tue d'un coup de poing. Ensuite, il le place de manière à monter dessus afin d'atteindre les pommes, mais, il ne peut y arriver : il n'est pas encore assez haut. Or, Ti-Jean sait qu'il y a trois géants et il compte sur la venue des deux autres.

De fait, les voilà : la terre en tremble : Ti-Jean les laisse approcher à portée du poing, et comme pour le précédent, cela n'a duré qu'un instant. Il les dispose l'un par-dessus l'autre, il grimpe sur les cadavres empilés et il saisit les trois pommes. Du haut de son observatoire, Ti-Jean promène un regard inquisiteur. Il aperçoit une sorte de cabane dont seules les fenêtres sortent de terre. Quelqu'un cogne dans les vitres. Il descend du pommier et se rend à la cabane ; il y pénètre en brisant une croisée. Que voit-il ? Une princesse qui était prisonnière des trois géants !

Ti-Jean l'invite à sortir en lui assurant que les géants sont hors d'état de nuire. Auparavant, elle lui donne une bague et un petit mouchoir sur lesquels est inscrit son nom. Il glisse la bague dans son propre doigt ; elle lui va à merveille, et met le mouchoir dans sa poche. Ensuite, ils sortent tous les deux. La princesse désire retourner chez elle. Elle se rend au rivage où elle monte dans un bateau. Cependant laissons-la à son voyage et revenons à Ti-Jean.

De retour à la maison, à la nuit tombante, il présente à sa mère les trois pommes. Les géants saluent l'exploit du jeune homme par une attitude soupçonneuse : « Nous allons l'arranger ton Ti-Jean ! » disent-ils à la vieille.

Le lendemain, l'un des géants propose à la mère un nouveau plan : « Voici une bouteille vide. Demande à ton fils d'aller quérir de l'eau rajeunissante ; celle-ci est sous la garde d'un gros lion mauvais. De cette manière, nous nous débarrasserons bien de lui ! » Le lendemain matin, la mère se dit encore malade : « Qu'est-ce qui ne va pas, maman, ce matin, demande Ti-Jean.

— Ah ! dit-elle, je ne suis pas bien du tout ! J'aurais besoin d'eau rajeunissante, mais la source est surveillée par un lion !

— C'est un peu difficile, répond Ti-Jean, mais je m'en vais essayer de vous en rapporter. »

Il prend donc la bouteille et se met en route. Sur le chemin de la source, le lion est couché ; lorsqu'il aperçoit Ti-Jean, il se lève, se déplace et il le laisse passer : « Va quérir ton eau, Ti-Jean, lui lance-t-il. Je sais que tu es en possession du ruban vert ! Les géants ont trop peu d'esprit pour le savoir. Mais, moi, je n'essaierai pas de t'arrêter ; d'ailleurs j'en serais incapable ! Puisse donc ton eau, mais prends garde à toi ! Les géants ont l'intention de te trahir !

— Merci du conseil ! »

Le soir, Ti-Jean est de retour avec l'eau merveilleuse. Il la donne à sa mère. Elle s'en frotte le corps et elle apparaît comme à l'âge de quinze ans.

Toujours est-il que les trois géants se consultent et ils soupçonnent que Ti-Jean a le petit ruban vert en sa possession. Ce ruban appartenait jadis à leur grand-père ; les géants n'en n'avaient pas besoin, ils l'avaient perdu, et actuellement, ils soupçonnent que la force dont Ti-Jean fait preuve provient précisément du petit ruban vert. Aussi, ils s'adressent à la mère du jeune homme : « Tâche d'enjôler Ti-Jean et de lui enlever son ruban ! »

Le jour suivant, la mère invite Ti-Jean à l'accompagner au cours d'une cueillette de gomme d'épinette.

Ils s'en vont donc au bois et commencent à visiter les arbres porteurs de gomme. Mais, la vieille sait que, si elle fait asseoir Ti-Jean entre ses deux jambes en lui caressant les cheveux, il s'endormira aussitôt. Elle l'appelle.

Ti-Jean s'assied entre ses jambes, elle fait semblant de chercher des poux ; il n'en avait pas de poux ! Elle désirait seulement qu'il s'endorme. Après un moment, Ti-Jean tombe endormi. Elle en profite pour fouiller ses poches. Elle y découvre le ruban vert et s'en empare ; elle lui crève les yeux et finalement elle le place sous le tronc d'une épinette renversée, et abandonne son fils dans la forêt.

Arrivée à la cabane des géants, elle leur raconte ce qui s'est déroulé ! « On n'en sera plus importuné, conclut-elle ! »

Cependant, Ti-Jean réussit à se dégager de sa fâcheuse prison. Même avec des yeux crevés, guidé par une sorte d'instinct, par la sensation de fraîcheur lui parvenant d'un côté, il parvient à orienter ses pas vers la mer. Il marche longtemps et il

arrive finalement au bord de l'eau. Nous savons que la princesse, délivrée antérieurement par Ti-Jean, devait retourner chez elle par bateau. C'est à l'instant où Ti-Jean foulait le rivage que le navire portant la princesse venait de larguer les amarres. Du bateau, elle aperçut quelqu'un qui, de la plage, lançait des appels. Une chaloupe fut aussitôt mise à la mer et recueillit Ti-Jean à bord. Mais la princesse ne le reconnut pas.

Accompagnée de son Ti-Jean, la princesse arrive chez elle. Elle raconte au roi comment elle fut faite prisonnière par les géants, puis, qui l'avait sauvée : « C'est un jeune homme sensiblement de cette taille, dit-elle ; il me fait penser à lui. C'est pourquoi je veux avoir soin de cet aveugle. »

Ti-Jean se taisait, mais il reconnaissait la voix de la princesse. Quelques jours s'écoulaient. Un bon matin, le valet lui apporte de la soupe, son mets préféré. Au lieu de s'en nourrir, Ti-Jean y jette sa bague et hurle au valet : « Porte-moi cette assiette à la princesse, et dis-lui de la manger, cette soupe, si elle en veut !

— Mais tu sais bien que la princesse ne mangera pas ces restes !

— C'est égal ! Dis-lui que c'est son aveugle qui le lui demande. »

Le valet reprend l'assiette, va trouver la princesse, et lui remet la soupe en lui disant : « C'est votre aveugle qui vous l'envoie ; il ne veut pas manger. Il n'a fait que remuer un peu ce potage. » A l'aide de la cuillère, la princesse sonde le fond du bol et y heurte un objet métallique. C'est sa bague !

Elle se rend immédiatement chez Ti-Jean et lui demande si c'est bien lui qui lui a fait parvenir la bague. « Es-tu Ti-Jean ?

— Oui, c'est moi !

— Et mon mouchoir, l'as-tu ?

— Oui ! » Et il le lui tend ! Dès ce moment, la princesse le reconnaît

Elle va trouver son père, le roi. Elle lui annonce qu'elle veut épouser Ti-Jean ! Elle lui raconte les derniers événements. Le roi s'y oppose, mais la princesse insiste.

Finalement, le mariage a lieu. Le roi ne désire plus revoir sa fille ; il trouve que ce mariage est un scandale. Il lui fait don d'un bâtiment, d'un ménage où rien ne manque. Ensuite, il lui recommande de partir avec son mari et tout ce dont elle a besoin. C'est ainsi que Ti-Jean et la princesse reprirent la mer.

La princesse avait l'intention de retourner au château des géants dont Ti-Jean l'avait délivrée. Il était magnifique le palais où elle avait été prisonnière ! Cependant, elle était dans l'impossibilité de repérer cet endroit. Après un voyage assez long en mer, le bateau aborde à une plage. Ils débarquent, et, à pied, Ti-Jean et la princesse s'engagent dans les bois.

Ils marchent, marchent, marchent... puis s'assoient pour prendre un bon repas. La princesse aperçoit venir un chevreuil ; il s'avance en courant, frappe les ar-

bres à droite et à gauche. Elle remarque qu'il est aveugle. Elle l'observe avec attention. Le chevreuil s'approche, baisse la tête dans un trou, puis la relève. Sa face est toute ruisselante. De nouveau, et une troisième fois, l'animal refait le même geste de la tête, ensuite, il la secoue et il repart. Il ne se heurte plus à aucun obstacle. Elle a identifié le bassin où le chevreuil s'est lavé. Elle prend Ti-Jean par la main et tous deux se rendent à ce même endroit. « Agenouille-toi, dit-elle, il y a une source ». Elle saisit la tête de son mari et elle la trempe dans l'eau.

— Que fais-tu, lui dit-il ?

— Rien ! Je vais répéter l'action.

— J'entrevois ! »

Elle lui prend de nouveau la tête et la remet dans la source. Ti-Jean se lève, se frotte les yeux et il s'écrie : « Je vois clair comme autrefois ! »

Puis, ils repartent à la recherche de la demeure de la mère traîtresse et des géants. En vue de la maison, Ti-Jean, conseille à sa femme de se cacher non loin de là, tandis que lui essaiera de pénétrer dans ces murs. Il entre, la bonne vieille est couchée et elle dort. Il regarde. Les bancs sont assez pesants qu'il lui est impossible de les déplacer. Le petit ruban vert est accroché.

La vieille bouge. Il jette un regard du côté de la fenêtre, les géants arrivent. Ti-Jean se sent perdu, il fait un saut dans l'espoir de ne pas manquer son coup : il le rate. Le tapage de ce saut menace de réveiller la vieille. Il saute de nouveau en attrapant le ruban. Muni de cet objet précieux, il attend les géants sur le pas de la porte. Vous pouvez vous imaginer la manière dont il les a réduits à l'obéissance !

A présent, c'est au tour de sa vieille mère. Il l'entraîne au lieu même où jadis elle l'avait abandonné sous un arbre mort. « C'est à mon tour de vous amener cueillir de la gomme ! » Il lui crève les yeux et l'immobilise sous un tronc d'épinette. Puis, sa femme et lui reprennent le chemin du château et reviennent chez le roi.

Une magnifique veillée souligne le bonheur du roi à la vue de sa fille et de son gendre. Et c'est ainsi que notre histoire se termine !

## LE PETIT RUBAN VERT

Récit folklorique raconté le 3 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris d'Élie Bergeron de Sudbury, vers 1925.

Enregistrement no 1310. Conte-type 590 I a, II a, b, c, e, d, III, IV a, b, V, VI a (quelques motifs déplacés).

Çà, c'éte' enn' vieill' qui restait t'ut seul' dans l' boâ' [ bois ] avec son p'tit gârs. P'i' i's ramâssaient d'la gomm' d'épinett' pour viv'e : i's vendaient çà aux phreacias [ pharmacies ] pour viv'.

Te'jours qu'enn' bonn' journée, elle avait son p'tit gâ' avec ell', c'était Ti-Jean son p'tit gars. C'fait qu'i' pârt p'i' i' s'en vâ p'us loin qu'i' peut pour fère enn' d'job [ job ]<sup>1</sup> p'i' i' était baissé p'i' i' y avè' in p'tit ruban vert qui jouè' autour de lui, à terre. I'r'gârdait çà ; ramâss' le p'tit ruban p'i' il l'met dans sa poche. En mettant l'ruban dans sa poch', j'sé's pâ', i' s'ést senti l'pouell' [ poil ] eurdresser su' l'dô'. I' s'ést senti enn' forç', t'sé's b'en : i' s'ést senti grandir et p'i'...

Après qu'i' â fèni, i' s'habill', pârt p'is s'en va trouver sa mër'. Sa mère ètè' au râ [ ras ] enn' grosse épinette ; 'a di' à Ti-Jean, 'a dit : « R'gâr' don, 'a dit, si i' y â b'en d'la gomme en haut, lâ ! Si on était capab' monter lâ ». Ti-Jean : « Pâs besoin d'monté', i' di', on... » Po'gn' l'épinett' p'i' i' 'a jette à terr'. La vieille était b'en surpris' d'oèr çà. I' ont ramâssé tout' leu' gomm' ; d'enne affaire à l'aut', i's s'écart'nt.<sup>2</sup>

Rendu à 'a breunant' [ brunante ], le soèr, i's voeille' enn' p'tit' lumière. I's part'nt p'i' i's s'en vont lâ. C'étaient trois gros giants qui restaient lâ. Lâ, i's d'mandé' à mangé', i's d'mandé' à coucher. P'is l'lend'main matin, lés giants commence' à parlé' avec la vieille ; i's gu'i' d'mand'nt quoi c'qu' 'a fè'. 'A gu'i' dit quoi c'qu' 'a fait. C'tè' enn' pauvre vieille. I' dit : « Pourquoi c'que tu ress' pâ' écite avec n'us aut's ? L'inqu' à faire à manger ! N'us aut', on travaill' dans l'boâs. — B'en, c'est correck' ! » 'A s' décid' de rester lâ.

Te'jours que i's part'nt pour aller travailler. P'tit-Jean i' dit : « Moé 'tou, i' dit, j' m'â' allé' avec vous aut'e' ! — Ah ! i' ont dit, t'ès tout p'tit, t'ès pâs fort, reste icit-

1. *Job* (angl.) : Travail, tâche : Faire une job, ici, signifie satisfaire ses besoins naturels.

2. *Ecarter* (s') : Se perdre, s'égarer.

te ! — Ah ! i' dit, j'su's capab' gu'y aller ! — B'en, i' di', on n'a pâs d'hach' pour toé ! — Mé', i' di', i' 'nn à eunn' dans l'coin, lâ ? » La hach' de leu' père : 'a pésait t'ed b'en t'oâs quat' cents liv's. « J'mâs prend' çall'-là. — B'en, i' dit, c'est la hach' de mon père, çâ ! I' dit, c'est b'en trop pésant pour toé ! » I' s'en vâ, p'i' i' po'gn' la hach' par l'bout' du manche. I' jouè' [jouait] avec çâ, comme on jouerè' avec enne allumett', n'us aut's ! « B'en, ç'a bon ! »

I' s'en all'nt bûcher dans l'boâs. Mé', Ti-Jean bûchait b'en pluss' qu'és aut'e' ; i' était b'en p'us fort qu' 'és aut's. To'jours qu'i's s'mette' à parlé' avec la vieille : i's voulaient s'débarrasser d'Ti-Jean. I' di' à la vieille, i' dit : « Tu gard'râs Ti-Jean écitt' demain. En-'oueill'-le [envoie-le] don charché' . . . i' y â t'oâs pomm's d'or dan in jardin ; i' dit, c'est gardé par t'oâs gros gian. I' di', en-'oueill'-lé lés charcher. Dis qu't'és malad', qu'tu veu' 'és a'oèr [avoir]. P'is lés giants vont l'arranger, p'i' on vâ s'en débarrasser. — C'est b'en ! »

L'lend'main matin, to'hou', la vieille ést malad'. Ti-Jean, eumait b'en sa mër'. « Quoi c' c'est vous avez, maman, i' di' ? — Ah ! b'en, 'a dit, j' su's malade ; 'a dit, sé's-tu, 'a dit, quoi ça m' prendrè' ? 'A di', i' y â in jârdin, 'a dit, pas mal<sup>3</sup> loin d'écitte, 'a dit, c'est gardé çâ par t'oâs gian. 'A di', i' y â t'oâs pomm's d'or dans l'pommier, lâ, 'a dit, t'oâs gross's pomm's roug's, lâ. 'A dit, ça m' lés prendrait ! — B'en, i' dit, m'â' allé' 'és charcher ».

To'hour' i' pârt. To'hours, rendu vers t'oâs heur's de l'apro-médi, i' arriv' lâ : enn' gross' cleture à travarser. Travars' la cletur', p'is s'en vâ au pommier : t'oâs bell's pomm's ; dés bell's pomm's rouge'. I'était lâ, i' 'és r'gardait pour trouver quett' chos' pour monter pour allé' 'és charcher. Quoi c' qu'i' voé' v'nir ? Lés giants ! Dés gros homm's : « Quoi c'tu fè' écitt', p'tit ver de terre ? — Ah ! i' dit, j'veu' avoèr lés pomm's qu'i' y â lâ, lâ ! — Ah ! b'en, i' di', arrette in peu ! »

Ti-Jean l'laiss' fair', l'laiss' v'nir assez proch' de lui. Quand qu'i' â été assez proch' qu'i' pouvait l'frappé', i' gu'i' â deunné 'inqu'in coup d'poing, p'i' il l'â teué frett'. Il l' jette à terr', lâ, p'i' i' mont' dessus, mé', i' dit : « J' su's pâ' encore assé' hau', i' di' ! I' 'nn â t'oâs, si 'és deux aut's peuv'nt don v'nir ! »

Comm' de fait', v'lâ lés deux aut's : la terre en tremb'e. I' arrive' au râs Ti-Jean ; ça pâs 'té long, Ti-Jean 'és â tués t'ut suite. I' en m'é' in par dessus l'aut'e, i' monte après çâ, p'i' i' vâ pour lés t'oâs pomm's. Tandiss' qu'i' ést en l'air dans l'âb', i' s'adeunne à r'gardé', i' voé' eunn' caban' qu'ést creusée quésimen. . . i' y â l'inqu'lés châssis' qui sont sortis d'terr'. P'is dans 'és châssis, lâ, ça cogn' dans l'châssi'. I' descen en bâs, p'i' i' s'en vâ lâ. I' câss' le châssis p'i' i' rent' lâ. Quoi c'qu'i' voé' lâ ? Eunn' princesse ! 'A était pri', ell' prisogniér' [prisonnière] par cès t'oâs giants-lâ. I' 'a gardaient lâ, 'és aut's.

To'jours que, Ti-Jean : « B'en, i' dit, tu vâs sortir ? I' dit, j'lés ai tués lés t'oâs gian, i' di', i's t' front pâs mal ! Sors ! » La princesse, avant d'sortir, 'a a deunné

3. *Pas mal* : Passablement, assez.

4. *Chassis* : Fenêtre.

enn' bague à Ti-Jean, p'i' 'a gu'i â deunné in p'tit mouchoèr ; son nom ètè' écrit su' l'mouchoèr. I' â mis l'mouchoèr dans sa poch', sa bague il l'â mis dans son doigt ; ça gu'i faisait b'en. To'jours qu'i' ont sorti 'a princess' de d'lâ. Elle, 'a a parti pour s'en aller cheu' z-eu' ; 'a s'est en-allé su' l'bord d'la mer, p'i' 'a a pri' in bôt' [ boat ]. On vâ 'a laisser lâ, 'a princesse, elle. Qu' 'a s'arrang' comme 'a vou-drâ !

On vâ r'venir à Ti-Jean. Ti-Jean s'en vient cheu' z-eu, lui ; i' arrive à sa mér', le soèr, p'i' i' gu'i denn' lés t'oàs pomm's. To'jou', lâ, lés giants trouvaient çà comi-qu'. C'fait qu'i's s'mette' à dire à 'a vieille : « On vâ l'arranger ton Ti-Jean ! »

« Demain matin . . . i' y â enn' bouteill' écitt' ; dis-y don qu'i' a'll' qu'ri<sup>5</sup> d' l'eau rajeunissant' qu'est gardée par in l'guion [ lion ], in gros l'guion mauvè' : on vâ s'en débarrasser ! » L'lend'main matin, la vieill' 'tè' encor' malad'. Mon Ti-Jean : « Maman, i' dit, quoi c' c'est qu'vous avé' encôre à matin ? — B'en, 'a dit, j' su's malade ! 'A dit, ça m'prendrait d'leau d'rajeunissante ; 'a dit, c'est gardé par in l'guion, 'a dit, çâ ! — C'est in peu dur, mé', j'cré' b'en, i' dit, j' m'â' allé' en char-cher ! »

I' prend sa bouteill' p'i' i' pârt. Quand i' â arrivé à la r'source éioù c'qu'était le l'guion — i' était couché drett' dan 'a route, on vâ dir' — le l'guion quand il l'voé' v'nir, le l'guion se lèv' pi'i' i' s'tire à côté, i' laiss' pâsser Ti-Jean : « Ti-Jean, i' dit, vâ t'en qu'ri', d'leau ! I' dit, j'sé' qu' t'âs l' 'tit ruban ver' [ vert ] ; i' dit, lés giants sont pâ' assez fin, 'és aut's pour le sa'oèr [ savoir ] ? Mé', i' dit, moé, i' dit, je l'sé' ! I' dit, j'asseill'rai pâ' à t'arrété', i' dit, j'sé' j'su's pâ' 'apab' ! I' dit, vâ t'en qu'ri' d'leau. Mé', i' dit, fè' attention à toé, i' di', i's vont t' trahir, i' di', 'és aut'e' ! — All raït [ all right ] ! »<sup>6</sup>

I' pârt, i' vâ qu'ri' son eau, i' s'en vien ; i' arriv' che' z-eux l'soèr, p'i' i' deunn' l'eau à 'a vieill'. La vieill' se frotte avec c'tte eau-lâ ; b'en, 'a r'vien à l'âge de quin-ze ans.

To'jou', lâ, i's s'mette' à dir', lés t'oàs gian : « I' â l'tit ruban vert, lui ! Le ru-ban vert de not' grand-père, i' dit, n'us aut'e', on 'n n'avait pâs d'besoin, i' di', on l'â perdu ; et m'âs t' gager<sup>7</sup> qu'c'est lui qui l'â, lâ ! Çâ, la forc' qu'i' â lâ, lui, c'est l' 'tit ruban ver' ! Asseill' [ essaie ] don l' enjôler p'is gu'i ôter son ruban ! — C'est b'en ! »

L'lend'main, la vieille 'a di' à Ti-Jean, 'a dit : « Mon Ti-Jean, 'a dit, tu vâs v'nir a'ec moé aujo'rd'hui ! 'A di', y â longtemps qu'on n'a pâs ramâssé d'la gomm' d'épinette, 'a dit, vien ; on vâ 'ller ramâsser d'la gomm' d'épinette ! »

I's parte', i's s'en vont dans l'boâs [ bois ], p'i' i's commence' à ramâsser d'la gomm' d'épinett'. Te'jou' qu' la vieill' savè', ell', que prend' Ti-Jean p'is l'assir [ as-seoir ] enteur sés deux jamb's, de mimm', lâ, p'is gu'i jouer dan 'a tête, all' l'endor-

5. *Quérir* : Chercher.

6. *All right* (angl.) : Très bien ! Entendu !

7. *Gager* : Parier.

mait t'ut suite. 'A dit, Ti-Jean, 'a dit : « Vien, 'a dit, m'âs t'charcher dés poux ! Viens ! »

Mon Ti-Jean s'assit, lâ, p'i' 'a commence à gu'i charcher dés poux dan 'a tête. I' n'n'avait pâs, mé', 'a charchait pareil ; 'a voulait l'endormir. To'jou', Ti-Jean tombe endormi. Après qu' Ti-Jean dort, fouill' dans sés poche', 'a gu'i ôt' le ruban vert. P'i' après qu' 'a gu'i â ôté l'ruban ver', à gu'i crev' lés deux yeu', 'a leve in epinette, all' l'prend par l'chignon du cou, p'i' all' l'rent' sour l'épinett', rabât l'épinett' dessus p'i' 'a pârt p'i' 'a s'en vâ.

'A arriv' su' 'és gian, 'a gu'ieu' [ leur ] dit çâ. 'A dit : « J' gu'i ai ôté l' tit ruban vert, j' gu'i ai crevé 'és deux yeux, p'i' 'a dit, j' l'ai rentré sour in épinette. 'a dit, on n'en s'râ p'us bâdré<sup>8</sup>. — C'est b'en ! »

V'lâ, le giant p'is la vieill', b'en, i's s'arrang'ron, 'és aut's, p'i' on r'viendrâ é' [ les ] 'oèr, t't à l'heure.

Mon Ti-Jean, i' s'est adenné, lui, j'sé pâs comment ça arrivé, mé', all' l'a l'inqu' [ rien que ] rentré sour l'épinette, 'a gu'i a pâs fait mal trô' [ trop ]. I'est v'nu à bout d'sortir de d'lâ, lui. En sortant de d'lâ, b'en, b'en, enn' paronn' qui â 'és yeux crevés, i' â te'jour' in instinct d'enn' magnière : i' sentait d'la fraïch<sup>9</sup> su' in bord. To-jours qu'i' â parti p'i' i' s'est mi' à suir' [ suivre ] c'bord-lâ. P'i' i' â arrivé au bord d'la mer. P'is lâ — dan in cont', ça arriv' te'jours de minm' — la princess' qui était sorti du cachot, lâ, on vâ dire, 'a était su' l'bôt' [ boat ] elle a trouvé in bôt', p'i' 'a s'en allait par cheu' z-eu. P'i' alle a vu que'qu'in au bord d'la mer ; lui, i' faisait dés sign's, lâ, au bord d'la mer. I' ont mi' enn' chaloupe à l'eau p'i' i' ont 'té. C'tait mon Ti-Jean, mé' la princesse, all' l'a pâs r'connu. Te'hou' qu'i' â embarqué dans l'bôt' p'i' ils l'ont emm'né.

Arrivée cheu' z-eu', ell', su' le roi, avec son Ti-Jean, lâ, 'a conte au roi comment c' qu' 'a avait 'té pri' prisogniér' par lés giants ; p'is qui c'qu'il l'avait sauvée, c'était in p'tit jeune homm' d'à peu près de c'tte ... 'A di' : « I' m' fait si b'en pensé à lui, 'a dit, j'eul l'gard' p'is j' m'â' n' a'oèr soin, de c't aveug'lâ. »

Mon Ti-Jean, lâ, lui, i' parlait pâs, mé' i' a r'connu son parlé' à 'a princess'. Te'jours qu'deux t'oâs jours se pâsse'. In bon coup, lés valets vont porter du mangé' à Ti-Jean, p'is lui, c'était d'la soupe. Au l'guieu [ lieu ] d'manger sa soupe i' a l'inqu' joué d'dan. I' a ôté sa bagu' p'i' il l'â j'téé dans son assiett' de soupe. Après çâ, i' se r'vir' de bor', i' di' au valé', i' dit : « Prends c'tte soup'-là, p'i' i' dit, vâ 'a porté à 'a princess' p'is dis-y qu' 'a mangé, ell' ! » L'valet : « B'en, i' dit, t' sé's b'en qu'la princess' mang'râ pâs çâ ! — B'en, c'st égal. Vas-y, p'is dis-y qu' c'est son aveug' qui d'mand' qu'all' mange. »

Eul l'valé', i' pârt, p'i' i' s'en vâ trouvé' 'a princess' p'i' i' gu'i denn' la bol de soup', p'i' i' dit : « Çâ, c'est vot' aveug', i' dit, qui vous envoeill' c'tte bol de soup'-

8. *Bâdrer* [ to bother ] (angl.) : Importuner, ennuyer, contrarier.

9. *Fraïche* : Frais ; sensation de fraîcheur, d'humidité.

là ; i' veut pâ' 'a manger, lui. Mé', i' di', i' â joué d'dan in p'tit brin<sup>10</sup>.» In idée d'la princesse : 'a pren 'a cuiller p'i' 'a pâss' la cuiller dans l'fond d'la bol de soupe ; 'a sent queut [ quelque ] chose. 'A sort çâ de d'lâ : sa bague ! 'A pârt vit'men avec la soup'lâ, p'i' 'a s'en vâ trouver Ti-Jean, p'is lâ, 'a ... dit : C'est-i' toé qui m'âs deunné çâ, c'bagu'-là ? — I' di', oui ! — Mé', 'a dit, c'est pâs toé, çâ, Ti-Jean ? — Oui, c'est moé ! — Ah ! b'en ! » Lâ, 'a se r'vir' de bor' [ bord ], 'a dit : « Mon mouchoèr eul l'âs-tu ? — I' di', oui ! » I' prend l'mouchoèr p'i' i' gu'i deunn' ; b'en lâ, all' l'â r'connu. B'en. ...

'A se r'vir' de bord, p'i' 'a vâ trouver le roi, 'a di' au roi, 'a dit : « J'veux marguier [ épouser ] Ti-Jean ! » Lâ, 'a cont' c'tte histoèr'-là au roi. Le roi veut pâs. B'en, d'enne affaire à l'aut', to'jours, decid' de marguier Ti-Jean avec la princesse.

Après qu'i's sont mariés, le roi, i' voulait pâ' 'a voèr. « C'st in scandale, i' di' ! » I' trouvait qu' c'ètè' in scandal', çâ, lui. I' dit : « J' m'en vâs t' gréyer<sup>11</sup> d'in bâtiment, p'i' i' dit, tu vâs t'en aller. » Greill' in bâtimen avec la princess' p'is Ti-Jean, p'is tout' quoi c'qu'i' ont d'besoin, p'i' i's prenn't la mer, p'i' i's s'en vont.

La princess', son idée était d' s'en r'tourné, elle, éioù c' qu' 'a était pri' prisonnièr' par lés giants, lâ. Ça fsè' in beau château, çâ ; c'est lâ qu' 'a voulait s'en aller. Mé', comm' la magnièr' qu'a avait parti de d'lâ, s'é b'en, 'a savait pâ' éioù c' c'était. C'fait qu' fil' su' 'a mer enne escouss'.<sup>12</sup> P'i' i' on arrivè à terre ; i' ont débarqué, prenn't le boâs, p'is lâ, i's sont à pied, lâ. I's s'en vont lâ.

In bon coup, te'jou', i' arriv't lâ, p'i' i's s'assis'nt [ assoient ] pour dîné' ou b'en manger. Quoi c' qu' 'a voé' v'nir ? In chevreu' [ chevreuil ] qui s'en vient ; p'is l' chevreu' s'jet' partout su' és âb'e'. All' le r'gârde ; 'a di' : « I' ést aveug' ! » D'in affaire à l'aut'e all' l'ouatch [ watch ]<sup>13</sup> le chevreu'. L' chevreu' s'en vient p'i' i' baiss' la têt' de minm' dan enn' plaç', p'i' i' se r' lev' la tête. 'A voé' qu' l'eau dégoutte. I' s' plant' la têt' lâ encôr', p'i' i' s'leve. I' s'plant' la têt' t'oâs fois, lâ, p'i' i' s'lev' p'i' i' s'escoue [ se secoue ] 'a têt', p'i' i' pârt. Lâ, i' s' lutt' p'us su' rien ! 'A â r'marqué çâ, ell', la place. 'A po'gn' son Ti-Jean par la main, p'i' 'a pârt' ; 'a s'en vâ lâ, p'i' 'a arrive, 'a dit : « Mets-toé à g'nou' 'a di', écite ; i' y â enne r'ssourc' lâ. » 'A po'gn' la têtè à Ti-Jean p'i' 'a gu'i envoeill' la têt' dans l'eau. Ouff ! I' s'sort de d'lâ. I' dit : « Quoi c' tu fè' ? — 'A dit, ça fait r'guien ! » Plant' la tête encôr'. « J'enteuroé [ j'entrevois ] ! » 'A gu'i po'gn' la tête en-'oeille encôr' dans l'eau. I' s'leve, i' s'frott' lés yeux ... I' dit : « J'voé' clair comm' fau', i' dit ! »

De d'lâ, lâ, après qu'i' ont vu çâ, b'en, i' di' : « Asteur, i' dit, vien avec moé ! » Lâ, i' ont parti, p'i' i's sont en-allé' au château ... pâ' au château, i' on été trouver lés giants, lâ. Rendu lâ, i' di' à sa femme, i' dit : « Toé, i' dit, tu vâs t'caché écite', lâ, p'i' i' dit, moé, j' m'â' asseillé' à rentrer dan 'a méson. » Te'jours qu'i' pârt', i' rent' dan 'a méson dés giants ; la bonn' vieille était couchée p'i' 'a dormè'. I' com-

10. *Un petit brin* : Un peu.

11. *Gréer* : Equiper.

12. *Secousse* : Période de temps.

13. *Watch* [ to ] (angl.) : Surveiller, guetter.

mence à r'gârder dan 'a méson ; lés bancs qu'i' y avait lâ, i' étaient b'en qu' trop pésan : i' était pàs 'pab dés mouver [ move ]<sup>14</sup>, lui. P'i' i' voé l' 'tit ruban vert qui ètè' accroché. Commence à r'gârder partout, t' sè's b'en, p'is . . .

Te'jours qu'i' s'aparçôé' qu' la vieill' commence à s' raveiller, p'i' i' r'gârd' dans l'châssi', i' voé lés giants qui s'en vienne'. « Ah ! b'en, i' dit, lâ, i' dit, j'su's féni ! I' dit, si j'peux pàs manquer mon cou' [ coup ] ! » I' fè' in saut, manqu' son coup. Ça m'né du train<sup>15</sup>. La vieill' se raveille. I' r'fè' in aut' saut . . . Po'gn' le ruban. Après qu'i' a eu l'ruban, b'en, lâ, i' s'en vâ dans 'a port' p'i' i' attend 'és giants. Vous pouvez vous imaginer qu'i' 'és à trimé<sup>16</sup> 'és giants, lui !

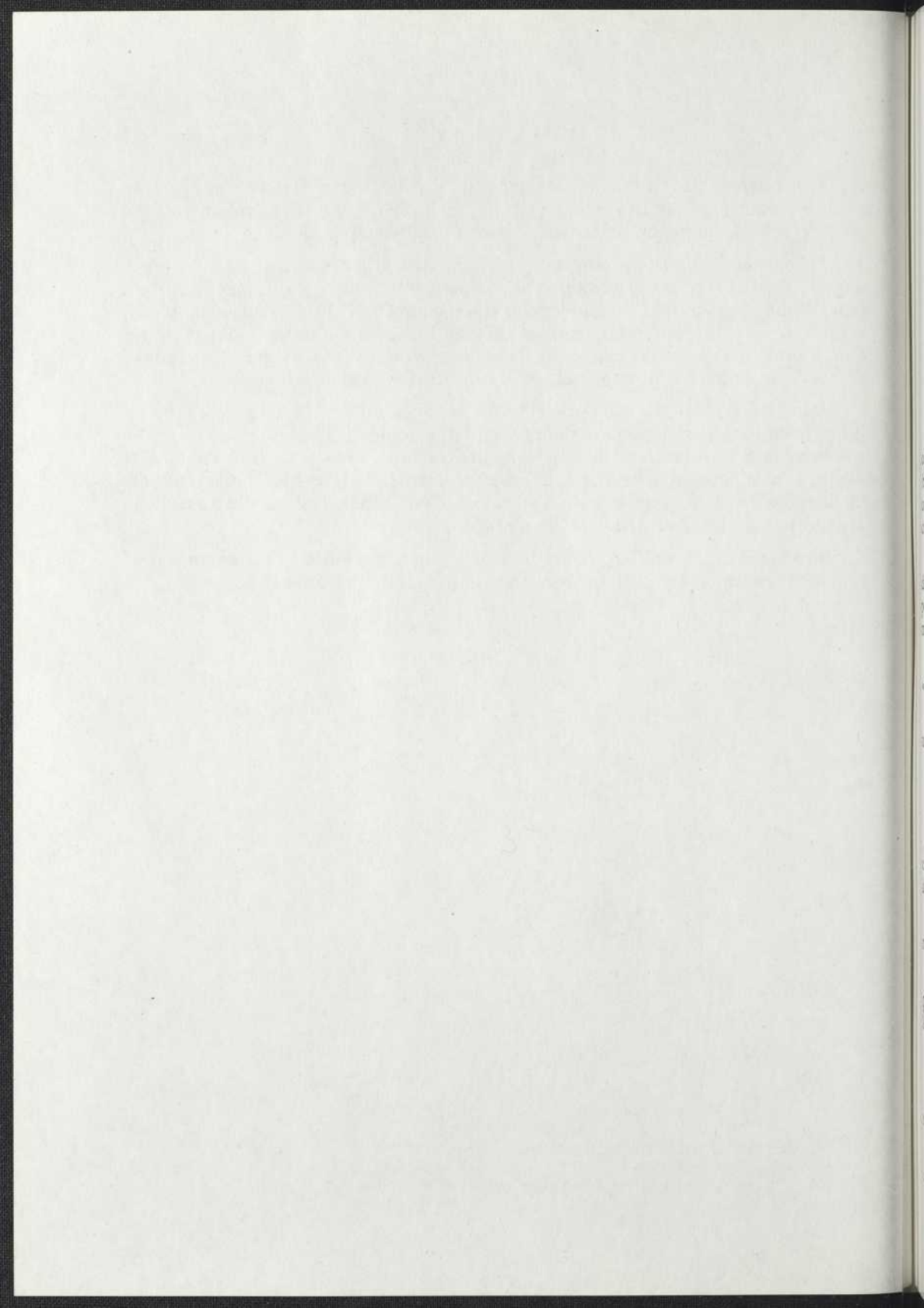
Après çâ, i' po'gn' sa vieill' mère, i' dit : « Toé, i' dit, tu vâs v'nir avec moé ! I' dit, j' m'en vas vous emm'ner, maman, i' di' à 'a gomm' d'épinett', p'i' i' dit, m'en vâs vous fair' la minme affair' qu' vous m'avez fait', vous ! » Lâ, i' â emm'né la vieille à 'a minme épinette éioù qu'i' avè été planté, lui, crev' lés deux yeux d'la vieill', p'i' i' 'a plant' sour l'épinette. Après çâ, c'est lâ qu'i' s'est en-allé au château avec sa femm'. Lâ, i' èst rendu su' le roi, lâ.

B'en, après qu'i' ont 'té arrivés lâ, i' ont fait enn' veillée ; ça été enn' gross' veillée : i' étaient contents d' le voèr. C'est tout' l'affair' ; ça fénit lâ !

14. *Move* [ to ] (angl.) : Déplacer, remuer.

15. *Train* : Tapage, bruit.

16. *Trimer* (angl.) : Ici, mettre à leur place, réduire à l'obéissance.



## 5 – LE SAC DE VÉRITÉS

Un roi, un jour, proclama un ban : l'homme qui serait capable de garder cinq cents moutons sur une côte, pendant six jours, aurait sa princesse pour épouse. Ce ban en intéressait plusieurs ; mais, allez donc garder cinq cents moutons sur une colline dépourvue de clôture ! Aussi, bon nombre d'entre eux perdirent toute chance d'épouser la fille du roi.

Après quelque temps, le roi fatigué de surveiller tant de prétendants, changea de tactique. Un second ban succéda au premier. Désormais, le roi pendrait à sa porte les hommes qui tenteraient en vain de garder les cinq cents moutons. Cette menace refroidit sensiblement l'enthousiasme des soi-disant bergers !

Un jour, Ti-Jean se décide à tenter sa chance. Il se rend donc chez le roi : « Sire, mon roi, dit-il, je suis prêt à garder vos cinq cents moutons sur la côte !

– Ça va, réplique le roi, mais tu n'ignores pas, mon Ti-Jean, ce qui t'attend si tu n'en es pas capable !

– Ah ! oui, je le sais !

– C'est bien ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean accompagne le roi qui fait transporter ses cinq cents moutons. Sur la côte, il lâche le troupeau et en remet toute la responsabilité à Ti-Jean. Notre berger est abandonné à lui-même.

Ti-Jean commence à courir de droite à gauche en essayant de rassembler les moutons, mais ceux-ci s'éparpillent davantage.

Vers dix heures, n'en pouvant plus, il se couche sous une touffe de branches, pleure et s'endort. Au bout de quelques instants, une vieille fée lui touche l'épaule ; ce contact le réveille. « Ah ! mon Ti-Jean, tu es bien mal pris, dit-elle !

– Oui, bonne grand-mère, je ne sais plus que faire ! »

Elle lui donne un sifflet en lui recommandant de ne plus s'inquiéter des moutons.

« Cependant, dit-elle, le soir, lorsque tu voudras partir, fais retentir ton sifflet et les moutons se rassembleront d'eux-mêmes, mais prends garde au roi car il a

l'intention de te tromper d'une façon ou de l'autre ! Toutefois, tu es habile et tu t'arrangeras bien. Bonjour Ti-Jean ! » Et la vieille s'en va.

La fée disparue, Ti-Jean rassemble ses moutons à l'aide du sifflet ; il les compte. Le nombre y est. Ensuite, il ne s'en inquiète plus. Sur la côte, il bâtit une petite cabane. Le soir arrive ; il souffle de nouveau dans son sifflet, les moutons sont au complet et il est fier de les ramener au roi : « Sire, mon roi, voici vos moutons ! » Le roi les compte et il se déclare satisfait de cette première journée.

Le lendemain matin, Ti-Jean repart avec son troupeau de moutons. Arrivé sur la côte, il les laisse brouter librement. Le soir, il procède de la même façon que la veille.

Trois jours se passent. La princesse va trouver son père. Elle lui dit : « Papa, croyez-vous que je doive épouser ce misérable Ti-Jean ? Tâchez donc de faire quelque chose !

— C'est très bien, rétorque-t-il. »

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, le roi apparaît sur la côte : « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour, le roi !

— Comment va le métier ?

— Assez bien !

— Écoute, Ti-Jean, la princesse... la reine est souffrante. Je désire un de tes moutons pour lui faire un bouillon.

— Ah ! Sire mon roi, mes moutons ne sont ni à vendre ni à donner ; ils sont à gagner.

— Que veux-tu que je fasse ? »

En rôdant, Ti-Jean avait découvert une carcasse de cheval tout décomposé et mangé par les vers. Non loin, la rivière coulait joyeusement. En échange du mouton, Ti-Jean demande au roi de saisir le cheval par le museau à l'aide de ses dents et de le traîner jusqu'à la rivière. Le roi n'était guère enchanté. Cependant, pour sauver sa fille, il se soumet à cette action dégoûtante en soi. La tâche accomplie, il revient à la cabane et emporte un mouton qu'il enferme dans la bergerie.

À la tombée du jour, Ti-Jean rassemble de nouveau son troupeau à l'aide du sifflet. Les cinq cents moutons sont tous présents. Arrivé au château, il prie le roi de vérifier le troupeau. Cinq cents... Très surpris, le roi se rend à la bergerie et ne découvre qu'un tas de crottin.

De son côté, la princesse se démenait : elle ne voulait pas épouser Ti-Jean. Donc, le lendemain, c'est le beau prince qui se rend sur la côte dans le but bien déterminé de ramener un mouton. « Si vous voulez avoir un mouton, beau prince, dit Ti-Jean, il n'est ni à vendre, ni à donner, il est à gagner !

— Que veux-tu que je fasse pour cela ? »

Or, Ti-Jean habitait la cabane depuis quelques jours et comme tout le monde, il avait dû faire ses besoins. Il pria donc le prince de s'en nourrir en l'assurant que c'était à prendre ou à laisser. Comme le roi précédemment, et pour sauver la princesse, le prince se soumet au caprice de Ti-Jean. Le repas terminé, le prince part en emportant le mouton.

Le soir, Ti-Jean a encore recours à son sifflet ; il réunit ses cinq cents têtes. Le roi les compte, il y en avait bien cinq cents ! Il se rend au lieu où le prince avait caché son mouton, celui-ci est disparu. Les lamentations de la princesse accompagnent cet incident. Finalement, elle se décide à effectuer elle-même les démarches nécessaires.

Le lendemain matin, elle rencontre Ti-Jean sur la côte et elle lui demande un de ses moutons. Mais Ti-Jean le lui refuse. Elle aura son mouton, à l'unique condition de se donner au berger de midi à treize heures. Le temps révolu, elle emporte son mouton et le cadenas dans un coffre de fer qu'elle avait fait construire afin d'être certaine de le détenir sain et sauf.

Le soir arrive et, comme les jours précédents, les cinq cents bêtes sont rassemblées. De retour au château, il invite le roi à les compter. Quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il constate que les cinq cents moutons sont là. La princesse court à son coffre de fer, aucune trace de mouton ! Elle se met à geindre auprès de son père car elle ne veut nullement épouser Ti-Jean. Le roi la rassure en lui promettant de tout réparer.

Demain, le mariage aura donc lieu. Après le souper c'est la veillée ! Toutefois, le roi veut imposer une épreuve supplémentaire à Ti-Jean. Il accroche au plafond un grand sac de papier et en se retournant vers Ti-Jean, il lui dit : « Notre marché n'est pas encore terminé ! Tu dois, de plus, emplir ce sac de vérités ; tu auras ensuite la main de ma fille. »

Ti-Jean se gratte la tête, puis, accepte de vaincre ce nouvel obstacle. Il commence par régler le cas du roi : « Sire mon roi, dit-il, tandis que je gardais les moutons sur la côte, vous êtes venu me demander un mouton n'est-ce pas ?

— Oui !

— L'avez-vous obtenu ?

— Oui !

— Comment ? L'avez-vous acheté, vous l'ai-je donné ou bien l'avez-vous gagné ?

— Je l'ai gagné !

— Qu'avez-vous accompli pour le gagner ? »

Le roi refuse de répondre ; alors, Ti-Jean raconte à l'assemblée comment le roi avait traîné à la rivière, le cheval en état de décomposition. « N'est-ce pas là ce

que vous avez fait, Sire mon roi ? » Le roi répond par l'affirmative. « Eh bien ! renchérit Ti-Jean, mettez cette vérité dans le sac ! »

Ensuite, il va vers le prince. « Beau prince, dit-il, tandis que je gardais les moutons sur la côte, n'êtes-vous pas venu me demander un mouton ?

— Oui !

— Qu'avez-vous fait pour l'avoir ? L'avez-vous acheté, ou vous l'ai-je donné, ou bien l'avez-vous gagné ?

— Je l'ai gagné !

— Et qu'avez-vous fait pour le gagner ? »

Le prince ne voulait pas parler. Alors, face aux invités, Ti-Jean raconta comment le prince avait fait disparaître ses excréments. Le prince est obligé de faire, de la tête, un signe affirmatif. « Sire mon roi, reprend Ti-Jean, mettez cette deuxième vérité dans le sac ! »

C'est au tour de la princesse. « Vous, belle princesse, lorsque je gardais mes moutons sur la côte, n'êtes-vous pas venue me demander un mouton ?

— Oui !

— Qu'avez-vous fait ? L'avez-vous gagné, l'avez-vous acheté, ou bien est-ce que je vous l'ai donné ?

— Ah ! je l'ai gagné !

— Et qu'avez-vous fait pour le gagner ? »

D'un bond, elle se lève en criant : « Aïe ! papa, faites vite un peu d'air ! »

## LE SAC DE VÉRITÉS

*Conte populaire raconté le 4 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario par Jean-Baptiste Lavoie, âgé de 50 ans ; conte appris de Héli Bergeron de Sudbury en 1927.*

*Enregistrement no 1313. Conte-type 570 (avec des moutons) I, III, (roi, prince et princesse), IV.*

B'en, çâ c'était in roi qui avait fait' batt'e un ban que l'homm' qui s'rait capab de gu'i garder cinq cents moutons su' enn' cô't' pendant six jour' a'râ sa princesse en mariag'. Fait qu'i' y en â plusieurs qui gu'y ont 'té. Allez don garder cinq cents moutons su' enn' cô't', pàs d'clôture r'guien ! I' 'n â plusieurs qui ont manqué leu' coup.

Lâ, c'était rendu que le roi était comm' tanné de d'çâ ; i' â l'air découragé. I' s'est r'viré d'bord p'i' i' â fait batt'e in aut' ban que celui-là qui asseill'rè' à garder sés cinq cents moutons su' 'a cô't' p'i' i' en viendrait pâ' à bou', i' s'rait pendu à sa port' l'lend'main matin.

To'jours que, i' était pàs si chaud, lâ, pour gu'y aller ! To'jours qu'i' 'n â in qui s'app'lait Ti-Jean, ah ! i' dit : « Moé, i' dit, j' gu'y vas ! » To'jours qu'i' pâ'r'. I' s'en vâ su' le roi. B'en, i' dit : « Sir' mon roi, i' dit, j' m'en viens garder vos cinq cents mouton, i' dit, sur vot' cô't'. — B'en, i' dit, c'est correck, mon Ti-Jean ! I' dit, si tu viens pour garder tés moutons, tu sés de quoi c' qui vâ t'arriver si t'és pàs capab'e. — Ah ! i' di', oui, je l'sés ! — C'est b'en !

L'matin . . . i' couch' lâ, . . . l'matin, i' s'lèv'. Le roi pâ'r' avec sés mouton, i' s'en vâ su' 'a cô't' p'is, lâ, i' és lâch' lous's' [ loose ]<sup>1</sup> « Quien, i' dit, mon Ti-Jean, arrang'-toé avec çâ. » Le roi pârt, p'i' i' s'en vâ. Mon Ti-Jean, lui, i' commence à courir aprè' in, p'is cour' aprâs l'aut', p'i' asseille [ essaie ] à rassembler. Plus qu'i' asseillè' à 'és rassembler, plus qu'lés moutons s'étendaient.

To'jour' . . . oh ! vers dix heure' i' était b'en fatigué. I' s'en vâ p'i' i' s'couch' su' enn' tall'<sup>2</sup> de branch's lâ, p'is lâ i' s'mè' à brâillè'<sup>3</sup>. « Ah ! i' dit, ça m' ser' à r'guien,

1. *Loose* (angl.) : Lâche, qui n'est pas tendu, qui n'est pas serré. Ici, en liberté.

2. *Talle* : touffe.

3. *Brailler* : Pleurer.

i' dit, j'cré' b'en, i' dit, m'flambé' avec çâ ! » To'jours qu'à forc' de braillé' i' s'en-dort. Pâs longtem [longtemps] après que'qu'un qui gu'i' touch' su' l'épaule ... enn' vieill' fée.

'A dit : « Mon Ti-Jean, 'a dit, t'és b'en mal pris, hein ! — Ah ! i' di', oui, j' su's b'en mal pris, bonn' grand-mér'. J' sé' pâs quoi c'est faire, i' di', asteur. — Ah ! 'a dit, c'est r'guien ! 'A dit, quien, 'a dit, v'lâ in p'tit siffle' [sifflet] écite. Accup'-toé pâs, laiss' lés faire, 'a dit, tés moutons. L'soir quand tu viendrâs pour partir, 'a dit, souff' ton p'tit sifflet, tout's tés moutons von [vont] êt' rendus lâ. Mé', 'a dit, fè' attention au roi, 'a di', i' vâ t'joué in tour ; 'a di', i' va t'trahir d' que'qu' magniér', mé', 'a dit, t'és t-assez fin, 'a dit, t' t'arrang'râs b'en. Bonjour, Ti-Jean ! » 'A s'en vâ 'a vieill'.

Mon Ti-Jean, après qu'la vieille ést partie, prend son sifflet p'i' i' siff' dedans. Compt' sés mouton, i' iés â tout'. Bon ... all right ! Lâ, i' s'en bâdeur [bâdre] p'us. Bâti' enn' p'tit' caban' lâ iouè c' qu'i' restait su' 'a cô't'. Rendu au soèr, i' souff' son p'tit sifflet, sés cinq cents moutons sont rendus. S'en vâ trouver le roi : « Quien, i' dit, Sir' mon roi, j' t'arrivé avec vos moutons. » Sir' mon roi commence à compté' 'és mouton, i' 'és â tout' ; cinq cents ! Après enn' journée ça peut fair' !

L'lend'main matin, Ti-Jean pâr encôre a'ec lés mouton. I' arriv' su' 'a cô'te, i' s'en bâdre pâs dés moutons, lui, i' 'és laiss' lâ. Sa caban' ! Rendu au soèr, i' souff' son p'tit siffle' i' â tout's ... sés moutons sont tout's rendus.

To'jours pour piqué' au plus court, t'oâs jours se pass'nt. Lâ, la princesse, 'a s'en vâ trouver son pére. 'A dit : « Papa, 'a dit, c'te Ti-Jean lâ, lâ, 'a dit, j'vâs pas marier çâ, moé ! Tâchez d'fair' que'qu' chos' ! — B'en, i' dit, c'est correck ! »

Eul l' lend'main, b'en ... ah ! vers t'oâs heur's d'l'apro'-médi, qui c' qui r'ssout su' 'a cô't' ? Sir' mon roi : « Bonjour, Ti-Jean ! — Bonjour, le roi ! — Comment ça vâ ? — Ça va b'en ! » Dés façons. « 'Cout' don, Ti-Jean, i' dit, la princess' ... la reine ést malade. I' dit, j'vien 'ouèr si j'pourrais pâ' a'ouèr in d' tés mouton, i' dit, pour faire in bouillon. — Ah ! Sir' mon roi, més mouton, i' di', i's sont pâ' à vend' ni à donner. Sont à gâgné'. — Ouin ? Quoi c'est qu' tu veux que j'fasse, i' dit, pour lés gâgné' ? — Ah ! b'en, never mind ! »<sup>6</sup> I' avait bâti sa p'tit' caban', lâ, p'i', en rô-dant comm' de raison, i' avait rencontré in vieux ch'fal qui était mort ça f'sait longtemps ; c'était qués'ment tout' pourri, mangé par lés vers. Pâs b'en loin, i' y avè' enn' riviér', lâ. « Quien, i' dit, Sir' mon roi, si vous voulez po'gner c'te ch'fal-lâ, par lés babine' avec vos dents, p'i', i' dit, l' traîner d' raculons dan 'a riviér', l' mouton ést à vous ! — B'en, i' dit, 'cou' don, in roi faire enne affair' de minme ? — Ah b'en ! Ça fait pas diffarenç', c'est à prend'e ou à laisser ! » Le roi pour sauver sa fille, i' s'décid', po'gn' c'tte carcass'-là par lés babin's p'i' i' traîn' çâ tranquill'men en arguiér' dans l'eau. I' s'en vien à p'tit' caban', lâ, i' pren in mouton, p'is s'en vâ cheu' z-eu'. Il l' bârr' dan 'a barg'rie.

4. *All right* (angl.) : Très bien, c'est bien.

5. *Bâdrer (se)* : (angl.) : Se préoccuper, s'en faire, s'inquiéter.

6. *Never mind* (angl.) : Peu importe.

L' soèr, mon Ti-Jean souff' [ siffle ] dans son p'tit sifflet. Compt' sés moutons. Sés cinq cents moutons sont là ! I' s'en vâ su' le roi : « Quiens, Sir' mon roi, comptez vos moutons ! » Le roi compt' sés moutons. Cinq cents moutons ! I' pârt p'is s'en vâ 'ouèr dan 'a bargu'rie i' y avè' inqu' in tâs d' crottons, là c'est toute.

Ah ! b'en, là, la princess', t' sé's b'en, 'a parl' : fallait fair' que'qu' chose. 'A voulait pas marguier Ti-Jean. To'jours que l'lend'main, c'est l'beau princ' qui gu'y vâ. L'beau prince arriv' là, p'is, c'est pàs çà, faut qu'i' eille [ ait ] in mouton ! To'jours, Ti-Jean, b'en, i' s'décid' : « Si vous voulé' a'ouèr in d' més mouton, i' dit, beau prince, i' ést pâ' à vend' ni à denné', i' di', i' ést à gâgné' ! — Ouah ? I' dit que c'est qu' tu veux que j'fass' pour çà ? — B'en, i' dit, beau princ' ça f'sait quat' cinq jours qu' i' était là, à sa p'tit' cabane. I' allait fair' sa d'job<sup>7</sup> dans l'coin, là. C'était rendu qu'i' n n'avait pàs mal. — Quien, i' dit, beau prince, i' dit, mang' çà ! — B'en, i' di', 'oégnon, [ voyons ] i' di', in prince ! — Ah b'en ! I' ést à prend'e ou à laisser ! » To'hou' l'princ' commence à manger çà. L' cœur gu'i lev', mé', c'st égal, pour sauver sa princess', sa sœur, plutôt. To'jou' qu'i' s' décid', mang' tout' ! Après qu'i' â fêni, i' pârt', i' pren in d'sés moutons p'i' i' s'en vâ avec.

Rendu au soèr, Ti-Jean siff' son sifflet, lui. Sés cinq cents moutons sont là ! Arriv' su' le roi : « Quiens, Sir' mon roi, i' dit, j' t-arrivé avec lés moutons ! » Compt' lés moutons : lés cinq cents moutons sont là ! Vâ 'ouèr éioù c' qu'i' avait caché son mouton, l'mouton ést parti. P'us d'mouton là ! Ah ! b'en là, là, la princesse 'a s'lament', là. 'A dit : « Demain, j' m'âs gu'y eller, moé ! — C'est correck ! »

Eul' l'lend'main ést arrivé, 'a gu'y vâ dan avant-médi, elle. Et p'i' 'a ést après Ti-Jean pour a'ouèr in d'sés moutons. Mé', Ti-Jean veut pàs gu'i laisser. To'jour', in peu avant médi : « B'en, i' di', i' y â 'inqu' enn' chos', bell' princesse — i' y avè' in p'tit lit — s'tu veux t'coucher su' l' p'tit li', i' dit, partir de médi à allé' à un heur', laiss'-moé fair' de quoi j' veu' avec toé, l' mouton ést à toé ! — 'A dit, 'cou'don, 'a di', enn' princess' ! — L' mouton ést à gâgné' ! — C'est correck ! » 'A s'décid'. Rendu à un heur', 'a di : « I' ést in heur' Ti-Jean. — C'est bon ! » Prend l'mouton, 'a s'en vâ che' z-eux. Là, 'a avait fait' faire in coff', elle, tout en fer. Met l'mouton d' dans, p'i' all' l'â barré comme i' faut, pour ét'çertain de l'garder.

To'jours que l'soèr, Ti-Jean souff' son sifflet. Sés cinq cents moutons sont arrivé' en hau'. I' arriv' su' le roi : « Sir' mon roi, i' dit, v'nez compter vos moutons ! » Le roi compt' sés moutons . . . cinq cents moujtons ! La princess' pârt p'i' 'a s'en vâ 'ouèr son coff' de fer, p'i' i' y avait r'guien d'dan. Ah b'en ! là, 'a s' lamentait : « Papa, 'a dit, j'veux pas marier c'te bebit'-là, 'a dit. — B'en, i' dit, laiss' faire, i' dit, m'â' asseillé' arranger çà ! »

To'jours qu' l'soèr i's font l'souper p'is v'là la veillée commencée. C'est s'pposé d'fair' lés noc's, demain. To'jours que quand qu' la veillée ést commencée, le roi arrive avec un grand sac de papié' : i' prend çà p'i' i' pend çà au plafond. Là, i' se r'vir' su' l'bord de Ti-Jean : « Ti-Jean, i' dit, not' barguine<sup>8</sup> ést pàs fênie. I' dit,

7. *Job (faire sa)* : Faire ses besoins.

9. *Barguine* : Vx fr. : Bargaigne, bargain : Marché, trafic.

pour marier la princess', ça j'te l'ai pâs di' ; i' di', i' t' reste 'ienqu' enn' chose à faire. I' di', emplis-moé c'te sac-lâ d' vérités, t'a'râs ma princesse en mariag' ! »

Ti-Jean commence à s' gratté 'a tête ; i' dit : « Je l'emplierai [remplirai] b'en ! » B'en c'est correck. Lâ, son tem [ temps ] ést arrivé. La premiér' dés chose', i' pârt, p'i' i' s'en vâ trouver Sir' mon roi : « Sir' mon roi, i' dit, tandiss' que j' gardais lés moutons su' 'a cô't', lâ, i' dit, vous êt's pâs v'nu, vou', i' dit, pour a'ouèr [ avoir ] un d'més mouton ? — Ah ! i' di', oui ! — L'avez vou' eu ? — Ah ! i' di', oui. — Comment c'est vous l'avé' eu ? I' dit, l'a-vou' ach'té ? J'vous l'ai-tu denné ou b'en don<sup>10</sup> si vou' l'avez gâgné ? — Ah ! i' dit, je l'ai gâgné ! — Quoi c'est vous avez fait' pour le gâgné' ? » Ah ! b'en i' voulait pas l'dire. I' se r'vir de bord devant tout l'mond', lâ, i' dit : Sir' mon roi, i' â pri' enn' vieill' carcass' de joual [ cheval ] ça faisait longtem, i' dit, qu'i' était lâ, mort. Lés ver' èté après l' mangé'. I' di', il l'â po'gné par lés babine' avec sés den, il l'â traîné d' raculons dans riviér'. C'est pâs çâ qu'vous avez fait', Sir' mon roi ? — I' di' oui ! — B'en, i' dit, mettez çâ dans l'sac, i' dit, çâ. C't enn' vérité ! »

Ah ! bon, i' r'vir de bor', i' s'en vâ trouver l'beau princ' : « Beau prince i' dit, tandiss' que j' gardais més moutons su' 'a cô'te, i' dit, vous êt's pâs v'nu, vou', i' dit, pour a'ouèr in d'més moutons ? — L'beau princ' gu'i di', oui. — Quoi c'est qu'vous avez fait, i' dit ? L'a-vou' ach'té ou b'en don j'vous l'ai donné ou b'en don vous l'avez gâgné ? — I' dit, je l'ai gâgné. — Quoi c'est vous avez fait, i' dit, pour l' gâ-gner ? » B'en, l'princ' voulait pâ' en parlé'. I' se r'vir de bor' à 'a compagnie, i' di' : « Excusez-moé, la compagnie, i' dit, vous avez pas mangé in tâs d'marde, i' dit, gros d'minm' pour gâgner mon mouton ? — I' di', oui ! — Sir' mon roi, i' dit, mettez çâ dans l'sac. I' dit, çâ c'st enn' vérité ! »

I' r'vir de bord, p'i' i' s'en vâ 'a princess' : « Vous, bell' princess', quand j'gardais més moutons su' 'a cô't', que c'est qu'vous avez fai', i' di' ? Et's-vous v'nue pour a'ouèr in d' més mouton ? — Ah ! i' di' oui... 'a di' oui ! — Quoi c'est qu'vous avez fait' ? I' dit, l'a-vous gâgné, j'vous l'ai-tu denné ou b'en don si vous l'avez ach'té ? — 'A dit, je l'ai gâgné. — Quoi c'est qu'vous avez fait' pour le gâ-gné' ? » 'A s' lèv' vit'ment : « Heill', pâpâ, 'a dit, faisez d' l'air ! »

10. B'en don : bien donc.

## 6 – LES SEPT CHEVREUILS AUX CORNES D'OR

Il était un jeune homme, Ti-Jean, qui avait une idée en tête. Il voulait faire fortune, donc, il part. Il s'engage dans le bois, il marche longtemps.

Le soir, il aperçoit une petite lumière qui le conduit à une sorte de château. Il frappe à la porte ; personne n'ouvre ! Il cogne encore, il écoute, il ouvre la porte et finalement, il entre. Il y découvre une place pour accrocher les habits ; il y suspend les siens. Le château avait l'air inhabité. Il pénètre dans une autre pièce, des évier y étaient installés ; il s'y lave. Il continue ensuite son exploration. Il y avait une table et une place de libre pour un homme, elle semblait avoir été faite sur mesure comme si elle était destinée à Ti-Jean. Il y prend un gros souper.

Son repas achevé, il se rend dans un salon. Il y découvre des fauteuils et tout le nécessaire pour fumer : tabac, cigarettes, allumettes. Il se prépare une pipée de tabac, il fume, s'assied sur un canapé, puis, il s'endort.

Vers minuit, il entend des pas d'animaux. Il lui paraît inconcevable que des bêtes puissent demeurer dans ce château. Ils se dirigent droit vers lui, quelqu'un lui touche l'épaule, il ouvre les yeux. Il aperçoit sept beaux chevreuils avec le bout des cornes de couleur dorée. Le premier des chevreuils lui parle : « Mon Ti-Jean, nous sommes sept princesses. Je ne t'en dis pas plus long. Veux-tu nous promettre de partir d'ici, afin de quérir six hommes où bon te semblera. Reviens avec eux pour vivre ici ; dès lors, vous aurez de quoi vous nourrir et tout ce que vous voudrez. Vous resterez ici pendant un an et un jour. Pendant ce temps, tout ce que vous aurez à faire sera de vous abstenir de parler des femmes ou des filles. Ces noms ne doivent, sous aucun prétexte, être nommés. Parlez d'autre chose mais ne faites aucune allusion à ce qui a trait à la femme. Le temps révolu, nous avons une grosse surprise pour vous, toi et tes compagnons ! »

Ti-Jean répond que ce n'est pas trop difficile, et il accepte le défi. Les sept chevreuils s'en vont. Il se couche. Le lendemain matin, il se lève, déjeune, et prend la route à la recherche de ses compagnons. Finalement, il parvient à s'en choisir six. Il leur raconte son aventure, puis il leur annonce : « On va être bien pour un an ; la seule consigne à observer consiste à ne jamais parler de femmes et de filles. Absolument rien qui regarde les femmes ou les filles !

– C'est bon ! »

Ils se rendent au château désigné ; après avoir terminé leur repas, ils s'assoient et fument. Vers minuit, tous dorment à l'exception de Ti-Jean. Soudainement, il voit arriver les sept chevreuils. Ils expriment leur contentement à la vue des six hommes ; avec Ti-Jean, le nombre s'élève donc à sept !

Un des chevreuils lui dit : « Tu peux boire, manger, te coucher, ou regarder dans la cour, il y gît toutes sortes d'amusements, vous êtes chez vous, servez-vous ! La seule affaire, ne parlez pas de la femme. Au bout d'un an et un jour, nous reviendrons.

— Accepté ! »

Les chevreuils le quittent et disparaissent.

Chacun des hommes a sa chambre. Ils s'y trouvent bien. Ils boivent et mangent à leur guise. Rien ne leur manque. La vie leur est agréable. De fait, ils s'arrangent très bien. Six mois s'écoulent... neuf et dix. Au onzième mois, les hommes repus ne savent que faire. Ils engagent la conversation, l'un d'eux suggère : « Nous allons causer de femmes, de filles ! »

Ti-Jean est parmi eux. « N'en parlez donc pas, nous n'en n'avons plus que pour un mois ! Patientez donc ! Ce n'est pas si difficile à observer ! » Ils en sont arrivés à un tel point qu'il n'y a plus moyen de les retenir. Leurs langues vont bon train sur les femmes. Ti-Jean se retire dans une autre pièce et il les laisse seuls.

Un an et un jour sont passés. Le soir, à minuit, apparaissent les sept chevreuils. Ils ne sont guère contents. Ils rentrent et ils attrapent les six hommes, ils les rouent de coups, ensuite, ils les chassent dehors, puis ils reviennent trouver Ti-Jean. Un des chevreuils lui confie : « Comme c'est dommage que tes hommes n'aient pu garder leur langue, taire le nom de la femme ! Nous en avons besoin. Es-tu capable d'en trouver d'autres ?

— Je vais essayer ! »

Le lendemain, Ti-Jean part au village à la recherche de six hommes ; il les choisit avec soin. Accompagné de ses six compagnons, Ti-Jean retourne au château. Le soir, les chevreuils se réunissent près de Ti-Jean. Ils sont heureux. Ils répètent les mêmes exigences qu'antérieurement. Le lendemain matin, les hommes sont sur pied, ils explorent la demeure, ils sont prêts à y passer même deux années.

En fin de compte, le temps de l'épreuve est révolu. À minuit, Ti-Jean entend des pas, mais ils rendent un son tout à fait différent. Sept princesses surgissent. Elles sont entrées au château et elles se dirigent vers Ti-Jean. Elles lui racontent comment elles ont été emmorphosées par de vieilles fées ! En ce moment, elles sont démorphosées ; cependant, il leur était nécessaire que des hommes habitent le château pour une période de plus d'un an afin qu'elles soient finalement délivrées.

Un grand banquet eut lieu, et bien des personnes répondirent à leur invitation. Ensuite, le mariage !

## LES SEPT CHEVREUILS AUX CORNES D'OR

Récit folklorique raconté le 4 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris d'Elie Bergeron de Sudbury, vers 1929.

Enregistrement no 1315. Conte-type 401 (avec 7 princesses au lieu d'une).

Çâ, c'ète' in jeun' homme ; i' â parti pour fair' fortune, i' â pris l'boâ' [ bois ] in idée d'partir. To'hour' i' â marché dans l'boâs longtemps. Le soèr i' s'est ren . . . i' â vu enn' p'tit' lumiér', p'i' i' s'rend lâ. I' arriv' lâ, cogne à port', pâs parsonn' qui vient rouvert [ ouvrir ] la port'. Cogne encôr'. « 'Cou' [ écoute ] don, t-aussi b'en d'renté' ! » I' rouv' la port', p'i' i' rent'e. Enn' plac' pour accrocher son linge, i' accroch' son ling'. Comme ça avait d' l'air, i' avait pâs parsonn' dans c' maison-lâ. Te'jours qu'i' s'en vâ dans l'aut' bord, rent' lâ. I' aparçoé' dés plac's pour s'lavé', i' s'lave. Aprâs qu'i' ést lavé, i' r'vir de bord p'i' i' s'en vâ dan in aut' bor'. . . I' à enn' tab', lâ, p'i' enn' place, enn' plaç' lib' pour in homm'. « 'Cou' don, i' dit, ça d'l'air qu' c'est pour moé. » I' s'assi' à tab', p'i' i' mange.

Après qu'i' a fèni d'mangé' i' s' lev' de d'lâ p'i' i' s'en vâ dan enne aut' chamb'e. I' s'assit ; dés fauteuils, du tabac, dés cigarett's, dés alumett's, tout' de quoi c' qu'i' faut pour fumé'. I' pren enn' pipée d' tabac, p'i' i' fum', p'i' i' s'assit su' in sôfâ, lâ, p'i' i' s'endort.

Rendu vers mainnu' i' attend [ entend ], ça march' quésiment comm' dés alimau'. « I' di' i' a'rait pâs dés alimau' éci d'dans ! » Ça s'en vient drette à lui. Frapp' su' l'épaul', s' rouv' lés yeu'. I' aparçoé' çâ, sept beaux chevreux [ chevreuils ]. Tout' eul bout' dés corn's couleur d'or. Le premier dès chevreux, lâ, i' parl', lui. I' dit : « Mon Ti-Jean, écitte on ést sept princess's n'us aut's. J' t'en dirai pâs plus long qu'çâ. Si tu veux nous promett' de partir d'éd'citt' p'i' aller. . . vâ éou' c'tu voudrâs, vâ t' trouver, six autre' homm's, viens t-en resté' écitt', p'is tu vâ a'ouèr à boér, à mangé' écitt' tout' de quoi c' tu veu' a'ouèr. Resté' écitt' pèndan un an, un jour. Au bout d'in an et in jour, lâ, de quoi c' qu'i' â à faire écitt', c'est de pâs parler d'la créyatur<sup>2</sup>, fill', bébé-fill', pâs nommer çâ p'en-tout'. Parlez d'aut'

1. *Linge* : habits, vêtements.

2. *Créature* : Femme.

chos', que c'est qu' vous voulez, mé' pàs parler d'la créyatur' pour in an et in jour. Au bout d'un an et un jour, i' â enn' gross' surpris' pour vous, pour toé p'is tés compagnons. »

To'jou' mon Ti-Jean, b'en, i' dit : « C'est pàs dur, çâ ! C'est b'en ! » Lés sept chevreux part'nt p'i' i's s'en vont. Là, i' vâ s'coucher p'is l' lend'main matin, i' s'lev', p'i' mange. Après qu'i' à fèni d'mangé', i' pârt, p'i' i' prend l' chemin, vâ rencontrer lés amis. To'jours qu'i' vien à bout d'en choésir six. I' yeu [ leur ] cont' son aventur', p'i' i' di' : « On vâ êt' b'en pour in an. La seule affér', c'est d'pàs parler dés créyatur's, dés fill's, de dés fill's. Pàs nommér l' mot d'fill, pâ-en-tout'. — C'est bon ! »

I's s'en vont là, p'i' in coup qu'i's sont rendus là, le soèr, après qu'i' ont fèni d'manger, s'assis'nt [ s'assoient ] p'i' i's fum'nt. Vers mainnuit, lés compagnon, i's dormaient tout' 'és aut's, p'is lui, 'tait tout seul, i' dormait pâ' encôr' ! Qui c' qui r'ssout ?<sup>3</sup> Lés sept chevreu'. Ah b'en ! là, lés sept chevreu' étaient contents, t'sé b'en, de l'ouèr qu' i' avait six homme' ; avec lui, çâ fsait sept.

« Là, i' dit, tu peux boér, manger, couché', ou r'garder dan 'a cour, i' a tout's sort's d'amus'ments, la boésson, quoi c'est qu' vous voulez boér, vous êt's che' vous ! La seule affér', parlez pas d'la créyature. Au bout d'in an et in jour, on r'viendrâ. — C'est correck ! » Lés chevreux part'nt p'i' i' s'en vont.

Lâ, i' ont tout' checun enn' chamb', p'i's s'couch'nt, p'i' i's sont b'en. I's boèv'nt tant qu'i's veul'nt, mang'nt tant qu'i's veule'. I' ont tout' de quoi c' qui leu' faut, p'i' i's font enn' bell' vie ; i' s'arrang'nt b'en. Ah... six moâs s'pass'nt... neuf moâs s'pass' et dix moâs s'pass'nt. Su' l'onzieum' moâs, to'jours, là, lés homm's, pleins d'boésson, pleins d'mangé', i' savaient p'us que c'est fair'. To'hou' qu'i' 'n â qui s'mette' à parlé' : « On vâ parler des créyature', on vâ parler dés fill's. »

Ti-Jean étè' avec 'és aut's. « Parlez don pàs, p'u' 'inque in moâ' ! Attendez don ! C'est to'jou' pàs dur à faire. » Ah ! mé', là, sont rendus que i' y â p'us moyen d'ès qu'nir [ tenir ]. I's s'mette' à parler dés créyatur's. P'is, là, i' en parl'nt. Lui, quand i' 'oué' çâ, i' s'en vâ dan enn' aut' chamb', p'i' i' 'és laiss' t'ut seul'.

To'jours, l'item [ temps ] ést passé. V'lâ in an et in jour qu'ést arrivé. L' soèr, à mainnuit, qui c'qui r'ssout ? Lés sept chevreux ! Mé', i' ont pàs si bell' façon. I' rent' p'i' i's po'gn'nt cés gars-lâ, p'i' i' 'és tapoche' et p'i' i' 'és sort'nt dehors comme i' peuv'nt p'is là, i's s'en vienn'nt trouver Ti-Jean. P'is, là, i' ont dit : « Çâ ést d'valeur que tés homme' ont pàs pu garder leu' langu', pàs parler d'la créyatur'. C'est çâ qu'ça nous prenait, n'us aut'e'. Es-tu capab' d'en r'trouver d'aut's ? — Ti-Jean i' dit, m'â' asseyer ! »

To'jou', l'lend'main matin, mon Ti-Jean pârt p'i' i' s'en vâ dans l'villag' p'i' i' asseille [ essaie ] à trouver du mond'. Mé', là, i' 'és choésit sés homm's, là. To'jour' i' en trouve. I' s'en r'tourne au château. Rendu au soèr, lés chevreux s'en vienne'

3. *Ressoudre* : Apparaître, survenir, arriver.

encôre. Ah ! p'is, lâ, b'en, i's sont d'bonne humeur, lés chevreu'. I's r' fon encôr' la minm' routin'. L'lend'main matin, i's leve 'és aut'e' et p'i' i's commence' à r'garder dans l'château. R'gard'nt partou', i' 'és amène écitt', pâsse' in an, peut b'en fér' du-rer câ deux ans. L'temps s'pâss', to'jours.

To'jours, p' piqué' au plus court, lâ, le tem [ temps ] ést fait'. Le soèr, à main-nui', i' attend'nt marcher, mé', c'ést pàs pareil. C'ést sept princesse'. I' on arrivé, i' ont rentré dans l'château. I'ont 'té 'ouèr Ti-Jean. Lâ, ça file et p'is lâ, ça commence à parler avec Ti-Jean. Lâ i's guieu [ leur ] cont'nt qu'i' avè' été emmorphosé' 'és aut's par dés fées... dés vieill's fée'. Et p'is, lâ, i' étaient demorphosées ; ça leu' prenait du mond', dés homm's restés dans l'château pour in an, pour lés délivrer de d'câ.

Lâ, b'en, i' ont fait in gros banque'. I's fon enn' gross' réunion, i' on invité b'en du mond' p'i' i's s'sont mariés.

Et p'i', à d'main soèr ! J'vous cont'rai l'restant !

The first of these was the... the second was the... the third was the...

The fourth was the... the fifth was the... the sixth was the...

The seventh was the... the eighth was the... the ninth was the...

The tenth was the... the eleventh was the... the twelfth was the...

The thirteenth was the... the fourteenth was the... the fifteenth was the...

The sixteenth was the... the seventeenth was the... the eighteenth was the...

The nineteenth was the... the twentieth was the... the twenty-first was the...

The twenty-second was the... the twenty-third was the... the twenty-fourth was the...

The twenty-fifth was the... the twenty-sixth was the... the twenty-seventh was the...

The twenty-eighth was the... the twenty-ninth was the... the thirtieth was the...

## 7 — TI-JEAN, LE FIN-VOLEUR

Trois garçons demeuraient avec leurs parents. Le père et la mère étaient passablement âgés. Un jour le père meurt. Les trois garçons, incapables de rester à la maison, se décident de partir, afin de tenter fortune ailleurs.

Après avoir cheminé assez longtemps, ils arrivent au carrefour de quatre routes. Ils s'arrêtent, puis décident de se séparer. Tous trois se donnent rendez-vous au même endroit dans un an et un jour. Tous sont d'accord, puis, chacun s'engage dans sa voie et apprend un métier.

Le plus vieux veut devenir avocat, il étudie. L'autre veut être médecin. Le troisième, Ti-Jean, désire être fin-voleur. Restons, pour le moment, avec ce dernier.

Sur sa route, Ti-Jean rencontre un homme qui l'aborde : « Où vas-tu ? »

— Je m'en vais à l'aventure.

— Ne veux-tu pas t'engager et travailler pour moi ?

— Oui, mais cela dépend du genre de travail.

— Mon métier, répond l'inconnu, consiste à être fin-voleur.

— Ah ! quelle heureuse coïncidence ! »

Côte à côte, ils cheminent.

Tout à coup, le fin-voleur met la main sur l'épaule de Ti-Jean en lui disant : « Regarde, ici, vois-tu cette grive qui est en train de couvrir dans le nid ? Seul un fin-voleur peut retirer, sous elle, ses œufs, sans qu'elle s'en aperçoive.

— Oui ? »

L'homme grimpe dans l'arbre. Avec un couteau, il coupe tranquillement le dessous du nid ; avec d'infinies précautions, il ôte les œufs, un par un, et les met dans sa poche.

Ti-Jean s'était placé à côté de lui, mais à un niveau un peu plus bas. Au fur et à mesure que l'homme empochait les œufs, successivement, Ti-Jean les lui déroba pour les introduire dans la sienne. Lorsque le travail est terminé, ils descen-

dent de l'arbre. Le fin-voleur dit à son compagnon : « Vois-tu, j'ai volé les trois œufs et la grive n'en n'a pas eu connaissance !

– Es-tu bien certain de les avoir, les œufs ?

– Oui. »

Il fouille nerveusement dans sa poche.

Ti-Jean les sort de la sienne. « Ah ! mais tu es aussi bon que moi ! On s'entendra bien tous les deux ! »

Ils quittent donc les lieux et tous les deux s'adonnent aux larcins. Un an et un jour se sont enfin écoulés. Les trois frères doivent se rencontrer au carrefour désigné. Tous sont au rendez-vous.

Ils se distribuent des poignées de main. Les questions pleuvent : « Qu'as-tu appris ?

– Je suis docteur, en médecine.

En effet, il était bien vêtu.

– Et toi ?

– Je suis avocat.

Lui aussi était bien habillé.

– Et toi, Ti-Jean, qu'as-tu accompli ?

– Ne m'en parlez pas, je suis fin-voleur ! »

Ils rentrent chez eux. Ils arrivent à la maison. Empressée, leur mère se rend chez le roi, celui-ci est le parrain de Ti-Jean ; elle lui annonce le retour de son filleul. « Quel est son métier ?

– Il est fin-voleur.

– Demain midi, je donne un banquet, ici. S'il est fin-voleur, dis-lui qu'il vienne voler, sous le nez des convives, la vaisselle qui sera sur la table. »

De retour au logis, la bonne vieille se met à pleurer à chaudes larmes. « Mon Ti-Jean, tu es bien mal pris !

– Qu'y a-t-il ?

– Le roi t'ordonne d'aller voler la vaisselle qui ornait la table royale demain midi. Il y aura foule au palais et il va falloir que tu fasses ce tour de force à la vue de tous les convives !

– Ah ! ce n'est rien ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean prépare un beau carrosse et s'habille en prince d'après le dernier cri de la mode. Il survient chez le roi, un peu avant l'heure du dîner. La table est dressée et les invités attablés, ils l'attendaient. Un beau prince

entre et engage la conversation ; il se présente, puis s'enquiert sur ce qui se passe : « Tout le monde a l'air affairé. Vous êtes prêts et vous ne mangez pas ? »

Le roi s'en approche et répond : « Non ! Mon filleul, le fin-voleur, se propose de venir voler la vaisselle sur ma table.

— Ah bien ! cher Monsieur, lorsqu'il arrivera, la seule manière de s'y prendre sera probablement la suivante. »

Ti-Jean se place près de la table, saisit un coin de la nappe, puis il la lève, de l'autre main, il attrape l'autre côté, puis, il dit : « Si votre filleul veut vous voler, il ne peut faire autrement que de s'y prendre de cette manière. » Il accompagne ses recommandations du geste. Fermement, il tient la nappe, pirouette violemment en poussant le roi, puis, file vers le carrosse.

Le cocher, à tout prévu ; ils partent à toute allure. Le soir, venu, Ti-Jean fait savoir au roi par sa mère de venir quérir sa vaisselle, car lui, n'en n'a nullement besoin.

La mère va trouver le roi et elle lui transmet le message de Ti-Jean. « Tu diras à ton Ti-Jean qu'il vienne me voler mes draps de lit, ce soir ; je serai couché dessus avec ma femme, la reine. S'il ne réussit pas l'opération, je le fais pendre, demain matin ! »

La bonne vieille se lamante de nouveau. Elle fait part à Ti-Jean des ordres du roi. « Rien à craindre ! » lui assure-t-il. Il fabrique une sorte de mannequin avec une face comme la sienne et la pique à l'extrémité d'un bâton. Le soir, le roi était couché. À la faveur de la nuit, Ti-Jean pousse jusqu'au bord de la fenêtre du roi, la figurine coiffée de son chapeau. Le roi qui reposait sur son lit l'aperçoit.

D'un bond, il s'assied sur son lit avec un mousquet à la main, il épie mon Ti-Jean. Celui-ci lève le visage dans la vitre. « Ah ! dit le roi, c'est lui ! » Bang ! L'autre jette le bâton à terre, il court jusqu'au coin du château et il attend. Tout à coup, le roi surgit à la façade. Ti-Jean s'enfuit à l'arrière, il monte dans la chambre royale et dit précipitamment : « Le roi m'envoie. Ti-Jean a été victime du coup de feu ! Il a le visage plein de sang, je n'ose pas réveiller les gens ; donnez-moi votre drap afin de lui envelopper la tête ». Avec empressement, la reine lui tend son drap. Il l'empoigne et il décampé.

Arrivé chez lui, il déclare à sa mère : « Demain, vous direz au roi que je n'ai nullement besoin de son drap ; s'il veut le récupérer qu'il vienne le quérir ». On devine la colère du roi ! Ce dernier dit à la femme : « Que Ti-Jean vienne voler un pain, dans le four, qui sera gardé par trois ou quatre sentinelles ». La bonne vieille sanglote encore. Rendue chez elle, elle annonce à son fils les ordres du roi. « Pourquoi pleurer ? il n'y a pas de danger ! »

Dans l'après-midi, Ti-Jean se rend chez un fermier. Il lui demande le prix d'un de ses gros cochons, il le paie en lui recommandant : « Tue-le, enlève-lui la peau ; je ne désire que celle-ci ! » Ti-Jean s'empare de la peau et il rentre chez lui.

À la brûnante, il s'introduit dans la peau du cochon, tout en se munissant d'un sabre. Il s'en va autour du four en imitant le grognement du cochon. Les sentinelles présentes, lui distribuent des coups de pied. Le cochon surveille et va à l'arrière du four et il se couche. Les gardes ne se méfient pas ; après tout ce n'est qu'un cochon ! Il ne fera pas de dommage ; ils s'assoient et conversent. Pendant ce temps, Ti-Jean creuse un trou à l'arrière du four, s'empare du pain et déguerpit.

Le lendemain matin, le roi est de mauvaise humeur. Il donne à la mère de Ti-Jean l'avis suivant : « Qu'il vienne voler mon trotteur à l'écurie. Trois sentinelles le surveilleront. S'il rate son coup, demain matin, il aura affaire à moi ! » Pour Ti-Jean, ce vol n'est qu'un jeu. Le soir, il s'habille en vieux mendiant. Il prend avec lui un flacon de gin et un autre, contenant de l'eau d'endormitoire. Il se rend à la porte de l'écurie, boit une gorgée d'alcool. Les sentinelles, en le voyant, se dirigent vers lui.

Ils lui en demandent un peu : « Étranger, rien qu'un coup de gin ! Ah ! que c'est bon ! » Il s'assied en demandant ce qu'ils font là, à pareille heure ? Ils lui content qu'on s'attend à ce que Ti-Jean vienne voler le cheval. « Ah ! il ne viendra pas ! Voulez-vous un autre coup ?

— Certainement ! »

Il prend la bouteille d'eau d'endormitoire, il leur en donne à chacun un bon coup, lui n'en boit qu'une larme. « Buvez, le flacon est encore plein. » Ils avalent l'eau. Peu après, les gardes ronflent.

Il place ensuite, les trois sentinelles à califourchon sur le faux-mur de la stalle, et il rentre chez lui avec le trotteur. Le lendemain, il se lève et il dit à sa mère : « Écoute, le roi sait tout ; mes tours vont venir à l'exaspérer. Il va falloir que tu m'aides, maintenant ». La bonne vieille acquiesce.

Il la met au courant de ses intentions. Il se rend chez un cultivateur, il lui demande de tuer un cochon, d'en extraire la vessie et de la lui donner. Il la remplit de sang et il la pose sur la poitrine de sa mère en lui recommandant de la garder en place sous ses habits.

Vers dix heures, le roi s'annonce, il est furieux. Il réprimande Ti-Jean : « Tu as volé ceci et encore cela, je suis fatigué de toi. Je t'emmène chez nous pour te pendre afin d'être finalement débarrassé de toi ! » Ti-Jean semble très embarrassé par la situation.

Il se tourne vers sa mère et il l'assomme de reproches. « C'est de ta faute si je suis mal pris, avant de partir je veux me défaire de toi ! » Il sort son couteau et il lui en applique un coup dans la poitrine. La vessie de cochon crève. Le sang l'aveugle ; elle tombe à terre. « Ah ! Qu'as-tu fait, Ti-Jean ? lui demande le roi.

— Cela ne vous regarde pas. Si vous voulez me pendre, emmenez-moi et pendez-moi.

— Viens-t-en. »

Il l'empoigne par le bras. Ti-Jean s'exclame : « Arrête un peu ». Il lève la robe de sa mère, attrape son sifflet et siffle. La vieille se redresse, elle nettoie le sang en ajoutant : « Je me porte très bien ! »

« Où as-tu acquis ce sifflet, s'enquiert le roi ?

— C'est mon sifflet, je ne le donnerai pas pour tout l'or du monde. Grâce à lui, je ressuscite les morts.

— Il y a bien longtemps que la vieille reine me contredit, donne-le-moi !

— Ah ! non ; je ne le vous laisserai même pas pour une grosse somme d'argent.

— Combien demandes-tu pour ce sifflet-là ? Je t'offrirai une somme importante. »

Le roi lui présente un montant imposant et il emporte le sifflet. Arrivé chez lui, il joue son Ti-Jean farouche ; il commence à chicaner la vieille reine et à lui lancer des injures. Il brandit son couteau de charcutier et il lui en flanque un coup dans la poitrine. Le sang les aveugle, elle s'affaisse tout de son long. Un moment s'écoule, les servantes multiplient les remarques : « Qu'avez-vous fait, Sire mon roi ?

— Cela ne vous regarde pas ! »

De nouveau, il prend l'allure pacifique de Ti-Jean.

Après un certain temps, il prend son sifflet, soulève le bord de la robe et lance un coup de sifflet. Shiii ! Mais, shiii, tant que tu voudras, la vieille était bien morte !

Demain soir, je vous conterai le reste !

## TI-JEAN, LE FIN-VOLEUR

Récit populaire raconté le 4 octobre 1959, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) de Cache Bay, Ontario. M. Lavoie, natif de Ste-Angèle-de-Mérici, P.Q., est arrivé à Sudbury à l'âge de 3 mois ; il a vécu une quarantaine d'années à Sudbury avant d'aller demeurer à Cache Bay (en 1952).

Enregistrement no 1316. Conte-type 1525 E (élève, meilleur que le maître), A 1 b, c, III (vols : vaisselle, drap, pain), II a (cheval), 1535 IV b.

B'en, çâ c'était t'oâs garçons qui resté' avec leu' parents. Lés paren étaient pàs mal vieux, l' pér' p'i' 'a mér'. To'jours qu'un bon coup, l' père ést mort. Ça fait que lés garçons, b'en, sont p'us capab's d' resté' à maison. Faut qu'i's part'nt. Sont décidés d'partir tou' 'és t'oâs... p' fair' bonn' fortune.

I' ont marché enn' bonne escousse<sup>1</sup> [secousse]. I' ont arrivé à quat' fourch's de ch'min, p'is lâ, i' on arrêté, p'is lâ, i' ont di' : « On vâ s' séparer. Prendr' chacun in bor' [bord], on vâ prendr' chacun in méquié [métier]. Au bout d'in an et in jour, faudra v'nir s' rencontré' éciit', tou' 'és t'oâs. — C'est correck ! » I's part'nt.

Le plus vieux, lui, i' â parti p'i' i' â été faire in avocâ' [avocat]. I' â appri' à faire in avocat. L'aut'e i' â appri' à faire in nataire... in avocat, un docteur qu'i' â appris, lui. P'is l'aut', Ti-Jean, lui, i' dit : Moé, j' m'âs faire in fin-voleur ! » To'jours qu'lés deux aut'e' on vâ 'és laissé' aller, p'i' on vâ parler d' Ti-Jean.

Ti-Jean, su' sa rout', rencontre un homme : « Oû c'tu vâs, Ti-Jean ? — Ah b'en ! i' dît, j'm'en vâ' à bonne aventur'. — Tu t'engag'rais pâ', i' dît, travailler pour moé ? — Oui ; b'en, i' dît, ça dépend de quoi c'que c'est. — B'en, i' dît, mon méquier [métier], moé, i' dît, c'est fin-voleur — Ah ! b'en, i' dît, ça adeunn' b'en, lâ. » I's s'mette' à marcher dans l'chemin tou' 'és deux.

Tout d'in cou', [coup] on vâ dir', le fin-voleur, mè' 'a main su' l'épaule à Ti-Jean, i' dît : « R'gârd' b'en, éciite. 'Oué's-tu, [vois-tu] i' dît, c'tte griv'-lâ qui ést dans l'nique [nid], i' di', 'a ést après couver, lâ. Ça pren in fin-voleur, i' dît, pour gu'i' ôté' sés eufs, sour ell' sans qu' 'a s'en aparçoév'. — Ti-Jean, i' di', oui. » L'fin-voleur, i' mont' dans l'â'b', prend son couteau p'i' i' coup' le niqu' par dessour tranquill'men, ôt' lés euf ; i' 'és ôtait l'inqu'in par in. I' és mettait dans sa poch'.

1. *Secousse* : Espace de temps.

Ti-Jean, était plus bâs qu'lui in p'tit peu, p'i i' 'és prenait dan 'a poch' du fin-voleur p'i i' 'és mettait dans sienn'. To'jour', après qu'i' ont féni i's descende' en bâs p'i, i' dit : « Lâ, 'oués-tu, j'ai volé, i' di', 'és t'oâs eufs, p'i, i' dit, la griv' n'a pâ' eu d'connaissance ! — I' dit, és-tu b'en çertain qu' t' 'és â' ? — Ah ! i' di', oui ! » I' r'gârd' dans sa poch'.

L'aut', Ti-Jean, mè' 'a main dans sa poch', p'i i' 'és sor' [ sort ]. « Ah ! b'en, t'és t-aussi bon comm' moé, i' dit, Ti-Jean ! T'és t-aussi bon comm' moé ! I' di', on vâ s'arranger b'en tou' 'és deux.

To'jou' i' ont parti tou' 'és deu'. Ah ! p'i lâ i's 'n ont fait' dés vols. To'jours, p' piqué' au plus court, v'lâ in an et in jour qui ést passé. Faut qu'i's s'rencont' tou' 'és t'oâ' aux quat' fourch's de ch'min, à 'a minm' place. I's sont rendus lâ.

Ah ! b'en quand i's sont rendus lâ tou' 'és t'oâ', i's s' denn'nt la main. P'i lâ : « Quoi c'est qu' t'â appris, toé ? — B'en, moé, i' dit, j'ai fait in docteur » L' dacteur 'tait b'en habillé. L'aut' : « Toé, i' dit, quoi c' t'as fait' ? — Moé, i' dit, j'ai fait, i' di', in avocâ ! » Ah ! i' était b'en habillé lui 'tou. P'i i' dit : « Toé, mon Ti-Jean, quoi c' t'as fait' ? — Parlez moé z-en pâ', i' dit, moé j'sus fin-voleur ! — Bon, b'en, i' di', on vâ s'en aller che' nous. — C'est b'en ! »

I'ont parti, p'i i's sont en-allés che' z-eu'. Après qu'i' ont 'té arrivés che' z-eux, sa mër', plus pressée, 'a s'en vâ voèr le roi. Le roi s'trouvait le pârrain de Ti-Jean. Et pui', 'a arriv' lâ, p'i 'a gu'i dit que Ti-Jean ètè' arrivé. « P'is, quoi c'est qui fait Ti-Jean ? — 'A di', i' ést fin-voleur. — Oué ? b'en, i' dit, si Ti-Jean ést fin-voleur, i' dit, tu gu'i dirâs qu'i' vienn' voler ... Demain médi, i' dit, j' fè' in banquè' écott', lâ. P'i i' dit, j'veux qu'i' vienn' voler la vaissell' qui vâ a'ouèr su' 'a tab' d'vant n'us aut's, lâ ! »

Ah ! la bonn' vieill' s'en r'tourn' che' z-eux, p'i 'a s' mè' à brâiller<sup>2</sup>. P'i, 'a dit : « Mon Ti-Jean, 'a dit, j'te dis qu' t'és b'en mal pris, lâ ! — Quoi c' qu'i' y â ? — Le roi m'â dit d' te dir' que tu y a'll's gu'i voler la vaissell' qu'i' va avoèr su' 'a tab' demain médi. La mèsou vâ èt' plein' de mond'. Vâ f'lloèr qu'tu a'll's voler, çâ, toé ! — Ha ! i' dit, c'est r'guien, i' dit, çâ ! Laissez fair' ! »

Donc, eul l' lend'main matin, Ti-Jean s'prépare in beau cârrosse et p'is b'en habillé. I' r'ssout<sup>3</sup> su' le roi b'en proche à 'a veuill' du dîner. La tab'e était mis, p'is l' monde 'tait tout' assi' au'râ' 'a tab'e et pui' i' attendaient Ti-Jean pour v'nir voler la vaissell'. C'beau princ'-là rent', te'jou et pui' i' commence à parler, s'introduit<sup>4</sup> p'i i' se d'mande, i' dit : « De quoi c' qu'i' y a ? I' dit, l'monde i' ont d' l'air tout èt' eur'tiré d'affaire. I' dit, vous èt's prê' à manger, p'i i' dit, vous mangez pâs ? »

Le roi s'approche, i' dit : « Non ; i' dit, mon n'veu, i' dit, l'fin-voleur ést s'ppo-sé d' v'nir voler la vaissell' qu'i' 'a su' 'a tab'e. — Ah ! b'en, cher mecieu', i' dit,

2. *Brâiller* : Pleurer

3. *Ressoudre* : Arriver, survenir.

4. *Introduire (s')* : se présenter.

mecqu' i' arrive écitt', la seul' magniér' qu'i' peut s'y prendr' . . . » P'is, lâ, Ti-Jean s'en vâ au râs la tab' p'i' i' pren in coin d'la napp' p'i' i' l'lev', i' l'met dans sa main p'i' il l'po'gn' comme i' faut, p'i' i' prend l'aut' coin ; i' di' : « 'Oéyez-vou', i' dit, mecqu' eul l'voleur vienn' pour volé, i' di', i' peut pâs faire autrement que, i' dit, s'y prendr' de minm'. » P'i', in coup qu'i' â la napp' comm' faut, lâ, dans sa main, i' se r'vir de bord, p'i' i' denne enn' poussée au roi, p'i' i' pâr'.

Arriv' dans l'cârrosse, i' avait son cocher qui était là, c'était tout' préparé. On décoll<sup>5</sup> de d'lâ, hein ! Rendu au soèr, i' s'en r'tourn' che' z-eux, p'i' i' di' à sa mère, i' dit : « Vous diré' au roi, Sir' mon roi, i' dit, qu'i' vienn' qu'ri<sup>6</sup> sa vaisselle ; i' dit, moé j' n'ai pâs d'besoin ! » Ah ! b'en, le roi été' en colère, hein !

To'jours qu'sa mér', le soèr, s'en vâ trouver le roi p'i' 'a gu'i dit çâ, 'a dit : « Ti-Jean â dit que si vous voulié' a'ouèr vot' vaisselle, i' dit, v'nir la qu'ri' ; lui, i' 'n n'â pâs d' besoin. — Tu dirâ' à Ti-Jean, à soèr, qu'i' vienn' voler le drâ', i' dit, que j' vâ êt' couché d'ssu', i' dit, moé p'is ma femme, i' dit, la rein'. Si i' vient pâ' i' dit, d'main matin, i' di', 'a têt' vâ gu'i partir d'ssu' 'és épaulé' ! »

Ah b'en ! la bonn' vieille 'a brâillè' encôr'. S'en vâ trouver Ti-Jean p'i' 'a gu'i cont' çâ. « Ha ! i' dit, c'est r'guien, çâ ! To'jou' qu'i' atten à 'a noèrceur mon Ti-Jean, p'i' i's fè' enn' faç' . . . sa face à lui, et p'i' i' plant' çâ au bout d'in bâton. P'i' i' pâr't, p'i' i' s'en vâ au châssis du roi. Le roi 'tait couché. P'i' i' fait l'inqu' monter çâ au bord du châssis, le roi, i' était couché ; i' aparçôé' inqu' le chapeau d' Ti-Jean.

Ah ! i' s'leve, i' s'assit dans son lit' avec son . . . un revolver [ revolver ] un re-volteur lâ, p'i' i' ouatch [ watch ]<sup>7</sup> mon Ti-Jean. To'jours Ti-Jean, i' lev' le visag', just' le visag' dans l' châssi'. « Ah ! i' dit, çâ c'est lui . . . » Bang ! I' l' tir'. L'aut' jèt' le bâton à terr', p'is . . . lâ, i' s'en vâ au coin du château, p'i' i' attend. Tout d'in cou' [ coup ], i' 'oué' [ voit ] v'nir le roi par en avant. Court vit'ment par en arguiér', p'is monte en haut dan 'a chamb' d'la reine. I' dit : « La reine, i' dit, le roi m'a en'ouèillé . . . Ti-Jean, lâ, b'en, i' di', in coup d'fusil d'minm' dans l'visage, i' â tout l'visag' plein d'sang. I' ôs' pâs réveiller parsonn' ; donnez-moé don vot' drâ, i' dit, pour gu'i env'loppé' 'a têt'. » La princess' . . . la rein' plus pressée, 'a gu'i denn' son drap. Po'gn' le drap p'i' i' s'pouss<sup>8</sup>.

Rendu che' z-eu', i' di' à sa mère, i' dit : « Vous diré' au roi, d'main, j'ai pâs besoin d' son drap ; si i' veut l'a'ouèr qu'i' vienn' le qu'ri'. » Ah b'en ! le roi, lâ, i' été en colèr'. « Tu dirâ' à Ti-Jean, i' dit, qu'i' vienn' volé', i' dit, m'a'ouèr in pain dans l'four. I' vâ êt' gardé par 'oâs, quat', sentinell's. Qu' i' vienn' le volé' ! » Ah ! b'en, lâ, la bonn' vieille, 'a brâille' encôre. 'A arriv' che' z-eux, p'i' 'a dit çâ à Ti-Jean. « Ouah ! i' dit, c'est r'guien ! »

5. *Décoller* : S'en aller, aller à grande vitesse, très vite.

6. *Quérir* : Chercher.

7. *Watch* [ to ] (angl.) : surveiller, épier.

8. *Pousser (se)* : Décamper, filer en vitesse.

To'jours que, le soèr, mon Ti-Jean . . . Dan après-médi, i' s'en vâ su' in habitant, lâ. I' avait dés gros cochon. I' d'mande à l'habitan, i' dit : « Comment c'tu d'mand's pour c'gros cochon-lâ ? » L'habitant gu'i fè' in prix. « M'âs l'ach'ter ! Tue-lé, pleum'-moé-lé. J'veu a'ouèr l'inqu' la peau. » C'fait qu'Ti-Jean prend la peau, p'i' i' s'en vâ che' z-eux. Rendu au soèr, à 'a breunant', Ti-Jean prend la peau p'i' i' s'abrill' [ abrier ]<sup>9</sup> comm' fau' avec la peau d'cochon p'i' i' s' mè' in sâb'e à côté d'lui. I' s'en vâ autour du four, p'is lâ, ouff, ouff, ouff ! Lés sentinell's qui étaient lâ, qui gardè', i's denne' in coup d'pié' au cochon. I' ouatchait. To'hour', l' cochon fait l'tour p'i' i' s'en vâ en arriér' du four, p'i' i' s' couch'. Fait qu' lés gârs commence' à r'gârdé' ; i' ont dit : « R'guien qu'in cochon, ça frâ pàs grand chos' ! » Lés sentinell's s'assise' [ s'assoient ] ensemb' p'i' i's s'mette' à parler. Lui, i' s'en vâ, p'is fè' in trou en arriér' du four, arrach' le pain p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ.

L' lend'main matin, ah ! b'en, bonguienn' ! Lâ, le roi ést encôre en colèr' : « Tu dirâ, i' di', à mon Ti-Jean, lâ, qu'i' vienn' voler mon ch'fal trotteur dan écurie. I' vâ êt' gardé, i' dit, par t'oâs sentinell's. Si il l'vol pàs, j'a'rai affaire à lui, d'main matin ! » Ti-Jean, c'st enne affair' de rien pour lui. L'soèr, mon Ti-Jean s'habille en vieux mendiant, t'sé' b'en. I' avait deux flacon. I' avè' in flacon de d'jinn' [ gin ]<sup>10</sup> p'i' i' avè' in flacon d'eau-endormitoèr<sup>11</sup>. To'hou', i' s'en vâ au bord d' l'écurie, p'i' i' prend son flacon de gin, p'i' i' pren in bon coup. Lés sentinell's qui étaient lâ, c'taient t'oâs ivrogne'. I' ont dit : « R'gâr' don c'vieux-lâ, i' ést après prend' in cou' [ coup ]. I' di', allons-y ! »

I' vont trouver l'vieu' ; i's veule' a'ouèr in coup. Mon Ti-Jean, i' gu'ieu' denn' chacun in bon coup d'gin. Ah ! bonguienn', c'ést bon. C'fait qu' lâ, i' s'assise' p'is : « Quoi c'ést qu' vous faite' écitte à soèr ». I' cont' çâ que Ti-Jean ést s'pposé d' v'nir voler l'joual. « Ah ! i' di', i' di', i' viendrâ pàs. Voulez-vou' in aut' coup ? — Chourr' [ sure ]<sup>12</sup>. I' prend la bouteill' d'eau-endormitoèr', p'i' i' gu'ieu' denn' chacun in bon cou' : in pren in p'tit cou'. « Ah ! prends-en in bon cou', i' dit, l'flacon t-encôr' plein ! Prends-en in bon coup ! » C'fait qu'i' gu'ieu' deunn' chacun in bon coup, que çâ pàs 'té long qu'i's dorme' !

I' pren 'és t'oâs sentinell's p'i' i' és assi' à joual su' 'és enteur-deux [ entre-deux ]<sup>13</sup> prend l'cheval trotteur, p'i' i' s'en vâ che' z-eux. Çà fait qu'lâ, i' r'ssout che'-z-eux. P'is l'lend'main matin, i's leve, i' di' à sa vieill' mère, i' di' : « Écout' lâ, i' dit, le roi i' sé' [ sait ] tout'. I' dit dés tours de minm', lâ, i' di' i' vâ êt'e en colèrè, i' a'ra p'us d'bon sen [ sens ]. Vâ floèr qu'vous m'aidez lâ, asteur ! » La bonn' vieille, 'a di' : « Oui, 'a dit, j'vâs t'aider, moé. — C'ést correck ! »

Lâ, i' â conté à sa mér', de quoi c'ést faire. I' pârt, lui, p'i' i' s'en vâ su' in habitant. P'i' i' a fait' tué' in cochon, i' a fait ramassé' le sang. I' a fait ramassé' la

9. *Abrier (s)* : Se vêtir, s'habiller, se recouvrir.

10. *Gin* : Boisson à forte teneur d'alcool.

11. *Endormitoire (d')* : Eau d'endormitoire, qui procure le sommeil.

12. *Sure (angl.)* : Certainement.

13. *Entre-deux* : Mur d'entre-deux, cloison entre deux stalles ou deux compartiments.

vessie du cochon. I' emplit çâ d'sang, i' a placé çâ dans l'estomac<sup>14</sup> d'sa mère et p'i, i' dit : « Rest' de minm' ! »

To'jours qu'le roi, vers lés dix heur's... le roi, était pàs d'bonne humeur, tu compren. I' s'en vient su' Ti-Jean. Ah ! i' gu'i cont' çâ<sup>15</sup>... « T'âs volé ci, t'as volé çâ, p'is lâ, j'tanné d'toé, j'fatiqué. J'te prends p'i j' t'emmèn' che-nous p'is j'te prends pour me débarrasser d'toé ! » Ah ! b'en, Ti-Jean, i' ést pas content, lui non plu'.

I' se r'vir de bord, p'i i' s'mê' à conter dés bêtise' à sa mér' : « C'est d'ta faut' çâ, si j' su's mal pris comm' çâ, p'is, to'jour', avant d'partir, m'âs m'débarrasser d'toé ! » Sort son couteau d'poche, i' s'en vâ p'i i' gu'i denne un coup d'couteau. I' a frapp' dan estomâc. La vessie d'cochon, comm' de raison, 'a â bosté [ to burst ]<sup>16</sup>. L'sang aveugl' la vieill'. La vieill' tombe à terre et p'i... Ah ! mé' le roi : « Quoi c't'âs fait' lâ, Ti-Jean ? — C'est pàs d'vos affair's. Si vous voulez m'pend'e, i' di', emm'nez-moé, p'is pendez-moé ! — C'est b'en !

B'en, i dit, viens t-en.

I' s'en vâ pour prendr' Ti-Jean pour l'amm'né par le brâ'. I' di' : « Arreté' in peu, i' di', avant d'partir ! » I' s'en vâ, i' avait son p'tit sifflé, i' lev' la rob' de sa vieill' mér', p'i phiiitt ! La vieill' se lève, 'a ést b'en, 'a ôt' tout' le sang. 'A dit : « J' su's b'en ! »

Mé', i' di' : « Oû c' t'âs pris çâ c' p'tit sifflé-lâ, Ti-Jean ? — Ah ! b'en, i' dit, çâ, i' dit, c'est mon sifflé', i' dit ! J'deunn'rais pàs çâ, i' dit, pour b'en d'quoi ! I' dit, çâ, j'fais r'venir le monde avec çâ ! — I' dit, v'lâ longtemps qu'la vieill' rein' me chiqu' la guenill'.<sup>17</sup> Deunn'-moé-lé ton p'tit sifflé' ! — Ah ! non, i' dit, j'vous deunn'rais pàs çâ, i' dit, pour b'en d' l'argent ! — Comment d'argent tu d'mand's pour c'te sifflé-lâ ? I' dit, j' m'âs t'en deunné' in bon montant ! » Denne in bon montant d'argen à Ti-Jean, p'is prend l'sifflé', p'i i' s'en vâ che' z-eu'. I' arriv' che' z-eux, le roi, p'i i' fait son P'tit-Jean-faroç' : Commence à chicaner p'is dir' dés bêtise' à sa vieill' rein'. Po'gne eul grand couteau à bouch'rie p'i i' gu'i denne in coup d'couteau dans l'estamâc. L'sang l'aveug'e, elle itou, t'sés b'en ! 'A tombe à terre. Au bout d'in escouss', lés sarvan étaient lâ : « Quoi c'est vous avez fait', Sir' mon roi ? — Bon, c'est pàs d' vos affair's vous aut's ! » P'is lui, i' fait son P'tit Jean.

To'hou', au bout d'enne escousse aprè', i' prend son sifflé p'i i' l'leve l'bord d'la robe. Shiii ! Mé' shiii tant qu'tu voudrâs. La vieill' tait morte, elle !

D'main soèr, j'vous cont'rai l'restant.

14. *Estomac* : Ici, sur la poitrine.

15. *Conté* : Il lui a conté çâ. D'après l'intonation cette expression signifie *Réprimander quelqu'un avec colère*.

16. *Burst* [ to burst ] (angl.) : Crever.

17. *Chiquer la guenille* : Contredire, s'opposer, engendrer chicane.

## 8 – GUILLAUME-SANS-PEUR (TI-JEAN-SANS-PEUR)

C'était un jeune homme, nommé Guillaume. Une journée, il part se promener dans la forêt. Il arrive à un camp, ou sorte d'habitation bâtie provisoirement pour les chasseurs. Du moins, l'automne précédent, des chasseurs y avaient résidé quelque temps.

Nous sommes présentement en été. Des grappes de mouches tapissent çà et là le dessus de la table. Ti-Jean, — car c'est notre Guillaume — s'en approche, les regarde et frappe la table de la paume de la main ; il en tue quatorze. Plusieurs blessées se sauvent. Elles ont soit les ailes ou les pattes cassées. « Quatorze d'une claque sans compter les blessées, ça c'est bon ! » s'écrie-t-il.

Il se rend chez un notaire, se fait rédiger deux pancartes portant l'inscription : « J'en tue quatorze d'une tape sans compter les blessés ! » Ensuite, il suspend ses pancartes à son cou, une sur le ventre, l'autre dans le dos. Et le voilà sur la route !

Le curé de la paroisse est un joueur de tours. En voyant approcher Ti-Jean, il lit la pancarte-réclame et il dit à son bedeau : « Arrête cet homme-là, nous allons lui faire une peur !

— C'est bien ! »

Ti-Jean arrive près du curé : « Écoute donc, mon petit gars, ne t'engagerais-tu pas ?

— Ah! oui, je suis en quête d'un emploi.

— Bien, ça va ! »

Il prend donc Ti-Jean à son service. Une semaine se passe. Le nouvel employé est actif et habile ; il fait du bon travail. Après ces quelques jours, le curé revient à la charge et souffle à son bedeau : « Nous allons lui jouer un tour. Ce soir, tu feras le mort. » Et les deux amis organisent rapidement une mise en scène générale.

Au souper, le curé déclare à Ti-Jean : « Mon bedeau est décédé, aujourd'hui, en voilà une affaire !

— C'est dommage !

— Ici, c'est la coutume de veiller les morts. Donc, à tour de rôle, nous le veillerons quelque temps. Tu commenceras, ensuite, je te remplacerai.

— À votre service ! »

Le repas terminé, Ti-Jean s'assied près du cercueil, puis, il s'agenouille et récite le chapelet ; il se rassied, fume un moment. Le temps lui semble si long ! Il va chercher ses chaussures et tente d'en renouveler les semelles. Le bedeau lève la tête et il voit Ti-Jean absorbé dans son travail. Il murmure : « Lorsqu'on veille les morts, on ne cogne pas ! » Ti-Jean sursaute, il remet les outils à terre, il le regarde : « C'est vrai, lorsque l'on veille les morts, on ne travaille pas », se dit-il. Il retombe sur ses genoux et récite un autre chapelet. Après, il s'assied et il attend, mais de nouveau, le temps lui semble interminable. Il reprend ses chaussures et il se remet au travail. De temps en temps, il lance un coup d'oeil vers le mort.

Tout à coup, le bedeau rouvre les yeux et il aperçoit Ti-Jean qui l'observait. Il se hasarde à grommeler : « Lorsqu'on veille les morts, on ne travaille pas ! » Ti-Jean se retourne et il lui répond : « Tu le sais très bien : quand on est mort, on ne parle pas ! » Bing, bang bang ! sur la tête du mort, à coups de marteau ! Il frappe si fort, qu'il le tue. Il l'abandonne et il va se coucher.

Le lendemain matin, le curé est debout, il rejoint le nouvel employé : Il apparaît chez Ti-Jean et lui demande : « Qu'est-il arrivé ?

— Monsieur le curé, la prochaine fois, lorsque vous ferez veiller des morts, tâchez donc d'attendre qu'ils soient bien morts. N'obligez pas le veilleur à les tuer ! »

Il attrape ses pancartes et ajoute : « Je suis aussi bien de m'en aller maintenant ! » Il quitte donc le presbytère.

Dans la place voisine, demeurait un roi. Il est assis sur sa galerie lorsque Ti-Jean passe. Il l'aperçoit et lit : « J'en tue quatorze d'une tape sans compter les blessés ! » Le roi appelle l'un de ses valets : « Fais donc entrer cet homme-là ! » Ti-Jean se trouve en présence du roi qui lui demande : « Est-il vrai que tu en tues quatorze d'une tape sans compter les blessés ?

— Ah ! Oui !

— Eh bien ! tu vas travailler à mon service.

— C'est tout ce que je désire !

— Tu garderas les vaches. »

Ti-Jean se fixe donc au château. Le lendemain matin, il accompagne le roi qui lui indique où est le troupeau de vaches. Le vacher se met donc au travail. Mais le pâturage s'étendait sur un flanc de montagne couvert de roches et de petits bouleaux. Une clôture limitait ce piteux pâturage ; mais de l'autre côté de la clôture on apercevait un beau champ de trèfle.

À la brunante, il rentre au château et il se rend chez le roi. « Pourquoi, lui dit-il, laissez-vous languir vos vaches sur cette montagne dénudée tandis que l'autre côté s'étalent de grasses prairies ?

— De l'autre côté, habite un géant et c'est précisément la raison pour laquelle je t'ai engagé. Si tu parviens à détruire le géant, je te donne la moitié de ma fortune avec la main de ma fille, la belle princesse !

— Je n'en désire pas tant ! Ça va, Sire mon roi ! Je vous en débarrasserai ! »

Le lendemain matin, il part avec ses vaches, il fait une brèche à la clôture et il pousse les vaches sur le terrain du géant. Il avait emporté avec lui une tarière de la grosseur de son poing. Il s'approche d'un orme immense dont il enlève l'écorce avec soin afin de ne pas la briser. À l'aide de sa tarière, il perce dans l'orme un trou de la longueur de son bras, en extrait tous les copeaux, les enterre dans le sol, replace l'écorce et cache son instrument.

Tout à coup, le géant apparaît : « Que fais-tu, ici, ver de terre ? Je vais te croquer comme un grain de sel !

— Arrête un peu ! Il est vrai que tu es gros mais nous pouvons quand même discuter.

— Que peux-tu faire, toi, devant ma force ?

— Tu me croqueras comme un grain de sel. Oui, mais je puis bien te croquer comme deux grains de sel, toi. Notre force, nous allons l'essayer.

— De quelle façon ?

— Viens avec moi. »

Tous deux se trouvent devant l'arbre gigantesque. Ti-Jean propose un plan : « Celui qui y plante son poing le plus profondément, c'est lui qui est le plus fort !

— Tu as bien raison ! »

Le géant se recule, il y entre le poing de quelques pouces. Ti-Jean le regarde et lui dit : « C'est bien meilleur que moi, cependant, je ne tape pas comme cela ». Il se recule, retrousse sa manche, se lance et rentre le poing de toute la longueur de son bras.

« Malchance ! C'est bien, on n'en parlera plus, tu es aussi bon que moi !

— Maintenant, nous allons fêter cela. Nous allons traire les vaches du roi et cuire de la bouillie.

— C'est bien ! »

Tous deux traient les vaches du roi. Ils préparent une grande quantité de bouillie et il la mangent. Ti-Jean invite le géant : « Demain, à la même heure, tu viendras me voir, nous fêterons encore !

— Ça va ! »

Au déclin du jour, il rentre le bétail au château et il conte au roi son entrevue avec le géant. « Voulez-vous me donner une vessie de cochon ? Demain soir, la traite des vaches manquera encore, je la garde n'est-ce pas ?

— Entendu. »

Il prépare donc une vessie de cochon. Le lendemain, il repart. Tout à coup, le géant surgit. Ils traitent les vaches et ils cuisent la bouillie. Ensuite, Ti-Jean suggère au géant : « Nous allons voir, qui, de nous deux, avalera la bouillie la plus chaude.

— C'est fait. »

La bouillie bout. Ti-Jean s'empare d'une petite cuillère. Le géant en possède une énorme mesurant à peu près un gallon. Ti-Jean avait disposé sa vessie de cochon à sa façon. Mais, lorsqu'elle fut remplie, il déclare : « Moi, j'en ai assez. Regarde le gros ventre ! »

Cependant, il faisait semblant de pâtir. Il demande au géant : « N'as-tu pas un couteau ? » À cet instant, il retire de sa poche un couteau, une petite lame acérée et se l'enfonce dans l'estomac. La vessie crève, la bouillie en surgit : « Ah ! si tu savais comme je suis bien, à présent ! »

Le géant suggère : « Si je faisais de même ?

— Si tu le veux, tu peux faire comme moi ! »

Le géant empoigne son grand couteau, il s'en donne un coup dans le ventre ; il n'avait pas de vessie lui, pour le protéger. Le couteau à la main, Ti-Jean saute sur lui et l'achève.

Ensuite, il va trouver le roi et lui annonce : « Vous pouvez aller quérir un cadavre ; le géant est bien mort, il ne vous causera plus aucun tracas ». Ah, le roi est si content qu'il célèbre l'événement par une fête grandiose.

Les noces suivent : Ti-Jean épouse la princesse. Cependant, Ti-Jean est entreprenant et il n'aime pas l'oisiveté. Il déclare à sa femme : « Mon nom est Guillaume-sans-peur. J'abandonnerai mes projets de voyages seulement quand j'aurai eu peur ».

Cependant, son épouse avait hérité de certaines qualités de fée. Elle pense : « Je m'en vais lui donner une leçon ! » Au bout d'une semaine ou deux, Ti-Jean reprend son écriteau et il part.

Il arrive à une place, il y rencontre une petite vieille assise sur le bord du chemin, et cause avec elle. Plus loin, il aperçoit une lumière et il lui demande : « Cette lumière, qu'est-ce que c'est ?

— Tous ceux qui s'y rendent et pénètrent dans ce domaine-là n'en ressortent plus.

— Il faut que j'y aille ! »

Ti-Jean franchit le seuil de la dite maison. Comme de raison, c'est un arrangement de sa femme ! Une bande de gens y sont installés, ils empoignent Ti-Jean et le forcent à parler, mais lui se tait toujours. Pour briser son silence, ils le coupent en petits morceaux. Finalement, il n'y a plus qu'un tas de chair ensanglantée ! Que faire à présent ? La bonne vieille fée survient, elle graisse chacun des morceaux et reconstitue le tout. Cependant la tête ne se fixe pas sur les épaules. La fée recommence l'opération mais au lieu de placer la tête dans la direction naturelle, elle la met à l'envers ; elle le secoue, le frotte et lui dit : « Bon, mon Ti-Jean, tu es revenu à toi, remercie ta grand-mère ! »

— Oui, mais j'ai un gros mal de ventre que je dois soulager ! »

Il quitte la pièce et il se dirige vers l'extérieur, détache ses pantalons, puis ouf ! En se baissant, comme il a la figure vers l'arrière, il est épouvanté de ce qu'il voit. C'est de cette façon qu'il connut la peur !

## GUILLAUME-SANS-PEUR (TI-JEAN-SANS-PEUR)

Récit folklorique raconté le 17 octobre 1959, à Sturgeon Falls, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) de Cache Bay, Ontario; conte qu'il avait appris vers 1926 d'Élie Bergeron de Sudbury, Ontario.

N.-B. Le conteur nomme Guillaume comme héros principal, au début, mais il revient à Ti-Jean après quelques paragraphes.

Enregistrement no 1334. Contes-types juxtaposés : 1711\* précédé du t. 1640 et suivi des types 1085, 1088 et 326.

Çâ, c'est Guillaum'-sans-pêur. C'était in p'tit jeune homm' qui s'app'lait Guillaum'. 'N' bonn' journée, i' prend l'boâs, vâ faire in tour dans l'boâ'; i' â arrivé dan enn' place, in camp',<sup>1</sup> c'est in camp' de chasseur. I' y avait dés chasseurs, l'automn' d'avant, qui avaient pâssé enne escouss',<sup>2</sup> lâ. Et, puis, lâ, c'était rendu dans l'été d'ensuite. I' y avait b'en dés<sup>3</sup> mouch's, su' 'a tab'. Ti-Jean s'en vien au râ' 'a tab', p'i' i' r'gârde, i' deunne enn' tap' su' 'a tab'e, i' tue quatorz' mouche'. I' 'nn â plusieurs qui sont parties, lés ail's cassées, lés patt's cassée', i' r'gârd' çâ, i' 'és compt' : quatorz' d'enn' claqu' sans compté' 'és blessée'. I' dit : « C'est bon, çâ ! »

To'jou', i' pârt, p'i' i' s'en vâ su' in natair', p'i' i' s'fait faire in tableau marqué : « J'en tue quatorz' d'enn' claqu' sans compté' 'és blessés ! » I' s'fê' in tableau de d'çâ, i' s'en mè' in en avant p'i' in en arguiêr', p'i' i' pârt'.

I' y avait l'curé d'la paroësse, un homm' qu'êtê' in joueur de tour'. I' voé' v'nir Ti-Jean, i' di' à son bedeau, i' di' : « Arrêtons c'tit homm'-lâ p'i', i' di', on vâ gu'i joué' in tour. I' en tue quatorz' d'eunn' claqu', sans compté' 'és blessé', on vâ gu'i joué' in tour ! — C'est b'en ! »

Ti-Jean arrive à lui : « 'Cou' don [écoute donc] i' dit, mon p'tit gâ' [gars], i' dit, tu t'engag'rais pâ'? — Ah ! i' di', oui, i' dit, j'ai besoin d'ouvrage' ! — B'en, c'correck ! » Engag' mon Ti-Jean. I' ress' lâ enn' semain'. Ti-Jean était b'en

1. *Camp* : habitation primitive, bâtie temporairement.

2. *Secousse* : Période, espace de temps.

3. *Bien des* : Beaucoup de... une grande quantité.

s'matt<sup>4</sup>, travaillait b'en. C'fait qu'curé di' à son bedeau, i' di' : « On vâ gu'i joué' in tour. I' di', à soèr, i' dit, tu vâs fair' le mort, toé ! » P'is te'jour', i' arrang' çâ.

Au souper, l'curé di' à Ti-Jean : « Ti-Jean, i' dit, mon bedeau, i' ést mor' au-jo'rd'hui ; i' di', enne affair' qui m'â arrivé. — I' dit, c'ést b'en d'valeur<sup>5</sup> mé', i' dit, ça arriv' ! — P'is la mode icitte, i' di', on veill' lés morts checun not' tour : toé, tu vâs veiller t'ut seul enne escouss', p'i', i' dit, moé, i' dit, j'prendrai mon tour. — C'ést b'en ! »

Après souper, Ti-Jean pârt p'i' i' s'en vâ s'assire [s'asseoir] au râs l'cor' [corps] ; i' s'mè' à g'noux p'i' i' dit son chap'lè' à lui, s'assit, fume enne escouss', mé' l'tem [temps] était lon ! I' pârt p'i' i' vâ qu'ri' sés chaussur's, p'i' i' commence à racc'moder sés chaussure'. Eul bedeau était dans... I' s'lev' la têt' p'i' il l'aparçoe' qui ètè' après travaillé'. I' dit : « Quand qu'on veill' lés mor', on cogn' pâs ! » Ti-Jean fè' in saut, met sés outi' [outils] à terr', p'i' il le r'gard' : « C'ést b'en vrai, i' dit, quand qu' on veill' lés mor', i' di', on travaill' pâ ! » I' s'mè' à g'noux p'i' i' di' in chap'lè'. Après qu'i' à dit son chap'lè', i' s'assit, p'i' i' attend, mé', l'tem était lon [long] encôre. I' ramâss' sés chaussur's p'i' i' s'mè' à travailler. D'temps en tem, i' l'ouatchait [to watch].<sup>6</sup>

Tout d'in coup, Ti-Jean... le bedeau, lâ, i' s'rouv' lés yeux p'i' i' aparçoe' Ti-Jean, p'is Ti-Jean l'ouatchait, lui, lâ. P'is : « Quand qu'on veill' lés mor', i' di', on travaill' pâ ! » I' se r'vir' de bord, t'sé' b'en : « Quand qu' on ést mor', i' di', on parl' pâs ! » Pign', pagn', pagne ! L' l'tue. I' pârt, p'i' i' vâ s'coucher.

L'lend'main matin, le curé s'lev', vâ 'oèr eul l'bedeau. I' r'ssout<sup>7</sup>, vâ trouver Ti-Jean : « Quoi c' t'â' arrivé, Ti-Jean ? — I' dit, mecieu' l'curé, i' dit, tâchez don, i' dit, quand vous f'rez veiller dés mor', attendez don qu'i's soeill'nt [soient] morts. De'-moé [donnez-moi] don pâ' 'a pein' d' 'és teuer ! »

Lâ, Ti-Jean prend son tableau, p'is lâ, i' dit : « J'su's t-aussi b'en d' m'en allé' ! » I' à parti, i' s'st en-allé'.

I' y avait le roi, la place 'oésin' [voisine], qu'ète' assis su' sa gal'rie, i' aparçoit v'nir Ti-Jean ; i' en tuait quatorz' d'enn' claqu' sans compté' 'és blessé'. I' di' à un d'sés valè', i' dit : « Fais don v'nir c't homm'-là écitte, i' dit. » Lâ, i' ont fait v'nir Ti-Jean au roi. I' dit : « C'ést vrè', i' dit, qu' t'en tues quatorz' d'enn' claqu', sans compté' 'és blessé' ? — Ah ! i' di', oui ! — B'en, i' dit, tu vâs t'engagé' à travailler pour moé ! — B'en, i' dit, c'ést correck, i' dit, j'peux b'en travailler pour vous ! — Tu vâs gardé' 'és vach's. »

To'hours, mon Ti-Jean ress'lâ, p'is l'lend'main matin, i' prend Ti-Jean p'i' i' gu'i montre lés vach's. Ti-Jean s'en vâ gardé' 'és vache'. I' gardait çâ qués'ment comm' su' enn' montagne : i' y avè' 'inqu' [rien que] dés roch's, dés p'tits bou-

4. *Smart* (angl.) : Habile, actif, gentil.

5. *Valeur* (*dé*) : Malheureux, fâcheux, regrettable.

6. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

7. *Ressoudre* : Arriver, survenir, apparaître à l'improviste.

leau'. I' y avè' enn' cletur' [ clôturè ] qui pâssait, p'is, l'aut' bord d'la cleturè, i' y avait du beau trèf [ trèfle ]; c'tait in beau terrain.

To'hou' que l'soèr Ti-Jean s'en vient che' z-eux trouver le roi p'i' i' gu'i d'mande, i' dit : « Pourquoi, i' dit, vous laissez vos vache', i' dit, dans c'tés montagn's-lâ ? I' di', i' y â r'guien à manger, p'i', i' dit, l'aut' bor', i' di', i' y â d'si bell's plainies [ prairies ] ! — B'en, i' dit, c'est justement pour çâ, Ti-Jean, que j' t'ai engagé. L'aut' bord, c'st in giant qui gard' çâ. Si t'és capab' d' détruir' le gian, i' dit, j'te denne 'a moquié [ moitié ] d' ma fortun', j'te denn' ma fille en marguiag', la bell' princesse. — Ah ! b'en, i' dit, j'vous d'mand' pâs tant qu'çâ, i' dit, moé ! I' dit, c'est correck, i' dit, Sir' mon roi ; m'âs l'détruir' vot' giant ! »

L'lend'main matin, i' pâr' a'ec lés vache', i' défè' [ défait ] 'a cletur', fait travarser lés vach's su' l'terrain du gian. I' s'avè' emporté in tarrière à peu près la grosseur de son poing. I' y avè' in gros t-orm', p'i' i' s'en vâ lâ, p'i' i' coup' l'écorce, ôt' l'écorc' de d'lâ tranquil'ment pour pas briser l'écorce. I' â parcé in trou, lâ, a'ec son tarrière, ah ! à peu près 'a longueur de son brâs ; sort tout's lés rip's<sup>8</sup> de d'lâ-d'dans, enterr' lés ripe' dans terr', prend l'écorc', p'i' i' 'a mè' à 'a plaç', serr', cach' son tarrièr'.

Tout d'in coup, quoi c' qu'i' aparçoè' v'nir ? Le giant ! C'tait in homme d'à peu près larg' de minm'. « Quoi c'tu fè' écitt', ver de terr' ? J'te croqu' comme in grain d'sel ! — Ah ! i' di', arrette in peu ! I' dit, t'és b'en gros, mé', i' di', on peut s'parler ! — Quoi c'c'est qu'tu peux faire, i' dit, toé ? Là, not' force... — I' dit, tu vâs m'croquer comme in grain d'sel. Oué, mé', i' dit, j'peux b'en t'croquer comm' deux grains d'sel, toé ! Not' force, i' di', on vâ l'asseiller [ essayer ] ! — B'en, i' dit, quoi c'c'est qu'tu vâs fair' ? — B'en, i' dit, vien avè' moé ! »

I' arrive' à c'tte gros t-arb'-lâ : « Denne in coup d' poing d'ssu', i' dit ! C'ui-lâ qui plant' son poing l'plus loin d'dan, i' dit, c'est lui qu'ést l'plus fort ! » — Ah ! i' dit, t'as b'en raison ! »

Le giant s' racul', denne in coup d'poing d'ssu' ; i' rent' le poing j'que [ jusque ] écitt'. Ti-Jean l'argâr' [ le regarde ] ; i' dit : « Çâ, c'est b'en meilleur que moé ! B'en, i' dit, moé, i' dit, j'fess' pâs d'minme. » I' s'racul' p'i' i' s'trouss' sa manch', p'i' i' s'met l'poing en avant, p'i' en-'ouëille [ envoie ] en teurdant ; p'i' i' rent' son poing dans l'trou j'que lâ. « Bad loqu' [ badluck <sup>9</sup>, i' di' ! Ah ! b'en, i' dit, c'est b'en ! I' di', on n'en r'parl'râ p'u' ; i' dit, t'ést t-aussi bon comm' moé ! — B'en, i' di', asteur [ à cette heure ], i' di', on vâ fêté' : i' dit, m'en vâs tirer lés vach's du roi, p'i' i' di', on vâ s'faire in... i' di', on vâ s'faire enn' bouillie. — C'est b'en ! »

Tir'nt lés vach's du roi, le giant p'is Ti-Jean ; i's fon [ font ] enn' bouillie, mang' la bouillie, p'is lâ, i' di' au gian, i' dit : « D'main, i' di', à 'a minme heur', tu viendrâs me r'ouèr [ revoir ] ; i' di', on fêt'râ encôr' ! — C'est correck ! »

8. *Ripes* : Copeaux.

9. *Bad luck* (angl.) : Malchance.

I' s'en vâ su' le roi, l'soèr, a'ec lés alimaux [ animaux ] du roi, p'is cont' çâ au roi. I' dit : « Demain, i' dit, vous allez. . . pâ' attend' à d'main, i' dit, t'ut suit'. Deunnez-moé, i' di', enn' vessie, enn' vessie d'cochon, du sang. . . (non, non, pas d'sang, lâ). . . i'enqu'enn' vessie d' cochon. P'i', i' dit, d'main soèr, i' di', i' vâ manqué' encôr' la trait' dés vach's : m'âs garder çâ, i' dit, moé !

— Correck ! »

Après qu'i' â 'té préparé avec sa vessie d'cochon, i' pârt, p'i' i' s'en vâ, l'lend'main. . . Qui c'qui r'ssout ? Le giant r'ssou' encôr'. Lâ, i' tir' lés vach's, p'i' i' commenc' à. . . en tirant lés vach's, p'i' i's font leu' bouillie. To'hours que Ti-Jean a di' au gian : « On vâ asseillé, i' dit, quet' [ quelque ] chos' ! Quel est-c' qui vâ manger la bouillie la plus chaud' ? — Le giant : C'est fait' ! »

Font bouillir la bouillie ; 'a bouill' [ bout ]. Ti-Jean â enn' 'tit' cuiller, lui. Le gian, lui, â enn' gross' cuiller d'in gallon, b'en proch'. Ti-Jean avè' arrangé sa vessie. Mé', quand sa vessie ést v'nue pleine : « Ah ! i' dit, moé, i' dit, j' n'ai assé' ! I' dit, r'gâr' c'tte gross' bedain' que j'ai. J' n'ai assez, moé ! »

To'hours que. . . ah ! i' pâtissait, t'sé' b'en. . . Ah ! i' dit : « T'as pâ' in couteau, gian ? » I' met la main dans sa poch' Ti-Jean, p'i' i' sor' in couteau, enn' p'tite allumelle ; i' denne in coup d'couteau dans son estomâc, crev' sa vessie : le lait p'is la bouillie, 'a sort, p'i' r'flatt' çâ comm' çâ, lâ. « Ah ! i' dit, si tu savais comment j'fil' b'en !<sup>10</sup> »

Le gian, i' dit : « Si j'faisais pareil<sup>11</sup> ? — Ah ! b'en, i' di', oui ; tu peux fair' pareil si tu veux ! Le giant prend son grand couteau, p'i' i' s'en deunne in coup dans l'vent' ; mé', il l'â pâs deunné dan 'a vessie, i' n n'avait pâs d'vessie, lui ! Ti-Jean saut' dessus' avec son couteau p'i' i' l'rajev' [ rachève ].

Après qu'i' â 'té mort, Ti-Jean pârt p'i' i' s'en vâ trouver le roi, i' dit : « Vous pouvé' aller l' qu'ri' vot' cadâv', i' di', i' ést mor', i' di', i' vous deunn'râ p'us d'peine ! » Ah ! b'en, le roi, c'ést pâs drôle ; i' fè' enn' gross' cérémonie ; écitte on va marguier Ti-Jean !

Enn' gross' noc' : Marie Ti-Jean avec sa princess'. Bon ! Lâ, i's sont mariés. Ti-Jean, lui, c'était pâs çâ : rester tranquill' de minm' ! « Mon nom, i' di' à sa femm', mon nom, c'ést Guillaum'-sans-pêur ! Je r'vir'rai d'bord r'guien qu' quand j'a'rai pêur. »

Mé', sa femm', la princesse, 'a avè' in p'tit peu d'fée, elle. 'A di' à ell'-minm' : « M'âs l'trimer<sup>12</sup>lui ! » To'hours que Ti-Jean prend son tableau, p'i' au bout d'enn' semain', deux s'main's, p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ.

I' arrive à enn' place, i' 'oé' [ voit ] enn' p'tit' vieill' qu'ést assi' su' l'bord du ch'min ; i' commence à parlé' a'ec la 'tit' vieille. I' voyè' enn' lumiér' plus loin, p'i'

10. *Filer* [ to feel ] (angl.) : Se sentir, se porter.

11. *Pareil* (*faire*) : De même, la même chose.

12. *Trimer* [ to trim ] (angl.) : Arranger, semoncer, donner une leçon.

i' d'mande à 'a vieill' « Quoi c'est qu' c'est c'lumiér'-là ? — B'en, 'a dit, tout' qui c'qui rent' dans c'tte maison-lâ, 'a di', i' r'ssort p'u' ! — I' dit, faut qu' j'y a'll' [aille] ! »

Ti-Jean rent' lâ ; mé', çà, c'était enne amanchur<sup>13</sup> de sa femm', t'sé's b'en ! I' â rentré, lâ, p'i' i' y â eunn' gagn' [gang]<sup>14</sup> qui â arrivé, lâ p'is qui ont pris Ti-Jean p'is qui ont commencé à l'fêr' parler ; mé', Ti-Jean parlait pàs, lui. I' ont commencé à l'couper, tout l'couper par p'tits morceau'. Après qu'i' â 'té coupé par p'tits morceau', i' était dan in tâ' [tas], â terr'. Quoi c'c'est voulez-vous qu'i' fass' ? la bonn' vieill' fée s'ést en v'nue, lâ ; 'a â pri' 'és morceaux p'i' all' l'â graissé, tout' graissé, p'i' all' l'â tout' collé. Mé', sa tête, all' l'â pàs mis su'...su' 'és épaule'. All' l'â mi' au côté p'i' all' l'â tout' arrangé. P'i' après qu' ça 'té tout' placé, sa tête, au l'guieu [lieu] d'gu'i mett' su' l'bon bor', 'a gu'i a mi' à l'envers. P'is lâ, all' l'brâss' p'i' 'a l'frott' : « Bon, b'en, 'a dit, mon Ti-Jean, 'a dit, t'és r'venu, 'a dit, merci à ta grand-mér' ! — Oui, i' dit, j'ai envie d'fêre enn' d'job<sup>15</sup> ».

I' pâr', i' s'en vâ. « B'en, 'a dit, vâ darguiér', là-bas, lâ. » I' s'en vâ darguiér', détach' sés culott's, p'is bang ! En s' baissan, i' â la fac' su' l'aut' bord. Quoi c' c'est qu'i' 'oé [voit] ? I' se r'leve : i' â eu pœur de d'çâ !

A d'main soèr ! B'en j'vous cont'rai l'restant.

13. *Amanchure* : Arrangement, dispositif, combinaison.

14. *Gang* (angl.) : Groupe, bande, troupe.

15. *Job* (angl.) : Tâche, travail. *Faire une job* : Satisfaire ses nécessités naturelles.

## 9 – LES TROIS CHIENNES

Voici un conte de la Bête-à-sept-têtes.

Tous les ans, tous les deux ans, ou plutôt tous les sept ans, la bête-à-sept-têtes envoyait à telle personne un message lui intimant l'ordre de se rendre à tel endroit à telle heure. Arrivée audit lieu du rendez-vous, la personne désignée devenait la proie de la bête-à-sept-têtes.

Cette année-là, le sort tombe sur un jeune homme. Il n'est marié que depuis très peu de temps. Il reçoit l'avis de s'y rendre en personne afin d'être dévoré par la bête-à-sept-têtes. Il dit à sa femme : « Je suis vraiment trop froussard pour y aller ; je me sauve plutôt, et je me réfugierai dans la forêt. » Il s'habille donc et il s'engage dans la forêt.

Après quinze jours de marche, il arrive, le soir, à une cabane où brillait une petite lumière. Il rentre, une vieille toute menue y vivait : « Bonsoir, mon petit garçon !

– Bonsoir, bonne grand-mère !

– Tu n'as pas besoin de me conter ce qui t'amène, je le sais ! Je vais te donner à manger, tu coucheras ici. Demain matin, je te ferai cadeau de ma chienne, elle s'appelle Finette. Tu en prendras bien soin !

– C'est bien ! »

Le lendemain matin, il se lève. La vieille lui déclare : « Tu te rendras chez l'une de mes sœurs, qui demeure à peu près à quinze jours de marche. C'est assez loin ! Lorsque tu y seras arrivé, elle te donnera des conseils ».

Il part donc, accompagné de sa chienne. Après une quinzaine de jours environ, il aperçoit un château, il s'y rend. Une autre bonne vieille est là. Elle le reçoit en ces termes : « Tu n'as pas besoin de conter le pourquoi de ta visite, je le connais. Tu as la chienne de ma sœur. Je t'offre également la mienne, elle se nomme Guérit-Tout. Demain matin, tu partiras pour aller chez une autre de mes sœurs ! Il te faudra à peu près dix jours de marche. Elle te renseignera sur ce que tu auras à faire.

– C'est bien ! »

Le lendemain matin, il quitte donc le château, il marche près de dix jours ; il parvient finalement chez une autre bonne vieille. La même scène se produit, elle

lui ouvre la porte en lui annonçant : « Tu n'as nullement besoin de me conter le but de ta visite, je le sais. Je vais te garder quelques jours, pour te permettre de te reposer. Lorsque tu seras prêt à t'en aller, je te dirai quoi faire ».

Deux ou trois jours s'écoulent, le temps du départ survient. Elle lui dit : « Tu prendras également ma chienne. C'est Passe-Partout. Emmène-la avec toi. Aie bien soin de tes trois chiennes !

— C'est bon ! »

Il reprend la route de son village. Le soir, avant de rentrer dans son domaine, ils se sont arrêtés pour prendre un repos bien mérité. Finette, cependant, place ses deux pattes antérieures sur les épaules de son maître, et lui dit : « Écoute !

— Comment tu parles, à présent ?

— Oui, je parle lorsque je le juge nécessaire. Demain soir, tu arriveras chez toi. Lorsque tu pénétreras dans la maison, fais attention ; ne touche point ta femme. La bête-à-sept-têtes est passée chez toi et elle y a couché. Prends espoir ; nous n'aurons plus d'écho de la bête-à-sept-têtes, c'est bien fini. Mais si un de ses poils est resté accroché aux vêtements de ta femme et que tu y touches, c'est assez pour causer ta mort. Fais-lui enlever son linge ! Qu'elle le roule en tas, et toi enterre ces vêtements dehors. Veille également à ce qu'elle se lave soigneusement. Finette passera partout, Passe-Partout fouillera partout et Guérit-Tout léchera tout. Ensuite, tu caresseras ton épouse à loisir.

— C'est bien ! »

Le lendemain, ils poursuivent leur route. En ouvrant la porte de sa demeure, sa femme veut le caresser, après cette longue séparation. Le voyageur refuse de se laisser toucher. Il lui déclare : « La bête-à-sept-têtes a dormi ici. Déshabille-toi, baigne-toi soigneusement, mets ton linge en tas, donne-le-moi, je vais l'enterrer dehors ». Sa femme exécute ses ordres. Passe-Partout, comme prévu, fouille partout, Guérit-Tout la suit et lèche tout ; enfin tout est inoffensif. Lorsque son épouse eut achevé sa toilette, il la prend par le cou et il la caresse, ensuite, il lui conte son aventure. « Où as-tu pris ces trois chiennes-là ? » demande l'épouse. Patiemment, il lui fait part de tous les détails que lui-même avait vécus.

Cependant, sa femme commence à être jalouse et à haïr son mari pour l'attention qu'il témoigne à ses chiennes qui l'accompagnent dans toutes ses randonnées. Finalement, sa femme décide de l'empoisonner, mais Finette est toujours vigilante et attentive, le nez en avant. Si l'épouse verse une tasse de thé additionné de poison, Finette, d'un coup de patte, la renverse. Il en est de même pour la nourriture.

Sa femme se rend à l'évidence : c'est peine perdue de vouloir supprimer son mari en présence de ses grandes chiennes. « Elles sont toujours en avant de lui », pense-t-elle. En dernier ressort, elle le presse vivement de l'accompagner chez sa mère et son père : « Voilà bien longtemps que je ne les ai revus, tu te joindras à moi ». De fil en aiguille, il opte pour la décision de son épouse. Cependant, il doit

emmener ses chiennes avec lui car il n'est nullement censé les abandonner. Mais son épouse lui rétorque : « Tes trois chiennes resteront ici ! Pour une fois, nous ne partirons que deux ».

Enfin, il se rend aux volontés de sa femme. Il enferme ses trois chiennes dans une des chambres. Les deux époux montent dans le carrosse et les voilà partis ! Arrivés chez les parents de l'épouse, on célèbre la fête : il y avait si longtemps que l'on était séparé ! Deux ou trois jours s'écourent, la femme garde toujours l'idée de faire disparaître son mari.

Pendant la nuit, elle ne trouva pas d'autre moyen que d'enfoncer une épingle à chapeau dans la tête de son époux : la mort s'en suivit. Le lendemain, ses parents et elle-même se lèvent. Le mari est mort. Le prêtre vient. Ensemble, ils organisent la veillée du corps d'une durée de trois jours, suivie de l'enterrement. Quittons-les ici et revenons aux trois chiennes demeurées seules à la maison de leur maître.

Finette marche de long en large dans la chambre en regardant les deux autres. Elle leur dit : « Notre maître est mal pris, il faut le sauver, mais comment faire ? Les portes sont verrouillées ! » Elle scrute en tous sens. Tout à coup, Finette se retourne vers Passe-Partout : « Toi, qui passes partout, tu te glisseras donc par le trou de la serrure, tu la forceras et tu essaieras de l'agrandir. Si tu te fais mal, reste de l'autre côté ; à nous deux, nous l'élargirons suffisamment pour que Guérit-Tout puisse y pénétrer à son tour ; ainsi, elle ne sera pas trop meurtrie et elle nous guérira toutes les deux.

— C'est bien ! »

En tête, Passe-Partout s'introduit dans la serrure, la brise un peu, le trou est si petit ! elle se déchire et elle tombe en morceaux de l'autre côté. Finette suit le même chemin et finalement Guérit-Tout ; le trou est assez grand pour cette dernière. Elle ne subit pas trop de dommage, il est vrai qu'elle a eu soin de se lécher. Ensuite, elle s'ingénie à guérir les deux autres. Toutes les trois sur pattes, elles prennent la route et se dirigent vers le village, à la rencontre de leur maître.

Trois jours se sont écoulés. Au village, les préparatifs des funérailles se sont organisés. Tous les parents accompagnent le cercueil au corbillard qui doit le mener au cimetière. Tout à coup, ils aperçoivent dans le chemin, une nuée de poussière qui s'approche. Curieux, les gens arrêtent la procession et n'ont d'yeux que pour cette traînée de poussière qui s'en vient.

En effet, les chiennes arrivent, la femme les reconnaît. Elle veut fermer la portière du corbillard, il est trop tard ! Finette y saute la première, elle renifle partout. Les deux autres la suivent. Passe-Partout y découvre l'épingle, l'arrache et Guérit-Tout relâche si bien son maître que ce dernier reprend vie et se lève. Dès qu'il est sorti du véhicule, près de la portière, Finette place ses deux pattes sur les épaules de son maître, en lui révélant : « C'est ta femme qui a essayé de te supprimer, car elle est jalouse de nous. Si elle avait la chance de se débarrasser de toi et

de nous ensuite, elle serait bien heureuse. C'est là son désir. On t'a bien recommandé de ne jamais nous quitter et de nous garder auprès de toi.

— C'est la première et dernière expérience de ce genre ! Désormais, vous m'accompagnerez sans cesse ! »

Il se retourne vers sa femme : « Puisque tu veux me détruire, je m'en vais avec mes chiennes ».

Escorté de ses trois amies, il prend la route. Il marche jusqu'à l'extrémité du chemin, ensuite, il s'engage dans la forêt. Le soir, il se couche, ses chiennes s'étendent autour de lui, il n'a pas froid. Le lendemain, il se lève. Les chiennes ont disparu. Ah ! il en a bien de la peine !

Il distingue un sentier, il le suit. Il marche en longeant des vallées, qu'importe ! Au haut d'une colline, il découvre de l'autre côté, une grande cour. Des arbres et des fleurs y poussent en abondance et au milieu, se dresse un magnifique château.

Que voit-il ? Trois belles princesses sont assises sur le balcon, elles se balancent. Le voyageur se dirige vers le château. Lorsque les princesses l'aperçoivent, elles viennent à sa rencontre. En premier, il s'inquiète de ses chiennes. Les trois princesses éclatent de rire. « Tes trois chiennes, c'est nous autres. Nous avons été emmorphosées par une fée. Pour être délivrées, il nous fallait accomplir ce que nous avons réalisé. À présent, nous sommes délivrées ; tu vivras avec nous, tu choisiras l'une d'entre nous pour épouse et tu établiras ta demeure ici ».

À demain soir, je vous conterai le reste !

## LES TROIS CHIENNES

*Le récit folklorique raconté le 18 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris d'Élie Bergeron, à Sudbury, vers 1928.*

*Enregistrement no 1336. Conte-type 315.*

Çâ, çâ vâ êt' le cont' d'la bête-à-sept-tête' ; on vâ parler d'la bête-à-sept-têt's.

Dans cés plaç's-lâ, quant' ... à tou' 'és an ou tou' 'és deux ans... à tou' 'és sept ans, la bête-à-sept-tête' envoyè' enn' nouvelle à 'n tell' place, à n' telle heure, enn' parsonne était s'posée [supposée] d'allé' 'a rencontrer, lâ, p'i' 'a arrivait lâ, p'i' 'a 'és mangè' [mangeait], ell'.

Te'jou', c'tte année-lâ, ça a tombé su' in jeune homm' : ça f'sait pàs longtemps qu'i' était marié. I' r'çoé' la nouvell' : c'est lui qu'été' ôbligé' d'aller s'fér' manger par la bête-à-sept-tête'. I' di' à sa femme, i' dit : « Moé, i' dit, j'trop pèureux pour aller lâ ! I' dit, j'me pouss'<sup>1</sup> plutôt : j'prends l'boâs<sup>2</sup>. » Te'jours qu'i' s'greill' [gréer]<sup>3</sup> p'i' i' prend l'boâ' ; i' s'en vâ.

Ho ! ... ça f'sè' à p'près quinz' jours, j'cré' b'en, qu'i' marché' ; i' arrive, l'soèr, à 'n p'tit' lumière. I' rent' lâ ; enn' vieille, enn' p'tit' vieill' : « Bonsoèr, mon p'tit garçon ! — Bonsoèr, bonn' grand-mère ! — Ah ! 'a dit, t'as pàs besoin d'me conté', 'a dit, que c' c'est qu'tu viens fair' ; j'eul l' sé' ! 'A dit, m'às t'deunné' à manger. Tu vâs t'couché' écitt'. Demain matin, 'a dit, m'en vâs t'deunner ma chienne, écitt' ! Çâ, c'est Finett', son nom. Aie z-en b'en soin ! — C'est b'en ! »

I' mange, i' s'couch', p'is l'lend'main matin, i' s'lèv'. Lâ, 'a dit : « Tu vâs t-en-allé', 'a dit, su' in aut' de mès soeur', 'a di', 'a ést p'us loin. Ho ! çâ vâ t'prend' à p'près 'n quinzain' de jour', 'a di', aller lâ. 'A dit, rendu lâ, 'a di', 'a vâ t'dir' quoi c' c'est faire, ell' ! »

L'lend'main matin, i' pâr' a'ec sa chienn', p'i' i' s'en vâ. I' â marché à pe' près quinz' jours. To'hour', i' arrive au p'tit château ; i' rent' lâ. C'st encôr' la bonn' vieille : « Ah ! 'a dit, t'as pàs besoin d'me dire, 'a dit, quoi c'tu viens faire, 'a dit,

1. *Pousser (se)* : Déguerpir, partir précitamment.

2. *Bois (le)* : Ici, la forêt.

3. *Gréer (se) [gréyer]* : S'habiller.

j'eul l'sé ! 'A dit, çâ, c'é 'a chienn' de ma soeur. 'A dit, j' m'en vâs t'deuner la mienn', ma chienne. 'A dit, ma chienn' s'appell' Guérit-Tout. Demain matin, 'a dit, tu vâs partir, tu vâ' aller su' in aut' de més soeur'. Ah ! 'a dit, ça vâ t'prend' à p'près dix jour' à aller lâ. 'A di', 'a vâ t' dir' quoi c'c'est faire, ell'. — C'est b'en ! »

L'lend'main matin, i' pârt, p'i' i' s'en vâ. I' â marché à p'près enn' dizain' de jour', i' â arrivé su' 'a bonn' vieille. Ah ! quand qu'all' l'a vu arriver c'st encôr pareil. Elle, 'a rouv' la port' : « T'as pâs besoin d'me dire, 'a dit, quoi c'c'est qu'tu viens fair' : j'eul l'sé ! 'A di', écitt', lâ, j'm'âs t' garder deux t'oâs [ trois ] jours, lâ ; 'a dit, tu vâs te r'pôser. Mecqu'tu seill' [ sois ] prê' à partir, 'a dit, j'te dirai quoi fair' . »

Deux, t'oâs jours se pâss'nt, ça vient l'temps d'partir. 'A dit : « Tu vâs prend' ma chienn' . » Lâ, j'ai nommé Finett' p'is Guérit-Tout, eh ? « Cell'-là, 'a di', 'a s'appell' Pâss'-Partout, cell'-là. 'A di', emmèn'-là avè' [ avec ] toé ! Aie z-en b'en soin d'cés t'oâs chienn's-lâ ! — Ça bon ! »

I's part'nt. Lâ, i' s'en r'tourn' che' z-eux. To'hou' que l'soèr, avant d'arriver che' z-eux, lâ, i's sont arrêtés pour coucher. Finette, 'a s'lev' lés deux patt's su' 'és épaul's de son maît', 'a di' : « Écout', lâ ! — Commen [ comment ], i' dit, tu parle' ? — 'A di', oui, j'parl'. J'parl' quand j'su's mal pri', moé ! 'A dit, lâ, tu vâ' arriver che' vous, d'main soèr. Ta femme, 'a dit, mecqu' tu rent's dan 'a meson [ maison ], lâ, fais-y attention, touches-y pâ ! 'A dit, la bête-à-sept-tête' â 'té che' vous ; mé, lâ, la bête-à-sept-tête', on n'attendra [ n'entendra ] p'us parlé', ell' : c'est fèni, çâ ! 'A a couché che' vous, la bête-à-sept-têt's. T'ed [ peut-être ] b'en l'inqu' [ rien que ] in pouell [ poil ] d'la bête-à-sept-têt's pri' après ta femme, 'a dit, c'st assez pour t'fair' mourir, çâ, toé ! Touches-y pâ ! 'A dit, fais-lâ laver comm' fau', elle : ôt' son ling<sup>4</sup> d'ssus son dos, roul'-lé d'in tapon,<sup>5</sup> sors-lé dehouor [ dehors ] p'i', 'a di', enterr'-lè'. 'A dit, Finett' vâ pâsser partou', ell', Pâss'-Partout, 'a dit, vâ fouiller partout. Guérit-Tou', 'a di', 'a vâ licher tout' ; après çâ, 'a dit, tu pourrâ' 'a caresser ta femm'. — C'est b'en ! »

L'lend'main, i's part'nt p'i' i' arriv'nt che' z-eu'. En rouvrant la port' che' z-eux, sa femm', ça f'sait longtemps qu'i' était parti, 'a veut l'caresser, mé, i' s'laiss' pâs toucher. Lâ, i' gu'i dit : « La bête-à-sept-tête' a v'nu couché' écitt' ? Tu vâs t'déshabiller, p'is tu vâs t'laver comm' faut, prend' in bon bain ; ton linge, i' dit, deunn'-moé-lé ! » Ramâss' son ling', met çâ d'in tâs, p'i' i' vâ enterrer çâ dehouor. Lâ, 'a pren in bon bain, ell' ; Pâss'-Partout, lâ, elle, 'a s'mè' à fouiller partout. Guérit-Tout pâss' par arguière et lich' tout' partout : tout ést b'en net. Lâ, après qu'sa femme â 'té lavée, changée en net', lâ, i' a prend par le cou, enn' bonn' carresse. Après qu'la carresse ést fènie, b'en, lâ, 'a gu'i cont' son aventure, ell'. To'hours que, p'i' 'a dit : « Cés t'oâs chienn's-lâ, 'a di', èou' c' c'est qu' t'as pris çâ ? » Lâ, i' gu'i â conté tout'. Bon, b'en, lâ, 'a d'mandait p'us d'question [ questions ], 'a savait.

4. *Linge* : Vêtements, habits.

5. *Tapon* : Paquet, tas, amas.

To'jours que lâ, j'sé' pàs comment ça l'â arrivé, to'hours que sa femme a commencé à v'nir jalou', 'a commençé' à v'nir jalou', 'a commençé' à l'haïr, son mari, pour l'amour de cés t'oàs chienn's-lâ qu'étaient to'hour' avec. To'hours qu'a asseyé' [essayait] à l'empoésonner, mé', sa Finett', lâ, 'a était to'hours l'né' [nez] en avan, ell' ; si 'a gu'i deunnè, enn' tâss' de thé empoésonné, b'en, Finette était lâ, 'a renvarsè' 'a tâss'. Si 'a gu'i deunnait du mangé' empoésonné, Finette était lâ, 'a renvarsait çâ.

To'hours que sa femm' s'mè' à dire, 'a dit : « J'cré' b'en, ça m'ser' [sert] à r'guien de l'empoésonné' écite avec cés grand's chienn's-lâ, 'a di', i' y a pàs moyen ! 'A di', i's sont te'jour' en avant d'lui ! » 'A s'mè' après son mari, to'hour', 'a dit : « Tu vâs v'nir faire in tour su' ma mér', mon père ; 'a dit, v'lâ longtemps que j'lés ai pàs vu', 'a dit, tu vâs v'nir ! » D'in affaire à l'aut', b'en, i' s'décid' de gu'y eller. Foulait [fallait] qu'i' emmèn' sés t'oàs chienne' avec lui ! I' était pàs s'pôsé d'lés laisser, sés t'oàs chienn's. D'eunne affaire à l'aut', elle, 'a dit : « Tés t'oàs chienne', 'a di', i's vont resté' écite, 'a dit, pour eunn' foi', 'a di', on vâ gu'y ellé' 'ienqu' tou' 'és deux. »

To'hou', i' s'décid', laiss' lés t'oàs chienn' à méson ; i' â renfarmé sés t'oàs chienn's dan enn' chamb', p'is lâ, i' on embarqué dans l'carross', p'i' i' ont parti, p'i' i' ont 'té 'oèr son pèr' p'is sa mère. Ah ! quand qu'i' on arrivé lâ, ça f'sait longtemps qu'i' 'és avaient pàs vus ; ça été enn' bonn' cérémonie, çâ ! Fêté' in 'tit peu, to'hou', la fête ést fénie, deux, t'oàs jours se pâss'nt. To'hours, la femm' son idée, elle, était d'détruire' son mari.

To'hours dan 'a nuit' 'a pouvait pàs trouver d'aut' moyen, lâ, su' son père, 'a pren in épingue [épingle] à chapeau, p'i' 'a gu'i plante in épingue à chapeau su' 'a têt'. Ça gu'i â rentré dan 'a carvell', çal l'â tué, çâ. Te'jou', l'lend'main matin, i's s'leve' ; ell', son mari ést mor'. I's font v'nir le prêt' p'i' i's font dés arrang'ments pour le veiller p'is l'enterrer. Lâ, on vâ laisser çâ lâ, p'i' on vâ r'venir aux t'oàs chienn's. Dans l'histoèr' d'in mor', i' meurt, faut l' veiller t'oàs jours, p'i' i's font dés arrang'ments pour l'enterrer. Mé', on vâ laisser fér' çâ, lâ, 'és aut's, p'i' on vâ s'en allé' à 'a méson : lés t'oàs chienn's sont t'ut seul's, lâ.

Lâ, Finette, 'a march' dan 'a chamb', p'i' 'a r'gârde 'és deux aut's, p'i' 'a dit : « Not' maît', lâ, i' ést mal pri' ; 'a dit, fau' aller l'sauver. Comment c'qu'on vâ faire ? 'A di', on ést barré écite partout ! » I' argârd' partout. Finett' se r'vir' de bord, 'a dit : « Pâss'-Partout, toé, 'a dit, toé tu pâss's partou' ; 'a dit, pâss' don par l'trou d'la serrure. Asseille [essaie] à l'forcer p'i', 'a dit, l'égrandir ; 'a dit, co' minm' qu'tu frais mal d' l'aut' bord, ress'lâ ! 'A dit, moé, 'a dit, m'âs passer, p'i', 'a dit, Guérit-Tou', on vâ asseyé' à égrandir le trou, mecqu' 'a pâsse, ell', si 'a ést pàs trô' abimé', 'a vâ nous guérir, ell' ! — C'est b'en ! »

Finett', la première 'a pâss' dans l'trou, bris' la serrure in 'tit peu, to'hou' ; mé', l'trou ést pàs b'en gran : 'a s' déchire, 'a tomb' par morceaux d' l'aut' bord. Finette â pâssé, Pâss'-Partout pâss' ; lâ, c'é' 'a dargniér' [dernière], Guérit-Tou' 'a pâss', ell' ; l'trou ést assez gran. 'A pâsse, 'a s'est pàs fait trop mal ; mé, 'a s'est li-

chée, 'a s'est guérie. Là, 'a guérit lés deux aut'. Après qu'is sont guéris, là, i's prenn'nt le ch'min, p'i' on gu'y vâ au village, 'oèr son maît' !

De tout c'temps-lâ, s'est passé t'oâs jours. Lés arrang'ments sont fait' au village. On r'vient là t'ut suite. I's sort'nt dehor' 'és aut' avec le corps pour le rentrer dans l' châriot pour aller l'enterrer. B'en, l'monde, en rentrant l' corps dans l'châriô', i' 'n n'â qui se r'vir'nt de bord p'i' i' aparçoève' enn' poussier' qui s'en vient dans l'chemin, le mond', curguieux [ curieux ], laiss' le châriô' ouvert, sont là qui r'gâr' dans l'chemin, c'tte poussier' qui s'en vient.

Te'jours que, quant' lés chienn's sont v'nue' assez proch', la femm' lés â r'conues qu' c'était sés t'oâs chienn's qui s'en v'naient. Là, 'a a voulu farmer la port' du châriô', ell', mé' trop tard ! Finett', la premièr' qu'é... 'a rent' dans l'châriô', ell', l'nez partout, Pâss'-Partout s'en vient p'i', 'a trouv' l'épingue, all' l'arrach'. Guérit-Tout s'en vient p'i' all' l'liche, all' l'guéri', i' s'leve. In coup qu'i'<sup>6</sup> ést sorti du châriô', i' ést d'bout' à 'a port' du châriot, là, Finett' s' met lés deux mains... lés deux patt's su' lés épaul's de son maît' ; là, 'a gu'i dit quoi c'qui â arrivé ; 'a dit : « C'est ta femm' qui veu' asseyé' à t'détruire ; 'a ést jalous' de n'us aut's. Si 'a pouvait don' t'détruir' toé, p'is nous détruir' n'us aut', 'a s'rait b'en débarrassée ! C'est çâ qu' 'a a fait'. On t'a dit de pâs nous laisser, nous gardé' avè' toé ! — B'en, i' dit, c'est fêni, là ! I' dit, j' m'en vâs vous gardé' avè' moé ! P'i', i' dit, là, j' m'en vâ', i' dit ! Si tu veux m'détruir', j' m'en vâ' a'ec més chiens. »

I' â laissé sa femm' p'is tout c'mond'-là, là, p'i' i' â parti avec sés chienn's. Bon, b'en, i' â marché dans l'chemin, tant qu'i' a eu du ch'min, i' â marché. I' â arrivé au bord du boâs, p'us d'chemin ! I' â pris l'boâs, p'is marche ! Eul l'soèr ést arrivé, b'en, là, i' s'couch' ; lui, s'couch', p'is, lés chienn's s'couche' autour de lui. Lui, enteur [ entre ] lés chien i' ést b'en : i' avait pâs frett'. Te'jou', l' lend'main matin, i' s'lev', p'us d'chienn's ! Lés chienn's sont parties. Ah ! b'en, ça gu'i fait b'en d'la peïn' : sés chienn's !

I' 'oé' [ voit ] comme enn' p'tit' trél' [ trail ]<sup>7</sup>, in p'tit ch'min, t'sés b'en, enn' p'tit' route. I' prend c'tte rout'-là, p'i' i' march'. To'hour', i' â marché, i' â passé in côteau, dés côts, dés vallées, n'import'. To'hou', i' â arrivé dan enn' cô't de minm', p'i' i' mont', p'is su' l'aut' bor', i' aparçoé' enn' grand... enn' grand cour ; c'est clair. Dés â'b's planté' 'à-d'dans, dés fleurs ; dans l'milguieu de d'câ, i' voé' in beau château.

Quoi c'qu'i' voé' ? T'oâs bell's princess' qu'est assis su' 'a gal'rie p'i' i's s'barç'nt. S'en vâ là. I' arriv'. Quand qu'ils [ elles ] l'ont vu v'nir, i's s'en vont l'rencontrer ; p'is là, la première affér', lui, i' s'inform' de sés chienn's. Lés t'oâs princess's s'mette' à rire. I' ont dit : « Tés t'oâs chienn's, là, b'en, c'est n'us aut' ! O' été' emmorphosé, n'us aut's, par enn' fée. Follait fair' de quoi c'qu'on â fait', pour êt' délivrées. Là, on ést délivré ; tu vâs resté' avec n'us aut's, tu vâ' en choésir un' de n'us aut's, tu vâs t'marier p'is tu vâs resté' écitt'. »

A d'main soèr, j'vous cont'rai l'restant !

6. *Un coup que* : Après que.

7. *Trail* (angl.) : Sentier, semblant de route.

## 10—LE PETIT POISSON D'OR

Un vieillard et sa femme demeuraient sur le bord de la mer. Ils étaient pauvres et vivaient des produits de la pêche.

Une journée, le bon vieux quitte la maison pour s'en aller pêcher. Le poisson ne mord pas beaucoup. Mais il attrape tout à coup un poisson... un petit poisson d'or. Ah ! Il le contemple; il est si joli ! « Tu ne nous procureras pas grand chose à manger, mais quoi qu'il en soit, tu feras partie de mon repas !

— Non ! Libère-moi et ne me fais pas mal !

— Comment, tu parles ?

— Lâche-moi et retourne chez toi. Ta jument va mettre bas trois magnifiques poulains; ta chienne aura trois beaux chiots; ta femme accouchera de trois petits garçons. Dans le coin de ton jardin, trois jolis rosiers pousseront. Lorsque les enfants seront suffisamment âgés, ils devront s'éloigner afin de faire fortune. Cependant, les deux derniers quitteront le foyer à tour de rôle ; ils resteront à la maison, et veilleront sur les rosiers. Lorsque le rosier sera penché, cela signifiera que le plus vieux est en difficulté ; l'un des deux devra aller le délivrer. Si le deuxième rosier penche à son tour, ce sera le signe que lui également a des ennuis. Le troisième des garçons devra partir pour libérer les deux autres. Toi, tu pourras pêcher ici aussi longtemps que tu voudras ; il y aura du poisson en quantité !

— C'est bien ! »

Il quitte sa chaloupe et entre chez lui pour attendre les événements prédits par le poisson merveilleux. Après un certain temps, trois beaux garçons naissent.

Les enfants ont quinze ans ; la jument a trois magnifiques poulains, la chienne, trois jolis chiots. Chacun des enfants a choisi les siens et les a domptés à sa manière. A l'âge de vingt et un ans, c'est le temps pour les trois jeunes gens, selon la prédiction, de quitter la maison paternelle.

L'un des trois s'engage sur la route et arrive dans une ville plongée dans le deuil, comme en témoignent un drapeau noir arboré à mi-mât et des fenêtres voilées de tentures lugubres. Il s'arrête dans une auberge et questionne les gens qui s'y trouvent : « Le village est garni de noir ; qu'est-ce que cela signifie ?

— Ne m'en parlez pas, beau prince ! La fille du roi doit aller se faire dévorer par la bête-à-sept-têtes. Tous les sept ans, ce monstre apparaît pour se repaître de quelqu'un, et, cette année, le sort est tombé sur la princesse.

— Il n'y a donc pas moyen de se débarrasser de cette bête-là ?

— Le roi a dépensé plus de la moitié de sa fortune pour la détruire, mais toujours sans succès. »

Le jeune homme n'en écoute pas davantage ; il saute sur son cheval, et double le cortège qui se dirige vers la mer. Il devance la procession de quelques minutes, il crie aux gens : « Arrêtez un peu ; attendez un instant ! Nous allons voir ce que nous pouvons faire de cette bête-là. »

La terre commence à trembler et sur la mer s'élève une grosse houle. La bête-à-sept-têtes en surgit. Elle aperçoit le jeune homme ; il se tenait debout avec son sabre entre son cheval et son chien. Elle lui dit : « Ah ! ce n'est pas toi que je me propose de dévorer ; c'est la belle princesse déjà désignée !

— Avant de dévorer la belle princesse, tu va avoir affaire à moi ! »

Il se retourne vers son cheval en disant : « Mon cheval, fais ce que tu veux ; toi, mon chien, fais de ton mieux ! Moi, j'accomplirai le reste ! »

Il tire son épée et frappe la tête de la bête. Le cheval se cabre, s'élance dans les airs et attaque la monstrueuse tête de ses sabots. Le chien surveille la bataille et, lorsque la bête ouvre la gueule toute grande pour engloûtir le prince, il y pénètre pour en sortir à l'autre extrémité avec une gueulée de viscères. La bête en est affaiblie. En concentrant leurs efforts, ils réussissent à éliminer une des têtes.

La bête est tenace ; elle ne s'arrête pas ; elle continue la bataille. Le cheval lui martelle une autre tête, il l'étourdit. Dès qu'elle a la gueule grande ouverte, le chien saute à l'intérieur pour en ressortir de l'autre bout avec une gueulée d'intestins. La bête est de plus en plus affaiblie. A eux trois, ils parviennent à décapiter une deuxième tête.

La bête-à-sept-têtes lance un appel : « Quartier ! Nous poursuivrons la lutte demain. Tu reviendras, j'aurai sept fois plus de force dans mes cinq têtes que j'en avais aujourd'hui dans mes sept.

— Entendu ! J'y serai ! »

Les deux têtes gisent à terre ; le prince ouvre chacune d'elles, en coupe un bout de langue, l'enveloppe et l'empoche. Ensuite, il hèle son cheval et son chien et tous trois quittent les lieux. Les gens qui assistaient à cette sorte de tournoi, tournent les talons et rentrent chez eux. D'une façon, ils étaient heureux, mais d'un autre côté, ils craignaient que le jeune homme ne pût détruire complètement la bête-à-sept-têtes ; celle-ci se vengerait de nouveau et la situation n'en serait pas améliorée.

Non loin du bord de la mer, résidait un vieux charbonnier. Témoin de ce qui s'était passé, il se rend sur la plage et emporte les deux têtes chez lui. Le lende-

main, tout le monde s'est donné rendez-vous sur le rivage. La bête-à-sept-têtes est enragée. Le cheval se cabre de nouveau et massacre à coups de sabots l'une des cinq têtes, lorsque la bête ouvre la gueule, le chien s'y introduit et en ressort de l'autre bout avec une gueulée de tripailles. Armé de son sabre, le prince le frappe si adroitement qu'une autre tête tombe. Le combat se poursuit et une quatrième tête roule à terre. La bête s'écrie : « A demain ! Je reviendrai avec mes trois têtes, et avec sept fois plus de force que j'en possédais dans mes sept.

— Marché conclu ! »

La bête-à-sept-têtes retourne dans la mer. Le prince ouvre les deux gueules, en coupe à chacune un morceau de langue et les empoche. Il quitte les lieux accompagné de son cheval et de son chien, en abandonnant les têtes sur le sol. Le vieux charbonnier se rend à l'endroit du combat, ramasse les têtes et les apporte chez lui.

Le lendemain, c'est encore le rassemblement qui a lieu au même endroit ; la même histoire se répète. La bête se retrouve avec deux têtes en moins. Il ne lui en reste plus qu'une. Elle dit alors au jeune homme : « A demain, la suite de la lutte ! J'aurai sept fois plus de force que j'en avais dans mes sept têtes !

— Ah ! quand bien même tu posséderais dix fois plus de force, demain, tu auras affaire à moi ! »

Le lendemain, le rendez-vous habituel a lieu. Le combat est terrible. Un instant, le prince passa pour battu, mais il parvint finalement à trancher la dernière tête. C'est ainsi que prend fin la lutte contre la bête-à-sept-têtes. Le vainqueur coupe encore un bout de la langue et l'empoche. Les gens quittent l'endroit, et le charbonnier revient quérir les trois têtes restantes.

Après quelques minutes de marche, le charbonnier, pioche en main, accoste la belle princesse et lui débite des menaces : « Si tu ne promets pas de dire à ton père que c'est moi qui ai tué la bête-à-sept-têtes, ta vie va se terminer ici ! » Pour sauver sa vie, la princesse accepte le compromis. Elle retourne chez elle. Un fait jouait en faveur du charbonnier : durant toute la durée du combat, personne n'avait reconnu celui que l'on nommait le beau prince ; le cavalier avait gardé l'incognito. La partie gagnée, il se retira à l'écart.

A son arrivée au château, la princesse déclara à son père que le vainqueur de la bête-à-sept-têtes est le charbonnier. Le roi emmène le charbonnier au château ; il lui donne l'occasion de prendre un bon bain, de se faire couper les cheveux, d'embellir sa moustache et sa barbe et de l'habiller élégamment. La toilette achevée, il fait assez bonne figure, mais, la princesse refuse d'épouser le charbonnier.

Toutefois, les pourparlers au sujet des épousailles vont bon train. Un grand bal a lieu. Les noces sont annoncées. La princesse adresse une demande à son père : « Vous allez faire battre un ban et inviter tout le monde à mon bal. » Elle espérait ainsi que le beau prince viendrait en personne, et si elle pouvait le rencontrer, tout pourrait entrer dans l'ordre.

Tout le monde s'est rendu au bal, même le soi-disant prince. Le temps de la noce est arrivé et la cérémonie est prête. Le beau prince surgit et rencontre le roi en compagnie du charbonnier ; le roi annonce au distingué visiteur : « J'ai donné la main de ma princesse à l'homme qui a vaincu la bête-à-sept-têtes ». Puis il lui présente le charbonnier. Le prince pose une question importante : « Avez-vous des preuves, Monsieur le charbonnier, qui appuient le fait que vous êtes le vainqueur ? »

— Oui !

— Quelles sont-elles ?

— J'ai les têtes !

— Allez les quérir. »

Le roi envoie des serviteurs les chercher. De retour, ils lui montrent les sept têtes. Apparemment, il n'y avait pas de meilleure preuve. Le beau prince dit au roi : « Demandez-lui donc d'ouvrir ces gueules ! » Les serviteurs exécutent les ordres. Tous constatent la disparition des sept bouts de langue. Le prince s'adresse alors au charbonnier : « Lorsque vous êtes allé quérir les têtes sur le bord de la mer, est-ce que vous avez remarqué qu'il leur manquait un bout de langue ? » Tout penaud, le charbonnier n'osait répondre ; il ne s'était aperçu de rien. En se tournant vers le roi, le prince ajoute : « L'homme qui a tué la bête-à-sept-têtes, c'est celui qui a coupé les bouts de langue. »

Il les prend et les étale sur la table : « Les voilà, dit-il, les bouts de langues ! » Après vérification, tous constatent que les morceaux complétaient parfaitement les langues. Le charbonnier fut jeté en prison et l'on n'entendit plus parler de lui.

Le beau prince épousa la princesse et la fête battit son plein durant plusieurs jours. Le soir des noces, les époux se retirent dans leurs appartements. Avant de se reposer, le prince se rend sur le balcon ; il appelle sa femme et lui demande : « Les lumières que l'on voit là-bas, qu'est-ce donc ? Et celle-ci, qui émet encore plus de lumière ? »

— Ne m'en parle pas ! C'est une ville enchantée, une ville qui obéit à la puissance d'une fée. Tous ceux qui y pénètrent n'en reviennent jamais !

— C'est bon ! »

Ils vont se coucher. Peu après, le prince se lève, s'habille et accompagné de son cheval et de son chien, se dirige vers la lumière. Au moment où il croit toucher le point lumineux, il rencontre une petite vieille usée par le temps et portant de longs cheveux qui traînent par terre. Elle lui dit : « Ah ! beau prince, j'ai assez peur de votre cheval et de votre chien ! Voilà un de mes cheveux, attachez-les donc ! » Le beau prince s'y soumet. Aussitôt qu'il en a entouré le cou de son cheval, celui-ci se change en roche, mais il ne s'en rend pas compte. Il passe également un des cheveux autour du cou de son chien ; celui-ci est emmorphosé en roche. Puis, vient son tour d'être changé en roche. Abandonnons-les à leur sort !

Revenons au vieux, son père. Chaque matin, à son réveil, il se rend au jardin. Or, ce matin-là, une des roses gît par terre. Il réveille le second de ses garçons en lui annonçant : « Ton frère est trahi ou prisonnier quelque part : sa fleur est à terre. Va à son secours ! »

Les trois garçons se ressemblaient comme des gouttes d'eau, leurs chiens et leurs chevaux étaient tellement semblables et qu'il était impossible de les différencier. Le second des frères part donc, pénètre dans la première ville où son frère était passé. En le voyant, des personnes lui disent : « Tiens, le beau prince ! Je t'assure que ta femme est inquiète de toi. D'où viens-tu ? »

— Ah bien, je suis allé faire une visite ! »

Par le fait même, il est certain de suivre les traces de son frère. Il ne s'informe de rien. Il parvient au château. Tous le reconnaissent : « Le beau prince est arrivé. » Quel accueil chaleureux ! Bien sûr, les gens le confondent avec son frère ; lui seul le sait, mais il se dit : « Je suis sur la bonne voie. »

Au soir, avant de se coucher, il s'assied sur la galerie. Il aperçoit au loin une clarté et demande à la princesse : « Dis-moi, ma femme, cette lumière-là, qu'est-ce donc ? »

— Mais je t'ai répondu hier soir !

— Bien, oui, mais je ne m'en souviens plus !

— C'est une ville ; elle est emmorpohée, et gardée par une vieille fée. »

Il comprend tout maintenant ; il se couche. Peu après, il se relève en pensant que c'est bien là que se trouve son frère. Il s'y achemine donc. A l'entrée de la ville, la vieille fée est encore là. Lorsqu'elle l'aperçoit, elle a encore peur, et lui dit : « Prends donc un de mes cheveux et attache donc tes bêtes ! » Au contact de ses cheveux, lui et ses animaux sont emmorpohés. Laissez-les là, et revenons encore au père des trois jeunes gens.

Le troisième des garçons part à son tour et parcourt la même route que ses deux frères. Arrivé à la première ville, c'est encore la même histoire. Au soir, — pour couper au plus court, — ils s'assied sur la galerie en s'informant, auprès de sa femme, de l'origine de ces lumières.

« Voilà déjà deux fois que tu me poses la même question. Il s'agit d'une ville enchantée aux mains d'une vieille fée ! »

— Ah bien ! d'une fois à l'autre, je ne m'en souviens pas ».

Il songe que ses deux frères doivent être là. Il se couche, puis se relève bientôt. Il arrive aux abords de la ville avec son chien et son cheval. La bonne vieille se lamente encore. Elle prend un de ses cheveux... Mais le jeune homme lance son chien et son cheval sur elle en leur criant : « Mange-la, mon chien, cette vieille-là ; et toi, mon cheval, donne-lui des coups de sabots, car c'est sûrement elle qui retient mes frères ici. »

Le cheval rue et mord, le chien la déchire, et lui, avec son sabre, la frappe si fort qu'elle crie grâce : « Arrêtez! Arrêtez !

— Non, lâche d'abord mes deux frères, je m'arrêterai ensuite !

— Accepté ! »

Elle démorphose les deux frères ; ils reprennent leur forme initiale. Ensuite, elle procède à la métamorphose de la ville qu'elle possédait. Les gens se mettent à marcher ; la foule, les automobiles, les voitures, tout reprend vie. Il se débarrassa de la vieille. Ensuite, tous les trois se rendirent chez le roi.

Lorsque la fille du roi aperçoit ces trois hommes-là, elle s'écrie : « Mes trois maris, ce n'est pas possible ! » Tous les trois se placent face à elle en lui demandant : « Quel est celui d'entre nous qui est ton mari ? » Elle les scrute puis elle déclare : « Je n'en sais rien ! »

Son vrai mari lui affirme : « Nous ne te tromperons pas. C'est moi qui suis ton mari et ces deux autres sont mes frères. » Il lui conte alors les longs épisodes de ses aventures.

Au revoir, au prochain conte !

## LE PETIT POISSON D'OR

Récit folklorique raconté le 18 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris d'Élie Bergeron de Sudbury, vers 1925.

Enregistrement no 1338. Conte-type 303 I a, II, 300 II, III, IV, V, VI, 303 III c, d, IV a (rosier), V a.

Çâ, c'était in vieux p'i' enn' vieill' qui restè', oh ! on vâ dir' su' l'bord d'la mer, b'en pauv' 'és aut'e' itou. Quoi c' qu'i's faisaient pour viv' ? Pêcher du poésson.

Te'hours, c'tta journée-lâ, l'bon vieux pârt, p'i' i' s'en vâ pour pêcher du poésson ; ça mordait pâs beaucoup. Po'gne in p'tit poésson, in p'tit poésson d'or. Ah ! i' dit : « R'gârd' don c'beau p'tit poésson ! Ah ! b'en, i' di', o' [ on ] a'ra pâs grand chose à manger, mé', i' dit, j'te mang' pareil<sup>1</sup> ! — L'poésson : Non ! Décroch'-moé, p'i' i' dit, fais-moé pâs mal. — Comment, tu parl's, 'tit poésson ? — I' di', oui, j'parle. I' dit, lâch'-moé, lâ, p'i' i' dit, vâ-t-en che' vous, p'i' i' dit, che' vous, lâ, i' dit, ta jumen, i' di', 'a vâ a'oèr t'oâs beaux poulains ; ta chienne, 'a vâ a'oèr t'oâs beaux p'tits chiens, ta femme, i' di', 'a vâ a'oèr t'oâs p'tits garçons. Dans l'coin du jardin, che' vou', i' di', i' vâ pousser t'oâs beaux rosiers. Mecqu' lés enfants seille' [ soient ] assez vieu', i' dit, vâ folloèr qu'i's parte', i' dit, pour aller fair' fortun'. Mé', i' dit, lés deux aut' i's vont partir chequin [ chacun ] leu' tour ; i' dit, lés deux aut's rest'ron à méson, p'i', i' ouatch'ron [ watch ]<sup>2</sup> i' dit, l'rosier. Mecqu'eul rosier seill' penché, çâ, ça voudra dir' que l'plus vieux, lâ, i' ést dans l'troub' ; l'aut' faudra qu'i' a'lle l'délivrer. Si le deuxièm' rosié', i' dit, penche encôr', b'en, i' di', i' s'râ dans l'troub', lui 'tou. L't'oâsième, i' faudrà qu'i' gu'y a'lle ; i' di', i' vâ délivré' 'és deux aut's. P'i', i' dit, toé, i' dit, tu peux pêché' écott' tant qu'tu voudrà' ; du poésson tu vas 'nn a'oèr r'guien qu'en mass'<sup>3</sup> ! — C'est b'en ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ che' z-eux, fait c'que l'poésson gu'i' â dit. C'est pas b'en long : che' z-eu', i' r'ssout<sup>4</sup> t'oâs beaux garçons.

Ah ! lés p'tits garçons, rendu' enn' quinzain' d'années, v'lâ enn' jument, t'oâs beaux poulains, la chienn', t'oâs beaux p'tits chiens. To'hours, lâ, i' ont choési che-

1. *Pareil* : Quand même ; quoi qu'il en soit.
2. *Watch* [ to ] (angl.) : Surveiller, guetter
3. *Masse* (en) : Beaucoup, en grande quantité.
4. *Ressoudre* : Arriver, survenir.

quin un, p'i' i' ont commencé à dompter çà à leu' magnier'. To'hours, rendu' à vingt et in ans, c'est l'temps d'partir.

Lâ, i' n'â in qui pârt, prend l'chemin, i' arriv' dan enn' ville. I' aparçoé le... i' y avè' in flag<sup>5</sup> dans 'a vill', p'is l'flag ètè' à mo'quié mâ' [à mi-mât], in flag noèr, tout's lés châssis garni' en noèr. To'hou', i' arrette à in hôtel, lâ, p'i' i' d'mande, i' dit : « Dis-moé don, i' dit, quoi c' ça veut dire, i' dit, l'village ést tout' garni en noèr ? — Parlez-moé z-en pâ', i' dit, beau princ' ! La fill' du roi, i' dit, s'en vâ s'fair' manger par la bête-à-sept-tête'. A tou' 'és sept ans, la bête-à-sept-têt's vient, p'i', i' dit, lâ, c'est l'tour d' la princess' ! — Commen, i' di', i' y a pâs moyen d'détruir' çà, c'bêt'-lâ ? — Ah ! i' dit, le roi a dépensé pluss' que d'la mo'quié d'sa fortun' pour détruir' çà, i' ont jamais 'té capab' ! »

I' en parl' pâs plus long, lui ; i' pârt p'is saut' su' son ch'fal, p'i' i' pâsse en avant d'la... procession qui s'en allè' à 'a mer, p'is lui, i' s'en vâ en avant, p'i' i' arriv' lâ ; quand qu'i' â arrivé lâ en avant dés aut's, comm' de raison, p'is quand lés aut', i' 'és â vus v'nir, i' 'és â fait arretter su' l'bord d'la mer ; i' di' : « Arretté' in peu, i' di', attendé' enn' minute ! On vâ o'èr [voir] c'bêt'-lâ, quoi c'qu'on peut faire avec. »

To'hours que la terr' commence à trembler, p'is la mer, lés grosse' houl's çà l'vait. Qui c'qui r'ssout ? La bête-à-sept-tête'. I' aparçoè' l'princ' ; l'prince était d'bout' a'ec son sâb', son jual p'is son chien au côté d'lui. « Ah ! i' dit, c'est pâs toé, i' a dit, que j'su's supposé d'mangé' à matin, i' dit, c'est la bell' princess' ! — B'en, i' di', avant d'manger la bell' princesse, i' dit, tu vâ' a'oèr affère à moé ! »

Lâ, i' se r'vir' su' l'bord de son jual [cheval], i' dit : « Mon jual, i' dit, fais c'que tu veux, toé ! Toé, mon chien, i' dit, fais quoi c'tu veu' ! I' dit, moé, i' dit, m'âs fair' le restant ! »

Lâ, i' s'mè', à coups d'épée, lui, à tapocher su' 'a têt', tapoche' après çà, c'tte bêt'-lâ. Le ch'fal, lui, i' fait l'inqu' prend' lés air' assé haut, p'i' i' s'mè' à piloter<sup>6</sup> su' 'a tête avec sés patt's. Le chien, lui, i' ouatch [watch] çà, p'i' du moment qu'la bête-à-sept-têt's s'rouv'e enn' gueule assez grand' pour po'gner l'princ', le chien rent' dans 'a gueul', lui, p'i' i' sort par l'aut' bout' avec enn' gueulée d'trip's. P'i', à forç' de minm', t'sés b'en, ils l'on affaibli ; to'hou' qu' i' vien à bout d'fair' partir eunn' têt'. La têt' tombe à terr'.

La bête a pâs d'arrette, icitte on bûche, et p'is lui 'tou. Eul l'jual, lui, i' pilot' su' 'és tête', il l'étourdît. Le chien, lui, du m'ment qu' 'a rouv' la gueule assez grand' pour ouvrèr pour la po'gné', i' gu'i saut' dan 'a gueule et p'i' i' sor' à l'aut' bout' avec enn' gueulée d'trip's. Çà l'affaiblit, çà ! Te'hours, fait partir in aut' tête.

Ah ! lâ, la bête-à-sept-tête', 'a dit : « Quartier pour demain ! 'A dit, tu r'viendrâs d'main ; j' m'en vâ' a'oèr [avoir] sept fois plus d'forc' dans més cinq têt's, que j'avais dans més sept ! — I' dit, c'est correck ! I' dit, je r'viendrai ! »

5. *Flag* (angl.) : Drapeau.

6. *Piloter* : Piétiner, fouler aux pieds.

Le prince, i' appell' son ch'fal, appell' son chien, p'is, lâ, i' s'en vâ. Lés deux têt's qui étè' à terre. . . I' rouv' la têt' de une, i' pren in bout d'la langue, i' coupe in bout d'la langue, env'lopp' çâ p'is met çâ dans sa poche. I' s'en vâ, p'i' rouv' la gueul' de l'aut', coupe in bout d'la langu', met çâ dans sa poch'. Pârt, p'i' i' s'en vâ. Eul l'monde r'vir' de bord, p'i' i's s'en vont tout'. I' était content, l'mond', d'enn' magniér', p'is d' l'aut' magniér', si i' peut v'nir à bout d'la détruire', tant mieux ! P'is, si i' ést pàs capab' ça vâ t'ed b'en êt' pir' !

Pàs b'en loin d'lâ, to'hour', i' y avè' in vieux charbognier [ charbonnier ], lâ ; i' à attendu parler d'çâ, lui, i' â vu çâ, lui ; i' pârt, p'i' i' s'en vâ lâ, ramâss' lés deux têt's p'i' i' és emmèn' che' z-eux. L'lend'main, donc, i' r'vien encôr', p'is lâ, la bête-à-sept-tête' ést enragée noir. Lâ, l'cheval pren 'és air' encôr' p'is commence à piloter su' 'és tête', et p'is la bête-à-sept-têt's s'rouv' la gueul', mé' l'chien, i' rent' dedans p'i' i' sor' à l'aut' bout' a'ec eunn' gueulée d'trip's. P'is lui, b'en, avec son sâb', b'en, ça tapoch'. Vien à bout d'fair' partir enn' tête. Ah ! lâ, ça tapoch', mé', vien à bout d'fair' partir enne aut' têt'. V'lâ deux têt's de partie. 'A dit : « Quartier pour demain ! 'A dit, j' m'âs r'venir demain avec mes t'oâs tête', 'a dit, m'â' a'oèr sept fois plus d'forç' que j'avais dans més sept ! — C'ést correck ! »

La bête-à-sept-tête' eurvir' de bord p'i' 'a s'en vâ. Lui, i' rouv' encôr' la gueul' p'i' i' coupe in bout d'langu', p'is met dans sa poche. Après qu'i's sont partis. . . lui, lés tête', i' 'és laissait lâ, lui. . . eul l'vieux charbognier s'en vâ, prend lés tête', i' 'és emport' che' z-eux.

Te'jou', l'lend'main, i's s'en r'vienne' encôr', p'is c'st encôr' la minme histoèr' : fait partir deux têt's. Lâ, i' gu'i en ress' p'us r'guien qu'une ; 'a dit : « Quartier pour demain ! Dans ma têt', demain, m'â' a'oèr sept fois plus d'force, 'a dit, qu' j'avais dans més sept ! — Ah ! i' dit, co' minm' [ quand bien même ] tu 'n n-a'rais dix fois p'us d'forç', tu vâ' a'oèr affère à moé encôr' demain ! »

Eul l'lend'main, i' r'tourne encôre. Ah ! b'en, lâ, ça a joué dur, par 'amp' [ exemple ]. In peu pluss', le princ' se faisait batt', mé', i' ést v'nu à bout : coup' la têt' ! Lâ, l'histoèr' d'la bête-à-sept-têt's, c'ést fèni ! Coupe encôre in bout d'la langu', met dans sa poch'. Lâ, l'mond's s'en vont ; le charbognier, lui, vâ qu'ri' lés t'oâs aut's têt's, p'is lés emport' che' z-eux.

In coup rendu in bout', i' po'gn' la bell' princess' t'ut seule avec sa pioch', lâ, i' fait promett'e à 'a bell' princesse, i' dit : « Si tu dis pâ' à ton père, i' dit, qu'c'ést moé, l'charbognié', i' dit, qu'â tué la bête-à-sept-tête, i' dit, ta vie 't-au bout' écit't'. » La princess', pour viv', ell' : « C'ést correck ! » 'A s'en vâ che' z-eux mé', tout l'temps de c'te combat-lâ, qui c' qui faisait çâ, qui s'battè' a'ec la bête-à-sept-têt's ? Paronn' le savait : l'beau prince s'faisait pâ' acconnaît' par paronn', lui ! Du moment qu'sa batâille était fènie, i' s' poussait su' in aut' bord.

Te'hours que, lâ, i' on arrivé au château. La princess' di' à son père, 'a dit : « C'ést mecieu l'charbognié', 'a dit, qui â battu la bête-à-sept-tête'. » I's prenn't mon charbognier, p'is l'emmen' che' z-eux, p'i' l'rent' dans in bain, ils l'lave', ils

l'trime<sup>7</sup>, i's coup'ent lés jeux [ cheveux ], i's trim'nt la moustach', fait la barbe et p'i' ils l'habill'nt comme i' faut. P'i' après qu'i' ést b'en habillé, ils l'trouv'nt pás trop pir'. Te'hours, j'vous dis qu'la princesse 'a voulait pas marguier c'te charbo-gnier-lâ.

Te'jours que, là, b'en, i's sont en cérémonie de s'marié' : in gros bal au châ-teau ! P'is c'est pás dról'. Te'jours que, là, la noc' s'est annoncée, quand est-c' qu'i' étaient pour fair' la noc'. P'is là, la princess' di' à son pére, 'a dit : « Vous allez fair batt'e in ban, 'a di', inviter tout l'mond'. » Dans son idée, elle, 'a... t'ed b'en que l'beau princ' vâ v'nir ! Si 'a peut l'o'èr [ voir ], 'a vâ êt' correck !

To'hours que tout l'monde i' ont 'té, p'is le prince i' gu'y à été lui 'tou. Ça fait que, là, le temps d'la noce ést arrivé, la cérémonie ést prêt pour se faire. Eul l'beau prince r'ssout p'i' i' s'en vâ trouver le roi p'is l'charbognié' ; i' dit : « J' m'en viens deunner la main, i' di', à l'homme qui à battu la bête-à-sept-têt's. » Le roi se r'vir' de bor', i' dit : « C'est mecieu l'charbognié, i' di', écitte ! — I' di', a'-vous dés preuve', i' dit, mecieu l'charbonnier comm' de quoi c'est vous qui l'â battue, c'tte bêt'-là ? — Ah ! i' di', oui ! — Quoi c'est qui sont vos preuv's ? — B'en, i' dit, j'ai lés têt' ! — I' di', allé' 'és qu'ri' ! »

Lâ, i' â envoyé dés sarvan [ servants ]<sup>8</sup>, i' ont 'té qu'ri' 'és têt's, p'i' i' arrive', i's monteur [ montrent ] lés sè' [ sept ] tête'. I' y avait r'guien d'plus beau, p'is r'guien d'plus prouvant que d'ça ! Le beau princ' se r'vir' de bor', i' di' au roi, i' dit : « D'mandez-y don, i' dit, qu'i' rouv' la gueul' de cés têt's-lâ. » Rouv' la gueul' de cés têt's-lâ, i' gu'i' manque in bout d'langué. I' dit : « V'vous êt's pâ' aparçu de d'ça, i' dit, quand vous avé' été 'és qu'ri', i' dit, su' l' bord d'la mer, i' dit, qu'i' manqué' in bout d'langu' ? » L'charbognié était là ; i' s' n'est jamé' aparçu, lui ! I' [ le prince ] se r'vir' su' l' bord du roi, i' dit ; L'homme, i' dit, qui a teué la bête-à-sept-tête', i' dit, c'est lui qui à coupé les bouts d'langu's ! »

Lâ, i' prend lés langu's de d'dans sa poch' p'i' i' 'és étend su' 'a tab'. « Lés v'lâ, i' dit, lés bouts d'langué', i' di', écitt' ! Mettez-les, là ! » Lés bouts d'langu's fai-saient b'en. Ah ! i' ont po'gné l'charbognier, là, p'i' ils l'on emprisonné. On n'at-tendra p'us parler d'lui !

Lâ, i' ont marié le prince avec la princesse. Ah ! b'en, là, ça a fêté, hein, p'ted b'en deux, t'oàs s'main's. To'hours, pour fénir ça, au plus vit', là, l'soèr, i's part'nt p'i' i's mont'nt s'coucher, mé', dans leu' chamb' à couché', i' y avait comme enn' port', p'is là i' y avé' enn' gal'rie. C'fait qu'avant de s'coucher, lui, i' vâ s'assir' su' 'a gal'rie. I' appell' sa femme, i' dit : « Vien écitte ! I' dit, quoi c'est qu' c'é', i' dit, cés lumiér's-lâ, là, qu'on voé' là-bâs, là, c'tte bell' gross' lumiér-lâ ? — Ah ! ça, 'a dit, parles-en pâ', 'a dit ! Ça, 'a dit, c'st enn' ville, 'a dit, c'st enn' fée c' vill'-là. Tout' de quoi c'quí rent' dans c'vill'-là eursort pás ! — Ça bon ! »

7. *Trimer* [ to trim ] (angl.) : Arranger, ajuster, habiller, orner.

8. *Servants* : Serviteurs.

Laiss' çâ fér' de minme ; i's vont s'coucher. Pâs longtem [ longtemps ] après qu'i' ést couché, i' s'lev', s'habill', s'en vâ à écurie, prend son ch'fal, son chien, en'oueill' [ envoie ] pour la p'tit' lumiér' ! Comme i' arrive à 'a p'tit' lumiér', quoi c'qu'i' 'oé' ? Enn' p'tit' vieill', la mouss' dans l'visag' p'is dés grands jeux [ cheveux ] longs qui traîne' à terr' : « Ah ! beau princ', beau prince, 'a dit, j'ai assez pœur de vot' cheval p'i', 'a dit, vot' chien, quien [ tiens ! ], 'a dit, v'lâ in d'més ch'feu' [ cheveux ], 'a di', attachez-lés don ! » Eul l'beau princ' po'gne un d'sés ch'feu' p'i' i' vâ pour attacher l'joual. En faisant l'tour du cou du jual, le jual vire en roche. I' s'en n'est pâ' aparçu ; fait l'tour du cou du chien, l'chien fait pareil : c'st enn' roch', p'is lui 'tou. Sont emmorphosés, s'sont en roch's, t'oâs roch's ! On n'en r'parl'râ p'us !

On vâ r'venir su' l'vieux, son père. A tou' 'és matin, i' se l'vait p'i' i' allé' 'oèr dans l'jardin. I' arriv' lâ, c' matin-lâ, la rose, i'y en â eunn' qu'ést à terr'. Vâ réveiller l'deuxieum' de sés garçons, p'i' i' dit : Ton frère ést trahi, ou bien i' doé' êt' mal pri' en que'qu' pârt : sa fleur, i' di', 'a ést à terre. I' dit, vâ 'oèr pour. »

C'était tou' 'és t'oâs garçon. . .étaient pareils lés t'oâs ; lés chiens p'is lés jouaux c'était pareil. Un, vous étiez pâs 'pab' [ capable ] d'eul différencier. Te'hours qu'i' pârt. I' arrive à 'a promiér' ville éioù c'que son frère avait rentré : « Quiens, beau prince ! En l'voyant, j'te dis qu'ta femme ést inquièt' de toé, lâ ! Quoi c'tu fè' ? — Ah ! b'en, i' dit, j'ai 'té faire eunn' vésit' ! »

Lâ, i' se 'nn ést aparçu : i' di', i' a pâssé écite ! I' s'inform' pâs de r'guien, mé', à tou' 'és fois qu'i's l'oueill'nt [ voient ] . . . To'hours, là-d'ssu' i' s'en vâ p'is trov' le château, b'en, ils l'ont r'connu, 'és aut' : « Eul l'beau prince ést arrivé ! » P'is c'ést pâs drôle ! I' sé' b'en, lui, qu'c'ést pâs lui, mé', i' dit : « J'su's su' 'a piss' [ piste ] pareil ! J' su's bon, lâ ! !

To'jours, rendu au soèr, i's vont pour s'coucher, lui, vâ s'assir' encôr' su' 'a gal'rie, p'i' i' 'oé' c'lumiér'-là : « Dis-moé don, ma femme, i' dit, c'tte lumiér'-là, i' dit, quoi c' que c'ést ? — B'en, 'a dit, j'teul l'ai di', hier, à soèr, de quoi c'était ! — B'en oui, mé', i' dit, j' m'en rappell' p'us ! — B'en, 'a dit, çâ c'st eunn' vill' qui ést emmorphosée : c'st eunn' vieill' fée qui gard' çâ c'vill'-là ! »

I' comprend tout' ; i' r'vir' de bord, p'i' i' vâ s'coucher. Pâs longtem après qu'i' ést couché, i' s'lève encôre, i' dit : « Ça doé' êt' lâ qu'ést mon fer' ! » I' s'en vâ lâ. Comme i' arriv' lâ, la vieill' fée ést encôr' lâ. Du m'ment qu'all' l'voé' arrivé', 'a 'n â pœur encôre : 'A dit : « Prends don un d'més ch'feu', p'i' 'a di', attach' don tés bête' ! » En touchan un d'sé jueu', i' ést emmorphosé lui 'tou ! On laiss' çâ lâ, p'i' on r'vien encôr' su' son pér' !

Lâ, c'ést l't'oâsieum' qui pârt, prend l'minm' chemin, p'is, quand qu'i' arrive à 'a promiér' vill', c'ést encôr' la minme histoèr'. Rendu au soèr — on vâ sauter l'â t'ut suite — rendu au soèr, i' vâ s'assir' su' 'a gal'rie, i' dit : « Ma femme, i' dit, quoi c'ést qu' c'é', i' dit, c'tte lumiér'-là ? — B'en, 'a dit, v'lâ deux fois qu'tu me d'mand's çâ, v'lâ deux fois que j'te di' 'a minme affère ! — Ah ! b'en, i' dit, j' m'en rappell' pâs d'enn' foi' à l'aut' ! »

Fait qu'lâ, i' pense en lui-minme : « I' doé' êt' lâ qu'sont més frère' ! » I' s'couch' ; pàs longtem après qu'i' ést couché, i' s'leve encôr', p'i' i' arriv' lâ, mé' i' aparçoe' la vieille. Ah ! la bonn' vieill' se lamente encôre. 'A pren un d'sés ch'feu'... « Ah ! ssssequiss<sup>9</sup>, i' dit, chien ! Mang'-lâ, i' dit, c'vieill'-lâ ! Mon jual, i' dit, travaille aprè' ! I' dit, ça doé' êt' ell' qui quient més frère' écitt' . »

Lâ, l'joual commence à quiquer [ to kick ]<sup>10</sup> p'i' à mord'e ; eul l'chien la mord, p'is lui, avec son sâb', vien à bout d'la tapoché' ; 'a ést prè' à s'fair' tuer la vieille ! 'A di' : « Arrette, arrett' ! — Pàs d'arrette, i' dit ! Lâch' més deux frér's, p'i', i' dit, m'â' arretté' après çâ. — B'en, 'a dit, c'ést correck ! »

Lâ, 'a â démorphosé sés deux frér's ; sés deux frér's s' sont r'trouvés r'venu'. 'A â lâché la vill', c'tait toute eunn' gross' vill' qu' 'a qu'nè' [ tenait ], 'A â lâché la vill', p'is l'mond' s'sont mi' à marcher dans vill'. Lés p'tits chârs, lés automobil's, tout' çâ, ça grouillait. La ville éstait r'venué du monde encôr'. Lâ, i' â rajué [ achevé ] d' tué' 'a vieill', lui. Après çâ, i' â parti p'i' i' s'ést en-allé su' le roi.

Quant' le roi p'is la femm' du roi 'a 'oé v'nir cés t'oâs homm's-lâ ; « Mé', t'oâs mari', 'a dit, ça s'peut pâ' ! » I's s'en vienn'nt p'i' i's s'plac'nt tou' 'és t'oâs d'vant la femme. I' ont dit : « Quel est-c' de n'us aut's qui ést ton mari ? — 'A s' mè' à 'és r'gârdé' ; 'a dit, j'eul l'sé' pàs ! »

P'is son vrai mari, i' dit : « On t'jouerâ pâ' ! I' dit, c'ést moé qu'ést ton mari, p'is çâ, i' dit, c'ést més deux frér's. » Lâ, i' â conté son histoèr'.

A d'main après-médi ! J'vous cont'rai l'restant !

9. *Sequiss'* : Cri destiné à lancer un chien à la poursuite de quelqu'un, ou d'un animal.

10. *Kick [ to ]* (angl.) : Ruer, donner un coup d'pied.

## 11 — LA PRINCESSE AU GRAND NEZ

Un homme assez avancé en âge vivait avec ses garçons ; sa vie touchait à sa fin. Un peu avant de mourir, il se décide de donner un héritage à ses fils. Il dit au plus jeune de ses garçons, appelons-le Ti-Jean : « Va chercher la vadrouille qui est placée dans le coin ».

Le fils obéit. Le père lui ordonne de secouer la vadrouille ; il en sort une bourse. « Ramasse-la, dit le vieillard, et prends en bien soin ; toutes les fois que tu y porteras les doigts, tu en retireras trois écus, ni plus ni moins, et il y en aura toujours trois à l'intérieur ! »

Il empoche donc la bourse. Le père lui ordonne à nouveau de secouer la vadrouille ; il en sort une ceinture qu'il donne à l'autre : « Tiens, voilà ton cadeau ! Ajuste cette ceinture à ta taille, et tu pourras te transporter où tu voudras sous l'effet d'un simple souhait. Aies-en bien soin ! »

Ensuite, il demande à Ti-Jean de secouer de nouveau la vadrouille ; une sorte de corne apparaît. Le père dit au troisième des garçons : « Tu souffleras dans un bout et il en sortira une armée de mille hommes, ainsi tu seras prêt à faire la guerre. Puis, change la corne de bout, tu souffles à nouveau dedans, et les hommes disparaîtront tous. Prends-en bien soin. C'est tout l'héritage que j'ai à vous offrir ». Le vieux meurt.

Les fils enterrent leur père et partent en voyage. Ils arrivent à un village et s'y installent. Ti-Jean s'éprend de la princesse qui habite non loin, mais celle-ci ne s'en occupe guère.

Une bonne journée, cependant, il lui fait une visite et il est très courtois avec la princesse. Même si elle ne lui exprime pas beaucoup d'amour, elle accepte cependant de lui parler ! « Je désirerais tant ; lui avoue-t-il, sortir avec toi et jouir de ton amitié. Regarde, ici, j'ai une bourse et je puis en retirer autant d'argent que je veux.

— Est-ce vrai ? Montre-la-moi ! »

Elle la saisit et s'élance à la course vers sa chambre. Elle rencontre un valet et lui ordonne de battre le jeune homme et de le chasser du château.

Le jeune homme rentre chez lui très mécontent et raconte sa mésaventure à ses frères. Il demande au propriétaire de la ceinture de la lui prêter : « Avec ta ceinture, je pourrai certainement recouvrer ma bourse ? » Il part donc, en possession de la ceinture, et il se souhaite dans la chambre de la princesse. En l'apercevant, elle en est fâchée et l'apostrophe : « Que fais-tu, ici, toi ? »

— Regarde, la belle ceinture ! Grâce à elle, je me transporte à l'instant où je le désire.

— Montre-la-moi ! »

Elle s'en empare s'en serre la taille et se souhaite à l'autre bout du palais où elle rencontre son père : « Tâchez donc de me débarrasser de cet enfant qui passe son temps à m'embêter ! »

On se jette sur l'intrus et on le force à déguerpir. Il arrive chez lui tout penaud. Il demande à son frère de lui prêter son cornet magique. Il se présente au château du roi avec son précieux objet. Il souffle dans la cloche du cornet et mille hommes en surgissent. Il crie à la princesse : « Si tu ne veux pas me rendre ma bourse et ma ceinture, je te ferai la guerre.

— Comment t'es-tu pris pour avoir tant de monde ? Qu'as-tu dans les mains ? Approche ! »

Ti-Jean lui tend naïvement le cornet. A son tour, elle souffle dedans, mille hommes en sortent et elle leur commande : « Battez-moi donc ce saligaud et faites-le sortir d'ici. » Toujours est-il que Ti-Jean s'enfuit après avoir passé un rude quart d'heure.

Tout l'héritage paternel perdu par sa faute, Ti-Jean n'ose plus rentrer chez ses frères car il craint pour sa vie. Il s'engage donc dans la forêt et il marche. Finalement, il arrive au bord d'une rivière ; il est si fatigué qu'il se couche et s'endort.

Le lendemain matin, la faim se fait sentir. Il aperçoit des pommes ; il en cueille trois ou quatre et il les dévore. Il en prend tout un repas. Sur le point de continuer sa route, il constate que son nez a allongé tellement qu'il forme une sorte d'enroulement par terre. « Ah ! grommelle Ti-Jean. Me voilà mal pris ! Il va falloir que je vive en compagnie d'un tel ornement ! » Il passe le bras dans un noeud de l'enroulement et il reprend sa route.

La faim le tenaille à nouveau ; il est midi. Il rencontre encore de belles pommes ; il en ramasse trois ou quatre ; il s'assied et il les mange. Son frugal repas terminé, il pense à son nez. Surprise ! Il a disparu. Il se touche et il constate que seul son nez naturel est bel et bien en place.

Il en est tout heureux et il se voit en possession d'un précieux secret. De retour au premier pommier dont il s'était, au préalable, alimenté, il en prend un bon nombre de pommes de cette sorte, en prend quelques autres d'une vertu différente, et s'achemine vers le village. Il se déguise en vieux colporteur, son panier de

pommes au bras ; il passe devant le château du roi. La princesse gourmande comme elle était, le fait venir chez elle : « Que vendez-vous là ? lui demande-t-elle.

— J'ai de belles pommes, Mademoiselle ; serez-vous ma cliente ?

— Bien sûr ! »

Il lui en vend et il disparaît. La princesse monte dans sa chambre et elle mange toutes les pommes. Tout à coup, elle s'aperçoit que son nez forme des spirales autour d'elle. Elle se sent humiliée et profondément déprimée. Elle appelle son père.

En l'apercevant, le roi s'exclame : « Dis-moi donc ce qui t'arrive ?

— Ne m'en parlez pas ! Regardez de quoi j'ai l'air avec un nez si monstrueux ! »

Son père entreprend de consulter des médecins et des spécialistes de toutes sortes. Ils essaient de guérir la princesse mais en vain ; personne n'y réussit.

Mais revenons à Ti-Jean. Durant ce temps, Ti-Jean se gardait de se faire connaître et semblait ignorer l'état de la princesse. Un bon jour, il s'habille en docteur et prend à la main une petite valise, contenant des morceaux de pommes qui avaient pour effet de diminuer le nez. Il arrive donc chez le roi et lui offre ses services : « Il paraît que votre princesse est malade ? Je vous garantis que je puis faire quelque chose ».

Ils font des arrangements, ensuite, Ti-Jean s'empresse de monter à la chambre de la princesse. Il entre et il l'aperçoit au centre d'une sorte de remous de nez. Il place sa valise sur la table, il en sort un cordeau de mesure et vérifie la longueur du nez : cinq cents pieds ! Sur un ton de plaisanterie, il lui dit : « Vous avez un nez pour la vie, Mademoiselle ! Nous allons bien voir ce que nous pourrons faire ! » Il ouvre sa valise et il en tire des tranches de pomme. La conversation s'engage ; le docteur lui présente une après l'autre des bouchées de pomme. Ensuite, il re-mesure le nez, il n'en reste plus que quinze pieds. « Hein ! on a regagné beaucoup de terrain », dit-il.

Il possédait deux sortes de pommes. Il lui en fait manger dont la vertu faisait croître le nez. La diminution de l'organe s'arrête. Le docteur utilise le cordeau à plusieurs reprises ; toujours quinze pieds ! Il ouvre un de ses livres et prend un air grave : « D'après ce que je constate, vous avez commis une injustice envers quelqu'un ! N'avez-vous pas trahi une personne en lui soutirant ses biens ?

— Oui, je me suis emparé d'une bourse.

— Il faudrait que vous la remettiez !

— Oui, mais j'ignore où demeure l'homme à qui elle appartient ?

— Cela n'a aucune importance ; l'essentiel est que vous ayez la conscience soulagée. Mettez donc la bourse sur la table. »

Elle va chercher la bourse et la dépose sur la table. Le soi-disant médecin lui donne un morceau de pomme. Il mesure encore, il n'y a plus que douze pieds. « C'est efficace ! » Il lui présente encore un autre morceau, le nez mesure toujours douze pieds. Le docteur reprend : « D'après mon expérience, votre conscience n'est pas blanche : le remède refuse d'agir ! N'avez-vous pas volé autre chose ? »

— Oui, j'ai pris une corne merveilleuse à un homme.

— Qu'a-t-elle de particulier cette corne ? »

Elle est bien obligée de lui conter toute l'histoire du cornet : Ti-Jean le sait, puisque c'est bien lui qui présentement la soigne. Il lui dit : « Remettez-la-lui ! »

— Je n'en suis nullement capable, puisque je ne sais où se trouve le propriétaire.

— Déposez quand même la corne sur la table. »

De nouveau, elle va chercher l'objet en question. Le médecin, Ti-Jean, lui présente des morceaux de pomme dont l'effet est curatif. Il mesure de nouveau le nez, seulement neuf pieds ! La princesse en est bien fière.

Les autres morceaux de pomme ne font plus d'effet, le nez mesure toujours neuf pieds. Ti-Jean lui demande encore : « N'avez-vous pas d'autre chose à déclarer ? »

— Ah oui, je suis aussi bien de tout vous remettre. » Elle part quérir la ceinture et la dépose également sur la table.

Ti-Jean vérifie le contenu de sa valise, il ne lui reste plus que trois ou quatre morceaux de pomme : il les étale sur la table, à côté d'elle. Tout en causant, il enroule la ceinture autour de sa taille, insère le cornet et la bourse dans sa mallette, et mesure une dernière fois le nez de la princesse. Encore sept pieds ! Il lui dit : « Mademoiselle, l'homme que vous avez volé, c'est moi ; je me retire et vous demeurerez avec ce nez monstrueux. Je me souhaite avec mes frères ! »

Elle finit donc ses jours avec un nez . . . de sept pieds !

## LA PRINCESSE AU GRAND NEZ

Récit folklorique raconté le 20 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris d'Elie Bergeron de Sudbury, vers 1925 ; le conteur Bergeron avait de 55 à 60 ans à cette époque.

Enregistrement no 1342. Conte-type 566 I a, b, c (ceinture) d, II a, b, III, IV a, b.

Çâ, c'était in vieux qui était pàs mal âgé p'i' i' vait sés troàs garçon avec lui ; i' était su' l'lit d'la mort. To'jours qu'i' s'grattè 'a têt' p'i' i' savait pàs que c'est donner héritage à sés garçons. To'jou' in peu avant qu'i' meure, i's décide. I' di' au plus jeun' de sés garçon, i' dit : « Vâ don qu'ri la vieill' mop [ mop ]<sup>1</sup> qu'i' y â dans l'coin, lâ. »

Eul plus jeun' vâ qu'ri' la mop qu'i' y â dans l'coin. I' dit : « S'coue-lâ [ se-coue-la ] ! » Il l'escoue ; i' sor' enn' bourse. I' dit : « Ramâss' c'tte bours'-là p'i' i' dit gard'-là. I' dit, tu... tou' 'és fois tu mettrâ' 'és doigts d'dan, i' dit, tu sortirâs t'oâs écus. Jamais plus jamais moins, mé' i' di', i' 'n a'râ to'jours t'oâs dedans ! »

I' mè' 'a bours' dans sa poche. I' dit : « S'coue-lâ encôre ! » I' s'coue encôr' la vieill' mop, p'i' i' sor' enn' ceinture. I' pren 'a ceinture, i' a donne à l'aut'e. I' dit : quien [ tiens ], i' dit, v'lâ c'ceintur'-là i' dit. Mets-lâ autour de toé ! Eioù c'que tu souhait'râs d'ê't'e, i' dit, tu s'râs rendu ! I' di' aies-en soin d'ta ceinture ! »

I' di' : « Escoue la mop encôre ! » I' escoue la mop encore, i' sor' in cornet. « Ce cornet-lâ, i' dit, tu souffel'râs [ souffleras ] dans l'p'tit bout', dans l'gros bout' i' di', i' sortirà mille homme' armés ; tu s'râs prêt' à faire fêr' la guerre, i' dit. »

R'vir' çâ d'bout', i' souff' dans l'grand-bout', p'i' i' dit, lés homm's disparaiss'nt tout' ! I' di' : « Aies-en soin d'ton cornè', i' dit, çâ, c'est tout' l'héritag' que j'ai à vous donner ! » Le vieu', en disant çâ, i' tomb' mor'.

I' on enterré l'vieux, lâ, i' ont parti. I' arrive' dan in villag' lâ, te'jours, p'i' i's s'sont installé'. Eul plus jeun' qui avait la bourse, i' y avè' enn' princess' qui restait

1. Mop (angl.) : Vadrouille.

pâs b'en loin, lâ, p'i' i' été' emmouraché d'la princess' lâ. P'i' la princess' s'en accu-pait pâs beaucoup.

To'jours, qu'enn' bonn' journée, i' s'en vâ lâ, p'is commence à fair' dés bell's façon à 'a princess. Ah ! la princess' l'eumait pâs beaucoup, mé', 'a gu'i parlait to'hour. I' dit : « J'eum'rais câ sortir avec toé i' dit, j'eum'rais câ t'a'ouèr. R'gâr', i' di', écitt' j'ai enn' bourse, i' dit. Peut sortir d' l'argent d'dan, i' dit, tant que j'veu'. — Oué ? 'A dit, mont' don câ 'ouèr [voir] ! » 'A pren 'a bours' dans sés main, ell'. Du m'ment qu' a â 'a bourse, 'a pârt p'i' 'a prend sa cours', p'i' 'a court che' z-eu'. 'A di' au valè' [valet] 'a dit : « Battez-moé don câ c'te p'tit gârs-lâ, lâ, p'i' 'oueillez-lé [envoyez-le] don che' z-eux. »

To'jours qu'is l'batt'nt mon gârs, p'i' i' l'en-'oueil'nt [envoient] che' z-eu'. Ah ! i' arriv' che' z-eu' i' ést pâs b'en b'en content. Cont' câ à sés frère'. I' dit : « Tu vâs m'prêter ta ceinture. I' di', avec ta ceinture, i' dit, j'peux t'ed b'en r'a'ouèr ma bours'. » To'jours qu'i' pârt avec sa ceintur', to'jours, p'i' i' arrive, p'i' i' s'sou-hett' [se souhaite] dan 'a chamb' d'la princess'. Mé' quand qu'la princess' le 'oué' [voit] 'a ést pâs content' : « Quoi c'tu fè' écitt' ? — Mé', i' dit, 'gârde, i' dit, j'ai enn' ceinture, i' dit, j'me souhait' partou', i' di', avec câ. — 'A dit, mont' don la ceinture, 'ouèr ! » 'A pren 'a ceinture, 'a s'la mè' autour du cor' [corps], 'a s'sou-haite à l'aut' bout du palè' [palais]. 'A di' à son pér', 'a dit : « Tâchez don d'm'en-'oueiller câ c'te p'tit gârs-lâ, 'a dit, l'inqu' bâdré<sup>2</sup> avec câ ! »

Fait qu'i' commence à tapocher l'p'tit gâ' encôr' p'i' i' l'en-'oueil' che' z-eu'. Ah ! b'en. Lâ, i' était pâs conten encôre. Arriv' su' sés frère', i' d'mande à sés frér's : « Vous allez. . .tu vâs m'prêter ton cornè', i' dit, j' m'en vâs gu'y allé' avec eul cornet, m'â' gu'i' fair' la guerr'. Vâ b'en fouloèr [falloir] qu'a me l'deunne ! »

To'jours qu'son frér' s'décide. I' gu'i' prêt' son cornè'. I' arriv' devant 'a cour du roi. Souff' par le gros bout'. P'i' i' à mille homme' en avant, lâ. I' di' à 'a bell' princess, i' dit : « Si tu veux pâs m'denner ma ceintur' p'is la bourse i' dit, m'â' t'fair' la guerre. — 'A dit, comment ça s' fè', 'a dit, t'âs câ, 'a dit, c'mond'-là'. 'A dit, que c'ést qu' t'âs dans 'és mains, lâ ? 'A dit, mont' don câ ! »

Lui, pâs plus fin, prend son cornet p'i' i' gu'i' met dans 'és main. A souff'e ell', mille homm's qui sor. I' dit : « Quoi c'ést vous voulé' ? — 'A dit, battez-moé don câ, lâ, p'i' en-'oueillez-moé don câ d'écitt' ! Fait qu'i' ont battu, on vâ dir', mon Ti-Jean.

Ah b'en ! lâ, i' di' : « Asteur, i' dit, j' su's pâs pour aller su' més frér's, m'âs m'fèr' tuer ! » To'jours qu'i' prend l'boâs p'i' i' marche. I' arrive enn' place au râ' enn' rivièr'. To'hour' i' était b'en fatigué, lâ, i' s'arrette, i' s'couch'.

L'lend'main matin, i' s'lev', lâ, i' avait faim comm' de raison. Quoi c'ést qu'i' 'oué' ? Dés pomme' ! I' pârt p'i' i' s'en vâ p'i' i' s'po'gn' t'oâs quat' pomm's, p'i' i' s'assit p'is commence à manger dés pomme'. I' â mangé à sa faim, i' se r'lev' pour

2. *Bâdrer* [to bother] (angl.) : Ennuyer, tracasser, importuner.

partir, i' aperçoé', i' di', in rouleau d'né' [ nez ] à terr', c'est çà d'hau'. [ haut ] Ah ! i' dit : « 'Gârd' don, comment j' su's t-amanché lâ ! J'su's pri' avec çà, i' dit, vâ b'en folloèr que j'ress' avec. » I' pâss' son brâs dans l' écoulant [ le nœud coulant ] d'minm', p'is fè' in bout' p'us loin.

To'jours que, i' avait faim encôr'. Rendu au médi, i' 'oué' encôr' dés bell's pomme'. I' en ramâss encor' t'oâs, quat', p'i' i' s'assit p'i' i' s'mè' à manger dés pomme'. Après qu'i' a fèni d'mangé', i' r'gârd' pour son né'. I' l'oué' [ voit ] p'us. Touch' le né', i' a l'nez naturel.

« Bon ! B'en, i' dit, bonguienne ! i' dit, j'su's bon ! » I' se r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ trouver lés premiér's pomm's, d'ioù c' qu'i' avait mangé lés premiér's pomme'. I' s'en pren in bon lot. Pâr', i' s'en vâ au village. I' vien à bout d's'habillé' en vieux mendian, en vieux vendeur. I' avait son pagnier [ panier ] d'pomm's. To'jours qu'i' pâss' devant l'château du roi. La princess' qui 'oué' [ voit ] cés bell's pomm's-lâ, gourmande, elle. 'A l'fait v'nir che' z-eu', à l'fait v'nir à ell', p'i' 'a gu'i d'mand' : « Quoi c'est vous avez lâ ? — Ah ! i' dit j'ai dés bell's pomm's, la d'moé-sell' ! N'ach'teriez-vou' ? — Ah ! 'a di', oui, j'm'âs 'n ach'ter pour le sûr ! » C'fait qu'i' gu'i en â denné. I' r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ ! 'A s'en vâ en haut dans sa chamb', gourmande, 'a mang' tout's lés pomm's. La première affèr' qu' 'a s'apar-coé', 'a t'â in tâs d'né' ! Ah b'en ! lâ, 'a était b'en en peine.

'A appell' son pér'. Son pér' monte en haut, p'i' i' vâ trouver sa fill' : « Dis-moé don, i' dit, quoi c'est qui t'â arrivé ? — 'A dit, parlez-moé z-en pâ', 'a dit, 'gârd'ez comment j' su's t-amanché' ; enn' longueur de nez pareille. » Ah b'en ! lâ, son pér' commence à engager dés madecins [ médecins ] dés docteurs de tout's sort's. Çà v'nait dans dehors, ça v'nait d' partou'. Asseillé' [ asseyait ] à guérir la princess'. Mé', i' étaient pâs capab', parsonn' 'tait capab'.

To'jours qu'on vâ r'venir à Ti-Jean. I' â laissé faire enne escousse. Au bout d'enne escousse i' s'est greillé [ greyer ]. . . i' s'est habillé en mecieu', mecieu' l'doc-teur, in p'tit soutkéce [ suitcase ]<sup>3</sup>. I' avait prescrit dés morceaux d'pomm's, lâ, qui diminuâient l'né'. I' arriv' su' le roi, p'is cogn', cogne à port'. Le roi gu'i rouv' [ ouvre ] la porte. I' dit : « J' m'en vien, i' dit, soègner vot' bell' princess', i' dit. Parè' [ paraît ] i' dit, que. . . 'a ést malade. I' dit, j'garanti', i' dit, j' m'en vâ 'a soègner, moé ! »

Ah b'en ! i' font dés arrang'ments, p' is c'est vite. I' monte en hau', i' rent' dans 'a chamb', p'i' i' aparçoé' la princess' avec in tâs d'nez comm' çà. I' met sés valis's su' 'a tab', p'is la première affaire, i' sor' in galon de d'dans sa soutkéce et p'is commence à mesurer son né'. 'A avait cinq cents pieds d'né'. I' dit : « Vous êt's greillée' mad'moiselle, i' di', in nez pour vot' vie. » I' faisait dés plans<sup>5</sup>, lui, avec çà.

3. *Greyer (se)* : S'habiller.

4. *Suitcase (angl.)* : Valise, malle.

5. *Plans* : Farce, plaisanteries.

To'hour', ah ! b'en, i' di' : « On vâ gu'y voèr quoi c'est qu'on peut fair' pour çâ. » I' rouv' son soutkéce, et puis sor' in morceau d'pomm' p'i' i' gu'i denne. I' jâse avec ell', bavasse<sup>6</sup>, et p'i' i' fait manger deux t'oâs morceaux d'pomm's. « B'en, i' di', on vâ mesuré, i' di', ouèr si vous 'nn avez perdu. » I' prend son galon encôr, p'i' i' commence à mesurer le nez d'la bell' princess'. Quinz' pieds d'né ! « Hein ! i' di' on en r'gâgne, on en r'gâgn' b'en ! »

Te'jours, lâ, i' avait deux sort's de pomm's, lui, comm' de raison. I' gu'i denne enne aut' sort' de pomm'. Lâ, le né', i' disparaît p'u'. I' ress'e, i' mesur' deux t'oâs fois. Çâ dure, i' y â encôr quinz' pieds ! B'en, i' dit, bell' princesse, i' dit, v'lâ i' se r'vir' de bord, p'i' i' rouv'e in d'sés liv's qui ést dans son soutkéce et p'uis : « Par de quoi c' que j'oué' écitt', p'is par de quoi c'qui s'pâsse, i' dit, vous avez fait' du mal ; i' dit, vous avez fait du mal, vous avez trahi que'qu'in, i' di', i' y a pâs d'bon sen [sens] i' dit ! Vous avez pâs fait' quet' [quelque] chose à que'qu'in, ou ôté quet' chose ? — 'A di', oui ! 'A dit, j'ai ôté, 'a di', un' bours' déjà. — B'en, i' dit, pour çâ, i' dit, faudrait qu'vous r'mettez la bourse. — Oui, mé', 'a dit, l'homme é'ou c'qu'il é' ? — Ah b'en ! çâ fait pâs d'diffarence. Eur'mettez la bours' seul'men, i' dit, su' 'a tab'. Rendu qu'vous r'mettez, vou', i' dit, vot' conscience ést claire [clear] <sup>7</sup>. »

'A vâ qu'ri' la bours' p'i' 'a la met su' 'a tab'. Lâ, i' pren in bon morceau d'pomm', p'i' i' gu'i denn'. Mesur' çâ ; ah ! i' a p'us d'inqu' douz' pié' [pieds] ! Ah b'en ! i' dit : « Çâ travail ! » Lâ, i' en r'denne in aut' morceau d'pomm'. Mesur' le nez : le nez ress'e à douz' pieds. « B'en, i' dit, par les affér's que j'oué' écitt', la d'moéselle, i' di', i' y â encôr queut' chose. [quelque chose]. I' dit, vous avez pâ' ôté d'aut' chose, i' di', à que'qu'in ? Vot' conscience ést pâs clair', parc' qu'i' dit, çâ march' pâ' ! — 'A di', oui, 'a dit, j'ai ôté le cornet d'in homme. — I' dit quoi c'cést qu'c'est bon, c'te cornet-lâ ? » 'A a 'tê obligé d' gu'i conter quoi c'est qu'eul cornet faisait. Mé', il l'savait, lui, c'tè' [c'était] à lui. « B'en, i' dit, r'mettez-y ! — B'en, 'a dit, j'pâs capab' d' gu'i r'mette, 'a dit, j'sai' pâ' où c'qu'il ést ! — B'en, i' dit, mettez-lé su' 'a tab' te'jour' ! »

A vâ qu'ri' l'cornet, p'i' all' l'met su' 'a tab'. Lâ, i' gu'i r'denne encôr' dés bons morceaux d'pomm's. Mesur' le né', i' ress' p'us l'inque à peu près neuf pieds d'né'. Ah b'en ! lâ, la princesse ést fière. 'A di' : « I' s'en vâ b'en ! »

I' gu'i r'deunne encôr' d'aut's morceaux d'pomm's qui marchaient pâ b'en, lâ. Mesur' le nez, le nez ress' la minm' longueur : neuf pieds d'nez ! « B'en, i' dit, vous avez pâs d'aut' chose, i' di' ? — 'A di', oui ! 'A dit, j't-aussi b'en de tout' vous donner de quoi c'que j'ai ! » 'A pârt p'i' 'a vâ qu'ri' la ceintur' p'i' 'a 'a met su' 'a tab'.

Çâ fait qu'lâ, mon Ti-Jean, i' r'gârd' dans sa soutkéce, i' restait p'u' ienque à peu près, t'oâs, quat' morceaux d' pomme', i' prend t'oâs quat' morceaux d'pomm's, p'i' i' gu'i met su' 'a tab'e au côté d'ell'. Tout en jâsant, prend la cein-

6. *Bavasser* : Causer familièrement.

7. *Clear* (angl.) : Libéré, acquitté, déchargé.

tur', p'i' i' 'a mè' autour de son corps ; le cornet p'is la bourse i' met çâ dans son soutkéc', p'i' farm son soutkéc', p'is, lâ, i' mesur' le nez d'la princesse.

'A ress'e avec sè' [sept] pieds d'nez. « B'en, i' dit, mad'moiselle, i' di' écouté'. I' dit, l'homm' que vous avez volé cés affair's-lâ, lâ, b'en, i' dit, c'est moé ! P'i', i' dit, moé j'm'en vâs, p'i' i' dit, vous, vous allez resté' avec sè' pieds d'nez. J'me souhaite a'ec més frère'. »

'A â resté lâ avec sè' [sept] pieds d'nez !

The first part of the paper is devoted to a discussion of the general theory of the subject. It is shown that the theory is based on the principle of least action, and that the equations of motion can be derived from this principle. The second part of the paper is devoted to a discussion of the special case of a particle moving in a potential field. It is shown that the equations of motion can be written in a form which is identical with the equations of motion of a particle in a magnetic field.

The third part of the paper is devoted to a discussion of the general case of a particle moving in a potential field. It is shown that the equations of motion can be written in a form which is identical with the equations of motion of a particle in a magnetic field. The fourth part of the paper is devoted to a discussion of the special case of a particle moving in a potential field. It is shown that the equations of motion can be written in a form which is identical with the equations of motion of a particle in a magnetic field.

The fifth part of the paper is devoted to a discussion of the general case of a particle moving in a potential field. It is shown that the equations of motion can be written in a form which is identical with the equations of motion of a particle in a magnetic field. The sixth part of the paper is devoted to a discussion of the special case of a particle moving in a potential field. It is shown that the equations of motion can be written in a form which is identical with the equations of motion of a particle in a magnetic field.

The seventh part of the paper is devoted to a discussion of the general case of a particle moving in a potential field. It is shown that the equations of motion can be written in a form which is identical with the equations of motion of a particle in a magnetic field.

The eighth part of the paper is devoted to a discussion of the special case of a particle moving in a potential field. It is shown that the equations of motion can be written in a form which is identical with the equations of motion of a particle in a magnetic field.

The ninth part of the paper is devoted to a discussion of the general case of a particle moving in a potential field. It is shown that the equations of motion can be written in a form which is identical with the equations of motion of a particle in a magnetic field.

The tenth part of the paper is devoted to a discussion of the special case of a particle moving in a potential field. It is shown that the equations of motion can be written in a form which is identical with the equations of motion of a particle in a magnetic field.

## 12 – LES TROIS CONSEILS DU PÈRE MOURANT

Un homme âgé et riche demeurait dans une vaste maison et était entouré de plusieurs serviteurs.

Un jour, sentant sa fin approcher, il fait venir son garçon. « Mon fils, je crois bien que je vais mourir. Mais auparavant, je veux te donner trois conseils. Ecoute bien le premier: lorsque tu trouveras le prix de ton animal, vends-le. Ensuite, lorsque tu iras te promener chez tes parents, n'y reste pas plus de trois jours. Enfin, lorsque tu auras l'âge de te marier, choisis bien la fille que tu épouseras. Après ma mort, tout mon avoir te reviendra ; prends-en bien soin. »

Finalement, son père meurt. On lui fait une belle cérémonie d'enterrement. Le défunt avait un trotteur, un magnifique cheval de course. Il l'avait gardé presque uniquement pour sa beauté ! Lorsque le père fut décédé, les gens qui avaient entendu parler de cette bête merveilleuse essayèrent de l'acheter.

Le plus tenace des acheteurs rencontre le jeune homme afin de conclure un marché. Mais le propriétaire trouve son cheval si beau qu'il décide finalement de le conserver : « Il n'est pas à vendre, dit-il à l'acheteur ; il n'est pas à gagner, il n'est pas à donner, je le garde ! » L'homme qui désirait tant l'acheter n'eut pas un seul mot de blâme à l'égard de l'héritier. Mais au contraire, il se contenta de dire : « Si la bête était à moi, je n'agis pas autrement ; je la garderais ! »

Ils se quittent donc. Deux ou trois jours s'écoulaient. Un accident survient au cheval ; il faut l'abattre ! Cet événement porte le jeune homme à réfléchir ; il se rappelle le premier conseil de son père. Il s'aperçoit qu'il aurait dû en tenir compte.

Il demande donc à ses serviteurs d'enlever la peau du cheval, de l'apporter à la maison et d'enterrer les restes de l'animal avec soin. Maintenant en possession de la peau, l'héritier monte dans une chambre, la fait libérer de son contenu, cloue la peau du cheval au mur et il décide de consacrer la pièce à cette relique. Il referme la porte en émettant cette réflexion : « C'est un souvenir ! Mon père m'avait conseillé, lorsque je trouverais le prix de mon animal, de le vendre. Je ne m'y suis pas soumis. Je me console en voyant cette peau accrochée au mur. »

Une semaine passe, puis deux. L'ennui commence à le gagner. Il se dit : « Je crois bien que je vais aller me balader chez ma parenté, quelque part. Il attelle

donc une paire de chevaux au carrosse, puis il part chez un de ses oncles. Il y est bien reçu ; le premier jôur, on organise une belle fête en son honneur. Mais le lendemain, il s'aperçoit que l'hospitalité a diminué. Le surlendemain, on lui sert un petit repas à la cuisine : il n'a pour tout partage qu'une petite galette et un verre d'eau. C'est alors qu'il pense à son père et se dit : « Ce que mon défunt père m'a suggéré est bien vrai ! » Il empoche la galette et rentre à la maison.

De retour chez lui, il monte à une autre chambre et dépose la petite galette et le verre d'eau sur une table située au milieu de la pièce ; il fait enlever tous les autres meubles : « Ceci, pense-t-il, c'est pour me rappeler que mon défunt père m'a conseillé de ne jamais rester plus de trois jours en visite, chez des parents. C'était bien vrai ; la troisième journée, on ne m'a offert qu'un maigre repas ! »

Après un certain temps, il rencontre une jeune fille, qu'il aimerait prendre pour épouse. Cependant, la prudence lui conseille de ne rien précipiter et de se tenir les yeux grands ouverts. Un soir, il va courtoiser la jeune fille qu'il voudrait épouser. Il s'aperçoit bientôt que son amie est un peu nerveuse, ce qui l'incite à ne pas prolonger sa visite.

A peu de distance de la demeure de la jeune fille, il se cache. Peu de temps après, que voit-il venir ? Un autre homme qui pénètre dans la maison. Par la fenêtre, il se rend compte qu'ils se dirigent vers la chambre à coucher. Toutes les lumières s'éteignent. « Ah ! » se dit-il, « c'est donc cela ! »

Il fait le tour de la maison, entre et pénètre dans la chambre ; il prend les pantalons du visiteur nocturne et dépose à la place un billet de cinquante dollars accompagné d'une carte sur laquelle il écrit : « En paiement de tes culottes ! » Puis, il s'enfuit aussi vite qu'il peut.

Arrivée chez lui, il fait vider une autre chambre ; puis, au mur, il étale les culottes. Il se dit : « Ceci, c'est pour me rappeler que, lorsque j'irai voir une fille, je devrai être sur mes gardes ».

A quelque temps de là, le père de la jeune fille laisse voir qu'il serait heureux d'avoir le jeune homme pour gendre. Il commence à parler de date, de conditions de mariage avec sa fille. Mais le garçon refuse. Toutefois, il ne coupe pas les ponts brutalement : « Je vous invite, vous, votre femme et votre fille, à demeurer une semaine chez moi. Vous constaterez ainsi mon train de vie. Si, à la suite de cette visite, ma situation vous plaît, j'épouserai votre fille et nous célébrerons la noce.

— C'est bien ! »

Tel que convenu, tous les trois arrivent chez le jeune homme. Il leur assigne des chambres. Deux ou trois jours se passent ; le jeune homme se décide d'agir. Il dit : « Nous allons maintenant faire le tour de mon château. » Ils visitent d'abord le premier étage : ils entrent dans une pièce, puis dans une autre, en admirant les meubles, luxueux, et les jolies décorations qui ornent la maison. Après la visite de cette première partie, il leur annonce : « Nous allons maintenant monter au deu-

xième étage. » Là, également, il y a des chambres garnies de meubles splendides. Les parents et la jeune fille sont en admiration.

Puis, il ouvre une porte ; c'est une vaste chambre renfermant une seule peau de cheval accrochée au mur. Tous les trois sont surpris par ce curieux spectacle. Le visiteur lui demande : « Monsieur, pour quelle raison n'y a-t-il qu'une peau de cheval, ici ? »

— Ah bien, Monsieur ! c'est pour me rappeler un conseil que mon père m'a donné avant de mourir ; il m'avait dit de vendre mon animal lorsque j'en trouverais le prix. Je n'ai pas été assez prudent, voilà pourquoi je n'ai que la peau de la bête.

— Excellente façon de ne pas oublier ce conseil ! »

Il referme la porte et il ouvre la chambre où se trouve la petite galette. De fait, ils n'aperçoivent rien d'autre qu'une table dans le milieu de la place, une petite galette et un verre d'eau. Le père de la jeune fille reprend la parole : « Voulez-vous m'expliquer ce que cela signifie ? »

— C'est un autre conseil de mon père. Lorsque je vais me promener chez ma parenté, je ne peux y demeurer plus de trois jours. Au cours d'une de mes visites à des parents, le troisième matin, c'est ce qu'on m'a offert pour déjeuner ; je l'ai donc rapporté ici pour m'en souvenir ».

Il sort de la chambre et ouvre la porte de la dernière. La jeune fille y découvre les culottes de son camarade ; elle les a bien reconnues. Elle veut à tout prix partir. Son père l'empoigne par le bras et lui ordonne de rester : « Ce n'est pas poli de quitter ainsi ; reste ici ! » Cependant, elle s'entête.

Toujours est-il que son père parvient à la retenir tout en questionnant le futur gendre : « Ce n'est qu'une paire de pantalons, qu'est-ce que cela représente ? »

— Ah bien ! Ça, c'est encore le rappel d'un autre conseil que mon défunt père m'a donné. Il m'a recommandé, lorsque je fréquenterais une jeune fille en vue du mariage, de voir à ce qu'un autre homme n'oublie pas ses pantalons dans la chambre de ma future épouse ! »

Il semble que les pourparlers de mariage aient pris fin séance tenante ...

## LES TROIS CONSEILS DU PÈRE MOURANT

Récit folklorique raconté le 22 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris de son père Donat (40 ans) vers 1923. M. Donat Lavoie était natif de la région de Rimouski, Québec.

Enregistrement no 1345. Conte-type : type nouveau. Groupe 910-914 A et B (route, ses affaires, colère).

Çâ, c'été' un vieux qui... on vâ dir', c'tè' un vieux riche, in homm' qu'étaït b'en à son aise. I' avait plusieurs sarvants<sup>1</sup> qui travaillaient pour lui, 'n gross' méson ; oh ! étaït b'en b'en vieux !

Te'jours qu'enn' journée, i' s'océ' [ se voit ] pris pour la mort, p'is fait v'nir son garçon au râs lui : « Mon garçon, i' dit, j'cré' b'en, j'm'âs mourir. I' di', avant d'mourir, m'âs t'deunner t'oâs conseils, lâ. I' di', écout' b'en ! Eul l' premier conseil, i' dit, quand tu trouverâs l'prix d'ton animal, i' dit, vends-lé. Ensuite, i' dit, quand tu irâs t'prom'ner su' 'a parenté, sois pâs pluss' que t'oâs jour ! Ensuit' de d' çâ, i' dit, quand tu 'iendrâs pour te marié', i' dit, fè' attention à la fill' tu vâs marié'. I' dit, moé, après ma mor', i' dit, ça t'rest'râ çâ éciit', p'i', i' dit, tâch' de fère attention à çâ. »

To'hours, d'enne affaire à l'aut', son père ést mor' ; ils l'on enterré, in bel enterr'men. I' avè' in ch'fal trotteur, oh ! in beau ch'fal. I' gardait c'te ch'fal-lâ quésimen 'ienqu' pour la beauté, à forç' qu'i'<sup>2</sup> étaït beau. Te'jour', après que l'père â 'té mort, lés aut' on attendu [ entendu ] parler d'çâ que c'cheval-lâ étaït lâ, p'i' : « On vâ asseyé' à l'a'oèr [ avoir ] n'us aut' itou ! »

I' ont parti, i' ont 'té 'oèr l'homm' pour asseyé' à ach'ter son ch'fal. D'eunne affaire à l'aut', il l'trouvé' assez beau son ch'fal, il l'â gardé ; i' di' : « I' ést pâ' à vend', i' ést pâ' à gâgner p'i' i' ést pâ' à deunné', i' dit, j'eul l' gard'. » L'homm' qui voulaït l'ach'ter, b'en, i' â pensé, lui : « Si c'été' à moé l'joul, i' di', in beau jual de minme, i' dit, j' f'rais pareil, j'eul l'gard'rè'. » I' voulaït te'jours pâs trop l'blâmer.

1. *Servants* : Serviteurs.

2. *A force que* : Tellement.

Te'jou', i' â parti, i' s'st en-allé. Deux, t'oâs jour' après, j'sé' pâs quoi c'qui arrive au ch'fal, te'jour', in acciden arrive, eul l'joual, faut l'tué'. Ah ! b'en, après qu' son jual â 'té mort, lâ, i' s'gratt' la têt', lâ, i' pense à son père : « I' m'â dit, quand j'trouvèrai l'prix d'mon animal, i' dit, l'vend' ! J'voé' b'en, lâ ! »

Te'jours, fait pleumer l'jual par sés engagés, p'i' i' dit : « Mecqu' vous ayez la peau, i' dit, vous me l'apport'ré' à méson, p'is le restan, i' dit, faite' in trou p'i', i' di', enterrez-lé comme i' fau' ! » Après qu'i' on eu la peau d' pleumée ils l'on emm'née à méson ; i' mont' çâ en haut dan enn' chamb', fait vider la chamb', prend la peau p'i' i' 'a colle [ cloue ] après l'mur, b'en colloué [ clouée ] ; i' vid' la chamb', laiss' l'inqu' la peau d'cheval dan 'a chamb', pâs d'aut' chos'. Farm' la porte. I' dit : « Çâ, c'est in souv'nir ! I' dit, mon pér' m'â dit qu' quand j' trovèrai l'prix d'mon animal, le vend'. J' l'ai pas vendu, b'en, i' dit, j'ai 'a peau accorchée su' l' mur. »

C'est b'en ! Pâsse enn' semain', pâss'nt deux s'main's, to'hours qu'i' commence à s'ennuyé'. « Ah ! i' dit, j'cré' b'en que j' m'â aller faire in tour, i' dit, su' 'a parenté, en que'qu' pârt. » Fè' att'lé' enn' tim [ team ]<sup>3</sup> de jouaux su' in carross' p'i' i' pârt. Ah ! i' arriv' su' un d'sés onk' [ oncles ], ah ! b'en, quand qu'i' ést arrivé lâ, c'est pâs drôle : enn' gross' cérémonie ; ah ! i' ést b'en r'çu. C'tte journée-lâ s'pâsse ; eul l'lend'main, i' s'aparçoe' que c'est pâs si b'en r'çu. To'hours, l'surlend'main matin, i' ést soègné dan 'a cuisine : i' â l'inqu' enn' p'tit' galett' su' 'a tab' et p'i' in verr' d'eau. « Que c'que mon défint pér' m'â di', i' dit, c'est b'en vrè' ! » Po'gn' la 'tit' galett', met dans sa poch' p'i' i' embarqu' p'i' i' s'en vâ che' z-eux.

I' arriv' che' z-eux, fait vidé' in aut' chambre en haut, p'is pren' 'a p'tit' galett' p'i' i' 'a met su' enn' tab' dans l'milguieu d'la plaç', l'inqu' çâ dan 'a chamb' : « Çâ, i' dit, pour me rapp'ler qu'in coup quoi c'est qu'mon défunt pér' m'â dit, quand qu' j'irai su' 'a parenté pâ' êt' pluss' que t'oâs jours ; la t'oâsieur' journée, c'est çâ qu' j'ai pour manger. »

Ah ! b'en, enne escouss'<sup>4</sup> se pâss', to'hours qu'i' rencont' enn' fille et p'is le v'lâ en marché de s'marguié'. Avant de s'marguié', i' dit : « M'âs to'hours b'en 'oèr ! » In bon soèr, i' vâ veiller, p'i' i' s'aparçoe' qu'sa fille ést narveuse in peu. Quand i' voé' çâ, i' veill' pâs trop târ' ; i' dit : « J' m'âs m'en aller che' nou' ». I' pârt pour s'en aller che' z-eu' : i' s'cach'. Pâs longtem après, quoi c' qu'i' voé' v'nir ? In autre homm' qui s'en vient lâ p'i' i' rent' dan 'a méson. Par lés châssi', i' voé' qu'i's s'en vont dan 'a chamb' : i's vont s'coucher. Tout's lés lumiér's sont toute' étein. Ah ! i' dit : « C'est çâ qui s'pâss' ? »

Ça bon ! Fait l'tour d'la maison, vien-à bout d'rentre dan 'a maison, p'i' i' s'en vâ dan 'a chamb' ; i' prend cinquant' piass's p'i' i' laiss' çâ à 'a plac' dés. . . Pren 'és pantalons du gârs, marque in p'tit papié', i' di' : « En paiement pour tés culott's ! » P'i' i' prend lés culott's p'i' i' s'pouss'<sup>5</sup>.

3. *Team* (angl.) : Paire de chevaux.

4. *Secousse* : Période, espace de temps.

5. *Pousser* (se) : Déguerpir, détalier avec précipitation.

Arriv' che' z-eux, fait vidé' in aut' chamb', p'i' i' étend lés culotte' après l'mur, p'i' i' dit : « Çâ, c'est pour m'rapp'lé', i' dit, mecque j'a'll' 'oèr enn' fill', j'f'rai attention. »

To'jours qu'in affaire à l'aut', le père ést b'en satisfait de c'garçon-lâ, l'pér' d'la fill', p'i' i' commence à parlé' au garçon pour marier sa fill'. L'garçon voulait pâ' 'a marier, lui. To'jours qu'in affaire à l'aut', i' décide, i' di' au pér' d'la fille, i' dit : « Vous allez v'nir che' nou', i' dit, vous p'is la mér' d'la fill', la fill', vous allez v'nir pâssé', i' di', enn' semain' che' nou' 'oèr comment c' que c'est, p'i' i' dit, si ça vous sout' [suit]<sup>6</sup>, b'en, i' di', on s'mariera, on frâ dés noce' après çâ. — C'est b'en ! »

I's part'nt p'i' i's s'en vont su' l'garçon, lâ, p'i' i' arriv'nt lâ ; i' gu'ieu [leur] deunne enn' chamb'e, et p'i' i's pâss'nt deux, t'oâs jours. To'hours que, eunn' journée, i' s'décide. I' di' : « Asteur, i' dit, vous allez visiter ma maison, mon château. » Ah !... i's rent'nt dan enn' chamb'e et p'i' i's r'gard'nt çâ, i' examin'nt çâ, i's trouv'nt çâ b'en beau, dés beaux meub's, tout's sort's de bell's chose'.

Après qu'i' ont tout' visité l'bâs, b'en, i' di' : « Asteur, i' di', on vâ monté' en hau' : i' y â b'en dés bell's chamb'e à couché' itou ; i' dit, v'nez 'oèr çâ ! » Lâ, i's commence' à rentrer dan 'és chamb'e à couché' écitt' et lâ, r'gard' si i's trouvaient çâ b'en beau, p'is la fill' trouvait çâ b'en beau, 'és aut'.

I' s'adeunne à arrivé' à la port', p'i' i' y avait la peau d'cheval qui été' en d'dan. I' rouv' la porte, i' aparçoé' la chamb' : ar'guien ! L'inqu' enn' peau d'cheval d'accrochée après l'mur. La fill' p'is l'homme et p'is la femme, i's ress'nt surpris d'oèr [de voir] çâ. Mé', i' ont dit : « Dis-moé don, mecieu', pour quell' raison qu'i' y â l'ienqu'enn' peau d'cheval écitt' ? — Ah ! b'en, i' dit, çâ, mecieu', i' dit, c'st in conseil que mon pér' m'â deunné avant d'mourir, i' dit : quand j'trouvèrai l'prix d'mon animal, d'le vend' ! I' dit, j'ai pâ' été assez fin de l'vend', i' dit, la peau ést lâ, lâ ! »

All raît [all right]<sup>7</sup>, farm' la port', p'i' i' rouv' l'aut' port', c'éte' la port' d'la p'tit' galette. I' s'rouv' la port', p'i' i' aparçoé' l'inqu'enn' tab' dans l' milguieu d'la place, enn' p'tit' galett' p'i' in verr' d'eau : « Voulez-vous b'en m'dire, i' dit, quoi ç'ça veut dire, i' dit, l'inqu' çâ, lâ ? — Ah ! b'en, i' dit, çâ, i' dit, c'st in aut' conseil que mon pér' m'â deunné. Quand j'vâs m'prom'ner su' 'a parenté, i' dit, pâ' êt' pluss' que t'oâs jour'. I' dit la t'oâsièm' matin, i' dit, c'est çâ qu'i's m'ont deunné pour déjeuné' : i' dit, j'l'ai apporté écitt' p'is ça m'fait rapp'ler çâ, i' dit. »

I' r'farm' la port', sort de d'lâ p'i' i' rent' dans l'aut' chamb'. La fille aparçoé' lés culott's de son t'chomm' [chum]<sup>8</sup> ; 'a 'és â b'en r'connues. Mé', 'a veut pâs lé' 'oèr. 'a veut pâs rester lâ, 'a veut s'en aller. Son père, i' 'a po'gn' par le brâ', i' dit : « Reste écitt' ; i' dit, c'est pâs beau comm' çâ, i' dit, s'en allé' ! I' dit, la politesse ! Reste écitt' ! » Mé', 'a voulait pâs.

6. *Suit* [to] (angl.) : Accomoder, convenir à.

7. *All right* (angl.) : Très bien, entendu, parfait... !

8. *Chum* (angl.) : Camarade, ami intime.

D'enne affaire à l'aut', to'jour', i' ést v'nu à bout d' la garder. P'i', i' dit : « Çâ, i' dit, l'inqu' enn' pér' [ paire ] de pantalons, lâ, quoi c'ést qu'ça veut dir', çâ ? — Ah ! b'en, i' dit, çâ, mecieu', i' dit, c'ést encôre in aut' conseil qu' mon défint pér' m'â deunné, i' di'. I' m'â dit que quand j'irè' 'oèr enn' fill' pour me marié', i' dit, qu'alle eill' [ ait ] pas d'aut's culott's, lâ... » [ ricanement qui fait perdre quelques mots. ]

13 — LES TROIS CONSEILS DU PÈRE MOURANT

« Ce conseil-là il est pas aussi simple que paraît une grande nouveauté... »

« Ah ! m'â dit, le monde est un monde et puis garçon, t'as y' rien plus que... »

« Et puis, c'est le passage du... »

« Et puis, c'est le passage du... »

« Et puis, c'est le passage du... »

« Et puis, c'est le passage du... »

« Et puis, c'est le passage du... »

« Et puis, c'est le passage du... »

The first volume of the edition of the letters of Samuel Johnson, published in 1794, contains a list of the correspondents of Johnson, and a list of the letters which have been preserved. The list of correspondents is arranged alphabetically, and includes the names of many of the most distinguished men of the age. The list of letters is arranged chronologically, and includes the names of the persons to whom the letters were addressed.

The second volume of the edition of the letters of Samuel Johnson, published in 1794, contains a list of the correspondents of Johnson, and a list of the letters which have been preserved. The list of correspondents is arranged alphabetically, and includes the names of many of the most distinguished men of the age. The list of letters is arranged chronologically, and includes the names of the persons to whom the letters were addressed.

The third volume of the edition of the letters of Samuel Johnson, published in 1794, contains a list of the correspondents of Johnson, and a list of the letters which have been preserved. The list of correspondents is arranged alphabetically, and includes the names of many of the most distinguished men of the age. The list of letters is arranged chronologically, and includes the names of the persons to whom the letters were addressed.

The fourth volume of the edition of the letters of Samuel Johnson, published in 1794, contains a list of the correspondents of Johnson, and a list of the letters which have been preserved. The list of correspondents is arranged alphabetically, and includes the names of many of the most distinguished men of the age. The list of letters is arranged chronologically, and includes the names of the persons to whom the letters were addressed.

The fifth volume of the edition of the letters of Samuel Johnson, published in 1794, contains a list of the correspondents of Johnson, and a list of the letters which have been preserved. The list of correspondents is arranged alphabetically, and includes the names of many of the most distinguished men of the age. The list of letters is arranged chronologically, and includes the names of the persons to whom the letters were addressed.

### 13 – LES TROIS POILS D'OR AU NEZ DU SERPENT

Un habitant, d'un âge assez avancé, était père d'une famille nombreuse.

Au printemps, la mère met au monde un petit garçon ; il n'y avait plus personne dans les environs pour être son parrain. Le père se demandait bien ce qu'il allait faire.

Il entend parler du passage du roi en visite dans ce coin de pays. Du coup, l'idée lui vient de demander au roi d'être parrain du nouveau-né. Les démarches accomplies, il est tout heureux de la réponse affirmative du monarque.

On organise les préparatifs de la cérémonie. Avant de partir, le roi dit à l'habitant : « Nous le nommerons Ti-Jean ; lorsqu'il aura vingt et un ans, qu'il vienne me trouver. Vous l'avertirez de ne pas faire route avec un bossu, un teigneux ou un boiteux car ces gens-là ne lui voudront que du mal. Aussi, dites-lui bien de s'abstenir de voyager dans la compagnie de ces gens. »

Le roi quitte donc la famille. Le petit garçon grandit ; à l'âge de vingt et un ans, son père lui dit : « Pauvre Ti-Jean, il faut que tu ailles visiter ton parrain, le roi ». Ensuite, il lui recommande bien de ne pas cheminer en compagnie d'un bossu, d'un teigneux ou d'un boiteux. « Il est dans son intérêt de voyager seul ! »

Ti-Jean quitte donc le foyer paternel et il marche toute la journée ; le soir, il arrive dans un village où il y a un hôtel. Il y trouve le gîte et la nourriture. Au cours de la veillée, il se lie d'amitié avec un étranger. Le lendemain matin, au cours du petit déjeuner, il rencontre de nouveau l'homme de la soirée ; ils mangent tous les deux à la même table. Finalement, tout en causant, ils décident de voyager ensemble.

Après avoir cheminé un certain temps, il s'aperçoit que son compagnon est bossu. Ti-Jean tente de s'excuser : « Monsieur, j'ai oublié quelque chose à l'hôtel, je dois y retourner, veuillez m'attendre, ici ! » Le bossu fait halte pendant que Ti-Jean s'engage sur une autre route et y marche toute la journée. Le soir, il se réfugie dans une autre hôtel et de nouveau il y rencontre un étranger ; tous deux causent amicalement.

Ti-Jean se retire dans sa chambre pour la nuit. Le lendemain matin, il prend son petit déjeuner avec l'étranger de la veille. Toujours est-il qu'ils sont tous les deux prêts à partir et ils s'engagent ensemble dans le même chemin.

Après quelques heures de marche, Ti-Jean se rend compte que son compagnon est un teigneux. Aussitôt, il lui dit : « Veuillez m'excuser, mais j'ai oublié un objet à l'hôtel, je dois retourner pour le quérir ». Il rebrousse donc chemin et prend une route de détour.

A la brunante, il s'arrête dans un autre hôtel. Il y soupe et dans la veillée il se lie encore d'amitié avec un inconnu. Ils vont se coucher et le lendemain, ils sont encore à la même table pour le déjeuner. Ils parlent et font route ensemble. Tout à coup, Ti-Jean s'aperçoit qu'il est boiteux. « Ah, Monsieur, lui-dit-il, je dois retourner à l'hôtel car j'y ai oublié quelque chose, veuillez m'attendre ici ».

Aussitôt, le boiteux l'empoigne par le bras et lui déclare : « Arrête un peu ! Avant-hier, tu étais avec un bossu, tu as rebroussé chemin et je ne t'ai jamais revu. Hier, la scène se répéta avec un teigneux et aujourd'hui avec un boiteux. Je suis à la fois les trois différents personnages. Si tu ne me promets pas de dire au roi, ton parrain, que c'est moi qui suis son filleul et toi mon serviteur, je te tue, ici même ».

Ti-Jean est bien obligé d'accéder aux volontés de son compagnon. Ils continuent leur route ensemble et ils arrivent chez le roi. Ti-Jean présente le boiteux : « Voici Ti-Jean, votre filleul, et moi, je suis son serviteur ». Au palais, on organise une belle cérémonie en l'honneur du filleul.

Quelques jours se déroulent. Le boiteux s'aperçoit que Ti-Jean est plus aimé que lui-même ; en effet, le roi préfère le serviteur. Aussi la jalousie s'empare du boiteux. Il se rend chez le roi et il lui fait une déclaration assez invraisemblable : « Sire mon roi, mon serviteur s'est vanté qu'il irait chercher les trois poils d'or au nez du serpent qui vit dans la forêt.

— Dites à votre domestique qu'il vienne ici. »

Ti-Jean se présente devant le roi pour s'entendre dire : « Tu t'est vanté de pouvoir aller chercher les trois poils d'or au nez du serpent ? Eh bien ! foi de roi, tu dois y aller ! » Ti-Jean s'en va dans le coin du jardin, et se met à pleurer.

Ti-Jean avait comme marraine la vieille reine qui avait joui, en même temps, des pouvoirs de fée. Elle était morte, mais personne au palais n'était au courant de son titre de magicienne. Le soi-disant serviteur était en train de se lamenter au jardin, lorsque tout à coup, il sentit quelqu'un lui mettre la main sur l'épaule ; il tourna un peu la tête : « Ma marraine ! s'exlama-t-il.

— Ah, oui, je suis bien ta marraine ! Te voilà bien mal pris !

— Oui, je suis dans de grandes difficultés.

— Ecoute, je vais te dire quoi faire : va trouver le roi, demande-lui ce que je vais te suggérer et puis tu iras chercher les trois poils d'or. Ne t'inquiète pas !

— C'est bien ! »

Il se rend donc chez le roi : « Sire mon roi, dit-il, je suis décidé d'aller chercher vos trois poils d'or au nez du serpent dans la forêt. Auparavant, veuillez me

donner trois carrosses chargés, l'un, de biscuits secs, un autre, de whisky blanc, et un troisième pour moi et mes serviteurs. En outre, j'ai besoin de trois pièces de ruban bleu, trois autres de ruban rouge et trois de blanc ».

Le roi fait préparer les objets exigés par Ti-Jean et ce dernier se met en route. Une fois dans une forêt, il aperçoit le serpent dans la cour d'un grand château. Il descend du carrosse aussi vite que possible. Comme la marraine l'avait prédit, le serpent dormait. Ti-Jean prend aussitôt un ruban et en enroule trois tours autour de chacun des trois poils d'or dont le nez du serpent était garni. Ce ruban devait attendrir la peau de l'animal et faciliter l'extraction des poils d'or. Excité par ces tissus, le monstre se raidit pour finalement se réveiller : « Que fais-tu, ici, petit ver de terre ?

— Arrête, serpent, tu n'ignores pas que nous sommes parents : ton père et mon père ce sont deux pères ; ta mère et ma mère, ce sont deux mères. Nous sommes donc cousins !

— Bien, c'est pourtant vrai !

— Je n'ai jamais pu venir te visiter, mais aujourd'hui, je suis chez toi et je t'ai apporté un carrosse de whisky blanc et un autre de biscuits croustillants.

— Je vais donc pouvoir festoyer ! »

Il continue à s'entretenir encore pendant un bon moment ; ensuite, Ti-Jean lui déclare : « Il est temps que je m'en aille.

— Au revoir ! »

Ti-Jean monte dans le carrosse et il part. Tout à coup, le serpent lance un cri si fort que tout en branle. Ti-Jean se dit : « Mes instants sont comptés ! Le serpent a découvert quelque grief contre moi ; il va bien me tuer ! » Il rebrousse chemin et se rend auprès du monstre : « Que veux-tu, cousin ?

— Eh bien ! pour un cousin, je ne suis pas très gentil ! Tu me donnes du whisky et des biscuits, et moi, je ne fais aucun présent. Prends mes trois poils d'or qui sont au bout du nez. »

C'était exactement ce que Ti-Jean convoitait. Il les lui arrache et les enveloppe précieusement.

De retour chez le roi, le voyageur paraît avec les trois poils d'or. Ti-Jean n'en est que plus aimé et plus choyé que le boiteux.

Le roi possédait un bon nombre de chevaux. Le boiteux se creusait la tête pour trouver un moyen de se débarrasser de Ti-Jean.

A l'automne, on organise une exposition de chevaux. Le boiteux savait que le roi possédait deux chevaux épuisés dont on ne pouvait rien tirer. Il se rend chez le roi : « Sire mon roi, dit-il, mon serviteur s'est vanté qu'il soignerait, cet été, vos deux vieux chevaux rejetés par la cavalerie et qu'il gagnerait deux premiers prix à l'exposition : un, pour la beauté, l'autre pour la rapidité.

— Foi de roi, amène-moi ton serviteur, ici ! »

Le jeune homme paraît devant le roi : « Tu t'es vanté dit le monarque, que tu gagnerais le premier prix à l'exposition avec mes vieux chevaux ? Eh bien ! foi de roi, il faut que tu les obtiennes ! »

Voilà Ti-Jean tout bouleversé de nouveau. Il retourne dans le coin du jardin et se met à pleurer. Sa bonne marraine lui touche l'épaule et elle lui demande la raison de ses larmes. Sans attendre de réponse, elle enchaîne : « Ne pleure pas ; prends cette petite brosse d'une vertu magique. Si tu en frottes un animal, il revient à l'âge de cinq ans, si c'est une personne, à l'âge de quinze ans ! mais tu n'en n'a nullement besoin pour ces dernières. Occupe-toi des chevaux ; chaque jour, soigne-les et brosse-les. »

Ti-Jean suit à la lettre les conseils de sa marraine. Tous les soirs, il frotte ses chevaux avec la brosse magique. Il s'aperçoit qu'ils embellissent, celui qui devait se présenter au concours de beauté était musclé, bien gras et rond ; celui que l'on destinait au concours de rapidité montrait à tout observateur les caractéristiques d'un trotteur de grande qualité.

Le temps de l'exposition s'annonce, Ti-Jean monte le cheval que sa marraine lui avait désigné et il conduit l'autre au bout d'une corde.

Ils arrivent au champ des concours ; il exhibe l'un des chevaux, celui-ci décroche le premier prix pour sa beauté. Ensuite, c'est l'épreuve de la course et il en remporte également le premier prix.

Le boiteux persistait à chercher un moyen de se débarrasser de Ti-Jean. Il se rend chez le roi, satisfait maintenant d'un plan infaillible. : « Sire mon roi, raconte le boiteux, mon serviteur s'est vanté de passer dans une batteuse mécanique et d'en ressortir cent fois plus beau.

— Appelez-le. Dis-lui que je veux lui parler. »

Ti-Jean se présente devant le roi qui amorce un bref dialogue : « Tu t'es vanté de pouvoir passer dans une batteuse mécanique et d'en ressortir cent fois plus beau ?

— Je ne me suis jamais vanté d'une telle prouesse !

— Foi de roi ! je m'en vais faire préparer la machine ! »

Ti-Jean revient au jardin pour cacher sa peine. Sa marraine lui touche encore l'épaule et l'aborde en riant : « Tu es encore bien mal pris, hein ?

— Ah, oui !

— Dis au roi que tu passeras dans la batteuse à la condition que ta marraine y soit présente. Tu verras, le roi sera mal à l'aise.

— Je ne demande qu'à vous obéir, marraine ! »

Il retourne donc chez le roi et il lui exprime son désir : « Sire mon roi, je n'entrerai dans la batteuse qu'à une condition.

— Quelle condition ?

— Je veux que votre reine se tienne à l'autre bout de la batteuse.

— C'est tout à fait impossible : elle est décédée depuis plusieurs années.

— Cette raison n'a aucune importance !

— Bon ! Si c'est là ton désir, j'essaierai de le satisfaire.

— Du moment que vous acceptez cette proposition, c'est tout ce dont j'ai besoin. Préparez votre batteuse, j'y sauterai. »

Le roi savait que s'il souhaitait la présence de sa femme, il serait exaucé en vertu de ses pouvoirs de fée. Ti-Jean plonge dans la machine ; sa marraine, à l'autre bout, recueille les morceaux, les enduit de graisse, et lorsque le dernier en sort, Ti-Jean se tient tout droit, cent fois plus beau qu'il ne l'était auparavant.

Il rencontre le roi, le saisit par le bras et lui dit : « Ecoutez, Sire mon roi ! Du temps de mon vivant, j'avais un secret et je n'étais pas capable de vous le livrer à cause de mon serment de me taire. Maintenant, je suis mort et je suis revenu à la vie, je puis donc le dévoiler.

— Oui, tu peux me le dire.

— Le boiteux était mon serviteur. Votre filleul, ce n'est pas le boiteux, mais, moi, Ti-Jean ! »

Par ordre du roi, le boiteux fut traîné au fond de la cour, jeté en prison pour le reste de ses jours.

A demain soir ! Je continuerai à vous en raconter d'autres.

## LES TROIS POILS D'OR AU NEZ DU SERPENT

Récit folklorique raconté le 26 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris d'Élie Bergeron, à Sudbury, vers 1929.

Enregistrement no 1353. Conte-type 531 I (filleul du roi), II a, b, III b (conseil de sa marraine morte). Tâches : poil d'or du serpent, course de chevaux ; IV a (dans la batteuse). Sans princesse.

Çâ, c'était un habitan ; i' tait pas mal âgé, i' avè' enn' gross' famill'.

Te'jours que, dans l'printem, in aut' p'tit gârs. Là, i' était rendu qu'i' y avait p'us parsonn' pour êt' capab' de... êt' parrain pour son p'tit gârs. C'fait qu'i' s'demandait b'en quoè c'qu'i' était pou' n'en fair'.

Tout d'in cou' [ coup ], i' attend [ entend ] parler qu'le roè [ roi ] vien en vésit' dans c'plaç-là. I' dit : « Bonguienn' ! J' m'às d'mandé' au roè, i' dit, pour êt' de cérémonie<sup>1</sup> pou' mon p'tit gârs ! »

To'hours que vâ 'oèr [ voir ] le roè, p'is parl' de d'çâ au roè, si i' veut' êt' de cérémonie pou' son p'tit gâ'. Ah ! le roè ést b'en content.

I' pârt, to'hours, p'i' i' s'en vâ che' z-eux, fait baptiser l' p'tit gâ'. Avant d'partir, le roi, i' di' à l'habitan, i' dit : « Vous diré', i' di', on vâ l'baptiser Ti-Jean, i' dit ; mecqu'i' eill' [ ait ] vingt vingt et in an, i' dit, qu'i' vienn' me trouver. Vous gu'i diré' itou qu'i' fèz' attention, i' dit, d'pâs fair' route, i' di', avec in bossu, in teigneu' ou b'en in boetteux [ boiteux ]. Çâ, i' dit, ça s'rait du malheur pour lui ! Dit's-y, i' dit, qu'i' fèz' pâs route a'ec c'mond'-là ! »

To'hours qu'le roi pârt p'i' i' s'en vâ. Rendu, l'p'tit gâ' à dix-huit ans, son pér' gu'i a di', i' dit : « Pau' [ pauvre ] Ti-Jean, i' dit, faut qu'tu y a'lle' 'oèr ton pârrain le roi. » P'is lâ, il l'avartit strictement : « I' dit, fè' attention pour pâs fair' route, i' di', a'ec in bossu, in teigneu' ou b'en in boetteux. Fais ta rout' t'ut seul ! »

To'hour', mon Ti-Jean pârt, march' tout' la journée ; le soèr, i' arriv' dan enn' place, in hôtel. I' s'en vâ lâ p'i' i' d'mande à coucher, p'i' i' mang'. Dan 'a veillée fait tchomm [ chum ]<sup>2</sup> a'ec in homm', lâ, in étranger. To'hou' qu'i' s' couch', p'is

1. Cérémonie : (être de) : Être parrain ou marraine.

2. Chum (angl.) : Ami, camarade. Faire chum : Lier amitié.

l'lend'main matin, i' s'leve, et p'is l'homme ést a'ec lui à 'a tab' pour déjeuner. D'enne affaire à l'aut', parle avec, i's prenn'nt le ch'min ensemb'.

Fè' in bout' su' l' chemin, i' s'aparçoe' c'ést in bossu. Ah ! i' dit : « Mecieu', i' dit, j'ai ôblié queut' [ quelque ] chose à l'hôtel, i' dit, faut qu'je r'vir' de bor' ; i' di', attendez-moé écite ! » Eul l'bossu l'attend, lâ, enne escouss'. Lui, i' pâ'r', i' pren in aut' chemin, fil', march' tout' la journée, rendu au soèr, i' vien à in aut' hôtel pour coucher. Couch', p'i' i' soup', p'i', après souper, fait t'chomm' encôre avec in aut', in aut' étranger.

To'hours, c'temps de s'couché', i' vâ s'coucher. L'lend'main matin, i' s'lev' p'is s'en vâ déjeuner : i' s'trouve à 'a tab' avec c't étranger-lâ encôr'. D'in affaire à l'aut, s' sont prê' à partir, i's vont su' l'minm' chemin, prenn'nt la route ensemb', p'i' i's parte'.

I' a fait' in bout', i' s'aparçoe', qu' c'ést in teigneu'. « Ah ! b'en, i' dit, mecieu', vous allez m'excusé', i' dit, j'ai ôblié queut' chose à l'hôtel, i' dit, faut qu' j'a'll' [ aille ] le charché' ! » I' s'en r'tourne à l'hôtel, pren in aut' chemin, p'is fil' !

Rendu au soèr, i' ést rendu à in aut' hôtel. Soup' lâ encôr', p'is dan 'a veillée fait t'chomm' encôre a'ec in aut', in étrangé' encôre. I's vont s'coucher : l'lend'main matin s'sont encôre à 'a tab' après déjeuner. Parlé : i's vont fair' route ensemb'. To'hour', i's part'nt, p'i' i's prenn'nt le ch'min. I' s'aparçoe' c'st in boetteu' ! « Ah ! i' dit, me'cieu', i' dit, j'ai ôblié que' chose à l'hôtel, i' dit, faut qu' je... Attendez-moé écite' ! »

P'i' il [ le boiteux ] l' po'gn' par le brâ' encôre ; i' di' : « Arrette in peu ! Avant z-hier, i' dit, t'avé' in bossu ; t'as r'viré d'bord, t'as 'té à l'hôtel, j' t'ai jamais r'vu. Héièr [ hier ], i' dit, c'tè' in teigneux, p'i' i' di', aujo'rd'hui, i' dit, c'st in boetteu'. I' dit, c'ést moé, çâ, i' dit ! Si tu m'promets pâs, lâ de dire à ton pârrain c'ést moé qu'ést son filleu', p'is toé mon sarvan<sup>3</sup>, i' dit, j't'ôt' la vie icitt' ! »

Ti-Jean, b'en, 'cou' don, i' a consenti. C'ést b'en ! Lâ, i's font route ensemb'e. Arriv'nt su' le roi, ça fait qu' Ti-Jean, lâ, i' introduit<sup>4</sup> le bossu, i' dit : « Çâ, c'ést vot' fiau [ filleul ], p'i' i' dit, moé, j' su's son sarvan ! » Ah ! b'en, ça a fait enn' cérémonie. t' sé's b'en !

Deux, t'oâs jours se pâss'nt ; lâ, mon Ti-Jean... mon bossu i' s'aparçoe' que Ti-Jean ést plu' aimé qu'lui : i' [ le roi ] aim' mieux Ti-Jean qu'eul l'bossu. To'hours qu'la halousie [ jalousie ] l'pren. I' s'en vâ trouver le roi, i' dit : « Sir' mon roi, i' dit, vot' Ti-Jean, lâ, i' dit, mon sarvan, i' di', i' s'ést vanté qu'i' irait qu'ri' lés t'oâs pouell's [ poils ] d'or au nez du sarpen dans 'a forêt. — Le roi i' dit, dite' à Ti-Jean, i' dit, qu'i' vienne écite'.

Fait v'nir son Ti-Jean d'avant lui : « Tu t'és vanté qu'tu gu'irais qu'ri' 'és t'oâs pouell's d'or au nez du sarpen dan 'a forêt ? B'en, i' dit, foi de roi, i' dit, faut

3. *Servant* : Serviteur, domestique.

4. *Introduire* : Présenter.

qu'tu gu'y a'lle' ! » Ah ! b'en, Ti-Jean pâ'r à brâiller<sup>5</sup>, t'sé's b'en, p'i' i' s'en vâ dans l'coin du jardin.

Mé', de tout c'temps-lâ, du temps qu'le roi avait baptisé Ti-Jean, p'is, rendu à dix-huit ans, Ti-Jean, c'n'avait pâssé dés temps, lâ. Sa vieill' rein' qui s'trouvé 'a mârrain' de Ti-Jean, c'tè' enn' vieill' fée, çâ. I's l' savaient pâ' 'és aut', 'a était mort' la vieill' fée. To'hou's qu'mon Ti-Jean s'en vâ dans l'coin du jardin, p'i' i' s'mè' à brâillé'. I' y â que'qu'in qui gu'i mè' 'a main su' l'épaule ; i' se r'vir' de bord : « Ma mârraine ! — 'A di', oui, 'a dit, j'su's ta mârraine ! 'A dit, t'és mal pris, lâ, hein ? — Ah ! i' di' oui, i' dit, j' su's b'en mal pri' ! — 'A di', écout' ! M'âs t'dir' quoi c'c'est fair', moé. Vâ trouver le roi, p'is d'mand's-y de quoi c'que m'âs t'dir', lâ, p'i' 'a dit, tu vâs gu'y eller l' qu'ri' és t'oâs pouell's d'or, 'a di', inquiet-toé pâs ! — C'est b'en ! »

I' pâ'r, i' s'en vâ trouver le roi : « B'en, i' dit, Sir' mon roè, lâ, i' dit, j'su's décidé d'aller qu'ri', i' dit, vos t'oâs pouell's d'or au nez du serpent dan 'a forêt, lâ ! I' dit, deunnez-moé in carross' chargé de bescui' [ biscuit ] au sôdâ, in aut' carross' chargé de whisky blanc, p'i' i' di', in aut' carross' pour moé p'is més sarvan. I' dit, m'âs gu'y eller l' qu'ri'. »

Le roè, çâ a pâs'té lon, i' gu'i â préparé çâ. Mon Ti-Jean pârt p'i' i' s'en vâ. Tant qu'i' [ Quand il ] â arrivé dan 'a forêt, lâ, éiòu c' qu'éta't l'sarpen [ serpent ], i' aparçoe' l'sarpen ; l'sarpen s'trouvait dan enn' cour. C'éta't in gros château qu'i' y avait lâ. I' débarqu' vit'ment, p'is sa mârrain' gu'i avait dit d' s'emporter t'oâs varg's de ruban bleu, t'oâs varg's de ruban rouge, p'is t'oâs varg's de ruban blanc. P'i', 'a dit, mecqu' t'arriv's lâ... Quand qu'i' â arrivé lâ l'sarpen s'trouvé' à dormir. T'ut suite, i' débarqu', pren in ruban p'i' i' fait t'oâs tour' autour du pouel ; i' pren in aut' p'i' fait t'oâs tour' autour de l'aut' pouel, i' en pren in aut' p'i' i' fait t'oâs tour' autour de l'aut' pouel. Cés rubans-lâ autour du pouel, çâ attendrissait la peau, çâ. To'-hours que l'sarpen commence à s'raidir p'i' i' s'ra-veille : « Ah ! i' dit, quoi c'tu fè' écitt', 'tit ver de terre ? — Arrett', sarpen ! T'sé's b'en, i' dit, ton pér' c'est in pér', mon pér' c'est in pér' ! Ta mère, i' dit, c'st eunn' mér', ma mér' c'st eunn' mér' ! Tu sé's b'en qu'on ést cousin, i' dit, sarpen ! — B'en, 'cou' don [ écoute donc ] i' dit, c'est pourtant vrè' ! — P'i', asteur, j'ai jamais v'nu t'oèr [ te voir ], mé' lâ, i' dit, j'viens ; p'i', i' dit, c'est pâs tout' : j't'ai emporté du whisky blanc, i' dit, in carross' chargé d'whisky blanc, in carross' chargé d'bescui' au sôdâ ! — Ah ! b'en, i' dit, lâ, i' dit, j' m'âs prend' in bon snack<sup>6</sup>, i' di' ! »

I' ont débarqué çâ, i's jâse' enne escouss'<sup>7</sup> ; to'jours que Ti-Jean : « B'en, i' dit, c'est l'temps d' m'en aller, i' dit, j' m'âs m'en aller, lâ. — C'est b'en ! » Ti-Jean embarqu' dans son carross', p'is s'en vâ. Oh ! après qu'i' â fait' in bout', le sarpen gu'i lâche in cri ; ah ! tout branlè ! « Ah ! i' dit, lâ, i' dit, j'su's fèni, i' dit, l'sarpan ést choqué après moé, i' di', i' vâ b'en m'tué' ! » I' r'vir' de bord p'i' i' s'en vâ

5. *Brâiller* : Pleurer, se lamenter.

6. *Snack* (angl.) : Régal, repas copieux, festin.

7. *Secousse* : Espace de temps, période.

l'trouver : « Quoi c' c'est qu'tu veux, l'serpent ? — B'en, i' dit, pour in cousin, i' dit, pàs b'en fin, moé ? Tu m'emport's du whisky blanc, tu m'emport's dés bescui' au sôdâ, quoi c' c'est j'te deunn', moé ? I' di', arrach'-moé 'és t'oâs pouels d'or que j'ai au bout du nez, lâ ! » Ti-Jean, c'tait çà qu'i' voulait lui ! I' arrach' lés t'oâs pouels d'or au bout du nez, met çà dans sa poche, i' s'en vâ.

I' arriv' su' le roi, i' s'présente avec lés t'oâs pouels d'or. Ah ! b'en, bon-guienn' ! Lâ, i' eumè' encôr' b'en pluss' Ti-Jean, i' était b'en plus considéré qu'eul l'bossu.

D'in affaire à l'aut, to'jours que, le roi i' avait b'en dés ch'faux [chevaux], lâ ; ça fait qu'eul l'bossu, lui : « Comment j' frais b'en, i' dit, pour m'en débarrasser ? »

Dans l'automne i' v'nè' enne exhibition<sup>8</sup> d'chevaux, p'is l'bossu savait qu'i' y avait deux vieux jouaux qui étaient fénis d' l'armée, lâ, p'is c'tait tout bossu, p'is fèni ; c'était p'us bon à r'guien en tout'. I' s'en vâ trouver le roi, i' dit : « Sir' mon roi, Ti-Jean s'est vanté, i' dit, qu'i' soègn'rait vos jouaux, c't été, vos deux vieux jouaux fénis d' l'armée, lâ, p'i' i' dit, qu'i' gâgn'rait l'premier pri' [prix], i' di', à l'exhibition : un pour la beauté, p'i' i' dit, l'aut' pour la cours'. — B'en, i' dit, foi de roi, i' dit, fais v'nir Ti-Jean écitte ! I' dit, Ti-Jean, tu t'és vanté qu'tu gâgn'rè', i' dit, l'premier pri', i' di', à l'exhibition, i' di', a'ec més vieux jouaux ? B'en, i' dit, foi de roi, faut qu'ça seill' [soit] fait' ! »

Ah ! Ti-Jean ètè' encôr' démonté, hein ! P'i' . . . i' s'en vâ dans l'coin du jardin, i' s'mè' à brâillé' encôr'. Sa bonn' marrain' gu'i mè' 'a main su' l'épaule, 'a dit : « Quoi c'que t'â' à brâillé' ? 'A dit, t'a pàs besoin d'brâillé' ! 'A dit, quiens, v'lâ enn' 'tit' brosse, 'a di', écitt'. Vâ-t-en tou' 'és jours, soègn' lés jouaux, p'i' 'a dit, bross'-lè. 'A dit, n'importe quoi qu'tu frott'râ' a'ec c'tte p'tit' bross'-là, 'a dit, si c'st in alimal, 'a di', i' vâ v'nir â l'âg' de cinq ans ; si c'st eunn' paronn', ça vâ v'nir à l'âg' de quinze ans. Mé', 'a dit, dan' 'és paronn's tu n' n'as pàs d'besoin ! L'inqu' pour lés jouaux, toé ! »

Mon Ti-Jean pârt, p'i' i' s'en vâ commencé' à soégné' és jouaux. Tou' 'és soèr', i' frottait lés jouau' a'ec sa p'tit' bross'. La première affèr' qu'i' s'est aparçu, me-cieu', cés jouaux-lâ, i. . . i' étaient beaux : c'ui-lâ qu'i' était pour montrer pour beauté i' était beau, b'en bâti, p'is b'en grâs, b'en rond, p'is l'aut', qu'était pour allé' à la course, ô' [on] 'ouyéyé' [voyait] qu' c'était in ch'fal de cours'.

To'hours, quand que l'temps d' l'exhibition arriv', lâ, i' ést supposé d'embarquer su' son ch'fal de cours', qu'sa mârrain' gu'i avait dit, et p'is de traîner l'aut' par la. . . a'ec enn' cord'.

To'hours qu'is part'nt, s'en vienne' à l'exhibition ; c'est l'temps d'montrer l'beau joual à l'exhibition. C'est l'beau joual qui â eu l'premier pri' à l'exhibition. Après çà, c'est l'temps d'la course. I' embarqu' su' son ch'fal de course, et p'i' écitte i' â gagné l'premier pri' à la course.

8. *Exhibition* : Exposition.

To'jours qu'eul l'bossu... c'était pàs tout', çà. « Comment fère, i' dit, pour m'en débarrassé' ? » I' s'en vâ trouver le roi ; i' dit : « C'cou' [coup] écite, i' dit, m'âs m'en débarrasser çartain ! Sir' mon roi, i' dit, Ti-Jean s'est vanté qu'i' pâs'srait dan in moulin à batt'<sup>9</sup>, p'i' i' sortirait cent fois plus beau qu'il est ! — Foi de roi, i' dit, dis-y à Ti-Jean qu'i' vienne écite' ! »

Te'jours qu'mon Ti-Jean i' s'en vâ lâ. « Tu t'és vanté, Ti-Jean, i' dit, qu'tu pâs'srais dan in moulin à batt', p'is qu'tu sortirais cent fois plus beau qu' t'és lâ ? — J'me su's jamais vanté d'çâ ! — Foi de roi, i' dit, m'âs préparer l'moulin ! »

Mon Ti-Jean s'en vâ brâillé' encôr' dans l'coin du jardin. Qui c'qui gu'i mè' 'a main su' l'épaul' ? Sa mârrain', p'i' 'a ri'. 'A dit : « T'és b'en mal pris, lâ, hein ? — Ah ! i' di', oui ! — Non t'as pàs besoin... Di' au roi qu'tu vâs pâsser dans l'moulin à batt', mé', 'a dit, l'inqu' à eunn' condition ; tu i' dirâs j'veu a'oèr ma mârrain' présente ! 'A dit, tu 'oèr, 'a dit, le roi vâ s'trouver mal pris, lâ. — Correck ! »

Vâ trouver le roi, i' dit : « Sir' mon roi, i' dit, j' m'âs pâsser dans l'moulin à batt', mé' 'ienqu'à enn' condition. — I' dit, quoi c'est ta condition ? — J'veu' avoèr ma mârraine, i' di', à l'aut' bout' du moulin à batt' ! »

Le roi, lâ... sa mârraine, i' savait b'en qu' 'a était mort', sa femm', lui ! I' dit : « J' su's pàs capab', i' di', 'a est mort' ! — Ça fait pàs d'diffarence, i' dit, j'veu' a'oèr ma marrain' ! — Le roi : b'en, i' dit, c'est bon ; i' dit, si tu veux l' a'oèr, i' di', o' [on] asseill'râ l'a'oèr ! — B'en, i' dit, d'abord que<sup>10</sup> vous êt's voulan, i' dit, c'est tout' quoi c' j'ai d'besoin ! Préparez vot' moulin, i' dit, m'âs sauter d'dans ! »

C'fait qu'en disant, le roi, d'abord qu'i' était voulant qu'sa femme y soueill' [soit], 'a gu'y était : c'été' enn' vieill' fée ! Ti-Jean saut' dans l'moulin à batt' ; sa vieill' mârrain' 'tè à l'aut' bout' : 'a ramâssè' 'és morceau' et 'a 'és graissait tout'. Après qu'i' a tout été sorti, l'dargnier morceau, Ti-Jean sor'. I' était cent fois plus beau qu'i' était.

I' pârt, p'i' i' s'en vâ trouver le roi, p'i' i' l'prend par le brâ, i' di' : « Écoutez, Sir' mon roi, i' dit lâ. Dans l' temps d'mon vivant, j'ai in secret : j' pàs capab' n'en parlé', i' dit, j'ai promis qu' j'eul l'dirais pàs. Mé, i' dit, lâ, j' su's mort p'is j'su's r'venu ; i' dit, j'peux l'dir', mon secrè' ? — Ah ! i' di' oui, pouvez l'dir'. — B'en, i' dit, çà, lâ, c'bossu-lâ, lâ, b'en, i' dit, c'est lui qu'est mon sarvan, i' dit, p'i' i' dit, c'est moé qu'est vot' fiau, i' dit, pàs lui ! »

Lâ, i' ont ramâssé l'bossu, p'i' ils l'on emm'né en arriér' d'la cour, ils l'ont mis dan 'a prison pour eul l'restant d'sés jours.

A d'main soèr ! J'vous cont'rai l'restant !

9. *Moulin à battre* : Une batteuse.

10. *D'abord que* : Puisque, attendu que.

## 14 — LE FAUX PRÊTRE

Il était un homme qui nourrissait des idées originales. Il était plein de tours et de mauvais plans. Il marchait d'un village à l'autre.

Une fois, il se sent à bout de finauderies, il est forcé de passer plusieurs jours sans manger. Il arrive dans une petite paroisse — ça se passait dans le bas du Québec — où la vie était pénible. Il entend dire que la paroisse voisine est privée de prêtre. Il pense donc à remplir cette fonction.

Il parvient à se procurer une vieille soutane ; il s'en revêt et se dirige vers la place voisine en s'annonçant comme prêtre. Il pénètre dans le presbytère, il y avait longtemps qu'un curé avait franchi cette porte ; tout était à l'abandon. Il y met un peu d'ordre. Le dimanche, il sonne la cloche de l'église. Les gens se rassemblent. Lorsque l'église est presque remplie, le nouveau curé pénètre dans le chœur et il s'avance vers la chaire dans l'intention d'y faire un bout de prône.

Il leur dit : « Comme je suis bien fatigué, mes bien chers frères, aujourd'hui, nous réciterons le chapelet et dimanche prochain, nous célébrerons la messe et je vous montrerai les os de deux plus grands saints qui ont vécu sur terre. » Il se retourne, descend de la chaire, dit le chapelet, lance un *Dominus vobiscum* et c'est tout ! Les gens quittent l'église.

Durant la semaine, le prêtre se met en quête des os des deux plus grands saints de la terre. Laissons-le à sa recherche et revenons aux paroissiens de la place.

Les gens du lieu se mettent à maugréer ; quelques-uns vont jusqu'à dire : « Écoutez donc, c'est un sacré fou ! Il manque pour le moins de bon sens ; ce doit être un voyou venu de loin et il vient gagner sa vie comme prêtre, chez nous. Nous allons lui jouer un tour ! »

D'autres, cependant, proposent d'attendre et de voir ce qu'il présentera de bon le dimanche suivant. « Si nous jugeons que ses cérémonies de dimanche prochain ont du bon sens, nous l'écouterons, dans le cas contraire, nous le jetterons dehors ».

Dans un conte, cela va vite ! Le dimanche suivant s'annonce. Le prêtre monte en chaire, il leur élabore un petit sermon, il redescend, il célèbre une petite céré-

monie, il récite un chapelet puis il va chercher les os recueillis la semaine d'avant. Il revient et commence un discours : « Ici, mes bien chers frères, j'ai les os de deux grands saints qui étaient sur la terre. » Il avait ramassé un os de lièvre, il leur en montre la patte en continuant : « Voici, mes bien chers frères, saint Fluet ! Vous en avez mangé la chair et vous en avez bu le sang. » Il dépose les os du lièvre et il leur en présente d'autres : c'était une patte de mouton.

« Ici, mes bien chers frères, c'est un saint Lainu. Vous en avez mangé la chair, vous en avez bu le sang, et, avec sa laine vous en avez tricoté des bas et des mitaines, tas d'enfants de chiennes ! »

## LE FAUX PRÊTRE

Récit folklorique raconté le 26 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris de son oncle Arthur Lavoie (45 ans), vers 1927.

Enregistrement no 1355. Conte-type 1824.

Çâ, c'était in homm' qu'était plein d'tours, plein d' mauvais plans p'is d'tout's sort's d'idées dan 'a tête, et p'i' i' marchait d'enn' place à l'aut'.

To'jou' qu'i' était b'en mal pris, plusieurs jours sans mangé'. I' arriv' dan enn' 'tit' paroèss', c'st en bâs d' Québec qu'ça a arrivé, çâ : lés tem [ temps ] étaient durs par lâ. I' attend parler qu'la place 'oésine [ voisine ], i' y a pâs d'prêt'. Ah ! i' s'mè' à dir' : « J'm'âs gu'y eller fair' le prêt', lâ, moé ! »

I' vien à bout de trouver dés vieill's habits d'prêt', to'hours, p'i' i' s'habill' comme in prêt' p'i' i' pâ'r, i' s' en vâ à 'a place 'oésine, i' s'annonc' comme in prêt're. I' rent' dans l'presbytèr' ; ça f'sait longtemps qu'i' y avait pâ' eu d' prêt', lâ : c'tait pâs mal en 'bandon [ abandon ], To'hour', eurdress' çâ in p'tit peu, p'is, rendu au dimanche, senn' [ sonne ] la cloch' d'église ; eul l'mond' s'en vienne' à église et quand qu'i' [ curé ] 'oé' [ voit ] qu'l'église ést pâs mal plein' de monde, i' rent' par le choeur p'i' i' s'en vâ dan 'a grand' chais' [ chaire ] pour prêcher, p'is lâ, i' commence.

I' dit : « Comm' j'su's b'en fatigué, i' dit, més bons chers frère', i' di', au-jo'rd'hui, on vâ dir' le chap'let, p'i', i' dit, dimanch' prochain on dirâ 'a messe, et p'is j' vâs vous montré', i' dit, lés os dés deux grands saints qui â marché su' 'a terre. » I' r'vir' de bor', i' descen en bâs, dit l'chap'let, p'is « Bobiniss' bobiscomm » [ Dominus vobiscum ], c'est tout'. Le monde eurvîr' de bor', i's s'en vont.

To'hours, dan 'a s'main', lui, i' commence à charcher p'i' 'à r'gârder pour trouver dés os dés deux grands plus saints qui étaient su' 'a terr'. To'hour', on vâ l'laisser charcher dés os, lui, p'i' on vâ r'venir aux paroèssiens d' la place.

I's s'mette' à dir' : « 'Cou' don [ écoute donc ], c'st in sapré<sup>1</sup> fou, çâ ! Ça a pâs

1. *Sapré* : Autre forme de sacré.

d'bon sens, ça doé' êt' in bomm' [ bum ]<sup>2</sup> d'en quet' [ quelque ] pârt qui vient nous fair' la. . . [ le ministère ] s'montrer comm' prêtre écitté. On vâ gu'i joué' in tour. »

Ah ! mé' lés aut's s'mette à dire : « Atten, on vâ 'oèr quoi c'qu'i' vâ nous chanter d'bon dimanch' prochain. Si o' 'oé' [ voit ] qu'ça a du bon sens, b'en, on vâ l'écouter, p'is si on voé' qu'ça a pàs d'bon sens, b'en, on le ch't'râ [ jettera ] dehors ! »

To'hours, dan enne affair' de cont', ça vâ vit'. Rendu au dimanch' prochain, eul l'prêt' monte en chaire, et p'i' i' gu'ieu [ leur ] fè' in p'tit sarmon, descen en bâs, fè' enn' 'tit' cérémonie, p'i' i' di' in chap'let, p'i' après çâ, i' pâ'r — i' avait ramâssé sés os — i' s'en vient p'i' i' commence à ieu [ leur ] prêcher, p'i' : « Ecitt', més b'en chers frère', i' dit, j'ai lés ô', i' dit, dés deux grands saints qu'étaient su' 'a terre. » I' avait ramâssé in ô' [ os ] de lièv'. I' prend l'ô' de lièv' p'i' i' gu'ieu mont' l'inqu' la patte, i' dit : « Çâ, i' di', écitt', més bons chers frère', i' dit, c'est saint Feluette [ Fluët ] ! I' dit, vous avez mangé sa chair, vous avez bu son sang. » I' met çâ lâ, i' prend l'aut' : c'tait enn' patt' de mouton.

« Çâ, i' di', icitt', més b'en chers frère', i' dit, c'est in saint Lainu. Vous avez mangé sa chair, vous avez bu son sang, p'i' i' di', avec sa lain' v'vous êt's fait' dés bâs p'is dés mitain's, tâs d'enfants d'chienn' ! »

2. *Bum* (angl.) : Voyou, fainéant, viveur.

## 15 – L'HABITANT À DEMI-FOU QUI DEVIENT PRÊTRE

Il était un habitant un peu simple d'esprit. Il demeurait assez loin de la ville et il possédait un attelage de boeufs pour exécuter ses travaux de ferme.

Une bonne journée, il remplit un chariot de grain, il part chez le meunier pour faire moudre son grain et en rapporter la farine. Durant son absence, un homme se rend chez lui pour rencontrer sa femme. Tous les deux se creusent la tête pour trouver le moyen de se débarrasser du mari légitime. L'amant demande à la femme : « Penses-tu que tu en es capable ?

– Ah, oui ! Tu m'aideras, aujourd'hui, à couper de petits sapins. » En bordure du chemin, à partir d'un point assez éloigné de l'habitation, tous deux plantent de petits sapins, ensuite, chaque côté de la barrière d'entrée, puis le long de l'allée, de l'écurie, et finalement tout autour de la maison. Le décor est prêt, il ne reste plus qu'à attendre la venue du fermier.

Le soir venu, le cultivateur s'en revient avec ses boeufs. Arrivés à la ferme, les boeufs veulent à tout prix rentrer par la barrière car ils savent qu'ils sont chez eux, mais le paysan ne l'entend pas ainsi et il les en empêche : il croyait fermement qu'il n'était pas chez lui. A force de tirailler, les boeufs réussissent quand même à s'introduire dans la cour. Justement, à ce moment, la femme sort de la maison. Le conducteur de l'attelage s'écrie : « Bonjour, Madame, je pense que mes boeufs sont fatigués ; du moins ils refusent d'aller plus loin et, malgré moi, ils ont pénétré dans votre domaine. Pourrions-nous loger, ici, ce soir ?

– Ah oui, Monsieur, bien sûr. Attendez donc un peu, je vais allumer le fanal et je vous aiderai. »

Elle entre à la maison, et rapporte le fanal. Pendant ce temps, lui, il se rend à l'écurie avec ses boeufs et il commence à les dételer. La femme revient à temps pour l'éclairer. Il ne s'occupe nullement d'elle, tout occupé qu'il est au soin de ses boeufs. Ceux-ci rentrent dans l'écurie et s'en vont à leur place. Il les regarde faire ! Tout étonné, il échappe une réflexion : « Mais, qu'est-ce que cela veut dire, tout est semblable à chez nous ! » Il se redresse et il jette un coup d'oeil à la femme en disant : « Madame, vous ressemblez à ma femme, mais je sais bien que je ne suis pas chez moi, ici. »

Il soigne donc les boeufs. Il les quitte pour se diriger vers la maison. Tout le long du sentier qui le mène à la demeure, il pense que tout ressemble à sa propriété, mais il se reprend aussitôt en se répétant : « Je sais bien que ce n'est pas chez moi ». Il pénètre dans l'habitation, il regarde et s'exclame : « Dites-moi donc, le faites-vous exprès ? Tout est exactement tel que chez moi, cependant, je sais bien que je ne suis pas chez moi ! »

A la suite d'autres civilités, le couple lui présente à manger. Le repas terminé le paysan se dit très fatigué et demande à se reposer. Ils le font monter dans une autre chambre que la sienne. Lorsqu'il est couché, la femme redescend et elle annonce à son amant : « Ici, j'ai une soutane de prêtre, et demain matin, nous allons nous débarrasser de mon mari, tu verras, nous n'aurons pas de difficulté ».

Elle lui prépare donc une soutane et la place sur la chaise à côté de son lit. Le lendemain, le fermier se lève, il regarde son linge et pense en lui-même : « Comment, me voilà prêtre à présent ? Mais, oui, voici la soutane, ce sont bien des habits de prêtre ! Me voilà donc prêtre ! » Il s'attife comme un prêtre, il descend ensuite pour se laver. En le voyant, la femme le salue poliment : « Bonjour, Monsieur le curé !

— Bonjour, Madame !

— Avez-vous passé une bonne nuit ? Avez-vous bien dormi, ici ?

— Ah oui, Madame ! Je vous remercie beaucoup, je me suis bien reposé.

— Approchez de la table, je vais vous servir votre déjeuner. »

Il s'attable donc et prend son repas. Elle lui pose la question traditionnelle : « Venez-vous de bien loin ? Vous aviez l'air si fatigué lorsque vous êtes arrivé, hier soir !

— Oui, je viens de très loin.

— Recherchez-vous un endroit pour y vivre ?

— Oui, j'aimerais trouver une place pour y demeurer.

— Dans la paroisse voisine poursuit-elle, il n'y a plus de prêtre ; peut-être que vous pourriez vous arranger pour servir de curé ?

— C'est un bon renseignement ; j'irai recueillir d'autres précisions sur place. »

Le repas achevé, il part et il marche jusqu'à la place voisine. Il visite la petite église et la juge en bon ordre. Il s'y offre comme curé ; les autorités paroissiales l'acceptent. Ces événements avaient eu lieu vers la fin de la semaine. Le dimanche, il fait son entrée officielle dans l'église ; tous les gens attendent que les cérémonies commencent. Le nouveau curé monte en chaire, il élabore un petit sermon, quelque chose de simple. Ensuite, il annonce : « Ce matin, je réciterai seulement un chapelet. Dimanche prochain, vous reviendrez et je célébrerai la messe comme c'est l'habitude ». Il descend et il revient dans le choeur, il organise une petite cé-

rémonie, il dit le chapelet. Pour clôturer la cérémonie, il se lève et dit, tourné vers la foule : « C'est tout, mes bien chers frères ! » Il tourne les talons et il disparaît.

Les gens échangent leurs réflexions : « C'est une sorte de fou ? Il n'a pas plus l'air d'un prêtre que moi ! » Il décident donc de lui jouer un tour. Au début de la semaine, un volontaire accepte de faire le mort, les autres le placent dans un cercueil ; ils le transportent à l'église et disent au nouveau curé : « Ici, c'est la coutume que le prêtre veille les défunt dans l'église sans aucun témoin.

— Si c'est l'habitude, je ne suis pas capable de l'enfreindre ! »

Les paroissiens quittent l'église. Le prêtre reste seul avec le mort ; il se rend dans le chœur de l'église où l'on avait déposé le cercueil. Il commence par allumer les cierges ; à la fin de cette tâche, il s'aperçoit que le couvercle se soulève. Il n'en fait pas de cas. Il revient auprès du cercueil et il s'agenouille. Le soi-disant mort qui gît dans la tombe pense que le curé est peut-être de l'autre côté ; il soulève donc le bord du couvercle et il se trouve nez à nez avec le prêtre. Celui-ci l'aperçoit, d'un bond, il se relève, il ouvre le couvercle du cercueil. Ah ! le mort est bien étendu, mais le curé voit une hache à côté du cadavre. Il empoigne la hache et en frappe à pleins bras la tête du soi-disant défunt. Le curé quitte alors le chœur et sort de l'église par la porte centrale.

Tous les gens sont rassemblés, s'attendant à voir sortir le paroissien et le curé. Ce dernier paraît seul et leur dit : « Ecoutez donc, mes bien chers frères, lorsque vous m'amènerez un mort à veiller, attendez donc qu'il soit mort pour m'épargner la tâche de le tuer ! » Ah ! tonnerre ! Tous se regardent et s'élancent dans l'église : leur mort était bien mort. Devant le fait accompli, ils chantent l'office funèbre près du corps du défunt. Depuis ce jour, le prêtre occupe toujours sa place de curé ; et moi, je suis venu ici pour vous raconter ces faits.

## L'HABITANT À DEMI-FOU QUI DEVIENT PRÊTRE

Récit folklorique raconté le 28 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris de son père, vers 1929.

Enregistrement no 1359. Conte-type 1711\* (femme adultère fait croire à son mari qu'il est prêtre).

Çà, ça commenç', c'était in habitant qui était pàs b'en fin. I' restait pàs mal loin d'la ville et p'i i' avè' un' tim' [team]<sup>1</sup> de boeu' pour fair' son ouvrag'.

To-jours qu'enn' bonn' journée, i' charge in 'ouéyag' de grain pour aller fair' moud', pour fair' d'la fleur<sup>2</sup> p'i i' pârt. Tandiss' qu'i' ést parti, i' y â in autre homm' qui vâ lâ 'ouèr sa femme. I's fon in complô' enteur leu' deu' : « On va s' débarrasser d'mon mari. » L'homm' qui était lâ, i' dit : « Pens'-tu qu't'és capab'e ? — Ah ! 'a di' oui. 'A dit, tu vâs m'aider aujo'rd'hui, 'a di', on vâ couper dés p'tits sapins. » P'i i' on commencé pàs mal loin d' che'-z-eu à planter dés p'tits sapins chaqu' bord du ch'min. P'is rendus che' z-eu', i's pôs'nt dés sapins chaqu' bord d'la cletur'...chaqu' bord d'la barrière, dés sapins tout l'on, aller jusqu'à écurie, tout l'tour d'la maison. To'hour', après qu'i' ont fèni, rent' dans méson, p'is lâ i's s'prépar'nt pour attend' mecieu.

To'hour', eul soèr, l'habitant qui s'en vien a'ec sés boeu'. Rendu lâ t'sé's b'en, lés boeu' voulaient rentrer dan 'a bârrière 'és aut'e, i's savaient b'en qu' c'tait che' z-eux, lâ, et p'is lui, i' voulait pàs : « C'ést pàs che' nous çà ! » To'jour in affaire à l'aut', lés boeu' rent'. La femme ètè'. . . 'a s'adeunne à sortir dehor'. I' dit : « Bonsoèr, madame, i' dit, j'cré b'en qu'més boeu' sont fatigué', i' di', i's veul'nt pâ' aller p'us loin, i' di', i' veul'nt rentré' écitt' malgré moé. I' di', i' y a'rait-y moyen d'logé' écitt' pour à soèr ? — Ah ! oui, mecieu, 'a dit, pour le sûr. 'A di', attendé' enn' menut' p'is m'â' aller qu'ri' l'fanal, p'i 'a dit m'âs vous aidé' . »

'A rent' dan 'a méson, elle, p'i allume l'fanal, p'is lui, i' fil' jusqu'à écurie avec sés boeu', i' arret'-là, p'i i' commence à dét'ler sés boeu'. Fait qu' 'a s'en vient p'i all' l'éclair'. Lui, i' s'accup' pàs d'ell', lui, i' s'accup' de dét'ler sés boeu'. I' rent'...lés boeu' rent' dan écurie, i's s'en von à leu' place. I' ést lâ qui r'gard' çà.

1. *Team* (angl.) : Attelage, bêtes attelées ensemble.

2. *Fleur* : Farine.

« Mé', dis-moé don, quoi ça veut dir', ça r'ssemb', i' dit, pareil comm' che' nou', i' di'. » I' se r'dresse, i' r'gârd' la femm' : « Mé', bonguienne ! i' dit, madame, i' dit, vous r'ssemblé' à ma femm' ! Mé', i' dit, j'sé b'en, i' dit, qu' c'est pâs ma femme, i' dit, j' su's pâs che' nou' écitt'. » C'est b'en !

Soègn' lés boeu'. To'jours qui r'vir' de bord p'i' i' s'en vien à méson, p'is tout en s'en v'nan à méson, c'était b'en pareil comm' che' z-eux. « Mé', i' dit, j' sé' b'en qu' c'est pâs che' nous ! » P'i' i' rent' dans méson, p'i' i' r'gârd' : « Mé' i' dit, dis-moé don, i' dit, vous fait's-vou' es'prè' ? I' dit, tout ést pareil dan 'a méson, i' dit, comm' che' nou' ; i' dit, tout ést pareil ! Ah ! b'en, i' dit, j'sé' b'en qu' c'est pâs che' nous. »

To'jou', d'enne affaire à l'aut', i's gu'i denne' à manger, p'i' après qu'i' à féni d'mangé', i' était b'en fatigué ; i' dit : « M'â' aller m'coucher ! » C'fait qu'ils l'ont fait monter dan in aut' chamb' ; 'a gu'i à deunné in aut' chamb' pour s'coucher, lui, lâ. Après qu'i' ést couché, la femm' descen en bâ', 'a di' à son maqu'reau<sup>3</sup>, lâ, on vâ dire, 'a di' : « On vâ s'trouvé' in habit d'prê'te [ prêtre ], 'a dit, j'ai in habit d'prê't écitt', p'i', 'a dit, d'main matin, on vâ s'en débarrasser, tu 'oèr, on n'a'ra pâs d'misèr' ! »

Te'jours qu'a gu'i prépare in habit d'prê't : 'a met çâ su' 'a chaise au côté d'son lit'. P'is l'matin vient pour se l'vé', i' r'gârd' son ling'. « Commen, i' dit, j' su's rendu prê't ? Eh oui ! I' dit, r'gard' don, i' di', 'a soutan' ! C'est du ling' de prê't ! Me v'lâ rendu prê't ! » I' s'habill' comme in prê't, p'i' i' descen en bâs pour s'lavé'. I' arriv' pour s' lavé'. . . 'A gu'i denn. . . « B'en, bonjour, mecieu' l'curé ! — Bonjour, madame ! — A'-vous passé enn' bell' nuit ? A'-vous b'en dormi écite ? — Ah ! oui, madam' ! J'vous r'marcie beaucoup, i' dit, j'ai b'en dormi ! — B'en, 'a dit, v'né' à tab', 'a dit, m'â vous deunné' à manger. »

Bon ! i' s'en vien, i' s'assi' à tab', p'i' i' mange. 'A dit : « V'nez-vous d' b'en loin ? 'A dit, vous aviez d'lair b'en fatigué quand vous avé' arrivé hier à soèr ! — Ah ! i' di', oui, i' dit, j'viens d' b'en loin ! — 'A dit, charchez-vou' enn' place, 'a dit, pour a'oèr enn' plac' pour resté' ? — I' di', oui, i' dit, j'eum'rais çâ, trouvé' enn' plac' pour rester. »

To'jours que : « B'en, 'a dit, la paroèss' voésine, 'a di', i's n'ont pâs d'prê't ; 'a dit, t'êt' b'en qu'vous pourriez vous arranger pour rester lâ ? — B'en, i' dit, j' m'âs gu'y eller ! »

I' mange, après qu'i' à féni d'mangé', i' pârt, march' jusqu'à 'a place 'oésine. I' arriv' lâ, p'i' i' s'ést arrangé pour prend' la p'tite églis' qu'i' y avait lâ. C'tait lui qu' était pour fair' le prê't. To'hours que ça arrivé, ça, on vâ dir', su' 'a fin d'la s'main' ; rendu l'dimanche, i' rent' dan église, et p'is tout l'mond sont rendu' à église.

I' mont' dan 'a chair', fè' in p'tit sermon, pâs grand chos', p'is lâ, i' leu' di', i' dit : « J'm'en vâs dire in chap'lè', i' di', à matin, i' dit, seul'ment, p'i' i' dit, di-

3. *Maquereau* : Homme qui vit en concubinage.

manch' prochain, b'en, i' dit, vous viendré', i' dit, lâ, i' di', on commenc'ra à dir' la mess' comm' c'é' habitude. » I' descen, i' s'en vient dans l'choeur, fè' enn' p'tit' cérémonie, p'i' i' di' in chap'let, p'i' après qu'i' â fèni, i' s'lev' : « B'en, i' dit, c'est tout', més bien chers frèr's ! » S'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ.

Le mond' : « C'st in maudit fou, çâ ! Ça pâs plus d'bon sens d'in prêt', çâ, que moé ! On vâ i' joué in tour. » Bon !

B'en, dan 'a s'maine, i' 'nn â in qui meur'. I' en font mourir un, lâ, pour gu'i joué in tour, et p'i' ils l'mett'nt dan in cercueil ; i' arrive' à églis', p'is lâ, i's dise' au prêt', i' ont di' : « Icitt', la mode ést que c'est l'prêt' qui veill' nos morts, t'ut seul dan église avec le mort. — B'en, 'cou' [ écoute ] don, si c'est l'roul [ rule ]<sup>4</sup>, i' dit, j' pâ' 'apab' d'casser l'roul' ! »

To'hours que, après qu'is sont partis, l'mor' [ mort ] ést t'ut seul, p'is lui, i' rent' dans l'choeur ; p'i' i' avait l'mor' avancé dans l'choeur d' l'églis', lâ. I' commence à allumé' 'és ciarg's, p'i' après qu'lés ciarg's sont allumé', i' s'aparçoe' qu'eul l'couvert leve. I' en fait pâs beaucoup d'câ'. Après qu'i' â fèni d'allumé' 'és ciarge', i' s'en vient, p'i' i' s'mè' à g'nou' à côté du corps. Comme i' s'est mi' à g'noux, le corps mort qui était dans l'cercueil, il l'pensait su' l'aut' bord, j' 'pos'. Ç'fait qu'i' lev' le bord du cercueil, p'is lui, i' éte' en face à face avec. C'fait qu'il l'voé'. I' s'lev', p'i' i' po'gn' le couvert du cercueil, p'i' il l'leve. Ah ! l'mor' était b'en étendu, 'tait b'en mor'. I' r'gârde au côté d'lui, i' y avè' enne hache. I' t'a po'gn la hach', p'is bign' bagn' su' 'a têt' du mor' : il l'tue comm' faut, p'i' i' sort dehors. L'monde était tout' lâ ; i's s'attendaient qu'i' étaient pour 'oèr que'qu'in sortir. « 'Cou' don, i' dit, més bien chers frère', i' dit, quand vous m'emport'rez veillé' in mor', i' di', attendez don qu'i' seill' mort, que j'eill' pâ' 'a pein' d'le tué', i' dit, moé ! »

Ah ! 'cré tonnerr' ! Le monde ont resté surpr'i ; i' ont rentré dan églis' : leu' mor' était mort. Lâ, i' ont chanté l'sarvice. . . et p'is depu's c'temps-lâ, le prêt'e ést encôre à sa plac', p'is moé, j' s'us rendu écitt' pour vous conter l' histoère !

4. *Rule* (angl.) : Coutume, loi, habitude.

## 16 — LE CORPS-SANS-ÂME

Il était un roi qui avait perdu sa fille ; elle avait été volée par un Corps-sans-âme. Tous ignoraient où il vivait. Il s'était emparé de la princesse et il était parti avec elle. C'est le seul détail qui courait de bouche en bouche.

Toujours est-il que le roi publia un ban : celui qui serait capable de lui retrouver sa princesse, l'aurait en mariage avec la moitié de sa fortune. Plusieurs se mirent en branle à la recherche de la princesse, mais sans aucun succès.

Cependant, il y avait un petit homme, du nom de Ti-Jean ; il était passé maître dans l'art de jouer des tours. Il se décide à partir pour tenter de repérer la princesse.

Il prend le chemin, marche ; une fois au bout de la route, il file dans la forêt. Il arrive à un endroit où il aperçoit un petit camp ; il s'y rend. C'est le soir. Il frappe à la porte. C'était la demeure de trois immenses géants. Un se lève et vient à la porte : « Que fais-tu ici, petit ver de terre ? Je te croquerais comme un grain de sel !

— Ah ! un instant ! Vous êtes gros, je suis petit, mais il y a moyen de s'arranger. Je suis mal pris, je me suis égaré dans la forêt. Pourriez-vous me loger ici et peut-être me donner un emploi ?

— Rentre, nous allons te donner à manger. Je vais te présenter à mes amis. Voici Tord-Chêne ; voici Jean de l'Ourse, et moi, je suis Tranche-Montagne.

— Ça va ! Moi, je m'appelle Ti-Jean. »

Il s'attable et mange. Son repas achevé, il s'entretient avec les géants. Tous les trois décident de l'héberger avec l'espoir que, peut-être, il pourrait leur rendre service.

Ti-Jean loge donc chez eux. Pendant quelques semaines, chaque jour, il travaille dans la forêt. Au début, tous les matins, les quatre compagnons se levaient, faisaient la cuisine à tour de rôle. Mais, lorsqu'ils rentraient le midi, tout était froid et le poêle était éteint, ils devaient commencer par allumer le feu.

Un jour, lors d'une réunion familiale, ils décident que l'un d'entre eux demeurera à la maison pour préparer les repas. De cette façon, lorsque les autres rentre-

ront de leur travail, l'habitation sera chauffée et le repas préparé. Le sort tombe sur Jean de l'Ourse comme cuisinier du premier jour.

Ce matin-là, les bûcherons partent au travail, tandis que Jean de l'Ourse reste pour veiller sur le repas. Vers onze heures, une belle grosse marmite de soupe fume, les pommes de terre et la viande sont cuites, la table est dressée. Quelqu'un frappe à la porte. Il ouvre ; apparaît un petit bonhomme de trois à quatre pieds de hauteur, tout habillé de rouge et portant une grande barbe. Il se nomme le petit Bonnet-Rouge.

Il pousse la porte et pique un coup de poing sur la machoire de Jean de l'Ourse. Il lui administre une râclée telle que la moitié aurait déjà suffi à le rendre très mal en point. Ensuite, il renverse la table avec son contenu : il répand la soupe, les pommes de terre, jette la viande sur le parquet. Il met, ensuite, la maison sens dessus dessous, puis il s'en va.

À l'improviste, les deux autres géants et Ti-Jean arrivent pour le dîner. Qu'aperçoivent-ils ? Un vrai méli-mélo ! « Qu'as-tu fait ?

— Hein ! ne m'en parlez pas, j'ai reçu la visite d'un petit bonhomme, il m'a tellement frappé que la moitié des coups aurait suffi à me tuer. » Les autres rient de lui : « Eh ! Jean de l'Ourse, tu devrais porter ton nom un peu mieux ! Où est ta force d'ourse ? » Ti-Jean surpassait les autres en taquineries. Finalement, de fil en aiguille, Jean de l'Ourse riposte : « Demain, Tord-Chêne, tu resteras ici ! Je te souhaite de faire connaissance avec le petit Bonnet-Rouge. On verra si tu auras l'air plus fin que moi ! »

Ils replacent tout en ordre, cuisent un autre dîner, mangent et retournent au bois toute l'après-midi. Le lendemain, Tord-Chêne demeure à la maison, comme il en était convenu.

Vers onze heures, le dîner était préparé et la table dressée. Quelqu'un frappe à la porte. C'est le petit Bonnet-Rouge ! Il ouvre la porte. Au même instant, Tord-Chêne reçoit un coup de poing en pleine face. Il perd pied dès le premier instant et s'effondre sous les nombreux coups. Comme le jour précédent, le petit Bonnet-Rouge s'ingénie à semer le désordre. Tout est renversé pêle-mêle. Puis, le nain quitte les lieux.

Lorsque les autres surviennent pour le dîner, la scène du jour précédent se reproduit. Ti-Jean en profite pour souffler à Tord-Chêne : « Un gros homme comme toi, tu devrais avoir honte !

— Tu resteras, toi !

— Oui, lorsque ce sera mon tour ! »

Le lendemain, Tranche-Montagne est désigné pour s'occuper de la cuisine. Il fait cuire une soupe et prépare des mets appétissants. Vers onze heures, il ouvre la porte, le petit Bonnet-Rouge surgit et frappe Tranche-Montagne à qui mieux

mieux ; il épand la soupe, les pommes de terre, la viande, laisse tout en désordre, et tourne les talons.

Lorsque les trois autres reviennent pour dîner, il retrouve le même désordre, ils posent les mêmes questions, passent les mêmes remarques. Mon Ti-Jean y va des siennes. L'autre réplique : « Demain, Ti-Jean, c'est ton tour à demeurer, ici ! »

— Oui, je vais rester, moi. Si le petit Bonnet-Rouge me visite, je ne manquerai pas de lui en donner une râclée moi ! »

Le lendemain, Ti-Jean est à son poste. Tout est prêt ! Vers onze heures, arrive le petit Bonnet-Rouge. Toc, toc à la porte ! Ti-Jean s'y dirige, lui ouvre. « Oh ! pense le Bonnet-Rouge, il est de petite taille, celui-ci ; il n'est pas si gros que les autres ! Donc, pour l'abattre, il ne me faudra pas tant d'effort ! » Il pénètre dans la maison, il veut taper Ti-Jean, celui-ci pare le coup. Il ne désire nullement frapper mais seulement se défendre. L'autre continue à l'attaquer de plus belle. Tout à coup, Ti-Jean fait un bon et lui empoigne la barbe. « Aaahhh ! Je t'ai, Bonnet-Rouge ! »

— Oui, tu m'as ! Tu es plus retors que les autres, toi !

— Mon petit Bonnet-Rouge, tu m'as l'air d'un sorcier, toi ?

— Ah ! oui, je suis sorcier !

— Eh bien ! si tu es sorcier, je vais t'arranger, moi ! »

Il l'a toujours par la barbe, il lui fait voir des chandelles. Petit Bonnet-Rouge lui crie : « Lâche-moi, lâche-moi ! »

— Non, je ne te laisse pas ! Tu as battu les autres, mais moi, tu ne me battras pas ! »

Ti-Jean poursuit la râclée à son goût. « Lâche, lâche-moi, lui crie l'autre ! »

— Ah ! non, pour te relâcher, toi, sorcier, tu dois le mériter ! Je veux qu'auparavant tu me fournisses des renseignements. Si tu en es capable, je te laisserai aller, sinon, je continuerai à te taper.

— Arrête ! Je vais te les donner les renseignements que tu désires. Laisse-moi !

— Bien. Ça va ! Mais, je ne te lâcherai pas, par exemple ! »

Il le tenait toujours par la barbe ! « Si je te laisse libre, tu vas m'échapper, tandis qu'ainsi, je suis sûr de t'immobiliser ! Tu vas me dire où se trouve la belle princesse ? »

— La belle princesse ? Laquelle ?

— Ah ! tu l'ignores, eh bien ! tu vas l'apprendre. »

Ti-Jean se remet à le frapper, si bien que l'autre tombe presque sans connaissance.

Soudainement, il s'aperçoit que le petit Bonnet-Rouge n'est plus le même, il est mou. « Lâche-moi, je vais tout te raconter !

— Tu as besoin de te dépêcher !

— Laisse-moi !

— Non !

— La princesse, c'est un Corps-sans âme qui la garde prisonnière. Elle est dans un beau château, au fond de la Mer Rouge.

— Comment procéder pour la rejoindre ?

— Ah bien ! Arrête un peu ! si tu veux me lâcher, je te mettrai au courant. Je te rendrai tel que tu seras à même de te grandir et de te rapetisser à ton gré ; je t'accorde également une vertu unique : celle de te transformer en aigle selon ton vouloir.

— Ça va !

— Avant de me lâcher, regarde dans la fossette, au milieu de mon menton ; il y a un poil rouge, plus long que les autres. Regarde attentivement ! »

Ti-Jean obéit : « Oui, il y en a un !

— Bien ! arrache-le. » Il le libère. « Vois ; une des extrémités du poil est très pointue.

— Oui, que veux-tu que je conclue de ce résultat ?

— Lâche-moi, je m'en vais t'aider. »

Il le lâche. Bonnet-Rouge prend le poil, l'enfile au bout de l'oreille, le passe tout le long de celle-ci, si bien qu'il en ressort à la partie supérieure ; puis, à cet endroit, il le coud. Sur l'autre côté de l'oreille, il agit de la sorte avec l'autre extrémité du poil. Ainsi, un petit bout de poil était à découvert, en haut de l'oreille et au bas. « C'est la vertu que je te donne, lorsque tu seras mal pris, que tu te verras vaincu, lorsque tes forces t'abandonneront, tu n'auras qu'à toucher ce poil, et sur-le-champ, tes forces t'envahiront à nouveau. Tu as également la possibilité de te transformer : soit de devenir plus gros ou de te rendre aussi petit qu'une fourmi ; de plus tu auras connaissance de tout ce qui se passera tandis que les autres ne te verront pas. Maintenant, va-t-en, n'oublie pas que tu peux également te changer en aigle. Suis cette direction-là ; vole, tu rejoindras la Mer Rouge.

— C'est bien ! »

Il rend la liberté à Bonnet-Rouge, puis il déguerpit. Il arrive au bord de la Mer Rouge, se souhaite aigle, et vole pendant plusieurs heures. Tout à coup, il aperçoit quelque chose qui brille dans l'eau de la Mer Rouge. L'objet a l'apparence d'une roue. Un gros aigle s'y repose, puis prend son envol. Lui, il est très fatigué, il s'approche de la roue et il s'y perche.

La roue est munie d'un écrou qui la fixe. Après l'avoir bien examinée, il a la conviction que le château n'est pas éloigné de cet endroit. Il dévisse l'écrou, regarde dans le trou, et se souhaite fourmi. Il se laisse glisser le long du poteau, jusqu'en bas. Il formule le souhait de redevenir homme ; il découvre une princesse. Elle a peur. Ti-Jean la rassure : « Je suis venu pour te sauver d'ici. Tâche de tromper ton Corps-sans-âme, flatte-le et essaie de savoir comment le détruire. Dans une couple de jours, je réapparaîtrai, tu me diras alors comment le supprimer ; je te sortirai d'ici, je te sauverai et je te ramènerai à ton père ». Ah ! la princesse en est bien contente !

Il ressort par le trou, il se dirige vers le bord de la mer et il guette le gros aigle aperçu plus tôt. Le voilà ! C'est Corps-sans-âme, il est très fatigué de son voyage. Il rentre au château, s'assied. La princesse lui prépare son repas, il se restaure. Ensuite, il se couche et s'endort.

À son lever, il s'assied au salon, la princesse le rejoint et lui dit : « Écoute, Corps-sans-âme, j'ai changé d'idée, j'ai jonglé à autre chose. Tant qu'à être ta prisonnière, autant vaut me montrer agréable ! Je suis aussi bien de t'aimer que de te haïr ; le temps sera moins long ! » Elle s'assied sur ses genoux et elle lui enserme le cou. Corps-sans-âme en ressent une grande consolation. Elle ajoute : « Je puis m'accomoder de ce lieu et de tes exigences, je suis captive et je ne pourrai point me sauver.

— C'est bien ! »

Corps-sans-âme est de bonne humeur. Deux ou trois jours s'écoulent, elle lui parle, le flatte et lui prépare ses repas avec soin ; il se sent si heureux ! Un soir, alors qu'ils veillaient tous les deux, la princesse lui pose cette question : « Écoute donc, Corps-sans-âme, penses-tu que quelqu'un pourrait te détruire ? Moi, par exemple ?

— Ah ! non, toi tu n'en n'es nullement capable.

— Alors, quand bien même que tu me raconterais ton secret, il n'y a aucun danger puisque je ne puis rien contre toi.

— Ah ! Je puis bien te le raconter.

Pour me détruire, il faudra qu'un gros aigle plus puissant que moi puisse m'abattre. Ensuite, j'irai mourir sur le bord de la mer. Là, je me transformerai en lion ; un lion ou quelqu'un d'autre devra me battre encore une fois. Ensuite, je deviendrai un tigre ; il va également falloir que quelqu'un me réduise à l'impuissance. Mort, j'en ressortirai colombe. Un ennemi habile devra m'attraper par les ailes et être suffisamment agile pour me rompre le cou ; en me faisant bouillir, il libérera un oeuf. Ensuite, il devra venir ici me casser l'oeuf sous le nez, ramasser les coquilles et dès lors, il n'a plus qu'à faire un souhait ; si c'est le bon, tant mieux, sinon, tant pis ! » Ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Corps-sans-âme quitte le château souterrain. Ti-Jean veillait sur la côte. Il l'a bien vu sortir en aigle au bout du poteau. Lui-même,

prend la forme de l'aigle et il se pose sur le poteau, il se rapetisse, descend par le trou et arrive chez la belle princesse. Peu après le départ de Corps-sans-âme, elle avait griffonné sur un bout de papier la conversation de la veille avec son gardien ; elle savait que le temps lui manquerait de mettre verbalement Ti-Jean au courant. Elle lui tendit donc le papier : « Tiens, prend cette feuille, tu la liras, dépêche-toi à déguerpir car Corps-sans-âme est à la veille de rentrer. » Ti-Jean parvenu au faite du poteau, disons du mâât, Corps-sans-âme accourt. Ils sont là, face à face. Ti-Jean se transforme en aigle, ils s'empoignent. La bataille va bon train.

Ils se frappent. Corps-sans-âme faiblit. Il vole pour se sauver sur le rivage. L'autre le suit et l'attaque de plus belle. Ils arrivent sur la plage, Corps-sans-âme est bien mort.

Ti-Jean sort son papier de sa poche et le lit. À mesure qu'il en prend connaissance, il se rend compte de sa puissance. « Il va se transformer en lion, je n'ai donc qu'à rester ici et à bien surveiller les alentours », déclare notre héros.

Vingt-quatre heures s'écoulent. Après ce laps de temps, l'aigle commence à grouiller et de fait, il en sort un lion immense. Ti-Jean assiste à la métamorphose. Nouvelle bataille ! Le lion se redresse et frappe au front Ti-Jean qui chancelle et tombe sur le dos. Il a perdu de la vigueur. Le lion s'apprête à sauter sur lui pour le mettre en pièces. En un éclair, Ti-Jean pense qu'il va mourir. Tout à coup, il presse ses oreilles et touche au poil magique. Il se relève, frappe le lion et le tue.

Le lion gît sans vie ; Ti-Jean reprend son papier et il en continue la lecture : « Il se changera en tigre, puis en colombe, il faudra faire bouillir la colombe . . . » Il est à l'affût pour découvrir un récipient destiné à se procurer de l'eau, ensuite, il commence à charroyer du bois : il a hâte d'en finir et ne veut perdre une seule minute.

En même temps, il surveille le lion. Au bout de vingt-quatre heures, le lion commence à bouger, puis, soudainement, il en sort un tigre. Le temps est venu d'affronter la bête. La tâche est laborieuse. Il se sent encore faiblir, le tigre est très fort. Ti-Jean essaie de porter les mains à ses oreilles, mais le tigre s'en doute et surveille les mains de Ti-Jean.

D'un effort à l'autre, le tigre lui retombe encore dans le visage et Ti-Jean se retrouve de nouveau à terre. Il a juste le temps de presser ses oreilles, il se relève, frappe et tue le tigre.

Il va quérir de l'eau et il ramasse une grande quantité de bois ; puis il se tient aux aguets. À mesure que s'écoulent les vingt-quatre heures son attention redouble ; il se place près du cadavre du tigre. Tout à coup, celui-ci se met à remuer, une colombe en surgit. Il l'empoigne par le cou, elle se débat avec une telle violence qu'elle se rompt le cou. Le récipient est plein d'eau, il y jette le volatile. Le feu chauffe et l'eau bout ; il continue à activer le feu tout en surveillant la colombe. Tout à coup, elle disparaît et un oeuf prend sa place. Ti-Jean s'en empare et l'empoche ; il s'empresse de quitter les lieux.

Il se souhaite aigle et il se dirige vers la roue ou le mât de repère. Il descend dans le château. Pendant ce temps, Corps-sans-âme avait eu le temps de passer du bord de la mer au château, mais il se sent faible. Rendu chez lui, il accoste sa femme : « Belle princesse, l'autre soir, je me suis trop confié, j'ai été trahi. Je ne vois nul autre que toi qui aies raconté ce secret à quelqu'un, mais je suis trop faible, je suis nullement capable de te chicaner car si j'en avais la force, je te battrais. » À ces mots, il s'écroule.

Ti-Jean arrive donc au château et casse l'oeuf sur le nez de Corps-sans-âme.

C'est la fin du puissant génie ! La princesse se tient au côté de Ti-Jean. Il ramasse les coquilles et les rassemble dans sa main. Au moment même où toutes les parties sont présentes dans sa paume, il entend une voix leur demander ce qu'ils souhaitent. Ti-Jean est tout surpris, il regarde bouche bée. Mais, aussitôt, la princesse répond : « Transporte-nous, dans la cour, en arrière du château de mon père ! »

Subitement, ils ont la sensation du déplacement du château de son père. Précipitamment, elle prend Ti-Jean par la main et elle sort.

À la vue du château au fond de sa cour, le roi quitte également son palais, et que voit-il ? Sa fille ! Ah ! ils se reconnaissent et ils tombent dans les bras l'un de l'autre avec de grandes effusions. Ils sont si heureux !

Finalement, la princesse résume à son père ses aventures les plus pathétiques. Le roi s'adresse alors à Ti-Jean : « Si c'est toi qui as sauvé ma fille, si c'est toi qui l'as retrouvée et gagnée, je vais te faire des noces et tu l'épouseras ».

Les noces furent célébrées. Tout furent invités, moi excepté ! En échange, on m'a chargé de vous raconter cette histoire.

## LE CORPS-SANS-ÂME

Récit folklorique raconté le 28 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris d'Élie Bergeron (dans la cinquantaine), vers 1924.

Enregistrement no 1361. Contes-types 301 A II a, b, c, III a (une seule princesse) b, 302 I b (de Bonnet-Rouge vaincu), IIa, c, d, III.

Çâ, pour commencer, c'était un roè qu'avait perdu sa fille ; il se l'est fait voler par in Corps-sans-âm', parsonn' savait d'où c' qu'i' restè'. Il l'â pris sa fill', sa princess', p'i' i' a parti avec, p'is c'est tout' de quoi c' qu'i' on attendu parler.

Te'jours, lâ, i' a fait' batt' in ban de...c'ui-lâ qui s'rait capab' d' gu'i' retrouver sa princesse, il l'a'rè' en mariag', p'is la mo'quié [ moitié ] d'sa fortune. Oh ! i' 'nn â plusieurs qui on été pour charcher, mé' allez donc charcher !

Te'jours qu'i' y avè' in p'tit homm', lâ, qui s'app'lait Ti-Jean, plein d'tours, ratoureur, p'i' i' dit : « Moé, i' dit, j' m'âs gu'y ellé' 'oèr si j'pourrais pâs trouver la princesse, i' dit, moé ! »

To'hours qu'i' prend l'chemin, p'i' i' marche ; i' arrive au bout du ch'min, p'us d'chemin, pâss' tout drett', s'en vâ p'is prend l'boâs [ bois ], p'is file. Marche... I' arrive à enn' place, i' aparçoè' in p'tit camp' ; i' s'rend lâ. C'tait l'soèr. C'fait qu'i' cogne à 'a porte : un dés gros giants, t'oâs [ trois ] giants qui restaient lâ. I' 'nn â in qui s' leve, i' s'en va rouvert [ ouvrir ] la port' : « Quoi c'tu fè' écitt', toé, p'tit ver de terr' ? J'te croqu' comme in grain d'sel ! — Ah ! i' di', arrette in peu, toé ! Co' minm' vous êt's b'en gros vous aut's, p'is moé j'su's tout p'ti', i' di', on peut parler p'is s'arranger. J' su's mal pris, j'su's t-écarté<sup>2</sup> dans l'boâ', i' dit, j'voudrè' a'oèr à logé' écitt', p'is p't-êt' b'en travaillé a'ec vous aut' icitt' ! — B'en, i' dit, rent' ! On vâ t'denné' à manger. M'âs t'introduire<sup>3</sup> à més amis, lâ. Çâ, i' dit, c'est Teur-Chên' [ Tord-Chêne ] ; lui, lâ, c'est Jean d'l'Ours', çâ, p'i' i' dit, moé, i' dit, c'est Tranch'-Montagn'. — B'en, i' dit, c'est correck', çâ ! »

1. Bois : La forêt.

2. Écarté : Perdu, égaré.

3. Introduire : Présenter.

Lâ, i' s'assit lâ, i' gu'i denne à mangé', i' mange. Après qu'i' â féni d'mangé' i' commence à parlé' a'ec 'és aut's. To'jours qu'i's décid'nt tou' 'és t'oâ' : « On vâ l'gardé' avec n'us aut' ; p'ted b'en, i' dit, qu'i' peut nous êt' sarvice, i' dit, in p'tit homm' de minm' ! — C'est b'en ! »

I' ress' avec 'és aut' enne escousse [ secousse ]<sup>4</sup>, i' travaillait dans l'boâs tou' 'és jour' : i's se l'vaient, l'matin, i's faisaient l'ordinaire<sup>5</sup> chaquin leu' tour, eul l' médi, i' arrivaient pour dîner, tout' tait frett', l'poêle était mor', allume l'poêl'...

To'hours qu'i' fon enne assemblée enteur [ entre ] 'és aut's : « Lâ, on vâ n'en laissé' in écitte, i' vâ nous faire à manger, lui, p'is quand qu'on viendrâ n'us aut's pour manger, l'manger s'râ paré ! » Te'hours, le sor' [ sort ] â tombé su' Gros-Loup [ Jean de l'Ourse ]. C'est lui qui â resté à 'a maison pour faire à manger.

To'hours que c'matin-lâ, lés homm's part'nt p'i' i's s' en vont travailler, p'is lui, i' rest' lâ, p'i' i' fè' à manger. Tout d'in coup, ver' onze heure', i' avè' enn' bell' gross' marmit' de soup', p'i' i' avait dés pétaqu's [ patates ] p'is d'la viande', tout était préparé, la tab' était mi' [ mise ] ... Toc, toc à 'a porte ! I' s'en vâ rouvert [ ouvrir ] la porte : un p'tit bonhomme à pe' près t'oâs pié' et d'mi, quat' pieds d'gran ; i' 'tait tout habillé en rouge. Eul l'tit Bonnet-Roug' qu'on l'appell' C'ui-lâ !

En rouvrant 'a port', toc, i' gu'i denne in coup d'poing su' 'a gueul', tapoch' mon Jean-d'l'Ours' ; to'hour' il l'bâ' [ bat ], i' â mangé enn' volée,<sup>6</sup> lâ, que d'la mo'quié était d'trô' [ trop ]. Après qu'il l'â eu battu comm' faut, renvars' la tab', renvars' la soupe, eurvir' tout' çâ, lés pataque' à l'envers, vir' la viande à terr' su' l'planché', ah ! i' te r'vir' la maison à l'envers. Pren 'a port' p'i' i' s'en vâ !

Après qu'i' ést parti, qui c'qui r'ssout<sup>7</sup> pour dîner ? Lés deux aut' ar-ssou' pour dîner. I' arriv'nt p'i' i' aparçoèv'nt çâ, lâ ; i' ont dit : « Tu parl's d'in d'jac pott' [ jack pot ]<sup>8</sup>. Quoi c'c'est qu' t'as fait ? — Hein. . . ! Parlez-moé z-en pâ', i' di', i' ést v'nu in 'tit bonhomme', c'é' à pe' prè' haut d' minm', p'i' i' di', i' m'â tapé, i' dit, la mo'quié c'était d' trô' [ trop ]. » Ah ! b'en, lâ, lés aut's s'mette' à rir' de lui, hein ! « Jean-d' l'Ourse, i' dit, tu devrais porter ton nom, tu devrè' êt' fort pour ton nom ! » C'est Ti-Jean qu'était l' pire aprè' 'és aut-e' : i' 'és étrivait<sup>9</sup>. To'jours, d'enne affaire à l'aut', i' dit : « Teur'-Chên', tu rest'râ' écitt' demain, toé ! I' dit, tu 'oèr si i' vient l'tit Bonnet-Rouge, i' dit, t'a'râs pâs d' l'air si fin, toé ! »

C'est b'en ! R'ramâss' çâ, to'hou', p'i' i's fon à dîner, p'i' i's vont travailler dans l'boâs tou' après-médi. . . P'piqué' [ pour piquer ] au plus court, l'lend'main matin, Teur'-Chên' qui ress' à 'a maison pour fair' le dîner.

4. *Secousse* : Espace de temps, période.

5. *Ordinaire (faire)* : Faire la cuisine.

6. *Volée* : Râclée. *Manger une volée* : Recevoir des coups de poings, se faire battre.

7. *Ressoudre* : Arriver, apparaître à l'improviste.

8. *Jack Pot* (angl.) : Endroit où les objets constituent un méli-mélo.

9. *Étriver* : Agacer, taquiner, provoquer.

Rendu ver' onze heur's, son diné' été' encôr' pareil, lui, 'tè' encôr' tout' b'en préparé ; toc, toc à 'a port' ! Mon p'tit Bonnet-Roug' qui r'ssou' encôre. I' rouv' la porte ; en rouvrant la port', paff, su' 'a gueul' ! Le v'lâ qu'ï. . . après l'tapoché'. I' tapoch' mon Teur-Chên', qu'la mo'quié 'n ést d'trop, t' sé's b'en ! Après qu'il l' à battu comm' faut, lâ, i' r'vir' tout' çâ à l'envers, p'is pârt p'ï i' s'en vâ.

Quand qu'lés aut' arriv'nt pour dîner, c'st encôr' la minme affaire. Ah ! b'en, lâ Ti-Jean, i' tumb' su' Teur-Chêne et p'ï i' di' : « In gros homm' comm' toé, tu devrè' a'oèr hont' ! — Tu rest'râs, toé, i' di' ! — Oué, mecqu' mon tour vienne, i' dit, j'rest'rai ! »

Te'jours qu'eul l'lend'main, c'ést Tranch'-Montagn' qui à resté. Mon Tranch'-Montagn' prépar' tout' çâ, p'is fè' enn' bonn' soup', p'ï in bon dîner. Ver' onze heure, i' vâ rouvert [ ouvrir ] la port', le p'tit Bonnet-Roug' qui rent' encôr', commence encôre à taper mon Teur'-Chên' [ Tranch'-Montagne ] p'ï il l'tape encôr', la mo'quié 'n é' encôr' de trop, renvars' tout' la soup', lés pataqu's, la viand', renvars' çâ, r'vir' tout' çâ à l'envers dan' 'a méson, p'ï i' r'vir' de bord, p'ï i' s'en vâ.

Ah ! quand qu'ï on arrivé pour dîner, lés t'oâs aut's, c'tè' encôr' pareil. Ah ! b'en, lâ mon p'tit Jean i' yeu' contait çâ<sup>10</sup>, p'ï ah. . . ! « Tu vâs resté' écitt' Ti-Jean d'main, toé ! — Oui, i' dit, j'vâs rester, moé ! I' dit, tu 'oèr l' tit Bonnet-Roug' si i' vien, i' dit, j' m'âs l'trimer<sup>11</sup> l'tit Bonnet-Roug', moé ! »

To'jours que l'lend'main, c'ést Ti-Jean qui ress'. Mé', j'avè' ôblié d'vous dire, en commenc'ment que l'p'tit Bonnet-Roug', lui, c'tè' in p'tit bonhomm' p'ï i' avait d'la grand barb', t'sés b'en. Te'jours que ver' onze heur's, qui c'qui r'ssout ? Mon p'tit Bonnet-Roug' ! Cogne à 'a port' ; Ti-Jean s'en vient pour qu'ï rouvert la port', mé', lui, i' été' in peu plus court qu'lés aut's, 'tait pâs si gros, çâ qu'ï en prenait pâs tant grand pour se r'virer d'bord. Te'jours qu'mon Ti-Jean. . . mon Bonnet-Rouge, en rentran, i' vâ pour fesser Ti-Jean, mé' Ti-Jean le r'pâr' [ réparer ], p'is d'enne affaire à l'aut'. . . Ti-Jean charch' pâ' à l'fesser, lui, pâ'-en-tout'. I' charch' l'inqu' à s'le r'pârer. B'en, p'is l'aut' tapoch'. Tout d'in coup, Ti-Jean fè' in saut p'ï il l'po'gn' par la barbe. « Aaahhh ! lâ, i' dit, j' t'ai ! — Bonnet-Rouge i' di', oui, tu m'â' ! I' dit, t'és b'en p'us s'matt' [ smart ]<sup>12</sup> que lés aut's, toé ! — I' dit, mon p'tit Bonnet-Rouge, i' dit, tu devrè' êt' sorcié', [ sorcier ], i' dit, toé ? — Ah ! i' di', oui, j' su's sorcié' ! — Ah ! b'en, i' dit, si t'és sorcié', i' dit, m'âs t'trimer, moé ! » Il l'â par la barb', t'sés b'en, p'ï il l'tapoch' su' 'és bancs, partout'. P'ï, ah ! 'tit Bonnet-Rouge i' dit : « Lâch'-moé, lâch'-moé ! — Lâ, j'te lâch' pâ' ! I' dit, t'âs battu lés aut's, mé', i' dit, moé, tu m'batt'râs pâs ! »

P'ï i' t'eul l'tapoch', mon Ti-Jean, à son goût. To'hour'. i' dit : « Lâch'-moé, lâch'-moé ! — Ah ! non, i' dit, j'te lâch' pâ' ! I' dit, pour te lâché', i' di', écout'. Bonnet-Roug'. T'és sorcié' ? I' dit, moé, j'veu' a'oèr dés renseignements. Si t'és ca-

10. *Conter* (leur conter çâ) : Réprimander vertement, les blâmer.

11. *Trim* [ to trim ] (angl.) : Arranger, donner une râclée, une sermone.

12. *Smart* (angl.) : Habile, retors, fin.

pab' de m'deunner més renseign'men, i' dit, m'â' t' lâcher ; sinon, i' dit, j'te tapoch' ! »

Tapoch' mon Bonnet-Rouge ! I' dit : « Lâch'-moé ! I' dit, j' m'en vâs t'deunné 'és renseign'ments qu'tu veux. — B'en, i' dit, c'est correck ! J'te lâch' pâ', i' dit, par 'zamp' [ exemple ] ! » Il l'avait par la barb' : « J'te lâch' pâs ! Si j'te lâche, i' dit, m'âs t'pard'. Tandiss' que j't'ai, i' dit, j'te garde ! I' dit, tu vâs m'dir', la bell' princesse, i' di', où c'qu'alle ést ? — Queull' bell' princesse ? — Ah ! tu l'sé' pâs, b'en, i' dit, tu vâs l'apprend' ! »

Tapoche encôr, tapoch', tapoche... En l'tapochant d'minme, i' s'adenne à frapper mon p'tit Bonnet-Roug' su' in banc, mé', il l'frappe eul' dessus d'la tête : i' â frappé plat' ! Çâ, ça l' l'â quésiment comm' mi' [ mis ] dan in aut' mond', qu'on dirait, t'sé's b'en.

Lâ, Ti-Jean s'est aparçu qu'eul' l'Bonnet-Roug' c'était p'us l'minme : i' était mou, lâ. « Ah ! b'en, i' dit, lâ, i' dit, j'cré' qu'j'eul' l'ai ! » Comme i' était comm' sans connaissance, i' dit : « Lâch'-moé, i' dit, m'âs tout' te dir' quoi ç' c'est qu'tu veu'. — Oué, b'en, i' dit, t'âs besoin de t'dépêché'. — I' dit, lâch'-moé ! — Non, i' dit, j'te lâch' pâs ! — La princesse, i' dit, c'est in Corps-sans-âm' qu'il l'â. I' di', 'a ést dan in beau château, p'is son château ést dans l'fond d'la Mer Rouge ! — I' dit, comment fair' pour aller lâ, moé ? — Ah ! b'en, i' di', arrette in p'tit peu ; i' dit, si tu veux m' lâcher, m'âs t'dir' quoi c'est fair', p'i', i' dit, m'en vâs t'arrangé', i' dit, qu'tu vâ' êt' capab' de t'mett' gros comm' tu voudrâs, p'i' p'tit comm' tu voudrâ' ; i' dit, j' m'âs t'deunné enn' vertu, i' dit, tu pourrâs te r'viré' en aig' [ aigle ] ; c'é' 'a seul' vertu qu' m'âs t'deunner, çâ ! — B'en, i' dit, c'est correck ! — Mé', i' di', avant de m'lâché', i' dit, r'gârd' dans l'milguieu [ milieu ] d'mon menton, dans l'p'tit trou du menton ; i' di', i' y â in pouel [ poil ], lâ, i' di', i' ést rouge : i' ést plus long qu' lés aut's, lui, in peu. I' dit, r'gârd' comm' faut ! »

C'fait qu' Ti-Jean r'gârde : « Oui, i' di', i' 'nn â in ! — B'en, i' di', arrach'-lé c'ui-lâ ! » Il l'arrache, I' dit : « R'gârde, i' di', i' y â in bout' de c'pouel-lâ qui ést b'en pointu. — Ouè, b'en, i' dit, quoi ç' c'est qu'tu veux j' fasse avec ? — B'en, i' dit, lâch'-moé, i' dit, m'âs faire, i' dit, moé ! »

Il l'lâch'. Bonnet-Roug' prend c'te pouel-lâ, p'i' il l'enfile en bâs d'son areille [ oreille ], écitt', lâ, p'i' il l'pâss' du long d'son areill', p'i' i' l'sor' en l'air, p'is lâ, il l'coup'. Prend l'aut' bout' p'i' i' fait pareil su' l'aut' bor'. I' laisse in p'tit bout' du pouel sorti en bâs p'i' in p'tit bout' en l'air. I' dit : « Çâ, c'est d'la vertu que j'te deunn', lâ ! Tu s'râs mal pris, queut' [ quelque ] chose, i' dit, tu 'oèrâs qu' t'és t-abattu, i' dit, qu't'âs perdu tés forc's, t'âs l'inqu'à toucher çâ, comme' çâ, lâ, p'i' i' dit, tu vâs r'prend' tés force'. I' di', avec çâ tu peux t'changé', i' dit, tu vâs d'venir gros, p'is tu peux v'nir tout p'tit tout p'ti', i' dit, gros comme enn' frémill' [ fourmi ]. Bon ! b'en, i' di', asteur, i' dit, vâ-t-en ; p'i' i' dit, lâ, tu peux te r'viré' en aigle, i' dit, t'âs la vertu, tu peux te r'viré' en aig'. Va-t-en, i' dit, su' c'direction-lâ, i'

dit, vole, i' dit, tu vâs frapper<sup>13</sup> la Mer Roug', p'i' i' dit, la vartu qu' t'âs, toé, toé tu vâ 'oèr, mé', i' dit, lés aut's te voèront pâs ! — C'est b'en !»

I' lâche eul Bonnet-Roug' lâ, p'is lui, i' prend l'chemin, p'i' écite on s'pousse<sup>14</sup> ! I' arrive au bord d'la Mer Rouge, i' s'vire en aigl', p'is lâ, i' s'mè' à volé'. Ah ! i' a volé enn' bonne escouss<sup>15</sup>. Tout d'in coup, quoi c' qu'i' aparçoe' su' 'a Mer Rouge ? I' y â queut' chos' qui brill' dans l'eau qués'ment comme enn' roue. I' voé' in gros t'aig' lâ-d'ssus qui pârt, p'i' i' s'enlèv' p'i' i' s'en vâ. I' était b'en fatigué ; i' s'en vient, lui, p'i' i' s'parch' su' c'tte roue-lâ.

Fait qu'la roue, i' y avait comme in taraud pour t'nir la roue là-d'dan. I' r'gârd' çâ, i' dit : « Ça doé' êt' écite, i' dit, qu'êst le château ! I' di', en tou' 'és câ', i' ôte, i' s'mè' à fouiller là-d'ssu', i' ôt' le taraud p'i' i' r'gârd' dan in p'tit trou, i' dit, j'me souhett' [souhaite] p'tit comme un' fremill' !» Prend l'pôteau p'is descen en bâ'. I' arrive en bâ', i' se r'souhette homm' ; la princess — i' y â enn' princess' là-d'dan — all' l'aparçoe'. Ah ! 'a a eu pœur. I' di' : « Aie pâs pœur, aie pâs pœur, i' dit, j' su's v'nu, i' dit, pour te sauver de c'château-lâ, i' di', écite. I' dit, la seule affaire, i' dit, tâch' d'arranger ton Corps-sans-âm', lâ ; i' dit, fais-y enn' bell' façon comm' tu pourrâ' ; asseill' [essaie] à sa'oèr [savoir] comment fêr' pour l' détruire. I' dit, j' m'âs rev'nir dan enn' coupeul [couple] de jours, moé, p'i' i' dit, tu m' dirâs comment faire ; i' dit, m'âs t'sortir d'icitt', m'âs t'sauver p'is m'âs t'emm'né' à ton père. » Ah ! b'en, la princess était b'en fière.

To'hours qu'i' r'prend l'trou p'i' i' sor' : i' s'en vâ su' l'bord d'la Mer, p'is lâ, i' ouatchait [to watch]<sup>16</sup> son gros t-aigl'. Pas longtem après, to'jou', qui c'qui r'ssout ? Corps-sans-âme ; i' était b'en fatigué d'son 'ouéyag' [voyage] qu'i' avait pri'. I' rent' dans l'château, p'is lâ, i' sassit. La princess' gu'i fè' à mangé' ; i' mange. Après qu'i' â fêni d'mangé', i' vâ s'coucher, dor' [dort] in sorm' [somme].

To'jours, lâ, i' se r'lev', s'en vient, p'i' i' s'assit dans son salon, p'is la princess' s'en vâ l'trouvé'. 'A di' : « Écout', Corps-sans-âme, 'a dit, j'ai changé d'idée, p'i' 'a dit, j'ai honglé [jonglé] à d'aut' chose. 'A dit, tant qu'à êt' pri' écite prisognière [prisonnière], 'a di', avec toé, 'a dit, j' t-aussi b'en de t'fère enn' bell' façon, j' t-aussi b'en d' t'aimer comm' t'haïr ! 'A dit, l'temps s'râ moins lon ! » 'A s'assit su' sés g'noux p'i' all' l'prend par le cou. Corps-sans-âme était content, lui. 'A dit, j'peux b'en faire écite, 'a dit, de quoi c'tu vâs me d'mander d'faire ; 'a dit, j' 'oé' j'su's pri' asteur. 'A dit, j'pourrai pâs m'sauver ! — C'est b'en ! »

Lâ, mon Corps-sans-âme était b'en d'bonne humeur. Ça fait qu' 'a laïss' çâ fêr' de minm' deux t'oâs jour' : 'a gu'i parl' p'is gu'i fè' enn' bell' façon, p'i' 'a gu'i fè' à manger, p'i', ah ! Lâ, l'Corps-sans-âme était b'en content. To'jou' b'en qu'in bon soèr, i' ètè' après veiller tou' 'és deux, to'jours qu' 'a dit : « 'Cou' don [écoute donc], Corps-sans-âme 'a dit, comment fair' pour te détruire, 'a dit, toé ? 'A dit,

13. *Fraper* : Arriver à, rejoindre, parvenir à.

14. *Pousser (se)* : Déguerpir, partir précipitamment.

15. *Secousse* : Période de temps.

16. *Watch [to]* (angl.) : Surveiller, guetter.

moé, 'a dit, j' peu' t-y t'détruire ? — Ah ! i' dit, non, i' dit, toé, t'és pâ' 'apab' ! — B'en, 'a dit, co' minm' tu m' contrèrè, 'a dit, comment fair' pour te détruire, 'a dit, i' y a pàs d'danger, j'pourrais pàs t'détruire ; 'a dit, co'minm' j' sa'rais çà, 'a dit, ça t'fait r'guien. — Ah ! i' dit, j' peux b'en t'eul l'conter !

B'en, i' dit, lâ, pour me détruire, i' dit, ça pren in gros t-aigle aussi gros comm' moé, meilleur que moé, i' dit, pour me batt'. Mecque j' soeill' [sois] battu, i' dit, j' m'en vâ aller mourir su' l'bord d'la mer. Lâ, i' dit, j' m' âs r'viré' en l'guion [lion]. B'en, lâ, soi' [soit] in l'guion ou b'en in aut'bétail, i' dit, ça prend que'qu'in pour me batt'e encôr'. Lâ, i' dit, mecque j'soeill' battu, i' dit, m'âs r'viré' en tigu' ; lâ, i' dit, vâ floèr qu'i's m'batt'nt. Mecque j'soeill' battu, lâ, i' dit, le tigu' . . . lâ, m'âs sortir colomb'. Lâ, faudrait qu'i's m'po'gn'nt p'is qu'i's soeille' assez vit' p'i' êt' drett' lâ, m' po'gner par le cou. En m' po'gnan, i' di', i' vâ m'câsser l'cou ; prend' la colomb', la fair' bouillir, i' vâ sortir in oeuf. L'oeuf, v'nir m'eul l'câsser su' l'né [nez], i' di', écite. I' dit, mecqu'i' seill' câssé, lâ, b'en, i' dit, ramâsse' 'a cotill' [coquille] p'i' i' dit, lâ, t'as p'us l'inqu'in souhait' à fair' : si tu fais l'bon, b'en, i' dit, tant mieux, p'is si tu fais pàs l'bon, b'en, i' dit, tant pi' ! » I' 'a laiss' de minme, I' ést assez târ [tard], i's s'couch'nt.

Après qu'i's sont couchés, l'lend'main matin, mon Corps-sans-âme, i' pârt. Ti-Jean éstait su' l'bord d'la mer, lui, lâ ; il l'â b'en vu l'Corps-sans-âm' qui a sorti en aigle au bout du pôteau, lâ. I' s'vire aig', lui, p'i' i' pârt, p'i' i' s' en vâ au pôteau, p'i' i' arriv' lâ, p'i' i' s'rap'tiss' [rapetisse], p'i' i' descend dans l'trou, p'i' i' arrive avec la bell'princess'. P'is la bell' princess', du m'ment qu'all' l'â vu, par le temps que l'aut' avait parti, p'is l'temps qu'i' â arrivé, lui, 'a 'oyait qu' 'a avait pàs l'temps d' gu'i conter son histoèr'. C'fait qu'a gu'i a tout' marqué çà su' in papier ; p'is lâ, du m'ment qu' i' â arrivè, 'a prend l'papier p'i' 'a gu'i denne, 'a dit : « Quiens, prend c'papier-lâ, p'i' 'a dit, tu l'lrâs, p'i' 'a dit, pouss'-toé, par rappor'<sup>17</sup>, 'a dit, que l'Corps-sans-âm' s'en vien : i' ést à 'a veuill' d'arriver. » L'aut' 'a l'inqu'eul l'temps de r'virer d'bord. . . Comme i' arriv' su' l'dessus du mâ' [mât], on vâ dire, en haut, lâ, qui c' qu'i' 'oé' r'ssoud' ? Le Corps-sans-âm' ! Ça fait qu'lâ, i' a pàs l'temps de r'guien faire, hein ! l'Corps-sans-âme ést arrivé, p'i' i's sont lâ tou' 'és deux su' . . . Fait qu'i's s'po'gn'nt. Lui, i' â juss' le temps de s'viré' en aig', p'i' i's s'po'gn'nt. La batâill' prend lâ.

P'is ça tapoch'. To'jours que le Corps-sans-âm' s'ést aparçu, i' s'ést senti faiblir. C'fait qu'lâ, i' a commencé à voler pour s'sauver su' l'bord d'la mer. L'aut' le suit p'is l'tapoche. I' arriv' su' l'bord d'la mer, to'jour', i' ést mort. L'Corps-sans-âme ést mort.

Bon ! Lâ, après qu'son Corps-sans-âme â 'té mor', i' sort son papier d'sa poch', p'i' i' commence à l'lr'. « B'en, i' dit, par de quoi c'que j'li' [lis] écite, de quoi c'que j'ai fait', i' dit, j' su's bon ! P'i', i' dit, lâ, i' vâ se r'viré' en l'guion ; en tou' 'és câs, j'ai pàs besoin, j'ai l'inqu'à resté' écite' p'i' ouatcher que c'qui s'pâss'. »

17. Rapport que (par) : Parce que.

Te'jours que, vingt quatre heur's, juss' vingt-quatre-heure' après, l'aig' commence à grouiller ; quoi c'qui sor' ? In gros l'guion ! Mé', Ti-Jean ést lâ, lui ! Et p'i', écitte on tapoch', p'is tapoch'. To'jours que Ti-Jean, j'sé' pâs comment ça arriv' dans son affair', to'hours, le l'guion s'lèv' p'i' i' frapp' Ti-Jean dans l'visag', comm' dans l'front, p'is Ti-Jean tomb' su' l'dos. Lâ, Ti-Jean avait perdu dés forc's. P'is le l'guion s'en vient pour sauter d'ssus, mé', Ti-Jean, i' ést lâ su' l'dos, t'sé's b'en pour... I' dit : « J'su's féni ! » En disant, j'su's féni, i' s'po'gn' de minme [ presse ses oreilles ]. En s' po'gnan, i' touch' sés deux vertu' : i' s'lev' debout, rajouv' [ achève ] de tapocher le l'guion. Tue le l'guion !

Bon ! Le l'guion ést mor' ; i' r'pren encôr' son papier, p'i' i' continue à lir' : « Lâ, i' vâ r'viré' en tigu', p'i' i' di', en tigu', i' r'vire en colombe. En colombe, i' dit, faut j'fèz' bouillir la colomb'... » Lâ, i' commence à r'gârdér pour trouvé' in vaisseau pour l'eau, p'i' i' commence à s'chârguier [ charroyer ] du boâs pour s'préparer, pour fair' çâ aussi vit' comme i' peut.

Te'jours qu'i' ouatch' le lion : au bout d'vingt-quatre-heur's, le lion commence à grouiller : p'touk ! C'st in tigu' [ tigre ] qui sor' ! Ah ! b'en, lâ, i' s'po'gne avec le tigu', p'is ça tapoche écitte ! I' s'sen [ sent ] encôre affaiblir ; p'is le tigu' été' assez fort, p'is Ti-Jean asseyé' 'a s'touché' 'és areill's, p'i' i' dit : « J'cré' b'en qu'eul l'tigu' eul l'savait ». P'i' i' gu'i ouatché' 'és mains.

To'jou' que d'enne affaire à l'aut'e, i' gu'i fè' encôr' pareil : le tigu' gu'i r'tombe encôr' dans l'visag', comm' çâ Ti-Jean ést encore à terre. I' a juss' eul l'temps, Ti-Jean, de s' po'gné' 'és areille', en s' po'gnan 'és areille', i' se r'leve encôre, et p'is lâ, ça tapoch'. Tue l'tigu' !

Bon ! b'en, i' s'en vâ, i' s'ramâss' d' l'eau, s'ramâss' du boâ' en mass'<sup>18</sup>, p'is tout d'in cou' [ coup ] i' s' quien [ tient ] au râs l'tigu'. Quand qu'i' 'oé' qu' c'ést à pe' près... lés vingt-quatre heur's sont à pe' près faite', i' s'quien au râs. P'is tout d'in coup, l'tigu' commence à grouillé' in 'tit peu, la colomb' sor'. I' ést drett' lâ ; i' t'la po'gn' par le cou. En s'débatant, la colomb', d'enne affaire à l'aut', il l'â par le cou, ça a pâs pris d'tem [ temps ] 'a s'câsse eul l'cou. In coup l'cou câssé, b'en, lâ, 'a â arretté. I' pren 'a colomb', son eau ést prê', son vaisseau ést prêt, jett' çâ lâ, p'i' i' commence. Eul l'feu, ça chauffait, p'is l'eau bouillait, p'is, continue à chauffer. P'is lâ, i' chauff' p'i' i' 'oé'... ouatch' la colomb'. Tout d'in cou' [ coup ], i' s'a-parçoé' qu'la colombe, i' 'nn â p'us. P'is l'oeuf, lâ... I' arrette, i' po'gn' l'oeuf, l'met dans sa poch' p'i' i' pârt.

S'souhaite encore aigl', p'i' i' arriv' su' la roue d'la... su' l'mât du château. I' descen en bâ', i' arriv'... Du temps qu'i' pâss' du bord d'la mer pour s'rend', on vâ dire, au château, le Corps-sans-âm' s'ést rendu che' z-eux, lui. I' arriv' che' z-eux, p'i' i' ést pâs fort, j'vous l'dis, moé ! I' arriv' che' z-eu', i' dit : Ma femme, i' dit, bell' princesse, i' dit, j'ai parlé trop, l'aut' soèr ; i' dit, j'ai 'té trahi par que'qu'un. I' dit, j' 'oé' pâs qu' ça été d'aut' que toé qui ait conté çâ à que'qu'un, mé', i' dit, j' su's trop faib', j'pâs capab' de m'débat' ; parc' que si j' s'rais capab', t'en mang'rè' un', lâ ! En disant çâ, i' tombe à terr'.

Ti-Jean, l'aigl', lâ, i' s'en vient, lui ! I' arrive au château. .i' arrive, on vâ dire, au mâ, lâ, i' descend dans l'trou, p'i' i' arriv' dans l'château, i' s'en vâ, p'is poukch !

Çâ, c'é' 'a féntion du Corps-sans-âm' ! To'hou' qu'la princesse ést lâ avec lui, p'is ramâss'nt lés cotill's [coquilles]. I' a tout' la cotill' dans sa main, p'is du m'ment qu'i' a tout' sa cotill' dans sa main, i' attend [entend] que'qu'in, enn' voix qui i' dit : « Quoi ç' c'é' asteur que vous voulez ? » Mé', Ti-Jean ést lâ qui r'gârde ; i' connaît r'guien de d'çâ, lui. La princess', t'ut' suite 'a répon, 'a dit : « Dan 'a cour' en arriér' du château d'mon pér' ! »

B'en, i' ont l'inqu' senti l'château brâsser, lâ. 'A r'gârd' par le châssi', elle : 'a se r'connait b'en, 'a ést dan 'a cour du château d'son pér'. Vit'men 'a po'gn' Ti-Jean par le brâs, p'i' 'a sor' à 'a port'.

Quand qu'son pére â vu çâ, c'te château-lâ, en arriér' de sa cour de minme, i' sort lui 'tou ; quoi c'qu'i' aparçoé' ? Sa fille ! Ah ! b'en, lâ il l'â r'connue. Ah ! i' s'en vâ ; tomb' dan 'és brâs d'sa fill', sa fill' tomb' dan 'és brâs d'son pér, p'is c'ést pâs qu'enn' caress' ! P'is, lâ, sont contents.

Ça fait qu'lâ, la fill' conte à son pér' comment çâ l'â arrivé : 'a cont' tout' son histoèr', comment ça l'â arrivé. Ah ! b'en, i' dit : « Si c'ést toé, Ti-Jean, qu'â gagné ma fille, i' dit, qui â 'té charcher ma fille, i' dit, j' m'en vâs t'fêr' dés noc's, tu vâs marier ma fill' ! »

Lâ, i' ont fait dés noce'. Ah ! tout l'monde étè' invité. I' y â l'inqu' moé qu'i' ont pâ' invité. I's m'on en-'ouéyé écitt' pour vous l'conter, çâ !

The first part of the history is a general account of the state of the world in the beginning of the world, and of the progress of the human mind from that time to the present. It is divided into three parts, the first of which is a description of the world in its original state, the second of which is a description of the world in its present state, and the third of which is a description of the world in its future state.

The second part of the history is a description of the world in its present state, and is divided into three parts, the first of which is a description of the world in its present state, the second of which is a description of the world in its present state, and the third of which is a description of the world in its present state.

The third part of the history is a description of the world in its future state, and is divided into three parts, the first of which is a description of the world in its future state, the second of which is a description of the world in its future state, and the third of which is a description of the world in its future state.

The fourth part of the history is a description of the world in its future state, and is divided into three parts, the first of which is a description of the world in its future state, the second of which is a description of the world in its future state, and the third of which is a description of the world in its future state.

## 17 – CRIQUET, LE FIN-DEVINEUR

Il était un homme qui possédait plus d'un tour dans son sac ; il se nommait Criquet. Cependant, il prenait garde de dévoiler son nom au grand public.

Un jour, il entend dire qu'une princesse était atteinte d'une maladie dont on ignorait la cause. Bon nombre de médecins l'avaient soignée sans pouvoir la soulager.

Il se décide donc d'aller tenter, sur les lieux, de découvrir la cause de ce mal étrange. Il s'engage donc sur le chemin, il marche... marche encore. Le soir descend et il n'a aucun abri pour prendre son repos ; il se couche donc au bord de la route sur un gros billot de pin ; il s'endort. Tout à coup, il est réveillé par des voix de vieilles fées, celles-ci tiennent conseil de l'autre côté du billot et elles s'échangent des récits d'événements survenus.

L'une des fées dit aux autres : « Vous avez entendu parler de la fille du roi de tel endroit ? La pauvre princesse souffre d'une maladie mystérieuse. Mais si quelqu'un parvenait à tuer le crapaud qui tient dans sa gueule un morceau de pain bénit, aussitôt la princesse recouvrerait la santé. Il s'agirait de le repérer sous le perron de l'église ! » Criquet écoutait : « Je suis sur la bonne piste, pense-t-il, j'irai guérir cette princesse ! »

Le matin venu, Criquet reprend la route et il arrive dans la ville où demeurait la princesse malade. Tout le monde cause de la princesse, mais Criquet semble tout ignorer. Il se rend au château et demande à parler au roi : « Sire mon roi, je viens guérir votre princesse. Accordez-moi une seule entrevue avec elle. »

Le roi conduit le visiteur à la chambre de la princesse : « Voici la malade ! » Criquet la regarde : « Très bien ! Je reviendrai demain à la même heure ».

Criquet se dirige vers l'église. Il jette un coup d'oeil sous le perron et aperçoit le crapaud. Le voyageur assomme la bête et il lui enlève de la gueule le morceau de pain bénit qui s'y trouvait retenu. Au moment même, la princesse se sent tout à fait guérie.

Criquet retourne alors chez le roi. Sa princesse est debout, pleine de santé. Le roi récompense largement le voyageur. Ce dernier reprend la route. Il traverse un village où habitait un notaire. Il s'en va le trouver et il lui demande de faire un

écriteau portant l'inscription : « Ti-Jean fin-devineur ! » Munie de cette pancarte, Criquet continue sa marche. Bientôt un roi a l'attention attirée par l'inscription : « Ti-Jean, fin-devineur ! », il ne s'appelait pas Ti-Jean, mais personne ne le connaissait. Le roi le fait venir et il lui pose cette question : « Est-ce bien vrai ce que vous affichez ? »

— En doutez vous ?

— Entrez dans mon salon, Monsieur, il y a un bol sur la table avec quelque chose en-dessous ; vous êtes obligé de deviner ».

Le roi avait fait enfermer un criquet sous ce bol renversé, mon fin-devineur — son nom est Criquet — contourne la table, la scrute et il se gratte la tête en disant : « Criquet est pris ! » Il s'en référerait à son nom. En l'entendant prononcer cette phrase, le roi sursaute, soulève le bol et s'exclame : « Qu'en pensez-vous, vous autres ? Il est vraiment un fin-devineur ! » Il le gratifie d'une récompense considérable et Criquet tout heureux, quitte le palais.

Dans une ville éloignée, le roi de la place avait perdu une bague précieuse : c'était un cadeau de sa reine, lors de leur mariage. Le roi voit quelqu'un s'approcher, et, en lisant l'écriteau de Ti-Jean, il s'écrie : « Cette homme-là a le don de tout deviner. Amenez-le-moi ! »

Criquet se fit questionner en présence du roi : « Est-ce vrai ce qu'annonce votre pancarte ? Êtes-vous réellement un devineur professionnel ? »

— Oui, je le suis.

— Vous resterez donc ici, dit le roi, et vous devinerez où se trouve le joyau qui m'a été volé. »

Criquet regarde le roi avec assurance et il lui dicte ses conditions : « Sire mon roi, cette tâche durera au moins trois jours; après ce laps de temps, je vous tiendrai au courant des résultats. Je désire être seul, dans une chambre avec le matériel qui me sera nécessaire ; de plus, je veux que mes repas me soient apportés de la cuisine par les domestiques.

— J'accepte toutes ces conditions, conclut le roi ! »

Criquet s'installe donc dans sa chambre. Un des serviteurs lui porte son repas qu'il place sur la table, puis, il se retire. Criquet mange ; ensuite, le domestique dessert la table et remporte le tout. Deux jours s'écourent. Le dernier s'annonce et Criquet est très embarrassé ; il pense à faire quelque chose pour sortir de ce pétrin.

Le matin, un des domestiques de la cuisine lui apporte son déjeuner ; il le pose sur la table. Criquet avale son repas ; ensuite, il repousse son assiette en disant machinalement au domestique : « J'en ai un de pris ! » Criquet voulait simplement signifier que c'était là un des trois derniers repas qu'il lui restait à prendre au cours de la journée. Le serviteur reprend la vaisselle du service et quitte la chambre. Il s'en va trouver les autres domestiques dans la cuisine et il leur annon-

ce : « Je suis presque certain que ce fin-devineur nous a découverts : à la fin de son repas, il m'a regardé en disant qu'il y en avait un de pris.

« Ce midi, tu iras, toi, et tu observeras son attitude. »

Il est midi, c'est au tour de l'autre de tout préparer. Il entre dans la chambre, il fait le service et il s'assoit ensuite sur une chaise. Ti-Jean s'attable et mange. Ensuite, il écarte son assiette et murmure : « Je n'en ai plus qu'un autre à prendre ». Ti-Jean voulait simplement signifier qu'il n'avait plus qu'un repas à manger dans cet endroit-là. Le domestique s'affaire, il ramasse les plats, se dirige vers la cuisine, et fait part aux autres de son inquiétude : « Je crois moi aussi, qu'il nous a pincés ! Dans tous les cas, ce soir, c'est à ton tour », dit-il au troisième serviteur.

À l'heure du souper, c'est un autre domestique qui lui porte sa nourriture. Ti-Jean s'attable et mange. Le souper achevé, il repousse ses ustensils en déclarant : « Je n'en n'ai plus à prendre, je les ai tous pris ! »

Terrifié de ce jugement, le serviteur abandonne le devineur et s'esquive à la cuisine en annonçant aux autres : « Il les a tous pris, il n'en n'a plus à prendre. Cela signifie qu'il nous a découverts tous les trois. Il va nous falloir adopter un compromis ; nous ne sommes quand même pas pour nous laisser prendre comme des lapins ! »

Tous les trois vont trouver Ti-Jean et lui disent : « Écoute donc, sais-tu où est la bague ?

— Oui, je le sais. »

Lorsqu'il vit apparaître les trois domestiques, la mine déconfite Ti-Jean était maintenant certain qu'il tenait les coupables. Ils lui disent : « Qu'allons-nous faire à présent ? Ne dis pas au roi que c'est nous qui l'avons. Es-tu certain que c'est nous qui avons volé la bague ?

— Ah oui ! j'en suis certain !

— N'en parle pas au roi car nous perdriions notre place !

— Donnez-moi d'abord cette bague. »

L'un des domestiques s'en va la chercher et la lui présente. Le lendemain matin, Ti-Jean se rend à la cuisine et demande aux serviteurs un morceau de pain, dans lequel il insère la bague. Ils sortent tous les quatre ; Ti-Jean jette dans la cour le pain contenant son précieux trésor. De gros dindons picoriaient et un de ceux-ci accourt et avale la boulette de pain. Ti-Jean dit à l'un des serviteurs : « Remarque bien l'allure de ce dindon ! Surveille-le de façon à ne pas le perdre de vue ».

Vers les trois heures de l'après-midi, le roi apparaît et il demande au fin-devineur : « Sais-tu maintenant où est ma bague ?

— Oui, Sire mon roi ; suivez-moi ! »

Ils s'en vont dans la cour, le fin-devineur lui dit : « Voyez-vous ce gros dindon là-bas ? C'est lui qui l'a dans le jabot. » Le roi fixe le gros oiseau et répond à Ti-Jean : « Si tu me prouves que ce gros dindon porte ma bague dans son jabot, je le tuerai, nous inviterons des amis et je ferai les frais d'un banquet. Dans le cas contraire, tu perdras la vie ! »

Ils empoignent la volaille en question, la décapitent et la débitent. Comme de fait, ils retrouvent la bague. Le roi tint sa promesse et il organisa un grand festin où tout le monde fut convié. Moi, je n'ai pas assisté à la fête : ils m'ont envoyé ici, pour vous raconter ces aventures.

## CRIQUET, LE FIN-DEVINEUR

*Conte folklorique raconté le 28 octobre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Jean-Baptiste Lavoie (50 ans) qui l'avait appris, vers 1924, d'Elie Bergeron (54 ans) de Sudbury, Ont.*

*Enregistrement no 1361b. Conte-type 1641 III, II précédé de la princesse guérie.*

Çâ, c'était un homm', pour commencé', i' était plein d' tour', ah ! b'en v'li-meux [ venimeux ], plein d'tours, ratoureur ; son nom c'était Criquet'. Mé', il l'disait pâ' à personn'.

Te'jours qu'i' pâ'r', enn' journée ; i' attend parler qu'i' y avè' enn' princess' qui était b'en malade : i's savaient pàs quoi c' qu' 'a avè'. I' y avait b'en du mond', b'en dés méd'cins qui l'avaient soégnée.

To'hours qu'i' s'décide, i' dit : « J' m'âs gu'y ellé', 'oèr, i' dit, quoi c' qu'alle â, 'oèr si j'su's capab' d'trouver son mal. » To'jours qu'i' pârt p'is prend l'chemin p'i' i' march', p'i' i' marche. In bon soèr, i' arriv' pour s'coucher, b'en fatigué, pàs d'place à coucher ; c'fait qu'i' s'couche à côté du ch'min, su' enn' gross' logu' [ log ]<sup>1</sup> de pin, i' s'couch' p'i' i' dor' in sorm' [ somme ]. Tout d'in cou' [ coup ], i' s'réveille, i' attend [ entend ] parler dés vieill's fées qui étaient couchées d' l'aut' bord d'la logue ; i' étè' après parlé', és aut'. I's s'contaient b'en dés affair's qui avè' arrivé.

Te'jours qu'i' y 'nn â enne, 'a dit : « Tu prends comm' la fill' du roi, lâ, qui ést malade à n'tell' tell' plaç', lâ ; si i' y n'a'rait qui s'rè' assez fin, hein, d'aller tuer l'crapaud, lâ, qui a son morceau d'pain dan 'a bouch', lâ. L'inqu' en tuant l'crapaud, la princess' s'rait b'en ! » I' ést lâ qui écout' çâ, lui. « Bonguienne ! i' dit, j'cré' que j'su's su' 'a bonn' piste ! I' dit, j' m'âs gu'y ellé' 'a 'oèr ! »

I' pârt, te'jours, p'i' i' s'ren à 'a place éioù c'que c'te roi-lâ étè' ; i' attend parler de d'çâ. I' fè' 'oèr qu'i' savait rien. B'en, i' vâ 'oèr le roi, p'i' i' gu'i di', i' dit : « Sir' mon roi, i' dit, j' m'en viens pour guérir vot' princesse. I' dit, la seule affair' que j'demande, i' dit, j'veu' 'a 'oèr. »

1. Log (angl.) : Billot, bille de bois en grume.

To'jours que le roè mont' dans sa chamb'è à coucher, d'la princess' : « Quien [tiens], i' dit ! » Fait l'inque r'gardé' 'a princessè, i' r'vir' de bor', i' dit : « C'est correck ! I' dit, j'vâs r'venir demain, i' di', à pe' prè' à minme heur'. » To'hours que... mon Criquè' [criquet] i' pârt p'i' i' s'en vâ sous l' perron d'l'église, i' arriv lâ, i' aparçoe' l'crapaud, tue l'crapaud p'i' ôt' le morceau d'pain qu' 'a avait dan 'a bouch'... qu'i' avait dan 'a bouche. En tuant l'crapaud p'i' ôter c'morceau de pain-lâ qui avait dans sa bouch', la princessè était guérie d'tout'... In morceau d'pain bèni', oui !

Ça fait qu'i' r'pârt p'i' i' s'en r'troun' su' le roi ; la princessè ést d'bout', 'a ést b'en. Ça fait que lâ, i' deunne enn' bonn' récompense à Criquè' ; Criquè' pârt p'i' i' s'en vâ.

I' arriv' dan enn' place ; i' y avè' in notaire. I' s'en vâ l'trouvé', i' di' au notaire, i' dit : « Tu vâs m'écrire in écriteau, i' dit, *Ti-Jean fin-devineur !* » To'jours qu'i' pârt, prend l'chemin p'i' i' s'en vâ. I' y â in roi qui l'voé' v'nir dans l'chemin. lâ : « Ti-Jean, i' dit, fin-devineur ! » Mé', Ti-Jean c'était pâs son nom, çâ. Personn' le savait, comm' de raison. To'jou' il l'fait v'nir à lui, i' dit : « De quoi c' qui ést marqué su' ton tableau, lâ, i' dit, c'est-i' vrè', çâ ?

B'en, i' dit, mecieu', i' dit, vous allez rentrer dans mon salon, p'i', i' di', i' y â quet' chose, i' di', i' y â enn' bol de r'virée à l'envers su' 'a tab' lâ, i' y â quet' chos' de d'ssour ; i' dit, vous ête' obligé de l'deviner ! »

To'jours que mon fin-devineur s'en vient p'i' i' fait l' tour d'la tab' p'i' i' r'gard' la tab', commence à s'gratté' 'a têt', p'is — son nom c'était Criquè' — i' dit : « Criquè' ést pri' [pris] ! » en voulant dir' qu'i' était pris, lui. Le roi fè' in saut, p'is po'gn' la bol p'i' i' 'a lèv'\* : « Quoi ç' c'est qu'vous pensez d'çâ, i' dit, vous aut's ? Çâ, i' dit, c'st in fin-devineur ! » Ah !... c'est b'en ! I' gu'i' denne encôre enn' bonn' récompens', p'is, lâ, i' r'prend l'chemin, p'i' i' pârt.

Dan in aut' vill' p'us loin, i' y avait le roè qui avait perdu l'jone, in jone d'mariag' qui était l'jone d'sa princess', sa rein'. To'jours qu'i' voé' v'nir que'qu'in, i' dit : « C't homm'-là, i' di', i' ést capab' d'tout' deviné', i' dit, fait's-lé v'nir écite, i' dit ! Dit's-y qu'i' vienn' me 'oèr ! »

Te'jours, lâ, i's font v'nir Criquè' au roè ; le roè i' dit : « Vous êt's bon devineur ? — I' di', oui, j'su's bon devineur ! — I' dit, vous allez resté' écite, p'i' i' dit, vous allez deviné', i' di', éioù c'qu'eul l'jone d'ma princessè ést allé. » Il le r'gard' : « B'en, i' dit, pour deviné' in affair' de minm', Sir' mon roè, i' dit, ça m'prend t'oâs jours, p'i' au bout d' t'oâs jour', i' dit, j'vous rendrai vot' réponse. I' dit, j'veu' êt' dan enn' chamb' t'ut seul. J'veux tout' de quoi c'que j'veu' a'oèr, désire a'oèr dans c'chamb'-là, p'i' i' dit, j'veux qu'ça seill' lés sarvants<sup>2</sup> d'la cuisine, i' dit, qui vienn'nt me porté' à mangé'. » Ah ! Aussitôt di', i' dit : « C'est correck ! »

\* Ici, le conteur a omis de dire que le bol retenait un criquet prisonnier.

2. *Servant* : Serviteur, domestique.

Il l'plac' dans sa chamb', p'is la premièr' journée, qui c'qui r'ssout pour dîner ? Le sarvant s'en vient gu'i porté' à mangé, i' met l'manger su' 'a tab' p'is, lui, se r'tir'. Mon Criquet, i' mange. Après qu'i' â fêni d'manger, l'aut' ramâss' le manger, p'i' i' pârt p'i' i' s'en vâ. I' ress' lâ, i' boé', i' mange, i' pâss' sés deux jours, lui, lâ, la dargniér' journée, i' s'mè' à s'gratté' 'a têt', p'i' i' dit : « Asteur, i' dit, faut que j'fèz' quett' chose, i' dit, pour sortir d'écitt' ! »

To'hours que l'matin, un dés sarvants d'la cuisin' s'en vient gu'i porté' à mangé ; i' met l'manger su' 'a tab' p'i' i' [ Criquet ] s'assit. . . Criquet s'assit p'i' i' commence à mangé'. Après qu'i' â fêni d'mangé', i' r'pouss son assiett' : « B'en, i' dit, j' n'ai in d'pris ! » Lui, i' voulait dir' son dargnier r'pâ'. . . avant sés dargniers r'pâs. Te'jours que. . . âll raît [ all right ]<sup>3</sup> ! L'aut' ramâss' le manger p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ. I' s'en vâ trouver l'aut' sarvant dan 'a cuisin' ; i' dit : « Sé's-tu, i' dit, c'te fin-devineur-lâ, lâ, i' dit, j'cré' quésimen, i' dit, qu'i' nous â ! I' di', après qu'i' â eu fêni d'mangé', i' di', i' me r'gârde, i' di', i' n' â in d'pris ! — B'en, guiâb' ! A médi, i' di', tu vâs gu'y eller, toé, 'oèr de quoi c' qu'i' vâ dir' ! — Correck ! »

Rendu au médi, l'aut' sarvant prépare à manger, p'i' i' s'en vient, rent' dans sa chamb', p'i' i' gu'i deunne à mangé' ; i' met çâ su' 'a tab' p'i' i' vâ s'assir' su' enn' chais'. Mon Ti-Jean arriv', s'place à tab' p'is commence à mangé'. Après qu'i' â fêni d'mangé', i' r'pouss son assiett' : « B'en, i' dit, j' n'ai p'us l'inqu'in à prend' ! » Ti-Jean voulait dire : « I' m' reste p'us l'inqu'in r'pâ' à prend lâ ! » I' r'vir' de bor', i' ramâss' çâ vit'ment, p'is s'en vâ dan 'a cuisin', p'is : « J'cré' quésiment qu'i' nous â ! I' di', en tou' 'és câ', i' di', à soèr, i' dit, tu gu'irâs, toé ! — C'est b'en ! »

Rendu au soèr, c'est l'aut' sarvant qui vient gu'i porté' à manger ; met l'manger su' 'a tab'. Ti-Jean s'approch' p'i' i' mange. Après qu'i' â fêni d'mangé', i' pouss çâ : « B'en, i' dit, j'n'ai p'u' à prend' ! J'lés ai tout' pri' ! »

I' [ serviteur ] r'vir' de bor', i' prend pâs l'temps d' ramâsser l'manger, lui, i' s'en vâ l'trouvé' : « I' 'és â tout' pri', i' di', i' n' n'â p'u' à prend' ! Ça veut dir' qu'i' nous â tou' 'és t'oâ' ! I' dit, vâ floèr [ falloir ] s'arrangé' in complô', i' dit. . . B'en, i' di', on n'est pâs pour s'laisser prend' ! »

To'jours qu'i's part'nt tou' 'és t'oâs p'i' i's vont l' trouvé'. I' ont dit : « 'Cou don, tu sé's qui c'qu'il l'â pris la. . . tu sé's dé ioù c'qu'alle é' [ est ] 'a bague ? — Ah ! i' di', oui, i' dit, j'eul l'sé' ! » Quant' i' 'és a vus v'nir tou' 'és t'oâs, p'i' i' 'és voyé' en pein' de minme, i' a'rait di' en lui-minm' : « J'cré' que j'lés ai, lâ ! — I' dit, quoi c'qu'on vâ faire ? I' dit, vâ pâs dire au roè, i' dit, qu'c'est n'us aut's qui l'â ! Tu sé's qu' c'est n'us aut's qui l'â ? — Ah ! i' di', oui, i' dit, j'eul l'sé' ! — B'en, i' dit, vâ pâs dir' çâ au roè, i' di', on vâ pard' not' place, i' di', on vâ s'fair' prend' ! — B'en, i' dit, donnez-moé-lâ, i' dit, d'abord, la bague ! »

I' 'nn â in qui pârt p'is s'en vâ qu'ri' la bagu' p'i' i' gu'i denne à Ti-Jean. Te'jou' l'lend'main matin, Ti-Jean s' leve a'ec. . . i' s'en vâ à 'a cuisin' p'i', i' dit : « De'-moé [ donne-moi ], i' di', in morceau d'pain. » I' d'mande à in sarvan, i' gu'i

3. *All right* (angl.) : Très bien, entendu.

denne in morceau d'pain, p'i' i' roul' la bagu' dans l'morceau d'pain, p'i' i's s'en vont dehours [ dehors ] tou' 'és t'oâs... tou' 'és quat', p'i' i' garroch' le morceau d'pain. I' y avait b'en dés gros dind's, lâ ; p'i' i' on ouatché [ to watch ]<sup>4</sup> quel est l'dind' qui ést v'nu p'i' i' a po'gné l'morceau d'pain. I' dit : « L'oés-tu quel est-c' que c'ést, lâ ? — I' di', oui ! — Bon ! i' dit, ouatch'-lé ! »

To'hours que rendu vers deux, t'oâs heur's dan après-médi, le roè r'ssout : « P'i' i' dit, mon fin-devineur, i' dit, sé's-tu où c'que ma bague alle é' ? — Ah ! i' di', oui, Sir' mon roi ! I' dit, v'né' écite. »

I' s'en vâ dan 'a cour, i' di' : « Ouéyez-vous [ voyez-vous ] c'gros dind'-là, lâ ? B'en, i' dit, c'ést lui qui l' l'â dan 'a fal' ! » Le roè le r'gârd : « B'en, i' dit, Ti-Jean, i' dit, si c'te gros dind'-là a la bagu' dan 'a fale, i' dit, m' en vâs l'tuer, p'is j' m'en vâs faire in gros banquet'. I' di', on vâ inviter tout l'mond'. Si il l'a pâs dan 'a fale, i' dit, toé, i' dit, tu vâs pard' ta vie ! »

Eh b'en ! po'gn' le dinde, i's l'rent'nt dan 'a maison, i's l'tue', i's l'débit'nt... Comm' de fait', trouv'nt la bagu' ! Comm' le roi a di', i' ont fait in gros banquet ; tout l'monde été' invité. P'is moé, i's m'ont pâ' invité : i's m'on en-'oeillé écitt' vous conter çâ !

4. *Watch* [ to ] (angl.) : Surveiller, guetter, faire la garde.

## 18 – BÂTIMENT QUI VA SUR TERRE, SUR MER ET DANS LES AIRS

Un roi avait fait publier un ban annonçant qu'il donnerait sa fille en mariage à quiconque pourrait construire un bateau capable de voguer aussi bien sur terre et dans l'air que sur la mer.

Ti-Jean vivait avec ses vieux parents. Quand il apprit le ban du roi, il leur annonça sa décision : il irait construire ce bateau. Ses parents protestaient : « Tu sais bien, Ti-Jean, que tu n'es pas assez habile pour construire un tel bâtiment. ! En tous cas, répondit Ti-Jean, je peux toujours tenter ma chance ! »

Quand vint le moment du départ, il demanda à sa mère de lui préparer un bon sac de galettes. Elle fit cuire les galettes et, en pleurant, fit ses adieux à Ti-Jean : « Je crois bien que je ne te reverrai plus jamais. Même si tu réussis à construire ce bateau, tu risques fort de périr en route. Mais je doute encore de ton succès. » Quoi qu'il en fût, Ti-Jean quitta ses parents.

Après avoir parcouru une assez grande distance, il rencontra une vieille femme qui lui demanda :

« Où vas-tu donc comme ça, mon Ti-Jean ?

– Comment se fait-il que vous connaissiez déjà mon nom ?

– C'est comme ça. Je connais le nom de tout le monde. Maintenant, dis-moi le but de ton voyage. Et surtout, pas de mensonges. Ça ne te portera pas chance !

– Bien, vous savez, c'est à propos du ban que le roi a fait publier : qu'il donnerait sa fille en mariage à quiconque construirait un bateau capable de naviguer sur terre et dans les airs aussi bien que sur l'eau. Je veux essayer de construire ce bateau et gagner ainsi la main de la princesse.

– Alors, c'est bien pour ça que tu as quitté tes vieux parents ?

– Oui, c'est la pure vérité.

– Eh bien ! pour ce qui est du bateau, tu pourras facilement le construire. Mais n'oublie jamais la condition que je vais t'imposer : tu vas me promettre de ne jamais refuser à quiconque te demandera, pour l'amour du bon Dieu, d'embarquer dans ton bateau.

— Je vous le promets ! »

Ti-Jean arrive dans la forêt. Chaque coup de hache portait juste : il en sortait un morceau du bateau et chaque morceau s'ajustait à mesure avec les autres pièces. Le soir même, son bâtiment était construit et prêt à faire voile. « Maintenant, se dit-il en lui-même, il faut l'essayer ». Il s'aperçut que son bateau obéissait au commandement de sa pensée. Quand il voulait s'élever dans les airs, le bateau montait ; le même phénomène se produisait quand il lui venait à l'idée de voyager sur la terre ou sur la mer.

Après avoir fait ses premiers essais, il s'empressa de mettre le cap vers le château du roi pour lui faire voir son bateau et se faire donner sa fille en mariage. En cours de route, il aperçut un homme, couché à terre, et qui semblait dormir. Il immobilise son bateau pour s'expliquer l'étrange comportement de cet homme.

« Je suis curieux de savoir ce que vous faites là. Je croyais d'abord que vous dormiez.

— Je ne dormais pas. Je me nomme « Entends-Clair ». J'ai semé de l'avoine il y a déjà deux ans. Elle n'est pas encore sortie de terre. J'écoutais, l'oreille contre terre, pour savoir si elle avait commencé à germer. D'après le bruit que je viens de capter dans la terre, les grains d'avoine commencent à éclater. A propos, est-ce que vous ne me laisseriez pas embarquer sur votre bateau, pour l'amour du bon Dieu ?

— Embarquez ! » répondit Ti-Jean qui n'avait pas oublié la promesse faite à la vieille fée. L'homme embarqua et Ti-Jean continua son voyage.

Le bateau navigua pendant quelque temps et arriva soudain en présence d'un homme qui se tenait au bord d'une rivière. Il dirigeait ses bras à droite et à gauche et attrapait tout ce qui lui tombait sous la main : poissons, mollusques, grenouilles, herbages, débris de bois et de branches. Tout ça était englouti et disparaissait dans la bouche du bonhomme. Ti-Jean arrêta son bateau et lui demanda :

« Dites-moi donc ce que vous faites ici ?

— Comme vous voyez, je suis en train de prendre mon petit déjeuner ici au bord de la rivière. C'est un beau bateau que vous avez là. Est-ce que vous ne me prendriez pas à bord, pour l'amour du bon Dieu ? »

Ti-Jean hésita un moment, en pensant aux provisions qu'il avait en réserve. Mais il fallait respecter la promesse qu'il avait faite :

« Vous pouvez toujours embarquer, dit-il. Nous avons des provisions pour un mois seulement. Nous sommes déjà deux passagers. Nous ne pourrions pas aller bien loin si vous continuez à manger comme vous le faites là.

— Vous avez raison. Quand je veux, je suis capable de tout dévorer. Mais cela ne m'empêche pas de manger comme un homme ordinaire quand cela me plaît. Et je vis tout aussi bien.

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à embarquer et nous allons repartir ».

Ils voyagèrent jusqu'à un endroit où se trouvait un homme debout dans un champ. Bon-Visueur avait épaulé son fusil et semblait viser une cible lointaine. Ti-Jean immobilise de nouveau son bateau et lui demande :

« Voulez-vous bien me dire quelle cible vous visez ? Moi, je n'aperçois absolument rien que vous puissiez attraper.

— Je vous crois bien. Ça ne m'étonne pas que vous ne puissiez rien voir. J'ai épaulé mon fusil pour mettre un grain de plomb dans l'oreille gauche d'une mouche qui marche sur la feuille d'un chêne, à cinq cents milles d'ici.

— Il faut donc que vous ayez un oeil très exercé ?

— Oui monsieur.

— Pour ça, il faut aussi que vous ayez un excellent fusil ?

— Vous avez raison. Mais vous, vous paraissez avoir un merveilleux bateau. Est-ce que vous ne pourriez pas me prendre à bord, pour l'amour du bon Dieu ?

— Embarquez ! »

Ti-Jean ne pouvait pas refuser ; chaque fois qu'on lui faisait une demande, c'était « pour l'amour du bon Dieu ».

Tous ensemble, ils continuèrent leur voyage jusqu'à ce qu'ils arrivent au bord d'une forêt où un homme semblait travailler d'une façon bien étonnante. Il déracinait les chênes à brassée et les cordait comme du bois de poêle. Il portait bien son nom : Tord-Chêne. Ti-Jean arrêta son bateau et lui demanda :

« Je suis curieux de savoir ce que vous êtes en train de faire.

— Tout simplement, une petite cordée de bois que je ramasse pour ma mère.

— Vous appelez ça une petite cordée de bois, vous ? Tous ces trons d'arbres empilés les uns sur les autres !

— Oui, c'est ma mère qui a besoin de bois de chauffage. Ça lui en prend beaucoup. J'ai décidé de lui en préparer pour longtemps. Maintenant que j'ai accumulé un bon tas d'arbres, je vais déraciner un chêne. Je m'en ferai une sorte de hart que je vais enrouler autour du tas d'arbres et que je chargerai sur mon épaule pour le rapporter à ma mère. »

Au cours de sa vie, Tord-Chêne avait souvent vu les paysans lier des gerbes de blé avec des tiges de fines branches d'arbre. Cet homme, d'une force peu ordinaire, voulait lier une gerbe de chênes et la transporter sur son épaule. Sous les yeux étonnés de Ti-Jean, Tord-Chêne déracina un énorme chêne, le fit passer sous la pile de troncs d'arbres et noua les deux extrémités du chêne au-dessus du tas, de façon à constituer un faisceau solide qu'il jeta sur son épaule et traîna jusqu'à la chaumière de sa mère, pendant que les branches et les racines des arbres traînaient sur le sol, de chaque côté, à mesure qu'il avançait. Pendant que Ti-Jean admirait ce tour de force, le bûcheron dit tout simplement : « Je crois que ma mère

va avoir assez de bois pour un bout de temps. Je suis maintenant prêt à entreprendre un petit voyage. Pour l'amour du bon Dieu, pourriez-vous me donner une place sur votre bateau ? »

Ti-Jean ne pouvait pas refuser ; tout le monde se rembarque et l'on part. Bientôt, ils arrivent au-dessus d'une plaine ; au beau milieu d'un champ, se tenait un homme qui portait son chapeau incliné sur le côté de la tête. On arrête le bateau : « Bonjour, mon ami, lui disent-ils.

— Bonjour, répond l'autre.

— Pouvez-vous me dire, demande Ti-Jean, pourquoi vous gardez votre chapeau dans cette position intrigante ?

— Je dois d'abord vous avouer que j'ai le pouvoir de commander aux quatre saisons. Quand je veux qu'il fasse froid, je mets mon chapeau droit sur le dessus de ma tête. Au contraire, quand je veux qu'il fasse chaud, je le mets sur le côté de la tête. Comme vous pouvez le constater en ce moment, il fait chaud. J'allais justement vous demander si vous ne pourriez pas m'admettre comme passager à bord de votre bateau, pour l'amour du bon Dieu.

— Oui, montez à bord. »

Ils continuent leur voyage jusqu'au moment où ils aperçoivent un homme qui marchait, une grosse meule de moulin attachée à une jambe. En réalité, il ne pouvait pas marcher. Il devait se contenter de faire des sauts sur l'unique jambe restée libre. Ti-Jean trouvait que c'était là une façon bien étrange de marcher. Il fallait être un peu idiot pour tenter de voyager dans ces conditions. Il arrêta son bateau et demanda des explications : « Vous allez peut-être dire que je suis bien curieux, mais je ne puis m'empêcher de vous demander pourquoi vous avez attaché une meule de moulin à votre jambe.

— C'est bien simple. Je fais la chasse aux lièvres. Si je n'attache pas de meule à mon pied, je vais trop vite et je passe par-dessus les lièvres sans m'en apercevoir, et je les rate à tout coup. Au contraire, quand j'ai une meule au pied, ça ralentit ma marche et je réussis à les attraper. Est-ce que vous auriez encore de la place pour un homme comme moi dans votre bateau, pour l'amour du bon Dieu ? »

Grand-Coureur saute à bord, et le bateau continue son voyage. Le prochain arrêt eut lieu quand on aperçut un homme qui soufflait d'une seule narine en comprimant l'autre de son doigt. Tout intrigués, les passagers du bateau lui demandent d'expliquer ce qu'il faisait.

« Que voulez-vous que je vous explique ?

— C'est au sujet de votre nez. Vous vous bouchez une narine et vous soufflez de l'autre. C'est assez étrange !

— C'est vrai. Imaginez-vous qu'il s'agit de faire tourner un moulin à vent, à cinq cents milles d'ici. Comme il n'y a pas assez de vent dans cet endroit, je suis obligé de leur envoyer un peu de vent d'ici.

— Mais alors, pourquoi ne pas souffler des deux narines ?

— C'est ce que je dois éviter à tout prix. Autrement, il n'y aurait pas une maison qui pourrait résister. C'est pour cette raison que j'ai toujours soin de me boucher une narine avant de commencer à souffler. Voilà . . . Est-ce que vous n'auriez pas une place pour moi à bord de votre navire, pour l'amour du bon Dieu ? »

Ti-Jean arriva enfin, avec son équipage original, chez le roi qui avait promis de donner sa fille en mariage à quiconque bâtirait un vaisseau merveilleux naviguant sur terre et dans les airs aussi bien que sur mer. Le roi exigea d'abord de Ti-Jean qu'il lui donnât la preuve que le bateau remplissait bien toutes les conditions imposées. Ti-Jean n'eut pas de peine à lui donner une démonstration convaincante. Mais le roi refusait de donner sa fille en mariage à Ti-Jean, et inventait toutes sortes de plans pour ne pas être obligé de tenir promesse. Il alla consulter la Grand-Margot, une fée qu'il connaissait bien. C'est elle qui avait coutume de lui donner les idées dont il avait besoin pour se tirer d'embarras. Heureusement, Ti-Jean, de son côté, pouvait compter sur son équipage pour le tirer d'affaire en cas de danger.

La Grand-Margot conseilla au roi d'inviter Ti-Jean à un banquet, prétextant que ce serait là une bonne occasion pour Ti-Jean de rencontrer la princesse. « En attendant la date fixée pour le banquet, voici ce que vous allez faire : construisez une salle spéciale dont le plancher sera d'acier. Juste au-dessous de ce plancher, vous ferez placer une grosse fournaise que vous ferez chauffer à blanc dès que Ti-Jean sera entré dans la salle du banquet. Une fois le repas commencé, le plancher, sous les pieds des convives, ne tardera pas à rougir par la chaleur. Après quelque temps, ils commenceront à étouffer et mourront cuits tout ronds ! »

Le roi fit tous les préparatifs recommandés par la fée. Il invita Ti-Jean pour un banquet qui devait avoir lieu à une date et à une heure bien précises. Tout de même, il y avait quelque chose qui intriguait Ti-Jean dans toute cette histoire de banquet. Il était le seul invité. D'ordinaire, quand on fait un banquet, on invite un grand nombre de personnes. Parmi les amis qu'il comptait au sein des passagers du bateau, Ti-Jean en avait un qui avait les oreilles d'une finesse extraordinaire ; on l'appelait Entend-Clair. Il avait capté les éléments du complot entre le roi et la Grand-Margot. Il alla voir Ti-Jean et lui raconta tout ce qu'ils avaient machiné ensemble pour le faire périr : le plancher de fer, la fournaise chauffée à blanc durant toute la nuit, etc . . . Quand il entendit parler de ce piège, le P'tit-Chapeau offrit ses services. P'tit-Chapeau était celui qui pouvait contrôler la température en changeant la position de son chapeau sur sa tête.

« Je vais aller au banquet avec vous, dit-il à Ti-Jean. Vous allez voir qu'on va être loin de cuire ! Et même, je vous préviens qu'il serait sage que vous apportiez beaucoup de vêtements ! »

Ti-Jean et P'tit-Chapeau partent pour le banquet. Ils sont reçus par le roi qui les introduit dans la salle du festin. Ils entrent et s'aperçoivent en effet qu'ils sont

les seuls convives. Le roi lui-même les quitte, ferme la porte de la salle et pousse le verrou extérieur.

Ti-Jean et son ami s'attablent et commencent à manger. À défaut de convives, les mets étaient en grande abondance : dindes, ragoût, tartes, gâteaux, etc., tout ce qu'on pouvait imaginer de plus succulent et de plus varié. Pendant qu'ils mangeaient, la fournaise se mit à chauffer au-dessous du plancher d'acier. La chaleur commença à se faire sentir dans la salle du banquet ; et bientôt, il devint impossible de tenir les pieds sur le plancher devenu brûlant. P'tit-Chapeau prit sa coiffure et la planta bien droit sur sa tête. « C'est le temps de mettre tous les vêtements chauds que vous avez apportés avec vous, dit-il à Ti-Jean. Vous allez voir que vous en aurez besoin avant longtemps. » Après quelques minutes, la température redevint normale. Au bout de quelques heures, tous les plats de vivres étaient congelés. Et pourtant, dans la cave au-dessous du plancher, la fournaise continuait à chauffer à pleine capacité.

Dès le lendemain matin, le roi vint tirer le verrou de la porte et entre dans la salle du banquet. Il croyait trouver ses invités rôtis comme des poulets à la broche. Ti-Jean l'attendait et se mit à lui faire des reproches : « Monsieur le roi, vous n'êtes pas raisonnable ! Vous nous avez enfermés dans cette salle sans qu'on puisse trouver le moyen d'en sortir. Nous avons passé la nuit dans l'obscurité. Et en plus, il faisait un froid de loup. Je me demande dans quelle sorte de glacière vous avez voulu nous renfermer ? Regardez les plats : tout est gelé bien dur. »

Le roi se contenta d'avouer qu'il y avait eu une erreur quelque part et qu'il la trouverait. Il descendit à la cave semoncer les chauffeurs et les accuser de négligence. « Nous avons chauffé aussi fort que nous avons pu, répondirent les chauffeurs. Voyez vous-même. Nous avons fait brûler trois tonnes de charbon au cours de la nuit. Le plancher de la salle est devenu tout rouge et a même commencé à plier et à fondre. — Je n'y comprends plus rien, se contenta de répondre le roi. Il va falloir se reprendre ! »

Le roi invita Ti-Jean à un autre banquet qui devait avoir lieu deux jours plus tard. Cette fois-ci, il y aurait deux cents invités et la princesse elle-même serait présente. Au jour convenu, Ti-Jean arrive au festin ; on le fait asseoir tout près de la princesse. On avait préparé un banquet pour deux cents personnes, mais quand vint le moment de commencer le repas, il n'y avait que quarante personnes autour de la table. Chacun se mit à manger et fut bientôt rassasié. De sorte qu'une quantité prodigieuse de nourriture restait encore sur les tables à la fin du banquet. Le roi s'approcha de Ti-Jean et lui dit :

« Il faut faire en sorte que vous mangiez tout ce qui reste sur les tables. »

Ti-Jean avait fini de manger et refusa de prendre une bouchée additionnelle. Le roi se mit en colère :

« Je viens de vous donner un ordre. Je vous ai commandé de manger tout ce qui reste sur les tables du banquet. Si vous n'obéissez pas, vous serez pendu demain matin, à sept heures, devant la porte du château.

— Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris, répondit Ti-Jean. Est-ce que vous êtes sérieux, ou bien s'agit-il d'une plaisanterie ?

— Foi de roi, je suis sérieux et ce n'est pas le temps de badiner. »

Ti-Jean fait un signe au Gros-Mangeur qui se trouvait parmi les invités. Celui-ci attrape une table par un coin et se met à engloutir tout ce qui lui tombait sous la main, y compris les plats et la nappe. Il s'approcha d'une autre table et fit disparaître de la même manière tout ce qui s'y trouvait. Le roi était muet d'étonnement et ne bougeait pas. Ti-Jean lui donna un conseil :

« Ne restez pas là, parce que vous allez prendre le même chemin que tout le reste ! »

Le Gros-Mangeur ne se contenta pas de vider les tables. Il descendit à la cuisine et se mit à avaler les ustensiles, les tables et le poêle. Puis, ce fut le tour de la cave, où le roi avait caché une partie de son artillerie de guerre. Cette fois, le roi voulut protester, mais on lui conseilla de se tenir à l'écart s'il ne voulait pas être englouti avec tout le reste. Le Gros-Mangeur se mit à avaler les canons, les fusils, les carabines, les sabres, les baïonnettes, les épées, etc. Quelqu'un fit remarquer au roi :

« Si ça continue ainsi, il ne nous restera pas de quoi armer trois cents hommes. Si vos ennemis vous font la guerre, vous n'aurez plus d'armes pour vous défendre. Il faut absolument arrêter cet homme qui fait disparaître tous vos armements.

— Tu as raison, lui répondit-il. Il faut l'arrêter à tout prix. Combien me demandez-vous pour arrêter de manger ? cria-t-il au Gros Mangeur.

— Il faut me donner tout ce qu'un homme peut porter d'or et d'argent dans un sac.

— Tu viendras demain et tu l'auras. Mais arrête immédiatement de manger.

— Entendu ! »

Gros-Mangeur retourne au bateau pendant que le roi se met à imaginer des plans pour ne pas payer ce qu'il lui avait promis. Il lui restait juste de quoi armer trois cents hommes. Il commanda à trois cents hommes de s'armer et d'aller faire la guerre à Gros-Mangeur. Entend-Clair, avec ses fines oreilles, entendit tout ce qui se tramait contre le Gros-Mangeur et alla tout lui rapporter :

« Il n'y a pas d'inquiétude à avoir à ce sujet, répondit-il. C'est moi qui me charge de les recevoir »

Quand il vit approcher la flotte du roi près du bateau, il ouvrit la porte toute grande, planta un pied de chaque côté de la porte et attendit l'arrivée des soldats du roi qui voulaient s'emparer du bâtiment. Dès que Gros-Mangeur les vit arriver près de la porte, il baissa ses pantalons et se mit à vider son ventre des canons, des sabres, des carabines, des épées, du poêle, des tables, des ustensiles de cuisine et

de tout ce qu'il avait avalé pendant et après le banquet du roi. Bientôt, l'armée du roi tomba à la mer, entraînée par ce torrent meurtrier. Seul un vieux soldat survécut au cataclysme. Gros-Mangeur lui cria : « Va conter au roi ce qui vient d'arriver à son armée ! » Le roi était bien découragé de cette catastrophe.

Le lendemain, Ti-Jean établit un plan pour aller chercher l'or et l'argent promis par le roi. Tord-Chêne fut désigné pour cette mission. Le roi ne s'était pas donné la peine d'examiner attentivement les membres de cet équipage et ne pouvait pas les distinguer les uns des autres. De sorte que Tord-Chêne pouvait être confondu avec Gros-Mangeur. La veille de sa visite chez le roi, Tord-Chêne s'était fait fabriquer un sac chez un tailleur de la ville. Tout plié, ce sac était encore gros comme une église. Tord-Chêne plaça le sac sur son dos et alla passer sous la fenêtre du roi, qui était tout pensif dans son bureau. Quand il vit passer Tord-Chêne avec son sac, il demanda à sa fille :

« Es-tu capable de me dire ce qui vient de passer sous ma fenêtre ? »

— C'est un homme, répondit-elle. Il porte un gros ballot de toile sur ses épaules. Il y a tout de même quelque chose d'étrange dans tout cela, et je serais bien curieuse de savoir exactement de quoi il s'agit. Faisons-le venir pour l'interroger.

— Je suis venu chercher l'or et l'argent, dit-il, en entrant dans la salle où se tenaient le roi et la princesse.

— As-tu apporté un sac ?

— Oui ! »

Tord-Chêne se met à déplier le sac immense qu'il avait fait confectionner. Le roi se mit à protester :

« Je n'aurai jamais assez d'or et d'argent pour emplir un tel sac ! »

— Tant pis, si vous n'avez pas suffisamment d'or, je vais me contenter de vous avaler.

— Pas si vite ! Je vais conclure un marché avec toi. Si tu veux attendre un peu, j'enverrai des messagers chez les rois voisins pour leur demander de m'expédier tout l'or dont j'ai besoin. » Bientôt, les lourds chargements d'or et d'argent se mirent à arriver, tirés, par des attelages de boeufs.

À mesure que le convoi arrivait, Tord-Chêne attrapait l'or, l'argent, les voitures, les boeufs, les attelages complets et les empilait dans son sac. Avec l'arrivée du quarantième chargement, Tord-Chêne déclara que c'était suffisant, que son sac était assez rempli. Le roi se disait en lui-même que Tord-Chêne n'arriverait jamais à soulever son sac pour l'emporter. Tord-Chêne ferme solidement la gueule du sac et d'un bon coup d'épaule, le jette sur son dos. Nouvelle colère du roi quand il voit tout son or et celui des rois du voisinage disparaître et prendre la direction du bateau de Ti-Jean. De nouveau, il décida d'avoir recours à son armée, qui se trouvait bien réduite, puisqu'il pouvait fournir des armes seulement à trois cents hom-

les. Entend-Clair n'eut pas de peine à savoir ce qui se passait quand il entendit le bruit des soldats qui s'armaient pour la guerre. Il alla tout raconter à Ti-Jean :

« Il n'y a pas à s'inquiéter, lui répondit Ti-Jean. Cette fois, c'est le Souffleur qui va s'en charger. »

Quand l'armée du roi fut à sa portée, le Souffleur qui les attendait à la porte du bateau, se mit à souffler des deux narines à la fois. Aussitôt, une grande tempête s'éleva et les lança tous dans le bleu du ciel. Le Souffleur arrêta son travail tout juste assez tôt pour permettre à un soldat de s'échapper et d'aller raconter au roi ce qui était arrivé.

À la suite de tous ces malheurs successifs, le roi crut enfin qu'il serait obligé de donner sa fille en mariage à Ti-Jean. La Grand-Margot, de son côté, continuait à croire qu'elle pouvait inventer de nouvelles ruses pour empêcher ce mariage. Cette fois, elle lui proposa une sorte de course qu'elle entreprendrait elle-même avec Ti-Jean. Elle dit au roi :

« Envoyez-nous tous les deux ensemble chercher de l'eau à la fontaine. Si Ti-Jean revient après moi avec sa cruche d'eau, il sera pendu demain matin, à sept heures, devant la porte du château. Moi, je suis certaine de pouvoir faire le voyage, aller et retour, en moins d'une journée. Quant à Ti-Jean, ça lui sera impossible, j'en suis convaincue.

— Tu as bien raison, dit le roi. Si je ne t'avais pas, je serais dans un grand embarras. »

Le lendemain matin, Ti-Jean est convoqué chez le roi. Il s'y rend et le roi lui annonce le nouveau concours imaginé par la Grand-Margot. Ti-Jean accepte le défi et va rencontrer les membres de son équipage qui l'attendaient à la porte du château. « C'est à mon tour de vous tirer d'embarras, dit Grand-Coureur. Laissez-moi partager cette course avec la Grand-Margot. Vous allez voir qu'elle va revenir longtemps après moi. »

Au lieu de Ti-Jean, ce fut donc Grand-Coureur qui entra dans la course avec la Grand-Margot. Elle ne s'aperçut pas de la supercherie car elle ne les avait jamais rencontrés ni l'un ni l'autre. Grand-Coureur s'élança, file vers la fontaine, remplit d'eau la cruche qu'il avait apportée et prend le chemin du retour. Avant d'arriver au château, Grand-Coureur décida de prendre une petite sieste. Il posa délicatement sa cruche à côté de lui, dans l'herbe épaisse ; il s'adossa contre le squelette d'un cheval, et dormit profondément.

Entend-Clair courut vers Ti-Jean pour lui annoncer qu'on l'avait trahi !

« J'entends les ronflements de Grand-Coureur, endormi à côté de sa cruche d'eau pendant que la Grand-Margot court à perdre haleine. Si Grand-Coureur continue à dormir, elle va revenir avant lui avec sa cruche d'eau et elle va remporter le pari. »

Entend-Clair avait bien entendu, mais n'avait pu soupçonner toute l'étendue de la mésaventure que Grand-Coureur allait subir. La Grand-Margot avait rencontré son rival endormi sur le bord de la route qui conduisait à la fontaine. Elle prit sa cruche encore vide et l'échangea avec celle que Grand-Coureur avait placée délicatement dans l'herbe, avant de s'endormir près du squelette du cheval. Aussitôt, elle retourna vers le château, sûre d'avoir gagné la course. Mais elle avait compté sans l'intervention de Bon-Viseur, l'un des membres de l'équipage de Ti-Jean. Quand il apprit la mésaventure de Grand-Coureur, il rassura tout le monde en disant : « Ne vous inquiétez pas. Je vais le réveiller, moi ! » Il prit son fusil, visa avec soin et lança une balle en plein centre du squelette du cheval. Le squelette éclata en mille miettes et Grand-Coureur fut éveillé par le bruit de tous les ossements qui craquaient et s'entrechoquaient autour de lui. Il jeta un coup d'oeil sur sa cruche et s'aperçut qu'elle était vide. En quelques bonds, il retourne à la fontaine, remplit la cruche et s'empresse de revenir au château. Un peu avant d'arriver au palais, il rejoint la Grand-Margot. Il la taquine un peu, s'approche d'elle et la fait trébucher. La Grand-Margot culbute et casse sa cruche. Pendant qu'elle se relevait, Grand-Coureur fila droit jusqu'au château et remit au roi sa cruche remplie d'eau de la fontaine. Quant à Grand-Margot, elle arriva un peu plus tard. Elle était si furieuse qu'elle tenait encore à la main l'anse de sa cruche.

Enfin, le roi dut se résigner à l'inévitable :

« Ti-Jean, dit-il, je vais être obligé de te donner ma fille en mariage. Je n'y vois aucun empêchement. »

Le mariage eut lieu. On fit de belles noces. Et on m'a chargé de venir vous raconter cette histoire.

## BÂTIMENT QUI VA SUR TERRE SUR MER ET DANS LES AIRS

Raconté le 28 octobre, 1964, à Lavigne, Ontario, de Téléphore Courchesne (67 ans) qui l'avait appris de son père, Calixte (45 à 48 ans), en 1916. M. Calixte Courchesne était né à St-Félix-de-Valois, comté de Joliette, P.Q.

Enregistrement no 1726. Conte-type 513 B I a,b, II d,g,b,a,f,e,c, III d,f,g,a,c,e.

Enn' foi', i'y avait in roi. Il avait fait' publié in ban que celui qui frè' in bôt' [boat]<sup>1</sup> qui gu'irait par terre, par mer et dans l's airs, qu'i' gu'i denn'rait sa fille en marguiage.

I'y avè in vieux qui avè' in garçon qui s'app'lait Jean. I' di' à son pér' p'i' à sa mère, i' dit: « Faut que j'gu'y alle en faire, in bôt', moé! » Heu...! I' ont dit: « T'és pâ' assez fin pour faire in bôt' qui vâ su' terre et su' l'eau p'is dans l'air! — Ah! dit, j'm'â asseyer! »

I' a parti, l'matin; i' di' à sa mère, i' dit: « V's allez m'faire in sac de galett's, p'i', i' dit, j'm'en vâ' allé' essayer çâ, moé! » La vieille, 'a gu'i â fait' un sac de galett's, p'i' 'a di', en pleuran, 'a dit: « J'cré b'en, 'a dit j'te r'ouèrai p'u'! Avec ton bôt', lâ, 'a dit, tu vâs p't-êtr' b'en aller péri', si t'en fè' in; p't-êtr' b'en qu'non... j'pens' pâs... » En tout câ'! I' â parti.

I' rencont'e enn' vieille; 'a dit: « De où c'que tu vâs, don, mon p'tit gârs, mon Ti-Jean? — Comment, mé', i' dit, vous savez mon nom? — Ah! b'en, 'a di', oui! J'connais tout l'mond'! B'en, 'a dit, cont'-moé pâs d'ment'ries, parc'qu' 'a dit, ça t'port'ra pâs chance! — I' dit, j'm'en vâ'... I' dit, vous savez, i' dit, que le roi a fait' batt' in ban, qu'i' deunn'rait sa fille en marguiage à c't-i' là qui frè' in bôt' qui gu'irait su' terre, dans l'eau p'i' en l'air... qu'i' gu'i deunn'rait sa fille en marguiag'. P'i' i' a dit, j'voudrais b'en gagner, çâ, moé! — B'en, 'a dit, c'çâ qu'tu t'en vâs pour fair', lâ? — I' a di', oui! — 'A dit: bôt' s'est fait', bôt' se f'râ! 'A di': oublie pâs! Par exemp', 'a dit, tu vâs m'faire un' promess'. — Quoi c'que c'est? — B'en, 'a dit, tu vâs m'promett' de n'jamais r'fuser parsonn' qui te d'mand'ra, pour l'amour du bon Dieu, d'embarquer su' ton bôt'. — Ah! i' di', oui! J'vous l'promè'! — 'A dit, qui qu'ce soit... »

1. Boat (angl.): Bâtiment, navire. (Vx. fr. Bot).

C'fait que, i' arriv' dans la forêt ; à tous lés coups d'hach', c' été' in morceau d'bôt', p'is ça s'placè', à la mesur'. Touhours, que l'soèr, i' avait son bôt'.

« Asteur, i' di' en lui-minm', j'm'en vâs l'asseyer. » Ça fait qu'i' allè' à la pensée. Si i' pensait d'monter dans l'air, i' montait ; p'is si i' pensait d'aller su' l'eau, i' s'en allait su' l'eau ; si i' pensait d'aller su' 'a terr', c'tait pareil.

Te'hours qu'i' pâ'r avec le bôt', pour aller l'montré' au roi, pour qu'i' gu'i donn' sa fille en marguiag'. Tout d'in cou', i' aparçoè' in homme. I' était couché à terre, i' était lâ, i' semblait dormir. I' arrête : « Écout' don, i' a dit, quoi c'que c'est que vous faitez là ? J'pensè', i' dit, que vous dormié ! » I' â arrêté, p'i' i' â été voèr. I' di' : « Écouté', i' dit, c'fait deux ans que j'ai sumé d'l'aouènn', p'i', i' di', 'a ést pâ' encore eul'vée ; p'is, lâ, i' dit, j'écout' pour'ouèr, i' dit, si 'a jarme [germe], oui ou non. P'i', i' di', 'a jarm parc'qu'i' dit j'atten in brui', in bruit dans terre, i' di'. I' di', écoutez don, i' dit, m'donneriez-vou' un pâssag' su' vot' bôt', pour l'amour du bon Dieu ? » B'en, i' avait promi' à la vieille. « Ah ! il â di' oui ! Embarquez ! » C'fait qu'i' embarqu', p'i' i' continue.

T'd'in cou', i' arrive à in homm', p'i' i' ètè au bord d'un' rivièrè. Il r'ouvrait lés bras comm' çâ, p'i' i' ramâssait dés cotill's [coquillages], des gornouill's, dés bouts d'bois, tout' . . . p'i' heeeu ! ça disparaissait dans la gueul' de c'te gârs-lâ. I' arrê't : « Mé', i' dit, disez-moé don, i' dit, mecieu', que c'c'est qu'vous faisé' éci'tt' ? — Ah ! b'en, imaginez-vou', i' dit, j'su's t-après prend' mon p'tit déjeuné'. — Oh ! in p'tit déjeuné' ? — Oué ! Mé', i' dit, d'ordinaire, i' dit, j'viens prend' mon déjeuné' éci'te, au bord d'la rivièrè, I' dit, m'donneriez-vous pâssag' su' votr' bôt', pour l'amour du bon Dieu ? — Ah ! b'en ! Pâssag' su' mon bôt' ? » I' a commencé à jonglé' ; i' dit : « On l'â dés provision, i' dit. . . C'est correck', i' di', embarquez su' mon bôt', mé', i' di', écouté', i' di' ; on l'â dés provisions r'guien qu'pour in mois, p'i' on l'ést deux. . . ça fait qu'i' dit, vou', i' dit, si vous continué' à manger d'minme, i' di', on vâ êtr' b'etôt ruiné ! — Oué ! Mé', i' di', écoutez. Moé, i' dit, j'mang' b'en, lâ, oui ; mé', i' dit, quand j'veu', i' dit, j'mang' commè in homme ordinaire, p'i' i' dit, c'ést suffisan ! — Ah ! b'en, i' di', embarquez ! » C'fait qu'i' embarqu'. Ça pârt !

Tout d'in cou', i' arrive à in homm' qu'était l'autr' bord d'enn' forê'. I' prenait fésil, p'i' i' ést lâ, p'i' i' visé'. I' arrête. I' di' : « Êt'-vous capab' de m'dir quoi c'que c'ést que vous visez là ? I' dit, j'voé r'guien, moé ! — Ah ! b'en, le gâ' i' dit, j'cré b'en ! Vous d'vez pâ' 'ouèr gran chos', lâ, b'en sûr ; lâ, i' dit, j't-après viser pour mettre in grain d'plomb dans l'areill' gauch' d'enn' mouch' qu'a été su' enn' feuil' de chêne, à cinq cents mill's d'éci'tt'. — Ah ! i' dit, vous êt's bon pour visé' ? — Ah ! oui ! — P'is vot' fesi' ést bon, itou ? — Oué ! I' dit, m'donnez-vous pâssag' su' vot' bôt', pour l'amour du bon Dieu ? — Ah ! . . . i' di', oui ! » C'tait pour l'amour du bon Dieu . . . follait b'en ! « Embarquez ! » C'fait qu'i' embarqu', p'i' i' continue . . .

Tout d'in cou', i' arrive à in homm' qu'était l'autr' bord d'enn' forê'. I' prenait dès âbr's, dé âbr' à brassée, lâ, p'i' i' arrachait çâ, p'i' i' pilait<sup>1</sup> çâ, lâ. I' arrachait

1. *Piler* : Empiler.

dés gros chên's, lâ, p'i' 'és pilè'. I' arrête. I' dit : « Disez-moé don que c'est qu'vous êt' après fair' lâ ? — I' dit, j'su's t-après faire enn' p'tite épaulée d'bois pour ma mère, i' dit. — Commen, enn' p'tite épaulée d'bois ? — B'en, i' di', oui ; ça vâ gu'i prendr' çâ ; i' di' 'a vâ 'fn avoèr pour enn' bonne esscouss', lâ ; voyez-vous, i' dit, j'arrach' ... r'gârdé', i' dit, j'ai arraché in chên', lâ, que j'me fê' enn' hârt<sup>2</sup>, i' dit, c'est comme enne hârt, çâ, i' dit, voyez-vous, pour slinner [to sling]<sup>3</sup> çâ. » Dans c'temps-lâ, lés gens's, i' attachaient tout leu' grain, p'is, b'en, i's s'faisè' enne épaulée d'boi' [bois] ... I' â di' en lui-minm' : « M'âs le r'gârdé', 'oèr comment c'qu'i' vâ fair' pour porter çâ ! » C'fait qu'i' était lâ. « P'i', écout' don, i' dit ; m'deunnez-vous pâssag' su' vot' bôt', pour l'amour du bon Dieu ? — Oué ! mé, i' dit, c'te bois-lâ, qu'est-c'que vous allé en fair' ? — B'en, i' di', attendez-moé, in peu, i' dit, m'â' aller porter çâ à ma mër', lâ. » C'fait qu'i' arrive, i' leuv' le bord de son bois, p'i' i' po'gn' lés deux bout's du chên', p'i' i' le r'join ensemb', p'i' i' l'tortill', p'i' i' s'jett' çâ su' l'dos ; çâ traînè' à terr' partou' ... I' s'en allé' avec ... Imaginez-vous, i' y' a du mond' fort, hein ! Çâ c'était fort pâ' ordinar' !

C'fait qu'i' ést r'venu, et pui' ... i' â embarqué su' l'bôt', p'i' i's r'parte'. I's s'en allaient. Tout d'in coup, qu'est-c'qu'i' aparçoève' ? In homm' ... qu'ètè' en plein milguieu du champ, p'is son chapeau était su' l'côté d'la tête. I' arrê't. « Bonhour, mon ami ! — Bonhour ! — Mé, i' dit ... Ti-Jean i' dit : que c'ça veut dir', çâ, i' dit, vous mettez vot' chapeau su' l'côté d'la têt' ? — B'en, i' di', écouté', i' dit, moé, i' dit, j'fais lés quat'saisons. Quand j'veux qu'i' fais' frette, i' dit, j'mets l'chapeau b'en d'aplomb su' 'a têt'. Lâ, craignez pâ', i' dit, qu'y en â du frett' ! P'i', i' dit, quante j'veux qu'i' fass' chaud, b'en, i' dit, je l'mets su' l'côté ; lâ, i' dit, voyez-vous, i' di', i' fait chaud, lâ ! I' dit, m'deunnez-vous pâssag' su' vot' bôt', pour l'amour du bon Dieu ? — Oué ! i' di', embarqué ! Ah ! c'est correck' ! » Ça fait qu'ça pârt, lâ...

I's s'en allaient ... Tout d'in coup, qu'est-c'qu'i's voueille' ? In homm' qui s'en allé' avec enn' gross' meul' de moulange attachée aprè' enn' jamb' ... p'is qui sautait r'guien qu'su' eunn' jambe. « Ah ! c'st un espéc' de pâs fin, çâ ! I'dit ... s'attacher comm' çâ ! » I' arrê't. ... « Pourquoi c'que c'est, i' a dit que — vous allez m'dir' b'en çurguieux — mé' pourquoi c'que c'est qu'v' vous attaché' enn' meul' de moulange de minme après le pied ? — Ah ! b'en, i' di', écoutez, j'm'en vâ' à la chasse aux l'guiè'n's, lâ. P'i' i' dit, si j'fais pas c'te jeu-lâ, i' dit, j'pass' par dessus, p'i', i' dit, j'lés manqu'tout'. C'fait qu'de minm', çâ, i' dit, çâ me r'quien ; i' dit, j'lés po'gn' ! M'deunnez-vous pâssag' su' vot' bôt', pour l'amour du bon Dieu ? — Ah ! i' â di' oui ! I' di', embarquez ! » C'fait qu'i' embarque et p'is l'bôt' eur'pârt.

Tout d'in cou', i' arrive à in homme ; i' s'bouchait l'côté du nez, comm' çâ, p'i' i' soufflait. C'fait qu'i' arrê't' p' i', i' dit : Queuss' c'c'est qu'vous faisè' écitt', don, vous ? — Comment ? — B'en, i' di', oui, i' dit, j'voé, i' dit, qu'vous vous po'gnez l'nez su' in côté, r'guien qu'su' in côté, pis ... — B'en, i' dit, j'su's t-après fair' marché' in moulin à vent ; p'i', imaginez-vous, i' di', i' vent' pâ' assez, lâ, pour fair'

2. *Hart* : Branche dégarnie de ses feuilles et employée comme lien.

3. *Sling* [ to ] (angl.) : Ceinturer, entourer d'un lien, attacher.

marché in moulin à ven, à cinq cents mill's d'écitt'; p'i' i' a di' . . . — Écoutez don, i' dit, si vous souffliez dés deux nârin's, lâ ? — Ah ! b'en, i' di', i'y a'rait pâ' enn' bâtiss' qui résist'rait ! C'fait qu'i' dit, faut que j'souffl' seul'ment d'enn' nôrin'. P'i', i' dit, m'deunnez-vous pâssag' su' vot' bôt', pour l'amour du bon Dieu ? — Ah, oui ! Embarquez ! » C'fait qu'i' embarqu' . . .

Te'hours que . . . i' arriv'nt su' mecieu' le roi, p'i' i' s'en vâ voèr le roi, pour a'ouèr sa princesse en marguiag'. B'en, le roi, i' di' : « écouté' ; i' di', oué, i' dit, j'vâ' aller r'cevoèr vot' bôt', lâ, p'i' après çâ, i' di', on 'ouèrà ! » C'fait qu'i' s'en vâ r'cevoèr le bôt', p'i' i' l'fè' aller su' 'a terre, i' l'fè' allé à l'eau, avec Ti-Jean p'is tout' son équipage et p'is dans l'air. . . C'est b'en çâ ! Mé', i' voulait pâs gu'i deunner sa fill'. C'fait qu'lâ, i' ètè' à tirer dés plans ; p'i' i' y avait la grand Margot qu'ètè enn' fée : la grand' Margot savait tout' ! C'fait que . . . p'i' 'a gu'i deunnait dés plans. C'fait qu'Ti-Jean était mal amanché, lâ, mé', i' avè' enn' bonne équipag', par 'zamp', pour le réchapper !

Bon ! . . . « B'en, i' a dit, j'm'en vâs vous denné, i' di', enn' 'tite ouvrage, i' di', avan. On vâ faire in . . . r'pâ' au château, p'i' i' a dit, vous allez v'nir, p'i', i' di', en minm' tem [ temps ], i' dit, vous allez fair' connaissance de ma fill', la princess', p'i', i' di', après çâ, i' dit. . . B'en, i' dit, j'dis pâs que j'vous la donn'rai pâ' ! — All right !<sup>4</sup> » Oué, mé', i' consultait. . . le roi consultait sa fée, la fée. . . I' d'mande à 'a fée, i' dit : « Quoss' c'est qu'm'â' fair', lâ ? — B'en, la fée, 'a di', écoute, 'a dit ; pour moé, 'a dit, vous seriez mieux de fair' faire eunn' chamb' en fer, p'i', 'a dit, leu' fair' mett' dés tab' en d'ssus du plancher, p'is le plancher tout en fer ; p'i', en d'ssour, eun' gross' fournaiss' ; p'is vous allez chauffé' au roug' tout' la nuit, p'is, lui, l'faire entrer dans la chambre, et p'i' i's vont cuir', p'is vous allez vous en trouver débarrassé. 'A dit, i' vâ p'ted b'en v'nir avec un ou deux de c'tés compagnons, p'i' i's vont cuir', p'is vous allez en êt' débarrassé ! — Ah ! c'est b'en vrai ennéffett' [ en effet ] ! »

Ça fait que . . . il l'invit', p'i', i' dit, tel soèr, lâ, i' a dit, vous viendrè' au souper. Ça fait qu'i' pârt, lui. . . et p'i', i' s'en vâ, lâ. C'était curguieu', i' était rien qu'lui ; i' avè' am'né le. . . Oui ! Mé'. Attend-Clair, qu'attendait tout' çâ, lâ. . . i' a di', i' dit : « Vous êt' après vous fair' trigauder, lâ, i' di', Attend-Clair, i' dit, lâ, i' dit, sa fill' gu'i a dit de 'ous fair' cuir' dans n'chamb' chauffée au rouge, pour tout' la nuit'. — Ah ! b'en, le P'tit-Chapeau, lâ, i' di', arretté' in peu ! M'en vâs gu'y aller, moé, m'âs gu'y allé' avec vous ; vous allé' 'ouèr', i' dit, qu'on vâ êt' loin d'cuire ; i' dit, vous avez besoin d'vous emporter du linge !

— All right ! » I's part'nt . . .

I' arrive' . . . i' arriv'nt lâ, p'is le roi le fait pâsser; mé' quoss' qu'i' ont trouvé d'curguieu', i' était t'ut seul ! In soupé', ordinair'ment, on â b'en du mond', mé', lâ, i' était t'ut seul ! Ça fait qu'i' l'fait pâsser dans la chamb', p'is, farm' la port' p'i' i' 'a bâre au virrou, comm' faut.

4. *All right* (angl.) : Très bien ! Parfait ! Allons-y !

Tout d'in cou', i' ont commencé... Oh! su' 'és tâb', i' avait dés dind's, p'i' i' avait du ragoût, p'i' i' avait dés tart's, dés gâteaux, l'guiâb' à sa patt'! C'fait qu'tout d'in cou', i' atten... i' commence à sentir la chaleur: le planché' était rendu assez chau', i' avait d'la misère à s'tenir. Le P'tit-Chapeau, i' met son chapeau b'en à plomb su' 'a têt', lâ. Aussitôt qu'i' eut mis son chapeau à plomb, lâ, i' di' à Ti-Jean, i' dit: Si vous avez du linge, i' dit, mettez-lé: vous allez voèr, i' dit, qu'i' vâ fère in frett'! P'i' i' était pas mainnuit, tout était glé dans lés plats, p'is lés chauffeurs chauffaient au roug', dan 'a cav'!

L'lend'main matin, le roi arriv', p'i, i' débârr' la porte. I' s'attendait b'en d'és trouver routis comm' faut... p'i' i' rouv' la port'. Ti-Jean i' dit: « Mecieu' le roi, i' dit, vous êt's pâs raisonnab'! — Comment çâ, pâs raisonnab'? — B'en, i' di', oui! I' dit, vous nous renfarmez dan enn' chamb'; p'us moyen d'sortir! On ést à grôss' noèrceur, et p'i', en pluss', i' di', i' fè' in tel frett' dans c'tte chamb'-là; j'sé pâs quell' sort' de glaciér' que vous avez résarvée! — Ah! b'en, le roi i' di', i' dit, r'gârdéz, lâ, i' di', on' 'oé, lâ, asteur qu'la porte ést ouvarte! I' dit, r'gârdéz! Tout ést glé dans lés plats, lâ. » Le roi s'en vient voèr... « Eh b'en! i' di', oué, b'en, i' dit, j'ai manqué. » I' pârt, p'i' i' descend dans cav' pour aller m'ner l'guiâb'e au chauffeur. Le chauffeur i' di': « On â chauffé tant qu'on â pu! R'gârdé, i' di', on l'â brûlé trois tonn's de charbon dans l'cours d'la nuit, p'i' r'gârdéz, tout ést roug'! Ça n'en plie! — Ah! le roi dit: j'comprends p'us çâ! Eh, bien! on va se r'prendre'! »

C'fait que Ti-Jean a parti. I' dit, vous r'viendrè', i' dit, dans deux jours; vous r'viendrez, p'i' i' dit, lâ, i' dit... Te'hours qu'au bout d'deux jour', i's gu'y r'tourne'. Ah! lâ, c'était vrai, i's 'nn avè' in soupé': i' y avait deux cents paronn's qu'ète' au souper; p'is Ti-Jean s'assi' à la tab', p'i' i's fon assir' mad'moisell' la princess au râs Ti-Jean, et p'is... Te'hours qu'lés gens's ont tous soupé, p'i', après çâ, i' avait fait... Lâ, i' y avait quarant' paronn's, et p'i' i' avaient fait' du manger pour deux cents paronn's, p'i' i' 'nn en restait b'en, lâ. Le roi, i' di' à Ti-Jean, i' di': « Asteur, i' vâ vous rester p'us r'guien qu'à manger de c'qui ress' su' 'és tab's, lâ ». Ti-Jean n'a pas fait d'câs. C'fait qu'Ti-Jean... c'était tout l'temps le gros mangeu' qu'ète' allé à la plaç', lâ. Ah!... C'fait que... i' n n'a pâs fait d'câs!

C'fait qu'le roi: « Écoutez don, i' di', allez-vou' exécuter més ordr's? — Commen, i' di', exécuter vos ordr's? — B'en, i' di', oui! J'vous ai dit d'manger tout c'qui ress' su' 'és tab' ou sinon vous allé' êtr' pendu' à sept heur's d'main matin, à ma porte! — Ah! b'en, écoutez don, i' dit, badinez-vou' ou b'en don si c'ést vrai? — Le roi i' dit: Foi de roi! C'ést vrai! — Ah! b'en, i' dit, r'culez-vous! »

I' arriv', p'i' i' gaffe enn' tab' par le coin, lâ, p'i'... heuuuuuuuuuup! i'était tout' rendu dans le... 'a était disparue avec lés plâts d'ssus lés napp's, lâ! I' gaffe in autr' coin d'tab', p'i'... heuuuuppp! 'A était... Le roi, i' commence à r'gârdér. Ti-Jean i' dit, l'gros mangeu' i' di' au roi, i' dit: « R'culez-vous, parc'que vous allé' allé' avec vos tab's! » C'fait qu'i' â tout cliné [ to clean ]<sup>5</sup> de c'qu'i' avait: l'poèl',

5. Clean [ to ] (angl.): Nettoyer.

lés tabl's, lés... Tout' de c'que gu'y avait dans la cuisin', p'i' après câ, i' rent' dan 'a cave. I' y avè' eunn' partie d'l'artill'rie d'guerr' qu'était lâ. Le v'lâ pri'... I' di' au roi, i' dit, r'culez-vous, eurculez-vous parc'qu'i' dit, vous allé' allé' avec ! Ça fait qu'i' rent' dans la... p'i' i' commence à envaler : lés canons, lés carabin's, lés sâb's, lés baïonnett's, p'i' enval', p'is... C'fait qu'i' y en a in qui di' au roi, i' di' : « Écouté, i' dit ! T't à l'heure, i' di', i' vâ nous rester r'guien qu'de quoi armer trois cents homm's, p'i' i' dit, si vos voésins vous font la guerr', vous allé' êtr' pri' avec câ. Arrêtez-lé ! Ç'fait qu' le roi pâ', i' s'en vâ l'trouver : 'Coutez don, i' dit, comment c'que c'est qu'vous chargeriez<sup>6</sup> pour arrêter d'manger ? — B'en, i' dit, donnez-moé de c'qu'in homm' peut porter su' son dos d'or et d'argent dan in sac. — Oué ! B'en, i' dit, vous viendrez, demain, p'i' i' dit, vous l'a'rez ! Mé', i' dit, arrêtez d'manger ! — Ah ! i' dit, c'est correck' ! » I' pârt, s'en r'tourne à son bôt'.

Le roi, i' s'mè' à jonglé<sup>7</sup> à câ. « B'en, i' di', i' m'ress' de quoi à armer trois cents homme' ; i' command' trois cents homm's d'allé' en guerr' su' lui ; i' dit : tuez-lé, fesez... débarrassez-moé ! » Attend-Clair attendait tout câ ; i' gu'ieu z-â dit câ : Oh ! b'en, l'Gros-Mangeu' était rendu, lâ ; l'Gros-Mangeu' dit : « Accupez-vous pâ' ! I' dit, j'm'âs lés r'cevoèr, moé ! »

Quant' i' â aparçu l'armée qu'approchait, lâ, i' rouv' la port' du bôt, à côté, lâ, p'i' i' s'mè' in pied chaqu'bord d'la port', p'i' i' baiss' sés pantalons, p'is le v'lâ pri' à gu'i' envoyer lés canons lés... I' gu'i' envoyait câ, comm' câ, lâ... P'i' i' a tout cliné de c'que gu'y avè'. I' n'n'avait résarvé in vieu'. I' gu'i' a dit : « Vâ dire au roi, i' a dit, queuss' c'qu'i' ést arrivé, toé ! »

Ah ! b'en, le roi était b'en découragé... oué ! Le lend'main, Ti-Jean a parti pour aller charcher son argent, mé, c'est Tord-Chên' qui â été à sa plaç'. P'is, lui, b'en, i' 'és avait pâs vu assez souvent, i' 'és r'connaissait pâs, l'in après l'autr'... Ça fait qu'Tord-Chêne' arriv' dans... La veuill', lâ, i' avè' été s'faire' faire in sac su' in tâilleur, dans la vill', lâ. Tout' plié, son sac i' était gros comme enn' grosse églis'. C'fait que le roi étè' à son pépitr' [ pupitre ], lâ, p'i' i' jonglait. Tout d'in coup, quoi c'qu'i' voé' passé ? I' di' à sa fille, i' a di', és-tu capab' de m'dir' quoi c'est qui vient d'pâssé' au châssis, lâ ? — B'en, 'a dit, c'est in homme, 'a di' ; i' â in bal-lôt de drâ', 'a dit, su' l'dos ; 'a dit, j'sé pâ', 'a dit, quoi c'que c'est qu'ça veut dir', câ, mé' 'a dit... — Ah ! b'en, i' di', on vâ l'savoèr ! »

Ça fait que... i' rentr'. « B'en, i' dit, j'su's v'nu charcher l'or et l'argent. — Oué ? I' di', âs-tu in sac ? — Ah ! oui, i' di', i' ést lâ, mon sac ! — C'te sac-lâ ? — B'en i' di' oui ! — B'en, j'ai jamè' assez d'or !... — B'en, i' dit, si vous avez pâ' assez d'or, i' dit, j'mâs vous envalé ! — Ah ! Mé', 'cou' don, i' dit, m'âs fére enne affaire'. Tu vâ' attend' in peu, i' a dit, j'm'en vâ' en-'oueiller su' lés rois voésins qu'is m'envoueill'nt d'l'or ! » I' â été charcher quarant' charg's de bœufs [ beu ] d'or et d'argent, dés rois voésins, p'i' à mesur' qu'ça arrivait, lui, prenait lés 'ouétur's p'is lés bœu'. I' rentrait câ dans son sac. Quant' la quarantièm' charge a été

6. Charge [ to ] (angl.) : Exiger, demander comme prix.

7. Jongler : Réfléchir, penser intensément.

rentrée : « B'en, lâ, i' di', on peut b'en faire enn' fin avant qu'mon sac soit plein ! » B'en, le roi pensait b'en que jamé' i' emport'rait câ. Ça fait qu'i' tortill' la gueul' du sac, lâ, p'i' i' se l'met su' l'dos, p'i' i' pâ' avec ça. Le roi rentr' d'enn' colèr' : « Ah ! bâsouell ! I' di' à son armée, i' a dit, vous allez gu'y aller, lâ, exterminer câ. » Ça fait qu'i' avait p'us r'guien qu'de quoi armer trois cents homm's, mé', en tou' 'és câ. I's s'appareill'nt p'i' i's part'nt . . . Ça fait qu'Attend-Clair i' dit câ à Ti-Jean. « Ah ! b'en, Ti-Jean i' di', arrêté', i' dit, j'ai le Souff'. B'en, lâ ! C'tui-là, i' di', i' va gu'ieu' deunné' eunn' tempêt'. » Ça fait qu'Souff', b'en, s'met dan' 'a port', p'is quant' l'armée a été rendue à sa portée, lâ, lés deux nârine' à la fois, lâ ! Ah ! mé' . . . ! I' l's â tout' soufflé dans l'bleu du ciel ! Ah ! i', 'nn â laissé in pour aller l'dire au roi de c'qu'ète' arrivé.

Ah ! le roi, quant' son soldâ' est arrivé p'is qu'i' gu'i a dit quoss' c'qu'avè' arrivé aux autr's, lâ, ah ! i' dit : « M'â fénir par être obligé d'i' deunne ma fill' ; p'is j'a'rais pâs voulu ! » Ah ! b'en c'est lâ . . . La grand Margô' 'a di' : « En-'oueillez-lé charcher d'l'eau avec moé, à la fontain', p'i' 'a dit, si i' r'vient pâ' aussi vit' que moé, 'a dit, vous l'pendré', à sept heur's, demain matin, à la port'. Moé, 'a dit, j'su's bonn' pour fair' le 'ouéyag' dans ma journée, mé', 'a dit, j'su's çartaine, 'a dit, qu'i' l'pourrà pâs ! — B'en, c'est b'en vrai, ennéfette ! I' dit, 'cou' don' i' 'a dit, si j't'avais pâs, toé, j's'rais b'en mal pri', hein ! »

Eh, b'en ! L'lend'main matin, i' l'convoqu' pour l'lend'main matin . . . L'autre arrive ; i' gu'i' a dit : vous allé' aller charché' eunn' cruch' d'eau à la fontaine, avec ma grand Margô'. — Ouè ! — P'i', i' dit, va folloèr que vous r'vené' aussi vit' que ell' ! Ou vous allé' êtr' pendu, à sept heure', à ma port'. — B'en, i' di', on vâ asseyer ! » C'fait que le Cours-B'en, lâ, i' a dit : « J'm'âs gu'y aller, moé, p'i', i' dit, vous allez voèr la grand Margot, qu' 'a va arriver b'en après moé ! »

C'fait que Cours-B'en, i' pâ' avec la grand Margô'. I' file. I' â parti, p'i' i' s'est rendu à la fontaine, i' â été charcher d'l'eau à la fontaine et p'i' i' s'est en-r'venu, p'i' i' s'couch' su' in . . . I' avè' eu eunn' guerr', ça faisait pâs longtemps, p'i' i' avè' in jual dont le squelette était resté lâ ; mon Cours-B'en s'couch' su' ce squelett'-là, p'is le v'lâ parti à dormir.

Attend-Clair i' di' à Ti-Jean, i' dit : « Vous êt's trahi ! — Oué ? — Oué ! B'en, i' dit, j'attends Cours-B'en, i' dit, qui ronf' lâ, p'i', i' dit, tandiss c'temps-lâ, i' a dit, la grand Margô', i' dit, 'a vâ arrivé' avant lui. » B'en, quoi c'que la grand Margot avait fait' ? 'A s'était rendue à Ti-Jean, p'i' alle avait changé d'cruche avec lui, et p'i' alle avait mis sa cruch' vid' lâ, p'i' al était r'partie, ell', pour s'en r'venir ! Ça fait qu'Vise-B'en i' 'a dit : « Arrêté' ! I' dit, j'm'en vâs l'réveiller, moé ! » I' prend son fési', p'is, beign ! I' deunne in coup d'fésil dans l'squelett' du jual. Eul squelette a r'volé,<sup>8</sup> et p'is lâ, ça l'â réveillé. I' r'gâr' . . . sa cruche était vide ! Ah ! . . . Lâ, i' pârt, p'i' i' s'en vâ à la fontain', vâ remplir sa cruche. . . In peu avant d'arrivé' au château, i' r'joint la grand Margot. Le v'lâ pri' à étriver<sup>9</sup> la grand Margô' ; il l'en-

8. *Revoler* : Être projeté, lancé.

9. *Étriver* : Agacer, provoquer, contrarier.

farg', la grand Margot culbut', câss' sa cruche ! Ah ! b'en, lâ, b'en, lâ, lui, i' â arrivé avec sa cruch', p'i' 'a grand Margo', alle â arrivé avec l'ans' de sa cruch', p'i' enragée... !

Ah ! b'en, le roi, i' di', à la fin du compte, i' a dit : « Ti-Jean, i' a dit, j'm'en vâ être obligé de t'deunner ma fill', p'i' i' dit, t'és capab' de tout'. »

Ça fait qu'i' gu'i a deunné sa fill', p'i' i' ont fait' dés gross's noc's, p'is, moé, i's m'on envoyé écott' pour raconter çâ !

## 19 – LE ROI DES RATS, LE ROI DU JOUR, LE ROI DES MOISSONNEURS

Un jeune homme était né avec le goût des aventures ; il ne parlait que de voyages. Sa mère lui disait : « Fais attention dans les voyages, parfois c'est agréable, mais parfois on a de malheureuses expériences !

— Oh, je finirai bien par m'arranger, disait-il. En vue de mon départ, préparez-moi un bon sac de galettes afin que je trouve de quoi manger en attendant de ... Je partirai bientôt pour voyager. »

Il prit la route. Il avait déjà marché plusieurs heures, quand il aperçut, au bord de la route un jeune chat, un tout petit chat. Il attrape l'animal, le met dans son sac et l'emporte. À la tombée de la nuit, il aperçoit quelques maisons basses qui avaient l'air assez pauvres. Il se dirige vers une de ces masures. Il voit une femme qui faisait de la bouillie dans une sorte de hangar. Elle travaillait autour d'une grande chaudière à potasse qui était aux trois-quarts remplie de bouillie. C'était une bouillie de blé d'Inde.

« Dites-moi donc, madame ; il faut que vous ayez une famille très nombreuse pour que vous soyez obligé de préparer autant de bouillie pour le souper ?

— Malheureusement, mon cher monsieur, ce n'est pas pour ma famille que je prépare toute cette bouillie. À la rigueur, on peut toujours dire qu'il s'agit d'une famille : c'est la famille des rats.

— Comment ? Vous préparez toute cette bouillie pour les rats ?

— C'est bien trop vrai ! Depuis sept ans on est obligé de préparer la bouillie qu'il faut pour nourrir les rats. Dès le moment où nous cesserons de leur faire de la bouillie, les rats n'auront plus rien à manger et ils vont nous dévorer. Plutôt que de mourir, nous continuons à leur fournir de la bouillie. Vous comprenez que ça finit par nous coûter cher.

— Je le crois bien. Mais, votre mari, où est-il donc en ce moment ?

— Il travaille dans les champs.

— Alors, dès que votre mari sera de retour des champs, je vais lui faire une proposition à propos de ces rats.

— Oui ? Qu'avez-vous à lui proposer ?

— Un peu de patience ! Dès que votre mari sera de retour, je vous dirai tout. En attendant, est-ce que je pourrais vous demander la permission de loger ici ? Il est entendu que je vous paierai en retour de cette hospitalité !

— S'il n'en tient qu'à moi, vous pouvez bien coucher ici. Vous avez mon entière permission. Mais ici, c'est mon mari qui est le maître et c'est lui qui doit vous répondre. Néanmoins je suis à peu près certaine qu'il ne vous refusera pas.»

Le mari finit par arriver ; on se donne la main et on fait connaissance.

« Votre femme m'a raconté que vous êtes obligés de nourrir les rats de la région.

— Oui ; voilà sept ans que nous sommes forcés de les nourrir chaque soir.

— Croiriez-vous que je suis en mesure, moi, de vous affranchir de cette servitude ?

— Vous ? Nous débarrasser de cette vermine ? Est-ce que vous êtes magicien ?

— Non, je ne fais pas de magie. Mais j'ai avec moi le roi des rats.

— Le roi des rats ?

— Oui, monsieur, le roi des rats en personne. Les rats qu'il ne fera pas mourir, ils vont en avoir assez peur qu'ils vont disparaître à tout jamais.

— Bien, je ne puis vous croire !

— Même si vous ne me croyez pas, venez voir ! »

Le jeune homme emmène le vieux à la porte de la cabane où il avait laissé ses effets. Il ouvre le sac avec beaucoup de précaution et lui fait voir le petit chat.

« C'est ça que vous appelez le roi des rats ?

— Oui, monsieur ; vous êtes en présence du roi des rats !

— Mais c'est impossible ! Il y a des rats qui sont beaucoup plus gros que lui. Comment appelez-vous ce petit animal-là ?

— C'est un chat !

— En tout cas, n'oubliez pas qu'il y a des rats qui sont beaucoup plus gros que votre chat. Il suffit que deux ou trois rats s'unissent pour attaquer votre chat et ils n'auront pas de peine à vous le débiter en petits morceaux.

— Quoi qu'il en soit, voici le marché que je vous propose. Ce soir, avant l'arrivée des rats, couvrez toute la bouillie de façon à ce qu'ils ne puissent pas y goûter.

— Mon cher monsieur, si nous appliquons votre plan, nous serons tous morts demain matin. Les rats vont nous dévorer !

— Pas du tout ! Attendez que je vous explique ma tactique. Pour commencer, il faut couvrir le chaudron de bouillie pour empêcher les rats d'y toucher. Une fois que le récipient sera bien couvert, je laisse le chat dans le hangar ; il se chargera des rats. S'il ne réussit pas à les maîtriser, on pourra toujours aller découvrir la bouillie avant que les rats ne se tournent contre nous.

— Vous avez raison ; on peut toujours prendre un risque ! »

Et la vieille de renchérir : « Mieux vaut risquer tout de suite. Nous sommes en train de nous ruiner à force de nourrir les rats. Bientôt nous serons obligés de quitter notre maison et d'aller quêter notre subsistance. Moi, je trouve inhumain d'être l'esclave des rats !

— C'est vrai, répondit le vieux. Mais nous ne serons pas plus avancés si les rats nous dévorent au cours de la nuit !

— Qu'importe, répondit la vieille. Il faut risquer. »

Le chaudron était suspendu à une poutre de la remise accolée à la maison. C'est là que les rats venaient réclamer leur ration de bouillie tous les soirs. Ils n'avaient pas besoin de passer par la maison puisque la remise se trouvait à l'extérieur de la maison : c'était un simple toit soutenu par des poutres. Quant au chaudron, la vieille le couvrit d'un solide couvercle en fer qu'elle eut peine à soulever.

On fit sortir le petit chat de son sac et on le mit en liberté dans la remise. Bientôt les rats commencèrent à arriver. À mesure qu'ils arrivaient, des cris de toutes nuances retentissaient près de la maison : Kit' et Kit', Kruic, Kruec, Kruac, Kii!! Kiet!

« Je crois bien, dit le bonhomme, que les rats sont en train d'en faire deux chats avec le roi que vous leur avez donné !

— Pas si vite ! Attendons encore un peu ! »

Cependant, dans la remise, les cris continuaient à se multiplier et à augmenter. C'était quelque chose de terrifiant pour les pauvres paysans qui, de leur maison, entendaient ce vacarme sans savoir ce qui se passait au juste dans la remise. Enfin, les cris commencèrent à diminuer et le calme revint petit à petit.

« Il faut que j'aille voir ce qui est arrivé, dit le paysan.

— Allons-y ensemble, dit le jeune voyageur. »

Ils ouvrent la porte et jettent un oeil du côté du chaudron. Il était tout entouré de cadavres de rats étranglés. Le plancher en était tout couvert ; il y en avait au moins deux pieds d'épaisseur. Certains rats n'avaient pas moins d'un pied de longueur. Quant au petit chat, il était assis sur le tas de cadavres et continuait à surveiller l'arrivée de nouveaux rats.

« Hein, qu'en dites-vous maintenant de mon roi ? Est-il assez puissant ?

— Je n'aurais jamais pu prévoir pareil massacre ! Combien demandez-vous pour votre chat ?

— Cinq cents écus ! (À cinquante sous par écu, c'était une somme de deux cent cinquante piastres).

— C'est pas mal cher pour un chat, dit la vieille. Mais, à tout prendre, le marché n'est pas ruineux !

— C'est vrai que c'est cher, dit le vieux. Mais on n'a pas le choix ; on va vous donner le prix que vous demandez. »

Le lendemain matin, le jeune homme partit avec ses cinq cents écus, en se disant : « Si la chance continue à me favoriser je vais devenir riche ! »

Tout en marchant, il aperçut une faucille. Elle se trouvait sur la clôture qui bordait le chemin. Dans ce temps-là, les clôtures des champs étaient faites en bois : en enfonçait des piquets de cèdre dans la terre et on empilait des perches de bois l'une par-dessus l'autre pour former ce qu'on appelait une pagée de clôture. Toujours est-il qu'il y avait une belle faucille posée sur la plus haute perche de la clôture. Notre jeune homme s'empara de la faucille et continua son chemin.

La route vint à longer un grand champ de blé où des hommes et des femmes faisaient la moisson. Le blé était mûr et les tiges étaient longues, bien séchées et bien dures. Les pauvres gens qui faisaient la moisson n'avaient pas d'autre outil que des alènes et des aiguilles. Ils passaient des heures à perforer les tiges de blé une par une. À force d'affaiblir une tige de blé avec leurs aiguilles et leurs alènes, la tige finissait par se briser et les moissonneurs pouvaient en faire la récolte. Ces gens-là ne connaissaient pas d'autre manière de moissonner le blé. Notre jeune voyageur les regarda travailler pendant un bon moment, puis il demanda à une des femmes qui étaient là : « Qui est le maître, ici ? »

« Le maître, c'est lui », dit-elle, en faisant un geste avec son aiguille.

Le jeune homme va le rejoindre au milieu du champ et lui fait remarquer : « Ça doit vous prendre beaucoup de temps pour faire votre récolte avec les outils que vous avez là.

— C'est vrai. Mais on n'y peut rien. Il faut se servir des instruments que l'on possède.

— En fait d'instrument moderne, j'ai justement ce qu'il vous faut. J'ai le roi des moissonneurs avec moi. Grâce à cet instrument, vos récoltes seraient terminées en un minimum de temps. Et surtout, je ne vous le vendrais pas cher.

— Le roi des moissonneurs ? Je n'ai jamais entendu parler de lui ! Qu'est-ce que c'est que le roi des moissonneurs ? »

Le jeune homme portait sa faucille sur l'épaule. Il la tourne et retourne sous les yeux du maître de la moisson et passe immédiatement à la pratique : « Voici comment on se sert de cet instrument. » D'une main, il saisit une large poignée de tiges de blé qu'il serre les unes contre les autres. De l'autre main, il donne un grand coup de faucille qui tranche toutes les tiges d'un seul coup. « Krouch' » ! et

le jeune homme dépose aux pieds du maître de la moisson toute une javelle de blé.

« Mardi-gras ! Il n'y a pas à dire, c'est un instrument qui fait beaucoup de travail en peu de temps ! »

Le chef de la moisson avait trois grands garçons qui n'avaient pas assisté à la démonstration. Quand ils arrivèrent, ils demandèrent à l'étranger : « Essayez de couper du blé devant nous comme vous l'avez fait devant notre père. » Pendant cinq minutes, le jeune homme continua à faire faire « Krouch' », « Krouch' » à sa faucille. Les javelles se multipliaient autour de lui, et bientôt il avait coupé plus de blé à lui tout seul que tous les autres moissonneurs ensemble pendant toute une journée de travail.

« Inutile de le cacher ; vous avez là une bonne machine pour faire les moissons, dit le vieux.

— Je vous l'avais dit. C'est le roi des moissonneurs. Si vous voulez l'acheter, je suis prêt à vous le vendre.

— Combien demandez-vous ?

— Cinq cents écus !

— Diable ! C'est bien cher ?

— Ça semble cher. Mais quand on considère tout le temps qu'on économise, ce n'est pas cher.

— Nous en reparlerons. Allons d'abord souper ! »

Après le souper, le jeune homme demanda à passer la nuit et à déjeuner avec eux le lendemain matin : « Je ne vous demande pas un logis gratuit ; je suis en mesure de vous payer ! »

Au cours de la veillée, le vieux raconta à sa vieille toute l'histoire du roi des moissonneurs : tout le blé qu'on pouvait moissonner en une seule journée avec cet instrument-là. La vieille ne s'opposa pas à l'enthousiasme du paysan ; au contraire, elle lui fit remarquer qu'il avait les moyens de l'acheter et qu'il fallait profiter de l'occasion qui se présentait. « Sinon, il va falloir travailler jusqu'aux neiges si nous voulons couper tout notre blé.

— J'ai bien l'intention d'acheter cette machine ! »

Le lendemain matin, le vieux demanda à ses garçons : « Lequel d'entre vous va se servir du roi des moissonneurs aujourd'hui ? » Finalement, il dit au voyageur : « Pour aujourd'hui, vous allez continuer à nous familiariser avec l'emploi de votre outil ! »

Celui qui avait été désigné pour être le premier à travailler avec la faucille observait de près tous les gestes du vendeur. Il remarqua en particulier que, pour se rendre aux champs, le jeune homme se contentait de porter la faucille sur son

épaule. En arrivant dans le champ de blé, le jeune instructeur travailla pendant quelque temps. Puis, après l'avoir bien observé, l'un des garçons se mit à couper à son tour. Il était tout étonné de voir comme le grain tombait rapidement avec cette machine-là. Quand vint l'heure du midi, il fallut retourner à la maison pour le dîner. Il n'était pas question de laisser la faucille dans le champ ; une machine de la sorte, on ne peut pas la laisser à la traîne ! Il fut décidé que celui qui s'en était servi au cours de l'avant-midi se chargerait de la rapporter à la maison. « Avec ces machines-là, on ne sait pas ce qui peut arriver, dit un de ses frères. Marche en avant, je te suivrai. »

On avait bien remarqué que, pour venir aux champs, le jeune voyageur avait porté la faucille sur son épaule. Pour le retour à la maison, celui qui s'était chargé de la faucille fit la même chose. Il faut mentionner ici que les gens qui travaillent en plein soleil dans les champs ne portent presque rien en fait de vêtement : à peine un morceau d'étoffe très légère jeté sur les épaules. Le roi des moissonneurs était bien aiguisé. La lame, appuyée sur l'épaule, eut vite fait de couper cette étoffe légère et commença à faire une légère entaille dans l'épaule de celui qui la portait. Il se met à crier. Celui de ses frères qui s'était chargé de le surveiller et de l'assister, au lieu de soulever la faucille, l'enfonça plus profondément dans l'épaule et fait une large entaille : « Il n'y a pas moyen de se servir de cette machine-là ; c'est beaucoup trop dangereux, » disait-il.

Il fallait maintenant trouver un moyen de transporter le blessé. Ses deux frères prennent une perche longue de quinze pieds ; ils attachent solidement leur blessé à la perche qu'ils soulèvent et posent sur leurs épaules, pendant que leur père, pour se débarrasser de la faucille, la place en équilibre au beau milieu de la perche. Les gens étaient très ignorants dans ce temps-là ; ils sont beaucoup mieux renseignés aujourd'hui.

Quant à notre jeune garçon, il passa quelque temps avec les moissonneurs pour finir de leur apprendre comment se servir du roi des moissonneurs. Puis, il continua son voyage. Pendant qu'il marchait dans la campagne, il aperçut un coq perché sur une clôture de bois et qui chantait à plein gosier. Le voyageur s'approche doucement du volatile, l'attrape et le met dans le sac qui lui avait servi autrefois à porter le chat et la faucille. Vers le soir, il arrive à un petit village où les maisons étaient basses et sombres, et semblaient toutes délabrées. Il frappe à une porte ; c'est une vieille femme qui vient ouvrir ; « Bonjour, madame.

— Bonjour, monsieur.

— Êtes-vous seule ?

— Non ! Mon mari est absent, mais il ne tardera pas à rentrer.

— Est-ce que je pourrais souper, passer la nuit et déjeuner ici ? Je suis capable de vous payer généreusement.

— Entrez ! »

Le vieux arriva à son tour et on échangea les salutations d'usage.

Au cours de la veillée, le vieux se mit à dire: « Moi, je serais bien riche aujourd'hui si je n'étais pas obligé de faire un travail ruineux. J'achète deux paires de boeufs par année, et ça ne me rapporte rien du tout.

— Je ne comprends pas, dit le jeune homme. Qu'est-ce que vous cultivez avec ces boeufs-là ?

— Ce n'est pas pour cultiver que j'ai besoin de ces boeufs-là. C'est moi qui suis obligé d'aller chercher le jour de l'autre côté de la montagne. C'est à recommencer tous les matins. Si je n'allais pas le chercher, le soleil ne paraîtrait plus et ce serait l'obscurité complète vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaine. Tout le monde en mourrait ! C'est ce métier qui me prend deux paires de boeufs par année : une paire pour l'été et une paire pour l'hiver. Je suis en haleine toute l'année. D'autant plus que je n'ai pas même le temps de dormir la nuit.

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous faites ce métier-là ?

— Ah ! sept ou huit ans !

— Dites-moi donc ! À quelle heure avez-vous coutume de partir pour aller chercher le jour ?

— Ordinairement, je pars vers deux heures de la nuit.

— Que diriez-vous si je vous exemptais de ce voyage-là pour la nuit prochaine ?

— Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire, c'est que je porte le roi du jour dans mes bagages.

— Le roi du jour ?

— Venez avec moi, je vais vous le montrer. »

Le jeune homme alla chercher son sac et lui montra le coq : « Voici le roi du jour !

— Vous voulez me faire croire que ce petit animal emplumé est capable d'aller chercher le jour ?

— Bien mieux que ça ! Il ne se dérangera pas pour aller le chercher. Il va se contenter de l'appeler et le jour va venir. Nous autres, quand nous appelons le jour, il ne vient pas : mais quand il l'appelle, lui, le jour lui obéit.

— Alors, vous m'assurez que le jour va venir si ce petit bétail-là se donne la peine de l'appeler ?

— Je vous le garantis !

— Je n'arrive pas à vous croire.

— Alors, faisons un marché. Je vais vous vendre le roi du jour pour le prix de cinq cents écus. Nous attendrons jusque vers six heures et demie demain matin. Si

le jour n'est pas arrivé à ce moment-là, je me charge d'aller le chercher moi-même avec vos boeufs. Quoi qu'il en soit, vous n'avez pas grand'chose à perdre ! »

La vieille avait tout entendu et se mit à dire : « Écoute, mon vieux, je crois que ça vaut la peine d'essayer.

— Dans ce cas-là, essayons-le. Mais qu'il soit bien entendu que vers six heures ou six heures et demie, si le jour n'est pas encore arrivé, c'est vous qui irez le chercher.

— Soyez sans crainte. Je m'en charge. »

Cette discussion avait duré jusque vers minuit. À minuit juste, le coq se mit à chanter. La vieille dit à son vieux : « Écoute donc. C'est bien ça : il appelle le jour. — Oui ; c'est quelque chose comme ça, répondit le paysan.

— Tu vas voir, mon vieux. À l'avenir, tu ne seras plus obligé d'aller à la montagne chaque nuit pour en ramener le jour. »

Le vieux finit par s'endormir. Mais il ne dort pas longtemps. Dès cinq heures, il était déjà réveillé et commença à voir poindre l'aurore du jour. Aussitôt, il pousse sa vieille pour la tirer du sommeil et lui apprendre la bonne nouvelle : « C'est bien vrai ; ce petit bétail-là a appelé le jour et voici que le jour commence à paraître. Ça, c'est une bonne affaire. J'ai fini de gaspiller tout mon temps et mon argent à acheter des boeufs ! »

Le jeune homme se leva à son tour et reçut les cinq cents écus ; le vieux était tout heureux de lui acheter le roi du jour. Cela se passait un dimanche matin. Avant de partir, il demanda à la vieille : « Êtes-vous catholique ?

— Oui, nous sommes catholiques. Nous avons une belle grosse église au village. Elle est toute neuve. Nous avons à peine fini de la construire. »

Le jeune homme se rend au village. Il voit que le perron de l'église est rempli de gens qui discutent d'un air découragé. Il s'approche et interroge le premier qui de gens qui discutent, à mi-voix, d'un air découragé. Il s'approche et interroge le premier qui se présente : « Dites-moi donc ce qui se passe. Vous avez l'air tout penaud. Est-ce qu'il s'agit d'un enterrement ? Je vois que tous les paroissiens se tiennent sur le perron de l'église, mais je n'en vois pas un seul qui esquisse le moindre sourire !

— Nous avons bien raison d'être découragés. Les temps sont durs. De ce temps-ci, c'est à peine si l'on peut gagner vingt-cinq sous par jour. Malgré tout, nous avons voulu construire une belle église de trente-cinq mille piastres. Imaginez ce que ça représente pour nous, trente-cinq mille piastres !

— C'est beaucoup d'argent. Mais puisque c'est vous qui avez décidé de construire cette belle église, je ne comprends pas pourquoi vous êtes si désappointés.

— Alors, venez avec moi. Je vais vous montrer la cause de notre embarras. »

Il s'agissait d'un chien qui avait eu l'effronterie d'aller faire sa crotte tout près de l'église, presque sur les fondations de l'édifice.

« Vous n'imaginez toujours pas, dit l'autre, qu'on va laisser l'église près d'une pareille saleté ! Une si belle église ! Nous avons assez de coeur pour ne pas endurer une chose pareille ! Il ne nous reste plus qu'une chose à faire : c'est de déménager l'église. Vous allez voir, le curé va nous en parler au prône. Après la messe, il y aura une assemblée des paroissiens pour choisir un architecte et décider quel sera l'entrepreneur qui va se charger de déménager l'église. Nous lui dirons à quel endroit il faudra la reconstruire. »

Tout le monde entre à l'église . . . Après la messe, notre jeune homme se rend à la sacristie avec les autres paroissiens pour assister à l'assemblée générale. Le marguillier en charge se présente et prend la parole : « Je suis délégué par votre curé pour vous parler de la question de notre église. Vous savez qu'elle nous a coûté bien cher : trente-cinq mille piastres ! Vous savez qu'à la suite d'un indident malheureux, il va falloir la déménager. Je n'ai pas besoin d'insister. Il suffit que je vous dise qu'un chien a manqué de respect à notre église. On n'est pas pour endurer une chose pareille. Il faudrait être bien sans coeur pour ne rien faire dans une pareille situation. D'abord, il va falloir décider combien nous sommes prêts à dépenser. Ensuite, il faudra trouver un architecte qui va s'engager à la reconstruire telle qu'elle est maintenant, mais dans un autre site. »

Après le discours du marguillier, notre jeune voyageur s'avance et déclare qu'il est prêt à se charger du problème de la paroisse. Sur les entrefaites, le curé arrive et demande au jeune étranger : « Vous voulez vous charger de cette entreprise ? Pourtant, on ne vous connaît pas ; on ne sait absolument rien de vous.

— Que vous me connaissiez ou non importe peu. Pour me connaître, il suffit que vous puissiez me faire connaître davantage. Tout ce qui compte, c'est l'ouvrage qu'il y a à faire : déménager votre église. Alors, je m'en charge, moi !

— Il faut tout de même savoir combien vous allez exiger, dit le marguillier.

— Je vais vous demander cinq cents écus.

— Écoutez ! dit le marguillier, votre proposition n'a pas de bon sens ! Vous êtes un imposteur ou un farceur : déménager notre église de trente-cinq mille piastres et la reconstruire telle qu'elle est maintenant pour cinq cents écus, ça ne tient pas debout ! Vous vous moquez de nous, vous nous insultez !

— Dites donc, Monsieur le Curé. Est-ce que vous pourriez me donner le droit de travailler aujourd'hui pour déménager l'église ?

— Oui. S'il s'agit de déménager l'église, je peux vous donner cette permission.

— Dans ce cas-là, tout ce que je demande, c'est une ferrée, ou une pelle, pourvu qu'elle soit en fer. Une pelle de bois ne ferait pas l'affaire. Il faut que ce soit une pelle de fer, ou une ferrée, ou quelque chose du même genre. »

Le curé dit à un enfant de choeur : « Va voir dans le cabanon à outils ; il y a toutes sortes de pelles là-dedans. Tu rapporteras la belle grande pelle en fer. » Pendant que l'enfant de choeur allait chercher la pelle, le jeune homme continuait

à expliquer que ça lui prenait cet outil pour déménager l'église. Cette fois, toute l'assemblée éclata de rire. « Je ne vous empêche pas de trouver ça drôle, dit le jeune homme. Tout ce que je vous demande, c'est de me payer les cinq cents écus une fois que l'ouvrage sera terminé.

— Soyez sans crainte, dit le marguillier. Nous sommes prêts à vous payer. Mais je crois bien que nous n'aurons pas à verser d'argent aujourd'hui.

— En tout cas, suivez-moi. Je vais vous montrer comment je vais m'y prendre pour déménager votre église. »

Il prend la pelle de fer et se dirige vers l'endroit que le chien avait souillé. Il enfonce la pelle profondément dans la terre et le sable où le chien avait déposé sa crotte. D'un seul coup de pelle, il enlève la terre et les ordures qui s'y trouvaient. « Maintenant, dit le jeune homme, il ne vous reste plus qu'à me dire où vous voulez que j'aille porter ces déchets si vous tenez à ce que votre église ne soit plus souillée par ce que j'ai dans ma pelle.

— Il y a une montagne à quatre ou cinq arpents d'ici. Rendez-vous jusqu'au pied de la montagne et jetez y le contenu de la pelle ! »

Le jeune homme se rendit près de la montagne qu'on lui montrait et fit ce qu'on lui avait demandé. Quand il revint, il dit aux paroissiens : « N'est-ce pas que votre église est bien telle qu'elle était auparavant, aussi belle, aussi propre qu'au moment où vous avez fini de la construire ? »

Ce qui prouve qu'il y a toutes sortes de gens dans le monde. Il y en a qui sont bien intelligents. Ceux dont nous venons de parler ne l'étaient pas beaucoup !

C'est ici que mon conte se termine.

## LE ROI DES RATS, LE ROI DU JOUR, LE ROI DES COUPEU'.

Raconté, le 28 novembre, 1964, à Lavigne, Ontario, par Téléphore Courchesne (67 ans) qui l'avait appris de son père, Calixte, vers 1912, à St-Gabriel-de-Brandon, P.Q.

Enregistrement no 1727. Conte-type 1650 I (Un seul jeune homme trouve les objets : chat, faucille et coq qu'il vend) a, II a, et 1325 B (type irlandais).

C'est bon d'vous dir' qu'c'était in jeune homme. I' avait la têt' plein' d'aventure', et p'i' i' parlait r'guien qu' de 'ouéager. Sa mère gu'i a di', 'a dit : « Fè' attention ! « Ouéyager, dés foi', 'a di', on chanç'<sup>1</sup>, dés fois qu'on chanç' pâ' ! — Ah ! b'en, i' dit, j'm'arrang'rai ; i' a dit, deunnez-moé in sac de galett's, en câs qu'la faim m'prenne, avant que j'eill'... p'i', i' a dit, j'm'en vâs gu'y allé' 'ouéyager ! » Ça fait qu'i' â parti...

Tout d'in cou', i' s'en allait... tout d'in coup, quoi c'qu'i' aparçôé, au côté du ch'min ? In p'tit chat... in p'tit chat... in jeun' chat. C'fait qu'i' prend l'châ', et pui', i' l'met dan enn' poch' qu'i' avè' emportée ; i' s'en allè' avec son chat. Quant' la noêreur était pour prendr', lâ, i' aparçôé dés bâtiss's qu'étaient bâss's ; ça avait l'air pauv'. C'fait qu'i' pârt, p'i' i' s'en vâ lâ.

I' rentre... I' avè' enn' dam' qu' 'a ètè' après fair' d'la bouillie, sour enn' sort' d'armise : 'a ètè' après... I' y avè' in gros... eunn' gross' cheguière à potass', p'i' 'a faisè' aux trois quârts de bouillie, bouillie d'blé d'ind'. « Mé', i' dit, disez-moé don, madame, i' dit, vous êt's don b'en enn' gross' famill' pour fêr' tant d'bouillie qu'ça, pour soupe' ? — Ah ! mecieu', 'a dit ; c'est b'en d'valeur<sup>2</sup>, mé', 'a dit, c'est pas pour la famille ! 'A dit, c'est pour... c'est te'hours pour enn' sort' de famill', la famill' dés râts ! — Comment ? Vous faisez d'fa bouillie pour lés râts ? — B'en, 'a di', oui ! 'A dit, voyez-vous', 'a dit, n'us aut'e', écite, 'a dit, ça fait sept ans qu'on ést obligé d'fair' d'la bouillie, comm' çâ, pour nourrir lés râts, parc'qu' 'a dit, dré qu'vous f'rez pas d'bouillie, 'a di', i' a'raient pâ' à manger, c'fait qu'n'us aut', i's nous mang'raient ! L'lend'main matin, b'en, 'a di', on s'rait mort ! Faut b'en, 'a

1. *Chancer* : Avoir de la chance.

2. *Valeur* (de) : Malheureux, triste, regrettable, pénible.

dit... Ça nous coût' b'en cher, çâ ! — Je l'cré' b'en ! Mé', i' a dit, savez-vous, de v'ou' c'qu'est vot' vieu' ? — Ah ! 'a di', i' ést aux champs ! — B'en, i' a dit, mec qu'vot' vieux seil arrivé, j'm'en vâs fér'dés marché' avec, moé, à l'égård dés râ' ! — Oué ? Queul sort' de marchés qu'vous allez fair' ? — B'en, i' di', attendez ! Mec qu'vot' vieux seil arrivé, i' dit, v's allé' en prendr' connaissance. »

Ah ! tout d'in coup, le vieu' arrive. I' di' à la vieille, i' dit : « J' pourrais t-i' couché' écitté, en payant, comm' de raison ? — Ah ! 'a di', oui ! Vous pourrez couché' écitté, mé', 'a dit, d'in aut' côté, 'a dit, j'di' oui, mé', 'a dit, c'est mon vieux qui ronne<sup>3</sup>, 'a dit ; mé', 'a dit, j'pens' pas qu'i' vous r'fus'. »

C'fait qu'eul vieu' â arrivé, p'i' i' gu'i' deunn' la main : « Connaissanç', mecieu' ! » P'is euh... c'est bon... Le jeune homme i' di' au vieu', i' dit : « Vot' vieill' m'â conté, i' dit, qu'vous êt' obligé d'nourrir lés râ' ? — Ah ! le vieux di', oui ! P'i', i' dit, ça fait sept ans qu'on ést obligé d'nourrir lés râts, comm' çâ, p'is... — B'en, le jeune i' dit, savez-vous, i' dit, moé, j'm'âs vous débarrasser de d'çâ. — Comment ? M'débarrasser de d'çâ ? I' dit, avez-vous que'qu' magie ? — Non, moé, i' dit, j'ai le roi dés râts ! — Le roi dés râ' ? — Oué ! p'i' i' di', i' vâ tout' détruire' vos râts ! Ceus', i' dit, qu'i' frâ pâs mourir, i' di', i's vont 'nn avoèr assez pêur, i' dit, qu'i's vont s'en aller ! — B'en, disez-moé pâs ? — B'en, i' di', oué ! V'né' 'ouèr ! »

C'fait qu'i' l'emmen', p'i' i' rouv' la poch' tranquillément, p'i' i' r'gâr'... « Ah ! b'en çâ, i' dit, le roi dés râts ? — B'en... le jeune homme, b'en, i' di', oui ! — Ah ! b'en, mecieu', i' a di', i' y â dés râts qui sont pas mal p'us gros que — Comment vous app'lez çâ ? — I' dit, j'appell' çâ, j'appell' çâ in châ. — B'en, oui, v'savez b'en, i' di', i' y a b'en dés râts qui sont p'us gros que l'châ'. I' di', i's vont po'gner l'châ' à deux trois râts, p'i', i' di', i's vont l'coupé' en deux, p'is... — B'en, i' di', écouté' ; on vâ faire in marché tou' 'és deu'. A soèr, i' dit, couvrez la bouillie pour pâs qu'i's gu'i' touche'. — Ah ! mecieu', i' dit, d'main matin, on vâ tout' êtr' mort. — Non ! I' di', attendez ! Couvrez la bouillie, pour pâs qu'lés râts gu'i' touch'nt, p'i', i' dit, j'm'en vâs mett' mon roi, moé, m'âs mett' mon roi lâ. — Oué ! P'is ? — B'en, i' di', avant de s'laisser manger, b'en, on gu'ira découvrir la bouillie. Si lés râts tent'nt su' n'us aut's. — B'en oui. B'en, i' di', on vâ l'risquer... L'bonhomme i' di', on vâ risquer ! » La vieill' a dit : « T'és t-aussi b'en d'risquer, parç' qu' 'a di', on arriv' dans l'chemin<sup>4</sup>, lâ, avè' çâ : vâ folloèr s'en aller ! Nourrir les râts, comm' çâ, 'a dit, j'trouv', moé... — B'en, oui ! Mé', i' dit, tu l'sé' b'en qu'on s'frait mangé' ? — Oui ! Ah ! risquons ! »

C'fait qu'i' prend le p'tit châ, p'i' i' l'lâche. I'y avè' in portch [ porche ] quasiment comm' j'en ai in, écitté, lâ ; p'is la bouillie étâit là-d'dans, et p'is lés râts s'en v'naient dans l'portch pour manger dans bouillie. C'fait qu'i' fait passer son p'tit châ lâ. Ah ! tout d'in cou', i's commence' à attend' lés cris : Kit' et p'is Kit' et p'is Kit' ! Le bonhomme i' dit : « Vot' châ, lâ, i' dit, vot'e roi, lâ, i' di', i's sont après n'en fair' deu' avec ! — Oui, mé', attendé' in peu ! »

3. *Run* [ to ] (angl.) : Conduire, être le maître, avoir la responsabilité de.

4. *Chemin* (être dans le) : Être ruiné.

Ah ! te'hours que ça â criguié d'minm' pour in n-heur' de temps, p'is ça dé-rougissait pâ' ! Ah ! ça c'est... Tout d'in coup, ça commencé à s'calmer, p'is... B'en, le bonhomme i' di' au jeune homme, i' a dit : « Vien 'ouèr ! I' di' au jeune homme, i' dit, v'né' 'ouèr, i' dit, l'ami ! V'né' 'ouèr ! — On vâ gu'yaller, voèr ! »

C-fait qu'i's rouv'nt la port'... I' avait deux pieds d'épais d'râts, de morts, su' l'plancher ; p'i' gu'y avait des râts qu'avaient pas moins que in pied d'long... des gros râts grâs. Hein ?... P'is le châ' été' assis su' in rât, p'i' i' r'gardait. « Hein, i' dit, mon roi, i' di', i' ést bon, hein ? — Le vieu' i' dit, j'a'rais jamais cru çâ ! 'Mment c'vous d'mandez pour votre roi ? — Cinq cent' écu' ! »

In écu, c'était cinquant' cenn's ; ça gu'i faisait deux cent cinquant' piass's pour son p'tit châ ! La vieille a dit : « C'est pas mal cher ! Mé', 'a dit, sés-tu, 'a dit, qu't'es t-encor' mieux d'gu'i deunner ! — B'en, i' dit, c'est pas mal cher ! Ah ! on vâ vous l'deunner ! » C'fait, l'lend'main matin, i' peill le roi dés râts, p'is le jeune, i' pâ'r ; i' s'en allait avec sés cinq cen (san) écus... Ah ! i' dit : « J'm'âs fair' d'l'argent ! »

Tout d'in coup, qu'est-c'qu'i' aparçoé' au côté du ch'min ? Enn' faucill' qu'avè' été laissée su' 'a clôtur' ; c'tait d'la clôtüre à parch' dans c'temps-la : 'a était faite, amanchée comm' çâ... enn' faucill' qu'était lâ. C'fait qu'i' prend la faucill', p'i'... enn' bell' faucill'... p'i' i' pâ'r avec.

I' arrive à eunn' place, i' aparçoè' enn' gagn' [gang],<sup>5</sup> i' été' enn' vingtain' : dés femm's, p'is dés homm's qu'étaient dan in champ ; i' y avè' in beau champ d'blé, lâ, p'i' i' étaient dans l'champ, p'i' i' étaient pris, picochaient<sup>6</sup>, picochaient... I's prenè' in brin, in brin d'blé, lâ, p'i' i's picochaient. I's coupaient l'blé avec dés alèn's p'is des aiguille'. A forc' de picorcer la paille, 'a v'nait qu' 'a câssait ; c'était leu' magnièr' de fér' leu' récolt', çâ. I' 'és r'gardait faire... I' di' à eunn' femm' qui était lâ, i' dit : « Qui c'que c'est qu'est l'mait', écitt', lâ ? — Ah b'en ! 'a dit, c'est lui ! »

I' s'en vâ l'trouver : « Savez-vous, i' dit, ça doé' vous prend' du tem à fair' vos récolt's ? — B'en, écoutez don, i' di' on s'sert dés machin's qu'on l'â ! — Oué, b'en, i' dit, dés machin's... Moé, i' dit, j'ai le roi dés coupeu' avec moé. P'i', i' di', en l'disan, i' dit, vos récolt's s'raient faite' avec çâ ! P'i', i' dit, j'vous vendrais çâ pàs cher ! — Le roi dés coupeux, quoi c'que c'est, çâ, le roi dés coupeux ? — B'en, quien ! Il l'avè' accroché su' son épaule ; i' l'sort, p'is, voyez-vous ! — I' dit, comment ça travail', çâ ? »

C'fè', i' arrive, i' po'gne enn' gross' poignée d'pâill', lâ, p'is, krouch !... « Ah ! mâr-di-grâ' ! i' dit, si ça travail', çâ ! »

C'fait qu'i' avait t'oâs garçons ; lés garçons, lés v'lâ arrivés, p'i' i' di' à l'étran-gé', i' dit : « Coupez don encor' devant n'us autr's, lâ ! — Krouch', krouch'... » I' a

5. *Gang* (angl.) : Groupe, équipe, foule.

6. *Picocher* : Attaquer quelque chose avec un instrument pointu, à la façon d'un bec d'oiseau.

7. *Travailler* : Sens anglais de to WORK, fonctionner, agir, avoir de l'effet.

coupé à peu près comm' cinq menus', p'i' i' 'nn avè' autant d'coupé comme eux autr's dans toute eunn' journée. Ah ! b'en, le vieu' i' dit : « Çâ, c'est eunn' vraie machine, i' dit, pour. . . — Hein. . . Le gâ' i' dit, si vous voulez l'ach'ter, m'âs vou' 'a vend'. . . m'âs vous l'vend', i' dit, le roi dés coupeu' ! » Eul bonhomme i' dit : « Comment c'vous d'mandez ? — Cinq cent' écus ! — Guiâb' ! c'est b'en cher ! — Ah ! b'en, oui ! Mé', i' dit, r'gârdéz comment ça travaille ! — Ah ! b'en, le vieu' i' di', on vâ s'en aller souper ! »

Ça fait qu'le gâ', i' dit : J'pourrais t-i' couché' écitt', soupé' écitt', coucher p'is déjeuné' écitt', demain matin ? M'âs vous payé' ! — Ah ! le vieu' di', oui ! » Ça fait qu'ça s'en vâ à la maison. . . et, p'is, le soèr, en parlan, i' parle à sa vieille, i' di' : « L' voudrait m'vend' le roi dés coupeu'. . . » p'i' i' cont' çâ à sa vieill' comment c'que c'est qu'ça coupait. « Ah ! b'en, la vieille, 'a dit, 'cou'don, 'a dit, t'âs les moyens de l'ach'té', 'a dit, t'és b'en mieux de l'ach'ter ! Lâ, 'a di', on 'n â pour jus-qu'aux nége', 'a dit, pour couper tout' not' blé ! — Ah ! i' dit, c'est correck', j'm'en vâs l'ach'ter ! »

Mé', i' avait r'marqué. . . i' avait r'marqué que l'gâ' emportait çâ su' son épaul', c'tte faucill'-là : p'is cés faucill's-lâ, ça a dés p'tit's dents. L'lend'main matin, i' ont dit. . . le bonhomme, i' di' aux garçon, i' dit : « L'queul que c'est qui vâ s'sarvir du roi dés coupeu' ? I' dit, vous allez nous montrer comment travaillé' avec çâ. » C'fait qu'lui, il l'prend, p'i' i' l'met su' son épaul' ; i' pârt p'i' i' s'en vâ au champ, p'is, celui qu'était désigné pour travaillé' avec c'te bétail-lâ, i' le r'gârdait fair', lâ. C'fait qu'i' l'prend, p'i' i' commence à coupé' avec. « Ah ! i' dit, ça vâ vite ! » I' avait r'marqué qu'i' l'emportait su' son épaul'. . .

C'fait qu'le médi, le médi, pour s'en r'venir à maison, i' 'nn â in. . . in d'sés frér's qui di', i' dit : « Ton roi d'coupeu', lâ, emport'-lé ! Charch' qui c'qui peut s'pâsser, p'i', i' dit, qui suirè' ! I' di', enn' machin' comm' çâ, i' di', on laiss' pas traî-ner çâ ! » C'fait qu'i' 'a prend p'i' i' met la faucill' su' son épaul'. Mé', c'était quasiment tout nus, ces gens-lâ : r'guien qu'enn' 'tit' toèl' qu'i' avaient su' épaul'. C'fait que, en marchant, le roi faisait çâ. Tout d'in coup, ça commence à l'pincer in peu, lés p'tit's dents, lâ. Heill' ! heill' ! I' s'denne in coup, l'aut' arriv' pour gu'i ôté' ; au lieu de l'vé', i' sacre in cou'. . . Ah ! i' gu'i fè' enne entâill' dans l'épaule. Après, çâ, ah ! i' dit : « C'est don mauvais, c'tte affér'-là, i' di' ! I' ya p'us moyen de s'sarvir de d'çâ ! »

B'en celui. . . lés deux ceuz' qui étaient pâ' estropiés, lâ, i' ont di' : « On vâ l'emporter, n'us aut's. » I's prenne' enn' parch' de quinz' pieds, p'i' in chaqu' bout d'la parch', p'is le vieu' peurnait le roi, p'i' i' l'mettè' au milguieu d'la parch' ; p'i' i's s'en allè' avec c'tte parch'-là su' 'és épaul's, p'is le roi des coupeu' dans l'milguieu. I' étaient pas b'en fins dans c'temps-lâ ! Mé', depu's c'temps-lâ i's s'sont b'en raffinés. . .

B'en, te'hours que l'gâ' était parti, p'i', i' s'en allait. Tout d'in coup, quoi c'qu'i' aparçôé' ? In coq ! In p'tit coq ; i' était jouqué<sup>8</sup> su' enn' clôtur', p'i' i' chan-

8. *Jouqué* : Juché, perché.

tait. C'fait qu'i' s'en vâ tranquill'ment, tranquill'men. . . i' l'po'gne. I' l'met dans la poch' qu'i' avè' emporté le châ' et p'is le roi dés coupeu', et p'is l'met dans la poch', p'i' i' pârt.

I' arrive à eunn' place ; i' y avait des bâtiments qu'étaient bâs, p'is noèr', çâ 'vait l'air b'en pauv' ! I' rentr' lâ : « Bonjour, madam' ! — Bonjour ! — I' di', êt's-vous seule ? — Ah ! non, 'a dit, j'su's t-avec mon mari. 'A dit, mon mari ést pâ' écitt, mé, 'a di', i' vâ arrivé', i' ést à la veuill' d'arriver, lâ ! — I' dit, j'pourrais t-i' souper, p'is couché' écitt', déjeuné' ? I' a dit, m'en vâs vous payer pour. — 'A di', oui ! » C'fait qu'le vieu' â arrivé', p'is bonjour, bonjour. . . Te'hôurs que, le soèr, en veillan, i' dit, moé, i' dit : « J's'rais b'en riche, écitt', ; i' dit, moé, j's'rais b'en riche, écitt', si c'était de c't ouvrag' que j'ai, p'i' i' dit, çâ m'peill' pâs. Çâ m'prend deux pair's de boeufs par année. . . — Mé', pourquoi ? I' dit, que c'est qu'vous cultivé' avec ces boeufs-lâ ? — C'est pas pour cultivé' ! I' dit, j'vâs charcher l'jour dan 'és montagn's, lâ. I' dit, si c'était qu'de d'çâ, i' di', après que l'jour eurpârt, le soèr, i' dit, l'jour pârt. . . Si c'était que j'gu'y all' le charcher, lâ, b'en, i' dit, le jour eurviendrait p'us, p'i' i' di', on mourrait tout', v'savez b'en : la noèrceur, vingt-quatre heur's par jour, sept jours par semaine et p'is douz' mois par année ! 'Coutez don, i' di'. . . Et p'is çâ m'prend deux pair's de boeufs par année : enn' pair' pour l'hiver, p'i' enn' pair' pour l'été, p'i' i' dit, çâ m'quient, çâ. . . p'i', i' dit, j'dors quésiment pas, des nuite', avec çâ ! — Çâ fait-i' longtemps qu'vous faisez c'te jeu-lâ ? — B'en, i' dit, çâ fait longtemps. . . çâ fait sept huit an, i' dit, que j'fais c'te jeu-lâ ! ) — Ah ! . . . b'en, i' di', écoutez, le père ! A quelle heur' qu'vous êt's supposé d'partir pour 'ller charcher l'jour ? — B'en, i' di', à deux heur's, c'tte nuite ! — Oué ! B'en, i' dit, j'm'en vâs vous exempter, moé, c'te voyag'-là. — Oué ? — Oué ! I' dit, j'ai le roi du jour avec moé. — Comment, le roi du jour ? Comment c'est fait', çâ ? — B'en, i' dit, v'né' écitt' ! C'fait qu'il l'emmen', p'i' i' rouv' la poche. . . I' dit, voyez-vous ? — Ossss. . . ce p'tit bétail. . . p'is çâ, çâ vâ aller charcher l'jour ? — Ah ! oui ! çâ va. . . — P'i' i' dit, i' gu'ira pâs l'charcher, mé', i' vâ l'app'ler, p'i', i' dit, l'jour vâ s'en v'nir. P'i' i' dit, l'jour vâ l'écouter, lui ; n'us autr', i' di', i' nous écout' pas, le jour, mé', lui, i' vâ l'écouter ! — Oué. . . P'i' i' dit, vous pensez, i' dit, que l'jour va v'nir étan [ étant ] app'lé par ce p'tit bétail-lâ ? — Oui ! J'cré' b'en, i' dit, qu'i' vâ v'nir ! — B'en, i' dit, j'vous cré' pâs ! — B'en 'coutez don ! On vâ faire in marché ; i' dit, m'âs vous l'vend', m'âs vous l'vend' cinq cent' écus, p'i', i' dit, si, rendu vers six heur's six heure' et d'mie, i' a dit, si l'jour ést pâ' arrivé, b'en, i' dit, j'gu'irai l'charcher, moé, avec vos boeu' ! I' dit, vous pardrez te'hou' pâs grand chôs' ! — La vieille, 'a dit, j'cré', 'a dit, qu'tu s'rais mieux de l'asseyer, mon vieu' ! — Ah ! b'en, écoutez don, i' di', asseyons-lé ! Mé', i' a dit, rendu à six heure' ou six heure' et d'mie, que'qu'chos' comm' çâ, i' dit, si l'jour ést pâ' arrivé, i' dit, vous allez gu'y allé' ! — Ouï, oui, oui, . . ah ! oui, le jeune, i' dit, j'm'âs j'gu'yaller ! »

Çâ, c'été' in peu avant mainnuit. A mainnuit, l'coq chant'. . . La vieille, 'a di' au vieu' : « 'Cou' don, 'a di', i' appell' le jour, lâ ! » Le vieux dit : « 'Cou' don, que'qu'chos' â t'exempter d'allé' à 'a montagne à tou' 'és nuit's.

L'lendmain matin, le vieux s'est endormi, et p'i' i' s'réveill' vers cinq heur's. . . Quien ! Il aparcevait la bârr' du jour p'is. . . B'en, i' pouss' sa vieill' : « 'Cou' don,

la vieille, i' dit, c'est vrai ! C'p'tit bétail-lâ i' dit, i' appell' le jour, p'is l'jour s'en vient. B'en, i' dit, v'lâ-t-i' enn' bonne affair' ! M'â' a'ouèr fèni d'gaspiller tout mon argent à ach'ter dés boeufs ! »

C'fait qu'l'l'end'main matin, le gârs s'est l'vé p'i' i' a pris cinq cent' écus, p'i' i' gu'i' â deunné : il â ach'té le roi du jour. I' â parti. . . Çâ, c'était le dimanche au matin, qu'i' â parti de d'lâ. I' di' à la vieille, i' dit : « I' y a-t-i' in n-église, écite ? Et's-vous cathalique ? — Ah ! la vieille, 'a di', oui, on ést cathaliqu', p'i' 'a di', i' y â enn' bell' grosse église, 'a di', in n-églis' tout' neuw', tout' neuve, 'a di', on sort d'la fénir, p'i', 'a di', au villag'. »

C'fait qu'i' s'en vâ à c'tte église ; i' était su' l'perron d'l'église et puis le monde arrivait su' l'perron d' l'égli's' p'is ça parlait tout' entr' le haut et l'bâs. . . p'is ça 'vait tout' l'air découragé, tout' démonté.<sup>9</sup> C'fait qu'i' s'approch' d'in gârs, lâ, qu'iy avait lâ : « 'Coutez don, i' dit, quoi c'ça veut dir' don çâ ? I' dit, queull' sort' d'enterr'ment qu'vous avé eu, écite ? Tout l'mond' sont tout's découragés ; rendus su' l'perron d'l'église, i' dit, pâ' in sourirait pour de. . . Ah ! ah ! ah ! i' dit, vous êt's décourageants ! — Ah ! i' di', on â d'quoi de s'découragé' itou ! Voyez-vou', i' dit, lés temps durs comme i's sont, p'i' i' dit, c'tte églis'-lâ nous coût trent'-cinq mill' piass's ! V'savé', i' dit, cés année' écite, on gagn' r'guien qu'vingt-cinq cenn's par jour, in' n'homm' ; c'fait qu'trent' cinq mill' piasse', i' dit, vous pouvez voèr comment ça représent' d'argent. — Oué ! P'is ? — P'i', i' dit, v'né' 'ouèr ! »

I'y avé' in chien qu'avé' été assez polisson d'a'ouèr été salir au râ' églis'. . . « Pensez-vou', i' di' enn' belle églis' comm' çâ, qu'on ést pour la laissé' au râ', i' dit, de c'tte torch'-quin'-lâ ? Non, i' di', on n'arait pâs d'coeur ! Lâ, i' dit, on ést ôbligé d'mouver [ to move ]<sup>10</sup> l'égli's', p'i', i' dit. . . v's allez voèr, i' dit, not' curé va'n en parlé', i' di', au prôn'. P'i' i' di', après la messe, i' di', i' vâ gu'y avoèr in n-assemblée, et pui', i' di', on vâ décider, lâ, pour la deunné' à l'enteurprise, in n-archetec', i' dit, qui la prendra à l'enteurpris' pour la mouver ; on vâ gu'i' dir' de v'ouà la mouver. . . — Ah ! . . . c'correck' ! »

C'fait qu'i' rentr' dan église, i' a attendu 'a mess'. P'i', après 'a messe, i' pâ'r', i' s'en vâ à la sacristie avec tout's lés aut's, p'is. . . ça fait que. . . le mardiguié' en charge arrive ; i' a dit : « J'su' délégué par not' curé, i' a dit, pour parler d'la question d'not' églis'. V'savé', i' dit, qu' 'a nous â coûté b'en cher, 'a nous â coûté trent' cinq mill' piass's ; p'i' i' dit lâ, i' dit, vous savé', i' di', on vâ être obligé d'la mouver, par rappor', i' dit, vous savez tout's quoi c'que c'ést ; i' dit, c'st in chien qu'a été au râ' églis', lâ ; on ést pas pour laisser not' église, i' dit, pour eunne affèr' pareille, i' dit ; faudrait pâ' a'ouèr de coeur, v'savez ! C'fait qu'i' di', on vâ décider comment c' qu'on vâ payer, p'i' ainsi d'suit', qu'on vâ asseyer d'trouvé' in n-archetec' pour la mouver, p'is la r'bâtir tell' qu'elle ést, lâ ! » C'fait qu'lui, i' s'avance. I' dit : « M'âs l'enteurprendr' vot' églis', moé ! » C'fait que lâ, l'curé étè' arrivè ; l'curé, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, l'enteurprend'. . . ! I' di', on vous connaît pâs ni

9. *Démonté* : Découragé, déconcerté, déprimé.

10. *Move* [ to ] (angl.) : Transporter, déménager.

r'guien ! — Ah ! ça fait r'guien ; quo'minm' que vous m'connaîtriez pàs... Du momen, i' â dit, qu'vous allez connaître mon ouvrage, i' dit, ça vâ êtr' suffisant... P'i', â pârt de d'çâ, i' dit, j'ai pâ' aucun'raison de m'fère acconnaîtr' davantage. I' dit, c'est l'ouvrag' que vous avez d'besoin, lâ... mouver votre églis'. B'en, m'â' 'a mouver, moé ! — Comment c'que vous allez nous chargé' ? — I' dit, j'm'âs vous charger cinq cent' écus ! — B'en, le mardiguié' en charge, i' dit, écouté' ! I' dit, çâ, i' dit, ça pàs d'bon sens [san] ! Vous êt' in affronteur !<sup>11</sup> Mouver notre églis' p'is la r'bâtir tell' qu'alle ést lâ pour cinq cent' écus ? V'savez b'en, i' dit, qu'ça pas d'bon sens ! Vous êt' apré' asseyé' à nous bourrer, nous affronter, lâ... — B'en, i' dit, 'coutez don, mecieu' l'curé. I' dit, j'a'rais t-i' l'droit d'travaillé' aujourd'hui, par examp', i' dit, pour mouver l'églis' ? — B'en, mecieu' l'curé i' di', oui ! Pour mouver notre églis', lâ, i' dit, j'm'as vous deunnen l'droit ! — B'en, i' dit, deunnez-moé eunn' ferrée, enn' pell', que'qu'chos', lâ, de fer, par examp' ; i' dit, pâ' enn' pell' de boâ' ! Enn' pell' de fer ! Soi' enn' ferrée ou... — Ah ! b'en l'curé di' à in n-enfant d'choeur, i' dit, quien, i' di', à 'n tell' place, i' di', i' 'nn â enn' pell', lâ, enn' bell' grand pell', lâ, i' dit ; vâ don 'a charcher ! 'Ça fait qu'i' vâ... I' di' : « Ecouté', i' dit, ça m'prend çâ, i' dit, pour mouver l'église. » Ah ! b'en, ça s'éclat' tout's de rir', t'sé b'en ! « En tou' câ', i' dit, cinq cent' écu', i' dit, vous allez m'peiller mecque j'eill' fait l'ouvrage. — Ah ! l'mardiguié' di', oui, oui... I' dit, j'm'en vâs vous peiller, craignez pàs ! Mé', i' dit, j'cré' b'en qu'c'est pâ' aujourd'hui qu'on vâ fé' çâ ! — En tout câ', i' dit, j'm'âs vous deunné enn' p'tit' démonstrâtion, comment c'm'âs m'y prendr' pour la mouver, votre églis'. »

Ça fait qu'lui, i' arrive au tâs d'chien, p'i' i' prend pàs mal de terr', de sable avec, lâ, p'i' i' prend tout' comme i' faut dans sa pell'tée, lâ. « Bon ! b'en, i' di', as-teur, vous allez m'dir' de v'ou aller porter ça... ôter çâ d'au râs vot' temple. » Ah ! b'en, i' y en a in qui di', i' dit : « Vâ don au râs la montagn', lâ, enn' montagne à quat' cinq arpen... i' dit, vâ don au râs la montagn', lâ, p'i' i' dit, vâ ch'ter çâ, lâ ! » C'fait qu'i' â été au râs la montagn' p'i' i' s'en r'vient. « Hein, i' dit, votre église, i' di', 'a ést b'en comme 'a étâit, hein ? — B'en, i' ont di', imaginez-vous si i' y â du mond' fin ! » Eux aut'e étâient pàs l'guiâb... P'is c'est tout', lâ...

11. *Affronteur* : Effronté, impudent, imposteur.



## 20 – ANTOINE, LE FERMIER DU CURÉ

Antoine était marié et vivait dans une extrême pauvreté. Pour l'empêcher de mourir de faim, le curé d'une petite paroisse l'avait engagé pour prendre soin de sa terre, appelé autrefois « terre de la fabrique ».

La grande pauvreté dans laquelle vivait Antoine finit par l'inquiéter. Un soir, pendant le souper en compagnie de sa femme, il lui fit part de son inquiétude : « Nous sommes pauvres, plus dénués que les vrais pauvres. C'est tout juste si nous arrivons à survivre ! S'il fallait que je tombe malade, il faudrait que monsieur le Curé nous fasse vivre par charité. Cette situation devient insupportable ! Il faut absolument que nous trouvions le moyen de sortir de ce pétrin-là !

– C'est vrai, dit la femme ; mais que veux-tu que nous fassions ?

– J'ai une idée. Tu sais que monsieur le Curé a un beau gros cochon que je soigne moi-même soir et matin. Qu'est-ce que tu dirais si j'allais le chercher pour le tuer et nous faire une provision de lard ?

– Tu n'es pas sérieux ? Voler monsieur le Curé.

– C'est vrai ! Mais le curé peut compter sur toute la paroisse pour le faire vivre.

– En tout cas, moi, je n'approuve pas cette idée.

– Que tu l'approuves ou pas, c'est ce que j'ai décidé et c'est ce que je vais faire.

– Puisque c'est comme ça, je ne suis pas capable de t'empêcher de suivre ton idée. »

Antoine profita d'une nuit sans lune pour exécuter son plan dans la plus grande obscurité. Il se rendit d'abord à l'étable, alla chercher son vieux cheval ; il l'attela à une grande charrette à deux roues qu'on utilisait dans ce temps-là. Il fait reculer sa charrette jusqu'à la porte de la porcherie, fait sortir le cochon et l'embarque dans la charrette. Tout cela se fit sans peine parce qu'il était habitué à avoir soin de ce cochon et arrivait facilement à le faire obéir comme il voulait. De la porcherie, il dirige la charrette droit à sa maison, tue le cochon et le fait griller, comme c'était la coutume dans ce temps-là. Au cours de la nuit, il débite le cochon en sale la viande et la place dans le saloir.

Quand arriva le moment du déjeuner, le lendemain matin, il ne put s'empêcher de faire remarquer à sa femme : « Hein ! ma vieille ! Nous avons de la bonne viande à manger ce matin !

— Oui. Mais, pour ma part, j'aimerais autant ne pas en manger.

— Écoute-moi bien ! Quand on est trop pauvre, on ne peut pas être un bon citoyen. Quand la pauvreté atteint un point extrême, il faut se résigner à voler un peu. »

Comment voulez-vous que la vieille puisse répondre à un tel argument ? Après le déjeuner, Antoine partit comme de coutume pour aller travailler sur la terre du curé. Comme un bon hypocrite, il se rend d'abord à la porcherie pour soigner le cochon à l'heure habituelle. Puis, il se rend au presbytère pour demander au curé : « Dites-moi donc, monsieur le Curé, est-ce que vous auriez vendu votre cochon par hasard ?

— Non, je ne l'ai pas vendu.

— Alors, je ne sais pas, diable ! ce qui est arrivé ! Il n'y a plus de cochon dans la porcherie. Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— As-tu examiné les alentours ? Il a peut-être creusé un trou sous la clôture et a peut-être déserté sans que tu t'en aperçoives. Il n'a tout de même pas réussi à sauter par-dessus !

— Venez avec moi. Nous allons regarder ça ensemble. Pour ma part, je n'ai pas remarqué la moindre brèche dans la clôture. »

Le curé eut beau examiner attentivement à son tour : il ne trouva ni trou, ni brèche, ni rien d'anormal, sauf que le cochon était bel et bien disparu. Antoine savait ce qui s'était passé, lui, mais il faisait l'hypocrite et prétendait toujours ne rien comprendre. Quant au curé, il finit par conclure que quelqu'un était venu voler le cochon, au cours de la nuit.

L'homme fit sa journée de travail comme à l'ordinaire et retourna chez lui pour le souper. Sa femme avait fait cuire un morceau de lard. « Hein ? ma femme, on mange bien depuis que j'ai été chercher le cochon ! Mais il nous manque encore quelque chose.

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur le Curé a un grand caveau dans lequel se trouvent quarante poches de patates. Je pourrais aller en chercher une bonne charge. Maintenant que nous avons du lard, nous sommes bien mieux qu'avant. Mais si nous avions des patates avec le lard, ce serait encore bien meilleur !

— C'est trop dangereux. Tu vas finir par te faire prendre ; tu vas aller en prison, et moi, je vais crever de faim ici toute seule.

— En tout cas, attendons à demain soir. Ça se pourrait bien que j'arrive avec une charge de patates. »

Le lendemain soir, Antoine va au caveau à légumes et en rapporte une bonne quantité de patates, une charrette bien remplie. Le jour suivant, le curé vient à passer par le caveau et se rend compte qu'une certaine partie de ses patates avaient disparu. Il en restait encore un peu mais il était évident qu'un voleur avait pénétré dans le caveau et s'était servi abondamment. Il va trouver son fermier et lui dit : « Je crois que nous avons affaire à des voleurs : d'abord, ils ont volé notre cochon ; je viens de m'apercevoir qu'ils nous ont volé des patates aussi. Viens avec moi dans le caveau, tu vas voir ce qui est arrivé. » Ils se rendent au caveau et constatent qu'il restait à peine quelques sacs de patates. « Je crois bien que nous avons affaire à des voleurs », dit Antoine à son tour.

La mère du curé vivait au presbytère avec son fils. Dans le courant de la journée, elle dit au curé : « Moi, j'en suis venue à penser que c'est Antoine qui te vole de la sorte.

— Moi, je ne pense pas, dit le curé. Écoutez, maman. Ça n'a pas de bon sens qu'Antoine se mette à me piller. Vous savez bien que c'est moi qui le fais vivre depuis plusieurs années. C'est vrai qu'il travaille assez pour gagner le peu que je lui donne. Mais si je ne lui donnais pas de travail, je ne vois pas du tout comment il pourrait arriver à trouver de quoi vivre. Pour moi, ça ne peut pas être lui qui me vole.

— Moi, au contraire, je t'assure que c'est lui. Je le crois capable d'une chose pareille. J'ai bien pensé à cette affaire aujourd'hui et je crois que j'ai trouvé le bon moyen de prouver sa culpabilité. Pour cela, il faudrait faire faire un bon coffre en bois, assez grand pour que je puisse me placer à l'intérieur. Tu feras percer des trous de mèche dans les côtés afin de laisser pénétrer l'air dont j'aurai besoin pour ne pas étouffer ; n'oublie pas que le couvercle aura été cloué. À la fin de sa journée de travail, tu demanderas à Antoine d'apporter ce coffre chez lui et tu feras toutes sortes de recommandations : « Ce coffre-là, il ne faut pas que tu l'ouvres ; il contient quelque chose de fragile et il faut que tu le gardes à l'intérieur de la maison ; il contient des outils et je ne veux pas qu'ils rouillent ; je les ai prêtés à un homme et c'est entendu qu'il doit aller les chercher chez vous demain. » De toute façon, arrange ça pour que je passe la nuit dans la maison et que je puisse entendre, par les ouvertures du coffre, tout ce qu'ils vont dire entre eux. »

Le curé suivit à la lettre les instructions de sa mère qui, le moment venu, s'installa dans le coffre et attendit l'arrivée d'Antoine. Celui-ci promit de se conformer exactement à toutes les recommandations qui lui furent faites au sujet du coffre. Quand il arriva chez lui, il se fit aider par sa femme pour entrer le coffre dans la maison : c'était trop pesant pour un homme seul. À l'heure du souper, on se mit à table. Pendant qu'on mangeait, Antoine ne put s'empêcher de faire remarquer à sa femme : « Hein ! ma femme ; sais-tu qu'on mange bien mieux depuis qu'on a le cochon de monsieur le Curé et que c'est encore bien meilleur depuis qu'on y a ajouté les patates de notre curé. On peut se vanter de bien se nourrir, maintenant.

— C'est vrai, mais n'oublie pas que c'est de la nourriture qui a été volée. Mon Antoine, c'est grave voler chez monsieur le Curé. Et puis, je puis t'assurer que ça ne peut pas porter bonheur.

— En tout cas, ma vieille, je m'en fiche ! Je suis pris, mais je saurai bien me déprendre ! »

Après le souper, Antoine prend une grande marmite ; il la remplit d'eau et la pose sur le poêle qu'il chauffe à blanc. Sa femme lui demandait : « Pourquoi chauffer le poêle ? Pourquoi faire bouillir de l'eau ? »

— Laisse-moi faire, ma femme. Je sais ce que je veux ! »

Antoine attendit que l'eau soit très bouillante. Il ouvrit légèrement le couvercle du coffre et versa toute l'eau bouillante à l'intérieur du coffre de façon à ébouillanter la vieille qui se trouvait à l'intérieur. Ce ne fut pas bien long : avec toute cette eau bouillante dans le coffre, la vieille ne tarda pas à mourir étouffée. « Bon ! dit Antoine à sa femme. La vieille voulait savoir qui a volé le cochon et les patates du curé. Elle le sait maintenant, mais nous en sommes bien débarrassés. » Ils laissèrent le coffre dans la maison et le rapprochèrent du poêle, de façon à faire disparaître toute trace d'eau à l'intérieur comme à l'extérieur.

Le lendemain matin, Antoine décide de rapporter le coffre directement au presbytère au lieu d'attendre qu'on vienne le chercher. De nouveau, il demanda à sa femme de l'aider à sortir le coffre de la maison : « Je tiens à aller le lui rapporter moi-même, dit Antoine.

— Fais comme tu voudras, mais je suis bien sûre que tu vas être pris, cette fois.

— Ne crains rien. Nous verrons bien ! »

Pendant qu'il se rendait au presbytère pour rapporter le coffre, Antoine réfléchissait et cherchait quel moyen prendre pour être présent quand le curé ouvrirait le coffre. En arrivant au presbytère, il dit au curé : « Vos gens ne sont pas venus chercher votre coffre. C'est pourquoi j'ai décidé de vous le rapporter tout de suite.

— Tu as bien fait, dit le curé. Tu vas m'aider à décharger le coffre et à le rentrer dans le presbytère. Tu attendras un peu avant de repartir parce que je veux m'assurer que tu en as eu bien soin au cours de la nuit qu'il a passé dans ta maison. »

On décharge le coffre ; on le transporte dans le presbytère et le curé se met à déclouer le couvercle en présence d'Antoine qui le surveillait de près. La mère du curé était à l'intérieur, morte depuis plusieurs heures.

« Mais c'est votre mère que je vois là ! Qu'est-ce qui a bien pu arriver ? C'est vous qui l'aviez placée dans ce coffre-là ? Le coffre était bien trop petit ! Elle ne pouvait pas respirer là-dedans ! Elle a étouffé et elle est morte. Tout ça, c'est bien de valeur, monsieur le Curé ! Quant à moi, je vais être obligé de vous déclarer.

— Mais non, Antoine ; il ne faut pas faire ça ! Il ne faut pas me déclarer à la justice.

— Je n'y peux rien, moi. C'est de votre faute si votre mère est morte et je suis forcé de vous rapporter aux autorités !

— Écoute moi bien, Antoine. Je vais faire un marché avec toi. Je suis prêt à te donner cinquante écus si tu me promets de ne pas me déclarer et si tu m'aides à faire disparaître le cadavre.

— Entendu ! Je ne dis rien à personne et je vous débarrasse du cadavre. »

On se dépêche à reclouer le couvercle, et Antoine s'en retourne chez lui avec le coffre qu'il va cacher dans le haut du grenier de son étable. L'hiver approchait et le cadavre de la vieille ne tarda pas à geler dur comme un morceau de glace. Quant à Antoine, il continua à faire son travail habituel pour le compte du curé.

Le voisin d'Antoine avait un beau troupeau d'animaux dans son étable. Après y avoir songé pendant quelques temps, Antoine finit par déclarer à sa femme : « J'aimerais bien pouvoir manger du boeuf. Ce serait si bon ! Ce serait le temps de s'en procurer maintenant qu'il fait froid et que la viande peut se conserver facilement.

— Dis-moi pas qu'il va te passer par la tête d'aller voler du boeuf maintenant !

— Pourquoi pas ? Pour manger convenablement, ça nous prendrait cette viande maintenant. Je te dis que ça nous ferait du bien ! Quant à notre voisin, il est riche ; il a un gros troupeau de bêtes à cornes. Il ne s'en portera pas plus mal si on lui vole un boeuf.

— En tout cas, arrange-toi comme tu voudras. Quant à moi, je ne t'encourage pas, et ne compte pas sur moi pour collaborer à ce nouveau vol.

— Tu n'as qu'à me laisser faire ! »

Antoine va dans le grenier de son étable, il en retire la vieille mère du curé qui était gelée et raide comme une barre de fer. Il l'habille comme un homme, la dépose dans sa charrette et se rend chez le voisin au milieu de la nuit. Il ouvre la porte de l'étable sans faire de bruit, détache un boeuf et s'arrange pour accrocher la vieille aux cornes du boeuf de telle façon qu'elle paraisse tenir le boeuf par les cornes. Après l'avoir bien ficelée avec des cordes, il fit sortir de l'étable le boeuf qui ne paraissait pas embarrassé par la présence de ce cadavre suspendu à ses cornes.

Antoine laisse le boeuf à la porte de l'étable et va frapper chez son voisin : « Qui est là ? demanda-t-il de l'intérieur.

— C'est Antoine, ton voisin.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je passais par ici et je me suis aperçu que quelqu'un était en train de te voler des animaux. C'est pourquoi je suis venu t'avertir. »

D'un bond, le voisin se lève et va chercher son fusil accroché à une poutre dans la cuisine. Dans ce temps-là, les gens avaient coutume de tenir leur fusil chargé, toujours prêt à tirer. Il ouvre la porte et demande à Antoine : « Où est-ce qu'il est le voleur ? »

— Regarde du côté de l'étable. Tu peux l'apercevoir au clair de lune. Il tient le boeuf par les cornes, mais il n'ose pas bouger parce qu'il s'est aperçu que quelqu'un l'a vu. Moi, je pense que tu serais mieux de tirer tout de suite. »

Le voisin, passablement excité, épaula son fusil et tire. Il attrape la vieille ; mais en même temps, le coup du fusil a énervé le boeuf qui secoue la tête et laisse tomber la vieille devant lui.

« Tu as tué le voleur, s'empressa de dire Antoine. C'est certain que tu l'as tué. Pourtant, je t'avais bien recommandé de tirer dans les jambes ; je ne t'avais pas dit de le tuer ! Mais puisque c'est comme ça, maintenant, je vais être obligé de te déclarer à la justice.

— Ne fais pas ça, Antoine. Il ne faut pas me déclarer. Je ne veux pas.

— Tant pis. Je ne suis pas capable de faire autrement. J'ai été témoin. En tout cas, allons voir d'un peu plus près. »

Antoine s'approche, suivi d'un peu plus loin par le voisin terrifié. Antoine lui montre le cadavre rigide de la vieille déguisée en homme : « Comme tu vois, ton coup de fusil a porté tellement juste que le voleur est tombé raide mort. Il n'y a rien à faire, il faut absolument que je te déclare ! Je t'avais dit de tirer, mais je pensais que tu allais lui tirer dans les jambes afin qu'il ne puisse pas se sauver. Tu aurais pu te contenter de tirer en l'air pour lui faire peur. Mais toi, tu t'en vas lui tirer en plein front et l'abatte d'un seul coup ! »

— Écoute donc, Antoine. Combien me demanderais-tu pour ne pas me déclarer à la justice ?

— Eh bien ! tu pourrais me donner le boeuf qui est là. Je le conduirais chez moi pour le tuer, le débiter et me faire une provision de boeuf pour la table. Si tu acceptes ce marché, je ne dirai mot à personne.

— Je suis bien prêt à accepter ce marché, mais à une condition : c'est que tu t'arranges pour me débarrasser du cadavre. Emmène-le et fais-le disparaître pour que je n'en entende plus jamais parler.

— C'est parfait ! Je m'en charge et tu n'auras plus rien à craindre de ce côté-là. »

Antoine charge le cadavre de la vieille dans sa charrette et retourne chez lui avec le boeuf qui suivait par derrière. En arrivant, il commence par enterrer le cadavre de la vieille profondément sous le plancher de son étable. Puis, il va retrouver sa femme et continue à se vanter de ses exploits : « Hein ? ma femme, nous avons une bonne provision de viande maintenant, et nous pourrons bien manger à l'avenir ! »

Antoine avait fini par n'être plus voleur. Il était satisfait du peu qu'il possédait : il avait de quoi manger en quantité.

Dans ce temps-là, il y avait des Pères Récollets qui passaient dans les rangs et donnaient aux gens la chance de faire des souhaits qui pouvaient se réaliser immédiatement. Les Pères Récollets finirent par passer par le village d'Antoine. Ils se présentent chez lui et lui offrent de faire trois souhaits : « C'est bien entendu, lui dirent-ils, tu vas obtenir exactement ce que tu vas demander dans chacun de ces souhaits. C'est à toi de réfléchir et de faire bien attention dans le choix de tes souhaits.

— J'ai bien compris ; laissez-moi réfléchir un peu.

— Alors, quel est ton premier souhait ?

— Mon premier souhait serait d'avoir un pommier dans mon jardin, mais il faudrait que ce pommier ait une vertu propre : quiconque monterait dans ses branches ne pourrait pas en descendre sans ma permission !

— Bien, dit le Père Récollet, je m'attendais à un souhait bien différent de ce que tu viens de demander ; par exemple, je pensais que tu aurais pu souhaiter le paradis. Mais enfin, c'est ton affaire ! Heureusement, tu as encore deux souhaits à faire. Dis-moi qu'est-ce que tu veux avoir pour ton deuxième souhait.

— Tout ce que je demande, c'est un fauteuil ici dans ma maison, une sorte de fauteuil magique : tous ceux qui s'y asseoiraient ne pourraient pas s'en libérer sans ma permission !

— Écoute donc, Antoine, dit le Récollet. Qu'est-ce que tu fais du paradis ? Tu n'y penses pas au paradis ?

— Ne vous inquiétez pas. Pour ce qui est du paradis, je saurai bien m'arranger pour l'avoir. N'ayez pas peur !

— En tout cas, tu es un homme libre et je vais t'accorder ton second souhait. Heureusement, il te reste encore un souhait. Qu'est-ce que tu demandes comme troisième souhait ?

— Ma dernière demande a trait à un jeu de billard qui me permettrait de gagner toutes les parties que je jouerais contre qui que ce soit.

— Mon pauvre Antoine ! Tu n'es pas raisonnable ! Tu ne t'occupes pas de toi-même, tu ne penses pas à tes propres intérêts !

— Au contraire, tout ce que j'ai demandé, c'est dans mon propre intérêt.

— Pas du tout. Tu n'as pas demandé le paradis et tu n'as rien demandé qui puisse t'aider à l'obtenir. Si tu veux, je vais te donner une chance et te permettre de revenir sur ta décision.

— Je n'ai rien à changer dans mes décisions. Ce que je veux, c'est un jeu de billard ! »

Voyant qu'ils ne gagnaient rien, les Récollets se contentèrent de lui accorder ce qu'il avait souhaité et ils s'en allèrent. Ainsi Antoine devint le propriétaire d'un beau pommier, d'un fauteuil et d'un jeu de billard. « Pendant trop longtemps, nous n'avons pas eu beaucoup de chance, dit Antoine à sa femme. À l'avenir, ça va bien aller ! »

Soudain, il entend des cris venant du dehors. Antoine sort de la maison pour constater ce qui se passait. Aussitôt, un homme se présente à lui qui lui dit : « Antoine, je suis venu te chercher.

— Tu viens me chercher ?

— Oui, c'est bien ce que je t'ai dit.

— Pour commencer, tu pourrais toujours me dire qui tu es.

— Je suis la mort. Ça fait déjà longtemps que tu roules ta bosse sur la terre. Tu as été malhonnête, voleur, assassin... Il y a assez longtemps que ça dure. Je suis la mort et je suis venu mettre un terme à ta vie.

— Bien ! Écoute un peu. Je ne suis pas prêt à mourir, moi.

— Cela n'a pas d'importance. Mais si tu y tiens, je puis te donner quelques minutes de répit, pas davantage !

— Il faudrait que j'aie au moins le temps de me faire la barbe et de changer d'habits avant d'arriver de l'autre côté. Tu ne peux pas refuser de me donner une petite chance ?

— Entendu, je suis prêt à t'accorder un bref sursis.

— Dans ce cas-là, prends la peine d'entrer et viens t'asseoir dans mon fauteuil. Au moins, tu seras bien assis en attendant que je sois prêt à te suivre. »

La mort entre dans la maison et s'assoit dans le fauteuil que lui présente Antoine. Pendant qu'il attendait, Antoine se fait la barbe et met son meilleur habit : « C'est le temps de partir maintenant, dit-il à la mort. Je suis prêt. » La mort essaya de quitter son siège, mais en vain. « Antoine, dit-elle, c'est toi qui me retiens dans ce fauteuil ?

— Pas du tout ! Ce n'est pas moi qui te retiens !

— Tu mens ! Je m'aperçois bien que c'est toi qui m'empêches de me lever d'ici.

— Au contraire ! Tout ce que je demande c'est que tu partes au plus vite ! Mais à une condition !

— Quelle condition ?

— Je te laisse partir à condition que tu m'accordes encore un an et un jour de vie.

— Je suis prêt à te l'accorder à condition que tu me laisses partir d'ici.

— Entendu ! Tu n'as qu'à te lever et à t'en aller. »

La mort partit, mais revint exactement au bout d'un an et un jour. Comme la première fois, elle se mit à crier du dehors : « Prépare-toi, Antoine, je viens te chercher ! » Comme un an plus tôt, Antoine ouvrit la porte et vint à sa rencontre sur le perron. « Viens-t-en avec moi, Antoine. Viens-t-en. Cette fois, je ne me ferai pas coller dans ton fauteuil.

— Tu peux approcher. Je n'ai pas du tout l'intention de te faire asseoir dans mon fauteuil une seconde fois. Tu peux toujours entrer en attendant que je me fasse la barbe et que je change d'habits.

— Non, il n'est pas question d'entrer. Je ne veux pas me faire prendre dans ton fauteuil une seconde fois.

— Puisque tu ne veux pas entrer, va faire un tour dans le verger. J'ai un beau pommier chargé de belles pommes bien mûres. Rien ne t'empêche d'aller en cueillir quelques-unes en attendant que je sois prêt à te suivre. »

La mort voit le beau pommier et les belles pommes ; elle s'en approche et décide de grimper dans le pommier pour atteindre les plus beaux fruits. Tout en mangeant, elle s'assoit sur une bonne grosse branche afin d'être plus à son aise. Antoine ne tarda pas à être prêt et sortit de la maison : « Je suis prêt à partir, dit-il à la mort. Je suis prêt à te suivre. » La mort essaie de sauter à terre, mais peine perdue ! Elle se trouve comme rivée à la branche, incapable de se lever, incapable de descendre du pommier. « Ah ! Antoine, dit la mort. Tu es encore plus malin que je croyais. Ton pommier a la même vertu que ton fauteuil et c'est encore toi qui me retiens ici.

— Je ne tiens pas du tout à t'avoir ici. Va-t-en au plus vite !

— Justement, je voudrais m'en aller. Mais je ne suis pas capable et c'est toi qui me retiens.

— Je consens à te laisser partir, mais à condition que ce soit fini une fois pour toutes. Je ne veux plus jamais te revoir.

— Entendu ! Je ne reviendrai plus jamais ici pour venir te chercher, mais il me faut une promesse.

— Quelle promesse ?

— Il faut que tu abandonnes complètement de faire tes prières : plus de « Je vous salue Marie », plus de « Notre Père », ni aucune autre prière. D'ailleurs, tu ne fais qu'insulter le bon Dieu avec toutes ces prières : tu es couvert de péchés d'un bout à l'autre. Ensuite, on attendra que le bon Dieu soit tanné de toi et qu'il m'envoie lui-même pour venir te chercher. Il faudra bien que je vienne, étant donné qu'il n'y a pas d'autre mort que moi. »

Antoine accepta ce marché. Il laissa partir la mort et, de son côté, il abandonna toute prière vocale et tout autres sortes de prières. Sa femme s'inquiétait : « Sais-tu, mon pauvre Antoine, qu'avec tout ça, tu te trouves perdu à tout jamais ?

— Je n'ai pas le choix. Il est entendu que je ne dois pas faire de religion si je veux continuer à vivre. Tu sais bien que je vais partir tout de suite si je recommence à faire des prières.

— Tout de même, c'est une situation inquiétante ! »

Les choses continuèrent ainsi pendant une dizaine d'années. La mort n'était pas revenue. Un beau dimanche après-midi, Antoine dit à sa femme : « Je vais aller faire un tour de chasse. Toujours rester à la maison, ça commence à devenir ennuyant. Je vais peut-être revenir avec un lièvre ou une perdrix. » Pendant qu'il marchait dans le bois, Antoine aperçut une perdrix qui s'envolait d'un buisson et se dirigeait vers un arbre placé un peu plus loin. Il s'approcha avec précaution de l'arbre où elle était perchée. Pendant qu'il s'apprêtait à tirer, il aperçut le cadavre d'un homme pendu à une branche de l'arbre. Il s'approche davantage, examine le cadavre, mais ne parvient pas à le reconnaître. On sait bien que la mort et la pendaison suffisent à rendre méconnaissable la physionomie de n'importe qui.

« Pauvre homme, se dit Antoine. Il est bien mort. On ne peut plus rien faire pour lui. Le seul service que je peux lui rendre maintenant, c'est de dire une couple de « Notre Père » et de « Je vous salue Marie » pour le repos de son âme. Je ne vois pas ce que je pourrais faire de mieux pour lui. »

Antoine se met à genoux au pied de l'arbre, fait le signe de la croix et commence à faire sa petite prière, tout en regardant le pauvre cadavre qui pendait à la branche de l'arbre. Soudain, le pendu se met à parler : « Enfin, mon cher Antoine, c'est moi qui t'ai attrapé cette fois. Je ne suis pas le cadavre d'un pendu, je suis la mort ! Il y a assez longtemps que tu te moques de moi ; cette fois-ci, je ne te manquerai pas : tu vas venir avec moi !

— C'est entendu ; je vais m'en aller. Tout de même, avant de partir, il faudrait bien que je passe par la maison.

— Tu peux bien passer par la maison si tu veux ; je ne tiens qu'à une chose : t'emmener aujourd'hui même ! »

Antoine retourne chez lui et au moment de quitter la maison, il charge sur son dos le jeu de billard. La mort lui demande : « Pourquoi emporter ce jeu de billard ? Tu n'en auras jamais besoin !

Ça, c'est mon affaire et ça ne te regarde pas. Je l'emporte ! »

Antoine fit ses adieux à sa femme : « Il faut que je m'en aille. La mort est venue me chercher et il faut que je te quitte.

— Pauvre Antoine ! C'est bien pénible d'être obligé de partir sans préparatif ! Je te souhaite d'être bien reçu dans le paradis. Mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir des inquiétudes et je ne sais pas ce qui peut t'arriver. »

Antoine finit par arriver devant saint Pierre qui lui demande : « Qu'est-ce que tu as fait de bon, toi, dans la vie ?

— Je me suis marié ; j'ai élevé une famille, puis...

— Puis tu as volé !

— Oui, c'est vrai que j'ai volé. Mais vous-même, saint Pierre, vous êtes bon ?

— Je suis bon pour ceux qui sont bons, mais je suis obligé d'être juste aussi.

— Eh bien ! J'aurais une faveur à vous demander.

— De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais que vous m'accordiez une petite place derrière la porte du paradis, complètement derrière la porte, tenez... là !

— Moi, je n'aurais pas d'objection. Mais si le bon Dieu t'aperçoit là, c'est moi qui vais recevoir les blâmes et tu te feras jeter dehors quand même. Je suis sûr qu'on va me reprocher de t'avoir laissé entrer.

— Soyez sans crainte ! Laissez-moi prendre juste une toute petite place derrière la porte où ma présence ne sera même pas soupçonnée.

— Ce n'est pas facile de t'accorder cette faveur parce que tu n'as pas été bien bon sur la terre. Mais ce n'est pas facile de te refuser non plus. En tout cas, va te cacher derrière la porte et fais bien attention de bouger de là, mon vieux !»

Après quelques jours passés derrière la porte du paradis, Antoine aborde son voisin qui occupait une place peu éloignée de la porte. Antoine lui propose une partie de billard. Son voisin accepte aussitôt. Antoine lui fait remarquer : « Moi, quand je joue au billard, c'est pour gagner quelque chose. Si je joue avec toi, c'est parce que je veux gagner ta place. Moi, je ne risque rien parce que j'occupe la dernière place au paradis. Toi, au contraire, tu risques de perdre une bonne place. Si tu consens à jouer dans ces conditions-là, je veux bien. Sinon, on ne jouera pas : si je perds, je garde ma place, si tu perds, je prends ta place et tu prends la mienne. »

Le voisin d'Antoine avait beaucoup de confiance en son propre talent : il avait joué au billard très souvent dans le passé et connaissait très bien le jeu. Il prenait pour acquis qu'Antoine n'avait jamais joué auparavant et ne connaissait pas les secrets du billard. Par conséquent, il ne courait aucun risque et s'empressa d'accepter l'offre d'Antoine. On joue la partie ; Antoine gagne, puisqu'il ne pouvait jamais perdre lorsqu'il jouait avec son jeu de billard. Il grimpe de voisin en voisin...

D'après la dernière nouvelle que j'ai eue de lui, il était installé au pied du trône du bon Dieu, avec son jeu de billard !

## ANTOINE, LE FERMIER DU CURÉ

*Raconté, le 30 octobre 1964, à Lavigne, Ontario, par Téléphore Courchesne (67 ans), qui l'avait appris de son père, Calixte, vers 1910.*

*Enregistrement no 1728. Conte-type 1536 A suivi de 330 IIa (un Récollet) b (pommier, fauteuil, billard), III (la mort a trompé deux fois, trompe Antoine qui entre au Paradis et gagne la meilleure place en jouant de son billard).*

C'st 'êt' bon d'vous dir' que c'était in homme ; i' était marguîé, p'i' i' était b'en pauv', ah ! pauv', pauv', pauv'. P'i', i' travaillait pour mecieu' l'curé, pour fair' sa vie quoi ! Et puis, c'était. . . Mecieu' l'curé, dans c'temps-lâ, i' payait pas b'en b'en cher ; c'était pas le bedeau, c'était. . . Dans c'temps-lâ, mecieu' l'curé avait sa terre<sup>1</sup>. On app'lait çà l'terrain d'la Fabrique, et pui', i' travaillait lâ.

In bon soèr, té'hour', i' ètè' après soupé' avec sa femm' p'is sés p'tits enfants : « B'en, i' di', à sa femme, i' di', on l'est pauv', on l'est pluss' que pauv' ! I' dit, ça prend tout', tout', tout' ! Si follait que j'tumb' malad', b'en, i' dit, foudrait qu'mecieu' l'curé me frait vivr' par charité ! C'est b'en d'valeur, mé', i' dit, faut pourtant sortir de c'te pétrin-lâ ! — B'en, oui, mé', 'a dit, qu'est-c' que tu veux qu'on fasse ? — Ah ! sé'-tu, i' dit, mecieu' l'curé, i' a in beau gros cochon, p'i', i' dit, c'est moé qui l'soègn' soèr et matin, p'i', i' dit, 'cou' don, i' dit, par exemp', i' dit, si j'allais l'charcher p'is le tuer, ça nous frait du lârd ! — Sa femme, 'a di' oui, mé' 'a dit, 'cou' don, 'a dit, voler mecieu' l'curé ? — Ah ! b'en, i' dit, lui, i' di', i' a tout' la paroèss' pour vivr' [ ? ] — Eh b'en ! moé, 'a dit, j'approuv' pas çà ! — B'en, cou' don, i' di', approuv'-lé, approuv'-lé pàs, j'sé' b'en que c'est çà qu'je vâs fère ! » Ah ! en tout câs ! . . . 'A pouvait pàs l'arrêter. . .

Ça fait que, in bon soèr, i' s'en vient cheu' z-eux, mé', i' a attendu, in peu, qu'i' fass' pas mal noèr. Après çà, i' avè' in ch'fal, in vieux jual, p'i' i' avè' enn' gran charrett', lés ancienne' 'ouétur's r'guien qu'à deux roues. . . les grands charrette' . . . I' s'en vient, p'i' i' racul' sa charrette à la porch'rie ; p'i' après çà, i' vâ sortir le cochon, p'is l'cochon, i' embarqu' dan 'a charrett', p'i' i' était b'en habitué avec le cochon. . . Çà fait qu'i' lui faisait fair' qu'est-c'qu'i' voulait.

1. Terre : Ferme.

I' pâ' avec le cochon, i' s'en va cheu' z-eux, p'i' i' tue l'cochon, à la veillée ; i' l'fait griller, comm' c'était la coutum' dans c'temps-lâ, p'i' i' débit' le cochon, l'soèr, l'met dans l'saloèr, il sal' le cochon. . .

L'lend'main matin, i' déjeunè' : « Hein, i' dit, ma femme, i' di', on â d'la bonn' viande à matin ! — Oui ! Sa femme, 'a di', oui, mé', 'a dit, c'tte viand'-là, 'a dit, moé, j'eum'rè' autant pâ' en manger. — B'en. . . 'cou' don', i' dit, quant' on ést trop pauv', lâ, bon, b'en, i' di', on peut pâ' êtr' bon citoyen. . . quant' on ést trop pauv' ! Fau' êtr' voleur in peu ! . . . » 'Cou' don, que voulez-vous qu' 'a dise ? . . .

Ça fait qu'i' r'pârt, p'i' i' s'en r'tourne au presbytèr', su' 'a terre d'mecieu' l'curé ; i' s'en vâ pour soègner l'cochon, mé', i' di' — i' ètè' hypocrit' pas mal — i' s'en vâ pour soègner le cochon, p'i' i' r'vien : « Écoutez don, mecieu' l'curé, i' di', avez-vous vendu vot' cochon ? — B'en l'curé i' a dit, non, j'ai pas vendu mon cochon ! — Écoutez don, i' dit ; j'sé' pâs l'guiâb', i' dit, qu'est-c' ça veut dir' mé', i' di', i' ést p'us dan 'a soue ! — Ah ! b'en, i' dit, 'cou'don, i' dit, tu t'és pâ' aparçu : i' ést p'ted b'en sauté, i' a p'ted pratiqué enn' brèch' dan 'a clôtur' que gu'y â dehouors, lâ, p'i' i' dit, p'i' i' s's'rait sauvé ! — Écoutez don, i' dit, j'en 'oué pâs ! V'nez ! »

Ça fait que mecieu' l'curé pâ' ; i' s'en vâ avec lui, i's s'en von 'ouèr à la soue. . . Pâ' enn' brèch', eurguien ! « B'en, i' di', i' y â du guiâb' là-d'dan ! I' y a que'qu'un qui sont v'nus charcher l'cochon. » Ah ! . . . mé', lui, i' l'savait comm' de raison : i' ètè' hypocrite, hein ! I' a fait' sa journée, p'is l'soèr, i' s'en r'vient.

« Hein ! ma femme, i' di' — 'a avait fait cuir' du lârd — ma femme, i' dit, sé'-tu, i' dit, qu'on mang' b'en d'pu's qu'j'ai 'té charcher l'cochon ? Mé', i' di', i' nous manqu' d'aut' chose ! — 'A di', oui, quoi c'que c'est ? — I' dit, mecieu' l'curé, i' di', i' â in gros cav'reau, lâ : i' â au-d'lâ d'quarant' poch's de pétaqu's dedans. Sé'-tu, i' dit, si j'allais m'en charché' enn' bonn' charg', lâ, i' dit que. . . sé'-tu, i' dit, que ça march'rait mieux ! Du lârd, p'is pâs d'pétaqu', i' dit, c'est pâs b'en b'en guiâb' ! Ah ! i' dit, c'est te'hours mieux qu'on ètè' avan : on n'avait r'guien ! — Ah ! oui, mé', 'a dit, tu vâs t'fèr' prend', p'i' 'a dit, tu vâ' allé' en prison, p'is moé, j'vâs crevé' écite, et p'i' ah..... ! En tou' és câs, on vâ. . . Demain, i' dit, demain soèr, i' dit, ça pourrait b'en s'fèr' qu'j'arriv'rè' avec enn' charg' de pétaqu's ! »

Ça fait qu'le lend'main soèr, i' pâ' et p'i's s'en vâ charcher lés pétaque' et p'is touhours, qu'i' emporte enn' bonn' charg' de pétaqu's. Le lend'main, mecieu' l'curé s'adenne à aller voèr pour sés pétaqu's, i' y en avè' in n-attisée d'partie ; i' étaient pâs tou' parties, mé', gu'y en avait. . . ! « B'en, i' dit, j'ai dés voleurs ! »

I' s'en vient l'trouvé', i' dit, écoutez don. . . « 'Cou' don, Antoène, i' dit, j'cré' qu't'âs dés voleur', écite ; pâ' i'enqu' dés voleurs de cochon, i' y â dés voleurs de pétaque' itou ! — Ah ! oué ! i' dit, j'sé' pâs, moé ! — Viens voèr ! S'en vont voèr dans le. . . dans l'cav'reau, i' y avait quésiment p'us d'pétaqu's ! « Quoi c'ça veut dir', çâ ? — B'en, i' dit, i' y â dés voleurs ! »

Dan 'a journée, la mér' du curé, 'a di' au curé, 'a dit : « 'Cou' don, 'a dit, sé'-tu, 'a dit, que j'cré' qu'c'est Antoène, 'a dit, qui t'vol' comm' çâ ! — B'en. . . l'curé

dit, j'pens' pàs ! Écoutez don, moumouan, i' dit, i' dit, ça quésiment pàs d'bon sens (san), Antoèn' me voler ! P'i', i' dit, deplus plusieurs année', i' dit, qu'c'est moé qui 'és fait vivr' ; c'est vrè qu'i' travaille, et p'is, c'qu'i' gangn' pàs, j' gu'i denn', mé' i' l'gangn' ; mé', i' dit, si j'gu'étais pàs. . . si j'gu'i donnais pàs d'gangn', b'en, i' dit, j'sé' pas de v'ouè c'qu'i' en prendrait. J'voé' pàs, moé, i' dit, qu'ça seil' lui. — B'en, 'a dit, j't'assure, 'a dit, j't'assure, 'a dit, qu'Antoèn', lui, i' ést assez voleur, 'a dit, pour fair' çà ! J'te garantis, moé. B'en, 'a dit, j'ai jonglé à in n'affair', moé. Pourquoi c'que c'é', 'a di', à soèr, 'a dit, qu'tu frais pàs faire in coff', lâ, aujourd'hui, lâ ? P'i', 'a dit, que tu 'm'mettras pàs. . . tu. . . j'm'en vas rentrer dans l'coff', p'is tu vâs l'farmer comme i' faut, p'i', 'a dit, tu vâs gu'i deunner pour qu'i' l'emport' chez eux, et p'i', à soèr, b'en, tu vâs gu'i dir' : C'te coff'-là, j'veux pàs qu'i' rest' dehours parce que, que c'que gu'y â d'dans, c'est pas mal fragil', p'is j'veux pàs qu'tu l'rouv's non plus ; j'veux pas. . . p'is tu l'renteur'ras dans maison che' vous, p'is d'main matin, 'oués-tu. . . c'est dés outils que j'ai prété' à in homm', p'i' i' voulé' aller lés charcher che' vou. Et p'is si on l'laiss' dehours, le coff' vâ r'ssuer, lés outils vont rouiller. . . p'is. . . tu peu' amancher çà, 'a dit, pour que j'soueill' dans la méson. P'i', 'a dit, fais parcer des trous d'mèch' dans l'coff', p'pàs qu'j'étouff', moé, là-d'dans ! P'i', 'a dit, par cés trous d'mèch'-là, m'â' attend' c'qui vâ dire avec sa femm'. . . »

Ça fait qu'i' fait faire in coff', p'is l'soèr, la vieill' rent' dans l'coff', p'i' i' farm' le couvert comme i' faut, p'i' i' renseigne Antoène. I' a dit : « Tu vâ' emporter çà chez vou', i' di', Antoène ! — Ah ! i' di', oui, c'est correck', m'a vâs l'emporter. » Bâ..... i' pâr' avec le coff' ; et p'i' i' s'fè' éder par sa femm' pour le rentrer dan' a méson. C'tait pas mal pésant ; ça fait qu'i' rent' dan' a méson, p'i' i' ètè' après souper. . . « Hein ! ma femme, i' dit, sé'-tu, i' dit, qu'on mang' b'en mieux, deplu', i' dit, que j'ai l'cochon d'mecieu' l'curé, p'i' i' dit, qu'j'ai 'és pétaqu's d'mecieu' l'curé ! Sé'-tu, i' dit, qu'on s'nourrit b'en ! — Ah ! 'a dit, oui, mé', 'a dit, c'est volé, tu sé' ! » La bonn' femme : « Ah ! mon méchan Antoèn' ! C'est toé qu'âs volé mecieu l'curé ! Ah ! b'en, j't'assure, 'a dit, qu'tés pas blanche ! — Ah ! b'en, i' dit, la vieille, i' dit, j'm'en. . . à sa femme, i' dit, j'su's pris, mé', i' dit, m'âs m'déprendre ! »

I' pren. . . i' avè' enn' gran marmit'. . . prend la marmit', p'i', i' 'a me, su' l'poêl', p'i' i' l'emplit b'en plein d'eau, p'is le v'lâ pri' à chauffer l'poêle. . . 'A dit : « Pourquoi c'que c'est qu'tu chauff's le poêl' ? Sa femme, 'a dit, pourquoi c'que tu chauff's le poêl' de minm' ? — Lais'-moé fér', toé ! »

Ça fait qu'quant' son eau a été b'en bouillant', lâ, i' rouv' le coffe in peu, p'i' i' vid' l'eau ; lâ, i' ébouillant' la vieille. Ah ! la vieille, alle â étouffé, ça pàs 'té b'en long ! Dans l'eau bouillante ! P'is c'te coff' qui était solid', lâ. . . La vieille ést morte ! Bon. . . ! B'en, i' â dit : « J'en su's débarrassé ! » Ça fait qu'i' â laissé l'coff' lâ. . .

L'lend'main, i' di' à sa femme' : « Tu vâs m'édé' ; on vâ sortir ce coff'-là, p'i', i' dit, j'm'en vâ' aller gu'i r'porter ! — Ah ! oui, oui. . . Mé', 'a dit, lâ, t'és pris b'en sûr ! — Ah ! i' di', atten in peu ! »

Ç'fait que l'lend'main matin, i's prenn'nt le coff', p'i' i's charg'nt le coff' p'i' i' pâ'r avec le coff', p'i' i' arriv'... Oué, mé', en s'en allan, i' jonglait : « Faut pourtant que j'prenn' mecieu' l'curé à rouvrir le coff' ! » P'i' i' l'avè' asséchè, l'coff', lâ, comme i' faut pour pâs qu'l'eau paraisse eul' moins possib'.

C'fait que l'lend'main matin, i' di' : « Antoène, i' dit, pour t'ut suit' lâ, i' dit, tu vas m'édé' à rentrer l'coff', i' dit, dans mon presbytère, i' dit... » Antoène â arrivé, i' dit : « Les gens sont pas v'nus l'charcher, vot' coff', ça fait qu'i' dit, je l'ai rapporté. — Ah ! i' dit, t'âs b'en fait' ! » Ça fait qu'i' s'dépêche, i' décharg' c'te coff'-lâ, p'i' i' l'rent' dans l'presbytèr', p'i' Antoèn' se t'nè' aux aguett's. Tout d'in coup, mecieu' l'curé arrive, et p'i' i' débârr' le coffe et p'i'... il l'avait colloué, l'coffe... c'fait qu'i' décolloue l'coffe et p'i', i' rouv' le coff'. . . . La vieille était morte !

Antoèn' rent' t'ut suit' : « Quoi c' ça veut dir' don, çâ, i' dit ? Mé, i' dit, c'est vot' mér', çâ ? — B'en, mecieu' l'curé di', oui ! C'est ma vieill' mère ! — Ah ! i' dit, j'voé' çâ... Vous l'aviez mis dans c'coff'-lâ, p'i', i' dit, vous l'avez... c'st in coff' trop trop juss', i' di', 'a â pâs pu prend' vent ; c'fait qu'i' di', 'a ést étouffée, p'i' 'a ést mort' ! B'en, i' dit, mecieu' l'curé, c'est b'en d'valeur, mé, i' dit, j'su's t-ôbligé d'vous déclaré' ! — Ah ! b'en, déclar'-moé pâ'. Antoène ! — Ah ! oué, ah ! oué ! c'est d'vot faut' si vot' mère ést mort', lâ ! J'su' t-ôbligé d'vous déclaré' ! — Ah ! b'en, quien, i' a dit, j'm'en vâs t'deunnen cinquante écus, si tu veux pâs m'déclarer, p'is, mé' par exemp', i' di', i' faut qu'tu m'débarrass's du cadâv' ! — Ah ! b'en, i' dit, c'est correck' ! M'âs m'en débarrasser... »

Ça fait que... i' prend la vieille et p'is la jett'... dans sa'... I' di' au curé, i' a dit : « Laissez-lé dans l'coff', si vous voulez que j'vous m'en débarrass' ! » Ça fait qu'i' r'-prend la vieill' p'i' i' 'a met dans l'coff', p'i' i' pâ'r avec !

I' s'en vâ chez eux, p'i' i' avè' in grignier [grenier]<sup>2</sup> d'étab'e ; i' 'a prend, p'i' i' 'a frond' su' l'grignier d'étab' ! Quant' l'hiver a commencé, la vieille, alle â glé b'en taït [tight]<sup>3</sup>, lâ, su' l'grignier d'étab' ; i' était proch' d'l'hiver, lâ, ça fait qu'la vieille a glé b'en taït, p'is lui, i' continué' à travailler pour mecieu' l'curé.

C'fait qu'i' y avait l'voésin, lâ, i' avè' in cav'reau d'pétaqu's... (Non ! j'me tromp', lâ !)

Le voésin, lâ, i' avait dés animau' à boeuf<sup>4</sup>. I' di' à sa femme, i' dit : « Du boeuf, i' di', asteur qu'i' fait frett' pour le consarver, lâ, ça s'rait don bon, hein ! — B'en 'cou' don, 'a dit, vas-tu t'pâsser dans têt' d'aller voler du boeuf ? — B'en, 'cou' don, i' dit, pour moé, lâ, i' dit, ça nous prendrait çâ ! I' di', i' y a l'ouésin, lâ, l'deuxieme' 'ouésin, i' dit, c'st in homm' qu'ést en moyen, p'i' i' di', i' â dés beaux animau' à boeuf, lâ. J'te garantis qu'ça nous f'rait du bien, çâ ! — Ah ! b'en, sa femme, 'a di', arrang'-toé comm' tu voudrâs ! Mé', 'a dit, moé, j'veux pâs tremper dans cés vols-lâ ! 'A dit, j't'encourag' pâs ! — Laiss'-moé fair' ! »

2. Grenier : Remise à grain ou lieu de débarras, sous les combles d'une bâtisse.

3. Tight (angl.) : Raide.

4. Boeuf (animal à) : Bête destinée à la boucherie.

C'fait qu'i' prend la vieille, et p'i' i' 'a met dans sa chârrett', p'i' i' pârt. Ça fait qu'lés animau' étaient dan 'étab' ; i' rouv' l'étab' tranquillement, détache in boeuf de d'dans l'étab', p'i', i' prend la vieill', p'i' i' l'accroche après lés corn's du boeuf. P'is, dehor', i' l'avè' attachée a'ec enn' corde, a'ec in câb', p'is la vieill' t'nait le boeuf, lâ, par lés corn's ; p'is l'boeuf, i' s'occupait pàs b'en b'en de d'ça, la vieille. . .

I' arrive, et p'i' i' cogn' dan 'a port'. « Qui c'qui ést lâ ? — B'en, i' dit, c'ést Antoène ! I' s'ést nommé : c'st Antoène ! — Oué ! Quoi c'tu veu' ? — I' a dit, j'pâs-sè' écitt', p'i' i' di', i' y a in voleur qu'ést après te voler dés animaux. Ça fait qu'i' dit, j'ai arrêté pour t'avartir. » Ah ! l'aut' se leuv' vit'ment, p'i' i' saut' su' son fusil. Dans c'temps-lâ, lés vieu', i's t'naient tout l'temps leu' fusil chargé, à l'année. Saut' su' son fusil, p'i' i' dit : « De v'ou' c'qu'i' ést l'voleur ? — R'gâr'-lé ! » Au clair de lune, i' l'voëillait. P'i' il l'avè' habillée, la vieille, i' l'avè' habillée en homm'. Ça fait qu'i' dit : « Voés-tu l'voleur, lâ ? I' dit, i' quient ton boeu' par lés deux corn's, p'i', i' dit, lâ, i' di', i' ôs' pas d'grouillé' : i' s'aparçoé' que gu'y en â qui l'voé'. B'en, i' dit, pour moé, i' dit, tu s'rais mieux d' tirer ! » Ça fait qu'lâ, l'aut', excité in peu, gaff' la carabin' . . . le fusil, p'is tire ! En tirant, comm' de raison, la balle â arrivé, p'is la vieille, alle â canté. . . « Ah ! i' dit, tu l'as tué. . . çertain, tu l'as tué ! I' dit, j't'avais dit d'tirer dans lés jamb's, moé ; j't'avais pas dit de l'tuer ! B'en, sé-tu, i' dit, j' m'en vâ' être obligé de t'déclâré' ! — Ah ! m'déclâré', i' dit, 'cou' don, i' di', Antoèn', déclâr'-moé pâ' ! — Ah ! i' dit, j'su's pas capab' de faire autrement que de t'déclâré', 'oués-tu, i' dit, j'su's témoin ! Allon 'ouer ! »

I' pârt' . . . i's part'nt, p'i' i's s'en von 'ouer. « Ah ! tu 'oués b'en, i' di', i' ést mort raid', lâ ! 'Oués-tu, i' di', i' rédit [raidit], lâ. Ah ! tu l'as tué tell'ment frett', lâ, i' dit, qu'i' ést mort raid' ! Ah ! j'su's t'obligé de t'déclâré'... absolument. J't'avais dit de tirer d'essus, mé', i' dit, j'pensais qu't'allais tirer dans lés jamb's, té'hour', pour gu'i' fair' peur. . . tiré' en l'air, mé', i' dit, tu t'en vâs tirer drett' dessus ! P'is l'boeuf était lâ. — I' dit, comment c'que tu m'd'mandé', i' dit, pour pàs m'déclarer ? — B'en, i' dit, deunn'-moé c'te boeuf-lâ, lâ ; j'm'âs l'emm'ner chez nous, j'm'âs l'tuer, m'âs m'fair' du boeuf, moé, p'i' i' dit. . . pour pàs t'déclarer. » P'i', i' di', oué'. . . le propriétair' du boeuf : « B'en, i' dit, j'm'âs t'deunnen l'boeuf, mé', avec condition, par exemp', que c'te voleur-lâ, qu'tu l'emmèn's chez vous, p'i', i' dit, qu'j'n'attend' jamais r'parler ! — C'correck' ! I' dit, m'âs t'débarrasser ! »

C'fait qu'i' pârt' avec le boeuf. . . et p'is la vieill', p'is lâ, i' l'â enterrée comme i' fau'. Et p'i' après, çâ : « Hein ! i' di' à sa femme, i' dit, sé-tu, i' dit, qu'lâ, par exemp', on s'nourrit b'en ; on l'â d'la viande en mass', p'is. lâ. . . — Oué, mé', 'a dit. . . »

Ah ! . . . toujours, que. . . lâ, i' â arretté d'volé' : i' était. . . i' avait d'quoi mangé' en mass', lâ ! Et dans c'temps-lâ, c'était dans l'temps dés Pér's Récollets. . . pâssaient dans lés rangs p'i' i's deunnaient dés souhaits. Tout d'in coup, v'lâ lés Pér's Récollets qu'arriv'nt che'z-eux : « B'en, i' ont di', Antoène i' ont di', on ést v'nu. . . T'as trois soès [souhaits] à nous d'mander, p'i' on vâ t'lés accorder. P'i' i' ont dit,

fè' attention ! Vâ folloèr que tu fez' attention à c'que tu vâs d'mandé' ! — Ah ! i' à di', oui !

— I' ont dit, l'promier soè' quoi c'c'est que tu soèt's ? — B'en, i' dit, j'voudrè' avoèr in pommier, dans mon jardin, là, que tous ceuz' qui mont'raient dans mon pommier, qui s'assiraient dans mon pommier, qu'i's partiraient r'guien qu'quand j'voudrais ! — Ah ! b'en, l'Pér' Récollè', i' dit, j'pensais b'en qu'ça a'rè' été d'aut' chôs' : j'pensais qu't'étais pour me d'mander l'paradis. Mé', i' dit, 'cou'don, t'ès t'-à ton choix !»

P'is l'deuxième ! I' dit : « T'à' encor' deux soès. Le deuxièm' soè, quoi c'est qu'tu d'mandé' ? — I' di', in fauteuil, là, éci' d'dans, là, que tous ceuz' qui s'assiraient d'dan, i's r'partiraient r'guienqu' quand j'voudrais ! — 'Cou'don, Antoène, i' ont dit, l'Pér' Récollè', i' dit, tu pens's pâ' au paradî' ? — I' di', occupez-vous pâs d'câ ! I' dit, l'paradis, j'm'arrang'rai b'en ! J'l'aurai b'en, l'paradi' ! Ayez pas pèur ! — Ah ! b'en, l'Pér' Récollè' i' dit, m'âs te l'accordé', i' dit, t'ès libr', p'i', i' dit, t'à' encôre in soè' !»

P'i', i' dit : « L'troisièm' soè' ? — B'en, i' dit, l'troisièm' soè', i' dit, c'est in jeu d'billârd ! Qu'on m'denne in jeu d'billârd que j'gâgn'rè' avec n'importe quiss que j'jouerais, j'gâgn'rais ! — B'en, l'Pér' Récollè' i' dit, t'ès pâs raisonnab', Antoèn' ! Tu pens's pâ' à toé pâ'en-tout' ! — B'en, oué, i' dit, j'pense à moé ! — Non ! C'est tout's dès affaire', i' dit, qu'çâ aucun' significâtion pour ton paradis. Tu d'mand's pâs l'paradi' ! I' dit, tu peux r'venir su' ta décision ! — Non, non ! In jeu d'billâr' ! Ah ! b'en, i' gu'i' ont soèté... p'i' i' ont parti... Il â été... La promièr' chôs' qu'i' â su', i' avè' in beau pommier, p'i', i' avè' in fauteuil et p'i', i' avè' in jeu d'billâr'. Ah ! b'en, là, i' di' à sa femme, i' dit : « Ça vâ b'en, là ! Ça été mal assez long-temps ! Là, ça vâ b'en ! »

Ah ! tout d'in cou', i' attendait criguièr douhors... I' sort. Quoi ç'ça veut dir' don, çâ ? Tout d'in cou', i' arrive in homme à lui : « B'en, i' a dit, j'su's v'nu t'charché', Antoèn'. — T'ès v'nu m'charché' ? — I' di', oui ! J'su's v'nu t'chercher ! — Pour commencé', i' dit, tu vâs touhours t'introduire<sup>5</sup>. — Oué ! Moé, i' dit, j'su's la mort ; p'is, là, i' dit, ça fè' assez longtemps qu'tu roul's ta boss' su' 'a terr'. T'à' été voleur, t'à' été malhonnêt... c'fè' assez longtemps qu'tu roul's ta bosse ! I' dit, j'su's la mort, j'su's v'nu t'charché' ! — Oué, b'en, i' di' : Écoute, i' dit, j'su's pâs paré, moé ! — Ah ! mé', i' dit, ç'fait r'guien ; p'i' i' dit, j'm'âs t'denner que'qu's menut's, mé' pas pluss' ! — B'en, 'cou'don, i' dit, faut que j'me fèz' la barb', p'i', i' dit, faut que j'me change in peu pour arriver l'aut' bord ; c'fait qu'i' dit, tu vâs m'denné' enn' p'tit' chance ! — Oué, m'âs t'en denné' enn' p'tit' chance ; i' dit, comment c'tu d'mand's de menut's ? » C'est pâs çâ... Non ! c'pas çâ. I' dit : « Quand j's'rai paré, b'en, 'cou'don, i' dit. Mé', en attendant, là, i' dit, assis-toé, i' dit, dans mon fauteuil, là ; en t'assisant su' mon fauteuil, i' dit, tu vâ' êtr' b'en, là, en m'attendant... »

5. *Introduire* : Anglicisme. Présenter.

Ça fait qu'mecieu' la mor', i' s'assit dans l'fauteuil. Quant' Antoène a eu la barb' fait' p'is qu'i' â été changé in peu, bon, b'en, i' di' à la mor', i' di' : « Asteur, c'est l'tem ! I' dit, lâ, asteur, i' dit, j'su's paré ! »

La mor', 'a commence à asseyé' à s'sortir de d'dans c'fauteuil-lâ : « 'Cou'don, Antoène, i' dit, la mor' i' dit, 'cou' don, Antoène, i' dit, c'est toé qui m'tien écite — Ah ! non, ah ! non, j'te tiens pâ' ! — Oué, i' dit, c'est toé qui m'quien ; i' dit, j'm'a-parçoé' de d'ça, j'su's p'us capab' d'partir d'écitte ! — Ah ! b'en, Antoène i' dit, 'cou'don, pars ! Mé', i' di', avec des conditions. — Oué ! Queu' conditions ? — Que tu m'denne' encore in an et in jour de vie ! — B'en, la mor' i' dit, c'est correck', j'te l'denn' ! Mé', i' dit, lâch'-moé ! — Ah ! correck', vâ-t'en ! »

Ah ! b'en, lâ, la mort s'est l'vée p'i' a parti. Au bout d'in an et in jour, quoss' c'qu'i' attendait criguié' au loin : « Antoène, appareill'-toé, j'm'en viens t'charcher ! » Antoèn' sort su' son perron : « Hé ! viens t-en, viens t'en ! — B'en, la mor' a dit : Antoèn', tu me r'po'gn'ras pâs dans ton fauteuil ? — Antoène, i' dit, j'tent' pâs de te r'po'gner dans l'fauteuil, j'sé' que j'te r'po'gn'rai pas dans mon fauteuil ! Mé', vié'-t-en te'hours, approche ! »

Ah ! la mor' arrive, 'a approche, approach', approach'... « Bon ! b'en, asteur, i' dit, tu vâ' attend' que j'me fêz' la barb' p'is que j'me chang'... — La mor', i' di', oui, mé'... — Si tu veux rentrer ? — Ah ! non, non, ... non, , j'rent' pas ; tu vâs m'pogner dans ton fauteuil, lâ ! — B'en, i' a dit, r'gâr', i' a dit, j'ai in pommier lâ, r'gâr' ces bell's pomm's que gu'y â là-d'dan ! I' dit, t'peux b'en aller t'en prend' dès pomme', là-d'dan, en attendant... » La mort r'gâr' câ, b'en, 'a di' : « Oui, c'est b'en vrè' ! Dés bell's pomm's ! B'en, i' dit, j'm'âs gu'y eller ! »

C'fait qu'la mort mont' dans l'pommier, p'is s'assit su' enn' branche, enn' fourch' que gu'y avè', et puis, po'gne enn' pomme. Ah ! quant' i' â été paré, lui, i' sort. Bon, b'en, i' â di' à la mor', i' â dit : « Viens t-en ! J'su's paré, lâ ! » La mort asseill' à sortir de d'dans l'pommier... Pas capab' ! « Ah ! mon Antoène, 'a dit, mon méchan Antoèn', c'est toé qui m'quien encôr' dans l'pommier, lâ ! 'A dit, ton pommier â la minm' vartu que ton fauteuil ; 'a dit, tu m'quien encôr', lâ... — B'en... j'te quien ! Oh ! va-t-en ! — Non, non, 'a dit, j'su's pas capab' d'partir, 'a dit, je l'sé' ! — Antoène i' dit, j'm'en vâs t'lâcher, mé', i' dit, par exemp', i' dit, c'est féni ! J'veux p'us te r'ouèr ! P'i', i' dit... — B'en, la mor' a dit, j'm'en vâs partir, p'is je r'viendrai pas... je r'viendrai pâ' écott' pour te charché' écott', mé', avec enn' condition, par exemp' ! — Oué ! Antoèn' di' à quell' condition ? — À condition que tu dis's p'us ni de « j'vous salue, Marie » ni de... j'vous salue, Marie, ni... qu'tu fêz's p'ieu' aucun' prière. I' a dit, d'abor i' dit, c'est r'guien qu'in insult' que tu fê' au bon Dieu avec tés prière' ; i' dit, t'és couvert de péchés d'in bout à l'aut'... Bon, b'en... à condition qu'tu fass's p'us d'priér's. Mecque l'bon Dieu soueill' tanné d'toé, j'viendrai... I' 'nn envoira d'aut' mort que moé, p'i' i' â dit, ... — Ah ! c'correck' ! Ça fait qu'i' â parti. La mor' â parti. P'is, lui, lâ, i' fesait p'us ni « Notre Pèr' » ni « J'vous salue, Marie »... i' fesait p'us de r'ligion.

Sa femme, 'a dit : « Sé'-tu, 'a dit, mon Antoène, 'a dit, qu't'és perdu comme i' faut, lâ, avec câ ! — B'en, 'cout' don, i' dit, perdu ? Si j'veux vivre, i' dit, faut pâs

que j'fèz' de r'ligion ! Si j'asseill' à fair' ma r'ligion, i' dit, tu sé' b'en, j'vâs partir tu' suite ! — Oh ! mé', 'a dit, çâ, c'est pâs correck', çâ ! »

Oh ! ça faisè' eunn' dizain' d'années, de d'çâ ; la mor' eur'venait pâs ! C'fait qu'in dimanche après-médi, Antoène, i' di' : « Après-médi, i' di' à sa femme, i' dit, j'm'en vâ' aller faire in tour de chasse, après-médi. . . po'gner que'qu' pa'drix que'queul l'guieuv', qu'qu'chôs'. . . I' dit, ça vien ennuyan, i' di', . . . — 'A dit, c'est correck' ! » Ça fait qu'i' prend son fusil, p'i' i' pârt.

Tout d'in cou', i' aparçoè' enn' pa'drix ; elle a parti en voltigeant, p'i', i' a parti après la pa'drix, p'i' en r'gardant d'v'ou' c'que la pa'dri' avè' été branchée, que' qu'chos', quoi c'qui'i' aparçoé' ? In homm' qu'était pendu ! « Que l'guiâb' ! i' y â in homm' pendu, écite. . . » Il l'examine, il le r'connaissait pâ' ! In homm' qui était pendu, p'i' i' avait jamais connu c'typ'-là, mé', c'est vrè' qu'après qu'in homme ést mor', i' denne in aut' physonomie que dans l'temps qu'i' était dans la vie. . . C'fait qu'i'. . . « Ah ! i' dit, pauvre homme ! I' ést mort ! B'en, i' a di', i' â di' en lui-minm', le plus grand sarvic' que j'peux gu'i rend', ça vâ-t-être, i' di', enn' coup' de Pâter', in Avé, pour le r'pôs d'son âme. I' dit, c'est l'plus grand sarvice, en lui-minme. . . i' dit, çâ, i' dit, que j'peux gu'i rend'. » C'fait qu'i' s'mè' à g'nou' au pied d'l'âb', p'i' i' r'gardait mon gârs, p'i' i' fait l'nom du Pèr<sup>6</sup>, p'i' i' commence à fair' sa prièr'. . . Tout d'in coup, l'homm'. . . l'homm' pendu : « Ah ! i' dit, mon Antoèn', lâ, c'est moé qui t'âs, par exemp' ! I' dit, j'su's la mor', i' dit, j'su's pâ' in cadâv' pendu, j'su's la mort ! P'is lâ, par exemp', i' dit, tu vâs t'en v'nir ! I' â dit, ça fè' assez longtemps, lâ, i' dit, qu'tu joue' avec n'us aut's ; lâ, i' dit, tu vâs t'en v'nir ! — Ah ! b'en, Antoèn', lâ, i' di', oui ; lâ, m'âs m'en aller ! Mé', i' a dit, pour commencé', i' a dit, vâ fouloèr que j'gu'y alle à la méson ! — Ah ! oui, 'a dit. . . La mor' 'a dit, vâ z-y s'tu veux, mé', 'a dit, j't'emmène aujourd'hui ! » C'fait qu'i' â parti, p'i' i' s'en vâ à la méson, p'i' i' prend son jeu d'billârd. La mor' a dit : « Pourquoi c'que c'est qu't'emport's çâ ce jeu d'billârd-lâ ? T'âs pâs besoin de d'çâ ! — Ah ! i' dit, c'est mon affair', çâ. I' di' à sa femme, i' dit, j'm'en vâs, lâ ; i' dit, la mort m'emport', lâ, p'i' i' dit . . . — Ah ! b'en, 'a dit, j'te souhèt' b'en d'êt' b'en r'çu dans l'paradis, mé', 'a dit, j'sé' pâ', 'a dit, comment tu vâ' êt' eurçu. . . Pauv' Antoène, 'a dit, c'est d'valeur ! »

Te'hours qu'i' arriv' devant saint Pierr'. Saint Pierre i' dit : « Quoi c't'as fait de bon, toé, dans ta vie ? — Ah ! b'en, j'me su's marguié, j'ai élvé enn' famill', p'i'. . . — Oué ! mé', i' dit, t'a été voleur' ! — Oué, j'ai 'té voleur' ! Écoutez don, saint Pierre, i' dit, vous êt's bon, vou' ! — Oué, i' dit, j'su's bon avec ceuz' qui sont bons, mé', i' dit, j'su's t-ôbligé d'êt' juss' itou ! — Oué ! B'en, i' dit, j'arè' enn' faueur à vous d'mandé'. — Oué ! Quoi c'que c'est ? — Voulez-vous m'denné' enn' plaç' darguièr la port' du paradi', en arguièr d'la port', lâ ! — Oué, mé', i' dit, mecque l'bon Dieu t'oueill', i' dit, j'm'â' a'ouèr dés blâm's, p'i', i' dit, tu vâs t'fair j'ter douhors ! P'i' i' dit, j'm'â' êtr' blâmé, moé, d't'a'ouèr laissé rentré'. — Ah ! non ! ah ! non. . . Laissez-moé darguièr la port', lâ, r'guien qu'enn' 'tit' plaç' dar-

6. Le signe de croix.

guiér' la port' ! — B'en, saint Pierre i' dit, c'est malésé d'te r'fuser, mé', i' dit, t'às pàs 'té b'en b'en bon, su' 'a terr'. » Ça fait qu'i' l'â fait rentrer darguiér' la port', p'i' i' dit : « Grouill' pàs de d'lâ, mon vieux ! »

Ah ! i' â été que'qu's jours lâ ; i' avait son 'ouésin qu'était pas b'en b'en loin d'lui, lâ. « 'Cou'don, i' dit, jouerais-tu enn' partie d'billârd, toé ? — Ah ! l'voésin i' di', oui. — Moé, i' di', écout' ! J'joue pas pour eurguien, moé ! Toé, i' dit, tu vâs jouer... tu vâs risquer ta plaç' ; moé, j'risqu'pàs ma place, i' dit, j'su's dan 'a dargniér' plaç' de tout' ; mé', i' dit, toé, tu risqu's ta plaç' ! T'sé', s'tu consens, c'est très bien ! S'tu consens pâ'... I' dit, si j'perds, b'en, j'm'âs gardé 'a plaç' que j'ai lâ, p'i', i' dit, si j'gagn', b'en, on chang'ra d'plaç' tou' 'és deux ! — B'en, i' dit, c'est correck' ! I' dit, j'su's t'-accoutumé d'joué' au billârd... »

C'fait qu'is prenne' enn' partie d'billârd, p'is comme Antoène avè' in jeu... in jeu qu'i' pardait jamè', i' â gagné, p'i' i' â changé d'plaç'. P'is, d'in à l'aut', la dargniér' novell' que j'ai eue d'lui, i' était rendu drett' devant le trôn' du bon Dieu avec son jeu d'billârd !....

## 21 – LE FILEUR DE LAINE OU LUCIFLET | LUCIFER |

Avant de se marier, un jeune homme s'était appliqué à faire une grande provision de laine. Quand il rencontra une femme à son goût et voulut l'épouser, il avait déjà accumulé assez de laine pour remplir tous les appartements de sa maison. Il avait ramassé toute cette laine en vue de la faire filer par sa femme. Après les noces, la femme se mit à filer. Elle passa des semaines et des mois à filer sans arrêt. Mais elle avait beau activer le rouet, la réserve de laine ne semblait pas diminuer.

La jeune épouse se sentit bientôt découragée. C'était justement l'époque où le diable rôdait sur la terre et surtout au Canada. La jeune femme entendit quelqu'un frapper à la porte. C'était un homme : elle le fit entrer.

« Vous m'avez l'air bien découragée, Madame.

– J'ai bien raison d'être découragée.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je suis mariée depuis peu de temps. Avant mon mariage, mon mari m'a fait comprendre qu'il avait l'intention de me faire filer de la laine. Je pensais en moi-même que j'aurais peut-être une centaine de livres de laine à filer. Mais il y a des mois que je consacre tout mon temps à ce travail et le tas de laine n'a pas semblé diminuer. C'est tout comme si je n'avais pas encore commencé à filer. C'est bien décourageant. J'ai l'impression que j'en ai pour toute la vie à filer sans jamais arriver à finir ce travail.

– Bien, Madame, je pourrais vous proposer un marché.

– De quoi s'agit-il ?

– Si vous me le permettez, je puis m'engager à filer toute votre laine ; je vous assure que ce ne sera pas long. Tout sera terminé dès demain matin, et peut-être même plus tôt.

– Mon doux ! Que je serais heureuse !

– Dans ce cas, voici le plan que je vous propose. De mon côté, je m'engage à filer toute votre laine. De votre côté, vous vous engagez à deviner mon nom en

trois temps. Mais, si vous n'y arrivez pas, qu'il soit entendu que votre âme m'appartiendra.

— Qui êtes-vous donc pour me faire une telle proposition ?

— Je ne peux pas vous révéler mon identité. Si je vous le disais, il ne vous resterait plus rien à deviner. Pas de devinette, pas de marché entre nous pour ce qui est de la laine à filer. Vous comprenez bien que je ne peux pas vous dire qui je suis.

— Je comprends. Et j'accepte votre marché tel que vous me l'avez proposé. »

Le diable disparut aussitôt, emportant avec lui toute la laine qui remplissait la maison de la fileuse. On ne s'imagine pas la force du diable. Il partit avec toute la laine et alla s'installer sous un pont.

Tout cela se passait en l'absence du mari qui était allé au moulin du village. Il avait du grain à faire moudre, et avait besoin de cette farine pour nourrir ses cochons. En quittant le moulin à farine, le mari devait traverser un grand pont. Pendant qu'il traversait ce pont, il entendit quelqu'un qui chantait sous le pavé :

« Et ah ! car si madame savait  
Que mon nom serait Russiflet  
Roum, roum, roum !  
Car madame s'en réjouirait ! »

Le mari était bien intrigué. Tout en continuant à tendre l'oreille, il se mit à regarder sous le pont afin de voir qui chantait. Mais il eut beau examiner avec soin, il ne pouvait apercevoir personne. Il continua sa route et arriva bientôt chez lui. Une bonne surprise l'y attendait. En arrivant il fit le tour de la maison et se rendit compte que toute la laine avait disparu.

« Veux-tu bien me dire ce que tu as fait de la laine ? demanda-t-il à sa femme.

— C'est bien simple. Imagine-toi qu'un homme s'est présenté et m'a proposé un marché : je lui confierais la laine pour quelques heures et il me la rapporterait toute filée dès demain matin. Je n'ai pas besoin de te dire combien j'étais contente !

— Tout ça, c'est bien beau. Mais es-tu certaine qu'il va faire tout ce travail gratuitement, sans demander quoi que ce soit en retour ?

— Il n'a rien demandé. . . ou si peu que rien. Tout ce qu'il a exigé de moi, c'est de deviner son nom en trois temps. Par contre, si je n'arrive pas à résoudre sa devinette, mon âme va lui appartenir.

— Te voilà engagée dans une ornière bien dangereuse ! Heureusement, je crois que je pourrai réussir à te tirer de ce mauvais pas.

— Vraiment ? Tu crois que tu pourrais arriver à deviner son nom ?

— En effet. Tu connais le grand pont qui traverse la rivière près du moulin à farine ? Pendant que je traversais ce pont pour revenir à la maison, j'ai entendu

quelqu'un qui chantait sous le pavé. J'ai écouté avec attention et voici la chanson que j'ai entendue :

« Ah! car si madame savait  
Que mon nom serait Russiflet.  
Roum, roum, roum !  
Car madame s'en réjouirait ! »

Lento

Ah! car si ma- dam' sa- vait que mon nom se- rait  
Rus- si- flet! Roum, roum, roum! Car ma- dam' s'en  
ré- joui- rait!

— Moi aussi, je crois que nous pouvons découvrir dans cette chanson les mots dont nous avons besoin pour résoudre la devinette. D'après moi, le nom que nous avons à trouver est formé des trois mots : « Rus », « Si », « Flet ». Il se peut bien que je fasse erreur. En tout cas, on peut toujours tenter notre chance. Il n'y a rien à perdre puisque, de mon côté, j'ignore absolument son nom.»

Ça faisait à peine trois ou quatre heures que l'étranger était parti avec toute cette laine qu'il était déjà de retour à la maison où l'attendaient la femme et son mari. Toute la laine avait été transformée en beaux écheveaux que l'individu avait disposés en ballots.

« Voici votre laine, madame. Examinez ces écheveaux et dites-moi si vous trouvez le travail bien fait.

— Vous avez raison. On ne peut demander mieux.

— Dans ce cas, il faut maintenant s'occuper de la deuxième partie du marché que nous avons conclu ensemble. Tout ce que j'exige comme paiement, c'est que vous arriviez à deviner mon nom en trois temps.

— Je n'ai pas oublié cette partie de notre contrat, et c'est bien ce qui m'inquiète le plus...

— J'ai tenu ma parole. A votre tour, maintenant, de tenir la vôtre.

— Dans ce cas, je peux toujours essayer de deviner votre nom. Pour commencer, voici le premier mot : « Rus »

— C'est un bon début ! C'est justement la première partie de mon nom.

— Voici mon choix pour la seconde syllabe de votre nom : « Si »

— De mieux en mieux ! Vous avez deviné juste une seconde fois. Il ne vous reste plus qu'à deviner la fin de mon nom.

— La fin du nom ? C'est « Flet ».

— Vous avez encore raison. Vous avez tout deviné sans aucune erreur. Et je dois renoncer à m'emparer de votre âme. Quant à moi, j'ai perdu mon temps à filer toute cette laine. Je n'ai plus qu'à m'en aller. »

## LE FILEUR DE LAINE OU LUCIFLET [ LUCIFER ]

*Raconté le 14 novembre, 1964, à Lavigne, Ontario, par Téléspore Courchesne (67 ans), qui l'avait appris, tout jeune (7 ans, 1904), de son grand-père, Narcisse Courchesne, de St-Gabriel-de-Brandon, Joliette, P.Q.*

*Enregistrement 1735. Conte-type 500 I a, II a, d, e, III a (Luciflet), b.*

C'est 't'êtr' bon d'vous dir' que c'était in jeune homme. I' cherchè' à trouvé' à s'marguier, mé', en attendan, i' s'ramâssait b'en d'la laine'.

Te'hours, quant i' â trouvé à s'marguier, enn' femme à son goût', i' avait plein la maison d'lain' de ramâssé. P'is c'était pour tâcher d'fair' filer sa femm'. Te'hours que, ... 'a filait. ... Ça faisè', après qu'i' â été marguier, 'a filait, ça faisait trouâ' ou quat' semain's qu' 'a filait, ça gu'i paraissait pàs pâ'-en-tout' ; i' 'n avait tell'ment ramâssé. ... !

Te'hours, que... 'a était b'en découragée. P-is dans c'temps-lâ, c'est dans l'temps que l'guiâb' rôdait su' 'a terre, en mass', surtout' au Canadâ... Ça fait qu'tout d'in coup, v'lâ in homm' qu'arrive à la port'. Cogne... 'A l'fait rentré'. I' dit : « Vous m'avez l'air b'en découragée, lâ, madame, hein ! — B'en, 'a dit, j'ai d'quoi m'découragé' itou. — Qu'est-c'que gu'y â ? — B'en, 'a dit, j'me s'u's marguier ; 'a di', i' m'â di', avant de s'marguier, qu'i' m'marguait pour me fair' filer d'la laine' ; p'is j'pensè', 'a dit, qu'i' 'nn avait 'ted b'en enn' centain' de livre' à filer, mé', 'a dit, ça fè' in moâs que j'fil', lâ, p'is ça gu'y paraît pâ' encor ! J'su's découragée : euj' n'ai pour tout' ma vie.

— B'en, madame, i' di', on va faire in marché ; c't homm'-là, i' di', on vâ faire in marché avec vou'. — Oué ? Qu'est-c' que c'est ? — B'en, i' dit, si vous voulé', i' â dit, j' m'en vâs tout' filer vot' laine', moé ; p'i' i' dit, ça m'prendra pàs d' temps : çartain i' dit, que d'main, tout' vot' laine' vâ êtr' filée, p'is 'ted b'en avant d'main ! — B'en, mon dou' ! 'a dit, s'rais don content' ! — B'en, i' dit, j'm'en vâs faire in marché'. Vous allez deviner mon nom en troâs mô' [mots], ou, si vous réussissez pâ' à deviner mon nom en troâs mots, votre âm' m'appartiendrâ ! — Mé', 'a dit, qui c'que vous êt's don, vous ? — B'en, 'coutez don, i' dit, si j'vous l'dis, ça s'ra pâ' enn' devinett' ; vot' devinett' vâ t-êtr' devinée ! Ça fait qu'i'... Non ! i' dit, j'su's pàs pour vous dir' mon nom ! — B'en, 'a dit, c'est correck ! »

Ah ! te'hours que. . . le guiâb', b'en i' â tout' rapâillé 'a lain' ; ça gu'i â pâs pris b'en b'en du temps, lui, p'i' ést fort, c'ést pâs disab<sup>1</sup>. . . I' â toute emporté la laine ; i' â parti, i' s'st-en allé sour in pont.

P'is l'mari de c'tte femm'-là, dans le temps que tout's cés chos's-lâ s'pâssè', i' éte allé au moulin à farin', fair' moud' du grain pour soégner sés cochon ; en r'venant du moulin à farine, i' pâssait su' in pon, in grand pont, p'i' i' attendait chanter, sour le pont :

« Et ah ! car si madam' savait  
Que mon nom serait Russiflet  
Roum, roum, roum !  
Car madam' s'en réjouirait !

— Que guiâbe ! i' dit, que c'ça veut dir' çâ ? » I' r'gâr' sour le pon. . . I' voyait r'guien ! B'en i' a continué. Rendu cheu' z-eu', i' r'gârdait dan 'a maison, partout : « Mé', i' di' à sa femme, i'dit', dis-moé don, i' dit, que c't'âs fait' d'la lain' ? J'voé' p'us d'lain' null' pârt. . . L'âs-tu vendue ? Que c'ést qu'tu 'nn âs fait' ? — B'en, 'a dit', imagin'-toé, 'a dit, que gu'y â in homm' qu'ést v'nu, p'i', 'a di', i' m'a offert. . . si j'voulais gu'i deunner ma laine à filer, qu'i' 'a fil'rait toute. 'A dit, tu comprends qu'j'étais content, moé ! — Oué, p'i' i' dit, c'ést pas pour eurguien, çâ ? — Non, b'en, 'a dit, voés-tu, 'a di, i' m'â deunné à deviner son nom en troâs mô', ou sinon, si j'réussis pâ' à deviner son nom en troâs mots, b'en mon âm' vâ gu'i appartenir. — Bon ! b'en, i' di', in beau marché, lâ ! Hein ? Ah b'en ! i' dit, j'cré' que j'peux te r'tirer de c'mauvais pâs-lâ, moé. — Oué ? Oué, 'a dit, tu cré's qu'tu peux l'deviner son nom ? — Oué ! I' a di, en m'en r'venan, lâ, en pâssant su' l'pont, su' l'grand pont, j'attendais chanter sour le pont :

Ah ! car si madam' savait  
Que mon nom serait Russiflet.  
Roum, roum, roum !  
Car madam' s'en réjouirait !

Lento

Ah ! car si ma- dam' sa- vait que mon nom se- rait  
Rus- si- flet! Roum, roum, roum! Car ma-dam' s'en  
ré- joui- rait!

1. *Disable* (pas) : Renversant, fantastique.

— B'en, 'a dit, j'cré b'en qu'ça doé' t-êtr' çâ ! Oué, c'est çâ 'a dit, son nom, c'est Ru si flet. B'en, 'a di', on vâ l'essayé' en tou' câs. P'i' 'a dit, j's'rai te'hours pâs pir', moé, 'a dit, j'ai aucune idée de d'son nom ! »

Ah ! te'hours que... çâ pâ' été b'en b'en long, çâ fsè à p'près comm' trois quatre' heur's qu'i' était parti avec c'tte lain'-là ; le v'là qui r'vien avec le ballot d'lain' su' l'dô. I' arriv', p'is la laine était tout' filée ; i' dit, r'gârdéz-lé, madame, i' dit, si 'a ést filée à vot' goû'... — Ah ! 'a di, oui, 'a ést b'en filée ! — Bon, aateur, i' dit, vous savez l'marché qu'on â faite ; i' dit, j'su's supposé d'avoèr votre âme en peill'ment, si vous devinez pas mon nom en troâs mô'. — Oué, 'a dit, je l'sé', çâ ! P'i, 'a dit, j'vous assure' que j'su's pâs mal inquiet' pour çâ. — Ah ! b'en, i' dit, vâ folloèr suir' not' marché ! — Ah ! 'a di, oui ! Mé, 'a dit, m'en vâs toujours' essayé'... 'A dit, pour commencer, premier mot : Russ' ! — B'en, i' dit, vous allez pâs pir' ! Vous l'avez pour le premier ! — Si... ! — B'en, il a dit, çâ vâ b'en, lâ ! — Flet ! — B'en, i' dit, vous l'avez ! B'en, i' dit, votre âm', b'en, i' dit, vous allez l'garder, p'i', i' dit, vous avez fait' la devinett', p'is, moé, b'en, i' a dit, j'perds mon ouvrage !<sup>2</sup> » C'est toute !

2. *Ouvrage* : Le temps consacré à tel travail.



## 22 — LA VACHE DÉMORPHOSÉE

Un bon vieux paysan s'en allait au marché vendre une vache attachée par le cou à une corde ; elle suivait la voiture de son maître.

La route s'enfonça soudain sous un petit bois ; deux voleurs aperçurent le paysan et sa vache, et décidèrent de voler l'animal. Ils hâtèrent le pas afin de rejoindre le paysan. L'un des deux voleurs était plus habile que l'autre. « Tout en nous approchant de la vache, dit-il à son compagnon, veillons à faire le moins de bruit possible, car il faut éviter que le vieux nous entende venir. » Les deux voleurs continuèrent donc à se rapprocher, mais à pas feutrés, pendant que le vieux paysan poursuivait sa route sans se douter de rien.

Quand ils furent arrivés près de la vache, l'un d'eux détacha la corde passée au cou de l'animal et la passa autour de son propre cou. L'autre voleur prit la vache par les cornes et la fit tourner vers la direction opposée au marché. Pendant qu'un voleur s'éloignait de son côté avec la vache, l'autre voleur suivait le paysan, attaché au bout de la corde.

Après quelque temps, le paysan eut l'impression qu'il s'était passé quelque chose. Il savait par expérience que les vaches n'aiment pas à se laisser conduire au bout d'une corde et qu'elles ont coutume de faire des efforts pour se libérer et, souvent, refusent même d'avancer. Depuis que le voleur s'était substitué à la vache, tous ces mouvements de résistance avaient cessé subitement. De sorte qu'il finit par jeter un regard en arrière de la voiture pour voir ce qui se passait. En apercevant l'homme qui avait remplacé sa vache, il s'arrêta tout net et lui demanda : « Comment se fait-il que vous me suivez comme ça ? Qu'est-il arrivé à ma vache ? »

— Mon cher monsieur, il faut d'abord que je vous remercie. Il y a plusieurs années, j'ai été emmorphosé en vache. Cela devait durer un certain nombre d'années. Cette période s'est terminée justement pendant que vous me conduisiez au marché. Vous avez toujours eu bien soin de moi. Il ne me reste plus qu'à vous demander si vous allez continuer à me garder. Ça me rendrait service parce que je ne sais pas du tout ce que je vais devenir maintenant que je recommence à vivre une vie d'homme.

— Je m'en allais justement au marché pour vous vendre. J'ai bien fait de ne pas arriver plus tôt au marché parce que je vous aurais déjà vendu. Nous n'avons plus qu'à retourner à la maison.

— Avez-vous de l'ouvrage à me faire faire ?

— Je ne sais pas quelle sorte d'ouvrage je pourrais vous confier. Mais ce qui est certain, c'est qu'il faut absolument que je vous montre à ma femme. Il faut qu'elle se rende compte par elle-même de ce qui est arrivé à notre vache.

— C'est tout à fait raisonnable. »

Ils rebroussèrent chemin et se trouvèrent bientôt de retour à la ferme.

« Viens voir ce qui m'est arrivé, cria le vieux paysan en arrivant près de la maison.

— Je suppose que tu as obtenu un bon prix pour ta vache, répondit-elle sans se déranger.

— Il ne s'agit pas de prix. Sors de la maison et viens voir ! »

Enfin, elle sortit de la maison et vit son mari accompagné d'un autre homme qui avait une corde passée autour du cou et retenu à la voiture.

« Voici ce que j'avais à te montrer, dit le paysan à la vieille. Je ramène notre vache !

— Tu n'es pas sérieux. Ce n'est pas une vache, c'est un homme que je vois au bout de ta corde !

— C'est toi qui as tort. Et je suis tout à fait sérieux. Imagine-toi que cet homme a été emmorphosé et il s'est trouvé transformé en vache. Bien entendu, cela ne devait durer qu'un temps. La durée de la métamorphose s'est terminée justement pendant que j'allais conduire notre vache au marché. Il a donc repris sa forme humaine d'autrefois. Et je te l'ai emmené afin que tu puisses constater ce phénomène.

— Mon cher monsieur, je suis bien étonnée par tout ce qui vous est arrivé. Mais on n'y peut rien. Quoi qu'il en soit, il faut maintenant que je vous emmène voir tout le beurre que nous avons fait avec votre lait. »

Après lui avoir fait admirer les cinquante livres de bon beurre qu'elle avait salé dans une tinette, la vieille paysanne ajouta : « Ce n'est pas tout. Le printemps dernier, vous nous avez fait cadeau d'une belle génisse. Venez avec moi à l'étable et vous la verrez. »

Quand le voleur rejoignit son compagnon, il apportait avec lui le beurre et la génisse, reçus en cadeaux des vieux paysans.

## LA VACHE DÉMORPHOSÉE

*Raconté, le 14 novembre, 1964, à Lavigne, Ontario, par Téléphore Courchesne (67 ans) qui l'avait appris de Théophile Brault (45 ans) vers 1916, à Lavigne.*

*Enregistrement no 1736. Conte-type 1529.*

C'est bon d'vous dir' qu'c'étaient deux voleurs qui s'en allaient, et puis, i's s'en allaient dan in boàs ; p'is tout d'in cou', en avan — i'y avè in beau ch'min, là — en avant d'és autr's, que c'qu'i' aparcoève' ? In homm' qui s'en allè avec enn' vach'. C'fait qu'i' ont dit : « Faut gu'i voler sa vache ! I' ont di', on va r-augmenter l' pâ in peu, pour le r'joindr'... mé', pour gu'i voler. »

I' 'nn â i qu'étais plus fin voleur que l'autre ; i' dit : « Faut pàs m'ner d'train<sup>1</sup> pour pàs qu'i' nou' 'oueill', parc' qu'i' di', on pourrà pàs gu'i volé' ! — Ah ! c'correck' ! » C'fait qu'i's sont v'nu' à bout d's'approché... approche, approch'... sont tou' v'nu' à bout d's'approché assez proche, i' 'nn â in qui décroch' le câble d'dans l'cou d'la vach', p'i' i' s'le met dans l'cou, p'is l'autr' prend la vach' par enn' corn', p'i' i' r'vire avec la vach' tranquill'ment. Pâr' avec la vach' ; p'is, lui, s'en allait, le câb' dans l'cou.

Tout d'in coup, le vieu' i' s' r'vire, i' dit : « Que ça veut dir' don, çâ ? I' di' en lu'-minme, i' dit, ça gigott' p'u' au bout du câb' ! I' avait coutum' qu'a gigottè in peu au bout du câb'. » C'fait qu'i' r'gâr' en arguier' de lui, i' aparçoé', c'st in homme. I' arrê't. « Mé', comment ça s'fè', i' dit, mecieu', i' a dit, que vous m'suivez co.nm' çâ, i' dit, vous ? P'i', i' dit, ma vache ? — Ah ! b'en, i' di', écouté', i' di' : i' dit, j'ai r'guien qu'in r'marciemen à vous fair' : voyez-voù', i' dit, j'é'té' emmorphossé<sup>2</sup> en vach', p'i' i' dit, là, i' dit, mon tem ést fait'. J'avais tant d'année' à être emmorphossé en vach', p'i', i' dit, là, mon tem ést fait' ! C'fait qu'i' dit, j'doé' vous d'mandé', i' dit, si vous voulez b'en m'gardé' encôr' : là, moé, i' dit, j'ai pàs d'av'nir, vous savez b'en, i' dit ! — Vrai, vrai ? — Le gârs di' oui ! — Ah ! b'en, d'minme, i' dit, j'm'en allais vous m'né' au marché. J'ai b'en fait' de pas m'rend'e au marché : j'vous a'rais vendu ! — Ah ! b'en oui ! — B'en, i' di', on va r'virer. Vous allez v'nir à 'a maison... — B'en, le voleur, i' di', avez-vous d'l'ouvrage à

1. *Train* : bruit.

2. *Emmorphosé* (amorphosé) : transformé magiquement, pour un temps.

m'deunné ? — Ah ! l'vieu' i' dit, j'voé' pàs d'vous deunner d'l'ouvrag', mé', i' dit, faut qu'vous v'né' à la maison ! Faut qu'ma femme 'oueille, i' dit, le r'venu d'ma vach', voignon : — Ah ! b'en, i' di', oui !»

C'fait qu'i' r'vir', p'is s'en vâ à maison. I' arrive, i' di' à sa vieill' : « Viens voèr, ma vieille ! — 'A di', as-tu vendu ta vache in gros prix ? — C'est pas çà que j'te dis, viens voèr ! »

Ça fait que... le vieu' i' t'nè', i' avait son homm' par le cou, lâ : « Quien, i' dit, voés-tu, çal' l'est ma vach', çà ! — B'en, 'a dit, c'est pâ' enn' vach', c'st in homm'... — B'en oui, mé', i' dit, c'est not' vach', çà ! Imagin'-toé, i' dit, qu'c'été' in homm' qui été' emmorphôssé en vach', qu'était changé en vach' ; p'i' , i' dit, lâ, son temps s'est trouvé fait', p'i' i' était changé en vach' pour tant d'temps. P'is lâ, son tem était fait' : c'fait qu'i' dit', i' ést r'venu, i' a r'pris sa form' naturelle. — Ah ! b'en, 'a dit, ça m'surprend, mecieu' ! Mé', c'st'égal ! 'A dit, dans c'cas-lâ, 'a dit, vous allez touhours 'nir' ouèr eul' beurr' qu'on a faite avec vot' lett' [lait] ! Ç'fait qu'all' l'emmenè 'ouèr enn' tinett' de beurr' de cinquant' liv's qu'alle avait d'fait' ; all' l'avait salé... « Asteur, 'a dit, la bell' géniss' que vous nous avez deunnée, c'printem, 'a dit, vous allez v'nir la voèr... »

[ Ils lui donnent génisse et beurre. Le voleur revient triomphant vers ses camarades. ]

## 23 – TOURS DE TI-JEAN AU ROI (LE JEU DE POKER)

Dans son pays, un roi s'était acquis une mauvaise réputation parmi ses sujets. Il donnait un emploi à tous ceux qui se présentaient ; il ne leur payait aucun salaire et refusait même de les nourrir. Les pauvres gens travaillaient pendant quelques jours, mais abandonnaient la tâche aussitôt que la faim les tirait trop et les rendait inaptes au travail exigé.

Il fallait surtout éviter la colère. Dans le contrat de travail, il était bel et bien stipulé que le premier qui se fâchait était soumis au châtiment suivant : on lui enlevait une lisière de peau de la largeur d'une courroie tout le long du dos. Le roi lui-même devait éviter de se fâcher, car il était également soumis à ce point du contrat.

Malgré les nombreux exemples du passé, Ti-Jean décida d'entrer au service du roi. Le premier jour, le roi l'envoya battre du blé. Ti-Jean se rendit donc à la grange remplie de blé et se mit à l'oeuvre. À cette époque on battait au fléau. Ti-Jean plaça sur l'aire quelques gerbes de blé et joua du fléau. Il s'aperçut bientôt que le blé était bien mûr et très sec ; la tâche du battage en était simplifiée. Les grains de blé se libéraient facilement des épis et s'accumulaient sur le parquet de l'aire.

Comme Ti-Jean n'avait pas déjeuné, la faim ne tarda pas à lui tenailler l'estomac. Tout à coup, un individu se présenta devant l'employé du roi : « Que fais-tu là, jeune homme ?

– Je bats du blé.

– Est-ce le blé du roi ?

– Oui !

– Me serait-il possible d'acheter quelques sacs de ce blé ?

– On n'en a pas encore vendu, mais je suis prêt à vous en vendre.

– Le roi vous l'a-t-il permis ?

– Je n'ai aucune permission à demander au roi, dans ce domaine. Tout ce que j'ai ici est à vendre.

— Dans ce cas, je suis disposé à l'acheter. Combien en as-tu de battu ?

— Une dizaine de minots !

— Combien pour un minot ?

— Une piastre le minot !

— Ça me va ! J'achète tes dix minots ! »

L'acheteur paie le blé et le charge dans sa voiture. Ti-Jean court au village pour se payer un bon repas.

Dans l'après-midi, le roi vint faire son tour d'inspection : « C'est curieux, dit-il, tu bats mon blé depuis plusieurs heures, je vois un gros tas de paille, mais presque pas de blé au milieu de l'aire !

— C'est bien simple, dit Ti-Jean ; quand on ne mange pas on n'a pas beaucoup d'énergie ! Je continue à battre, mais de plus en plus lentement. Il faut tout de même que je conserve assez de forces pour me tenir debout et manier le fléau !

— Dans ce cas, comment se fait-il que tu aies amassé un si gros tas de paille ?

— Vous n'avez qu'à examiner la paille. Le blé s'égrène bien et vous ne trouverez pas un grain de blé dans les épis battus.

— Quoi qu'il en soit, demain, tu iras dans la grange où se trouve mon avoine, et battras de l'avoine. »

Le lendemain, Ti-Jean se rendit directement à la grange remplie d'avoine et commença à manier le fléau comme la veille dans la grange à blé. De nouveau, pendant qu'il battait, un homme se présenta à lui : « Je vous ai entendu battre, du dehors. C'est l'avoine du roi que vous battez ?

— Oui, c'est l'avoine du roi.

— Est-ce que je pourrais acheter de cette avoine ?

— Assurément ! Toute cette avoine est à vendre. J'en ai actuellement une vingtaine de minots.

— Combien la vendez-vous, le minot ?

— Cinquante sous ! »

L'acheteur paya Ti-Jean et s'enfuit avec l'avoine, pendant que Ti-Jean courait au village se payer un autre bon repas à même la somme d'argent qu'il venait de toucher. En revenant à la grange, il se disait à lui-même que son emploi lui rapportait au moins un bon repas chaque jour !

À la fin de l'après-midi, le roi fit sa tournée d'inspection. Il constata qu'il y avait à peine sept ou huit minots d'avoine au milieu de l'aire.

« Je ne perds pas une minute de mon temps, et je travaille avec beaucoup d'application. Voyez l'immense tas de paille que j'ai accumulé au cours de la journée. Examinez-la avec soin. Vous n'y trouverez pas un grain d'avoine.

— C'est vrai qu'elle me paraît bien égrenée. Comme se fait-il qu'il en soit sorti si peu d'avoine ? Pour moi, ce qui compte, c'est l'avoine que je vois au milieu de l'aire.

— Je vous comprends. Mais il ne faut tout de même pas vous attendre à ce que je puisse vous faire des tas d'avoine !

— Dans ce cas, il faudra que je te confie un autre genre de travail. »

Quand arriva le jour suivant, le roi envoya Ti-Jean garder un troupeau de cinq cents cochons.

« Il faudra les surveiller avec le plus grand soin. Là où je t'envoie avec le troupeau de cochons, il y a un grand marais. Il faut éviter à tout prix que les cochons s'approchent de ce marais. Si un cochon s'y embourbe, il faut le considérer comme perdu à jamais. »

Ti-Jean partit, bien décidé de suivre toutes les recommandations de son patron. Il conduisit son troupeau de cochons vers le champ qu'on lui avait indiqué et le surveilla attentivement.

Après quelques heures, un commerçant passe par là et demande à Ti-Jean : « Est-ce que ces cochons-là seraient à vendre ? »

— Oui, tout ça est à vendre !

— Moi, je suis prêt à les acheter. Combien demandez-vous ?

— Je demande cinq piastres par cochon, qu'il soit petit ou gros.

— À ce prix-là, je les prends tous. Je vais aller chercher des voitures pour les emporter.

— Avant d'aller chercher vos voitures, il faut que vous acceptiez une condition.

— Laquelle ?

— Il faut me promettre de me laisser la queue et les deux oreilles de chaque cochon.

— C'est promis ! »

À mesure qu'on attrapait un cochon pour le monter dans une voiture, on avait soin de lui couper les oreilles et la queue que Ti-Jean s'était réservées. Le commerçant paya le prix convenu et partit avec les cochons. De son côté, Ti-Jean prit les queues et les oreilles des bêtes et alla les planter dans le borbier. Il les disposa de façon à faire croire au roi que les cochons s'étaient enlisés dans les marais et que la queue et les oreilles étaient les seules parties de l'animal qui avaient réussi à émerger du marécage.

Comme de coutume, le roi arriva pour sa tournée d'inspection. Il s'aperçut que Ti-Jean était tout seul au milieu du champ.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? »

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Je t'ai envoyé garder mes cochons. Où sont-ils ?

— Vos cochons ? Ils sont là devant vous, enfoncés dans le borbier. On voit encore les oreilles et le bout de la queue qui dépassent.

— Il faut pas les laisser s'enfoncer davantage. Je vais aller les sortir moi-même. »

Il s'avance rapidement dans le marais. Au moment où il allait mettre la main sur la première queue de cochon, il enfonce dans le borbier jusqu'à la ceinture.

Après avoir fait de vains efforts pour se libérer, le roi dit à Ti-Jean : « Retourne au château et rapporte-moi bien vite mes bottes de sept-lieues-le-pas. »

— Ce ne sera pas long », répondit Ti-Jean.

Ti-Jean se rend directement auprès de la reine.

« Je viens de la part du roi, dit-il. Je crois bien que vous n'accepterez pas très bien ce que j'ai à vous dire. Le roi veut qu'à l'avenir je couche entre vous et la princesse.

— Ça n'a aucun bon sens ; je n'arrive pas à le croire !

— Que vous le croyiez ou non, c'est bien ce qu'il a commandé. D'ailleurs, vous pourrez l'entendre lui-même. Suivez-moi. »

Il emmène la reine au bout d'un balcon, qui longeait l'extérieur du château et se met à crier au roi : « C'est bien « entre les deux » que vous avez dit ? »

— Oui, répondit le roi. Entre les deux, et tout de suite. Ça presse. »

La reine ne comprenait rien à toute cette histoire. Mais le roi avait tellement insisté qu'elle jugea plus prudent de se conformer à ses ordres. Elle permit à Ti-Jean de s'installer au beau milieu du lit, pendant que la reine et la princesse venaient se coucher de chaque côté de lui.

Voyant que Ti-Jean ne revenait pas du château, le roi redoubla d'efforts pour sortir du marais où il était enfoncé. Il se retira finalement du borbier et s'empressa de retourner au château où l'attendait la plus grande surprise de sa vie. Il fit une colère indescriptible. Ti-Jean n'attendait que ce moment-là.

« Pardon, Sire mon roi ! Est-ce que vous seriez en colère, par hasard ? Auriez-vous oublié la clause du contrat ? Le premier qui se met en colère se fait enlever une lisière de peau depuis le cou jusqu'à . . . »

Aussitôt le roi redevint maître de lui-même et répondit doucement : « Non, je ne suis pas du tout fâché, mais je suis terriblement indigné. Je t'ordonne de sortir

immédiatement de ce lit. D'abord, tu es responsable de la perte de tous mes cochons. Et comble de tout, tu viens m'insulter personnellement en prenant ma place dans le lit de la reine. C'est intolérable ! Après toute cette aventure, je crois que j'ai besoin de distraction pour me calmer. Je vais aller rendre visite à un roi du voisinage. Je t'emmène avec moi. Occupe-toi de l'attelage et du carrosse. Nous partirons aussitôt que tout sera prêt. Mais n'oublie pas ; chez le roi voisin, il faudra observer la même règle qu'ici : ne pas manger du tout !

— À vos ordres, Sire ! »

Le roi part, conduit par Ti-Jean qui servait de cocher. La distance n'était pas très considérable et le roi fut bientôt arrivé chez son ami, le roi voisin. Il descendit de son carrosse et Ti-Jean se rendit aux écuries où on l'aida à dételer ses chevaux.

Ti-Jean n'avait pas mangé de la journée. Il était bien affamé. En quittant les écuries, il se dirigea vers le château et se faufila aussitôt dans la cuisine, où il se présenta devant la cuisinière, une très jolie fille. Il lui expliqua qu'il venait d'arriver avec le roi du pays voisin : « C'est moi qui suis son cocher dit-il. Malheureusement, depuis que je suis à son emploi, je ne suis plus capable de manger.

— Je ne comprends pas. Est-ce que vous seriez malade ?

— Non. Cela fait partie du contrat. Le roi défend à ses serviteurs de manger au château, de sorte qu'on crève de faim. Quand nous sommes partis pour venir ici, il m'a expressément défendu de manger, même ici.

— N'ayez aucune inquiétude. Je me charge de régler votre problème sans que le roi ne s'en aperçoive. Ne craignez rien. Je vais m'occuper de vous et vous pourrez manger à votre aise tant qu'il vous plaira. »

Pendant que la belle cuisinière faisait cuire les aliments et lui apportait les plats, Ti-Jean suivait les démarches de la servante et son admiration pour elle grandissait sans cesse.

« Voulez-vous que je vous dise une chose ? dit-il, pour engager la conversation.

— Je ne vous empêche pas de parler, lui répondit-elle.

— Voici ce que j'ai à dire. Vous êtes tellement jolie que mon roi ne pourra pas s'empêcher de vous demander de l'accompagner, cette nuit.

— C'est ridicule. Vous voulez vous moquer de moi. Même si c'était vrai, je refuse systématiquement !

— Au contraire, je suis très sérieux. Pour obtenir votre consentement, il va vous offrir une grosse somme d'argent. Quant à moi, je vous conseille de dire oui. Mais vous aurez soin de lui faire accepter deux conditions. D'abord, exigez que vous soyez payée d'avance, ensuite, que je passe la nuit couché au pied du lit. Pour le reste, je m'en charge et vous verrez qu'il ne vous arrivera rien de désagréable. »

Pendant ce temps, la servante avait fini de préparer le repas du roi et avait commencé à le servir dans la salle réservée aux visiteurs. Elle allait et venait, apportant les plats les uns après les autres. Le roi, qui la voyait circuler autour de lui, ne pouvait s'empêcher de l'observer : sa démarche, son maintien, ses belles manières et le plus joli visage qu'on puisse imaginer. Il arriva ce que Ti-Jean avait prévu.

« Je vous trouve bien jolie, mademoiselle. Que diriez-vous si je vous invitais à passer la nuit avec moi ? »

— J'exigerais une somme d'argent tellement considérable que vous ne seriez pas assez riche pour me l'offrir.

— Dans ce cas, que diriez-vous si je vous offrais trois mille écus d'or ?

— C'est une somme considérable ! Mais je serais prête à l'accepter si j'étais sûre que vous êtes en mesure de me la donner. C'est pourquoi j'exige d'être payée à l'avance. » Le vieux roi était tellement aveuglé par sa passion qu'il s'empressa de compter les trois mille écus d'or et les remit immédiatement à la jolie servante.

Quand vint l'heure du coucher, la jolie fille fit connaître au roi la deuxième condition qui lui avait été suggérée par Ti-Jean.

« J'ai encore une faveur à vous demander, dit-elle au roi avant d'entrer dans la chambre. Je tiens à ce que Ti-Jean vienne passer la nuit au pied de notre lit. »

— Ça ne me plaît pas du tout. Je sens que cela va me causer de nouveaux ennuis. Je suis sûr que j'aurai à m'en repentir. C'est pourquoi je suis obligé de vous refuser cette faveur.

— C'est à prendre ou à laisser. Si vous refusez, moi aussi, je refuse d'aller plus loin dans cette aventure. Vous êtes libre de décider. »

Le roi accorda enfin cette nouvelle faveur à la servante et Ti-Jean fut invité à venir passer la nuit au pied du lit. Ti-Jean feignit de s'endormir profondément. Mais il eut soin de rester bien éveillé et d'analyser avec soin le moindre son qui provenait du lit. Bientôt, il s'imagina que le roi tentait de se rapprocher de la belle cuisinière. Aussitôt, Ti-Jean se leva et se rendit à la tête du lit : « Pardon, monsieur le Roi, dit-il. Est-ce le temps de commencer à se préparer pour partir ? »

— Non, répondit le roi. Va te coucher et dors. Et surtout, ne viens plus me déranger ! »

Ti-Jean retourne au pied du lit ; mais, après quelques minutes, il se lève de nouveau et vient se planter à la tête du lit pour demander au roi : « Est-ce qu'on va partir bientôt ? Je voudrais bien le savoir afin que tout soit prêt pour le départ. »

Ti-Jean répéta cette tactique trois ou quatre fois. Exaspéré, le roi se décida de lui répondre : « Oui, nous allons partir immédiatement. Va atteler les chevaux et reviens ici immédiatement avec le carrosse. » Ce fut vite fait. Le roi sauta dans le

carrosse sans prendre le temps de s'habiller. Quand il arriva dans son propre château, le roi s'aperçut qu'il n'avait pour tout vêtement que ses caleçons. Quand sa femme le vit entrer au château ainsi dépouillé de ses habits, elle lui demanda : « Dites-moi donc ce qui a bien pu se passer au château voisin ? Vous rendez-vous compte qu'il vous reste à peine des caleçons pour vous couvrir ? »

— Hélas ! Je ne le sais que trop bien. J'ai passé une partie de la nuit à jouer au Poker avec mon ami, le roi voisin. Pendant que je me concentrais sur mon jeu de cartes, Ti-Jean en profitait pour dire à l'autre roi tout ce que j'avais dans mon jeu. C'est ainsi que j'ai perdu tout ce que j'avais, même mes habits, y compris mes culottes. Il faut absolument que je me débarrasse de ce Ti-Jean.

— Tu as bien raison, mon mari. Il y a longtemps que je t'ai dit de le congédier. Il n'est bon qu'à jouer de mauvais tours et on se laisse prendre chaque fois à son jeu. »

C'était le moment depuis longtemps attendu par Ti-Jean. Il demanda alors au roi :

« Êtes-vous choqué ? »

— Oui, je suis choqué bien dur ! Et avec raison ! »

Ti-Jean sortit un grand couteau dont la lame était bien aiguisée et se mit à tailler dans la peau du roi une lisière qui s'étendait du cou au fessier.

Le roi eut beau gémir, se lamenter et crier de douleur, Ti-Jean continua à se tailler dans la peau du roi une belle lanière qu'il emporta avec lui.

« C'est mon paiement ! » dit-il en quittant le roi. Et Ti-Jean s'enfuit sans se laisser impressionner par les cris de douleur du roi.

## TOURS DE TI-JEAN AU ROI (LE JEU DE POKER)

*Raconté, le 14 novembre 1964, à Lavigne, Ontario, par Téléphore Courchesne (67 ans), qui l'avait appris dans les chantiers vers 1937.*

*Enregistrement no 1737. Conte-type 1000, 1002 (avoine vendue), 1004 A (queues et oreilles de cochons), 1563 (couche avec la reine).*

C'est bon d'vous dir' qu'c'était in roi, p'i' i' s'engageait dès homm's pour fair' son ouvrage, et p'i' i' voulait pas... [payer] à condition que... i' fallait pas qu'is mang'nt.

C'fait qu'enn' bonn' journée, touhous, que ça en fesait plusieurs qu'i' r'pâs-sait : quant' la faim lés prenait trop for', eh b'en ! i's s'en allè'. Et puis... mé', i' avaient dans leu' marché : le premier qui s'fâchait, l'autr' gu'i' pleumè' in courroie à partir du cou jusqu'au trent'-sou<sup>1</sup>. Et pui', i' s'en allè' avec. Follait que le roi faisè' attention p'pâs s'fâcher, et p'is, Ti-Jean non plus !

Enn' bonn' journée, i' engag' Ti-Jean. C'fait qu'la promièr' journée, i' d'mande au roi, i' dit : « Que c'est que j'm'en vas faire aujourd'hui ? — Ah ! b'en le roi i' dit, j'ai pas mal de blé à batt', lâ ; i' dit, vâ dans c'tte grang'-lâ, lâ, p'i' i' di' — i' battè' au fl'au, dans c'temps-lâ — i' dit, vâ batt' du blé, lâ ! »

C'fait qu'i' â parti ; i' avait pas déjeuné ; son marché, follait pas qu'i' mang' ! C'fait qu'i' commence à batt'e au fl'au. Le blé s'égrenait b'en, assez b'en. C'faisé' enne escouss<sup>2</sup> qu'i' battait, p'is la faim l'tortillait...

Tout d'in cou' [coup], i' arrive in homm... « Ecou' don, i' a dit, vous battez du blé ? — I' di', oué ! — Le blé du roi ? — Oué ! — 'Cou'don, i' dit, ça s'rait pâ' à vend' c'te blé-lâ, dés fois ? — B'en, i' dit, j'me su's pâ' informé, mé', i' dit j'peux b'en l'vend' ! — Ouè ! Mé', i' dit, le roi vous a-t-i' deunné l'p'armis de l'vend' ? — Ah ! i' a pas besoin d'p'armi', i' dit, çâ c'est tout' pour vend', çâ c'te... — B'en, i' dit, dans c'cas-lâ, i' dit, j'm'as 'nn ach'ter ! N'av'-vous pas mal de battu ? — J'enn' dizain' de minôts ! — B'en, i' a dit, j'm'en vas lés prend'. Comment c'vous d'man-

1. *Sous (trente)* : Anus.

2. *Secousse* : Espace de temps, période.

dez le minott' ? — Enn' piass' eul minott' ! — B'en, c'est correck' ! I' a dit, j'm'en vas lés ach'ter les dix minôts. J'vâs lés ach'ter. . . »

C'fait qu'lâ, i' gu'i â deunné dix piass's, p'i' i' â parti avec le blé ; i' avait sa voétur'. lâ. . . Mé', lui, i' perd pas d'tem, i' s'en vâ tu' suite au villag', p'i' i' s'en vâ s'ach'ter d'quoi manger.

Dans l'après-midi, le roi arriv' : « 'Cou' don, i' dit, ça fè' enne escouss' que tu bats, lâ, p'i' i' dit, t'âs pâs grand blé d'battu ! — Ah b'en ! non ; i' dit, vous savé', i' dit, quand on mang' pas, lâ, on n'est pâs b'en fort. C'fait qu'i' dit, j'bâts. . . euj bâts l'blé b'en tranquill'men, i' dit, faut, pour sout'nir, vous savez. . . — B'en, i' dit, j'trouv' qu'tas pas mal de paill' pour le grain qu'tâ ! — Eurgârdéz si i' ést assez b'en égrené. » Ça fait qu'le roi r'gârde. . . Eh b'en ! l'blé, i' trouvait pas d'épi qu'é-tait pâ' égrené. « Mé', i' m'â l'air à b'en s'égrener ! Mé'. . . En tout câs. — B'en, i' dit, d'main, i' dit, tu battras d'l'aouenn', t'sé, dans l'autr' grang', lâ, c'est l'aouenn' que y â lâ. Demain, tu battras d'l'aouenn'. . . ! »

C'fait que l'lend'main, Ti-Jean a pas d'mandé quoi faire ; i' gu'i avait di'. . . I' s'en vâ batt' d'l'aouenn'. Tout d'in cou', i' arrive in homme, I' l'attendait batt'. I' dit : « Vous battez l'aouenn' du roi ? — I' di', oué ! — Oué, b'en, i' dit, ça s'rait-i' pour vend' câ ? — Ah ! . . . Ti-Jean dit, c'est tout' pour vend' câ, c'tte avouenn'-lâ. — Comment c'que vous d'mandez l'minott' ? J'm'âs 'nn ach'ter, moé ! I' 'n avé' enn' vingtaine de minôts d'avoenn'. . . 'Nn avait pas mal de battu. « Comment c'que vous d'mandez, l'minotte' ? — I' gu'i' a dit, cinquant' cenn's le minotte ! » Eh b'en ! Ça gu'i' faisé' encor' dix piass's ! Le gârs l'a payé, p'is lui, i' s'est en-allé à la ville ; i' a été prendre in bon r'pâ'. I' s'en r'venu. « Lâ, i' dit, ça m'fait te'hours b'en in r'pâs par jour. . . ! »

Le roi arriv', le soèr, i' gu'i restait sept huit minots d'battus : « 'Cou' don, i' di', à la fin du compte, i' dit, m'âs t'payer pour eurguien ! Tu fais quésiment pas d'ou-vrag'. — B'en, écouté' ; i' dit, r'gârdéz lâ-bâ', i' di', 'a ést-i' battue ou b'en si 'a ést pâs battue ? » Eul vieux roi r'gâr' la paille. I' di' : « 'A m'â l'air à êt' b'en égrenée. — Mé', oui, mé, i' dit, t'âs quésiment pâs d'avoenn' de battue ; mé', i' dit, c'est câ qui compte ! — B'en oui, mé', i' dit, j'su's pâs capab' d'en fair' d'l'avoenn', moé. . . — B'en, dans tou' 'és câs, demain, i' dit, j'te deunn'rai d'autre ouvrage.

Ça fait que l'lend'main matin, i' dit : « Que c'que m'en vas faire aujourd'hui ? — Aujourd'hui, i' dit, tu vâ' envoyer lés cinq cents cochons qu'on l'â, lâ, tu vas lés envoyer par lâ, lâ ! P'i'. i' dit, tu vâs lés guetter, tout' la journée, pour pas qu'i's gu'y alle', i' dit, dans l'trou d'bouètt<sup>3</sup> que gu'y â lâ, parc'que lâ, c'est in vrai ventr' de boeuf, p'i', i' dit, tu vâ' 'és guetter, lâ ! — Correck', mecieu' le roi ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ lâ, lâch' lés cochons là-d'dans ; p'is lui, i' guettè' 'és cochons. Tout d'in cou', i' pâsse in commarçan. I' di', écoutez don, i' dit : Cés cochons-lâ, ça s'rait-i' à vendr', dés foi' ? — Ah ! Ti-Jean di', oui, c'est à vendr' ! — Tout' ? — Ah ! tout' ! Ah b'en ! l'commarçan, i' dit, j'm'âs lés ach'ter ! Comment

3. Bouette : Boue, vase.

c'que vous d'mandez ? — Cinq piass's du cochon, lés gros, les p'tits, tout', cinq piass's du cochon ! — B'en, i' a dit, m'âs lés prendr' ; j'm'â' aller m'charcher dés voétur's, par 'zamp'. » I' vâ s'charcher dés voétur's, mé', i' di', écoutez... Ti-Jean di' : « Ecoutez ! J'ré sarv' les areill's p'is lés queues. Çâ, i' dit, j'lés ré sarve ! — Ah ! l'commarçant dit, c'est correck' ! » C'fait qu'à mesur' qu'i' po'gnè' in cochon p'is qu'i' l'rentrait dan 'a voétur', i' gu'i coupait l's areill's p'i' 'a queue, p'i' i' mettait çâ lâ. Quant' i' on eu tout' chargé lés cochons, l'commarçant, lâ, a payé sés cochons, p'i' après çâ, lui, i' s'en vâ dans l'bourbier, p'i' i' plant' les queues p'is l's areille', à peu près distancées comm' c'est su' l'dos d'in cochon.

Tout d'in coup, le roi, i' pâsse ; i' s'en vâ 'ouèr comment, c'qu'i' s'arrangè' avec lés cochons. « 'Cou' don, i' a dit, que c'c'est qu'tu fè' éci'tt' ? — Ah b'en ! que c'c'est voulez-vous que j'fass' ? — B'en oui, mé', i' dit, de où c'que lés cochons ? — Lés cochon, i' dit, vos cochon, i' di', i's sont tout's rendus dans l'bourbier, lâ. I' dit, r'gârdé' ! On voé' encôr' lés areill's p'is l'bout d'la queue... — Ah b'en ! le roi i' dit, j'm'en vâ' aller l's arracher, moé ! » Çâ fait qu'i' â parti. I' arrive, i' po'gne enn' queue... B'en, en essayan à tirer su' c'tte queue-lâ... H... u... m ! I' cal' jus'qu'à la ceintur'. Ti-Jean le r'gârdè'... I' dit, vâ au château, vâ charcher mes deux bott's de sè' l'guieues [ sept lieues ] — C'est correck' ! »

Ti-Jean r'vire, i' pârt, p'i' i' s'en vâ au château ; i' dit : « Çâ s'râ p't-êtr' pas b'en agréable, i' di' à la reine, çâ s'râ p't-êtr' pas b'en agréable, mé' i' dit, le roi m'envoueill' me couché' entr' vous deuss's, vous p'is la princess'... — B'en, voignon ! 'A di', 'ouèr si çâ du bon sens, çâ ! — B'en, bon sen ou pas d'bon sen, i' dit, c'est çâ qu'i' m'â dit ; v's allez voèr, v'né' avec moé ! » Il l'emmène au bout d'la gal'rie, p'i' i' crie : « Entr' lés deuss's ? — I' di', oui, entr' les deuss's, p'is tu' suite ! — Ah b'en ! la reine a dit, faut ben ! » Çâ fait qu'ça couch' tout's lés troâs : Ti-Jean en plein milguieu, p'is lés deux autr', eunn' chaqu' bor' ! I' était lâ.

Le roi ést v'nu à bout d's'arracher de d'lâ... I' pârt, p'i' i' arrive au château, p'is quant' il l'a aparçu, lâ, i' rentr' dan 'n colèr'... « Ecoutez don, mecieu' le roi, êt's-vous choqué ? » Le roi, i' s'ést rapp'lé du marché qu'i' y avait d'fait' : « Non, i' dit, j'su's pâs choqué, mé', i' dit, j'su's t-indigné, par examp' ! Sors de d'lâ ! » Çâ fait qu'i' â sorti de d'lâ. « Ah b'en ! i' dit, j'perds tout's més cochons ; par dessus l'marché, i' dit, c'tte insult' qu'i' fè' avec la rein' p'is la princess', lâ ! Çâ, i' dit, çâ pâs d'allur' ! »

En tou' câs... Bon, b'en, i' di' : « Asteur, dans c'câs-lâ, i' dit, pour me ram'ner l'cœur, i' dit, j'm'en vâ' aller m'prom'ner su' le roi voésin. I' dit, tu vâs v'nir avec moé ! — Ah ! c'est correck' ! — I' dit, vâ att'ler, lâ, la tim' [ team ]<sup>4</sup> de jouaux, p'i' i' di', on vâ s'en aller su' le roi voésin. On vâ 'ller s'prom'ner ! Mé', i' dit, j't'avartis, pâs d'mangeag' su' le roi voésin, pas pluss' qu'écitt' ! — C'est correck', mecieu' le roi ! »

I' embarqu', p'is c'était Ti-Jean qu'était l'cocher, qu'était l'chârqüé', en avant, lâ, p'i' i' m'nait. Quant' i' a été rendu su' le roi voésin, b'en, le roi â débarqué p'is

4. *Team* (angl.) : Attelage, paire de chevaux.

l'gâ à 'té détlé', avec l'homm' d'écurie p'is d'l'autre roi. Te'hours, qu'i' s'gliss' dans l'château, p'i' i'y avait la sarvant', là, enn' b'en bell' fille. I' di' à 'a sarvante, i' di' : « Imaginez-vou', i' dit, c'est moé, i' dit, qu'est l'homm' du roi ! — 'A di', oui ? — Oui ! P'i', i' dit, j'me su's t-engagé, p'i' i' dit, j'su's pas capab' de manger ! — Pourquoi, 'a di', êt's-vous malad' ? — Non ! dans notr' marché, i' di', i' veut pàs m'nourrir ; c'fait qu'i' dit, j'creuv' de faim, p'i' i' m'â b'en défendu d'pàs mangé', éctitte ! — Ah b'en ! 'a dit, j'm'â' arranger çâ, moé, 'a di', i' s'en aparcevra pâ' ! 'A dit, j'm'en vâ' arranger çâ. M'âs vous en deunné' à manger, mé', 'a di', i' s'en aparcevra pàs, craignez pàs ! — Ah ! i' dit, c'est correck' ! »

« P'i', i' dit, savez-vou' enn' chose ? — Oué ? Quoi c'est ? — Vous êt's b'en bell', vous savé', au point que le roi vâ vous d'mander d'couché' avec vous ! P'i', i' di', acceptez pour enn' gross' somm' d'argen. — Ah b'en ! 'a dit, pâ-en-tout' ! — Non, non ! I'y a pâ' à rire, i' vâ vous d'mander d'accepté', avec enn' gross' somm' d'argent. P'i', i' dit, fait's-vous payer tu' suit', là, en faisant votr' marché ; p'i', i' di', exigez que j'mè couche au pied du lit'. P'i', i' dit, vous allez voèr, i' dit, j'me vâ' arranger câ, moé ! — Ah ! . . . »

Te'hours. . . que la sarvante 'a s'prom'nè' avec lés plâts, p'i' 'a am'nait çâ, p'is pàsse' au râs le roi. Le roi i' dit : « Vous êt's don belle, i' dit, bell' sarvant', v's êt's don belle ! I' a dit, comment ça s'rait si j'vous d'mandais pour couché' avec vou', à soèr ? — Ah b'en ! 'a dit, pàs pour eurguien, te'hou' ! — Non ! non, i' dit, j'su's capab' d'payer ! M'âs vous deunné' enn' gross' somm' d'argent. . . M'âs vous deunner trois mille écus d'or, si vous voulez couché' avec moé ! — B'en, 'a dit, c'correck' ! Mé', 'a dit, v's allez m'payer tu' suit', par examp' ! — Ah ! oui ! »

Ça fait qu'le roi, comme i' était b'en riche, i' sort les trois mille écus d'or, et p'i' 'a peill'. Pis ça s'couche. 'A di' : « Écoute' ! 'A dit, c'est pàs tout' ! I' faut qu'Ti-Jean couche au pied d'not'lit' ! — Bon, b'en, i' dit, j'm'atten à que'qu'chos', là ! — B'en, j'm'atten à que'qu'chose. . . 'A dit, c'est à prendre ou à laisser ! Fait's comm' vous voudrez ! — B'en, i' dit, c'est correck' ! »

C'fait qu'Ti-Jean s'en vient s'couché' au pied du lit', mé', Ti-Jean dormait pàs. Tout d'in cou', i' attendait grouiller dans l'lit'. . . « Heill', mecieu' le roi ! — Quoi c'tu veux, toé ? — On va-t-i' s'en aller b'en vit' ? — Couch'-toé, toé, p'is dors ! Hein . . . ! P'is laiss'-moé tranquille ! — Ah ! c'correck' ! »

I' était pâ' aussitôt r'placé, là, su' son or'guié, [ oreiller ], i' se r'levait : « Heill', mecieu' le roi ! On va-t-i' s'en aller b'en vit' ? — 'Cou'don ! » Te'hours, qu'la troisiem' fois qu'i' a fait' c'te jeu-lâ, le roi fait r'voler lés couvart's, p'is l'v'lâ d'bout', p'i' i' di' à Ti-Jean : « Vâ att'ler, qu'on s'en a'lle au plus vit' ! »

Ça fait qu'i' a parti p'i' i' â été att'lé' et p'is lés deux jouaux. . . P'is le roi arriv' p'i' i' embarqu' dans l'cârrosse, et p'i' i' été' assez choqué qu'i' a pas pris l'temps de. . . I' â embarqué dans l'cârross' habillé 'guien qu'en can'çons [ caleçons ]. P'i' i' pârt.

I' arrive à son château. La reine, 'a le r'gardait rentrer : « Mé', 'a dit, dis-moé que c'que c'est qui t'â arrivé ? 'A dit, r'gâr'-moé don ça, 'a dit, t'és 'guien qu'en

cançons ! — B'en, i' di', imagin'-toé, i' dit, mon beau fou, lâ, mon beau Jean, lâ... i' dit, j'ètè' après joué' au Pöker, lâ, p'i' i' di', i' â tout dit mon jeu, c'fait qu'i' a m'â tout fait pard', minm' més culott's ! C'fait qu'i' dit, lâ, i' a dit, j'm'en vâs l'envoyé' ! — 'A dit, v'lâ longtemps que j't'eul dit d'l'envoyer c'te gârs-lâ ! I' ést b'en qu'trop fin pour toé ! »

Mé'... tout l'temps, Ti-Jean, i' di' : « Et's-vous choqué, lâ, mecieu le roi ? — Oui, i' dit, j'su's choqué, lâ ! — C'correck' ! »

I' sort son couteau d'sa poche, in grand couteau à r'ssort, p'i' i' gu'i gaffe enn' courroie partir du cou, p'i' i' gu'i â emm'né' çâ jusqu'au trent'-sous, lâ... « Bon ! b'en, i' di', asteur, i' di' au roi, c'ést mon peill'ment, çâ ! » I' â parti avec. Le roi, en criguiant, v'savez b'en... C'ést tout !

## 24 – POIL-ET-PLUME

Il y avait une fois un homme et une femme qui demeuraient à la campagne depuis plusieurs années ; ils n'avaient pas d'enfants. Un jour, la vieille suggéra à son vieux : « Si tu le voulais, on prierait le bon Dieu pour qu'il nous donne des enfants ».

Un an s'écoule et le bon Dieu leur accorde un petit garçon mais son corps était couvert de poils et de plumes. Le père et la mère en furent bien peïnés ; ils l'emmenent toutefois chez le curé de la paroisse pour le faire baptiser. Comme les parents ignoraient encore son nom, monsieur le Curé proposa de le nommer Poil-et-Plume.

Le temps passe vite dans un conte, Poil-et-Plume est en âge d'aller à l'école. Encore enfant, il tyrannisait tous les petits garçons de l'école en leur distribuant des taloches sur les oreilles. Une bonne journée, l'institutrice lui dit : « Écoute, mon Poil-et-Plume ! Si tu ne peux faire mieux, tu devras rester chez toi ; nous ne sommes pas capables de te garder à l'école et de te laisser massacrer les enfants d'une façon si brutale. »

Quelque temps plus tard, Poil-et-Plume annonce à son père : « Je suis assez vieux maintenant pour gagner ma subsistance. Je suis fatigué de rester ici ; j'irai faire ma vie ailleurs ». Ensuite, il demande à sa mère d'empaqueter son linge et de raccommoder ses chaussons pour préparer son départ.

Le lendemain matin, au petit jour, Poil-et-Plume quitte le foyer paternel en souhaitant le bonjour à ses parents. Après avoir marché une partie de la journée, il arrive chez un colon. Il lui demande : « N'aurais-tu pas un peu d'ouvrage à me donner, je n'ai presque pas d'argent et si tu m'employais deux ou trois jours, ce travail me rapporterait quelques sous ».

Le colon l'examine et lui dit : « Tu es un peu jeune pour travailler ; je vais pourtant essayer tes capacités deux ou trois jours ; ensuite, je verrai quels sont tes talents et peut-être que je te garderai plus longtemps. »

Le colon lui présente une hache : « Après-midi, lui recommande-t-il, tu couperas du bois ». Poil-et-Plume se rend dans la forêt avec sa hache, cependant, il trouve que cet instrument n'est pas assez efficace. Il se munit donc d'un cable, il encercle un arpent carré de gros arbres, fait un noeud coulant, place le cable sur son

épaule et se met à tirer. Il traîne cet arpent de bois vert avec les branches et les racines jusqu'à la porte du bonhomme ; il lui dit : « Arrange-toi avec ce fagot ; moi, quand je coupe du bois, j'en coupe ! »

— Dans ce cas, demain matin, tu prendras soin des animaux.

— À vos ordres ! Demain, au soleil levant, je serai à l'étable pour m'occuper des bêtes. »

Le lendemain matin, Poil-et-Plume se rend soigner les bêtes à cornes. Certains boeufs plus paresseux que les autres, refusent de se ranger... À mesure que Poil-et-Plume constate l'indiscipline d'un boeuf, il lui applique un coup de poing entre les yeux et l'assomme sur-le-champ. De sa maison, le bonhomme entend le tapage qui parvient de l'étable.

Il s'y rend et aperçoit Poil-et-Plume aux prises avec les boeufs ; deux ou trois bêtes gisaient à terre, assommées. « Arrête, Poil-et-Plume, c'est assez ! Si tu n'es pas capable de faire du meilleur travail, je vais te congédier. Mais je puis t'accorder une autre chance. La grange est pleine de gerbes ; il va falloir que tu battes le grain au fléau. »

Dans l'après-midi, Poil-et-Plume étend un tas de gerbes sur l'aire de la grange. Le colon lui donne un fléau en lui recommandant de battre le grain avec cet outil. Par contre, Poil-et-Plume se dit en lui-même qu'il lui faudra un an pour battre le grain avec ce frêle instrument.

Il va se chercher un billot qu'il relie avec une chaîne à un manche fait d'un arbre ébranché, et il se met à l'oeuvre. Barbedign', barbedagn'... ! Au troisième coup du monstrueux fléau, la charpente de la grange s'ébranle, les entrails, les soliveaux, les chevrons du comble, tout s'effondre dans un tapage d'enfer.

Lorsque le bonhomme entend ce vacarme, il se dirige vers la grange et crie à son jeune employé : « J'en ai assez ! Il va falloir que tu partes.

— Comme il te plaira ! Si tu n'aimes pas ma technique, je te quitte, mais paie-moi avant mon départ ! »

L'habitant le rémunère, et de bonne heure, le matin, Poil-et-Plume quitte la ferme de son employeur. Il file son chemin tout en réfléchissant : une personne seule dans la forêt, pense-t-il, ce n'est pas très rassurant, privée qu'elle est de moyens de défense. Aussi, une fois dans un petit village, il se rend chez le forgeron de l'endroit et il lui demande : « Combien me demandez-vous pour me forger une canne de fer ? »

Poil-et-Plume lui dicte les dimensions de la canne qu'il désire ; de plus, il veut qu'elle soit surmontée d'un anneau également en fer. Le forgeron s'assure d'abord s'il a suffisamment de fer ; comme il lui en manque, il parcourt le village à la recherche du métal. Finalement, il en trouve assez chez les habitants de l'endroit.

Toute une semaine, il travaille à la fabrication de cette canne. Ensuite, Poil-et-Plume le paie et quitte les lieux, sa canne à la main, et se dirige vers la forêt par un petit chemin de chantier.

Après deux ou trois heures de marche, il aperçoit un individu qui tordait une épinette par son sommet. Il s'en approche et lui pose la question traditionnelle : « Que fais-tu là ? »

– Bien, je tords des épinettes.

– Comment t'appelles-tu ?

– Comme tu le constates, je tords des épinettes, donc, mon nom est Tord-Épinette. Et toi, quel est ton nom ?

– Moi, je me nomme Poil-et-Plume.

– Quel est le but de ton voyage ?

– Je cherche la peur.

– Bien, moi, également !

– Viens avec moi ! »

Tous les deux s'aventurent dans le sentier. Tout à coup, un grand bruit sonore attire leur attention. À mesure qu'ils avancent vers le son, plus celui-ci ressemble au tonnerre. Ils aperçoivent finalement un homme qui portait une montagne dans chacune de ses mains et il les reconnaît l'une contre l'autre. Ils s'approchent de l'individu, et Poil-et-Plume lui demande : « Que fais-tu là ? »

– Je roule les montagnes.

– Comment t'appelles-tu ?

– Bien, c'est évident ; je me nomme Roule-Montagne !

– Que cherches-tu ?

– Je cherche la peur.

– Viens avec nous ! C'est également la peur que nous cherchons ! »

Tous les trois s'engagent donc dans le sentier de la forêt et ils marchent ; le soir, à la tombée du soleil, ils arrivent fatigués à un misérable camp. Ils constatent que celui-ci est meublé d'un petit poêle et de deux mauvais lits ; ils décident d'y passer la nuit. Tord-Épinette trace le programme de la journée suivante : « Demain, je cuirai la soupe, tandis que Poil-et-Plume et toi, Roule-Montagne, vous irez à la chasse.

– Ça va ! »

Le lendemain, Poil-et-Plume et Roule-Montagne se lèvent et partent à la chasse tandis que Tord-Épinette fait sa soupe. Vers midi, au sommet où le potage commençait à stimuler l'appétit, tout à coup, le cuisinier entend des pas dans le

camp ; il se retourne et se trouve face à face avec une sorcière. Elle s'approche du chaudron et elle lui dit : « Bonjour, Tord-Épinette ! Tu as préparé de la soupe ? »

– Oui, mais elle n'est nullement pour ton nez.

– Prends garde à la façon dont tu me parles ; tu pourrais le regretter ! »

Elle s'avance auprès de la marmite ; Tord-Épinette s'y dirige en voulant protéger sa soupe. La petite bonne femme lui applique une claque sur le nez et le fait rouler sans vie en-dessous d'un banc.

Roule-Montagne et Poil-et-Plume rentrent, le soir, et découvrent leur ami, mort sous le banc. Roule-Montagne dit à Poil-et-Plume : « Un homme si fort ! Je ne puis m'imaginer ce qui a bien pu lui survenir ; demain, tu iras à la chasse et moi je cuirai le potage ! »

Le lendemain, Roule-Montagne commence à préparer sa soupe ; il tranche des oignons, y ajoute une perdrix, du sel et du poivre, tandis que Poil-et-Plume chasse le gibier. Vers midi, le repas est sur le point d'être cuit ; la petite sorcière surgit dans le camp ; elle dit : « Bonjour, Roule-Montagne ! Tu as fait de la soupe ? Elle sent bon ! »

– Oui, mais ce n'est pas pour toi.

– Ouais ! Fais attention, mon polisson, car je peux te montrer à vivre. »

Roule-Montagne s'avance vers elle pour la pousser dehors, mais elle s'esquive, et applique une tape sur la figure de Roule-Montagne, celui-ci tombe mort, la tête la première en-dessous du lit. Le soir, Poil-et-Plume arrive et il découvre son second camarade, tué dans le camp. « Je suis incapable d'imaginer pense-t-il, comment mes deux camarades sont morts ; deux gars d'une telle force ! Quel est le pouvoir étrange qui les aurait abattus ? Demain, je resterai et cuirai la soupe, et si je n'en mange pas, il y aura chahut dans la cabane. »

Le lendemain, comme de fait, Poil-et-Plume prépare le potage. Lorsque la marmite bout, la sorcière apparaît dans la cabane : « Bonjour, Poil-et-Plume ! Tu as préparé de la soupe ? »

– Oui, mais elle n'est pas pour toi. »

Sur-le-champ, il empoigne sa canne, qui se trouve près de la porte, et il lui en applique un coup sur la tête. Le choc est si fort que la petite sorcière enfonce dans le plancher jusqu'aux genoux.

Sur le parquet, gisait une sorte de petite bouteille contenant un liquide. La sorcière est écrasée mais avec un de ses doigts, elle réussit à s'emparer de la bouteille et à en renverser le contenu ; au contact de cette potion, elle redevient normale ; elle prend la porte et disparaît. Cependant, Poil-et-Plume la poursuit en brandissant sa canne ; ils courent ainsi dans le sentier jusqu'à deux grosses montagnes où, dans une caverne, la petite sorcière trouve refuge.

Poil-et-Plume retourne au camp, absorbé par une seule pensée : si la potion a eu de si heureux effets sur la sorcière en serait-il de même pour ses compagnons ? En arrivant, il saisit la petite bouteille et la passe sous le nez de ses camarades ; ils reprennent vie à l'instant.

Ensuite, tous les trois entament une discussion. Il y avait un roi dont une des filles était disparue depuis cinq ans. Nul ne connaissait le lieu où elle était. Poil-et-Plume dit à ses amis : « Il se pourrait bien qu'elle soit dans cette caverne-là ; nous irons voir ! »

Ils s'y rendent tous les trois près d'un immense trou. « Je vais sonder, dit Poil-et-Plume, la profondeur de ce gouffre ». Il lâche la canne dans le trou et huit jours s'écoulent avant qu'elle ne touche le fond. Les deux camarades du jeune géant sont d'accord que la princesse pourrait bien y être emprisonnée.

Ils se rendent chez le roi et ils lui racontent leur aventure. Le roi est tout heureux de les connaître ; il dit à Poil-et-Plume, le chef du groupe : « Si tu descends dans la caverne et que tu retrouves ma fille, la princesse, je te la donnerai en mariage ! »

Enchanté de l'aventure de Poil-et-Plume, le roi est désormais convaincu que sa belle princesse est gardée par des géants dans cette caverne même. Il fournit donc aux trois associés tous les équipements nécessaires : câbles, panier, instruments indispensables pour introduire des personnes dans le souterrain.

Poil-et-Plume, Tord-Épinette et Roule-Montagne arrivent à la caverne et y installent leur matériel. Roule-Montagne suggère à Poil-et-Plume : « Puisque tu est le plus fort de nous trois, tu embarqueras dans le panier et tu descendras le premier. Pendant ce temps, nous déroulerons le câble au fur et à mesure ; nous te procurons une petite cloche, et lorsque tu voudras arrêter ou remonter tu sonneras la cloche ».

Poil-et-Plume embarque donc dans le panier, et ses compagnons commencent à dérouler le câble ; plusieurs jours s'écoulent avant que Poil-et-Plume n'atteigne le fond. En y arrivant, il sonne la cloche pour annoncer son arrivée. Au fond de la caverne, il est pratiquement dans les ténèbres, il y a bien un peu de lumière qui lui vient de certaines fissures à travers les murs de pierre ; mais elle est si minime !

Il se met à marcher pour se rendre compte de ce qui se passe dans ce souterrain. Il aperçoit une petite lumière sur un pont. Au moment de le traverser, il croise un aide-fermier qui l'arrête et lui demande : « Ami, que cherches-tu ? »

— Dans un certain sens, je vais à l'aventure ; de plus, on a ouï dire qu'une princesse a été enlevée et le roi a l'impression qu'elle est cachée dans cette caverne, gardée par des géants.

— C'est exactement ce qui est survenu, mon cher ! Ce souterrain est régenté par deux gros géants. Il y a cinq ans environ que la belle princesse fut enlevée du château de son père ; depuis ce temps, les géants la tiennent prisonnière. »

Poil-et-Plume continue son enquête : « Bonhomme, dis-moi comment m'y prendre pour délivrer la belle princesse de sa captivité !

— Si tu suis mes indications, tu n'auras guère de difficulté à trouver l'endroit. La belle princesse est emprisonnée à un quart de mille d'ici, de l'autre côté du pont, à main droite. Là s'élève un château construit de pierre, ce n'est pas très éclairé mais on perçoit cependant de petites lumières. La princesse est surveillée par deux géants immenses ; un la garde le jour, l'autre la nuit. Il faudrait que tu entres en contact avec la belle princesse ; elle pourrait t'aider ; elle sera si fière de savoir que tu es envoyé par son père. Elle collaborera sûrement avec toi pour hâter sa délivrance.

« Sa chambre, située à l'arrière du château, n'est munie que d'une petite fenêtre ; un escalier de sauvetage passe en-dessous de cette fenêtre renforcée de barres de fer. Vas-y, frappe, et la belle princesse te parlera ; raconte-lui ton aventure et explique-lui la cause de ta présence.

— Je te remercie beaucoup, petit bonhomme, de t'être intéressé à mes soucis ; merci de tes bons renseignements ! »

Ensuite, il file son chemin. C'est la nuit. Il se rend à l'arrière du château et repère la petite fenêtre de la belle princesse. Il grimpe l'escalier de sauvetage et frappe à la croisée.

La belle princesse vint à la fenêtre et murmure quelques mots de surprise : « Mon cher monsieur, que cherchez-vous ? Fuyez, car ici, il y a des géants, et s'ils vous voient, ils vous étrangleront !

— Écoutez, belle princesse, je suis envoyé par votre père pour vous libérer de votre captivité, et j'ai besoin de votre aide pour y réussir.

— Mon cher monsieur, les géants se couchent dans la porte d'entrée sur la façade du château. Personne ne peut y pénétrer, et quiconque s'y risque est étranglé à son arrivée. Il est difficile d'espérer le succès ; cependant, voici ce que je peux tenter. Je tâcherai de leur créer des ennuis, lorsque vous reviendrez demain soir. À l'entrée du château, dans le portique se trouve une trappe qui conduit au sous-sol ; c'est le lieu où les géants cachent leur vin et leur trésor.

Cette trappe s'ouvre au moyen d'un anneau de fer ; le géant qui fera la garde cette nuit, y couche toujours les pieds sur la trappe. J'essaierai de lier les courroies de ses chaussures à cet anneau-là. Lorsque vous entrerez, il voudra s'élancer sur vous afin de vous attaquer ; il tombera à terre et votre chance sera belle de le tuer.

— Merci !

— Reviens à une heure du matin car il boit beaucoup et il ne s'endort jamais avant cette heure-là de la nuit ; ce temps est donc bien choisi si nous désirons le surprendre dans son sommeil, et de plus, il sera à demi-conscient. N'attendez pas qu'il vous ouvre la porte, mais foncez. La cloche sonnera et elle le réveillera. »

Poil-et-Plume part. Le lendemain à l'heure prévue, il arrive au château, frappe à la porte où le géant est couché. Au moment où il pénètre au château par la porte, la cloche sonne et tire le géant de son sommeil ; il s'écrie : « Misérable, que viens-tu faire ici ? Me déranger lorsque je dors ! Ver de terre, je t'écraserai ! » Il s'élance pour frapper Poil-et-Plume, mais les courroies de ses chaussures sont nouées à la porte de la cave, il tombe sur le parquet de la salle.

Poil-et-Plume s'empare d'une vieille épée qui était dans le passage — le petit bonhomme de la ferme lui avait conseillé de s'en emparer, que c'était la meilleure des épées — il profite de son avantage pour décapiter le géant étendu sur le pavé. Il soulève la trappe et laisse tomber le cadavre dans la cave.

Poil-et-Plume est très heureux du résultat de sa soirée, aussi heureux que la belle princesse. Il lui souhaite le bonsoir ; elle l'embrasse, il doit quitter l'endroit ; cependant, il fallait qu'il revienne un autre soir pour se débarrasser du deuxième géant.

Au moment de la séparation, la belle princesse dit à Poil-et-Plume : « Demain soir, je serai gardée par un autre géant ; il est beaucoup plus fort et plus coléreux que celui-ci. Il ne se couche pas près de la porte de la cave mais un peu plus loin. Je prendrai une chaise dans le château et lorsque vous entrerez, je ferai semblant de l'aider ; je lèverai la chaise et lorsqu'il s'élancera pour vous attaquer, je jetterai la chaise dans ses jambes de façon à le faire tomber.

— Très bien, merci ! Ce plan est plein de bon sens. »

Vers deux heures du matin, Poil-et-Plume survient, il frappe à la porte, ouvre, la cloche sonne, et le géant se réveille furieux. Il crie au visiteur : « Que viens-tu faire ici, à une heure pareille, effronté, mal élevé ? Ver de terre, je t'écraserai ! »

La belle princesse sort de sa chambre, elle empoigne une chaise en disant : « Qui ose ainsi vous déranger ? Je peux vous aider. » Elle lève la chaise, le géant enragé s'élance pour frapper Poil-et-Plume, elle en profite pour le faire trébucher au moyen de la chaise. Il tombe sur le parquet de l'entrée, et Poil-et-Plume, armé de son épée, lui tranche le cou.

Il culbute le cadavre dans la cave avec celui de son compagnon. La belle princesse est enchantée du résultat : à présent, elle est certaine de s'en retourner trouver ses parents qu'elle aime bien ; elle s'était tant ennuyée depuis qu'elle était dans ce souterrain !

Poil-et-Plume demande à la belle princesse : « Les géants ont-ils du vin dans la cave ? Si oui, il y aurait peut-être moyen d'en prendre une cruche et d'en boire un petit coup avant de partir.

— Descendez au sous-sol, à côté de l'escalier, il y a encore une douzaine de cruches de vin. »

Poil-et-Plume soutire donc une petite cruche de vin, il en avale un verre en compagnie de la belle princesse. Il l'embrasse avant de la quitter et lui fait ses re-

commandations : « Demain matin, vers huit heures, je reviendrai, préparez tous vos effets : valises, malles et bijoux. Nous transporterons le tout à l'orifice de la caverne puis nous irons chez votre père ».

La belle princesse ne peut croire à tant de bonheur. Le lendemain matin, Poil-et-Plume la rejoint et la conduit auprès de son panier dans l'intention d'effectuer l'ascension. Soudainement, il lui survient une idée au moment d'embarquer dans le panier avec la belle princesse. Il lui en fait part : « Mes compagnons sont en haut ; or, depuis quelque temps, je me suis aperçu qu'ils sont jaloux de moi. Il est possible qu'ils veuillent me trahir et qu'ils essaient de me faire du tort. Je vais les mettre à l'épreuve en déposant ma canne dans le panier plutôt que d'y embarquer, et ce, afin de connaître leurs intentions. »

Il place donc sa canne dans le panier, il sonne la cloche, Roule-Montagne et Tord-Épinette remontent graduellement le panier. Après une journée, lorsqu'ils croient qu'il est suffisamment élevé pour réussir à se débarrasser de Poil-et-Plume, ils coupent la corde et le panier tombe sur la pierre dans le fond du souterrain.

Poil-et-Plume dit à la belle princesse : « Nous sommes trahis. Je ne sais vraiment pas comment nous pourrions monter ; mes camarades m'ont joué un vilain tour, et ils ont sans doute quitté les lieux. Si nous tentons l'ascension, nous n'y arriverons pas, car le câble, une fois coupé, n'est plus assez long. »

Grande est la peine de Poil-et-Plume et de la belle princesse. Tout en cherchant à imaginer un moyen, ils marchent dans les passages remplis de ténèbres. Tout à coup, Poil-et-Plume heurte de son pied une petite boule ; il la ramasse et l'examine. Elle lui demande : « Petit maître, que souhaitez-vous ? »

— Tiens, tu parles, toi, petite boule ?

— Bien oui, ce ne sont pas toutes les petites boules qui s'expriment, mais moi, je parle !

— Comme vous le savez sans doute, j'ai été trahi par mes compagnons. J'ai délivré la princesse de sa prison ; à présent, je veux essayer de découvrir un moyen pour nous rendre en haut du puits et ensuite retourner au château du roi ».

Aussitôt dit, aussitôt fait ! « Gardez-moi dans votre main, allez-vous en au fond du puits, à l'endroit où vous devez monter avec la belle princesse ; prenez-la par la taille et formulez le vœu d'être rendu à la surface ».

Poil-et-Plume insère la petite boule au creux de la main, il saisit la princesse par la taille et il souhaite d'être à la surface. À l'instant même, ils se retrouvent au niveau du sol.

Roule-Montagne et Tord-Épinette, qui avaient trahi leur camarade, étaient disparus ; ils eurent honte de leur action. Sire le roi attendait avec anxiété le retour de Poil-et-Plume accompagné de sa belle princesse. Il avait envoyé un carrosse avec un cocher au haut de la caverne.

Le carrosse, tiré par une douzaine de chevaux, et le cocher mandaté par le roi, attendaient Poil-et-Plume et la belle princesse au moment où les deux héros atteignirent la surface de la terre. Ils montent dans le carrosse et se dirigent vers le château.

Dans la demeure royale, on avait préparé un plantureux festin, sur l'ordre du roi. Rien n'avait été négligé pour avoir ce qu'il y avait de mieux en nourriture : des rôtis d'agneau, de bœuf, une grande variété de boisson, enfin, tout un festin !

Poil-et-Plume et la belle princesse étaient les invités d'honneur. Non longtemps après l'heureux événement, Poil-et-Plume devait épouser la belle princesse, comme le roi le lui avait promis. La journée des noces fut merveilleuse. Le personnel du château avait organisé une noce comme on n'en avait pas encore vue à cette époque. Rien ne manquait : les vins de toutes les catégories, de la danse, de la musique et des divertissements les plus divers.

Et puis, moi, j'avais entendu dire, à travers les branches, que cette noce-là allait avoir un cachet tout spécial ; je me suis aventuré aux alentours du château dans l'espoir d'y être invité, mais j'ai été éloigné ; ils m'ont envoyé vous conter ce récit.

## POIL-ET-PLUME

Récit folklorique raconté le 12 mai 1967, à Warren, Ontario, par Marcel Fortin (29 ans), qui l'avait appris de son père Joseph (64 ans) qui, lui-même, l'avait appris de son père Edouard Fortin. M. Joseph Fortin termine ce récit.

Enregistrement no 3340. Conte-type 301 I (prières : né couvert de poil et de plume ; force) II b (pont) III (une seule princesse), IV, V a (boule magique), VI (marriage).

Il y avait un' foi', un homme et un' femm' qui demeurè' en campagn' depuis plusieurs année' ; ils n'avaient pàs d'enfants. La vieill' di' à son vieu' : « Si tu voulais, mon vieu', 'a di', on prierait l'bon Dieu pour qu'i' nous donn' dès enfants. »

Au bout d'un an, l'bon Dieu leur donna un beau p'tit garçon. Mé', son cor' [ corps ] était couvert de pouel' p'is d'plume'. Alors, le père et la mère étaient peïnés de voir çâ, ils s'emmenaient su' l'bon curé d'la paroèss' pour le fair' baptisé'. Et puis, comm' lés paren avaient pàs trouvé encor' de nom pour le p'tit garçon, mecieu' l'curé proposa de le nommer Pouel-et-Plume.

Et comm' le temps pàss' vit' dans un cont', Pouel-et-Plum' se voit déjà rendu à l'âg' d'allé' à l'école. Encore enfan, i' battait tout's lés p'tits garçons d'l'école, i' leu' donnait dès taloch's su' 'és areille'. Et p'i' enn' bonn' journée, la maîtresse 'a dit : « B'en écout', mon Pouel-et-Plum', lâ, si t'és pàs capab' fair' mieux qu'çâ, vâ f'ouèr [ falloir ] tu t'en r'tourn's chez vou'. On n' pàs capab' te gardé' à l'écol', ça pàs d'sens', çâ : batt' lés enfants d'minm', lâ, ça pàs d'sens' du tout. »

Quelque temps plus târd, Pouel-et-Plum' di' à son père, i' dit : « Moé j' su's rendu assez vieu' à c'tte heure, i' dit, j' m'en vâs gagner ma vie, j' tanné d'resté écott', p'is m'en vâs gagner ma vie ailleurs. » C'fait qu'i' di' à sa mère, i' dit : « M'man, i' dit, pact' [ paqueter ] mon ling', p'i' i' dit, racc'mod' més chaussons p'i', i' dit, moé, j'pârs demain matin ! »

Le lend'main matin, i' faisè' encor' chien-loup<sup>1</sup>. Pouel-et-Plume ést parti en disant bonjour à sés paren. Aprè' avouèr [ avoir ] marché eunn' partie d'la journée,

1. Chien et loup (entre) : À petit jour, le soir ou le matin.

i' arriv' su' in colon. I' di' : « Écoute, i' dit, t'a'rais pâ' in p'tit peu d'ouvrage i' di', à m'deunné'. I' dit, moé, i' dit, j'ai pâs b'en b'en d'argent su' moé, p'i' i' dit, si tu m'dennais deux t'oâs jours d'ouvrage, i' dit, ça m'frait que'qu's cenne' à gâgner. »

C'fait qu'le colon le r'garde, i' dit : « T'és t-in peu jeune i' dit pour travaillé' i' dit. » B'en encore, il le r'garde encore un' fois, b'en i' di' : « Écoute, i' dit, m'âs t'deunner deux t'oâs jours d'ouvrag', p'i', i' di', on voerà, après çâ, i' dit, quell' sort' d'ouvrag' tu vâ' êt' capab' de m'fair', p'is peut-êt'e, i' dit, j'pourrai t'garder plus longtemps. »

Fait que l'colon gu'i deunne enne hach', p'i' i' s'mè' à... i' di' : « Après-médi, tu vâ' aller couper du boâs. » Ça fait que Pouel-et-Plume i' s'rend dans l'boâ' a'ec c'tte hach'-là, lui, p'i' i' trouvait qu' ça allait pâ' assez vit' c'tte affair'-là, lui. I' vâ' charché' in cab'e et p'i' i' â ençarclé [ encercler ] in arpent carré et p'i' i' â faite in noeud dans c'te câb'-là, un' chaîne et p'i' y â mis l' câb' su' son épaul' p'i' i' â tiré un arpent carré d'boâs ver' [ vert ] a'ec lés branche' après p'i' 'és racine'. I' â tiré çâ en avant d'la port' p'i' i' â di' au bonhomme. I' di' : « Arrang'-toé a'ec çâ ! I' dit, moé quand j'coup' du boâs, j'coup' du boâs ! — B'en, i' di', ouè, b'en, i' dit, dans c'câs-lâ, i' dit, demain matin, i' dit, toé, i' dit, tu vâ' 'ller soégné' 'és animaux. — P'i' i' dit, c'ést b'en correck ! I' dit, d'main matin, i' dit, j'irai fair' çâ i' dit. Soleil levan, i' dit, j' s'rai à l'étab'e et p'is j'irai soégné' 'és animaux. »

L'lend'main matin, i' s'en vâ à l'étab'e... à l'écurie pour aller soégné' 'és vach' p'i' 'és boeuf'. I' 'n â dés boeuf' qui étaient pâs mal mule', i's voulaient pâs s'ranger... Quand qu'i' 'ouéyait pâs... quand qu'Pouel-et-Plume 'ouéyait [ voyait ] qu'i's s'rangeaient pâ', i' denné' un coup d'poin entour lés deux yeu'. I' assommaît l'boeuf. Le bonhomm' 'tait dans méson lui, p'i' i' attendait [ entendait ] çâ, lui. I' avè' in carnage<sup>2</sup> à l'étab'e.

I' s'en vâ à l'étab', p'i' i' aparçôé' Pouel-et-Plume. I' était pri' a'ec lés boeuf'. I' 'nn avè' assommé enn' coup'e. I' été' étendu' à terre. I' di' : « Écoute, i' di' whô !<sup>3</sup> i' dit. Là, i' dit, c'st assez, çâ. I' dit, si t'és pâs capab' travailler mieux qu'çâ, là, i' dit, ça march'râ pâ' avec moé ! B'en, i' dit, m'âs t'donné in aut' chance ; i' dit, j'ai du grain à batt' p'i', i' dit, vâ fo'èr [ falloir ] qu'tu batt's çâ au fl'au [ fléau ]. I' dit, dans grange, i' dit, tu commenc'râ après-médi. »

Ça fait qu' Pouel-et-Plum' s'en vâ dan après-médi, p'i' i' mè' in tâs d'grain dan 'a batt'rie<sup>4</sup> d'la grang'. Le colon gu'i deunne in fl'au p'i' i' dit : « Tu vâs batt' çâ. » Pouel-et-Plume, i' r'gârd' çâ c'te fl'au-lâ. I' di' en lui-minme, i' dit : « Çâ, ça vâ prend'e in an, i' di' à batt' çâ, c'te grain-lâ, i' di', avec enn' patente<sup>5</sup> d'la pareille. »

I' s'en vâ 'hors [ dehors ] p'i' i' s'en vâ charché' in billot, p'i' après çâ, i' s'en vâ coupé' in autre â'br' pour faire in manche et p'i' i' enchain' çâ, p'i' i' rent' dan 'a

2. *Carnage* : bruit, tapage, fracas.

3. *Whô* : cri pour arrêter les chevaux ; ici, cri pour arrêter Poil-et-Plume.

4. *Batterie* : Aire où l'on battait le grain.

5. *Patente* : instrument.

grang' batt'e au fl'au. P'is c'tait barbedign', barbedagn', dés pôteaux d' l'écurie, dés éparlagn's<sup>6</sup> çâ tombait partout.

Ça fait que l'bonhomme encôre, i' attendait çâ. I' s'en vâ à 'a grange, i' di' à Pouel-et-Plume, i' dit : « C'est fêni, i' dit, vâ fouèr [ falloir ] tu parte', i' dit. — B'en, i' di', ôké !<sup>7</sup> Pouel-et-Plume, i' dit, c'correck, i' dit, si t'aim's pâ' 'a magnièr' que j'travaille, i' dit, j'm'en vâ'. I' dit, peill'-moé [ paie-moi ], p'i' i' dit, j' m'en vâ' : i' dit, c'est final ! »

Ça fait que l'habitan i' a payé Pouel-et-Plum'. Pouel-et-Plume â parti d'bonne heur', le matin. Et pui', i' filait... filait son ch'min. Et pui', i' a arrivé dan in p'tit villag'. Pouel-et-Plume i' a décidé, i' di', en marchant d'minm' dans l'boâ', i' a décidé, i' di' : « Enn' parsonne, i' dit, c'est pâs trop sêf [ safe ]<sup>8</sup> marcher dans l'boâ' i' di' i' a pâs r'guien pour se défend'. » Ça fait qu'i' s'en vâ 'ouèr [ voir ] un forge'on dans ce p'tit villag'-là, p'i' i' di' au forge'on, i' dit : « Comment c'que tu m'charg'rè' [ to charge ]<sup>9</sup> i' dit, pour fère enn' canne, enn' cann' de fer ? »

Fait qu'i' gu'i denn' lés dimensions d'la cann' qu'i' voulait, p'is l'forgeron i' â commencé à r'gârdé 'ouèr [ voir ] si i' avè' assez d'fer. I' a trouvé qu'i'n n'avait pâ' assé'. I' a été par tout l'villag' pour charcher du fer. I' ést v'nu à bout d'en trouver. su' 'és habitants dans l'villag' pour trouvé' assez d'fer pour fair' sa canne. I' avait... Pouel-et-Plume i' avait spécifié qu'i' avè' in anneau, i' voulè' a'ouèr in anneau après c'tte cann'-là.

Et puis ça a pri' enn' semain' pour fair' c'tte fameus' cann'. Pouel-et-Plume i' â payé le forgeron p'i' i' 'a parti a'ec sa cann' dans l'boâs d'in p'tit ch'min d'chantier.

I' avait marché pour deux, t'oâs heure'. I' aparçoé' in... in type,<sup>10</sup> i' était lâ, p'i' i' tordè'. I' avè' enne épinett' par la top<sup>11</sup> p'i' i' tordait c'tte épinett'-là, p'is tor' [ tord ]. I' arrive, i' dit : « 'Cou' [ écoute ] don, i' dit, que c'tu fais lâ ? — B'en, j'tords dés épinette'. — I' dit, comment c'tu t'appelle', i' dit, toé ? — B'en, i' dit, tu 'oués [ vois ] b'en, i' dit, j'tords dés épinett's p'i', i' dit, mon nom c'est Tor'-Épinette. I' dit, toé, i' dit, comment c'tu t'appelle'. — B'en, i' dit moé, j' m'appell' Pouel-et-Plume. — I' dit, que c'est qu'tu charch's, toé ? — I' dit, moé, j'charch' la pèur. — B'en, i' dit, moé 'tou [ itou ] — B'en, i' dit, vien avec moé ! »

Ça fait qu'i' partè' en route encore et puis tout' lés deux... Ça march', march', eul chantier [ sentier ], march' ! Tout d'in cou' [ coup ], i' attend'nt boum... boum... Pluss' qu'i's marchaient vers le son, plus qu'le son était fort. Ça faisait pareil' comme in... pâ' in tremblement d'terr', mé' c'st-à-dir', du tonnerre.

6. *Éparlagnes* [ Angl. : Spar Line ? ] : Poutres verticales (ou formant triangle) destinées à renforcer certains entrants d'une grange.

7. *O.K. (ôké)* : Formule populaire affirmative : c'est bien !

8. *Safe* (angl.) : Rassurant, sûr, prudent.

9. *Charge [ to ]* (angl.) : Demander, exiger en échange.

10. *Type* : un homme, un individu.

11. *Top* (angl.) : Sommet, tête.

I's voeill' [ voient ] in typ' qui avè' enn' montagn' chaqu' main, p'is frappait çà ensemb'e. I' arrive, i' dit, Pouel-et-Plume i' d'mande : « Heill' que c'est qu' tu fais-lâ ? — J'roul' lés montagne'. — B'en, i' dit, comment c'tu t'appell's ? — B'en, c'est propice, i' dit, moé, j' m'appelle, i' dit, Roul'-Montagne'. — I' dit, que c'est qu'tu charch's ? — B'en, i' dit, j'charch' la pœur. — B'en, i' dit, n'us aut'e aussi ! I' dit, viens-t-en avec n'us aut'e ; on charch' la pœur n'us aut'e' aussi ! »

Et puis, sont partis, sont mi' en chantier. . . ch'min du chantier. P'i' i' ont marché encore. Et p'is l'soèr â arrivé, la nuit â arrivée, l'soleil â tombé, p'i' i' on arrivé à un p'tit camp', fatigués. C'fait que i' ont vu que. . . i' ont constaté dans l'camp' qu'i' avè' in p'tit poêle et p'is deux p'tits li'. I' ont di' : « On vâ resté' éci, à soèr. — Et p'is d'main b'en, Tor'-Épinette i' dit, b'en, moé, j'fè' 'a soup', p'i' i' dit, Pouel-et-Plum', p'i' i' dit, toé, i' dit, Roul'-Montagne, i' dit, vous allé' à chass', p'i' i' dit, moé, m'âs faire 'a soupe. — I' dit, c'est b'en correck ! »

Le lend'main, Pouel-et-Plum', Roul'-Montagn' se lev'nt p'is part'nt pour allé' à chass'. Tor'-Épinette, i' fait sa soupe. Et puis vers midi, la soup' commencè' à sentir bonn'. Ça fait qu'i' â attendu [ entendu ] marcher dans l'camp'. I' se r'vir' de bor'. Enn' p'tit' sorciér' qu'i y avait lâ. 'A di', 'a s'approche auprès du châ'dron, 'a dit : « Bonhour, Tor'-Épinette, 'a dit, t'âs fait' d'la soupe ? — Ah ! i' di', oui, mé', i' dit, c'est pàs pour ton né'. — 'A dit, fè' attention comment c'tu parle' 'a dit, tu peux le r'gretter ! »

'A s'approche encôr près du cha'dron. Tor'-Épinett' vient pour sauter d'ssus. La p'tit' bonn' femme 'a gu'i ramène enn' claqu' su' l'nez, tue Tor'-Épinette, en d'ssour in banc. Mon Tor'-Épinette 'tait raid' mort.

Roul'-Montagn' p'is Pouel-et-Plume i' arriv'nt, le soèr, p'i' ont trouvé leu' s-ami mort sour in banc. Roul'-Montagne i' di' à Pouel-et-Plume, i' di' : « In homm' si fort, que c'que c'est qui peut gu'i a'ouèr arrivé ? I' dit, moé, i' dit, j'peux pàs m'imaginer qui c'qui peut gu'i a'ouèr arrivé ! I di' à Pouel-et-Plume, i' dit, d'main, toé, vâ à chass' p'i' i' dit, c'est moé qui vâs fair' la soupe écitt', demain matin. »

Le lend'main, Roul'-Montagn' commence à fair' sa soup', lui aussi. Tranchait dés a'gnons, p'i' i' avè' enn' perdrix là-d'dans, p'is du poèv' [ poivre ] p'is du sel, en fin d'compte. . . Et Pouel-et-Plume i' était parti à chass' lui, p'is, vers médi, aussi, la soup' commencè' êt' pàs mal cuit', la p'tit' sorcière arriv' dans l'camp'. 'A dit : « Bonhour, Roul'-Montagne ! 'A dit, t'âs fait' d'la soup', p'i' 'a sent bonne. — Oué, mé', i' dit, c'est pàs pour ta yeule [ gueule ]. — Oué, b'en, 'a dit, fè' attention, 'a dit, mon polisson, 'a dit, j'peux t'arranger, moé ! »

C'fait qu' Roul'-Montagne i' vient pour sortir la p'tit' sorciér'. Mé', 'a a fait' un saut p'i' 'a gu'i denne enn' tap' su' 'a yeul' ; tue Roul'-Montagn'. Le v'lâ, lui, la têt' premiér', sour le lit, mort. Pouel-et-Plum', lui, i' arriv', le soèr, p'is lés deux tchomm' [ chums ]<sup>22</sup> étaient morts dans l'camp'. I' dit : « Pàs capab'e, i' dit, d'conce'ouèr [ concevoir ] i' dit, comment c'que ça peu' arrivé i' dit, mès deux tchomm'

12. *Chum* (angl.) : Ami intime, camarade.

i' sont fait' tué'. I' dit, deux gârs forts de minm' ! Quel pou'ouèr [ pouvoir ] étrang' qui a'rait pu tuer çâ, cês deux gârs-lâ ? I' dit, moé d'main, i' dit, c'est moé qui vâs fair' la soup', p'i' i' dit, si j'en mang' pâs, moé, i' vâ s'passer de quoi dan 'a caban', tu peu' êt' sûr et çertain ! » S'parlè' à lui-minm', çâ.

Le lend'main Pouel-et-Plume i' fait d'la soup'. Comm' de fait', après qu'la soupe â 'té cuit', la p'tit' sorcière 'a rent'e. 'A dit : « Bonhour, Pouel-et-Plume ! 'A dit, t'âs fait' d'la soupe. — I' di' oui, mé', i' dit, çâ, çâ s'râ pâs pour toé par 'zemp' [ exemple ] ! » P'i' i' agraff' sa cann' qu'i' avè' au râ 'a porte et p'i' i' gu'i en sapre in coup su' 'a tête. I' a rentré. . . la p'tit' sorcière a 'té tell'ment mal frappée qu'a a rentré jusqu'aux g'noux dans l'plancher.

Et p'i', i' avè' in p'tit vaisseau, enn' p'tit bouteill' su' l'plancher. P'i' la sorcière était toute écrâsée, mé', i' avè' in p'tit doigt qui grouillè' encor'. C' p'tit doigt-lâ i' avè' assez d'forc' pour se rend'e à c'te p'tit' bouteill'-lâ. Et pui', i' â renvarsé 'a p'tit' bouteille, et p'i' i' y avè' enn' sort' de potion là-d'dan. 'A a touché c'tte potion-lâ, alle ést v'ne normale, et p'i', 'a a pris la port' p'i' 'a s'ést sauvée. Mé, Pouel-et-Plum' darriér' p'i' i' souignait [ swing ]<sup>13</sup> sa cann', p'i' i' voulait la rattrapé'. Et p'i', i' courait dans l'chantier [ sentier ] p'i' i' on arrivé ent' deux gross' montagne. Whoop ! la p'tit' sorcière a disparu dan enn' cavern'.

Fait qu' Pouel-et-Plume, i' a r'viré d'bor', i' s'ést en-r'tourné' à son camp'men. I' â pensé, i' dit : « Çâ, ce. . . c'tte potion-lâ, si çâ a travaillé pour la sorcière, i' dit, çâ pourrait t'ed b'en travailler su' mês tchomme' aussi. » Çâ fait qu'lâ, lâ, i' â pris c'tte p'tit' bouteill'-lâ, p'i' i' â passé çâ sour le né' [ nez ] à sés tchomm's p'i' i's sont r'venu'.

Et pui', i' ont commencé à discuté'. I' y avè' in roi qui avè' eu un' de sés fill's qui était disparue depuis cinq an. Et pui', i' savait pâ' où c'qu'a était. P'is Pouel-et-Plume i' di' à sa. . . à Tor'-Épinett' p'i' à Roul'-Montagne, i' dit : « Çâ s'pourrait peut-êt' qu' 'a s'rait dans c'tte cavern'-lâ. Çâ peu' arrivé'. I' di', on vâ allé 'ouèr çâ. »

I's s'rende' à la cavern' tout' lès t'oâs. Pouel-et-Plume, i' dit : « Moé, m'â' 'oèr, i' dit, comment çâ a creux c'tte affair'-lâ. » I' â lâché sa cann' dans l'trou. I' a attendu lâ, huit jour' avant d'attend' la canne, avant qu'a frapp' le fond de c'te trou-lâ ; huit jour' ! Et pui', lâ, sés deux ami' étaient b'en d'accord qu'la princess' pour-rè' êt' lâ.

Çâ fait qu'i' â été voèr Sir' le roi et p'is leu's ont conté leu's histoèr's, que ç' c'est qui leu's avè' arrivé, leurs aventure'. Et puis le roi, lui, i' a dit que i' était bien fier de savoèr çâ. I' dit : « Pouel-et-Plume, i' dit, si tu descends-lâ, p'is si tu vâs trouver ma fill', la princesse, i' dit, j'te deunn'rai ma princesse en mariag', ma fille en mariage. »

Alors, Sir' le roi était b'en enchanté de l'aventur' de Pouel-et-Plum', p'i' i' était convaincu que sa belle, sa bell' princesse était gardée par dés géants dans cette

13. *Swing* [ to ] (angl.) : Balancer, pivoter, brandir.

cavern'-là, dans c' souterrain-lâ. I' â donc fourni à Poul-et-Plum' p'is sés associés, lés équip'ments nécessair's pour descend' dans c'souterrain-lâ, dans cett' tavern'-là. [caverne]

Alors, Sir' le roi, leur a fourni dés câb's, dés pagniers, dés instruments nécessair's pour descend' dés personnage' au fond de cett' taverne. Alors, Pouel-et-Plum', sés compagnons, Tor'-Épinett', Roul'-Montagn' sont rendu' à la taverne, installer cés instruments-lâ. Follâit [fallait] b'en descend'e.

Alors, Roul'-Montagne i' di' à Pouel-et-Plume, i' dit : «T'és plus fort que n'us aut'e, i' dit, tu vâs descend' le premier. Tu vâ' embarquer dans l'pagnier, p'is tu vâs descend' le premié'. I' dit, n'us aut'e, on déroul'râ du câb'e à fur et à mesure ; i' di', on vâ mett' enn' p'tit' cloch', p'i' i' dit, quand tu voudrâ' arrêter, tu sonn'râ' 'a cloch'. Tu voudrâs r'monté', i' dit, tu sonn's la cloche. »

Alors, Pouel-et-Plume embarqu' dans l'pagnié', et sés compagnons commencè' à l'descend', dérouler du câb', dérouler du câb'e. Ah ! ça a pris plusieurs jour' à descend'e au fon. Après qui a été rendu au fond d'la taverne i' a sonné 'a cloch' pour signaler que i' était rendu. Au fond de la tavern', lâ, lés lumiér's se faisaient rare' : i' était dans l'ténèb', lâ. I' y avait dés pâssag's, paraît, par la pierre, au travers dés murs de pierr's, mé' pâs beaucoup d'lumiér'.

I' s'est mis t-à marcher pour voèr c' qu'i' a'rait pu voèr. Rendu lâ, i' aparçoè' enn' p'tit' lumière. I' y avè' in p'tit pont, p'i' i' y avè' enn' p'tit' lumiér' su' c'pont-lâ. Au moment qu'i' ést v'nu pour travarsér l'pon, i' y â in p'tit bonhomm' de ferm' qui travars' le pon en avant d'lui p'i' il l'arrête. I' di' : « Ami, i' dit, que cherches-tu ? — B'en, i' dit, j' m'en vâ' à l'aventure, i' dit, d'in aut' façon, i' di', on â attendu dire, i' dit, qu'i' y avè' enn' princess' de volée. P'i', i' dit, le roi, i' di', était sous l'impression, i' dit, qu'était possib' qu'la princess' s'rait cachée dans cett' tavern', gardée par dés géants.

— I' dit, c'est exactemen, i' dit, mon cher, i' dit, c'qui ést arrivé. Cett' tavern'-là, i' di', 'a ést conduit par deux gros géants. P'i' i' di', i' â à peu près cinq an, i' dit, que 'a bell' princessé â été enl'vée d'su' 'a... l'château d' son pèr', puis depuis c'temps-lâ, i' dit, qu'lés géants la gard'nt. »

Pouel-et-Plume i' dit : « Bonhomme, i' dit, comment c'que j'frais b'en, i' dit, pour déliv'er la bell' princess' de son emprisonn'ment, lâ, d'la captivité ? — B'en, i' dit, Pouel-et-Plume, i' dit, si tu fais c'que m'âs t'enseigner, t'a'rais pâs d'misère, i' dit, t'a'rais pâs d'troub', t'a'rais pâs d'difficulté. I' dit, d'abor', i' dit, la bell' princessé ést gardée, i' di', à p'près comme un quârt de mill' d'éd'ci, d'laut' bord du pont, lâ, i' di', à drouett'. P'i', i' di', i' y â un château, qu'ést construi' en pierr'. P'i' i' dit, c'ést pâs beaucoup éclairé ; i' di', i' y a dés p'tit's lumiér's. La bell' princessé ést gardée par deux gros géan. I' 'n â in qui gard', le jour, p'i', i' dit, l'aut' gard', la nuit. I' dit, faudrait qu' t'a'll's voèr la bell' princess', p'is lui parlé'. I' di', 'a vâ t'aidé'. I' di' a vâ êt' fier' de savoèr, i' dit, qu' c'ést ton pèr... qu' c'ést son pèr' qui t'envoie, p'i', i' di', 'a vâ êt' fier' de coopéré' avec toé pour tâcher d'travailler su' sa libération.

I' dit, j'vâs t'dir' quoi c' tu vâs faire. I' dit, sa chamb'e, alle ést en arriér' du château ; p'i', i' di', ienqu' un' p'tit' fenêt', p'i', i' di', in escalier d'sauvetag' qui pâss' sour c'tte fenêt'-là. P'i', i' dit, lâ, i' dit, c'ést... i' y â dés bârr's de fer dan 'a fenê'te, i' dit, tu peux pâ' entrer, mé', i' dit, tu peu' aller jusqu'à 'a fenêt' p'i' frappe à 'a fenêt'. P'i', i' di', 'a bell' princess' vâ v'nir te parler. P'i', i' dit, tu racont'râs ton aventure. I' dit, tu gu'i dirâs, t'expliqu'râs pour que c'ést qu' t'és v'nu. — Alors, pour lés troub', b'en, i' dit, j' t'eurmarcie beaucoup p'tit bonhomme i' dit, de tout's tés bons conseil' !»

Et p'i' i' pârt pour filer son ch'min vers le château. C'était déjà... la nuit 'tait déjà commencée. I' s'en vâ en arriér' du château pour trouver la fenêt'... dan 'a chamb' d'la bell' princess'. P'i' i' mont' dans l'escalier d'sauv'tag' jusqu'à 'a fenêt' p'i' i' frappe à 'a fenêt'.

La bell' princesse 'a ést v'nue au râ' 'a fenê'te. 'A dit : « Mon cher mecieu', 'a dit, que cherchez-vous ? 'A di', allez-vous-en, 'a di', i' y â dés géan, 'a di', écitt', p'i', 'a dit, si i's vous voueill'nt [ voient ] i's vont vous étranglé'. — I' di', écoutez, bell' princesse, i' dit, j' t-envoyé par vot' père, i' dit, pour travaillé', i' dit, pour vous libérer de vot'e emprisonn'ment. P'is j' su's v'nu vous parlé', i' dit, pour voér, i' dit, c'qu'on pourrait fair' don. — 'A dit, mon cher mecieu', 'a di', 'és géan, 'a di', i's s'couch'nt dans la port' d'entrée en avant du château. Parsonn' peu' entré' éci ! 'A di', i' s'fè' étranglé' en entrant. C'st impossib' d'y penser ! B'en, 'a dit, j'vâs t'dir' que j'peux faire. 'A dit, j'vâs tâcher d'és embarrasser, p'i', 'a dit, quand qu'vous r'viendrez d'main soèr, lâ, 'a di', à l'entrée du château, dan 'a port' de d'van, i' y â enn' port' qui descen au sous-sol. P'i', 'a dit, c'ést lâ qu'lés géants cach'nt leur vin p'is leu' trésor.

P'i', 'a dit, c'tte port'-là, 'a di', 'a s'rouv'e a'ec in anneau d'fer. P'i', 'a dit, lés géan, i's s'cach'nt to'jour', i's s'couch'nt to'jours lés pieds dan 'a porte. 'A dit, j'vâs tâcher de... d'attacher lés courroies d'sés chaussure' après c't anneau-lâ. P'i', 'a dit, quand qu'vous entré', 'a di', i' vâ s'lancé' à l'attaqu' su' vou'. I' vâ êt' furieux, p'i', 'a di', i' vâ s'lancé' à l'attaque. 'A dit, quand i' tomb'rà à terr', lâ, 'a dit, ça s'rá l'tem, 'a dit, pour vou', 'a dit, d' le tuer. — Ça fait qu'marci !»

Pouel-et-Plume, i' pârt. P'i' 'a gu'i avait dit de v'nir à in heur' du matin. 'A di' : « I' boit beaucoup. P'is jamé' i' dor' avan in heur' du matin. P'i', 'a di', in heur' du matin, 'a dit, c'é' 'a bonne heur' pour le prend'e endormi. 'A di', i' sa'ra pâs trop qu'est-c' qu'i' vâ fair', p'i', 'a di', i' s'rá pâs trô' éclairé. »

Pouel-et-Plum' pârt. P'is, l'lend'main, à l'heur' di', ver' in heur' du maitn, i' arrive au château, p'i' i' frappe à 'a porte où c'que l'géan était couché. P'i' i' di' : « Attendez pâ', i' dit, qu'i' vous z-ouv' la porte. I' di', ouvrez, p'i' 'a cloch' vâ sonner, p'i', i' di', i' vâ se l'ver, lâ, hein !»

Alor', i' ouv' la port', p'is la cloch' d'entrée a sonné. Ça a réveillè l'géan. I' dit : « Misérab'e, i' dit, qu'est c'que tu viens faire ici ? Me déranger dans mon sommeil ? I' dit, ver' de terre, i' dit, j' m'âs t'écrasé' !» Ah ! i' s'lance à l'attaqu'

pour frapper Pouel-et-Plum'. Comm' lés courroies d'sa chaussure ést attaché au planché', 'a port' de cave, i' tomb' dans la sall', su' l'parquet.

Pouel-et-Plume avait pri' enn' vieille épée qu'i' y avait dans l'pâssag'. Donc, le p'tit bonhomm' d'la ferm' lui avait conseillé d'prendr' la vieille épée parc' que c'était la meilleur'. Le géan, en tombant sur le pavé, Pouel-et-Plume â profité d' l'avantag' pour gu'i couper l'cou. Il l'â décapité.

Ah ! Pouel-et-Plume était b'en enchanté du résultât d'sa soèrée, ainsi qu'la bell' princesse. 'A gu'i â souhetté bonsoèr en partant, p'i' all' l'a embrassé, p'i' i' a parti. Mé' follait qu'i' r'vienne, in aut' soèr, pour prend' le deuxième.

I' a parti, et pui', avant d'partir, la bell' princesse 'a dit : « D'main soèr, m'â' êt' gardée par in aut' géant. Mé' 'a di', i' ést beaucoup plus fort p'is plus furieux qu'celui-lâ. Mé', 'a dit, moé, 'a dit, j' m'âs fair' min' ... Lui, s'couch' pâ', 'a dit, près d'la port' d'la cave. 'A di', i' s'couche in peu p'us loin. 'A dit, j'm'âs fair' min' de lui aidé'. 'A dit, j' m'âs prend' eunn' chais' dans l'château, 'a dit, m'â prend' eunn' chais', p'i' 'a dit, mecque vous entrez, lâ, 'a dit, m'âs fair' min' de lui aidé', 'a dit, m'âs l'ver ma chais', p'i' 'a dit, mecqu'i' s'lance à l'attaqu' pour vous frappé', 'a dit, j'mâs j'ter la chais' dans sés jamb's pour le fair' tomber. — Très bien, merci ! » P'is leu' plan a b'en du son sen [ sens ].

Et Pouel-et-Plum' pârt pour l'heur' dit', le matin. I' r'ssout<sup>14</sup> vers deux heur's du matin, p'i' i' frappe 'a porte in p'tit peu, p'i' i' rouv' la porte. Alors, la cloch', lâ, 'a sonne à 'a port' d'entrée p'is le géant s'ést réveillé furieu'. I' dit : « Qu'est c'que tu viens faire écite, i' di' à c'tte heure écite, i' di', effronté, mal él'vé ? Ver' de terre, i' dit, m'âs t'écraser ! »

L' ell' princess' sort de sa chamb' p'i' 'a pren enn' chaise 'a dit : « Ce que c'ést que l'troub', que c'ést que l'troub'e ? 'A dit, j'peux-tu vous aider ? » P'i' 'a lev' la chaise en l'air. P'is l'géant, lui, enragé, i' s'lance à l'attaqu' pour frapper Pouel-et-Plum' ; p'i', en s'lançant pour frapper Pouel-et-Plum', la bell' princesse, all' l'enfarge<sup>15</sup> a'ec la chaise. I' tomb' su' l'parquet dan 'a chamb', p'i' Pouel-et-Plume, a'ec son épée, p'i' i' gu'i coup' le cou.

I' met l'cadâv' dan 'a cave avec son compagnon. Alors, la bell' princesse était toute enchantée de d'câ, parc' qu' 'a était çertain de pouvoèr s'en r'tourner trouver sés parents qu'alle aimait tant et qu' 'a c'était tan ennuyé depuis qu' 'a était lâ.

Pouel-et-Plume, i' di' à 'a bell' princesse, i' dit : « Lés géan, i' ont-tu du vin dan 'a cave ? I' y a'rait peut-êt' moyen d'prend'e enn' cruch' de vin p'is prend'e in p'tit coup d'vin avant d'partir. — 'A dit, descendez dans l'sous-sol, lâ, p'i', 'a di', au côté d' l'escalie' 'a di', i' y a encôre enn' douzain' de cruch's de vin. »

C'fait que Pouel-et-Plume, i' hale<sup>16</sup> enn' 'tit' cruch' de vin, p'i' i' pren in verr' de vin a'ec la bell' princesse. Il l'embrasse avant d'partir, p'i' i' s'en vâ. Fait qu'i'

14. *Ressoudre* : Arriver, survenir, se montrer à l'improviste.

15. *Enfarger* : Entraver, empêtrer, embarrasser.

16. *Haler* : Tirer, retirer.

di' à 'a bell' princesse, i' dit : « D'main matin, i' dit, vers huit heure', i' dit, m'âs v'nir vous trouvé', i' dit, préparez tout', i' dit, vos valis's, vos mall's, p'is vos bijoux'rie'. I' di', on vâ tout' emm'ner çâ, i' di'. On vâ monté' en hau' i' dit, de la taverne, i' di', on vâ aller chez vot' père. »

Ah ! la bell' princesse était b'en enchantée. Fait qu'l' lend'main matin, Pouel-et-Plume, i' vient la rencontrer pour la conduire éoù c'est qu'étaient sés pagniers, lâ, pour monter, lâ. Et pui' i' gu'i ést v'nu in idée à la... pendant qui a arrivé au pagnié' [ panier ] a'ec la bell' princess' pour embarqué i' gu'i ést v'nu in idée. I' di' à 'a bell' princess, i' dit : « C'est més compagnons qu' i' y â en haut. P'i', i' dit, j'sé' i' dit, depuis quelque temps j' me su' aparçu qu'i' étaient jaloux d'moé. I' di', i' peu' arrivé', i' dit, qu'i' asseille' [ essaient ] à m'trahir, i' di', i' asseille' à m'fair' du tor' [ tort ]. I' dit, m'âs lés mett'e à l'épreuve : i' dit, m'âs mett' ma cann' dans l'pagnier p'utôt d'embarquer, pour ouèr que c'est qu'i' vont faire. »

I' â mis sa cann' dans l'pagnier, p'i' i' â sonné 'a cloch', p'i' i' ont commencé à monter l'pagnier, p'is monter l'pagnier graduell'men. I' ont roulé du câb' pendant un' journée, monter l'pagnier. Quand qu' Roul'-Montagn' p'is Tor'-Épinette ont pensé qu'i' ètè' assé' haut pour faire in bon coup pour se débarrasser d'Pouel-et-Plume, i' ont coupé la cord', p'is l'pagnié' a r'tombé su' 'a pierr' dans l'fond du puits, v' savez !

Alors, lâ, i' di' 'a bell' princesse, i' dit : « Bell' princesse, i' di' o' ést trahi ! J' sé' pâs quoi c'qu'on frait b'en, i' dit, pour monté'. I' di', asteur, i' dit, més camara-de', i' dit, m'ont trahi pui', i' dit, sans doute, i' dit, qu'i's von êt' parti'. I' di', in aut' côté, i' dit, co' minm' qu'on asseill'rè' à monté', i' di', on n'a pâ' assez long d'câb'e : i' di', ils l'ont coupé. »

Ça fait que i' marchait, b'en en peine, avec 'a bell' princess' pour trouver dés moyens pour monté'. En marchant d'minm' dans dés pâssage' assez... 'tait pâs trô' éclairé, i' frappe eunn' 'tit' boule a'ec son pied. La p'tit' boule a roulé, p'i' il l'â ramassé, p'i' i' a r'gârdait. La 'tit' boule a dit : « Petit maît', que souhaitez-vous ? — Ah ! i' dit, ti'n [ tiens ] i' dit, tu parl's, toé, p'tit' boul' ? — B'en, 'a di', oui ! 'A dit, c'est pâs tou's lés p'tit's boul's qui parl'nt, mé', 'a dit, moé, j'parl'. — B'en, i' dit, comm' vous l'savez peut-êt'e, i' dit, j'ai 'té trahi par més confrère'.

I' dit, j'ai eu délivré la princess' de sa prison. Mé', i' dit, lâ, i' dit, maintenant, i' dit, j'veu' asseiller trouvé' in moyen, i' dit, pour monté' en haut d'la cavern' pour retourné' à 'a méson du roi, au château du roi.

— B'en, la p'tit' boule, 'a dit, fut dit, fut faite ! 'A dit, prenez... gardez-moé dans vot' main, p'i', 'a di', éllez-vous-en 'a di', au pied du pui' [ puits ] 'a di', au fond du pui', à l'endroi' où c'que vous avez monté a'ec la bell' princess'. P'i', 'a dit, prenez la bell' princess' par la tâill', p'is disez-lui que vous souhettez [ souhaitez ] que vous soueillez [ soyez ] rendu à la surface. »

Alor', i' ont d'mandé... i' ont pri' 'a p'tit' boule, i' â pri' 'a bell' princess' par la tâill' dans sés brâs, p'i' i' â souhetté d'êt' rendu à la surface. Et p'i', au moment minme, i' s'sont trouvés rendu' à 'a surfac' d'la terr'.

Roul'-Montagn', Tor'-Épinett', qui avaient trahi leu' camarade', i' étaient disparu' eux-aut'e'. I' on eu hont' de leu' z-action, i' étaient disparus. Sir' le roi qui attendé' avec anxiété le r'tour de Pouel-et-Plume avec sa bell' princesse, i' avé' envoyé in coché' avec in carrosse au haut du pui', au haut d'la tavern', d'la cavern' pour attend' Pouel-et-Plume.

Et ce carross'-là était tiré par ann' douzain' de ch'faux, p'i' le coché', i' attendait, là, au moment minm' que Pouel-et-Plum' la bell' princesse on arrivé à surfac' du pui', i' était là pour lés attend'e. I' on embarqué dans l'carrosse i's sont enr'tourné' au château.

I'y avé', au château, là, déjà in grand festin de préparé, que le roi avait fait préparé'. I' avait négligé r'guien, pour a'ouèr c' qu'i' avait d'mieu', en mangé' : i' y avait dés rôtis d'agneaux, dés rôtis d'veau, enfin d'la boésson de tout's lés sorte' et p'i' i' avait préparé in grand festin.

Alor', inutil' de dir' que Pouel-et-Plum' p'is la bell' princesse étaient lés invités d'honneur. Comm', dans in cont', lés chos's se pass'nt vite, i' ont fait' c'festin-là pour célébrer l'arrivée' d'la bell' princess'.

Mé', i' a pâ' été b'en longtem après que Pouel-et-Plum' devait marier [ épouser ] la bell' princess'. C'était la journée dés noc's, comm' le roi l'avait b'en promi'. Alor', encôr', la minm' chos' pratiqu'ment se répète. I' ont préparé dés noc's comm' personn' n'avait jamais vu à cette époque. I' manquait de rien. Lés vins d'tout's lés sorte' et p'is d'la dans', d'la musiqu' p'i' dés divartiss'ments d'tout's lés sorte'.

Et p'i', moé, j'avé' attendu dire à travers dés branch's, que cett' noc'-là était pour quelque chos' de spécial et puis j'me su's t-aventuré aux alentours du château pour tâcher d'me faire inviter ; p'is j'ai pâs r'ussi, p'i' i's m'on envoillé [ envoyé ] vous conter çà.

The first part of the book is devoted to a general history of the world, from the beginning of time to the present day. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The second part of the book is devoted to a history of the British Empire, from the reign of King Henry II to the present day. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The third part of the book is devoted to a history of the American Republics, from the first settlement of the continent to the present day. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The fourth part of the book is devoted to a history of the French Republic, from the revolution of 1789 to the present day. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The fifth part of the book is devoted to a history of the Spanish Republic, from the revolution of 1808 to the present day. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The sixth part of the book is devoted to a history of the Italian Republic, from the revolution of 1848 to the present day. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The seventh part of the book is devoted to a history of the German Republic, from the revolution of 1848 to the present day. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The eighth part of the book is devoted to a history of the Russian Republic, from the revolution of 1917 to the present day. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

## 25 — TI-JEAN-PATIENT

Une fois, c'était une veuve ! Les veuves apparaissent souvent dans le cours des contes. C'est plutôt rare que leur mari n'ait pas quitté la maison pour d'autres horizons et qu'il ne soit pas revenu par la suite. Également, c'est plutôt exceptionnel qu'il soit décédé. Mais, dans le cas présent, il s'agit d'une vraie veuve avec une famille nombreuse.

Ses enfants étaient tous intelligents, sauf le dernier, qui s'appelait Ti-Jean. Il n'était pas très instruit : car il n'avait pas eu la chance d'aller à l'école, mais, d'autre part, il était assez doué ; outre sa bravoure, il possédait une bonne mémoire.

Dans cette contrée vivait un roi. Autrefois, les rois étaient plus nombreux qu'aujourd'hui, toute la terre étant divisée en royaumes. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on parle souvent des rois.

Il y avait donc un roi ; il était à la fois original et un peu brutal . . . d'ailleurs comme le sont à peu près tous les rois. De plus, il était très exigeant pour ses sujets ; il les traitait, en quelque sorte, avec désinvolture. Lorsqu'il engageait des serviteurs, son impertinence dépassait alors toutes les convenances. Il leur posait des conditions impossibles ; par exemple, quelle que soit la situation, il n'était permis au sujet ni de se fâcher ni de se plaindre. S'il se plaignait ou s'il se fâchait, on lui enlevait dans le dos, une languette de peau de six pouces de longueur par trois pouces de largeur. Le roi l'appelait la ralingue. Ensuite, avec sa blessure au dos, le sujet était chassé. Si le sujet ne s'impatientait pas, il était bien traité, bien nourri.

D'après le récit qui va suivre, l'interdiction de se fâcher valait également pour le roi.

Le roi profitait de ce contrat pour imposer à ses serviteurs des exigences extravagantes. L'époque dans laquelle mon histoire se déroule est très ancienne ; les machines à battre n'existaient pas encore. Or, le roi ordonnait à ses serviteurs de battre le grain au fléau ; de plus, ils étaient mal nourris, maltraités, si bien que le serviteur aurait été dans son droit de se plaindre mais ceci ne lui était surtout pas permis.

Ti-Jean se rend chez le roi pour y trouver un emploi malgré la rigueur des conditions. Sa mère pleurait : « Il le faut bien, dit-il ! Nous n'avons pas grand-chose à manger ; nous sommes pauvres. Il faut bien essayer de gagner quelque ar-

gent ! Je m'arrangerai comme je le pourrai ; d'ailleurs, je pense, j'en viendrai à bout ! » Toujours est-il qu'il s'engage.

Durant l'avant-midi, dans la grange, Ti-Jean bat du grain au fléau. Midi sonne : il se rend au château, dans les parties réservées aux serviteurs ; il demande à manger. Les employés lui répondent : « Ici, on ne donne pas à dîner !

— Ah bien ! dit-il, excusez-moi ! C'est bon de le savoir, je l'ignorais ! »

Il retourne à la grange, se charge les épaules d'un sac de grain qu'il avait battu la matinée durant, et il se rend chez un voisin . . . qui n'avait aucun titre de noblesse. Il lui présente sa requête : « Pourrais-je avoir à dîner, ici ? Je puis payer avec du grain. » Le voisin lui répond par l'affirmative.

Il dîne donc copieusement et paie avec du grain ; il lui en reste même pour plusieurs jours. Il fait une entente avec le voisin à propos de la pension. Toute son après-midi se passe encore à battre le grain. Le soir, il se rend de nouveau au château afin d'y trouver son souper et un gîte pour la nuit. Il se voit éconduire carrément : « Non, pas de place ni pour souper, ni pour coucher !

— Ah bien ! dit-il, excusez-moi de vous avoir importuné ; je l'ignorais ! »

Il part et retourne donc chez le voisin, emportant une poche de grain supplémentaire. Il paie généreusement ; il est très bien reçu. Et, il en est ainsi . . . les jours suivants. Quinze jours se passent, le roi s'inquiète ; il s'étonne que Ti-Jean ne soit pas mécontent de travailler dans de telles conditions. Il le fait venir et le questionne : « Comment ça va ?

— Ah ! tout est pour le mieux ! Le grain se bat très bien, le froid l'aide à mieux s'égrener, je n'ai aucune difficulté ! Ah ! ça va bien !

— As-tu battu plusieurs sacs de grain ?

— Bien, dit-il, je vous assure que j'en ai battu une assez bonne quantité.

— Bon, montre-le-moi.

— J'en ai pris pour payer ma pension, pour m'acheter ce dont j'avais besoin ; en outre, je suis allé au théâtre, au cinéma et j'ai rendu visite aux filles. J'ai donc acquitté mes dettes avec le grain. Il ne m'en reste que deux sacs.

— Il y a quinze jours que tu bats dans ma grange, s'exclame le roi, et tu n'as que deux sacs de grain !

— Oui, que deux sacs de grain ! »

Le roi veut se fâcher. « Ah ! réplique Ti-Jean, attention ! Si vous vous mettez en colère, je vais vous écorcher le dos, c'est un marché conclu entre nous.

— Ah ! ça va, reprend le roi . . . ! Cependant, tu vas changer de besogne. Tu vas combler ce ravin ». Près du château serpentait un petit ravin que le roi était obligé de franchir ; cet accident de terrain était un obstacle perpétuel. Le roi or-

donna donc à Ti-Jean de combler le ravin de niveler proprement la route mais sans employer ni bois, ni pierres, ni terre.

« Ah ! oui, oui, répond Ti-Jean, ça va ! »

Le roi retourne au château et Ti-Jean réfléchit. Il se rend à l'étable où ruminait un troupeau de dix à quinze vaches. Il les tue ; à l'aide d'un cheval, il les traîne jusqu'au ravin et ils les empile en tenant compte de la longueur des pattes. Comme il restait encore de la place, il se rend alors à la bergerie où il liquide une cinquantaine de moutons, puis procède de la même façon qu'avec les vaches. Afin de régulariser la pente extérieure du ravin, il tue des oies, des canards, des poulets qui picoraient dans le poulailler. De nouveau, il les dispose soigneusement, fait disparaître leurs têtes en les insérant dans les interstices, et s'ingénie à fabriquer un pont en belles plumes. Une semaine s'est écoulée, il rencontre le roi : « Sire mon roi, votre pont est terminé, venez le voir ! »

Tout étonné, le roi s'y rend. « Qu'as-tu employé pour bâtir ce pont ?

— Je l'ai construit avec vos vaches, vos moutons, vos oies, vos canards et vos poulets. . .

— Tu as donc tué tous mes animaux !

— Eh bien ! oui, j'ai bâti un pont tel que vous le désiriez. N'est-ce pas qu'il est bien fait ? Hein ! vous devez être satisfait ?

— Moi, content ? Écoute un peu ! Tu vas voir comment est-ce que . . .

— Ne vous fâchez pas, car c'est moi qui vous écorcherai le dos ! Nous avons une clause d'établie entre nous. Donc soyez content !

— Puisque tu es si habile, tu voleras mon coursier qui s'abrite à l'étable. Il est bien gardé, voyons si tu y réussiras !

— Si vous me le permettez, réplique Ti-Jean, j'irai.

— Ça va ! »

Il pense à son affaire, il se rend à l'étable. Les gardiens veillaient. Il visite soigneusement le cheval, c'était un beau coursier comme en possèdent les rois. Le palefrenier était de garde, Ti-Jean l'accoste : « Combien vaut-il ce cheval ?

— Bien ! répond le palefrenier, c'est un cheval importé. Il a coûté cher ; le roi l'aime beaucoup !

— Ah ! je suis très heureux d'apprendre ces détails ! J'aime également ce genre de cheval et j'en suis amateur. »

Sans plus s'en soucier, il regagne ses pénates. Il arrive au village chez les gens qui l'avaient précédemment accueilli et qu'il avait rémunérés avec du grain. Il les prie d'organiser une soirée musicale et dansante. Ils étaient pressés d'offrir leurs services dans l'espoir de recevoir encore des récompenses.

Ensuite Ti-Jean revient à l'étable, il se lie d'amitié avec le palefrenier et il le met au courant de la festivité qui doit avoir lieu, le même soir, chez le père Levasseur. Il le tente, ainsi que son compagnon de garde : « Il y aura de belles filles, de la danse et de quoi boire. Ce sera très agréable ; vous ne venez pas ?

— Nous devons garder le cheval ! »

Ti-Jean insiste avec art ; il leur fait miroiter les joies d'une telle soirée. De plus, lui, il sort souvent, tandis que le palefrenier et son compagnon n'en n'ont aucune occasion. Ensuite, Ti-Jean leur propose de veiller sur le cheval pour une somme minime : « Pour vous faire plaisir, dit-il, je sacrifie ma veillée ! » L'affaire est conclue.

Il reçoit cinquante sous. Lorsque la fête bat son plein, Ti-Jean, seul à l'écurie, part avec le cheval. C'est ainsi qu'il réussit à voler le cheval du roi, en fait, j'ignore s'il le lui a remis.

Cependant, le roi désirait avoir raison de son Ti-Jean ! Il lui tend donc un autre piège. Il lui dit : « Là, dans ma chambre, je couche avec la reine. Si, durant la nuit, tu es capable de voler mes draps, alors je te laisserai tranquille ; tu auras donc la vie sauve et par surcroît une récompense ». Ti-Jean répond : « C'est facile de voler des draps ! Du moment que vous me le permettez, j'irai !

— Très bien, viens cette nuit ! »

Méfiant, le roi poste des gardiens un peu partout et il barricade les portes.

Pendant ce temps, Ti-Jean se fabrique un bonhomme de paille qu'il place à l'extrémité d'une longue perche. La chambre du roi est située au deuxième étage, et Ti-Jean en connaît l'endroit. Il coiffe l'homme de paille de sa casquette et l'habillement de son veston ; ensuite, il prend le mannequin et le hisse de temps en temps à la fenêtre du roi.

Ce dernier ne dort pas, il surveille. Tout à coup, le roi aperçoit Ti-Jean qui monte et repart aussitôt. Le roi saisit son revolver et lorsque la chance se présente, il tire à travers la vitre ; Ti-Jean, de son côté, lâche la perche sans précipitation insinuant que l'intrus tombe à terre ; le roi pense qu'il l'a tué ! Il part à course, en laissant les portes ouvertes, pour constater la mort le plus tôt possible.

Durant ce laps de temps, Ti-Jean pénètre par une autre porte, il monte, arrive dans la chambre royale ouverte et il ordonne à la reine : « Vite, vite, donnez-moi les draps qui sont là !... »

N.B. La fin du récit manque, mais il est évident que Ti-Jean, à la suite de l'exploit du drap de lit, a reçu une grosse récompense en plus de son salaire.

## TI-JEAN-PATIENT

Conte folklorique raconté, le 20 août 1958, par Thomas Belly (79 ans) de l'Île Nepawa (près de La Sarre), Abitibi, Québec. Le conteur a appris ce récit de sa mère, vers 1886.

Enregistrement no 3010. Contes-types 1000, 1031 (incomplet), 1002 (blé vendu), 1005, 1525 A II (var.), III (drap).

Enn' fois, c'éte' un' veuv'. Te'jours dés veuv's dan 'és histoèr's de cont's ! C'est râr qu'eul l'mari ést pàs parti en que' pârt p'is qu'i' ést pàs r'venu ou bien qu'i' ést mort. Mé', cett' fois-lâ, c'éte' un' vraie veuv'. P'i' 'a avè' enn' grand' famill'. C'était tout assé' intelligen, excepté l' dargnier qui s'app'lait Ti-Jean. I' était pàs beaucoup dév'loppé : i' avait pâ' eu d'chanç' d'allé' à l'écol' d'abord, mé' i' éte' assez bien doué d'in aut' manières parç' que i' avè' enn' mémoèr' ... p'i' i' éte' ... i' était très brav'.

Dans cés plaç's-lâ, i' y avè' in roi. Lés roi', autrefoi' étaient beaucoup plus nombreux qu'aujo'rd'hui, parç' que la terr' se divisè' en quantité de royaum's. Faut pàs s'étonner si on parl' souvent dés rois !

I' y avè' in roi qu'éte' in peu fanatiqu'<sup>1</sup> p'i' in peu brutal ... d'ailleurs comm' tous lés roi' ! Et pui', i' était très exigeant pour sés sujè'. I' avè' enn' certain' manières de traiter sés sujets avec désinvolture. Un' foi', entre autr's, pour vous montré' à quel poin il éte' over all<sup>2</sup>, quand i' engageait du monde, i' leu' pôsait dés condition impossibl's ; par 'xampl' comm' ceci : follait pàs que l' sujet vîn à s'fâcher ; si i' s' fâchè' ou b'en si i' s' plaignait, tout c'qu'on lui enl'vè', in morceau d'peau dans l' dos, p'i' on l'envoyè'. I' app'laient çà la ralingue<sup>3</sup> ; on app'lait ralingue environ six pouc's de long par t'oâs pouc's de larg' qu'on enl'vait d'peau dans l'dos, p'i' on l'envoyait comm' çà, p'i' on l'chassait. Follait pas ... du moment qu'i' s'plaignait pâ', i' était bien traité, bien nourri, mé', follait pàs qu'i' vienne s'plaind'.

1. *Fanatique* : ici, sens de « original ».

2. *Over all* (angl.) : ici, dépasser toutes les convenances.

3. *Ralingue* : terme de marine qui a trait aux voiles. Le Glossaire du Parler français au Canada donne comme sens : Morceau de peu de valeur (en terme de charenterie, de cordonnerie). Une ralingue de cuir. Mot « ralingue ».

Et puis, le roi profitait de cett' claus'-là, dans sés marchés pour exiger dés affère' impossib's de sés sarviteur. I' faisait, dans c'temps-lâ, batt' le grain au fl'au : i' y avait pàs d'moulin à batt'... c'que j'vous parl' là, c'est très ancien. Alors... p'is... souvent, lâ, i' étaient mal nourris p'i' ainsi d'suit', maltraités... quelque manières que... l'sarviteur avait pàs droit d'se plaind'.

Ti-Jean s'en vâ s'engager su' le roi à cés conditions-lâ, lui. Sa mër' pleurait, p'i' i' dit : « Faut b'en, i' di' o' â pàs grand chose à mangé, o' ést pauv', faut b'en asseyé' à gagné'. I' dit, j'm'arrang'rai comme j'pourrai. I' dit, d'ailleurs, i' dit, j'pens', j'en viendrai à bout ! Te'jou', i' vâ s'engager.

I's l'mette' à batt'e au fl'au, dans la grang', lâ, p'i' i' bât t't l'avant-médi. P'is médi arriv', pour diné' i' vâ au château, dans l'côté dés sarviteur' — i' y avè' enn' port' pour lés sarviteurs — p'i' i' vâ d'mandé' à mangé'. Ah ! i' ont di' : « Écitte on donn' pâ' à diné' — Ah ! b'en, i' dit, c'est très bien, i' dit, c'est bon à savoèr, je l'ignorais, j'savais pàs câ ! »

C'fait qu'i' pârt, s'en r'tourne à la grang' p'i' i' pren enn' poch' de grain qu'i' avait battu dan avant-médi, pârt' avec câ su' son dos, p'i' i' s'en vâ su' in voésin... in voésin, lâ, qu'étais pàs... pàs d'la nobless' du tou'. I' dit : « J'pourrais t-i' avoèr à diné' écitt' ? M'âs vous payé' avè' du grain ! — Ah ! i' ont di' oui ! »

Ça fait qu'i' s'fait deunné' in bon diner, p'i' i' peille [paie] avec du grain : i' 'nn avait d'ress' avec sa poch' de grain, i' 'nn avait pour p'usieurs jours. S'arrange avec 'és aut's, p'i' i' arriv', le soèr... i' vâ batt'e encor' tou' après-médi, p'i' i' arriv', le soèr, comm' câ pour souper p'is pour couché' ; i' ont dit : « Non ! Pàs d'plac' pour coucher, pàs d'plac' pour souper !

— Ah ! b'en, i' dit, c'est très bien, i' di', excusez-moé si j'vous ai d'mandé câ ; je l'ignorais ! »

I' pârt, p'is s'en vâ encor' su' son sarviteur [chez le voisin] avec enne aut' poch' de grain p'i' i' s'peille [paie] en mecieu<sup>4</sup>, p'i' i' ést bien r'çu, p'is ça vâ bien lâ. P'is, ça vâ d'minm'... Câ, au bout' de t'oâs, quat' jours, quat', cinq jour', enn' semain', quinz' jours, le roi commence à êt'e inquiète. I' dit : « Comment ça s'fè', i' dit, celui-lâ, i' di', i' à pàs l'air à êt' mécontent de d'câ ? » I' l'fait v'nir, p'i' i' l'questionn' : « Comment ça vâ ? — Ah ! i' dit, ça vâ bien ! Ah ! oui, ça vâ d'promiér' clâss' ! Le grain s'bat d'promiér' clâsse : i' fait frett' d'abord, p'is quand i' fait froid, ça s'égreenn' bien ! P'is j'ai pàs d'misèr' du tout, du tout, du tou' ! Ah ! ça vâ b'en !

— I' di', âs-tu b'en du grain d'battu ?

— B'en, i' dit, j'vous di', i' dit, j'en ai pàs mal de battu.

— I' dit, viens m'montrer comment c' t'en âs !

— B'en, i' dit, j'l'ai pâ' écitt', le grain ; i' dit, j'eul l'ai deunné pour payer ma pension, p'i' i' dit, lés p'tit's affèr's que j'avais besoin ; i' dit, j'ai ach'té que'qu'

4. *Payer en monsieur* : Payer généreusement, sans lésiner.

chose avec, pour moé, p'is j'ai 'té au théât' p'is j'ai 'té aux vue' animées, j'ai 'té voèr lés p'tit's fill's, p'is j'ai payé avè' du grain ; i' di', i' m'en ress' 'ienqu' deux poch's !

— Ça fait quinz' jours qu'tu bâts dans ma grang', p'is t'à 'ienqu' deux poch's de grain ?

— I' di' oui, i' di' oui, 'ienqu' deux poch's de grain ! » Le roi veut s'fâcher. « Ah ! i' dit, fâchez-vous pâ' ! Ah ! i' dit, si vous vous fâché', i' dit, j'vâs vous pleumer la ralingue, i' dit, vou' ! I' di', on â in marché d'fait, ent' no's deux ; fâchez-vous pas ! — Le roi di', ah ! c'est correck, c'est correck ... ! B'en, i' dit, tu vâs changer d'ouvrage ! I' dit, tu vâs m'remplir, i' dit, cett' coulée-lâ. » I' avè' enn' p'tit' coulée, lâ, qu'ète' à côté du château, p'i' i' éte' obligé d' descend' dedan ... I' di' : « Emplie-moé çâ b'en égal, qu' ça soeill' b'en arrangé, b'en prop', que'qu' chôs' b'en fait'. Mé', i' dit, prends pâs d'boâs, prends pâs d'pierr', p'is prends pas d'terr' non plus, p'i' arrang' b'en çâ !

— Ah ! i' di', oui, oui, c' correck, correck ... »

Le roi s'en vâ au château ; lui, i' pense : « C' m'âs fêr' ? Comment c' m'âs fêr' ? » I' s'en vâ dans étab'e. I' avè' in gros troupeau, i' avait dix à quinz' vach's ; commence à tué 'és vach's, p'i' i' lés fait traîner par in ch'fal dan 'a coulée. I' arrang' sés gross's patent's<sup>5</sup>, çâ ensemb'e, i' amanch' sés patt's p'is sés vach's comme i' fau'. I' avè' encor' d' la place ; i' remplit pas mal avec enn' dizain' de vach's, lâ : ça avait monté pâs mal ! I' vâ dan 'és mouton, i' tue dés mouton ; i' cordè' 'és mouton, i' avè' enn' cinquantain' de moutons, p'i' i' arrang' çâ b'en arrangé. P'i' après çâ, b'en, pour rajuer [achever] d'polir l'dessus', i' vâ dans l' poulâiller p'i' i' tue dés oies, dés canârd's, p'i' i' arrang' çâ encor' comme i' faut p'i' i' cach' la têt' là-d'dans, p'i' i' t'fè' in beau pont b'en égal, tout en bell's plum's ! Ça gu'i' pren, ah ! enn' semain' pour tout fêr' çâ ; p'i', au bout d'enn' semaine, i' vâ voèr le roi.

« Sir' mon roi, vot' pon ést féni, i' dit, v'nez l'voèr ... ! »

Le roi, b'en étonné, i' descen, i' vâ voèr çâ. I' di' : « Avec queu' c't'âs fait çâ ? — B'en, i' dit, j'ai fait çâ, i' di', avec lés vach's, p'i' i' dit, lés moutons, p'is lés oies p'is lés canârd's, lés poulets ... — B'en, i' dit, t'as tout tué més animaux ! — B'en, i' di' oui ! J'ai fait in pont comm' vous vouliez l'avoèr. Hein, i' ést b'en fait' vot' pont ? Hein, vous êt's content, vous d'vé êt' content ?

— Moé, conten ? Écoute in peu ! I' dit, tu vâs voèr comment c'que je ...

— I' dit, fâchez-vous pâs ! C'est moé qui vâs vous pleumer la ralingu' ! Si vous vous fâché', i' dit, ça f'râ pâ' ! O' â in marché d'passé enteur no's deux ; soyez content !

— B'en, i' dit, d'ebord qu't'és si fin, i' dit, tu viendrâs volé', i' dit, mon coursier, lâ, mon ch'fal, i' dit, dan étab'. I' ést gardé, p'i' i' dit, viens l'volé', i' dit, si t'és capab' !

5. Patentes : Objets.

— B'en, i' dit, si vous me l'parmettez d'aller l'volé', i' dit, j' gu'irai b'en, moé !

— B'en, i' dit, c'est correck ! »

Ah ! i' pense à son affaire ; i' vâ à l'étab', p'i' i' y avè' 'és gardiens, p'i' i' vésit' le ch'fal, b'en vésité ; c'tè' in vrai beau ch'fal, in coursier comm' lés roi' en ont d'ailleurs, p'is qu'allait b'en : i' allait vit'. P'is l' pal'frenié, i' était lâ. Et pui', i' dit : « L'cheval... comment c'qu'i' vaut c' cheval-lâ ? — B'en, i' dit, c'est in ch'fal imp'orté, p'is c'est enn' richess', p'is le roi l'aim' b'en !

— Ah ! oué ; b'en, i' dit, b'en content d' savoèr çâ ! I' dit, j'eum' çâ, 'és ch'faux, moé ; j'su's t-amateur de ch'fau' ».

Et pui', i' s'en r'tourne ; i' laiss' fair'. P'i' i' organise enn' soèrée. I' vâ dans l'village où c' qu'i' avait vendu, lâ, dejâ, lâ, du grain. lâ. I' dit : « Fait's-nous don enn' bell' soèrée d'musiqu', p'i' i' dit, de danse. » Ah ! le gâ' ètè' empressé dans l'espoèr d'avoèr encor' des récompens'. I' organise enn' bell' soèrée.

P'is mon Ti-Jean arrive à l'étab', p'is vâ voèr l'pal'frenié' ; i' â fait ami avec, p'i' i' di' : « I' y â enn' bell' soèrée à soèr, i' dit, su' l'pér' Levasseur, p'i' i' dit, ça vâ danser ; p'i' i' di', y â dés bell's fille', ah ! lés bell's fill's, p'i', i' y â d'quoi à boér. Ah ! on vâ voèr d'agrèmen ; i' dit, vous v'nez pâ' a'ec n'us aut' ? — Ah ! i' dit, b'en, on peut pâs ! Faut garder l'cheval ! »

I'étaient deu'. Ah ! i' di' : « En tou' 'és câs, c'é' enn' bell' soèrée. I' dit, moé, j' gu'y vâ', ah ! j' gu'y va' ! On sé' b'en, i' dit, moé, ça m'intéresse encor' moins... pâ' autant qu'vous aut's, parc' qu'i' dit, j'gu'y vâs souven ; i' dit, j'gu'y ai été encor' la s'main' passée. Mé', i' dit, vous aut's, vous gu'y allez pâs jamais. — Non ; on gu'y vâ pâs jamais ! — B'en, i' di', on vâ fère enne affér' : Si vous voulez m'payé', i' dit, m'âs garder l'cheval à vot' plaç'. Payez-moé in peu, donnez-moé que'qu' chos', p'i' i' dit, m'âs sacrifier ma veillée pour vous donné 'a chanç' de gu'y allé'. — Ah ! ça fait l'affér' ! »

Ça fait qu'i' s'fait donner cinquante cenn's, p'is lâ, i' vâ garder l'cheval. Après qu'la veillée èst commencée, b'en, i' était t'ut seul dans l'écurie : pâ' avec le cheval. P'is l'cheval... i' avait réussi à voler l'cheval... le roi. Follait b'en qu'i'... J'cré' b'en... j'ignor' si il l'â r'mi' oui ou non.

B'en, i' dit... Le roi était... i' voulè' en v'nir à bout, p'i' i' était pas capab' d' v'nir à bout d'son Ti-Jean ! I' gu'i' ten [tend] in aut' piège. I' dit : « Tien, i' dit, dans ma chamb', lâ, j'couche avec la rein', p'i' i' dit, si t'és capab' de v'nir voler més drâps, dans la nuit, i' dit, lâ, i' dit, j'te clair'rai<sup>5</sup>, p'is t'a'râs la vie sauve pour l' restant d' tés jours, p'is t'a'râ' enn' récompens'. — B'en, i' dit, çâ, c'est b'en facil', voler dés drâ', i' dit, du moment qu'vous me l'permetté', i' dit, j'gu'irai ! — B'en, i' dit, viens, viens cett' nuit ! »

5. *Clairer* [ TO CLEAR ] (angl.) : Acquitter, libérer (d'une obligation).

Ça fait qu'lui, le roi, i' s'en défiè' [ défiat ] in peu : i' met dés gardien in peu partout p'is . . . pour pâs fér' voler sés drâps. Comm' de raison, lés port's sont bârrées, barricadées, p'is . . .

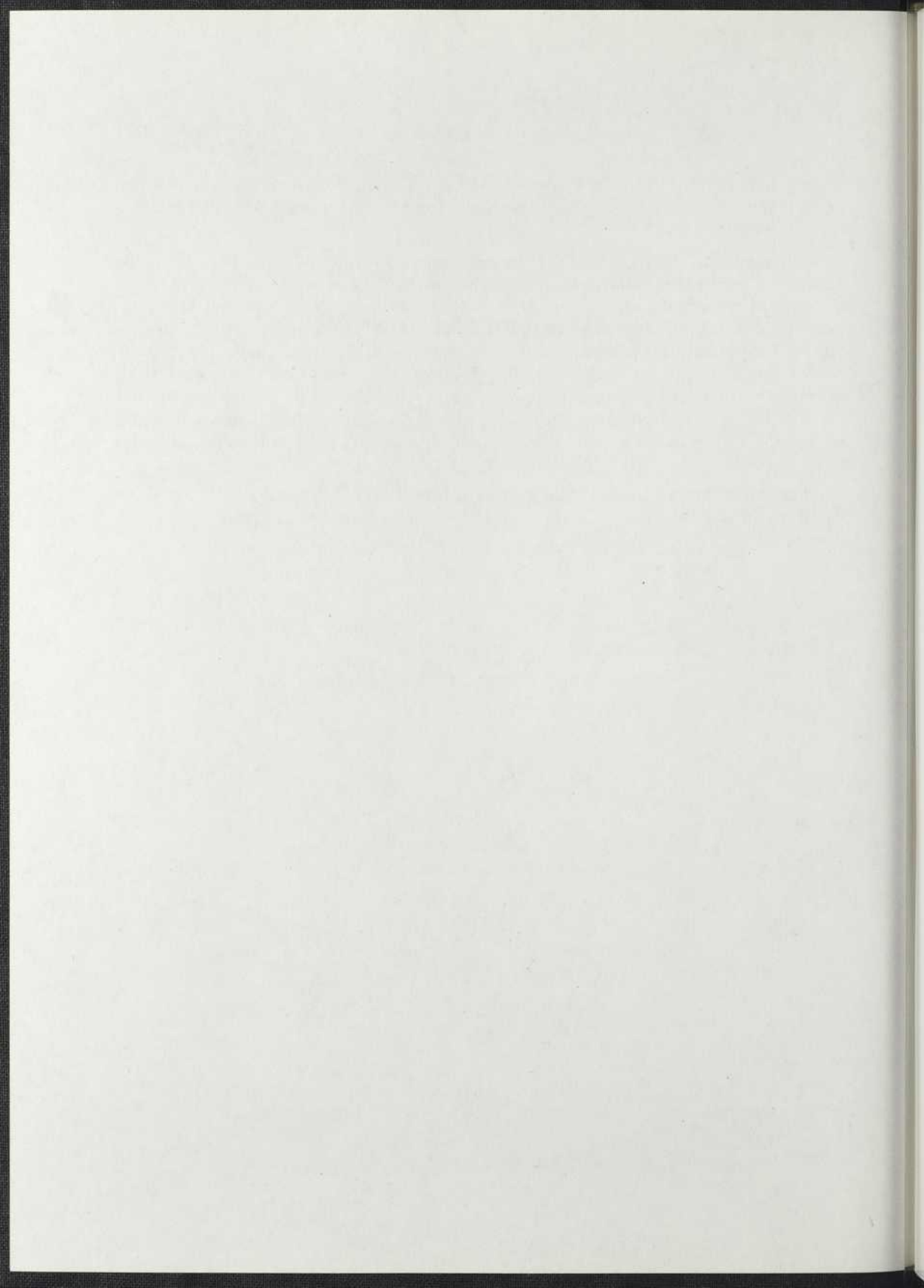
P'ti-Jean, lui, i' pârt, p'i' i' s'fè' in bonhomme ; i' s'fè' in bonhomm' de paille au bout' d'enn' grand parch'. Le roi couchè' au deuxieume étag', p'i' i' savè' où c' qu' était la chamb' du roi. Pui', i' met sa calott<sup>6</sup> p'is son côtt<sup>7</sup> [ coat ], su' son bonhomm' de pâill', p'i' i' prend sa parch' p'i' i' s'en vâ s'montré' 'a têt' d'temps en temps. Mé', le roi dormait pâs : le roi ouatchait [ to watch ]<sup>8</sup>. Te'jou' qu'le roi s'aparçôé que P'ti-Jean ést lâ. I' montait, p'i' i' s'en allè' aussi vit'. Le roi prend son révolveur [ revolver ], p'is quant' . . . la promiér' chanç' qu'il â, i' tire à travers d'la vit', p'is lui, i' lâch' la baguett' tranquill'ment, p'i' i' fait semblant qu' ça tombe à terr', p'i' i' dit : « J'eul l'ai tué ! » Le roi pârt' à la cours', p'i' i' sort, p'i' i' laiss' lés porte' ouvart's, p'i' i' pârt pour aller voèr si i' ést b'en mort.

Pendant c'temps-lâ, lui, i' rent' par in aut' port', p'i' i' r'mont' trouvé' . . . I' arriv' dans la chamb' qui ést ouvart', p'i' i' di' à la reine, i' dit, vit', vite, i' dit, deunn'-moé lés drâ', i' dit, lâ . . .

6. *Calotte* : casquette.

7. *Coat* (angl.) : veston.

8. *To watch* (angl.) : Surveiller, faire la garde.



## 26 – LE LOUP ET LE TONNEAU

Le long de la rivière Militek, dans la Matapédia, un noyau de centre de colonisation commençait à se former. C'est là que j'étais allé m'établir. Nos voisins les plus proches demeuraient à quatre milles. C'est dire que la contrée était assez sauvage. De plus, je vivais tout seul avec ma femme, Catherine.

Un soir d'été, après une journée bien remplie, nous nous reposions, moi et ma femme ; la porte du camp était ouverte pour laisser entrer la lumière.

À notre grande surprise, un loup affamé rentre. Dans mon excitation, je crie : « Verse, Catherine ! » Le poêle chauffait et le souper y mijotait : c'était un bouilli. En entendant « Verse, Catherine », elle prit le chaudron et en répandit le contenu. Le loup, ébouillanté, se sauva en hurlant vers la forêt.

Si je vous raconte mon histoire, c'est pour vous démontrer que le loup, comme d'ailleurs tous les autres animaux, possède une certaine mémoire.

Quelques mois plus tard, au commencement de l'hiver, je bûchais un peu de bois dans la forêt. Tout à coup, une bande de loups s'approche. Mais un seul se rendit à l'endroit où je travaillais. Je réfléchis, mais je ne me sentais pas en sécurité ; je grimpe dans un arbre. Lorsque le loup me vit dans l'arbre, il se mit à hurler. Après une demi-heure à peine, voilà qu'apparaissent les autres loups ; ils sont sept, huit, dix. Ils se rassemblent à côté de l'arbre et, dans l'espoir de m'atteindre, ils se mettent à monter les uns sur les autres. Or, j'étais dans l'impossibilité de grimper plus haut.

Lorsqu'ils s'approchent trop près, la peur me prend. Dans mon excitation, je recours de nouveau à ma femme et je crie : « Verse, Catherine ! » Le loup, qui avait déjà été ébouillanté, se trouvait à la partie inférieure ; ventre à terre, il s'enfuit, faisant dégringoler tous les autres et suscitant la débâcle. Une fois de plus, je fus hors de danger et je remerciai le bon Dieu de m'avoir encore sauvé la vie.

L'année suivante, je fis une excursion de pêche. Je m'engage dans un petit ruisseau, puis, je m'aventure un peu plus loin. En arrivant à l'endroit prévu, j'aperçois un petit camp dont j'ignorais l'existence. Je m'approche : je reconnais le genre de personnes qui l'occupaient ; c'étaient des contrebandiers qui distillaient clandestinement de l'alcool. Durant l'hiver, ils avaient apporté des barils de sirop, avaient fait fermenter la mélasse, j'ignore avec quoi, pour ensuite en tirer de l'al-

cool. Sans réfléchir, je frappe à la porte, et, me voilà reçu par des contrebandiers. Ils me questionnent, mais se rendent compte que, à la suite d'un coup d'oeil sur les alambics, je suis au courant de leur trafic. Aussi refusent-ils de me laisser partir. Certains ont l'intention de me mettre à mort pour m'empêcher de les dénoncer. D'autres combattent ce projet. Après plus amples débats, ils décident de m'enfermer.

Ils s'emparent d'un baril vide qui avait déjà contenu 80 gallons de mélasse : ils m'y introduisent, replacent le couvercle, le recouvrent de toile et m'abandonnent à mon triste sort.

Dans cette situation, bien qu'en vie, je n'étais pas très rassuré. La nuit venue, j'entends du bruit autour du baril ; c'est un animal, une bête féroce mais je ne puis la distinguer.

Cependant, le trou de la bonde était dégagé pour me permettre de respirer. Je suis sur le qui-vive, la bête tourne, flaire, contourne le baril. Je réussis à empoi-gner une touffe de poil. C'est la queue ! Je l'enroule autour de mon bras et je crie : « Verse Catherine ! » Encore mon fameux loup qui, jadis, avait été ébouillanté ! Le baril au derrière, il se sauve dans la forêt. Il n'a pas franchi deux ou trois arpents que voilà le baril défoncé. Une fois de plus, je me retrouvais libre.

## LE LOUP ET LE TONNEAU

Récit folklorique raconté, le 20 août 1958, à l'Ile Nepawa (près de La Sarre, P.Q.) par M. Thomas Belly (79 ans) natif du Lac St-Jean, paroisse de Saint-Prime, arrivé à La Sarre, en 1947.

Enregistrement no 3007b. Conte-type 1875.

L'long d'la riviér' Militek, dans la Matapédia, il y a là une espèc' de... in commencement d'colonie, p'is j'ète' allé m'établir là. P'is j'ète' à quat' mill's dés voésins naturell'men, hein ! En fait, c'est vous dir' qu'c'était bien sauvag'. P'is j'étais t'ut seul a'ec ma femm'. P'i', in soèr, là, aprè' avoèr b'en travaillé, là, on se r'pôsait, moé p'is ma femm' ; c'ète' en été et puis la porte éte' ouvert', la port' du camp', quand on veut voèr... ordinar'.

La premièr' chos' qu'on sè', i' rentre in lou', in lou' affamé. P'i' on ress' tout supris. P'is ma femm' s'app'lait Cath'rin'. Moé, dans mon excitation, j'dis : « Vers' Cath'rin' ! L'poèl' chauffait, p'i' i' y avait tout le bouilli<sup>1</sup> pour le souper... mijotait su' l'poèl'. P'i', en disant « Vers', Cath'rine », 'a a pensé de prend' le chaudron, p'i' à â versé çà sur le loup ; p'is le loup s'est trouvé ébouillanté, p'is le lou' â pris la forêt, p'i' i' s'est sauvé en criant.

C'est vous dir' que... mon histoèr ést pour prouver que le loup, comm' tous lés aut's animaux d'ailleur', i' on eun' çartaine... eun' çartain' mémoire'.

Quelques moàs plus târd, j'ète' allé dans la forêt bûché' in peu d'boàs, là, et puis c'ète' au commencement d'l'hiver, p'is lés lou' éte' arrivés par bande'. Mé', i' 'nn arriv' 'guien qu'in près là où c'que j' travaillais, là ; puis, j' pense à mon affair'... j'me sentais pàs sûr de mon affair', j'grimp' dans in arb'. P'is, quant' le loup voè' que j'su's grimpé dans l'arb'e, i' s'mè' à hurlé'. I' y â pâ' eun' demi-heur' qu'i' hurl' que v'là lés aut's loups qui vienne' : i's vienn'nt sept, huit, dix loups, p'i' i's s'rassemble' au côté d'l'arb', p'i' i's s'mette' à s'embarquer les ins par-dessus lés aut's pour m'atteind'. J'pouvais pàs monter davantag'.

Te'jou' que, quand i's vienn'nt trop proch', la pèur me pren, encor' mon excitation, j'recour' à ma femme encor', j'dis : « Vars' Cath'rin' ! » P'is, le loup qu'a-

1. *Bouilli* : mets traditionnel composé de viande, de patates et d'autres légumes bouillis.

vait d'jà été 'bouillanté se trouvait dans la partie inférieure in peu, i' â parti, lui lâ ; i' â parti encor' le ventre à terr', p'i' i' â tou' fait dégringoler lés aut's, p'is ça excité. . . ça deunné la pœur à tout's lés aut'. Ah ! j'ète' encor' sauvé, p'is j'ai r'mar-cié l'bon Dieu d'm'avoèr sauvé la vie encor' cett' fois-lâ.

L'année suivant', j'vâs fère eunne excursion de chass' . . . plutôt la pêch', voyez-vous. J'pren in p'tit ruisseau, p'is j'm'en vâ' in peu loin. J'arriv', j'voé' in p'tit camp' qu'avait 'té bâti. . . que j'savais pâs. J' m'approch' de d'lâ : c'étaient dés bout'léggueurs [bootleggers]<sup>2</sup> qui faisaient. . . qui distillaient la boesson. P'is dans l'hiver, i' avaient monté. . . i' avè' apporté dés barils de sirop, fêr' fermenter çâ, j'sé' pâ' avè' quoi, p'i' i's distillaient d' la boesson là-d'dans. P'is, moé, sans pensé' à r'guien, j' vâs frappé' à la port' ; j'voé' b'en qu'i' y â du mond', puis j'suis r'çu par dés bout'léggueurs. I's m'quessionn't, p'i' i's s'aparçoèv'nt que j'ai trouvé leu' . . . que j'ai vu leu's alambics, tout çâ ; i's veul'nt pâs m'laisser partir. I' ont di' : « On vâ l'mettre à mor' ! I' gu'irâ pâs nous vend', celui-lâ ! » P'is lés aut's voulaient pâ ! . . . in voulait, l'aut' . . . lés aut's voulaient pâ' ; i' ont di' : « On n'est pas pour le tué' ! I' ont di', en tous lés cas on vâ t'renfarmer ! »

I's prenne' in baril vid' dés ancienn's mélass's. . . barils d'mélass' de quatre-vingts gallons, lâ, p'i' i's m'mett'nt là-d'dans, p'i' i's mett'nt le couvert,<sup>3</sup> p'i' i's mett'nt lés toell's par-dessus, p'i' i's m'laiss'nt lâ.

Me v'lâ pâs b'en rich' là-d'dans, mé' j'étais b'en en vie, dans tout's lés câs ! Te'jou', ça s'pâss' comm' çâ. . . Pendant la nuit, j'entends marché' autour du baril ; j'voé' b'en qu' c'est in animal, enn' bêt' féroç' qui. . . Mé', j'pouvais pâs voir. Mé', i' y avait le trou d'la bond' qu'i's m'avaient laissée ouverte : i' était pâs bouché pour que j'vin [vinsse] à respirer. J'me tiens prêt : j'guett' çâ, lâ, p'is la bêt' tourne ; 'a sentait p'i' 'a tournè' autour. J'vien à bout de prend'e in p'tit tapon d'pouell' [poil], p'is j'arrach' çâ : c'était la queue. J'fè' in tour autour du brâs, p'is j'crie : « Vars' Cath'rin' ! » P'is c'st encor' mon fâmeux loup qu'avè' été ébouillanté, lâ ; i' pâ' avec le bari' au darguièr', p'i' i' s'sauv' dans lés arb's. P'i', i' a pâs fait' deux t'oâs [trois] arpents que l'bari' était défoncé, p'is j'ète' encore en liberté.

2. *Bootleggers* (angl.) : contrebandiers.

3. *Couvert* : couvercle.

## 27 – L'HABITANT QUI SE VENGE

Il y avait une fois une bande de voleurs : sept audacieux brigands. Ils avaient choisi comme repaire une vieille maison située près d'un grand chemin, et, de là, dépouillaient les localités avoisinantes.

Non loin de là, au fond d'un rang solitaire, vivaient isolés un vieux et une vieille qui sortaient de leur ferme seulement en automne, pour aller au village, chercher leurs provisions d'hiver.

Les vieux paysans possédaient une belle vache caille, bien grasse. Un jour, le bonhomme dit à sa femme : « Je vais aller vendre notre vache au boucher. Je rapporterai de la farine, du lard et les autres provisions dont nous avons besoin pour passer l'hiver. »

La bonne femme acquiesça à la proposition de son mari. Et le voilà parti pour un voyage d'au moins deux jours... En charrette, ça ne va pas vite, surtout quand il faut avoir l'oeil sur une vache attachée derrière la voiture ! Le vieux parvient au sommet d'une côte d'où les voleurs l'aperçoivent.

« Voilà un gars avec une vache, dit le chef des bandits. On va la lui voler ! »

— En plein jour ? demande l'un du groupe.

— Bien sûr ! Même qu'il va être consentant, vous allez voir ! »

Le chef considérait ses associés comme des valets. Il s'adresse à l'un d'eux : « Toi, prends le bois, et viens à la rencontre de l'habitant qui conduit sa charrette et sa vache. Moi, je vais monter dans la voiture du paysan. Au moment où tu nous rencontreras, ne dis pas un mot. Tu iras droit à la vache, tu lui caresseras le dos de la main et tu diras : « Quel beau petit cheval ! » Moi, je me charge du reste ! »

— C'est compris, chef ! »

Le chef des voleurs va trouver l'habitant :

« Monsieur, est-ce que votre vache est à vendre ? »

— Oui, je me rends justement au village pour la vendre.

— Quel prix ça peut valoir, une vache comme la vôtre ? Mais, je me trompe . . . ce n'est pas une vache, c'est un petit cheval que vous conduisez derrière votre voiture !

— Un cheval que vous dites ? Êtes-vous fou ? C'est une vache ! Vous le voyez bien, c'est une vache !

— Ce n'est pas une vache, c'est un cheval !

— Ce n'est pas un cheval, c'est une vache !

— Si vous voulez, dit le chef des voleurs, je vous gage cinquante piastres que c'est un cheval. Je m'en remettrai au jugement du premier homme que nous rencontrerons sur la route ! »

Le pari est accepté, et le voleur monte dans la charrette avec l'habitant.

Au bout de quelques arpents, ils voient venir un étranger : c'était précisément le valet qui venait jouer le rôle que le chef lui avait assigné.

« Hé ! l'ami, venez ici ! Nous avons une cause à vous faire juger ! » Sans même regarder les deux hommes, le piéton passe à côté de la voiture ; il va droit à la vache, lui caresse le dos : « Eh bien ! voilà un beau petit cheval !

— Maudit ! s'écrie le cultivateur. Ça parle au diable ! J'ai perdu ma vache ! » Et il reprend, tout penaud, le chemin de sa demeure.

Le paysan arrive chez lui ; sa femme lui demande :

« Où sont tes provisions ?

— Je n'en ai pas ! Je me suis fait voler ma vache ! J'ai croisé une bande de voleurs : ils ont essayé de me faire croire que c'était un cheval. Je m'en suis remis au jugement du premier voyageur que l'on rencontrerait. Eh bien ! on a rencontré un homme à pied mais c'était un gars de la bande. Pour des voleurs, ce sont certainement de fins voleurs. Mais ce n'est pas fini ! Ils vont me revoir bientôt ! »

C'était un paysan très robuste, bien vigoureux, un ancien bûcheron. Sa femme lui dit :

« Comment vas-tu t'y prendre ?

— Regarde bien ! Je me déguise en créature ! »

Il s'habille alors en femme, avec une grande robe. Il s'en va, vers neuf heures, passer près de la maison des voleurs.

« Regardez donc ce qui passe sur la route, dit le chef : une femme ! On va l'arrêter. Il faut l'inviter à entrer et elle consentira peut-être à coucher ici. Vous autres, vous coucherez en haut : elle, elle va coucher en bas. »

Le chef des voleurs sort alors à la rencontre de la femme :

« Madame ou mademoiselle ! Vous n'avez sans doute pas l'intention de traverser la forêt ce soir ? Il commence déjà à faire sombre : la nuit vient vite !

— Ha ! ha ! Que voulez-vous que j'y fasse. Je ne suis qu'une pauvre mendicante ; je suis habituée à coucher dehors ; je vais où je peux.

— Entrez donc ! Restez à coucher ici.

— Ce n'est pas de refus ! J'accepte. »

Elle eut la précaution de ne pas se placer près de la lampe, afin de ne pas être reconnue . . . Tout alla très bien.

Le temps de se coucher arriva enfin : le chef désigne une chambre à la visiteuse et ordonne aux autres d'aller se coucher au deuxième étage . . .

Le chef se glisse furtivement dans l'appartement de la soi-disant mendicante. Dès qu'il arrive près du lit, il se sent tout à coup saisi à la mâchoire, puis il reçoit une volée de coups de poing. Après cette raclée qui le laisse pantelant, à peine vivant, le paysan lui demande :

« Où est votre argent ? Vous en avez, de l'argent : vous êtes des voleurs.

— Venez par ici et servez-vous, mais de grâce laissez-moi la vie sauve ! »

Peu de temps après, l'habitant arrive chez lui ; il appelle sa femme et vide un grand sac de pièces de monnaie sur la table.

« Regarde, ma femme, le gros tas d'argent.

— Je n'en ai jamais vu autant . . . J'ai commencé à vérifier la somme, c'est renversant !

— Ce n'est pas tout ! Demain matin, je retourne chez les bandits. Tu vas voir que je vais leur en faire cracher, de l'argent . . . ! »

Le matin, juché sur une vieille calèche, il reprend la route qui passe chez les voleurs. Une petite valise est à côté du voyageur, bien en vue sur le siège. Il a mis ses habits du dimanche.

« Regardez donc, vous autres ! Un docteur qui passe sur la route . . .

— Faites-le entrer, dit le chef. J'ai besoin de soins . . . Je me meurs ! »

Quelqu'un se précipite vers le chemin pour inviter le médecin à entrer.

« Vous êtes un docteur ?

— Oui, mais je suis bien pressé . . . mes malades m'attendent . . .

— Il y en a un malade, ici ; entrez s'il vous plaît ; il est presque à l'agonie . . . »

Le faux-docteur accepte donc d'entrer chez les voleurs et il aperçoit son homme qui geint et se plaint. Il l'examine.

« Dites-moi donc ce qui vous est arrivé. Vous êtes couvert de plaques bleues !

— Je suis tombé en bas de mon cheval. (Il ne voulait pas avouer avoir reçu une raclée de la part de l'homme à la vache.)

— Vous êtes bien mal en point ! Mais il y a un moyen de vous sauver : pour vous guérir, il faudrait une espèce d'onguent que je n'ai pas dans ma trousse : c'est fait avec de la savoyane : de petites racines rouges qu'on trouve dans la forêt ou dans les savanes. Il m'en faudrait un bon lot ! J'en ferai un onguent qui vous remettra sur pied avant cinq ou six jours.

— Chef, nous y allons ! Il y en a beaucoup dans la grande savane au milieu de la forêt.

— Oui ! Allez-y tous, les gars ! Moi, comme médecin, je suis mieux de rester pour veiller sur le malade. »

Tous partent au pas de course. Dès qu'ils ont disparu au milieu des arbres de la forêt, l'homme à la vache se fait reconnaître.

« Mon maudit voleur ! J'en ai encore des coups de poing et des taloches pour toi ! Tiens, attrape cela !

— Pitié ! Mon Dieu Seigneur ! Laissez-moi la vie... Emportez tout l'argent et tout ce que vous voudrez !

— Merci ! et je vais te récompenser de mon mieux ! Tiens, prends cela encore... »

La bande de voleurs revient bientôt avec une bonne cueillette de savoyane. Ils trouvent le chef au plus mal et surtout hors de lui.

« Bande d'insensés ! Vous n'avez pas reconnu l'homme à la vache ? C'était lui, le fameux docteur... ! »

Pendant ce temps, l'habitant arrive chez lui et dépose ses trésors sur la table, devant sa femme.

« Il n'y a pas moyen de compter tout cela ! Ça fait sûrement un sou le poil pour le prix de notre vache !

— Ah ! Ce ne sera pas tout, ma bonne femme. Ils doivent en avoir encore, de l'argent... je vais y retourner. Je lui ai donné de telles râclées, qu'il doit encore avoir besoin de moi... »

Alors, il s'habille en habitant. Il reprend la route. Il s'arrête bientôt à l'abri de la dernière côte. Il songe à son affaire. Tout à coup arrive un aide-fermier miséreux, qui était sans le sou.

« Avec les jambes que vous avez, vous devez être bon coureur ?

— Oui ! Je cours passablement... »

— Voulez-vous gagner cinquante piastres en récompense d'une course ?

— Cinquante piastres ! Alors, je vais me débarrasser de mes haillons. Avec tout cet argent, je pourrai me procurer d'autres habits... »

Là-dessus, il jette ses guenilles et fait un tour d'exercice sur la route : il court très vite : une vraie invention !

« C'est parfait ! Tu es l'homme qu'il me faut. Viens ici et regarde au dessus de la côte. Tu vois la maison ? Tu prendras la montée qui y conduit, tu cogneras fort dans la porte et tu crieras : « Je suis l'homme à la vache ! » Après, ne reviens pas ici ; sauve-toi à la course de l'autre côté. »

L'homme fait ce qui lui était commandé. Il n'a pas fini de frapper et de crier, qu'il entend du bruit dans la maison. Il se sauve au plus vite, poursuivi par toute la bande des voleurs qui du même coup laissent leur chef tout seul. Ils croyaient avoir affaire à l'habitant : le sachant très fort, ils y allaient prudemment.

L'habitant en profite pour prendre la montée à son tour ; il entre dans la maison et approche du malade.

« Hé ! le chef ! Je suis venu chercher l'argent de ma vache.

— Ah ! Bien, maudit ! Te voilà encore ! C'en est décourageant ! Prends tout ce que tu trouveras : il y a encore dans la cave une petite boîte contenant de l'argent. Prends tout, mais laisse-moi la vie. »

Les voleurs reviennent tout essoufflés.

« Nous n'avons pu le prendre, il courait trop vite.

— Il vient de repartir, il nous a encore joués. »

Les voleurs furent obligés de quitter un endroit si fécond en aventures désastreuses.

## L'HABITANT QUI SE VENGE

Récit populaire raconté à La Sarre Abitibi, le 17 juillet 1958, par Joseph Charrois (77 ans) natif de St-Pamphile de Lislet, P.Q. Le conteur n'a pas dévoilé ses sources.

Enregistrement no 3004b. Conte-type 1551 (cheval pour vache) et 1538 (femme, docteur, coureur).

Ah ! c'est enn' fois, c'été' enn' gagn' [gang]<sup>1</sup> de voleurs, de bandi' ; i' été' installés l'long d'in ch'min dan enn' vieill' maison, p'i' i's volaient d'in bor' à l'aut'. P'i', au fond d'in ran [rang] i' y avè' in vieux p'i' enn' vieille. I's vivaient tout seu's. P'i' à tou' 'és automn's, b'en, i' allaient s'charcher dés provision au villag' pour pâsser l'hiver. I' étaient loin dés voésins.

Ça fait que l'bonhomm' di', i' avè' un' bell' gross' vach' câill', b'en grâsse ; i' dit : « M'â' aller vend' çâ au boucher, p'i' i' dit, m'âs monter d'la farin', du lâr'd, p'is quoi c' qui vâ nous fouloèr pour... — 'A bonn' femm' dit, correck' ! »

Partir pour deux jours, c'tait loin en chârrette ça fait que, i' arrive à cés voleurs-lâ ; ils l'voeill'nt venir su' 'a cô't'. Le chef dés voleur' — i' étaient sept — i' dit : « V'lâ in gâ' avec enn' vache, i' di', on vâ gu'i volé' ! — I' ont di', en plein jour ? — Ah ! i' di' oui ! P'i' i' vâ êt' consentan ! I' dit, toé prends l'boâ' — i' avait sés valets — prends l'boâs, p'i' i' dit, tu viendrâ' à not' rencontr' ; p'i' i' dit, m'en vâs trimer<sup>2</sup> l' restant. P'i' i' dit, tu dirâ', en nous rencontran, i' dit, parl'-nous pâ' ! I' dit, tu pass'râs la main su' l'dos d'la vach' p'i' i' dit, tu diras : V'lâ don in beau p'tit joual [cheval] ! — C' correck' ! »

To'jours, l'chef dés voleurs vâ trouver l'habitant, lui dit : « Mecieu, vot' vache ést-i' à vend' ? — I' di' oui, i' dit, j'vâ' au villag' pour la vend'. — I' dit, comment c' qu' 'a vau' ? I' dit, pâs vot' vache, i' dit, j'me mépren, i' dit, c'st in p'tit joual que vous avez attaché en arguier' ? — B'en non ! I' dit, c'st eunn' vache ! » I' s'astine<sup>3</sup> avec l'habitant ; v'lâ l'habitant choqué. To'hours, lâ, le voleur di', i' dit : « M'âs

1. *Gang* (angl.) : Bande, troupe, foule, bon nombre.

2. *Trim* [to] (angl.) : Disposer, arranger, préparer.

3. *Ostiner* : (s') Soutenir avec obstination, discuter...

déposer cinquant' piass's ; p'i i' dit, l' premier homm' qu'on vâ rencontré', i' dit, c'est lui qui jug'rá d'câ. — C'est correck' ! »

I' embarque avec l'habitant, p'i i's voeill'nt [ voient ] v'nir eul gârs que lui l'avè' envoyé. I's voeill'nt v'nir eul' gâ', i' dit : « Heill' ! mecieu, i' di' on a'rè' enn' afèrè à vous fèr' jugé' ! » Ah ! i' fait pàs d'câs d' 'és aut'e' : i' pâss au côté d'la voetur', p'is, pâss' la main su' l'dos d'la vach', p'i, i' dit : « V'lâ don in beau p'tit joul ! — Ah ! b'en maudit ! L'habitant dit, ça parle au guiâb' !<sup>4</sup> J'ai perdu ma vache. » I' â 'té obligé de r'tourner d'bor'.

Arriv' cheu' z-eu', 'a di' : « Ouégnons [ voyons ] ! T'âs pàs d'effè<sup>5</sup> ? — I' dit, non ! I' di', i's m'ont volé ma vache. I's m'ont fait' accrair' [ accroire ] c'ète' in joul. I' 'nn â in qui r'ssout, p'i i' â jugé c'ète' in joul. Mé', i' dit, c'est pàs r'guien. I' dit, c'est dés fins-voleur' ! I' dit, m'âs gu'y eller ! »

C'ète' in homm' b'en capab',<sup>6</sup> b'en for', in ancien. To'hour', 'a dit : « Comment c'tu vâs t'-y prend' ? » Ah ! i' s'habille en créature<sup>7</sup>, a'ec eunn' grand rob' p'i i' pâss' par lâ, vers la vach' !

Le chef des voleurs dit : « R'gâr' don quoi c'qui pâss' lâ ! I' di', on vâ 'és arrê-té'. I' dit, on vâ l's arrêter, p'i i' di' 'a vâ rester couché' écite ! I' dit, vous-aut', couché' en haut, p'i i' di', 'a vâ couché' en bâs !

Ça fait que, le chef dés voleurs s'en vâ au ch'min, p'i i' dit : « Madame ou ma d'moézelle, i' dit, ça a pàs d'bon sens qu'vous travarsez c'boâs-lâ, à soèr ! I' di', i' commence à fèr' noèr. — 'A dit, quoi-ce que vous voulez que j'faize ? 'A dit, j' su's t-eunn' pauv' mendiante, 'a dit, j'vâ' iouè c' que j' peu'. — I' dit, resté' à couché' ! — 'A dit, c'est correck' ! »

To'hour' 'a s' t'nait b'en... 'a s'tenait pàs trô' à lumièr'. Quand c'est v'nu l'temps de s'couché', i' gu'i monte eunn' chamb'. P'i lés aut's gârs monte' en haut. P'i l' chef, lui, i' s'en vâ pour coucher lâ, avec elle. Il l' po'gn' par la hamb' [ jambe ]... par la goulette<sup>8</sup> et lâ i' fesse. I' fess' p'i i' gu'i laiss' la vie p'is c'est just'. P'i i' di' : « Éiouè c'qu'est vot' argen ? I' dit, vous 'nn avez d'l'argent, vous êt' dés voleur'. — I' dit, v'nez ! » Ça fait que... lâ, i' arrive cheu' z-eux p'i i' di' à sa femme, i' dit, r'gârdèz l'tâs d'argen. » I' n' n'avait jamais tant vu. 'A commence à compter çâ, 'a dit : « Ça a pàs d'bon sen. — I' dit, c'est pàs tout' çâ ! I' dit, j' gu'y vâ', à matin ! I' dit vous allé voèr que, i' dit, m'âs leu's en halèr<sup>9</sup> de l'argent !

4. *Parler au diable* : Être étonnant, être extraordinaire.

5. *Effets* : marchandises.

6. *Capable* : Fort, vigoureux.

7. *Créature* : Femme.

8. *Goulette* : ou margoulette : Pomme d'Adam, mâchoire.

9. *Haler* : Tirer, ôter.

To'jour', i' pàss' par là avec in vieux selké [sulky]<sup>10</sup> p'i' un p'tit port'-man-teau. P'is sés assaciés [associés] i' ont dit : « R'gârd' don, v'lâ in dacteur qui pàsse. I' di' arrêtez-lé, je m'meurs ! »

Ça fait qu'i's von au ch'min p'i' i' arrêtn't le dacteur. I' di' : « Et'-vous dacteur ? — I' di', oui, mé' j' su's pressé ! — I' dit, rentré', i' di', on l'â in malade écite : i' di', i' ajeuv' [achève]. »

Ça fait qu'i' arriv' lâ, p'i' il l'vésite ; i' dit : « Quoi c'c'est que vous avé' eu ? — Ah ! i' dit, c'st in joual [cheval] qu' j'ai échappé p'i' i' dit, c'est ci c'est çâ. » I' di-sait pàs qu' c'était l'hom'm' d'la vache. I' di' : « I' m'faudrè' enne espèç' d'onguent p'i' i' dit, j'eul l'ai pâ' écite. I' faudrè' d'la sa'ouyan'<sup>11</sup> dés p'tit's racin's roug's qu'i' y â dans l'boâs, lâ. I' m'en foudrait pàs mal<sup>12</sup>, p'i' i' dit, j'f'rè' in onguent, p'i' i' di', en cinq si (six) jour', i' s'rait b'en ! »

Ah ! i' ont dit : « Chef, on vâ gu'y allé'. On sé' qu'i' y en â dan 'a grand sa- van'. » Ça fait que l'hom'm' d'la vach', lâ, i' di' : « Allez-y tout' la gang, i' dit, m'â' ouèr soin du malade ! » I's parte à courir. Aussitôt qu'i's sont rentrés dans l'boâ', i' avance' i' d'y maudi' encôr' dés coups d'poing dan 'és vieill's plaqu's [traces des blessures antérieures]. P'is l'aut'e s'lamentè' : « Mon Dieu, Seigneur ! laiss'-moé 'a vie, p'i' emmèn' tout' mon argent, p'is ci p'is çâ. — Ah ! i' dit, m'âs to'hours t'payé' 'a trait'. »<sup>13</sup> Varge<sup>14</sup> encor' !

Ça fait qu'i's r'ssoude' avec ch'quin [chacun] enn' po'gnée de sa'ouyan', p'i' i's mont'nt çâ. « Band' de maudits fou', i' di', i' pârt d'avec moé ; c'est l'hom'm' dl'a vach' qu'été' écite ! »

Ça fait qu'i' s'en r'tourn' chez eux p'i' i' mont' çâ à sa bonn' femme. Ah ! b'en, in tàs d'argen ! 'A voulè' asseillé' [asseyer] à compter çâ. 'A dit : « Ça fait qués'men in sou l'pouell [poil] ! — I' dit, c'est pàs tout', bonn' femme ! I' di', i's 'nn on encôr' d' l'argen ! I' dit, j'gu'y vâ'. I' dit, j'eul l'ai assez bûché, i' a dit, qu'i' â besoin d'moé encôre. »

Ça fait qu'i' s'habille en habitant, pui' i' arrett' su' l'bord d'la cô't', lâ, p'i' i' songe à son affère. Qui c'qui r'ssou' ? In bom<sup>15</sup> d'La Sarr' [Sarre] qui avait pâ' enn' cenne. I' di' : « Heill', mecieu ! Et's-vou' in bon coureur ? — I' di', oui j'cour' ! — I' dit, m'âs vous denner cinquant' piass'. — Cinquant' piasse ? Ah ! b'en, i' dit, me vâs m' déshabiller. Cinquant' piass', i' dit, j' m'a'rè' b'en d'aut' butin »<sup>16</sup>. I' ôt' son cô't' [coat],<sup>17</sup> p'i' i' s'asseill' [essaie] dans l'chemin. I' couré' c'est comme enne

10. *Sulky* (angl.) : voiture à une place dont on se sert pour les courses de vitesse ; voiture légère à deux roues.

11. *Savoyane* : Coptide à trois feuilles, plante dont la racine sert à teindre en jaune, est employée comme médicament.

12. *Pas mal* : En assez grande abondance.

13. *Traite* (*payer la*) : Payer une consommation (sans ironique : *malmener*).

14. *Verger* : battre, frapper fort.

15. *Bom* (angl.) : Voyou, fainéant, débauché.

16. *Butin* : Habits, vêtements.

17. *Coat* (angl.) : Habit, veston.

invention. I' dit : « Tu prendras la montée, là, d'la mèson, p'is tu vâs cogner fort dan 'a porte, en criguiant [ criant ] : j' su's l'homm' d'la vach' ! P'i' i' dit, prends l'aut' bord ! Prends pâs par écitt' . »

Tandis c'temps-lâ, lui, i' descen 'a cô't', p'i' i' rent' . . . Lés voleur', i' ont tout' parti aprè' [ après le coureur ]. I's savaient qu'i' était for'. Lui, i' pren 'a montée, p'i' i' vâ trouver l' malad', p'i' il l'pousse : « Heill' i' dit, j' su's v'nu charcher l'argent d'ma vache. — Ah ! b'en, maudit ! » Lâ, i' ètè' découragé. I' di' : « Emmèn' tout' quoi c' qu'i' y â ! I' di', i' y â enn' p'tit' boèt' [ boîte ] dan 'a cavè, i' a di', i' y â d' l'argent d'dans. P'i', i' di', emmèn' çà p'i' laiss'-moé 'a vie to'hours ! »

Lés gâ' ont r'ssout tout essoufflé'. I' ont pâs pu l' po'gné'. I' di' : « I' vient d'partir d'avec moé encôre ! »

I' ont 'té obligés d'changer d'place !



## 28 – TI-JEAN-SANS-PEUR

C'était un certain Ti-Jean-sans-peur. Il quitte la demeure de ses parents et parvient à une cabane ; un grand nombre de mouches allaient et venaient sur une table. Ti-Jean applique une tape à ce meuble noir de mouches. Il en tue quatorze en plus des blessées.

Ti-Jean se rend à une école et demande au maître d'écrire, sur deux pancartes, l'annonce suivante : « Ti-Jean-sans-peur : En tue quatorze sans compter les blessés ! » Il suspend ces pancartes à son cou, une sur son ventre, l'autre dans son dos, et reprend sa route. Il marche, marche longtemps ; bientôt, il passe près d'une église. Du presbytère, le curé lui crie : « Bonjour, Ti-Jean !

– Bonjour, monsieur le Curé !

– Serais-tu disposé à travailler pour moi, dans mon jardin, pour sarcler, prendre soin des légumes ?

– Certainement, répond Ti-Jean ! »

Ti-Jean commence donc de travailler pour le curé. Une bonne journée, le curé dit à son bedeau : « Ce soir, nous allons voir si Ti-Jean-sans-peur est vraiment aussi brave qu'il le dit. Tu vas faire le mort, on va te placer dans un cercueil et on va demander à Ti-Jean de monter la garde près de toi dans une chambre mortuaire. »

Tout se prépare comme le curé l'a prévu et le prêtre annonce la nouvelle à Ti-Jean : « Le bedeau vient de mourir. Tu vas m'aider à le veiller. J'irai te remplacer quand tu seras fatigué ! » Ti-Jean accepte de veiller le mort et se rend près du cercueil du bedeau.

Pour tromper son ennui et être dans le ton de sa fonction, Ti-Jean entreprend de dire son chapelet. Puis, sa prière terminée, Ti-Jean pense à réparer ses chaussures. Il prend du clou, un marteau, et tâ, tâ, tâ . . . les clous s'enfoncent petit à petit dans la semelle. Du fond de son cercueil le bedeau gronde : « Quand on veille les morts, on ne cogne pas du marteau ! » Ti-Jean se sent pris de peur ; il tombe à genoux et récite un autre chapelet.

Une fois rassuré, Ti-Jean commence à philosopher sur sa situation : « Je suis tout seul ici ; je ne vois pas quel mal je puis faire à un mort en réparant mes

chaussures. Je vais continuer mon travail de cordonnerie ! » Ti-Jean reprend sa bottine, son marteau, et tâ, tâ, tâ ! Tâ, tâ, tâ !

Un cri brutal sort du cercueil : « Quand on veille les morts, on ne cogne pas du marteau ! » Ti-Jean laisse tomber son instrument et reprend son chapelet. Pour se distraire, il allume sa pipe et continue à veiller.

Vers quatre ou cinq heures, le matin, Ti-Jean décide de reprendre sa chance : « Je vais terminer de réparer mes bottines ! » Il reprend son marteau, et tâ, tâ, tâ ! Un autre cri le rappelle à l'ordre : « Quand on veille les morts, on ne répare pas de chaussures ! » Ti-Jean bondit, en colère, et crie à son tour : « Quand on est mort, on ne parle pas ! » Le bedeau reçoit le marteau en plein front et passe dans l'Éternité.

À l'heure du déjeuner, le curé se lève et demande à Ti-Jean : « Puis, comment as-tu passé la nuit ? »

— Assez bien ! Mais, dites donc, quand vous déciderez de faire veiller un cadavre, assurez-vous donc qu'il soit bien mort ! N'obligez pas le veilleur à le rachever, comme j'ai dû le faire cette nuit ! »

Ti-Jean reprit la route, habillé de ses deux pancartes, et marcha longtemps. Il arriva finalement à un village où vivait un roi. Ce dernier arrêta le voyageur et lui demanda de travailler sur la ferme du château : « Un gros géant m'empêche d'envoyer paître mes vaches dans la belle herbe verte, de l'autre côté de la clôture ! » Je ne peux pas me risquer. Tu comprends... un géant ! »

Ti-Jean hésite un instant, mais finit par accepter d'être le vacher royal. Dès le premier jour, Ti-Jean apporte avec lui une tarrière d'assez grand diamètre, perce un gros trou dans un arbre et replace l'écorce pour camoufler l'ouverture du trou. Il laisse les vaches brouter dans l'herbe du champ interdit. Le géant ne tarde pas à accourir et à lier conversation avec le nouveau vacher : « Bonjour, Ti-Jean ! Tu es assurément brave pour faire paître les vaches du roi dans ce riche pré ! »

— Ah ! Surtout je n'ai pas peur... Je n'ai pas peur de toi ! Je ne suis qu'un petit homme, mais je suis passablement fort ! »

Le géant osa exprimer un soupçon : « Tu n'es pas si fort que tu sembles le laisser croire ! »

— Eh bien ! Vois-tu cet arbre, là-bas ? Nous allons donner chacun un coup de poing sur le tronc, et celui qui pénétrera le plus profondément dans le bois sera le plus fort ! »

— Accepté ! » cria le géant.

Ti-Jean frappe la partie attaquée par la tarrière : son bras pénètre jusqu'au coude. Le géant frappe plus bas : le poing disparaît jusqu'au poignet... seulement ! « Décidément tu es fort, de dire le géant à Ti-Jean ! »

— J'ai une moyenne force ! »

Les deux athlètes décidèrent d'entreprendre un autre concours pour savoir lequel des deux pourrait boire le plus de lait bouillant. Le vainqueur deviendrait le propriétaire du pâturage des vaches. Ti-Jean demande au géant de commencer à traire les vaches ; lui-même va s'occuper de faire bouillir le lait. Il file vers le château sous prétexte d'aller chercher du bois sec pour alimenter le feu. Il se fait fabriquer une sorte de sac imperméable qu'il dissimule sur sa poitrine.

De retour dans le champ, Ti-Jean allume le feu et fait bouillir le lait que le géant lui apporte, et chacun commence à avaler le lait bouillant. Ti-Jean utilisait une petite cuiller et laissait descendre le lait dans l'estomac artificiel. Le géant, ingurgitait le lait fumant à pleine tasse. Tout à coup Ti-Jean commence à se rouler et à crier : « Ça me brûle ! Ça me brûle ! » Le géant, de son côté, se met à pirouetter et à se rouler. Ti-Jean prend un petit couteau et perce sa fausse panse. Le géant attrape son gros couteau et se fend l'estomac en deux parties. Le lait en gicle dans toutes les directions.

Ti-Jean en était arrivé à ses fins : il prend l'épée du géant et lui tranche la tête. Le vacher se précipite vers le château et crie au roi : « Votre géant est mort ! Il vous reste à aller le chercher ! »

Le cadavre pesait quatorze tonnes. On utilisa la force de treize paires de chevaux pour le traîner jusqu'au château !

## TI-JEAN-SANS-PEUR

*Récit folklorique raconté le 21 juillet 1958, à McFarlane Lake, Ontario, par Lionel Pilon (45 ans) qui l'avait appris très jeune de sa vieille grand'mère Bazinet.*

*Enregistrement no 890. (Contes-types 326 I, 1711\*, 1085, 1088, juxtaposition d'épisodes de divers contes).*

C'était Ti-Jean-sans-pêur. I' partait d'chez-eu', i' arrive, i' y â in p'tit' cabane. I' rent' dan 'a p'tit' cabane ; i' y avait beaucoup d'mouche'. I' denne enn' tap' su' 'a tab'e ; i' y avait quatorz' mouch's. Quatorz' d'enn' tap', sans compter lés bles-sées.

Ti-Jean pârt, p'ï i' s'en vâ à enne écol' p'ï i' s'fait fair' deux p'tits tableaux, deux p'tits tableaux par le maît' d'écol', p'ï i' s'mè' in en avant p'ï in en arguier'. Ti-Jean s'march', march, marche ; i' arrive à in église. I' aparçoit l'prêt'. I' dit : « Bonjour, Ti-Jean ! — Bonjour, mon Père. — I' di', i' y â-tu moyen d't'avoèr pour travailler, pour arracher ... cultiver lés carott's, dés navô' ... — I' a di', oui ! » To'hours b'en qu'Ti-Jean s'engag' pour le Pér', pour travailler.

À in moment deunné, l'Père, i' di', on vâ ... i' di' au bedeau, i' di' : « On vâ vraiment voèr si Ti-Jean-sans-pêur ést Ti-Jean-sans-pêur ! I' di', à soèr, tu vas faire 'oèr, i' dit, que t'és mor'. On vâ t'mett' dan in çarcueil, p'ï i' di', on vâ l'fèr' veillé' au corps. »

Te'jours, le Pér' di' à Ti-Jean : « L'bedeau ést mor', à soèr. Vâ fo'èr qu'tu l'veillé' ; on vâ l'veillé' in après l'aut'. » Te'hours b'en qu'lâ, Ti-Jean s'en vâ veillé' au corps du bedeau. Te'jours b'en pèndan 'a veillée, i' trouvait çâ ennuyan ; i' dit son chap'let, p'ï i' dit : « J'm'en vâ arranger més bottine'. » Arrang' sés bottin's : cogn', cogn', cogn' ... Tâ, tâ, tâ ! T't d'in coup, l'bedeau lâche in cri : « Quant' on veill' lés mor', on cogn' pàs ! » Ti-Jean, la pêur gu'ï pren ; i' s'mè' à g'noux p'ï i' dit son chap'let.

Et puis, lâ, i' dit : « B'en, i' dit, j'su's t'ut seul écott'. J'voé' pàs que c'que j'gu'ï fais d'mal. I' dit, j'm'âs r'continué' à arranger mes bottine'. » I' r'prend son marteau, commence encôre après sés bottin's : Tâ, tâ, tâ ! I' r'çoé' in aut' cri : « Quant' on veill' lés mor', on cogn' pàs ! » Ti-Jean se r'mè' à g'noux, dit son chap'lè' ; allum' sa pip' p'ï i' veille encôr'. Final'ment, te'jour' i' éstait rendu vers quat' cinq

heur's du matin, i' dit : « M'âs to'hours b'en r'prend' enn' chanç' ! M'âs recontinué' à arranger més bottin's. »

I' r'prend son marteau, p'î i' commence encôre à r'sem'ler sés bottin's, p'is tâ, tâ, tâ ! I' r'çoi' in aut' cri : « Quant' on veill' lés morts, on cogn' pâs ! » Ti-Jean se fâch' p'î i' dit : « Quant' ô' ést mor', on parl' pâs ! » Tâ ! denne in coup d'marteau au bedeau, dans l'front ; tue l'bedeau !

L'lend'main matin, le Pér' se lev' p'î i' d'mande à Ti-Jean, i' dit : « B'en, mon Ti-Jean, comment c'que çâ été hier à soèr ? — B'en, i' dit, ça a b'en été, mon Pér'. Mé', i' dit, quant' vous m'envoyez veillé' au cor', attendez qu'i' seill' mort ! Fait's-moè-lé pas tuer !

To'hours b'en qu'lâ, Ti-Jean prend sés deux p'tits tableaux, march', march', marche . . . I' arrive à enn' place, i' y avè' in roi. Le roi gu'i dit : « Ti-Jean, voudrais-tu travailler pour moé, i' di', i' y â in gros roi [ géant ] lâ, p'î, i' di', i' m'em-pêch' d'envoyer més vach's l'aut' bor' : i' y a d'la bell' grande harb' vart', p'î i' dit, j'peux pâs gu'y allé' ! — In giant ! » Final'ment, Ti-Jean gu'i dit : « Oui, j'm'âs gu'y aller ! »

Ti-Jean s'emmène in tarrièr', p'î i' creuse in trou dan in grôs t-arb' p'î i' met l'écorc' dessus . . . P'î i' lâch' lés vach's. I' lâch' lés vache' et p'is te'jours b'en le giant r'ssout, p'î i' dit : « Bonjour, Ti-Jean ! I' dit, t'és b'en brav', toé, d'lâcher cés vach's-lâ dans c'grand harb'-lâ ? — Ah ! i' dit, j'ai pas pèur de vous, moé ! I' dit, j'su's t-in p'tit z-homm', mé' j'su's b'en fort ! »

Te'jours bien que. . . le roi [ géant ] gu'i dit : « T'és pas si fort que çâ, Ti-Jean ! — Ti-Jean di', oui ! Voyez-vous l'arb' qu'i' y â lâ, lâ ? I' di', on vâ fesser d'ssus, p'î i' dit, c'ui-lâ qui vâ fesser l'plus fort, lâ, vâ gagner ! » Le roi [ géant ] dit : « Correck ! » To'hours b'en que, lâ, i' denne in coup d'poing, p'is Ti-Jean s'rent' le bras jusqu'au coud' dans l'arb'. Le géant se rent' . . . denne in coup d'poing, s'rent' le brâs jusqu'au po'gnet.

To'hours bien qu'lâ, le giant dit : « T'és b'en fort, toé, Ti-Jean ? — Ah ! i' dit, pâs mal fort ! » Lâ, i' ont dit : « On va faire in aut' chose : on vâ boér' du lait b'en chaud, p'is c'ui-lâ qui s'râ capab' de boér' le lait l'plus chau', i' vâ gâgner l'terrain ! » To'hours b'en que Ti-Jean di' au giant : « Commence à tiré' 'és vach's, m'â' appareiller l'feu. » P'î i' vâ à 'a maison pour qu'ri' du boâs pour le feu, p'î i' s'fait faire enn' p'tit poch', p'î i' s'met çâ dans l'estamâ'. Et p'is lâ, i's r'vienn'nt, p'î i's tir'nt lés vach's, font bouillir le lait, p'î i's commence' à boér' du lait. Boé' du lait !

Ti-Jean buvè' avec enn' p'tit cuiller ; le gros giant, lui, buvè' avec enn' tâss', p'î i's 'nn ont bu du lait b'en bouillant. Final'ment Ti-Jean gu'i dit : « Çâ brûl', ça brûle ! » I' commence à s'rouler. Le giant commence à s'rouler, p'is roul', p'is roul', lui aussi. Ti-Jean prend son p'tit couteau p'î i' boss' [ burst ]<sup>1</sup> la poch'. Lâ,

1. *Burst* [ to ] (angl.) : Faire éclater.

l'gros giant prend son grand couteau, p'i' i' s'fend l'estamâ' en deux. Le lait r'vol' partout.

Ti-Jean prend l'épée du giant, p'i' i' gu'i coup' le cou. P'is là, i' ést mor ! I' s'en vâ au roi, p'i' i' dit : « Vot' gros gian ést mor', i' di', allez l'qu'ri' ! Çà ... i' pésait quatorz' tonn's. Ça a pris treiz' tims [ teams ]<sup>2</sup> de ch'faux pour l'em'm'ner !

---

2. *Team* (angl.) : Attelage, paire de chevaux.

## 29 – PRINCESSE AU GRAND NEZ (Les fruits magiques)

Un vieil homme, à bout d'âge, touchait à la fin de sa vie. Le jour vint de distribuer à ses trois garçons la fortune qu'il leur réservait.

Le père dit au plus jeune de ses fils : « Va dans le coin et apporte-moi le balai ! » Le vieillard secoua le balai ; il en sort une sorte de corne magique. Il suffisait de souffler dans cette corne pour en faire jaillir une armée. « Voilà, dit le père, un héritage qui te sera d'une aide précieuse ! » Le vieillard brandit de nouveau le balai et fait apparaître une bourse. Le père dit à son second fils : « Voici, pour ton héritage ! Je te donne cette bourse dans laquelle tu pourras toujours puiser l'argent que tu désireras ! » Vint le tour du troisième fils. Le père secoua de nouveau le balai ; il en sortit une ceinture. « Reçois cette ceinture, mon fils. Quand tu la porteras autour de ta taille, tu pourras te transporter instantanément où tu voudras, à la suite d'un simple souhait ! »

Le plus jeune des garçons s'en va rencontrer une belle princesse ; il la met au courant de la vertu magique de la corne en la lui montrant. La princesse s'empresse de lui dire : « Montrez-moi donc cette corne ! » Le jeune homme la lui présente. Aussitôt la princesse souffle dans la corne et en fait sortir une troupe de mille hommes. Elle leur donne aussitôt un ordre : « Chassez-moi ce jeune vaurien ! » Le jeune homme ne put s'opposer à une troupe si imposante. Il laissa sa corne aux mains de la princesse et retourna chez lui.

Dans l'espoir de pouvoir obtenir sa corne à prix d'argent, il alla demander à son frère de lui prêter sa bourse magique. Ce second frère en retire une grande quantité d'argent avant de confier le précieux héritage à son cadet. Ce dernier court chez la princesse et lui laisse entendre qu'il veut racheter sa corne. « Montre-moi donc cette bourse merveilleuse ! » s'écrie la malhonnête fille. Dès que le jeune homme touche la bourse, la princesse utilise sa corne magique et crie encore à la troupe : « Chassez-moi ce vaurien ! »

Le jeune homme retourne chez lui et demande à son plus vieux frère de lui prêter sa ceinture merveilleuse. Les aventures du jeune propriétaire de la bourse invitaient l'aîné à la prudence. Il hésita puis exprima sa crainte : « Tu vas encore te faire voler cet objet précieux ! »

— Au contraire ! Ta ceinture va me permettre de récupérer la bourse et ma corne magique ! »

L'aîné finit par céder à la demande de son jeune frère qui place aussitôt la ceinture merveilleuse autour de ses reins. Un simple souhait le transporte avec la princesse dans un beau verger rempli de fruits variés. En apercevant ce nouvel ornement, la princesse demanda : « Pourquoi portes-tu cette ceinture ?

— Dès que je la boucle autour de ma taille, un simple souhait donne à la ceinture la vertu de me transporter à l'instant là où je le désire. »

La princesse parvient à déboucler la ceinture du jeune homme, s'en empare et se souhaite au château de son père. Aussitôt la princesse est de retour chez elle, et le jeune homme reste seul dans le verger, privé de tout pouvoir magique. Il marche dans le verger, va d'un point à l'autre. Tout à coup son appétit est stimulé par des pêches alléchantes. Il en mange ; elles semblent excellentes, il en mange toujours. Bientôt il s'aperçoit que son nez pousse rapidement ; son nez atteint une longueur inquiétante. Il cherche la raison de ce curieux phénomène, mais ne trouve rien de valable. Tout en marchant, il voit de belles prunes et commence à en déguster quelques-unes. Sans avertissement aucun, le nez commence à se résorber jusqu'à des proportions normales. Le jeune homme est heureux de son expérience et pense tout de suite à se venger de la malhonnêteté de la princesse.

Il cueille une certaine quantité de pêches et de prunes, et se dirige vers le château. Déguisé en colporteur étranger, il va offrir tout bonnement à la princesse les pêches appétissantes qu'il vient de cueillir. Elle achète tous les fruits que le colporteur porte dans son panier, et commence à en manger. Bientôt elle constate le désolant phénomène : son nez se développe, dix-neuf, vingt, vingt et un pieds de longueur !

Le roi fait venir tous les médecins et les savants possibles pour soulager sa fille de cette terrible maladie. Il ne lésine pas sur les frais occasionnés par les soins. Mais l'état de la malade ne s'améliore en rien. Vu bon jour, le jeune homme revêt un habit de médecin, et dans sa mallette, il place des pêches, des prunes et s'en va voir le roi : « Majesté, je suis venu guérir votre princesse !

— Impossible ! J'ai dépensé les trois quarts de ma fortune pour la soulager, et je n'ai abouti à rien !

— Je suis tellement sûr de guérir votre fille que je mets ma tête à prix ; j'accepte d'être pendu à votre porte, si je ne soulage pas votre princesse !

— J'accepte le défi !

— Je poserai une seule condition ; pouvoir rester seul avec la malade, sans aucun témoin.

— Je vous accorde cette faveur ! »

Le faux-docteur se rend à la chambre de la princesse et lui fait manger une prune. Le nez raccourcit de quelques pieds. Il l'oblige à manger une pêche ; le

progrès s'arrête. « Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez triché un homme... On vous a jeté un sort ! »

La princesse restait muette. « Il faut que vous fassiez un aveu. Il est certainement arrivé quelque incident, dit le docteur.

— J'ai enlevé à un homme une corne magique.

— Eh bien ! Il faut que vous la lui rendiez !

— Ah ! je ne le connais pas.

— Rendez-moi cet objet ; je m'arrangerai pour le lui remettre. »

La princesse donne la corne magique au médecin ; celui-ci la dépose dans sa mallette. « Princesse, mangez une autre prune ! » Après quelques instants, il constate que le nez diminue : seize pieds ! Puis, son état reste stationnaire. « Ah ! un autre incident est arrivé ?

— Oui. J'ai volé à un homme une bourse toujours remplie d'argent !

— Il faut absolument la lui remettre. Autrement, toute guérison est impossible.

— Mais, je ne puis pas ! Je ne connais pas cet homme !

— Rendez-moi cette bourse ; je m'arrangerai pour la lui faire parvenir ! »

La princesse remet la bourse du faux-médecin qui s'empresse de la placer dans sa mallette. Il lui prescrit de manger une autre prune. Le nez diminue... diminue jusqu'à sept pieds de longueur, puis reste stationnaire. « Princesse, je découvre encore autre chose. N'auriez-vous pas volé un autre objet ?

— Oui, j'ai volé une ceinture magique à un homme.

— À quoi sert cette ceinture ?

— Il suffit de la boucler autour de la taille et de faire un souhait. On est transporté, à l'instant, où on le désire.

— Apportez la ceinture ! »

Le faux-médecin plaça la ceinture autour de ses reins et fit le souhait de se retrouver avec ses frères. Le jeune homme retourna chez lui avec ses objets magiques, et la princesse resta avec un nez monstrueux de sept pieds de longueur.

## LA PRINCESSE AU GRAND NEZ (les fruits magiques)

*Raconté, le 21 juillet 1958, à McFarlane Lake, Ontario, par Lionel Pilon (45 ans) qui l'avait appris des vieux, dans son enfance.*

*Enregistrement no 892. Conte-type 566 I a (de leur père) d (cornet de soldats), b (bourse), c (ceinture de voyage), II a, b, III (pêches et prunes; nez allongé), IV a, b (mais la princesse reste avec son nez long).*

Enn' fois, c'tè in vieu'. I' était b'en b'en b'en vieu' : i' était à 'a veuill' de mourir. I' avè enn' fortun' pour sés t'oàs garçons.

I' di' au plus jeun' de sés garçons : « Vâ dans l'coin, vâ m'charcher le balai ! » I' s'coue l'balai, p'i' i' sor' in cornè. I' di' au plus jeun' : « Çâ, c'est ton cornè ! » I' di' au deuxieume... i' s'coue l'balai : « V'lâ ta bours' ! Tant d'argent qu'tu sor' i' y en a'râ te'jours dedan ! » I' di' au troisieum' : « V'lâ... toé, c'est un' ceintur' ! V'lâ un' ceintur' : tu t'la mè' autour du corps. D'où c'que tu t'souhait's, t'és rendu ! »

Le plus jeun' pâr' avec son cornet, p'i' i' rencout'e enn bell' princess'. C'te cornet-lâ, tu soufflais d'dans, p'i' i' sortè' enn' troup'. P'i' i' mont' çâ à la bell' princess'. 'A dit : « Mont'-moé don c'te cornet-lâ ! » P'i', i' gu'i' mont' son cornè. 'A souff' dedans, p'i', 'a dit : « Chassez-moé don c't homm'-lâ. » I' avait mille homm's conteur lui. I' â 'té ôbligé d'partir.

I' pâr't p'i' i' s'en r'tourn' chez eux, p'i' i' di' au deuxieum' de sés frère', i' di' : « Prêt'-moé don ta bours', que j'peuve ach'ter mon cornet. » Son frère' se gard' beaucoup d'argent, p'i' i' gu'i' deunn' sa bourse. I' arrive à 'a bell' princess' p'i' i' gu'i' dit : « R'gârd' don c'bell' bours' que j'ai ! — Ah ! 'a dit : Mont' çâ ! » P'i' alle eumait çâ... 'A dit : « Mont'-moé don çâ ! » I' gu'i' montr' la bourse ; 'a prend l'cornet, p'i' 'a souff' dedans, p'i' 'a dit : « Chassez-moé don c't homm'-lâ ! » Mille homm's conteur lui ! I' ést ôbligé d's'en-aller.

I' s'en vâ au t'oâsieum' de sés frère'. I' di' au t'oâsieum' de sés frère's : « Prêt'-moé don ta ceintur'. » Son frère', ça gu'i' coûtè' ; i' dit : « Tu vas pard' ma ceintur' ! — Non, i' di', avec ta ceintur', m'âs r'avoèr mon cornet p'is ma bourse ! » I' gu'i' prêt' sa ceinture. I' s'la mè' autour du cor', i' dit : « J'me souhait' dan in beau champ d'fruits ! »

I' arriv' lâ, i' y avait tout's sort's de fruits. La bell' princess', 'a gu'i d'mand' : « Qu'est-c'que c'est fair', lâ ? » I' s'est souhaité a'ec la princess' dans l'champ d'fruits, te'hours, dan in beau varger. 'A dit : « Qu'est-c' c'est qu'tu fè' avec câ ? — I' di', on s'la mè' autour du corps, p'is d'ou' c'qu'on s'souhaite, ô' ést rendu ! » 'A s'la mè' autour du cor', 'a dit : « J'me souhait' rendue che'nou' avec mon pèr', le roi ! » Te'jours b'en qu'lui, i' ress' t'ut seul dans l'bois.

March', marche, i' arrive à enn' place, i' y avait dés bell's pêche'. Ah ! lés bell's pêche' ! I' mang' dés pêche', i' vient l'nez long, long, long. P'i', i' comprenait p'us câ. I' s'en vâ in bout' p'us loin, i' mang' dés prun's : le nez gu'i vient normal !

Te'jours b'en qu'lâ, i' dit : « J'me vâs joué in tour à 'a bell' princess' ! » I' câss' dés pêch's p'is dés prun's, p'i' i' pârt. P'i' i' arrive, i' s'habille autrement, p'i' all'le r'connaissait pâ' : i' faisè' in peddleur [peddler]. I' arriv' lâ, p'i' i' gu'i vend dés pêch's, p'i' 'a vient l'nez, vingt et in pieds d'nez ! Lâ, le roi â dépensé gros d'argent pour sa princess', pour la fair' soégner : lés médecins, fair' tout's chos's, p'i' 'a r'venait pâs !

Lui, s'habille en docteur, p'i' i' pren enn' p'tit' valis', p'i' i' met dés prun's p'is dés pêch's, p'i' i' s'en vâ voèr le roi, p'i' il lui dit : « Si vous voulez, m'en vâs guérir la princess' ! — Ah ! i' dit, vous êt's pâs capab'e ! I' dit, j'ai dépensé t'oâs quârts de ma fortun', p'i' i' dit, 'a â jamais 'té guérie ! — B'en, i' dit, j'm'âs vous dir' ; si j'la guéris pâs, vous m'pendré' à vot' porte ! — Ah ! i' dit, c'correck, i' di', ô ké !<sup>2</sup> »

P'is lâ, il lui dit : « J'veu' êt' t'ut seul dan enn' chamb' ! Parsonn' d'aut' ! R'guien qu'moé p'i' ell', dan enn' chamb', t'ut seul, renfarmé... — Ah ! i' dit, c'correck ! »

S'en vâ à 'a princess', p'i' i' gu'i denne enn' prune. 'A vient l'nez, dix-huit pieds d'nez ! Ça marchait ! P'is lâ, i' gu'i deunne enn' pêch'... Ça marchait p'u' ! I' dit : « Qu'est-c'que câ ? I' dit, vous avez joué in tour à in homme. I' di', i' â in r'ssort qui vous â 'té j'té ! — Ah ! 'a voulait pas l'dire. — Ah ! i' dit, faut qu'vous l'dite' : i' y â que'qu'chos' qui â arrivé ! — 'A dit, j'ai ôté le cornet d'in homme ! — I' dit, b'en, faut qu'vous gu'i rendé' ! — 'A dit, b'en, je l'connais pâs ! — B'en, i' dit, deunnez-moé-lé, m'âs gu'i r'rend' ! » P'i' 'a gu'i denn', p'i' i' r'met l'cornet dans sa p'tit' valis'.

Lâ, i' gu'i denne enn' aut' pêche [prune] : 'a vient seiz' pieds d'nez ! Ça de-menuè' ! I' dit : « Ça march' p'u', i' dit, vous avé' ôté d'aut' chose à in homme ! — Ah ! 'a di', oui ! 'A dit, j'ai ôté la bours' d'in homm' ! — B'en, i' dit, faut qu'vous gu'i r'mettez, parc' qu'i' dit, vous guérez pâ' autremen ! — 'A dit, j'su's pâs capab' d'gu'i r'mett' ; je l'connais pâ' ! — I' dit, deunnez-moé-lé, j'm'en vâs gu'i r'rend'e ! »

1. *Peddler* (angl.) : Colporteur. Marchand ambulant.

2. *O Ké* [O.K.] : Façon américaine de dire oui.

'A gu'i deunn' la bourse ; i' 'a met dans sa p'tit' valise. I' gu'i denne enne aut' prune. 'A r'devien avec sept pieds d'né' ! I' dit, ça march' p'u' ! I' dit, vous avez j'té que'qu'chos' d'in homme encôre, i' dit, vous avé' ôté que'qu'chose à in homme ! — 'A di', oui ! 'A di', oui, j'ai ôté la ceintur' d'in homm'. — Mé', i' dit, qu'est-c' que vous faite' avec c'tte ceintur'-là ? — 'A di', on s'la mè' autour du corps, d'ou' c'qu'on s'souhett', on ést rendu ! — B'en, i' dit, j'm'la mè' autour du corps p'is j'me souhette a'ec més deux frér's ! »

'A â resté a'ec sept pieds d'nez !

### 30 – LES SEPT PETITS LAPINS

Autrefois, c'était un roi. Il rencontre Ti-Jean et lui dit : « Je vais te confier sept petits lapins ; si tu peux les conserver tous pendant sept ans, sept jours et sept nuits, je te donnerai ma princesse en mariage ! »

Ti-Jean accepte le défi et part avec les sept petits lapins du roi. Il rencontre bientôt une fée qui lui dit : « Ti-Jean, je le sais, tu t'en vas pour garder sept petits lapins du roi pendant sept ans, sept jours et sept nuits. Voici un petit sifflet magique qui t'empêchera de perdre tes lapins !

– Merci ! »

Ti-Jean se rend dans la forêt, se bâtit un petit camp et surveille ses lapins. Au bout de deux ans il n'en avait pas perdu un seul ! Un jour, la fille du roi arrive au camp de Ti-Jean et dit au jeune gardien : « Je suis venue chercher un lapin ; j'ai apporté de l'or et de l'argent . . .

– Gardez votre or et votre argent, princesse ; je ne vends aucun de mes lapins !

– N'y aurait-il pas un terrain d'entente ?

– Je n'en sais rien, princesse !

– Ti-Jean, je suis prête à n'importe quoi . . .

– Eh bien ! Je vais baisser mes culottes, et si vous me baisez le derrière, je vous donnerai un lapin..

– J'accepte le marché ! »

Ti-Jean baisse ses culottes, la princesse lui baise le derrière, et elle reçoit son lapin. Elle prend la route, emportant l'animal dans un sac. Tout à coup Ti-Jean attrape son sifflet et lance à deux ou trois reprises un son aigü. Le lapin, en entendant le sifflet, se débat follement et sort du sac. La princesse se rend chez elle avec un sac vide, et Ti-Jean se retrouve au milieu de ses sept lapins.

Deux ans plus tard un autre personnage arrive au camp de Ti-Jean. Le prince, le fils du roi, vient à son tour marchander un lapin ! La réponse ne varie guère : « Ni pour or ni pour argent !

— N'y aurait-il pas moyen d'en venir à une entente ?

— Oui, pourvu que vous acceptiez de baiser le derrière des sept lapins ! »

Le prince reçoit son lapin, mais plus prudent que sa soeur, il le place dans un coffre cadenassé et reprend la route du retour. Tout à coup le sifflet de Ti-Jean perce la grande forêt ; le lapin parvient à se libérer du coffre et retourne au camp du gardien. Deux ans après le voyage du prince, le vieux roi se décide de rendre visite à Ti-Jean dans l'intention d'obtenir un lapin et ainsi empêcher le jeune paysan d'épouser la princesse : « Ti-Jean, je voudrais obtenir un de tes lapins ; peux-tu m'indiquer à quelle condition ?

— Sire le roi, si vous avez le courage d'embrasser le derrière de la vieille jument grise que vous voyez là-bas, je vous donne un lapin ! »

Le roi accepte la condition, et il reprend la route en possession du petit lapin. Mais Ti-Jean fait bientôt usage de son sifflet. Le lapin défie toutes les précautions du roi et revient vers le sifflet.

Quand la période des sept ans, sept jours et sept nuits fut écoulée, Ti-Jean plaça ses sept lapins dans un sac et revint au château du roi. Le soir même, le roi organisa un grand banquet auquel assistaient des valets, des princes et des personnages royaux. Le roi demanda à Ti-Jean de remplir un sac de vérités recueillies pendant son stage de surveillance des lapins.

Ti-Jean ne se laissa pas intimider ; il s'adressa au roi : « Remplir un sac de vérités ! Vous verrez, Sire le roi, que je n'en manquerai pas.

Belle princesse, quand vous êtes venue marchander un lapin, n'est-il pas vrai que vous m'avez baisé le derrière ?

— C'est bien vrai !

— Bonne vérité entre dans mon sac ! Vous, beau prince, quand vous êtes venu me demander un lapin à acheter, n'est-il pas vrai que vous avez baisé le derrière des sept lapins ?

— Oui, c'est vrai !

— Bonne vérité entre dans mon sac ! Et, vous, Sire le roi, quand vous êtes venu ...

— Ferme, ferme ... attache le sac : il est déjà comble ! »

## LES SEPT PETITS LAPINS

Racconté, le 21 juillet 1958, à McFarlane Lake, Ontario, par Lionel Pilon (45 ans), qui l'avait appris vers 1922.

Enregistrement no 893. Conte-type 570 I, II, III a, b, c, IV a, b.

Enn' fois, c'tè in roi. I' rencont' Ti-Jean, p'i' i' di' à Ti-Jean : « M'a' vâs t'denner sept p'tits lapins. Si tu peu' 'és garder sept ans, sept jours, sept nuits, m'en vâs t'donner la princesse en marguiag' ! »

Ti-Jean pâ'r' avec sés sept p'tits lapins, p'i' i' rencont'e enn' fée. La fée lui dit : « Ti-Jean, tu t'en vâs pour garder sept p'tits lapins pour sept ans, sept jours, sept nuit'. 'A dit, je vâs t'donner ce sifflet-lâ ; 'a dit, tu pardrâs jamais tés lapin ! — O Ké ! »<sup>1</sup>

Ti-Jean pâ'r', i' s'en vâ dans l'boâs, p'i' i' s'bâti' in p'tit camp', p'i' i' gard' sés sept p'tits lapins. To'jours b'en, au bout' de deux ans, Ti-Jean avait pâs perdu in p'tit lapin.

I' r'çoit la bell' princesse. 'A di' à Ti-Jean : « J'voudrais b'en a'oèr in p'tit lapin : j'voudrais 'nn ach'té' in. Ah ! 'a dit, m'en vâs t'payer b'en d'l'argen ou d'l'or ! — I' dit, ni pour or, ni pour argent ; vous n'aurez pâs mès p'tits lapins ! » To'jours b'en qu'a dit : « I' y a'rait-i' que'qu' chos' qu'on pourrait faire ? — Ah ! i' dit, je l'sé pâ' ! — Ah ! 'a dit, j'frais n'importe quoi ! — B'en, i' dit, j'm'en vâs bêsser mes culott's, p'is vous viendrez m'embrasser l'darguière ! — 'A dit, c'correck ! »

I' bêss' sés culott's, p'i' 'a embrass' le darguiér' de Ti-Jean. 'A pâ'r' avec le p'tit lapin, p'i' 'a l'met dan enn' poch'. To'jours b'en qu'lâ, su' l'chemin, 'a s'en allait, Ti-Jean siff', siff' son siffet, le p'tit lapin sort d'la poche ! I' avait pâ' encôr' perdu sés lapin ; i' 'és avè' encor' tout's lés sept !

To'jours b'en qu'au bout' d'enn' coupel d'année' après, qui c'qui r'ssout ? Le prince ! On vâ dir' le princ' ! Le prince r'ssout, p'i' i' voulè' avoèr in p'tit lapin. Ti-Jean dit : « Ni pour or ni pour argen ! — I' di', i' y â-t-u que'qu' chos' qu'on pourrait faire ? — Ah ! i' di', oui, vous pourriez fair' que'qu' chose, i' di', embrasser l'darguiér' dés sept p'tits lapin ! »

1. O Ké [O.K.] : Façon américaine de dire oui.

I' embrass' le darguiér' dés sept p'tits lapins. Te'jours b'en qu'i' l'met dan in coff', p'i' i' l'bârre à clé, p'i' i' pârt. Ti-Jean siff' son sifflet, siff' son sifflet, le p'tit lapin sort du coff', p'i' i' s'en r'vien à Ti-Jean.

Au bout d'six ans, qui c'qui r'ssout ? Le vieux roi ! I' voulè' avoèr in lapin. I' voulait pâs qu'Ti-Jean mariss' la princess' ! Te'jours b'en qu'i' di' à Ti-Jean, i' dit : « J'voudrè' avoèr in p'tit lapin ! B'en, i' dit qu'est-c'que j'pourrais fair' pour . . . ? — I' dit, vous avé' enn' vieill' jument gris', lâ : i' di', embrassez-y l'darguiér', p'is m'âs vous denné' in lapin. »

I' embrass' le darguiér' d'la vieill' jument gris', p'i' i' pâ'r avec le lapin. Ti-Jean siff' le sifflet, siff' le sifflet, p'is l'p'tit lapin s'en r'vien à lui. To'jours b'en qu'lâ, sept ans, sept jours, sept nui' â pâssé ; Ti-Jean prend sés sept p'tits lapins p'i' i' 'ès met dan enn' poch', p'i' i' s'en vâ au roi.

P'i', i' y avé' in gros banquè', in gros souper, p'i' i' y avait t'lés princ's, lés vâlets, lés rein's, lés rois. Le roi di' à Ti-Jean : « On veu' avoèr plein enn' poch' de vérités, pour savoèr comment c't'âs fait' pour garder lés p'tits lapins ! — B'en, Ti-Jean, i' dit, m'âs vous conté' enn' poch' de vérité' ! » I' commence à conter son histoère. I' dit : « Vous, bell' princess', quand vous êt's v'nue, i' dit, c'est b'en vrè' qu'vous m'avé' embrassé l'darguière ? — Ah ! 'a di', oui ! — I' dit, bonn' vérité, rent' dans ma poch' ! »

To'jours b'en qu'lâ, i' dit : « Vous, beau prinç', quand vous êt's v'nu pour ach'ter dés p'tits lapins, c'est b'en vrè', i' dit, qu'vous avé' embrassé l'darguiér' dés sept p'tits lapin ? — Ah ! i' di', oui ! — I' dit, bonn' vérité, rent' dans ma poch' ! P'i', i' dit, vous, beau roi, quand vous êt's v'nu . . . — I' di', attache, attach', la poche ést assez pleine !

### 31 – LES POMMES D'OR

Dans notre famille, nous étions trois garçons, Pierre, Jean et moi, Jacquot.

Derrière la maison paternelle, s'étendait un jardin où croissait un pommier aux fruits d'or. Un jour mon père nous dit, à nous trois : « Il est disparu des pommes d'or sur mon arbre, il va falloir rechercher le voleur ! »

L'aîné de mes frères réagit tout de suite à ce projet : « Si vous voulez me procurer les armes nécessaires, papa, j'irai faire le guet toute la nuit ! » Mon père lui donna un sabre et un fusil, et le laissa partir en lui recommandant d'être très attentif.

À environ deux milles du jardin où croissait le pommier merveilleux, il y avait une sorte de trou, une sorte de puits, dans lequel vivaient trois fées et un oiseau aux plumes d'or. Cet oiseau venait visiter notre pommier entre onze heures et minuit.

Mon frère, qui faisait le brave une fois en possession de ses armes, va s'asseoir au pied du pommier qu'il s'agissait de surveiller. Mais bientôt, la peur l'envahit, il se met à trembler et prend vite sa décision : « Je m'en retourne à la maison ! Que mon père s'en tire comme il pourra ! »

Après le retour de mon frère à la maison, l'oiseau s'est branché dans l'arbre et s'est emparé d'une pomme. Le lendemain matin, mon père demande à mon frère : « Combien me reste-t-il de pommes, ce matin ? »

— Je n'ai remarqué aucun voleur.

— Pourtant, je viens d'aller les compter, et il m'en manque encore une autre ! Toi, en s'adressant à mon second frère, toi, pourrais-tu aller garder mon pommier au moins pendant quelques heures ?

— Moi, papa, dit Jean, je suis brave, je n'ai peur de rien, je vais aller monter la garde près de votre pommier !

— Quelles sont les armes dont tu auras besoin, toi ?

— À peu près les mêmes que mon frère : un sabre, une épée, un fusil et une barre de fer. Ainsi armé, j'irai m'asseoir près du précieux pommier et je ferai le guet ».

Jean se rend au pommier, et pour passer le temps ou prévenir le sommeil, il se met à frapper les cailloux au moyen de la crosse du fusil ou de la barre de fer. Tantôt il frappe à droite, tantôt il va à gauche. Tout à coup, il se sent gagné par la peur, comme mon frère. « Puisque le voleur n'apparaît pas, s'écrie-t-il, je m'en vais chez mon père ! » Le geste suivit de près la décision.

Le lendemain matin, à son lever, Jean eut à répondre à une question du père : « Combien reste-t-il de pommes, ce matin ? »

— Ah ! je n'ai rien constaté d'anormal ! »

Une autre pomme avait bel et bien disparu ! Il restait le plus jeune de la famille, moi, Jacquot, qui avais la réputation d'être faible d'esprit. Je négligeais souvent de me moucher et mes habits annonçaient plus ou moins le désordre. Mais je voulais faire ma part tout comme mes frères : « Papa, je vais y aller moi aussi faire la garde cette nuit. Je n'ai besoin d'aucune arme ; je ne veux rien apporter de ce que mes frères ont utilisé ces derniers soirs ! Je n'ai besoin de rien.

— Mais, mon Jacquot, tu n'as pas la tête trop solide ; tu vas . . .

— Je sais que je suis fou ! Mais je n'ai besoin de rien ; je vous le dis ! J'ai pourtant l'intention de trouver les pommes d'or qu'on a volées ! »

Les deux autres commencèrent à protester auprès du père : « Vous ne pouvez laisser partir Jacquot. Idiot comme il est, il va y laisser sa peau ! »

Mais le cadet se soucia peu des protestations de ses frères. Le soir arrivé, je partis dépourvu de toute arme, en me mouchant sur mes mains et en me torchant le nez comme je pouvais. Armé d'une de mes bottes, je frappais à droite et à gauche pour me tenir éveillé. Je ne fermai pas l'oeil un seul instant.

Tout à coup, j'aperçus dans le ciel un être luisant. Je fus ébloui par la beauté du phénomène. Plus l'oiseau approchait, plus la lumière se faisait vive. Elle aurait pu empêcher tout gardien de protéger les pommes contre l'oiseau-voleur. Je posai simplement le geste machinal de saisir la queue de l'oiseau. Il me resta une plume d'or dans la main, mais l'oiseau avait disparu avec une autre pomme précieuse.

Je m'empressai de revenir à la maison pour rendre compte à mon père des résultats de mon aventure : « Papa, je sais maintenant qui vient dérober vos pommes ; ce n'est pas un homme, c'est un oiseau doré.

— Comment le sais-tu, mon Jacquot ?

— J'ai eu à peine le temps de le voir, mais je l'ai attrapé par la queue, et voici la plume d'or qui m'est restée dans la main !

— Et tu ne sais pas la direction qu'il a prise . . . Où veux-tu que nous allions pour le chasser ?

— Je l'ai vu rentrer dans un trou pas loin du jardin.

— Eh bien ! nous allons aller à la recherche du voleur ! »

Les trois frères partirent en compagnie de leur père pour tenter la poursuite du voleur. L'aîné de la famille, le soi-disant brave, tout en marchant, s'était offert à son père pour descendre dans le puits à la recherche de l'oiseau. Le père jugea qu'il revenait à l'aîné de se dévouer le premier.

On arriva sur le bord du puits. Un grand panier muni de plusieurs centaines de pieds de câble semblait disponible. Il était vraisemblable qu'on pût atteindre le fond du puits d'une seule façon : dérouler tout le câble empilé près du trou. L'aîné commença son plaidoyer : « Je vais monter le premier dans le panier. Je suis aussi adroit que Jacquot ; vous allez dérouler le câble pour me permettre de descendre. Je m'apporte une clochette destinée à donner l'alarme en cas d'accident ! »

Pierre, l'aîné, prend place dans le panier, et nous deux nous surveillons le câble qui s'engouffre dans le puits. Le panier descend, descend, descend... descend encore, descend toujours... Tout à coup, le panier s'arrête. Le voyageur, pris de peur, commence à sonner sa clochette : Guelign', guelagn', guélig'n', guélagn', guélig'n', guélagn'... C'était bien le signal de remonter le panier. Vite, retirons le câble. Bientôt Pierre apparaît.

Ce fut au tour de Jean, le second de mes frères, à prendre place dans le panier. Il jugea bon, lui aussi, de se munir de la clochette. Et voilà mon Jean parti sous terre. On déroule du câble ; le panier descend, descend, descend. Il est maintenant plus loin de la surface que ne l'a été Pierre. Tout à coup le vertige force le passager à agiter la clochette : Guélig'n', guélagn', guélig'n', guélagn' !!! Le panier revient peu à peu à la surface.

Jean a à peine mis le pied sur le sol que Jacquot, moi, le soi-disant idiot, je saute dans le panier et crie : « Moi, papa, je vais y aller au fond ! Laissez-moi descendre sous terre, moi aussi ! »

— Très bien, très bien, dit le père. Contente-toi ! Mais apporte la clochette.

— Au diable votre clochette ! Je n'en veux pas ! »

Je lance la clochette dans le champ, et déjà le panier accélère sa vitesse en route vers le fond du puits. Le câble diminuait, diminuait. Je criais : « Libérez du câble, n'ayez pas peur ! Libérez du câble ! Laissez-moi descendre ! » Pour toute réponse j'entendis mes frères crier : « Le câble est rendu au bout ! Il faut arrêter la descente ! »

— Lâchez tout ! Laissez-moi tomber ! »

Sans trop réfléchir, mes frères lâchent le câble. Catastrophe ! Je me retrouve dans le fond du puits sous un tas de cordage, les reins brisés, à moitié mort. J'avais fait tout un saut dans le vide !

Mais le puits était habité par des fées. Je pensai tout de suite aux fées. L'une d'elles accourut et me demanda si j'étais blessé. Je m'étais évidemment fait mal : je ne pouvais plus bouger ! La fée engagea la conversation : « Si tu veux faire ce que je vais te commander, tu vas réussir ! »

— Ah ! parlez, je vous écouterai !

— Je vais te guérir et ensuite il te faudra travailler à la délivrance des princesses gardées ici par un serpent, trois belles princesses : Aurore, la Lune et le Soleil. Ton travail consistera à tuer le serpent pendant son sommeil. Le serpent porte une verrue sur la tête. Je vais te donner cet oeuf, et vers six heures et demie, le matin, tu trouveras le serpent enroulé dans la position du repos. Quand tu seras bien sûr de pouvoir rejoindre la tête du serpent, tu casseras l'oeuf sur la verrue et ce sera la fin du monstre. Fais attention ! Si tu ne parviens pas à le tuer au moyen de cet oeuf, le serpent va te dévorer !»

Me voilà, pauvre idiot, dans une situation dangereuse ! Mais la peur n'était pas mon plus gros défaut ! Je m'engage dans un couloir et marche, marche, ouvre une porte, ouvre l'autre. Je n'aboutis qu'à des locaux vides. Tout à coup, j'ouvre une porte et j'aperçois le serpent enroulé dans l'attitude du sommeil. Le reptile lève la tête et commence à bouger. Mon oeuf en main, je ne sais plus de quel côté me jeter pour suivre les mouvements de la tête agitée. Subitement une chance se présente : je m'élançe et brise mon oeuf en plein sur la verrue. Le serpent fait un dernier bond et retombe sans vie. Quel soulagement ! Quel repos !

Aussitôt je cours vers la fée, et lui annonce la grande nouvelle : « Le serpent est mort !

— Maintenant écoute-moi bien, je vais te dire quoi faire. Les trois princesses sont prisonnières dans trois chambres différentes. Il va te falloir ouvrir une seule porte à la fois : d'abord celle de la belle Aurore, ensuite celle de Lune et finalement celle de Soleil.

— Rien de bien difficile ! Je suivrai vos conseils !»

Le lendemain matin, je m'en vais ouvrir la première porte. La belle Aurore apparaît. Tout guéniillé, tout morveux que je suis, je ne puis maîtriser mon émotion à la vue d'une beauté si inattendue. J'en tombe à la renverse. La princesse s'écrie : « Beau prince, beau prince, de grâce, ne vous tuez pas ! Ma voisine est encore plus jolie que moi ! »

Tout énérvé mais encouragé par cette nouvelle, je me relève et file vers la deuxième porte ; je me trouve face à face avec Lune. Ah ! nouvelle émotion ! Lune était de beaucoup plus belle que Aurore. Je commence à me trémousser et à marmotter des syllabes inintelligibles ; je tentais de me moucher et de me composer une allure de dignité. « Beau prince, dit Lune, beau prince, ne vous brisez pas le cou ! Ma voisine, Soleil, me surpasse de beaucoup en beauté ! »

Je reprends mon aplomb et j'invite les deux princesses à me suivre au panier. Il s'agissait d'organiser le service de montée sur terre. Je fais comprendre à mes frères de lancer une ficelle et un câble assez long pour rejoindre le fond du puits ; bientôt les deux câbles sont raccordés et le panier quitte le corridor souterrain emportant Aurore vers l'équipe des manoeuvres. Dès que la lueur de la belle princesse commença à apparaître à l'orifice du puits, les deux frères revendiquèrent pour



— Descends, descends un peu à reculons ; je vais m'accrocher à ta queue, et tu m'aideras à grimper ! »

Le renard fit quelques bonds à reculons, et dès que sa queue fut à la portée de ma main, je m'agrippai au flocon de poils et je suivis le vigoureux petit animal qui semblait heureux de porter secours à un homme. Mais la paroi était difficile, la distance longue, le petit renard s'épuisa. Il se mit à me supplier : « Lâche-moi, je n'en peux plus ! Lâche-moi ! » Pour tout encouragement je répondais par un coup de couteau dans le fessier de l'animal . . . qui continuait à avancer lentement, bien lentement. Et voilà ! Un dernier saut . . . et je respirai le grand air des champs !

Entretemps, mes deux frères avaient multiplié les altercations, mais en constatant mon ascension lente et certaine, ils décidèrent d'aller se marier avec les princesses. Au moment où je mis le pied dans la plaine, mes frères étaient rendus à l'église en vue du mariage.

Je fis diligence et pénétrai dans le temple. La princesse Soleil m'aperçut aussitôt et fit connaître sa préférence : « C'est Jacquot qui m'a délivrée, c'est lui que j'épouse ! » Elle me sauta au cou et me manifesta son amour. Le mariage eut lieu séance tenante: les trois frères épousèrent les trois princesses.

Il y eut de grosses noces pour souligner ce triple mariage. Les fêtes et les danses durèrent très longtemps. Moi, j'eus pour épouse Soleil ; mes frères choisirent l'un, Lune et l'autre, belle Aurore !

## LES POMMES D'OR

Raconté, le 20 septembre 1958, à Hanmer, Ontario, par Onésime Gélinau (73 ans) de Saint-Eugène de Prescott, Ont., qui l'avait appris de sa tante Gélase Goulet vers 1898, à Sainte-Justine de Newton, Québec.

Enregistrement no 959. Conte-type 301 A Les fruits d'or (Delarue), II (3 frères), d, i, f, III a, b, IV a (oeuf), b, V a, 550 a, c, (renard).

On été' enn' fois chu' mon pére, on était t'oâs garçon : i' 'nn avè' in qui s'app'lait Pierr', l'aut' s'app'lait Jean et p'is l'aut' s'app'lait Jacquot.

Darguier' d'chu' mon pére, on avè' in pommière de pomm's d'or. Et p'i', in jour, mon pére, i' nous di' à tou' 'és t'oâ', i' â dit : « Mon pommié', i' gu'i' manqué' dés pomme' ! I' vâ fo'èr charcher qui c'que c'est qui vient qu'ri' lès pomm's. »

C'fait qu'mon frér' qui était l'p'us vieu', i' dit : « Moé, pepa, i' dit, si vous voulez m'ach'ter tout' quoi c'qu'i' faut, m'âs m'en aller pâsser la veillée lâ. » Comm' de fait' ! Mon pér' gu'i' greill' in sâb'e, in fisil, p'i' i' dit : « Vâ-t-en lâ, p'i' i' di', ouatch-lâ [ to watch ] »<sup>1</sup> ! I' y avè' in grand trou qui rentrait dans la terre, à peu près, on vâ dire, enn' coupel de mill's p'us loin que l'pommier d'or ; et p'is, dans c'te trou-lâ, i' y avait troâs fée', et p'i' in oéseau d'or. Et p'is l'oéseau d'or, i' v'nait qu'ri' enn' pomm' dans l'pommier d'or à mon pére, à l'heur' de onze heure et mainnuît.

Ça fait qu'moé p'is mon frér' qui s'comptait si bon, i' â pris quoi c'qui gu'i' follait, p'i' i' s'en vâ p'i' i' s'assi' au râs l'âb'e, et pui', i' commencé' à a'oèr pèur, la tremblelur' l'â pri'. I' dit : « J' m'en vâs cheu' nou' ! I' dit, qu'i' s'arrang' comme i' voudrà ! »

Ça fait qu'après qu'i' â été rendu chez nous, l'oéseau â passé p'i' i' â pri' enn' pomm'. Ça fait qu'lend'main matin, mon pér' gu'i' â d'mandé, i' dit : « Comment c'qu'i' ress' de pomm's ? — B'en, i' dit, j'ai pâs vu r'guien v'nir ! »

Ça fait qu'mon pére, i' â parti p'i' i' â compté sés pomme' ; en r'venan, i' di', i' gu'i' en manqué' enn' pomm' ! Ça fait qu'lâ, i' â d'mandé au deuxieume, i' dit :

1. Watch [ to ] (angl.) : Surveiller, guetter.

« Toé, tu vas-tu gu'y allé, i' dit, que'qu's heur's, pour ouatché ? — Ah ! i' dit, moé, poupâ, i' dit, j'su's brav', p'i' i' dit, j'ai pàs pèur de r'guien, p'i' i' dit, j'men vâs gu'y eller ! — Mé', i' dit, quoi c'c'est qui t'fau ? — I' dit, m'en vâs prend' tout' quoi c'que mon frère avè' : in sâb' p'i' i' di', in épée, p'i' in fusil, p'i' i' dit, le morceau d'fer ; p'is m'âs m'assir au râs l'âb' au râs l'pommier, lâ, p'i' i' dit, m'en vâ' ouat-cher ! »

Ça fait qu'après qu'i' â été rendu au râs l'pommier, b'en, pour se désen-nuyer, pour pàs qu'i' v'nè' à dormir, i' prennait l'fusil p'i' i' cognait su' 'és roch's ; p'i' i' prennait l'aut' p'i' i' fessè' écit', p'is fessait lâ. C'fait qu'tout d'in coup, la pèur l'â pris pareil comm' le promié'. « Ah ! i' di', i' vient pâ', i' dit, j'ai trop pèur, i' dit, j'm'en vas chez nous ! »

C'fait qu'lâ, i' â parti, p'is l'lend'main matin, quand i' s'est l'vé, le pér' gu'i' â d'mandé comment c'qu'i' restait d'pomme'. I' dit : « J'ai pàs vu r'guien ! » C'fait qu'i' y avait l'dargnier, lâ, qui pâssait pour in fou, lâ encôre : i' était morveux pàs mal, p'i' i' était mal habillé, vous savé'. I' dit : « Moé, vous savez, i' dit, poupâ, i' dit, j'ai pàs besoin de r'guien. I' dit, j'm'en vâs gu'y aller, p'i' i' dit, gardez tout' quoi c'que més frère' ont pri' ! I' dit, j'ai pàs besoin de r'guien. — Mé', i' dit, t'és fou, i' dit, toé ! — I' dit, je l'sé' que j'su's fou, mé', j'ai pàs besoin de r'guien, i' dit, mon père.' I' dit, m'en vâ' aller prend' dés pomm's d'or. »

Ça fait qu'le gârs... lés frère's, lâ, i's s'chicanaient : « Mon père, i' dit, vous êt's pas pour envoyer Jacquot ! Fou comme i' ést lâ, i' di', i' vâ s'faire' tué', i' vâ s'faire' tuer... ! » C'tait pas çâ, Jacquô' ! i' â parti p'i' i' a pàs pris de r'guien ! P'i' i' était touhour' après s'moucher l'nez su' in bord p'is su' l'aut'. P'i' i' trouvait çâ drôle, i' s'essuyè' 'a gueul', quiens b'en ! Ah ! i' prenait sés bott's, p'i' i' cognait tout par-tout' : i' â pâssé son temps, sans s'endormir.

Tout d'in cou', i' â aparçu, dans l'firmament, qui s'en vien, in affair' qui r'lui-sait. C'était assez beau. Plus qu'ça approchait, plus qu'c'était beau. La lumière, 'a pouvait pas, mecieu', empêcher le gârs sans qu'l'oéseau v'nait prend' sa pomm' p'is s'en-aller. Mé', i' â vu juss' le temps de l'po'gner par la queue, p'i' i' gu'i' â resté enn' plume. Ah ! lâ, i' s'est en-allé chez eu', et p'i' i' â conté çâ à son père. I' dit : « Poupâ, i' dit, i' y â pas parsonn' qui vient qu'ri' lés pomme'. I' dit, c'est in oéseau d'or qui vient qu'ri' lés pomm's, lâ ! — Mé', i' dit, pourquoi fair' tu peux dir' çâ ? — I' dit, j'ai pu l'voèr, mé', i' dit, j'ai pàs 'té capab' de l'po'gné. I' dit, j'l'ai po'gné par la queue, p'i' i', i' di', i' m'â resté enn' plum' d'or dan 'és main ; i' dit, la v'lâ ! »

Ah ! Le vieux, b'en, i' di' : « Où c'est qu'm'en vâ' aller ? — B'en, i' di', i' y â in trou pàs b'en loin, lâ, i' di', i' â rentré lâ. — B'en, i' di', on vâ gu'y aller ! » Lés troâs frère' ont parti encôr' pareil : lés troâs frère's... le premier qu'était si brave, i' dit : « Poupâ, i' dit, moé, j'm'en vâs descend' dans l'trou l'promié' ! — Ah ! i' dit, c'est correck ! »

I' avè' in grand pagnié', et p'is j'peux pàs dir' combien c'qu'i' avait b'en d'cents pieds d'cord'. Follait qu'i's 'nn envoirè' assez d'cord' pour allé' au fond du

trou. Ça fait qu'après qu'i ont 'té rendu' au trou, là, le gârs qu'était si brave, au râs l'pommier, i' dit : Poupâ, i' dit, moé, j'm'en vâ embarquer l'promier, p'i i' dit, j'descends dans l'trou. I' dit, j'su's t-aussi fin comm' Jâcquo', i' di', à c'coup 'citt' ! Mé', i' dit, par é'zamp', i' dit, j'vâs m'emporté' enn' cloche, en câs qu'i m'arriv'rait dés accidents !»

V'lâ mon gârs qui embarqu' dans l'pagnier, p'is moé, p'is le fou, là, on t'nait la cord' p'i' ô 'a laissait descend'... dans l'pagnier, descend' dans l'pagnier... descend' dans l'pagnier... ! Après, rendu in bout', là, v'lâ mon gârs : gueli gueli gueli guelagn', gueli gueli gueli guelagn' ! Çâ, ça voulait dir' de r'monter l'pagnier su' l'bord du trou. La pœur le prenè' encôr', là, voyez-vou' ! En tou' 'és câ', on l'â r'monté d'minm'.

Le deuxieum' de més frère', i' dit : « C'est moé qui vas gu'y allé' ! Ah ! i' dit, m'a vâ' emporté' 'a cloche, i' dit, moé 'tou ! » Nous v'lâ parti' avec le gârs, là ; descend, descend, descend, descend... P'i' on l'avait pâssé à peu près, on vâ dire, ah ! un bon bout' de ficell'... p'plus loin qu'l'aut'e. Ah ! la pœur l'a pris. Gueli guelagn' ! Gueli guelagn' ! Gueli guelagn' ! P'i', on s'dépêchè' à lès tirer su' l'bord du trou.

Ça fait qu'c'été' encôr' bon r'guien ! I' pouvait pâs voèr eur'guien ! Le v'lâ rendu à mon Jâcquot, l'fou, là. I' dit : « Moé, pepa, i' dit, j'm'âs gu'y allé' ! Ah ! le v'lâ rendu mon gârs dans l'pagnie'. Et p'is son pèr' gu'i dit : « Quien, i' di', emport' ta cloche ! » I' po'gn' la cloch'. « J'ai pas besoin d'la cloche ! » I' â garroché 'a cloch' dans l'cham. I' descend, i' descendait dans l'pagnier, i' descend, descend, descend, descend, descen... ô' était rendu au bout' du câb'e. I' criguait : « descendé' encôr' ! Descendé' encôr' ! »

Ça fait qu'on gu'i â criguié : « On n'a p'us d'câb'e ! — I' dit, lâchez l'câb' ! » Ça fait qu'on â lâché l'câb'. Maudi' ! I' a tombé en bâs, mecieu', p'i' i' s'était tou' câssé 'és reins. I' 'nn avè' encôre in bout' du trou, in affère effrayant'. C'est parc' qu'i y avait dés fées, là, voyez-vous ! Ça fait que, i' â pensé à un' fée, là, dans l'fond du trou, p'i' alle ést v'nue à lui, et p'i' 'a gu'i â d'mandé si i' s'était fait mal. I' pouvait pas grouillé' : 'a pouvait b'en voèr qu'i' s'était fait' b'en mal.

Ça fait qu'la fée gu'i di', 'a dit : « Si tu veux fair' comm' tu dis, tu vâs b'en réussir. P'is, si tu veux pas, tu vas périr ! — Ah ! i' dit, m'â' vâs l'faire ! — 'A dit, m'en vâs t'soégner, m'â' t'guérir comme i' faut, p'i' ensuit' de d'çâ, 'a di', écite, 'a di', i' y â t'oâs bell's princess's, 'a dit, mon homm', t'oâs bell's princess' : i' 'nn â eunn' qui s'appell' la Belle Auror', le Beau Saleil et p'is la Lun'. B'en, la Lune, 'a a'rait dû la mett'e avant l'Saleil. Ah ! p'is là, 'a dit, pour qu'tu déliv's lés t'oâs princess', 'a di', i' y â in gros serpent qui vâ dormir. P'i', 'a dit, m'en vas t'deunné' in oeuf, p'is tu gu'iras voèr là, p'is quant' tu voèras l'serpent, là, 'a dit, tu t'en iras là vers six heure' et d'mie du matin. 'A dit, l'serpent vâ tout êt' en rond, là, p'i' 'a di', i' vâ avoèr la têt' là ; 'a di', i' â enn' verrure, 'a dit, su' 'a tête. 'A dit, tu prendras ton oeuf, dans ta main, là, p'i' 'a di', ouatch-lé [ watch ], 'a dit, suis-lé, là, p'i' 'a dit, quant' tu s'râs b'en sûr, câss's-y su' 'a verrure. 'A dit, tu vas l'tuer ! P'is si tu l'manqu's, i' vâ t'dévoré' ! »

Ah ! v'lâ mon fou encôr' b'en amanché ! Mé', i' était pâs pèureux, vous savez ! Le v'lâ parti dans l'fond ; march' march'... rouv'e enn' porte. Ah ! i' avait pâs r'guien ! Rouv'e enne aut' porte, i' 'n n'avait pas. Le v'lâ qui rouv' la t'oâsieum' port', p'i' i' aparçoit l'gros serpent qui dormè'. Et p'is quant' i' a rouvert la port', lâ, v'lâ mon serpent qui s'leuv' la tête en l'air, p'i' i' était lâ, p'is mon fou ètè' avec son oeuf, p'i' i' courait, i' courait, i' courait. . .

Tout d'in coup, quant' i' a vu qu'i' était b'en capab' lâ, heup ! i' l'â frappé drett' su' 'a verrure. Ah ! mon sarpen, i' â tombé à terr'. « Lâ, b'en, i' dit, j'su's correck ! »

Lâ, asteur, i' s'en r'tourn' voèr la princesse [ fée ]. I' gu'i dit çâ, i' dit : « Lâ, i' y â p'us r'guien, i' dit, l'sarpen ést mort ! — B'en, 'a dit, m'âs t'dir' quoi faire. 'A dit, i' y â encor' t'oâs porte'. 'A dit, la promiér' porte, 'a dit, i' y â enn' princess', la Belle Auror' ; p'is la deuxieum' port', c'ést la Lun' ; la t'oâsieum' p'tit' porte, 'a dit, c'ést l'Saleil ! 'A dit, vâ pâs lés rouvrir tou' 'és t'oâss's ! Rouv' z-en une à chaqu' foi'. — Ah ! i' dit, c'ést correck ! »

Ça fait qu'mon gâ', i' pârt, le lend'main, p'i' i' s'en vâ lâ. La promiér' porte, en rouvrant çâ, mecieu' la créiatur' qu'i' y avait lâ, 'a ètè' assez bell', p'is lui qu'était lâ, tout déchiré p'is morveux, quiens b'en ! I' tombe à terr'. Ça fait qu'la fille : « Ah ! 'a dit, beau prinç', beau prinç', beau prince ! 'A dit, tuez-vous pâ' ! 'A di', i' 'nn â encôre eunn' en arguièr' de moé b'en plus bell' que moé ! » Ça fait qu'le gâ', i' ètè' excité, le v'lâ qui r'prend. . .

I' rouv' la deuxieum' port' : C'était la Lun' ! Vous comprenez qu'la Lune ést encôr' b'en plus bell' que la Belle Auror' ! Le v'lâ encôr'... p'i' i' était lâ, p'is mum mum ! P'i' i' s'mouchait, p'i' i' asseyè' à s'apâiller, vous comprenez b'en, pour faire in beau prinç' ! P'is l'aut'e était lâ : « Beau prinç', beau prinç', tuez-vous pa' ! I' 'nn â encôre enn' b'en p'us bell' que moé ! »

Ah ! ça fait qu'lâ, i' s'â apaisé. I' 'és â pris p'i' 'és â emm'née' au râs l'trou, cés deuss's-lâ. P'i' i' 'a fait monter su'l'trou par sés frère', en gu'i disant d'envoyer l'pagnié' avec assez long d'ficell' pour embarquer quoi c'qu'i' avait.

Ça fait que l'temps que l'pagnié' â été descendu, lâ, i' on embarqué la Belle Auror'. Mé', més deux frér's qui étaient si fin et qui étaient su' l'bord du trou, quant' i' ont vu qu'ça commencè' à luire in p'tit brin, su'l'bord du trou, i's s'sont mi' à s'batt'e : i's voulaient pâs lâcher l'câb', p'is quiens b'en. To'hours, la chicane â pri' ensemb', v'comprenez ! Mé', faut crèr' que mon vieux père était lâ, p'i' i' t'nait l'câb'e : alle â été débarquée su' l'bord du trou, sain et sauf.

L'aut' c'était la Lun'. Comprenez qu'la Lun', ça r'luit te'jour' in peu à la noèr-cœur. Après que j'l'ai vue embarquer, la lun', dans l'pagnier, d'minm', lés v'lâ parti', au râs l'trou : mont', mont', mont' ! La lueur d'la Lun' frappè' encôr' su' més deux frère', en haut, p'i' i's s'battaient : c't all'-lâ c'st à toé, p'is c't all'-lâ c'st-à moé ! P'is, ti, tâ, tâ ! P'is c't all'-lâ c'st à moé, p'is c't all'-lâ, c'st à toé ! Toé, tu vâ' avoèr la Belle Auror', moé, m'â' a'oèr la Lune ! Ah ! Ell', la princesse, 'a montait

p'i' 'a leu' disait te'jour' à c't 'és deux gârs-lâ : « Battez-vous pas ! Battez-vous pâ' ! I' 'nn â encôre eunn' p'us bell' que moé !

Ah ! Tandiss' c'temps-lâ, le fou avè' été charcher l'aut' port'. C'était l'Saleil' ! Ah ! mécieu' ! Quand qu'i' on envoyé l'pagnié' en bâ', i' était pas rendu dans l'fond du trou, comprenez comm' moé, lâ, la lueur du Saleil frappé' au firmamen. I's savaient pas quoi c'qui v'nait lâ. La chican' ! Lés v'lâ encôr' pri' ensemb', p'is l'pagnié' était seul'ment pas parti : c'est à moé c't all'-lâ ! P'is c'est ci p'is c'est ça, p'is quiens b'en, p'is ça s'battait.

Ah... ! Ça fait que, lâ, i' ont j'té l'pagnié' en bâs. Moé, j'étais lâ. Ça fait qu'j'ai mis le Saleil dans l'pagnier. Lés v'lâ, més gârs, qui mont'nt le Saleil. 'A mo-quié du trou, mecieu', la chicane â pri' encôr'. Lés v'lâ rendus qu'is s'connaissaient p'us ! Te'jours qu'on ést v'nu à bout d'monter la t'oâsieum' princess'. Ça fait qu'la princesse, 'a leu' disait te'jours : « Battez-vous pâ', i' 'nn â encôre eunn' plus bell' que moé ! I' 'nn â encôre ennn' plus bell' que moé ! » Ça fait qu'i' ont pris l'pagnié', i's me l'on envoyé. La princesse 'a voulait que j'v'nè' à monter ! Moé, quant' j'ai pris l'pagnié', i' avait pas d'clairté avec moé ! J'étais t-assez lait' [ laid ], i's voulaient pâ'... i' était aussi b'en d'rester dans l'trou !

Follait qu'i' vienn'nt v'nir me charcher. Ça fait qu'i' ont commencé à tirer : mont', mont', mont', mont' ! Mé', i's sont trouvé' à s'décourager, par rapport' qu'i' y avait pàs d'lumiér' qui sortait dedans l'trou. I' avaient tou's lés bell's princess' avec eux aut's ! Mont', mont'... Quant' j'su's v'nu, lâ, pour sortir du trou, lâ, j'avais pas p'us d'ch'feux [ cheveux ] qu'j'en avè' : i's m'ont r'connu. I' ont lâché l'câb', m'cieu', dans l'trou ! Vous pensez que l'trou était creux ! C'ète' in trou qui ètè effrayamment creux ! J'ai tombé lâ ; j'ai tombé en bas, lâ ! P'is j'm'étais fait b'en mal dan 'és reins.

La fée ést v'nue à moé, p'i' 'a a dit : « B'en, 'a dit, pauv' p'tit homm' ! C'est b'en d'valeur, mé', 'a dit, vâ foloèr qu'tu t'fass's guérir ! » Ça fait qu' 'a m'â deunné encôr' dés r'mèd's : j'me su's fait guérir, et p'is, lâ, j'ai commencé à grimper comm' j'ai pu. Et pis quant' j'ai été rendu in bout', lâ, j'en pouvais p'us ! Ça fait qu'j'ai aparçu in r'nârd qui pàssait. Ça fait que j'gu'i ai di' au r'nârd : J'ai dit : « Beau p'tit r'nârd, si tu veux m'édé' à sortir du trou, j'te deunn'rai l'premier p'tit enfant que j'm'en vas rencontrer su' 'a rout'. Ça fait que le r'nârd, b'en, i' dit : « Que c'cést qu'vâ foloèr que j'fèz' ? — B'en, j'ai dit, descends d'reculons, p'is j'dis, j'm'en vas t'po'gner par la queue, p'is vâ foloèr que tu m'monte' en l'air du trou ! »

Ça fait qu'le r'nâr' i' descendait, lui, en raculons, la queue étendue. Ça fait qu'quand j'ai pu po'gner la queue du r'nâr', avec més mains, j'l' ai po'gnée. Le r'nâr' était b'en content, v'compréné' ! I' faisait dés sau', i' était b'en vivant. Mé', i' 'nn avait si long, l'trou, i' ést v'nu pàs mal épuisé : i' criait te'jour' après moé : « Lâch'-moé, j'en peux p'us ! Lâch'-moé, j'en peux p'us ! » Mé', j'étais lâ, moé, avec in p'tit couteau, p'is j'gu'i deunnais dés coups dan 'és fess's et p'is : « Mont'-moé, mont'-moé ! » Te'jours qu'à 'a force qu'à 'a force, i' m'â monté.

V'là la chican', là, quant' i's m'ont vu. Més frère' étaient rendu' à église, i' été' après s'marguier. Follait b'en que j'v'nè' à aller lés voèr quoi c'qu'i's faisaient, moé itou ! J'me su's dépêché. J'me su's rendu à églis'. Ça fait qu'la princess', le Beau Saleil, 'a m'à r'connu. 'A dit : « Moé, j'peux pas m'marguié' avec lui, c'est pas lui qui nous â délivrée' ! » 'A m'à sauté au cou.

Mon père â fait dés gross's noc's : l'aut'e â pri enn' princess', p'is l'aut'e â pris l'aut' princesse. On â fait' dés gross's noc's, mecieu' ! Ah ! j'ai jamais vu in affér' de minm' : comme on l'â fêté p'is comme on l'â dansé !

Moé, j'ai marguié l'Saleil, l'aut' a marguié la Lun', l'aut' â marguié Belle Aurore ! On était b'en : on était troâs frér's !

## LEXIQUE

- ABRIER (s') : Se vêtir, s'habiller, se recouvrir, 73.
- ACCOTER : Etançonner, étayer, 32.
- ADRESSER : Diriger, 14.
- AFFRONTEUR : Effronté, impudent, imposteur, 201.
- A FORCE QUE : Tellement, 118.
- ALL RIGHT (angl.) : Très bien, entendu !, 27, 46, 56, 120, 165, 180.
- AMANCHER : S'arranger, prendre des dispositions, ajuster, 15, 27.
- AMANCHURE : Arrangement, dispositif, combinaison, 84.
- BAD LUCK (angl.) : Malchance, 82.
- BÂDRER [ to bother ] (angl.) : Ennuyer, tracasser, importuner, contrarier, se préoccuper, s'en faire, s'inquiéter, 30, 47, 56, 110.
- BARGAIN (angl.) : Affaire, transaction avantageuse, marché, convention, transaction, 15, 57.
- BATTERIE : Aire où l'on battait le grain, 257.
- BAVASSER : Causer familièrement, 112.
- B'EN DON : Bien donc, 58.
- BIEN DES : Beaucoup de... une grande quantité, 80.
- BOAT (angl.) : Bâtiment, navire, 177.
- BOEUF (animal à) : Bête destinée à la boucherie, 217.
- BOIS (le) : Ici, la forêt, 89, 150.
- BOOTLEGGERS (angl.) : Contrebandiers, 280.
- BOUETTE : Boue, vase, 243.
- BOUILLI : Mets traditionnel composé de viande, de patates et d'autres légumes bouillis, 279.
- BRAILLER : Pleurer, 55, 71, 130.
- BRASSER : Faire le tour en utilisant les deux bras... 27.
- BRIN (un petit) : un peu, légèrement, 48.
- BRISSE : Brisque (au jeu de cartes), 29.
- BUM (angl.) : Voyou, fainéant, viveur, 136, 288.
- BURST [ to ] (angl.) : Faire éclater, 74, 295.
- BUTIN : Habits, vêtements, 288.
- CALOTTE : Casquette, 275.
- CAMP : Habitation primitive, bâtie temporairement, 80.
- CAPABLE : Fort, vigoureux, 287.
- CARNAGE : Bruit, tapage, fracas, 257.
- CÉRÉMONIE (être en) : Être parrain ou marraine, 128.
- CHANCER : Avoir de la chance, 195.
- CHARGE [ to ] (angl.) : Exiger, demander comme prix, 182, 258.
- CHÂSSIS : Fenêtre, 32, 45.
- CHEMIN (être dans le) : Être ruiné, 196.
- CHIEN ET LOUP (entre) : A petit jour, le soir ou le matin, 256.
- CHIQUER LA GUENILLE : Contredire, s'opposer, engendrer chicane, 74.
- CHUM (faire) (angl.) : Lien, amitié, camarade, ami intime, 120, 128, 259.
- CLEAN [ to ] (angl.) : Nettoyer, 181.
- CLEAR (angl.) : Libéré, acquitté, décharger, 112, 274.
- COAT (angl.) : Habit, veston, 15, 275, 288.
- CONTER (Il lui a conté ça) : D'après l'intonation cette expression signifie *Réprimander quelqu'un avec colère*, 74.

- CONTER (leur contait ça) : Réprimander vertement, le blâmer, 152.
- COUP QUE (un) : Une fois que, 32, 92.
- COUVERT : Couverture, 280.
- CREATURE : Femme, 60, 287.
- D'ABORD QUE : Puisque, attendu que, 132.
- DÉCOLLER : S'en aller, aller à grande vitesse, très vite, 72.
- DÉGREYER (se) : Oter le paletot, le chapeau, les vêtements qu'on met pour aller dehors ; ici se déshabiller, 31.
- DÉMONTÉ : Découragé, déconcerté, déprimé, 200.
- DIABLE (parler au) : Être étonnant, être extraordinaire, 281.
- DISABLE (pas) : Renversant, fantastique, 228.
- ÉCARTÉ : Perdu, égaré, 14, 31, 44, 150.
- EFFETS : Marchandises, 287.
- EMMORPHOSÉ (amorphosé) : Transformé magiquement, pour un temps, 232.
- ENDORMITOIRE (d') : Eau d'endormitoire, qui procure le sommeil, 73.
- ENFARGER : Entraver, empêtrer, embarrasser, 263.
- ENTRE-DEUX : Mur d'entre-deux, cloison entre deux stalles ou deux compartiments, 73.
- ÉPARLAGNES (angl.) : [ Spar Line ? ] Poutre verticale (ou format triangle) destinées à renforcer certains entrants d'une grange, 258.
- ESTOMAC : Ici, sur la poitrine, 74.
- ETRIVER : Agacer, taquiner, provoquer, 151, 183.
- EXHIBITION : Exposition, 131.
- FANATIQUE : Ici sens d'original, 271.
- FILER [ to feel ] (angl.) : Se sentir, se porter, 83.
- FLAG (angl.) : Drapeau, 100.
- FLEUR : Farine, 140.
- FRAICHE : Frais, sensation de fraîcheur, d'humidité, 47.
- FRAPPER : Arriver à, rejoindre, parvenir à, 154.
- GAGER : Parier, 46.
- GANG (angl.) : Bande, troupe, foule, 16, 37, 84, 197, 286.
- GARROCHER (se) : Se donner des airs, se pavaner, 14.
- GIN : Boisson à forte teneur d'alcool, 73.
- GOULETTE OU MARGOULETTE : Pomme d'Adam, mâchoire, 287.
- GRENIER : Remies à grain ou lieu du débarras, sous les combles d'une bâtisse, 217.
- GREYER : Habiller, pourvoir de vêtements, 15, 89, 111. Equiper : 15.
- HABITANT : Propriétaire d'une ferme, 14.
- HALER : Tirer, retirer, 263, 287.
- HART : Branche dégarnie de ses feuilles et employée comme lien, 179.
- INTRODUIRE (s') : Se présenter, 71, 129, 150, 219.
- JACK POT (angl.) : Endroit où les objets constituent un méli-mélo, 161.
- JOB (angl.) : Position, occupation, travail, 27. Faire sa job : *Faire ses besoins* : 87, 44, 57, 84.
- JONGLER : Réfléchir, penser intensément, 182.
- JOUQUE : Juché, perché, 198.
- KICK [ to ] (angl.) : Ruer, donner un coup d' pied, 104.
- KIMONO : Robe de chambre, 32.
- LINGE : Habits, vêtements, 61, 90.
- LOG (angl.) : Billot, bille de bois en grume, 163.
- LOOSE (angl.) : Lâche, qui n'est pas tendu, qui n'est pas serré, ici en liberté, 55.
- MAL (pas) : Passablement, assez, 14, 45, 288.
- MAQUEREAU : Homme qui vit en concubinage, 141.
- MASSE (en) : En quantité, en abondance, 15, 28, 99.
- MOP (angl.) : Vadrouille, 109.
- MOULIN A BATTRE : une batteuse, 132.
- MOVE [ to ] (angl.) : Déplacer, remuer, 49, 200.
- NEVER MIND [ to ] (angl.) : Peu importe, 56.
- OBSTINER (s') : Discuter, contredire, résister, ne pas céder, 31, 286.

- O.K. (ô ké) (angl.) : Formule populaire affirmative : c'est bien, 258, 301, 305.
- ORDINAIRE (faire) : Faire la cuisine, 151.
- OUVRAGE : Le temps consacré à tel travail, 229.
- OVERALL (être) (angl.) : Ici, dépasser toutes les convenances, 271.
- PAREIL : Quand même : quoi qu'il en soit, 99.
- PAREIL (faire) : De même, la même chose, 83.
- PATENTE : Instrument, 257, 273.
- PAYER EN MONSIEUR : Payer généreusement, sans lésiner, 272.
- PEDDLER (angl.) : Colporteur, marchand ambulancier, 301.
- PICOCHER : Attaquer quelque chose avec un instrument, 197.
- PILER : Empiler, 178.
- PILOTER : Piétiner, fouler aux pieds, 100.
- PLANS : Farces, plaisanteries, 111.
- POUSSER (se) : Quitter en hâte, se sauver, déguerpir, décamper, filer en vitesse, 29, 72, 89, 119, 154.
- QUÉRIR : Chercher, 46, 72.
- RAPPORT QUE (par) : Parce que, 155.
- RALINGUE : Terme de marine qui a trait aux voiles. Le Glossaire du Parler français au Canada donne comme sens : morceau de peu de valeur (en terme de charenterie, de cordonnerie). Une ralingue de cuir. Mot "ralingue", 271.
- RESSOUDRE : Arriver, survenir, apparaître, 62, 71, 81, 99, 151, 263.
- REVOLER : Etre projeté, 183.
- RIPES : Copeaux, 82.
- RULE (angl.) : Coutume, loi, habitude, 142.
- RUN (angl.) : Conduire, être le maître, avoir la responsabilité de, 196.
- SAFE (angl.) : Rassurant, sûr, prudent, 258.
- SAPRÉ : Autre forme de sacré, 134.
- SAVOYANE : Coptide à trois feuilles, plante dont la racine sert à teindre en jaune, est employée comme médicament, 288.
- SEAL [ to ] (angl.) : Cacheter, 15.
- SECOUSSE : Espace de temps, période, 15, 48, 70, 80, 119, 130, 151, 154, 242.
- SEQUISS' : Cri destiné à lancer un chien à la poursuite de quelqu'un ou d'un animal, 104.
- SERVANT : Serviteur, domestique, 102, 118, 129, 164.
- SLING [ to ] (angl.) : Ceinturer, entourer d'un lien, attacher, 179.
- SMART (angl.) : Habile, retors, fin, actif, gentil, 81, 152.
- SNACK (angl.) : Régale, repas copieux, festin, 130.
- SOUS (trente) : Jusqu'à l'anus, 242.
- SUIT [ to ] (angl.) : Accomoder, convenir à, 120.
- SUITCASE (angl.) : Valise, malle, 111.
- SULKY (angl.) : Voiture à une place dont on se sert pour les courses de vitesse, voiture légère à deux roues, 288.
- SURE (angl.) : Certainement, 113.
- SWING [ to ] (angl.) : Balancer, pivoter, brandir, 260.
- TALLE : Touffe, 55.
- TAPON : Paquet, tas, amas, 90.
- TEAM (angl.) : Attelage, bêtes ensemble, paire de chevaux, 119, 140, 244, 296.
- TERRE : Ferme, 214.
- TIGHT (angl.) : Raide, 217.
- TOP (angl.) : Sommet, tête, 258.
- TRAIL (angl.) : Sentier, semblant de route, 92.
- TRAIN : Tapage, bruit, 49, 233.
- TRAITE (payer la) : Payer une consommation (sens ironique : *malmener*) 288.
- TRAVAILLER : Sens anglais de TO WORK : fonctionner, agir, avoir de l'effet, 197.
- TRIMER (angl.) : Arranger, semoncer, donner une leçon, ajuster, habiller, orner, donner une râclée, une semonce, 49, 83, 102, 152, 286.
- TYPE (un) : Homme, un individu, 258.
- VALEUR (de) : Malheureux, fâcheux, regrettable, 81, 195.

VERGER : Battre, frapper fort, 288.  
VOLEE : Râclée. *Manger une volée* : Recevoir des coups de poings, se faire battre, 151.

WATCH [ to ] (angl.) : Surveiller, guetter, épier, 27, 48, 72, 81, 99, 154, 166, 275.

WHÔ : Cri pour arrêter les chevaux : ici, cri pour arrêter Poil-et-Plume, 257.

## INDEX ANALYTIQUE DES THÈMES FOLKLORIQUES

- ACHETEUR ; un jeune homme refuse de vendre son cheval à un acheteur sérieux, 116ss.
- AIGLE ; grâce à un poil magique, Ti-Jean peut se transformer en aigle, 146ss.
- AIGUILLES ; des moissonneurs coupaient le blé au moyen d'alènes et d'aiguilles rougies au feu, 188ss.
- AIRS ; bâtiment qui va sur terre, sur mer et dans les airs, 167ss.
- ALÈNE ; moissonneurs qui coupent le blé au moyen d'alènes et d'aiguilles rougies au feu, 188ss.
- ÂME ; voir aussi Corps-sans-âme ; d'après un contrat avec le diable, une fileuse risque sa laine et son âme, 224ss.
- ANIMAUX ; un roi engage Poil-et-Plume pour avoir soin des animaux, 248ss.
- ANNEAU que Poil-et-Plume fait placer au bout de sa canne de fer, 248ss ; une princesse attache les cordons de chaussure d'un géant-gardien à un anneau fixé à une trappe, pour le faire tomber, 252.
- ANTOINE, devient voleur et est tellement finaud qu'il finit par tromper la mort et même Saint Pierre, 203-213.
- ARBRE ; Ti-Jean-sans-peur prépare un trou sous l'écorce de l'arbre, 292s.
- ARGENT ; un prince achète sa filleule à prix d'argent et tente de la faire mourir, 11 ; grande quantité d'argent pour empêcher Grand-Mangeur de dévorer l'artillerie, 173ss ; une domestique, dont le roi est amoureux, réclame une grosse somme d'argent, 239s ; un habitant se fait remettre tout l'argent dérobé, 283ss ; or et argent offert à Ti-Jean pour obtenir un lapin ; Ti-Jean refuse, 303 ; une bourse magique contient toujours de l'argent, 297ss.
- ARMES ; un gardien préposé à protéger des pommes d'or se fait donner des armes, 307ss.
- ARTILLERIE ; Voir Mangeur.
- ASSASSINAT ; un prince qui veut faire disparaître sa filleule confie à un valet une lettre qui demande à l'oncle d'assassiner l'enfant, 11-13.
- AURORE ; une princesse porte le nom d'Aurore à cause de l'éclat de sa beauté, 310ss.
- AVEU ; une jeune femme avoue à son mari qu'elle a fait contrat avec le diable, 224 ; un faux-médecin force une princesse à faire des aveux avant de la guérir, 299.
- AVEUGLE ; conseillée par des géants jaloux, une mère crève les yeux de son enfant, 41-43.
- AVOCAT ; Voir Métier.

- AVOINE** : Entend-Clair (Fine-Oreille) écoutait germer l'avoine, 168 ; Ti-Jean bat l'avoine du roi au fléau, 236ss.
- BAGUE** : un prince lance sa bague dans une chute ; sa filleule, devenue fille adoptive d'un pêcheur, retrouve la bague dans le ventre d'un poisson, 125 ; Ti-Jean tue des géants qui gardait une princesse prisonnière. Il reçoit comme récompense la bague et le mouchoir de celle qu'il a délivrée, 40-43 ; une bague est disparue. Le roi demande à un fin devineur de retrouver le joyau, 160ss.
- BAISER** : Ti-Jean reçoit la défense de recevoir un baiser de qui que ce soit. Sa mère l'embrasse ; aussitôt, Ti-Jean perd la mémoire, 23-25.
- BALAI** : un vieillard secoue un balai et en fait sortir trois objets magiques ; ce sera l'héritage de ses fils, 297.
- BALLE** : Grand-Coureur, endormi près d'un squelette d'animal, est réveillé par la balle de Grand-Tireur, 176.
- BAN** : un roi publie un ban : le garçon qui lui rapportera trois oeufs d'or, aura la princesse en mariage, 19-25 ; celui qui embêtera la princesse en trois mots l'aura en mariage, 35 ; princesse promise à celui qui ira la délivrer du génie Corps-sans-âme, 143 ; princesse promise en mariage à celui qui bâtira un bâtiment merveilleux, 167.
- BANQUET** à l'occasion des noces de sept princesses et des hommes qui les ont délivrées, 60 ; Ti-Jean va voler la vaisselle sur la table du roi durant un banquet, 67 ; pour se débarrasser de Ti-Jean, le roi l'invite avec son équipage à deux banquets successifs, 171ss.
- BARBE** : le sorcier Bonnet-Rouge donne à Ti-Jean un poil de barbe dont la vertu peut transformer le propriétaire en lion, en aigle ou en fourmi, 146ss.
- BATAILLE** contre la bête-à-sept-têtes, 94-96 ; batailles entre Bonnet-Rouge et quatre compagnons réputés par leur force, 144ss ; batailles entre Ti-Jean métamorphosé et le génie Corps-sans-âme, 148ss.
- BÂTIMENT** qui va sur terre sur mer et dans les airs, 167ss.
- BATTEUSE** : Ti-Jean s'est vanté, dit-on, de pouvoir passer dans une batteuse mécanique, 126.
- BÉBÉ** expédié chez un oncle qui d'après une lettre devra le mettre à mort, 11s.
- BEDEAU** se cache dans un cercueil et fait le mort pour faire peur à Guillaume, 75s ; Antoine, bedeau d'une paroisse devient à la fois meurtrier et voleur et sans jamais se faire pincer, 206ss ; Ti-Jean assomme le bedeau qui faisait le mort dans un cercueil, 292.
- BÊTE** : une bête-à-sept-têtes rend visite à une femme, 86s ; tous les 7 ans, une bête-à-sept-têtes venait dévorer la fille d'un roi, 94.
- BEURRE** : une fermière donne à un voleur une quantité de beurre fabriqué avec le lait d'un homme emmorphosé en vache, 232.
- BIJOU** : Voir Bague.
- BILLARD** : jeu merveilleux qui favorise le propriétaire en toutes circonstances, 209ss.
- BLÉ** : Ti-Jean bat le blé du roi ; il vend le blé pour se procurer de la nourriture, 235ss.
- BLESSURE** causée à l'épaule d'un moissonneur inexpérimenté qui transportait une faucille, 190.
- BOEUFs** : Tord-Chêne remplit un immense sac avec l'or et l'argent du roi, en plus de 40 charrettes et des 40 paires de boeufs, 174 ; deux paires de boeufs par année pour

- aller chercher le jour chaque matin, 191 ; à son retour, un paysan ne reconnaît pas sa ferme mais ses boeufs l'entraînent vers l'écurie, 137 ; Poil-et-Plume assomme les boeufs qui n'obéissent pas, 248
- BOIS** : un homme fort arrache d'immenses chênes pour faire du bois de chauffage à sa mère, 169
- BOITEUX** : un roi défend à son filleul de faire route avec un boiteux, 123ss.
- BOL** : Ti-Jean devine ce qui se cache sous un bol : un criquet, 160.
- BONDE** (trou) : enfermé dans un tonneau, un chasseur parvient à sortir sa main par la bonde et à saisir la queue d'un loup, 278.
- BONNET-ROUGE** : sorte de petit lutin très fort qui apparaît dans un camp où un géant fait la cuisine, 144ss.
- BOSSU** : un roi défend à son filleul de faire route avec un bossu, 123ss.
- BOUILLIE** : concours entre un géant et un vacher, à propos de la quantité de bouillie que chacun peut engurgiter, 77-79 ; une femme est obligé de faire chaque jour une grande quantité de bouillie pour nourrir les rats du voisinage, 185s.
- BOULE** magique qui permet à Poil-et-Plume de revenir sur terre avec la princesse qu'il a délivrée, 254.
- BOURSE** merveilleuse qui contient toujours de l'argent, 105ss, 297ss.
- BROSSE** qui a la vertu de donner beauté, vigueur aux chevaux et de rajeunir les hommes, 126.
- CÂBLE** : Poil-et-Plume se sert d'un câble pour abattre les arbres, 247 ; Jacquot descend sous terre au moyen d'un panier retenu par un câble, 309 ; des hommes coupent le câble destiné à ramener un compagnon à la surface, 254, 311.
- CADAVRE** : un bedeau, au lieu d'enterrer le cadavre de la mère du curé, le fait geler et s'en sert pour aller voler un boeuf chez le voisin, 207ss ; lors d'un tour de chasse, Antoine aperçoit un cadavre pendu à une branche : c'est la mort déguisée en cadavre, 212.
- CADEAU** : pour s'emparer des trois poils d'or du serpent, Ti-Jean apporte au monstre de nombreux cadeaux, 125ss ; un cadeau de mariage à une reine est disparu, 160.
- CAMP** : un chasseur arrive à un camp de contrebandiers ; on le prend pour un espion et on l'enferme dans un tonneau, 277s.
- CANE** : la Belle-Jarretière-Verte transforme Ti-Jean en étang et elle-même en cane, 23.
- CANNE** : Poil-et-Plume se fait fabriquer une canne de fer chez le forgeron, 248.
- CARACTÈRE** brutal du jeune Poil-et-Plume, 247.
- CARROSSE** : Ti-Jean obligé par le roi d'aller chercher les trois poils d'or d'un serpent, exige trois carrosses pour transporter ses cadeaux, 125 ; le roi envoie un carrosse tiré par plusieurs chevaux pour chercher sa princesse qui vient de sortir du souterrain avec Poil-et-Plume, 254s.
- CEINTURE** merveilleuse qui peut transporter son propriétaire là où il le désire, 105s, 297s.
- CERCUEIL** : un bedeau s'est caché dans un cercueil et donne des conseils au veilleur. Ce dernier ouvre le cercueil et assomme le prétendu mort, 76, 291s ; des paroissiens pour sonder le courage de leur curé (faux-prêtre) demandent à l'un d'eux de se coucher dans un cercueil et de faire le mort, 139.

- CHAMBRE ; dans un château hanté, chacun des sept compagnons occupe une chambre confortable, 60 ; un jeune homme pour mieux réfléchir à trois conseils reçus de son père, consacre trois chambres à trois objets différents, 116s ; un fin devineur exige d'être logé dans une chambre et d'y prendre ses repas, 160s.
- CHANSON ; le diable, installé sous un pont pour filer de la laine, chante une chanson qui trahit un secret, 225.
- CHAPEAU ; Ti-Jean rencontre un homme capable de faire varier les saisons en changeant la position de son chapeau, 170s.
- CHARBONNIER dit faussement au roi qu'il a sauvé la vie de la princesse en tuant la bête-à-sept-têtes, 95s.
- CHASSE ; au cours d'une partie de chasse, Antoine aperçoit un cadavre pendu à une branche, 212 ; Poil-et-Plume et ses deux compagnons décident de faire la chasse, 249.
- CHAT ; un jeune homme, au cours d'un voyage, vend un chat à des paysans terrorisés par les rats, 185s.
- CHÂTEAU merveilleux où sept chevreuils — sept princesses emmorphosées — demandent à des voyageurs de ne pas parler de femmes pendant un an et un jour, 59s ; château qui porte des banderolles de deuil pour annoncer la venue d'une bête monstrueuse qui doit dévorer la fille du roi, 93s ; un jeune homme fait visiter son château à la fille qu'il a déjà courtisée. Après avoir visité trois chambres énigmatiques, l'espoir de mariage s'évanouit, 116s ; Ti-Jean, obligé par le roi d'aller chercher les trois poils d'or d'un serpent, découvre le monstre dans la cour d'un château, 125 ; Poil-et-Plume apprend qu'une princesse est gardée dans un château par deux gros géants, 252s ; château sous-marin où Corps-sans-âme détient la princesse prisonnière, 146ss ; Ti-Jean se présente au château à l'heure du repas pour prendre son dîner. Les gens du château ont reçu l'ordre de ne servir aucun repas, 268s.
- CHÂTIMENT ; d'après un contrat entre un roi et ses employés celui des deux qui se fâchait était forcé de se faire enlever une courroie de peau dans le dos, 235s.
- CHAUDRON ; Ti-Jean fait bouillir, dans un chaudron, la Belle Jarretière Verte et en extrait les os en vue de s'en faire une échelle pour escalader un immense glaçon, 20s ; un loup entre dans une cabane de bûcheron pendant que le souper mijote dans le chaudron, 277.
- CHAUSSURE ; tout en veillant un mort (faux-mort), Ti-Jean-sans-peur cloue ses semelles de chaussure, 291.
- CHÊNE : Voir Tord-Chêne.
- CHEVAL ; un roi oblige son filleul, Ti-Jean fin-voleur, à venir voler son cheval gardé par trois sentinelles, 68 ; un petit poisson d'or prédit à un pêcheur que sa jument aura trois poulains et que ses trois fils sauveront leur vie grâce à ces chevaux merveilleux, 93-98 ; parmi les biens hérités de son père, un jeune homme possède un cheval de grand prix, 115 ; aidé par la puissance de la magicienne qu'est sa marraine, Ti-Jean transforme deux vieux chevaux en deux bêtes fringantes qui rapporte des prix à une exposition, 125s ; des voleurs, pour s'emparer plus facilement d'une vache, s'entendent pour prouver que c'est un cheval, 281ss.
- CHEVEUX ; une vieille fée utilise un cheveu de sa tête pour emmorphoser hommes et chevaux, 96s.
- CHEVREUILS ; sept princesses emmorphosées en chevreuils sont démorphosées par sept voyageurs qui se sont abstenus de parler de femmes pendant un an, 59s.

- CHICANE de deux frères à la vue d'une princesse qu'ils ramènent dans un panier, du fond d'un puits, 311s.
- CHIENS ; des paroissiens, songent à transporter leur église parce qu'un chien a laissé sa crotte près du temple, 192s.
- CHIENNES ; un jeune homme reçoit de trois sorcières différentes, trois chiennes qui le protègent au point d'en rendre sa femme jalouse, 85ss ; un petit poisson d'or prêté à un pêcheur que sa chienne aura trois chiots ; ceux-ci aideront ses fils à accomplir des voyages difficiles, 93-98.
- CHUTE ; un prince lance dans une chute sa bague personnelle en promettant d'épouser seulement celle qui lui remettrait ce bijou, 12.
- CLÉ ; au cours d'une réception, Ti-Jean propose un énigme à ses invités : il avait une valise dont il a perdu la clé. Ti-Jean explique que la clé perdue et retrouvée symbolise sa première femme, 25.
- CLOCHE ; un chômeur s'improvise curé d'une paroisse abandonnée ; il sonne la cloche et rassemble les paroissiens, 133 ; Poil-et-Plume se munit d'une clochette lors de sa descente dans le souterrain pour avertir ses compagnons en cas de danger, 251.
- CLOCHETTE ; lors d'une descente sous terre, le voyageur utilise une clochette en cas de danger, 251, 309.
- COCHER ; un roi choisit Ti-Jean, gardien de ses cochons, pour lui servir de cocher au cours d'un voyage chez le roi voisin, 239.
- COCHON ; Ti-Jean s'introduit dans une peau de cochon et va voler un pain du roi dans un four gardé par des soldats. Plus tard, Ti-Jean utilisera une vessie de sang pour prouver au roi qu'il peut faire revenir un mort à la vie, 68 ; Guillaume-sans-peur fait croire à un géant qu'il peut avaler de la bouillie brûlante ; une vessie de cochon dissimulée sous ses habits reçoit la nourriture bouillante, 78 ; un bedeau vole le cochon du curé pour nourrir sa famille, 203 ; non satisfait du travail de Ti-Jean qui bat le grain, un roi l'envoie garder ses cochons en lui recommandant de les tenir loin d'un marais. Ti-Jean vend les cochons, plante les queues et les oreilles dans le marais et fait croire au roi que les cochons se sont noyés dans la vase, 237s.
- CONCILIABULE ; rencontre de plusieurs fées qui dévoilent, au cours de leur discussion la cause de la maladie d'une princesse, 159s.
- COFFRE ; la mère d'un curé, pour découvrir l'auteur d'un vol se fait enfermer dans un coffre que l'on transporte dans la maison du présumé voleur, 205s.
- COLÈRE ; un roi refusait de payer ses employés dès que ceux-ci se mettaient en colère, 235s ; fatigué d'entendre un mort (faux-mort) lui reprocher son travail près du cercueil, Ti-Jean-sans-peur se met en colère et donne un coup de marteau dans le front du mort, 292.
- COLOMBE ; Corps-sans-âme révèle à la princesse qu'il mourra quand quelqu'un lui casera sur le nez un oeuf de colombe, 147s.
- COLPORTEUR ; Ti-Jean, déguisé en colporteur, vend à la princesse, des pommes qui ont la vertu de faire allonger le nez, 107s.
- COMPAGNON ; à la demande de 7 chevreuils, Ti-Jean se trouve six compagnons assez courageux pour démorphoser les sept princesses (chevreuils), 59ss.
- CONDITIONS ; un roi a accepté d'être le parrain de Ti-Jean à condition que, en se rendant au château à l'âge de 18 ans, il ne fasse route ni avec un bossu, ni avec un teigneux, ni un boiteux, 123s ; Ti-Jean accepte de passer dans une batteuse à condi-

- tion que sa marraine se tienne debout près de la machine, 126s ; Antoine réussit à faire asseoir la mort dans un fauteuil magique. La mort est libérée à condition de ne pas revenir avant un an et un jour, 210s ; Ti-Jean vend à son profit tous les cochons du roi à condition que l'acheteur lui remettent les queues et les oreilles des animaux, 237 ; une vieille donne à Ti-Jean des pouvoirs magiques pour bâtir rapidement un bateau merveilleux à condition qu'il donne gratuitement le passage à quiconque le lui demande, 167 ; un roi, en acceptant un nouvel employé, lui imposait des conditions difficiles : ne jamais se fâcher ni se plaindre, 267 ; un faux-médecin accepte de traiter une princesse à condition qu'on le laisse seul dans la chambre de la malade, 298, Ti-Jean accorde un lapin à la princesse à condition qu'elle lui baise le derrière, 303ss.
- CONSEILS** : trois conseils d'un père mourant à son héritier : ne pas exiger un prix exagéré pour un animal, ne pas rester plus de trois jours en visite chez des parents, choisir prudemment la jeune fille qu'il veut épouser, 115ss.
- CONTRAT** : une femme fait un contrat avec le diable : il filera toute sa laine si elle n'est pas capable de deviner, en trois chances le nom du fileur elle perdra sa laine et son âme, 223s ; un roi malhonnête faisait signer un contrat à chacun de ses employés : le salaire et l'emploi étaient supprimés à la première colère de l'employé, 235 ; un roi exigeait de ses employés la signature d'un contrat : le premier qui s'impatientait devait se faire enlever une bande de peau dans le dos et quitter le château, 267ss.
- CONTREBANDIERS** installés dans un ancien camp de bûcheron, en pleine forêt. Un chasseur arrive à l'improviste : on le prend pour un espion et on l'enferme dans un tonneau, 277.
- COQ** : un jeune voyageur attrape un coq et le vend à un paysan sous le titre de roi du jour. Le coq appelle le jour chaque matin, 190ss.
- CORDE** : un paysan conduit au marché, une vache attachée derrière sa voiture. Un voleur fait disparaître la vache et noue la corde autour de son cou. Il prétend qu'il vient d'être démorphosé, 231.
- CORNES** : sept princesses emmorphosées en chevreuils aux cornes d'or apparaissent à des voyageurs dans un château hanté, 59s ; corne merveilleuse capable de faire apparaître mille hommes, 105s ; un père donne à son garçon, en héritage, une corne magique, 297.
- CORPS-SANS-ÂME** : sorte de magicien qui a enlevé une princesse et qui se fait tuer par Ti-Jean après avoir révélé à la princesse le secret de sa vie, 143-149.
- COUCHER** : après avoir battu toute la journée le grain du roi, Ti-Jean va au château pour demander à coucher. On le lui refuse, 268s.
- COUPS** : pour avoir manqué à leur promesse, les six compagnons de Ti-Jean sont roués de coups et chassés du château par sept chevreuils merveilleux, 60 ; un habitant qui s'est fait volé sa vache retourne voir le chef des voleurs tantôt en mendiant tantôt en médecin, pour les rouer de coups, 281-285.
- COUREUR** : Grand-Coureur est obligé de s'attacher des meules de pierre à une jambe pour ne pas dépasser les lièvres qu'il chasse, 170 ; un habitant que l'on appellera l'homme de la vache, paie un coureur pour attirer l'attention des voleurs, 285.
- COURSE** : Grand-Coureur rapporte la victoire contre Grand-Margot, lors d'une course entre le château et une fontaine, 175s.
- COURSIER** : le roi commande à Ti-Jean d'aller voler le coursier royal qui est soigneusement surveillé, 269.

- COUSIN** : Voir Parenté.
- COUTEAU** : après avoir ingurgité une grande quantité de lait bouillant, Ti-Jean se fend la panse (fausse-panse) avec son couteau, 293.
- COUTUME** : un nouveau curé apprend des paroissiens qu'il existe une coutume dans la paroisse : c'est le curé qui veille, seul, un mort dans son cercueil, 139.
- CRAPAUD** : une princesse est malade du fait qu'un crapaud tient un morceau de pain béni dans sa gueule, 159.
- CRI** : Antoine entend les cris à sa porte : il va ouvrir et il se trouve en face de la mort qui vient le chercher, 210.
- CRINET** : un homme nommé Crinet acquiert une réputation de devineur professionnel après avoir deviné, par hasard ce qui se cache sous un bol : un crinet, 159-161.
- CUISINE** : Ti-Jean et trois géants décident de rester au camp chacun leur tour pour y faire la cuisine, 143s.
- CULOTTES** : un jeune homme qui courtise une fille en vue du mariage s'aperçoit qu'elle a un autre ami ; à la suite d'une enquête nocturne, il aperçoit les culottes de son concurrent, 116.
- CURÉ** : un curé fait veiller un prétendu mort : le bedeau caché dans un cercueil. Le jeune veilleur assomme le bedeau dans le cercueil, 75s ; un chômeur affamé entend dire qu'une paroisse est privé de curé. Il se procure une vieille soutane et tente d'organiser la liturgie de cette paroisse, 133 ; un paysan un peu faible d'esprit se laisse convaincre par sa femme qu'il est prêtre et devient curé d'une paroisse abandonnée, 138s ; un curé de paroisse préside une assemblée convoquée dans le but de faire transporter l'église, 192s ; un curé se fait voler un cochon et des patates. Sa mère découvre que c'est Antoine, le bedeau, qui est le voleur. Elle se cache dans un coffre pour recueillir des preuves. Antoine le fait périr dans le coffre, 203ss ; Ti-Jean-sans-peur demande de l'emploi à un curé ; celui-ci lui fait veiller un faux-mort, le bedeau renfermé dans un cercueil, 291.
- DÉCOR** : une femme change le décor du chemin de ferme en y faisant planter des arbres : le mari ne reconnaît pas sa maison, mais les bœufs reconnaissent l'écurie, 137s.
- DÉCOURAGEMENT** : après son mariage, une jeune femme se voit condamnée à filer de la laine ; elle se décourage et accepte l'aide du diable, 223ss.
- DÉFI** : pour se faire respecter par le géant, Ti-Jean-sans-peur lui lance deux défis : enfoncer son poing le plus profond possible dans un arbre et boire une grande quantité de lait bouillant, 292s ; un faux-médecin se dit capable de guérir une princesse. Il accepte d'être pendu s'il ne réussit pas au moins à soulager la malade, 298s ; un roi défie Ti-Jean de garder sept lapins sans les perdre pendant sept ans, sept jours et sept nuits ; s'il réussit il aura la princesse du roi comme épouse, 303ss.
- DÉGUISEMENT** : Ti-Jean se déguise en colporteur et en médecin pour avoir accès à la princesse, 106s ; un habitant qui veut infliger une bonne râclée à un voleur se déguise en mendiant, 282.
- DERRIÈRE** : épreuves que Ti-Jean impose à trois visiteurs royaux en retour d'un lapin : la princesse devra baiser le derrière de Ti-Jean, le prince, le derrière des sept lapins et le roi, le derrière d'une vieille jument, 303ss.
- DESCENTE** d'un jeune homme dans un souterrain où il espère trouver un oiseau-voleur, 309s ; descente de Poil-et-Plume dans un souterrain, 251.
- DESTINÉE** : le prince qui voulait fausser sa destinée, 11-13.

- DEUIL : ville plongée dans le deuil à la veille de la visite de la bête-à-sept-têtes, 93s.
- DEVINETTE ; pour faire filer sa laine rapidement, une jeune femme accepte de deviner le nom d'un homme qui s'offre à faire ce travail, 221s.
- DEVINEUR ; un homme, nommé Criquet acquiert, une réputation de devineur professionnel après avoir deviné, par hasard, ce qui se cache sous un bol : un criquet, 159-161.
- DIABLE ; découragé par la quantité de laine qu'elle avait à filer, une jeune femme se décourage et accepte l'aide du diable, 223s.
- DIMANCHE ; un faux-prêtre, un dimanche, fait un sermon sur les deux plus grands saints : saint Fluet (lièvre) et saint Lainu (mouton), 133s.
- DINDON ; pour sauver la réputation de domestique qui ont volé une bague au roi, Criquet place la bague dans une boulette de pain et la fait avaler par un dindon. Il déclare ensuite au roi que sa bague est dans le jabot d'un oiseau de sa basse-cour, 161s.
- DINER ; après avoir battu au fléau plusieurs heures chez le roi, Ti-Jean se rend au château pour y prendre son dîner. On le lui refuse, 268s.
- DISCUSSION ; fausse discussion entre un habitant et le chef d'un groupe de voleurs pour savoir si l'animal que le paysan conduit au marché est une vache ou un cheval, 281ss.
- DOCTEUR : Voir Médecin.
- DOMESTIQUE ; un soi-disant devineur se fait servir ses repas dans sa chambre par des domestiques ; il découvre, à certaines réactions, que ce sont ces employés qui ont volé la bague recherchée par le roi, 160s.
- DRAP ; Ti-Jean va voler le drap du lit royal pendant que le roi et la reine le surveillent, 67s ; le roi ordonne à Ti-Jean d'aller voler les draps, la nuit, dans le lit du couple royal, 270.
- EAU ; jaloux de la force de Ti-Jean, des géants conseillent à sa mère de l'envoyer chercher de l'eau rajeunissante gardée par un lion, 41 ; Ti-Jean, devenu aveugle, recouvre la vue en se plongeant dans une source d'eau merveilleuse, 41ss ; Ti-Jean, fin-voleur, utilise de l'eau d'endormitoire pour se débarrasser des sentinelles qui gardent le cheval du roi, 68 ; lors d'une course entre Grand-Coureur et Grand-Margot, il s'agit d'aller chercher une cruche d'eau à la fontaine, 175s ; une sorcière reprend vie en touchant une bouteille d'eau ravigorante ; Poil-et-Plume utilise la même bouteille pour redonner la vie à ses deux compagnons tués par la sorcière, 250s.
- ÉCRITEAU ; Guillaume sans-peu porte un écriteau annonçant un exploit qui laisse supposer une force extraordinaire, 75ss ; après avoir guéri une princesse d'une maladie mystérieuse, Criquet se fait faire un écriteau annonçant qu'il est devineur professionnel, 160.
- ÉCURIE ; de retour d'un voyage chez le meunier, un habitant ne reconnaît plus sa maison mais ses bœufs reconnaissent l'écurie et s'y rendent malgré les résistances de l'habitant, 137.
- ÉGLISE ; un chômeur s'improvise curé d'une paroisse abandonnée ; il sonne la cloche et rassemble les paroissiens à l'église, 133 ; un habitant, faible d'esprit se croit prêtre, s'introduit dans une paroisse abandonnée, réunit les paroissiens à l'église et tente de remplir les fonctions d'un curé, 138s ; une princesse souffre d'une maladie mystérieuse parce qu'un crapaud, caché sous le perron d'une église, tient dans sa gueu-

- le, un morceau de pain bénit, 159 ; des paroissiens, dans un pays primitif, songe à transporter leur église parce qu'un chien a laissé sa crotte près du temple, 192s.
- EMMORPHOSÉ** : sept princesses racontent à Ti-Jean et à ses compagnons comment elles ont été emmorphosées en chevreuils par une vieille fée, 60 ; trois princesses emmorphosées en chiennes par une fée sont données à un jeune mari pour le guider et le protéger, 86ss ; une vieille fée a emmorphosé une ville et change en masse de roc les gens qui lui rendent visite, 96ss ; des voleurs s'emparent d'une vache qu'un paysan conduit derrière sa voiture au marché local. Un voleur a pris la place de la vache au bout du câble et prétend qu'il vit depuis quelques années, emmorphosé en vache. Il vient d'être démorphosé, 231s.
- EMPLOI** : Poil-et-Plume obtient un emploi chez le roi : couper du bois en forêt, 247 ; Ti-Jean, fils de paysan, obtient un emploi du roi : battre au fléau, 268s.
- EMPLOYÉS** : un roi exploite ses employés en leur faisant signer un contrat déloyal. Seul Ti-Jean a pu déjouer la politique du roi, 235ss.
- ENDORMITOIRE** : Ti-Jean, fin-voleur, utilise de l'eau d'endormitoire pour se débarrasser des sentinelles qui gardent le cheval du roi, 68.
- ENFANT** : des parents longtemps sans enfant, finissent par obtenir un garçon, à force de prier, 247.
- ENIGME** : Ti-Jean propose l'énigme de la valise et des deux clés, 13.
- ENLÈVEMENT** : Corps-sans-âme enlève une princesse et trouve la mort pour avoir livré le secret de vie à sa prisonnière, 143ss.
- ÉPÉE** : Poil-et-Plume se sert d'une épée trouvée dans le château pour tuer le gardien, 253.
- ÉPINETTE** : Voir Tord-Epinette.
- ÉPINGLE** : une épouse jalouse veut se débarrasser de son mari en lui introduisant une épingle dans le cerveau. Une princesse emmorphosée en chienne découvre le crime, 87s.
- ÉPREUVE** : un roi éprouve la puissance d'un fin devineur : que se cache-t-il sous un bol ? 159ss.
- ÉQUIPAGE** : Ti-Jean, grâce à des pouvoirs magiques bâtit un navire merveilleux ; il demande les services d'un équipage très assorti : Fin-Tireur, Grand-Mangeur, Grand-Coureur, Entend-Clair, Grand-Souffleur et Tord-Chêne, 168ss.
- ÉQUIPEMENT** : un roi fournit à Poil-et-Plume tout l'équipement nécessaire pour aller visiter un souterrain où une sorcière est disparue, 251.
- ESPION** : un chasseur arrive par hasard dans un camp de contrebandiers. On le prend pour un espion et on veut s'en débarrasser. Il est enfermé dans un tonneau, 277s.
- ÉTANG** : pour échapper à la poursuite de sa mère, la Belle Jarretièrte Verte transforme Ti-Jean en étang et elle même se change en cane, 23.
- ÉTOILE** : un prince lit dans le ciel que sa future épouse sera fille d'un paysan et portera comme marque corporelle une étoile au bras gauche, 11.
- EXPLOIT** : le faux-filleul du roi déclare à ce dernier que Ti-Jean s'est vanté d'exploits invraisemblables, 124ss.
- EXPOSITION** : aidé par la puissance de la magicienne qu'est sa marraine, Ti-Jean transforme deux vieux chevaux en deux bêtes fringantes qui rapportent des prix à une exposition, 125s.

- FAUCHEUR** : pour échapper à la poursuite de son père, la Belle Jarretière Verte transforme Ti-Jean en faucheur et elle même se change en prairie, 22s.
- FAUCILLE** : un voyageur vend à des paysans primitifs le roi des moissonneurs : une faucille, 188s.
- FAUTEUIL (magique)** : Antoine souhaite un fauteuil magique d'où personne ne peut se lever sans permission, 209.
- FÉE** : sept princesses racontent à Ti-Jean comment elles ont été emmorphosées en chevreuils par de vieilles fées, 60 : Jean-sans-peur se fait hacher en petits morceaux par des hommes mystérieux. Une fée redonne la vie à ce tas de chair ensanglantée, 79 : trois princesses ont été emmorphosées en chiennes par trois fées. Celles-ci les donnent à un jeune homme pour le guider et le protéger, 85s : une fée a emmorphosée une ville et transforme tous les visiteurs en masse de roc, 96s : un groupe de fées tient conseil sur la cause de la maladie d'une princesse : un crapaud tient un morceau de pain béni dans sa gueule. Un voyageur du nom de Criquet assiste au conseil des fées, 159 : près d'un verger, trois fées et un oiseau d'or vivaient dans une caverne, 307 : une fée donne à Ti-Jean un sifflet magique qui lui permet de garder, sans les perdre, 7 lapins, pendant 7 ans et 7 jours, 303s.
- FEMME** : 7 chevreuils merveilleux – 7 princesses emmorphosées – demandent à Ti-Jean de se trouver des compagnons qui acceptent de vivre dans un château hanté pendant un an sans parler de fille ou de femme, 59 : un homme quitte sa femme. Il revient chez lui accompagné de trois chiennes, dons de trois fées. Jalouse de ses protectrices, la femme tente en vain de se débarrasser de son mari, 85ss : une femme de connivance avec un amant, veut se débarrasser de son mari. Elle le convainc qu'il est prêtre. Il quitte la maison pour aller desservir une paroisse voisine, 138s.
- FERMIER** : Antoine, fermier du curé, vole un cochon au curé, fait périr la mère du prêtre et vole un bœuf à son voisin : ses finauderies l'empêchent d'être puni, 203ss.
- FESTIN** : le roi organise un grand festin pour fêter le retour de sa princesse qui avait été gardée 5 années par des géants dans un château souterrain, 255.
- FÈVE** : Voir Objet Magique.
- FILEUR** : le diable dans le but d'obtenir l'âme d'une femme découragée devient fileur de laine, 222s.
- FILLE** : une inscription merveilleuse annonce, en plein ciel, qu'un prince épousera la fille d'un paysan. A la suite d'un complot, cette fillette est adoptée par un pêcheur, 11s : Ti-Jean, à la recherche de trois bœufs d'or, parvient chez un vieillard, une sorte de génie qui garde trois filles. La plus jeune la Belle Jarretière Verte, lui viendra en aide pour s'acquitter de trois tâches difficiles, 20s : un jeune homme héritier d'une grande propriété se décide à courtiser une jeune fille en vue de mariage. Il s'aperçoit que la jeune fille a un autre ami, 116s : la fille d'un roi, enlevée par Corps-sans-âme est délivrée par Ti-Jean et devient son épouse, 143-149.
- FILLEUL** : Ti-Jean, filleul du roi, exerce le métier de fin-voleur, 65-69 : Ti-Jean filleul du roi, se rend à la cour pour obéir au roi. Pendant le voyage, un inconnu le menace et l'oblige à déclarer au roi que Ti-Jean est non pas le filleul mais le serviteur du filleul du roi, 124.
- FILLEULE** : la fille d'un paysan, filleule d'un prince, finira par épouser son parrain, 11-13.
- FINETTE** : nom d'une chienne merveilleuse, 85.
- FLÉAU** : un roi engage Ti-Jean pour battre son grain au fléau, 235 : Poil-et-Plume se fabrique un fléau pour battre le grain du roi : un billot relié par une chaîne à un ar-

- bre très long. Le premier coup de ce fléau provoque l'éroulement de la grange, 248 ; Ti-Jean a accepté de battre le grain du roi au fléau, 268s.
- FLEURS** : Voir Rosier.
- FLUET** : un faux-prêtre exhibe en chaire les os de deux grands saints : saint Lainu (mouton) et saint Fluet (lièvre), 133s.
- FONTAINE** : lors d'une course entre Grand-Coureur et Grand-Margot, il s'agit d'aller chercher une cruche d'eau à la fontaine, 175s.
- FORCE** : Ti-Jean trouve un ruban vert qui lui permet de rivaliser de force avec des géants, 39ss ; un jeune homme tue 14 mouches d'une tape. Il se sert de cet exploit pour faire croire qu'il est doué d'une force extraordinaire, 75 ; héros remarquables par leur force : Ti-Jean, Tord-Chêne, Jean de l'Ourse, Tranche-Montagne, Bonnet-Rouge et Corps-sans-âme, 143ss ; membres de l'équipage d'un bâtiment merveilleux, Tord-Chêne, rend de grands services à Ti-Jean, 169ss ; Poil-et-Plume, 247ss ; pari destiné à démontrer la force de Jean-sans-peur : enfoncer son poing jusqu'au coude dans un tronc d'arbre, 292.
- FORÊT** : un prince égaré dans la forêt se guide par une petite lumière et trouve asile chez un paysan, 11 ; Ti-Jean part à la recherche de trois oeufs d'or. Il s'égare dans la forêt, 19ss ; dans sa tentative de délivrer une princesse, enlevée par Corps-sans-âme, Ti-Jean suit une route dans la forêt et fait connaissance de trois géants, 143s ; muni de pouvoir magique que lui a conférés une vieille, Ti-Jean s'enfonce dans la forêt et bâtit un navire merveilleux dès la première journée, 167s ; un roi donne à Poil-et-Plume une tâche qui consiste à couper du bois en forêt, 247s ; un loup se fait ébouillanter en entrant dans un camp de bûcheron, en pleine forêt. Plus tard, il s'attaque à un chasseur et finalement il se fait attraper par la queue en passant près d'un tonneau où on a enfermé un présumé espion, 277.
- FORGERON** : Poil-et-Plume se fait fabriquer une canne gigantesque chez un forgeron, 248s.
- FOU** : Jacquot, qui raconte un exploit de sa jeunesse, avoue qu'il était considéré comme le plus fou de sa famille, 307.
- FOURMI** : Ti-Jean reçoit un poil magique, qui lui permet de se transformer en petite fourmi capable de pénétrer sous les portes, 146.
- FOURNAISE** : pour faire périr Ti-Jean et son équipage, un roi les invite à un banquet dans une salle disposée au-dessus d'une fournaise. Le plan du roi est de faire mourir les invités sous l'effet de la chaleur, 171.
- FRÈRES** : trois frères, nés à la suite de la prédiction d'un poisson d'or, entreprennent des voyages qui les conduisent à une ville tombée sous la puissance d'une fée malfaisante, 92ss.
- GALETTES** : un jeune homme a rapporté une galette d'une promenade chez des parents. Il place cette galette sur une table dans une chambre spéciale pour se rappeler un conseil de son défunt père : ne jamais rester plus de trois jours en visite chez des parents, 116s ; au moment de quitter ses parents pour entreprendre de bâtir un bâtiment merveilleux, Ti-Jean se fait préparer un sac de galettes par sa mère, 167 ; un jeune homme au moment de partir pour un voyage d'aventures demande à sa mère de lui faire un sac de galettes, 185.
- GARÇONS** : le petit poisson d'or prédit à un pêcheur que sa femme aura trois garçons dont la vie sera protégée par trois rosiers, 92ss.

- GÉANTS** : Ti-Jean munie d'un ruban vert dont la vertu donne la force arrive chez des géants. Jaloux de sa puissance les géants veulent le faire mourir en le lançant dans des aventures dangereuses. Ti-Jean finit par se débarrasser des géants, 39-43 ; Ti-Jean-sans-peur garde les vaches du roi convoitées par le géant. Ti-Jean finit par tuer le géant, 76ss ; parti à la recherche d'une princesse enlevée par Corps-sans-âme. Ti-Jean rencontre trois géants : Tord-Chêne, Jean de l'Ourse et Tranche-Montagne. Ces derniers se laisseront battre par le petit Bonnet-Rouge qui leur demandait de la nourriture, 143ss ; deux géants gardent, jour et nuit, une princesse dans un château souterrain, 252ss ; un roi engage Ti-Jean-sans-peur pour garder ses vaches ; il l'avertit de surveiller le voisin : un géant brutal qui empêche les vaches de paître dans le champ. Le géant propose deux paris à Ti-Jean : ce dernier gagne les paris et tue le géant, 292s.
- GENDRE** : un père qui a constaté l'absence prolongé d'un riche jeune homme qui courtisait sa fille demande des explications à celui qu'il désirerait comme gendre. Ce dernier l'invite à visiter son château, 116s.
- GÉNISSE** : une fermière est heureuse de faire voir à un voleur la génisse qu'il lui a donné alors qu'il était, disait-il, emmorphosé en vache, 232.
- GLAÇON** : Ti-Jean est obligé par une sorte de génie d'aller chercher des œufs au sommet d'un immense glaçon, 20s.
- GRAIN** : Ti-Jean, préposé au battage du grain vend le blé du roi pour se procurer de la nourriture, 268.
- GRANGE** : Poil-et-Plume abat la grange du roi au premier coup du fléau gigantesque qu'il s'est fabriqué, 248.
- GUÉRISON** : Jacquot a été précipité dans le fond d'un puits : il est gravement blessé, mais une fée le guérit, 310.
- GUÉRIT-TOUT** : nom d'une chienne qui a la vertu de guérison, 85.
- GUET** : trois frères s'offrent à tour de rôle à un propriétaire de verger pour y faire le guet, pendant la nuit, 307s.
- HABITANT** un peu faible d'esprit ne reconnaît pas sa maison à son retour. Le décor en a été changé par sa femme, 137ss ; un habitant qui s'est fait voler une vache par une troupe de voleurs se venge en forçant le chef de la bande à lui remettre beaucoup d'argent pour sauver sa vie, 231s.
- HABITS** (de nuits) : un roi obligé de s'enfuir chez lui en habits de nuit, raconte à la reine qu'il a joué aux cartes et a tout perdu, même ses habits, à cause d'une indiscretion de Ti-Jean, 241.
- HACHE** : un faux-curé tue un faux-mort dans son cercueil au moyen d'une hache, 139 ; engagé par le roi pour couper du bois de chauffage, Ti-Jean met sa hache de côté et arrache les arbres avec un câble à raison d'un arpent carré à la fois, 247s.
- HANTE** : château hanté où Ti-Jean et ses compagnons trouvent nourriture et gîte, 59s.
- HÉRITAGE** : à la veille de mourir, un père secoue une vadrouille et en extrait 3 objets magiques : une bourse, une corne et une ceinture, 105, 297.
- HÉROS** : un jeune homme, après avoir tué 14 mouches, passe pour un héros doué d'une force extraordinaire et immunisé contre la peur, 75ss ; voir aussi FORCE.
- HISTOIRE** : au cours d'un bal à l'occasion des fiançailles d'un prince, les invités racontent des histoires. Une vieille raconte comment elle a sauvé la vie de la fiancée, 13.

- HOMME** : le diable apparaît sous la forme d'un homme à une jeune femme découragée par sa tâche de fileuse. L'inconnu lui offre de filer toute sa laine à sa place en retour de son âme, 222ss ; un voleur a pris la place d'une vache derrière la voiture d'un paysan s'en allant au marché. Il raconte qu'il a été emmorphosé en vache et qu'il est maintenant devenu homme, 231s.
- HOSPITALITÉ** : Ti-Jean, parti à la chasse avec deux valets, s'égare dans la forêt. Il demande l'hospitalité dans une maison où habite une femme. C'est la première femme de Ti-Jean que ce dernier, privé subitement de mémoire, ne reconnaît pas. Grâce à son anneau, l'hôtesse stimule la mémoire de Ti-Jean et lui prouve qu'elle est son épouse, 24s ; un jeune homme demande l'hospitalité chez des paysans envahis par les rats. Au cours de la veillée, il sort un chat (roi des rats) de son sac et démontre que l'animal peut les débarrasser des rats, 185ss.
- HÔTEL** : Ti-Jean après avoir reçu de son parrain le conseil de voyager seul, rencontre dans un hôtel un jeune homme qui s'offre à faire route avec lui, 123ss.
- INSCRIPTION** : un prince lit une inscription merveilleuse dans le ciel : il épousera la fille d'un paysan. Cette fille porte au bras l'empreinte d'une étoile, 11.
- INSPECTION** : un roi fait chaque jour l'inspection du travail de ses employés, 236ss.
- INVITATION** : pour distraire le palefrenier du roi, Ti-Jean lui conseille d'accepter une invitation à danser, 269s.
- JACQUOT**, qui raconte un exploit de sa jeunesse (délivrance de trois princesses dans un souterrain) avoue qu'il était considéré comme le plus fou de sa famille, 308.
- JALOUSIE** : trois géants deviennent jaloux de Ti-Jean doué d'une force mystérieuse 40ss ; une femme devient jalouse de son mari dont toute l'attention est tournée vers ses trois chiennes, trois princesses emmorphosées qui lui ont été données par des fées pour le guider et le protéger, 86ss ; jaloux de la préférence que le roi accorde à Ti-Jean, le faux-filleul déclare au monarque que Ti-Jean s'est vanté d'exploits invraisemblables, 124ss ; Tord-Epinette et Roule-Montagne jaloux de Poil-et-Plume, coupent le câble du panier qui devait ramener ce compagnon à la surface, 254 ; deux hommes, préposés à la manipulation d'un treuil et d'un panier, sont jaloux de leur frère qui a délivré trois princesses d'un château souterrain. Ils coupent le câble dans l'intention de le laisser mourir sous terre, 311.
- JARRETIÈRE** : Ti-Jean, parti à la recherche de trois œufs d'or, accomplira des tâches difficiles avec l'aide d'une jeune fille, à demi magicienne, appelée Belle Jarretière Verte, 19-25.
- JEAN DE L'OURSE** : un des trois géants que Ti-Jean rencontre lors de son voyage en forêt à la recherche de la princesse enlevée par le Corps-sans-âme, 144.
- JEU** : muni d'un jeu de billard magique, Antoine glisse dans le Paradis près de la porte, joue avec les bienheureux et parvient à la plus belle place, un roi raconte à la reine qu'il a joué au Poker et a tout perdu, même ses habits, à cause d'une indiscretion de Ti-Jean, 209, 213.
- JONC** : une femme rend la mémoire à son mari en lui passant son jonc au doigt : à mesure qu'elle tourne le jonc, la mémoire revient, 25.
- JOUR** : un paysan d'un pays primitif est obligé d'aller à la rencontre du jour chaque matin, 191.
- JUGE** : à la suite d'une discussion entre un habitant et un voleur, on s'en remet au jugement du premier homme que l'on rencontrera ; or, on rencontre le compagnon du voleur, 282.

- JUSTICE** : Antoine, un voleur audacieux, après avoir tué la mère du curé menace de dénoncer ce dernier à la justice ; il fait la même menace à un cultivateur qui a tiré sur un prétendu voleur qui n'est autre qu'un cadavre congelé, 206, 208.
- LAINÉ** : un jeune homme a fait une grande provision de laine avant son mariage ; découragée par ce travail monotone du filage, la femme demande au diable de lui venir en aide, 223.
- LAINU** : un faux-prêtre exhibe du haut de la chaire, les os de deux grands saints : Saint Lainu (mouton) et Saint Fluet (lièvre), 133s.
- LAIT** : à la suite d'un défi, Ti-Jean-sans-peur et le géant essaient de boire le plus de lait bouillant possible, 293.
- LANGUES** : un jeune homme tue la bête-à-sept-têtes et a la prudence d'enlever les 7 langues ; plus tard ces langues constitueront la preuve de son exploit, 94ss.
- LAPIN** : un roi donne à Ti-Jean 7 petits lapins ; il lui promet sa princesse en mariage si Ti-Jean est capable de les garder, sans les perdre, pendant sept ans, sept jours et sept nuits, 303.
- LETTRE** : un valet reçoit la mission de transporter un bébé ; en même temps, il reçoit une lettre enjoignant au destinataire de la lettre de tuer le bébé, 11-13.
- LIÈVRE** : un faux-prêtre exhibe, en chaire, des os de lièvre et prétend que ce sont les os de Saint Fluet, 133s ; un chasseur, nommé Grand-Coureur, est obligé de s'attacher des meules de pierre aux jambes pour ne pas dépasser les lièvres qu'il poursuit, 170.
- LION** : une mère soi-disant malade, envoie son fils, Ti-Jean, sur le conseil de géants jaloux, lui chercher de l'eau rajeunissante gardée par un lion, 41 ; grâce à un poil magique, Ti-Jean peut se transformer en lion d'une force supérieure, 146.
- LOUP** est chassé d'une maison par une paysanne, Catherine, qui lui verse sur le dos le contenu d'une marmite bouillante. Plus tard le mari, attaqué par le loup, prononce le nom de Catherine et le loup s'enfuit. Finalement le loup traîne à sa queue, un tonneau dans lequel des contrebandiers ont enfermé le mari de Catherine. Au nom de celle-ci, le loup prend peur, brise le tonneau et s'échappe dans la forêt, 277s.
- LUMIÈRE** : un prince et ses compagnons, égarés dans une forêt, se guident, la nuit, sur une petite lumière, 11 ; Ti-Jean part à la recherche de trois œufs d'or. Il s'égare dans la forêt. Guidé par une petite lumière, il arrive chez un vieillard, une sorte de génie, qui va l'obliger à s'acquitter de tâches très difficiles, 19 ; Ti-Jean et sa mère s'égarent dans la forêt. Ils se guident sur une petite lumière et aboutissent à la demeure de trois géants, 39 ; un jeune homme aperçoit, la nuit, une petite lumière qui le conduit à un château hanté, 59 ; un jeune homme, qui a quitté sa femme pour fuir la bête-à-sept-têtes, arrive chez une fée en se guidant sur une petite lumière, 85 ; de son balcon, un jeune époux aperçoit une lumière et apprend de sa femme que la lumière vient d'une ville emmorphosée par une fée, 96ss ; des princesses délivrées par Jacquot au fond d'un souterrain annoncent leur présence par la lumière qu'émet leur beauté, 310ss.
- LUNE** : une princesse gardée dans un souterrain par un serpent, porte le nom de Lune à cause de l'éclat de sa beauté, 310.
- MAGICIENNE** : une reine a été la marraine de Ti-Jean ; magicienne de son vivant, elle secourt son filleul même après sa mort, 124.

- MALADIE** : une princesse est affectée d'une maladie mystérieuse. Un voyageur du nom de Criquet a assisté de loin, à un conciliabule de fées et a appris la cause de la maladie, 159 ; une mère, malade par caprice, envoie son fils, Ti-Jean, sur le conseil de géants jaloux, lui chercher des pommes et de l'eau rajeunissante, objets soigneusement gardés, 40ss.
- MALHONNÉTÉTÉ** : une princesse enlève à un jeune homme une corne magique : en soufflant dans cette corne, on en faisait sortir mille hommes. La princesse utilise ces hommes pour chasser le propriétaire de la corne et de la bourse magique, 106, 297.
- MANGEUR** : Ti-Jean aperçoit Grand-Mangeur qui dévorait des tas de mollusques pour son déjeuner. Plus tard, ce compagnon de Ti-Jean pourra dévorer l'artillerie d'un roi, 168-173.
- MANNEQUIN** : au moyen d'un mannequin qui attire l'attention du roi, Ti-Jean peut s'emparer du drap dans le lit royal, 67s : 270.
- MARAIS** : Ti-Jean, gardien des cochons du roi, vend à son profit tout le troupeau de cochons, plante les queues et les oreilles dans un marais et raconte au roi que les cochons se sont noyés dans la vase, 237s.
- MARCHE** : un jeune homme fait une proposition à un paysan chargé d'aller chercher le jour chaque nuit derrière la montagne : moyennant rétribution, on laissera le coq appeler le jour. Si ce dernier ne vient pas, le jeune homme se charge d'aller le chercher, 191 ; un paysan conduit sa vache au marché derrière sa voiture. Des voleurs s'emparent de la vache et laissent croire au paysan que sa vache est démorphosée, 231s.
- MARGOT** : La Grand-Margot, fée qui invente pour le roi des moyens d'empêcher Ti-Jean d'épouser la princesse, 171.
- MARI** : une femme d'habitant, en l'absence de son mari, utilise l'aide d'un amant pour changer le décor du chemin de ferme. Le mari ne se reconnaît pas et la femme en profite pour faire croire à son mari qu'il est prêtre, 137 ; en l'absence de son mari, une femme fait un pacte avec le diable. En revenant, le mari a entendu sous un pont un homme qui chantait une drôle de chanson. Celle-ci contenait le secret qui permet à sa femme d'être libérée de son pacte, 223.
- MARIAGE** : un prince lance sa bague dans une chute en promettant d'épouser celle qui la lui remettrait. La fille d'un pêcheur retrouve le bijou dans le ventre d'un poisson et devient l'épouse du prince, 11 ; un roi promet sa fille en mariage au garçon qui lui apportera trois œufs d'or. Ti-Jean trouve les trois œufs, épouse la Belle Jarretière Verte, puis, après avoir perdu la mémoire reçoit en mariage, la fille du roi, 19-25 ; Ti-Jean, rendu fort par la vertu d'un ruban vert, délivre une princesse qu'il épousera plus tard, 39ss ; un jeune homme épouse une princesse après l'avoir sauvée de la bête-à-sept-têtes, 96 ; mariage entre sept princesses et sept hommes courageux qui les ont délivrées, 60 ; un jeune homme commence à courtiser une jeune fille en vue du mariage. Il découvre qu'elle reçoit un autre ami, la nuit. Avec prudence il fait comprendre au père de son amie que le mariage n'aura pas lieu, 116 ; un roi promet sa fille en mariage à quiconque la délivrera du génie Corps-sans-âme, 143 ; une bague, cadeau de mariage d'un roi à une reine, est disparue. Le roi demande à un fin-devineur de retrouver le joyau, 159s ; un roi promet sa fille en mariage à celui qui bâtira un bâtiment merveilleux. Après de multiples épreuves, Ti-Jean mérite la fille du roi, 167 ; avant son mariage, un jeune homme a accumulé une grande quantité de laine pour que sa femme puisse filer pendant des années, 223 ; mariage

- entre Poil-et-Plume et la princesse qu'il a délivrée des géants dans un château souterrain, 255 ; mariage de trois frères à trois princesses que l'un d'eux a délivrées sous terre, 312 ; le roi promet à Ti-Jean sa fille en mariage s'il peut garder, sans les perdre, sept lapins pendant sept ans et sept jours, 303s.
- MARQUE CORPORELLE** : la fille d'un paysan à sa naissance portait une étoile au bras gauche. Un prince a reçu l'assurance qu'il épouserait une fille portant cette marque corporelle, 11-13.
- MARRAINE** : une reine a été la marraine de Ti-Jean ; magicienne de son vivant, elle secourt son filleul, même après sa mort, 124.
- MARTEAU** : désigné par le curé pour veiller un mort, Ti-Jean-sans-peur commence à clouer ses chaussures, en présence du cercueil. Fatigué d'entendre le mort (faux-mort) lui reprocher son travail, il fracasse de son marteau le front du présumé cadavre, 76, 292 (Hache, 139).
- MÉDECIN** Voir **MÉTIER** : Ti-Jean se déguise en médecin pour avoir accès à la fille du roi, 107 ; un habitant, auquel des voleurs ont enlevé une vache, se déguise en médecin pour aller soigner le chef de la bande, 283 ; un jeune homme se déguise en médecin pour aller soigner une princesse qui lui a volé des objets précieux, 298.
- MÉMOIRE** : Ti-Jean en quittant sa femme pour retourner visiter ses parents, reçoit la défense de recevoir un baiser de qui que ce soit. Sa mère l'embrasse ; aussitôt Ti-Jean perd la mémoire, 23-25.
- MENACES** : forcé par les menaces d'un inconnu, Ti-Jean déclare au roi qu'il n'est pas son filleul, mais le serviteur du filleul du roi, 124 ; un roi menace de mort les invités à un banquet s'ils ne sont pas capables de manger toute la nourriture préparée, 173 ; une domestique menace le roi de ne pas le recevoir dans sa chambre s'il ne laisse pas entrer Ti-Jean avec lui, 240.
- MENDIANT** : déguisé en mendiant, Ti-Jean fin-voleur, s'empare du cheval du roi, après avoir fait boire les sentinelles, 68.
- MENDIANTE** : un habitant qui veut infliger une bonne râclée à un voleur se déguise en mendiante, 282s.
- MER** : la bête-à-sept-têtes sort de la mer pour venir dévorer la princesse, 94 ; château de Corps-sans-âme sous la mer Rouge, 146 ; bâtiment qui va sur terre, sur mer et dans les airs, 167s.
- MÈRE** : conseillée par des géants jaloux, une mère crève les yeux de son enfant. Ce dernier tombe par hasard dans un étang d'eau merveilleuse, recouvre la vue, se venge de sa mère et des géants, 41-43 ; la mère d'un curé essaie de convaincre son fils que Antoine, le fermier, est un voleur, 205.
- MESSAGE** : envoyé au château par le roi pour chercher des outils, Ti-Jean transmet à la reine, un message différent, 238.
- MÉTAMORPHOSÉ** : un vieillard, une sorte de génie, et sa femme se transforment en nuées pour poursuivre discrètement la Belle Jarretièrte Verte. Celle-ci, pour échapper à ses parents, se change tantôt en prairie, tantôt en cane, après avoir métamorphosé Ti-Jean en étang, 22ss ; série de métamorphoses de Corps-sans-âme, 147s.
- MÉTIER** : trois frères décident de choisir chacun un métier : un devient médecin, l'autre avocat, et Ti-Jean devient fin-voleur, 65.
- MEULE** : un chasseur, nommé Grand-Coureur, est obligé de s'attacher des meules de pierre aux jambes pour ne pas dépasser les lièvres qu'il poursuit, 170.

- MEURTRE ; un curé demande à son bedeau d'accepter un coffre dans sa maison pour la durée d'une nuit. La mère du curé était enfermée dans le coffre pour surveiller le bedeau. Ce dernier soupçonne le piège et fait périr l'espionne au moyen d'eau bouillante, 206.
- MOISSONNEUR ; un jeune homme vend à des paysans, le roi des moissonneurs : une faucille, 188ss.
- MONTAGNE ; Voir Tranche-Montagne et Roule-Montagne.
- MORT (La) ; à la mort de son père, l'héritier se voit en possession d'une riche propriété et de trois conseils précieux, 115s ; la mort vient chercher Antoine ; celui-ci la fait asseoir dans un fauteil pendant qu'il se prépare à partir. C'est un fauteuil magique dont la mort ne peut se détacher sauf en promettant de ne jamais revenir, 210ss ; une sorcière donne la mort successivement à deux géants qui lui ont refusé de la soupe, 250ss.
- MORT (Un) ; un bedeau, pour faire peur à un jeune homme, se cache dans un cercueil et fait le mort. Quand le jeune homme s'aperçoit que le mort lui donne des conseils, il prend son marteau et l'assomme, 76 ; un faux-curé assomme un faux-mort dans son cercueil, 139 ; pour se moquer de Ti-Jean-sans-peur, un curé lui demande de veiller un mort, un faux-mort : bedeau bien vivant enfermé dans un cercueil. Ti-Jean assomme le mort, 292.
- MOUCHES ; un jeune homme tue 14 mouches d'une tape. Il se sert de cet exploit pour faire croire qu'il est doué d'une force extraordinaire, 75.
- MOUCHOIR ; Ti-Jean tue des géants qui gardaient une princesse prisonnière. Il reçoit comme récompense la bague et le mouchoir portant les initiales de celle qu'il a délivrée, 40ss.
- MOULIN ; Ti-Jean engage dans son équipage le Grand-Souffleur, homme qui actionnait des moulins à vent par le souffle d'une seule de ses narines, 170.
- MOUTON ; un faux-prêtre exhibe en chaire des os de mouton et prétend que ce sont les os de Saint Lainu, 133s ; Ti-Jean tue tous les moutons du roi pour compléter le nivelage d'un ravin, 268s.
- NAISSANCE ; la femme d'un paysan donne naissance à une fille un soir où un prince, égaré dans la forêt, a demandé asile chez elle. Le prince sera parrain du bébé, 11-13.
- NAPPE ; Ti-Jean va voler la nappe du roi pendant un banquet royal, 67s.
- NEZ ; un jeune homme, nommé Ti-Jean, se venge d'une princesse qui lui a volé des objets magiques en lui faisant manger des pommes qui lui font pousser un grand nez, 106ss ; les trois poils d'or au nez du serpent, 123ss ; une princesse a dérobé à un jeune homme les trois objets précieux. Il se venge en lui faisant manger des pêches qui font pousser le nez, 298.
- NID ; un maître-voleur parvient à s'emparer des œufs d'une grive en enlevant délicatement le fond du nid, 65.
- NOCES ; Ti-Jean, pour avoir bâti un bâtiment merveilleux et avoir triomphé de plusieurs épreuves, épouse la fille du roi ; celui-ci fait de grandes noces, 176 ; noces à l'occasion du mariage de Poil-et-Plume et la princesse qu'il a délivrée des géants dans un château souterrain, 255 ; noces à l'occasion du mariage de trois frères à trois princesses que l'un d'eux a délivrées sous terre, 312.

- NOM** : une jeune femme accepte de deviner le nom d'un inconnu qui s'offre à filer sa laine, 223ss.
- NOURRITURE** : Ti-Jean et six compagnons trouvent de la nourriture d'une façon mystérieuse pendant un an, dans un château hanté, en attendant de délivrer sept princesses emmorphosées, 60s.
- NUAGE** : un vieillard et sa femme se change en nuages pour poursuivre plus discrètement Ti-Jean qui s'enfuit avec la Belle Jarretière Verte, 22s.
- OBJETS MAGIQUES** : un sifflet qui a la vertu de faire rentrer dans un sac des plumes éparpillées au vent : les os de la Belle Jarretière Verte servent d'échelons à Ti-Jean pour grimper au sommet d'une colonne de glace : un pois et une fève jouent les rôles de joueurs de cartes, 20ss ; une femme rend la mémoire à son mari en lui passant son jonc au doigt : à mesure qu'elle tourne le jonc, la mémoire revient, 25 ; une inscription merveilleuse apparaît dans le ciel : un prince épousera une paysanne qui portera comme marque corporelle, une étoile au bras gauche, 11 ; corne merveilleuse capable de faire apparaître mille hommes, bourse merveilleuse qui donne toujours de l'argent, 105, 297 ; ceinture merveilleuse qui peut transporter son propriétaire là où il le désire, 104ss, 296ss ; pommes merveilleuses qui font allonger le nez, 106ss ; une magicienne donne à son filleul une brosse qui a la vertu de donner beauté et vigueur aux chevaux, et de rajeunir les hommes, 126 ; un poil magique permet à Ti-Jean de se transformer en animal, en aigle et en fourmi, 146 ; pommier et fauteuil dont on ne peut se dégager sans permission. Jeu de billard qui permet au propriétaire d'être toujours gagnant, 209ss ; sifflet magique donné par une fée à Ti-Jean pour lui permettre de garder sept lapins sans les perdre, 303 ; boule magique qui permet à Poil-et-Plume de revenir à la surface avec la princesse qu'il a délivrée des géants, 254 ; bourse, corne, ceinture, 104ss, 296ss.
- OBSCURITÉ** : Antoine, pour mieux camoufler le vol d'un bœuf, profite de l'obscurité de la nuit, 203ss.
- OEUFS** : pour donner à Ti-Jean une leçon d'adresse, un maître-voleur enlève les œufs d'une grive sans attirer l'attention de l'oiseau. À mesure qu'il cache les œufs dans sa poche, Ti-Jean les lui enlève à l'insu de son maître, 65 ; un roi promet sa fille en mariage au garçon qui lui rapportera trois œufs d'or. Ti-Jean trouve les œufs mais épouse la Belle Jarretière Verte, 19-25, Corps-sans-âme révèle à la princesse qu'il mourra quand quelqu'un lui cassera sur le nez un œuf de colombe, 147s ; une fée, dans le fond d'un souterrain, révèle à Jacquot le moyen de tuer un serpent qui surveille trois princesses ; elle lui remet un œuf en lui recommandant de le casser sur le nez d'un serpent, 310.
- OISEAU** : un oiseau à plumes d'or vient dérober des pommes d'or dans un jardin, 308ss.
- OR** : sept princesses emmorphosées en chevreuils aux cornes d'or apparaissent à des voyageurs dans un château hanté, 58s ; poisson d'or, 92ss ; Ti-Jean est forcé par un roi d'aller chercher trois poils d'or plantés sur le nez d'un serpent, 124ss ; un roi offre à Ti-Jean une grande quantité d'or s'il peut empêcher Grand-Mangeur de dévorer son artillerie, 173ss ; des pommes d'or disparaissent d'un pommier. Le propriétaire place un gardien qui découvre le voleur : un oiseau à plumes d'or, 307ss ; une princesse offre de l'or et de l'argent à Ti-Jean pour obtenir un lapin ; Ti-Jean refuse, 303.
- OREILLE** : Ti-Jean aperçoit un homme qui tendait l'oreille vers la terre, pour écouter germer l'avoine. Il fait un précieux compagnon à Ti-Jean : sa fine oreille peut capter

- des conversations à une grande distance, 236ss ; Ti-Jean vend les cochons du roi à son profit mais oblige l'acheteur à lui remettre les queues et les oreilles, 237s.
- ORTEIL ; la Belle Jarretière Verte met à la disposition de Ti-Jean tous les os de son corps à condition que ce dernier lui remette tous ses os. Ti-Jean a oublié de remettre en place l'os du petit orteil. Plus tard, il reconnaîtra dans une chambre noire la Belle Jarretière Verte au moyen de la difformité de son orteil, 20s.
- OS ; pour permettre à Ti-Jean d'escalader une colombe de glace, la Belle Jarretière Verte permet à Ti-Jean d'utiliser ses os pour s'en faire des échelons, 20s.
- OURSE ; Voir Jean de l'Ourse.
- OUVRAGE ; Voir Tâches difficiles.
- PACTE ; Voir Contrat.
- PAIN ; une princesse est malade parce qu'un crapaud tient un morceau de pain béni dans sa gueule, 159 ; bague avalée par un dindon en même temps qu'une boulette de pain, 161.
- PANCARTE ; Guillaume-sans-peur, après avoir tué 14 mouches, Ti-Jean se fait faire deux pancartes portant l'inscription : « Ti-Jean-sans-peur en tue 14 d'un coup sans compter les blessées, » 291 ; Guillaume-sans-peur porte un écriteau... 75s.
- PANIER ; Poil-et-Plume se laisse descendre dans un panier pour explorer un souterrain, Jacquot descend sous terre à la recherche d'un oiseau-voleur, au moyen d'un panier retenu par un câble, 309s.
- PARADIS ; Antoine obligé d'obéir à la mort, arrive au Paradis et demande à saint Pierre de lui céder une petite place derrière la porte, 213.
- PARENTÉ ; pour attendrir le caractère d'un serpent dont il doit rapporter trois poils d'or, Ti-Jean prouve au monstre qu'ils sont cousins, 125.
- PART ; de Guillaume-sans-peur avec un géant : qui mangera le plus de bouillie ? qui entrera son poing le plus profondément dans un chêne, 77s ; un habitant conduit une vache au marché. Le chef d'un groupe de voleurs lui dit que c'est un cheval. Discussions... pari... on s'en remet au jugement d'un faux-juge... L'habitant perd son pari, 281s.
- PAROISSE ; un chômeur affamé entend dire qu'une paroisse est privée de prêtre. Il entreprend de devenir curé et d'organiser la liturgie de la paroisse, 133s ; un paysan, un peu faible d'esprit, se laisse convaincre par sa femme qu'il est prêtre. Il revêt une vieille soutane et va desservir une paroisse voisine, 138s.
- PARRAIN ; le roi, parrain de Ti-Jean qui se dit fin-voleur, oblige son filleul à perpétrer plusieurs vols, 66-69 ; un prince, égaré dans la forêt, loge chez un paysan et accepte d'être parrain d'une fille naissante, 11-13 ; un roi a accepté d'être parrain de Ti-Jean, fils d'un paysan, 123.
- PASSE-PARTOUT ; nom d'une chienne merveilleuse qui peut pénétrer partout, 86.
- PATATES ; Antoine, bedeau et fermier du curé, après avoir volé un cochon à son employeur va voler des patates dans le caveau à légumes, 204.
- PATIENCE de Ti-Jean contrarié par le roi, 236ss, 267ss.
- PAUVRETÉ ; pour sortir de sa pauvreté, un bedeau vole un cochon chez le curé et un bœuf chez le voisin, 203s.
- PAYSAN ; un prince égaré dans la forêt trouve asile chez un paysan ; ce dernier demande au prince d'être le parrain de sa fille naissante, 11 ; un paysan part avec sa vache

pour la vendre au marché. Des voleurs s'en empare et laisse croire au paysan que sa vache a été démorphosée et revient chez lui avec l'homme qui prétend avoir vécu sur sa ferme sous forme de vache, 231ss ; voir aussi HABITANT.

**PEAU** ; pour mieux réfléchir sur un conseil donné par son père, un jeune homme expose la peau de l'animal sur le mur d'une chambre destinée à ce seul objet, 115.

**PÊCHES** ; trompé par une princesse, un jeune homme trouve des pêches magiques qui font pousser le nez ; par contre, il trouve des prunes qui détruisent l'effet des pêches, 298s.

**PÊCHEUR** ; une jeune fille, filleule d'un prince, a été transportée chez son oncle pour y être mise à mort. Sauvée par une fausse lettre, elle est élevée par son oncle et adoptée par un pêcheur, 12s.

**PERCHE** ; Ti-Jean fixe un mannequin à une perche et l'élève à la hauteur de la fenêtre du roi pour signaler sa présence, 270.

**PÈRE** à la veille de sa mort, donne trois conseils précieux à son fils héritier, 115ss ; le père d'une famille nombreuse obtient du roi qu'il soit le parrain de son dernier fils, Ti-Jean, 123.

**PEUR** ; un jeune homme — Guillaume-sans-peur qui devient Jean-sans-peur — se fait passer pour un héros qui en tue 14 dans une seule tape. Un curé le demande pour veiller un mort, il s'acquitte de sa tâche sans avoir peur ; de multiples circonstances démontrent que Guillaume n'a pas peur. Mais après avoir été haché en mille morceaux, une sorcière le ramène à la vie, et lui colle la tête face en arrière. Il a sa première expérience de la peur en baissant ses pantalons pour faire ses besoins, 75ss ; Poil-et-Plume en route vers un but inconnu avoue à un compagnon qu'il cherche la peur, 249s ; deux jeunes gens préposés à la garde d'un verger prennent peur avant l'arrivée des voleurs ; ils auront également peur en descendant dans le puits qui conduit à un souterrain, 309s ; après avoir tué 14 mouches d'un seul coup, Ti-Jean part en voyage arborant une pancarte « Ti-Jean-sans-peur ». On lui fait veiller un mort, on l'envoie garder des vaches menacées par un géant, mais Ti-Jean n'a jamais peur, 291-293.

**PLACE** ; à l'aide d'un jeu de billard magique, Antoine part de la porte du Paradis et parvient de place en place jusqu'au trône du bon Dieu, 213.

**PLUMES** ; l'une des trois tâches difficiles que doit accomplir Ti-Jean consiste à rattraper dans le vent les plumes que contenaient un immense sac. Ti-Jean réussit au moyen d'un sifflet magique que lui a donné la Belle Jarretière Verte, 19s ; des parents, longtemps sans enfant, finissent par obtenir un garçon couvert de poil et de plume ; Poil-et-Plume, 247ss ; un gardien préposé à la garde de pommes d'or découvre un oiseau qui se cache dans une caverne, 308 ; Ti-Jean a comblé un ravin, au moyen des cadavres des vaches, des moutons et des volailles du roi. Il a rempli les interstices avec de la plume, 268s.

**POIL** ; un homme est averti par trois chiennes merveilleuses (princesses emmorphosées) de ne pas toucher sa femme par crainte de poils que la bête-à-sept-têtes aurait pu laisser sur elle, 86 ; Ti-Jean est forcé par un roi d'aller chercher trois poils d'or plantés sur le nez d'un serpent, 124 ; Bonnet-Rouge donne à Ti-Jean un poil de barbe dont la vertu pourra le changer en lion, en aigle ou en fourmi, 146 ; des parents, longtemps privés d'enfants, finissent par avoir un bébé couvert de poil et de plume, appelé Poil-et-Plume, 247-255.

- POING** : en utilisant un trou (de trarière) dissimulé sous l'écorce d'un arbre, Ti-Jean-sans-peur enfonce son poing jusqu'au coude dans le bois, 77s.
- POIS** : Voir Objet Magique.
- POISON** : une femme jalouse de son mari, prépare du poison dans son thé. L'une de ses trois chiennes, Finette déjoue la femme jalouse, 86ss.
- POISSON** : un prince jette sa bague dans une chute en promettant d'épouser la fille qui lui remettrait son bijou. Plus tard, un pêcheur prend un poisson dans lequel on trouve la bague du prince. Ce dernier épousera la fille du pêcheur, 11-13 ; Poisson d'or, 92ss.
- POKER** : Voir Jeu.
- POMMES** : jaloux de la force de Ti-Jean, des géants conseillent à sa mère de l'envoyer chercher trois pommes gardées par des géants, 40s ; pommes merveilleuses qui font allonger le nez, 106s ; des pommes d'or disparaissent d'un pommier. Le propriétaire place un gardien qui découvre le voleur : un oiseau à plumes d'or, 207ss.
- POMMIER** : Antoine obtient un pommier qui a la vertu de retenir quiconque s'appuiera à ses branches, 209ss ; une famille possède un jardin où croît un pommier qui donne des pommes d'or, 307ss.
- PONT** : le diable s'installe sous un pont pour filer de la laine : pour s'encourager, il chante une chanson qui trahit un secret, 224.
- POULAIN** : Voir Cheval.
- POUVOIR MAGIQUE** : une reine, magicienne de son vivant, exerce ses pouvoirs magiques en faveur de son filleul, même après sa mort, 124ss.
- PRAIRIE** : pour échapper à la poursuite de son père, la Belle Jarretièrre Verte transforme Ti-Jean en faucheur et elle même se change en prairie, 22s.
- PRÉDICTION** : un petit poisson d'or fait plusieurs prédictions à un pêcheur, 93.
- PRÊTRE** : un chômeur affamé entend dire qu'une paroisse est privée de prêtre ; il entreprend d'en devenir le curé, 133s ; un paysan faible d'esprit se laisse convaincre par sa femme qu'il est prêtre. Il revêt la soutane qu'elle a placée dans sa chambre et se rend occuper la cure de la paroisse voisine. À la suite de son premier sermon, les paroissiens ont des soupçons ; ils lui font veiller un faux-mort dans un cercueil. En constatant que le couvercle du cercueil bouge, le faux-prêtre assume le faux-mort, 138s.
- PRIÈRES** : Antoine, pour se libérer de la mort, lui fait la promesse de ne jamais prier. Il rompt sa promesse à la vue d'un cadavre pendu à une branche, 211s.
- PRINCE** : un prince découvre à la lecture d'une inscription merveilleuse dans le ciel, qu'il épousera une petite fille qui vient de naître. Il lui sert de parrain et tente de la faire disparaître. Il la retrouve plus tard chez un pêcheur et l'épouse, 11-13 ; Ti-Jean fin-voleur, déguisé en prince, va voler la vaisselle du roi sous les yeux de la famille royale et ses invités, 66s ; un prince va demander à Ti-Jean un lapin à acheter. Ti-Jean refuse. Il lui en accorde un après que le prince a baisé le derrière des sept lapins, 303s.
- PRINCESSE** : un roi promet sa fille en mariage à celui qui lui rapportera trois oeufs d'or. Ti-Jean trouve les oeufs, mais épouse la Belle Jarretièrre Verte. Une amnésie totale lui fait abandonner sa femme ; en retour des trois oeufs d'or, il accepte en mariage la princesse du roi ; il quittera la princesse au moment où il se souviendra de sa première femme, 19-25 ; le roi avait promis sa princesse en mariage à celui qui

- l'embêterait en trois mots. Ti-Jean, un demi-fou met la princesse à quia après trois questions simplistes, 35s ; trois géants jaloux envoient Ti-Jean chercher des pommes dans un verger surveillé. Au cours de son exploit, Ti-Jean délivre une princesse d'une sorte de caverne. Devenu aveugle, Ti-Jean est protégé par la princesse qui l'aide à recouvrer la vue. Elle finit par l'épouser, 40ss ; sept chevreuils merveilleux (princesses emmorphosées) demandent à Ti-Jean et à ses compagnons de les délivrer. Façon : ne pas parler de femmes pendant un an, 59s ; un roi donne sa princesse à Guillaume-sans-peur pour avoir tué un géant qui détruisait ses troupeaux, 78s ; trois princesses ont été emmorphosées en chiennes : Finette, Guérit-Tout et Passe-Partout. Elles sont données à un jeune homme pour le guider et le protéger, 85ss ; princesse désignée par le sort pour être dévorée par la bête-à-sept-têtes, 94ss ; une princesse a dérobé à Ti-Jean trois objets magiques. Pour se venger, Ti-Jean lui fait manger des pommes qui ont la vertu de faire développer le nez, 105ss ; une princesse malade est guérie par Criquet qui enlève un morceau de pain béni dans la gueule d'un crapaud, 159s ; une princesse a été enlevée. Poil-et-Plume découvre qu'elle est gardée par deux géants dans un château souterrain, 251ss ; princesse enlevée par Corps-sans-âme et délivrée par Ti-Jean, 143ss ; au lieu de demander des outils dont le roi avait besoin, Ti-Jean dit à la reine que le roi l'envoie se coucher entre la reine et la princesse, 238 ; une fée dans un souterrain révèle à Jacquot que trois princesses sont gardées par un serpent. Jacquot tue le serpent, 309ss ; une princesse malhonnête dérobe à un jeune homme trois objets magiques de grande valeur. Le jeune homme se vengera en faisant manger à la princesse des pêches qui font pousser le nez, 297ss ; un roi promet sa fille en mariage à Ti-Jean si ce dernier peut garder sept lapins sans les perdre pendant sept ans et sept jours, 303s.
- PRIX :** un père mourant conseille à son fils de vendre un animal si on lui en offre un prix raisonnable, 115ss ; aidé par la puissance de la magicienne qu'est sa marraine, Ti-Jean transforme deux vieux chevaux en deux bêtes fringantes qui rapportent des prix à une exposition, 126s ; un jeune homme demande 500 écus en échange d'un chat (roi des rats) ; même prix pour une faucille et un coq, 185ss ; un paysan s'est fait enlever sa vache par un groupe de voleurs. Il décide de récupérer plus que le prix de sa vache, 281ss ; Ti-Jean vole au roi un cheval de grand prix et soigneusement surveillé, 269s.
- PROMENADE :** un jeune homme, héritier d'une riche propriété, décide d'aller faire une promenade (visite) chez des parents. Au cours de cette promenade, il se rend compte de la valeur d'un conseil que lui avait donné son père, 115s.
- PROMESSE :** six compagnons et Ti-Jean ont fait la promesse de vivre un an dans un château sans parler de femme ou de fille. Les six compagnons manquent à leur promesse ; ils sont chassés et remplacés par six autres qui la tiennent, 59s ; promesse du roi de donner sa princesse en mariage à celui qui la délivrera de Corps-sans-âme, 143 ; promesse de Bonnet-Rouge de donner à Ti-Jean des renseignements qui lui permettent de délivrer la princesse, 146s ; un roi promet à Ti-Jean une grande quantité d'or et d'argent s'il peut empêcher Grand-Mangeur de dévorer son artillerie, 173 ; Antoine, pour se libérer de la mort, lui fait la promesse de ne jamais prier. Il rompt sa promesse à la vue d'un cadavre pendu à une branche, 211s ; promesse du roi à Poil-et-Plume de lui donner sa princesse en mariage s'il parvient à découvrir sa demeure, 251.
- PROVISIONS :** un habitant conduit sa vache au marché pour en rapporter ses provisions d'hiver. En route il est obligé de donner sa vache à des voleurs, 281s.

- PRUNES ; après avoir découvert des pêches magiques qui font pousser le nez, un jeune homme découvre des prunes qui détruisent l'effet des pêches, 298.
- PUITS ; le gardien des pommiers découvre que le voleur est un oiseau ; le propriétaire du jardin et ses fils veulent pénétrer dans un souterrain en utilisant un puits très profond, 309.
- PUNITION ; un boiteux qui avait pris frauduleusement le titre de filleul du roi est jeté en prison, 127.
- QUESTION ; au retour d'une nuit de guet, un gardien de verger doit répondre à une question du propriétaire, 307s.
- QUEUE ; Ti-Jean vend les cochons du roi à son profit mais oblige l'acheteur à lui remettre les queues et les oreilles, 237 ; un chasseur placé par des contrebandiers dans un tonneau parvient à glisser sa main par la bonde et attrape la queue d'un loup qui l'éloigne du camp des contrebandiers, 278 ; un gardien, dans un verger, attrape un oiseau-voleur par la queue, le gardien reste avec une plume d'or dans la main, 308 ; trahi par ses frères, Jacquot sort du souterrain en se cramponnant à la queue d'un renard, 312.
- RACLÉES données par Bonnet-Rouge à trois géants qui, chacun leur tour, ont pris la responsabilité de la cuisine d'un camp, 144ss.
- RALINGUE ; d'après un contrat entre un roi et son employé, le premier qui perdrait patience devait se faire enlever une ralingue, c'est-à-dire, une lanière de peau taillée dans le dos, 267.
- RATS ; dans un pays, les rats étaient tellement nombreux qu'on était obligé de les nourrir pour les empêcher de s'attaquer à la population, 185ss.
- RAVIN ; Ti-Jean nivelle un ravin avec les cadavres des animaux du roi ; le but de Ti-Jean est de faire impatienter le roi, 268s.
- RÉCOLLETS ; des pères Récollets distribuent aux gens des chances de faire des souhaits réalisables, 209.
- REINE ; Ti-Jean, fin-voleur, va dérober les draps du lit royal alors que la reine y prend son repos, 67s ; la reine est assassinée par le roi qui croit pouvoir faire revenir les morts grâce à un sifflet magique, 68s ; une reine a été la marraine de Ti-Jean ; magicienne de son vivant, elle secourt son filleul même après sa mort, 124s ; au lieu de demander les outils dont le roi avait besoin, Ti-Jean dit à la reine que le roi l'envoie se coucher entre la reine et la princesse, 238.
- RENARD ; laissé à ses propres moyens au fond d'un souterrain, Jacquot a recours à un renard pour l'aider à sortir du puits, 312.
- RENDEZ-VOUS ; trois frères se donnent rendez-vous à un carrefour dans un an et un jour, 65.
- RENSEIGNEMENT ; immobilisé par Ti-Jean, le sorcier Bonnet-Rouge lui donne tous les renseignements nécessaires pour retrouver une princesse enlevée par Corps-sans-âme, 146s.
- REPAS ; Ti-Jean et trois géants décident de rester au camp chacun leur tour pour y faire la cuisine. Un petit Bonnet-Rouge les oblige souvent à préparer un second repas, 143s ; un soi-disant fin-devineur se fait servir ses repas dans sa chambre par les domestiques, 160 ; un roi refuse de nourrir ses employés dans le but de les impatienter et ainsi les priver de salaire. Ti-Jean se procure de bon repas en vendant le blé, l'avoine et les cochons du roi, 236s ; une sorcière vient quêmander de la soupe à

- Tord-ÉpINETTE, Roule-Montagne et Poil-et-Plume, qui restent successivement au camp pour préparer le repas, 250s.
- RESSEMBLANCE : trois frères se ressemblent tellement que l'épouse du premier prend les deux autres, l'un après l'autre, pour son mari qu'elle est certaine de reconnaître, 97s.
- ROI : un roi promet sa princesse au garçon qui lui apportera trois œufs d'or, 19 ; un roi qui considère sa princesse comme très intelligente, assiste à une scène où Ti-Jean, un demi-fou, l'embête en trois mots, 35s ; un roi oblige son filleul, Ti-Jean, à venir voler la nappe sur la table du château, son drap dans le lit royal, le cheval dans son écurie, les galettes dans son four, 67ss ; un roi engage Ti-Jean-sans-peur comme vacher ; ce dernier se débarrasse d'un géant malhonnête et obtient la fille du roi en mariage, 76-79 ; un roi a dépensé en vain la moitié de sa fortune pour tuer la bête-à-sept-têtes, 94s ; un roi, parrain de Ti-Jean, fils de paysan, a fait venir son filleul à la cour. Un jaloux incite le roi à se débarrasser de Ti-Jean, 124ss ; un roi dont la princesse a été enlevée par Corps-sans-âme promet sa fille et la moitié de sa fortune à quiconque la délivrera de ce génie, 143 ; un roi dont la princesse est malade s'en remet à Criquet pour rendre la santé à sa fille, 159 ; un roi publie un ban dans lequel il promet sa princesse en mariage à celui qui bâtira un bâtiment merveilleux allant sur terre, sur mer et dans les airs, 167 ; un jeune homme offre de vendre à des étrangers, le roi des rats (chat), le roi du jour (coq), le roi des moissonneurs (faucille), 185ss ; un roi exploitait la naïveté de ces employés en les faisant signer un contrat inhumain. Seul, Ti-Jean eut la patience d'endurer la politique du roi, et la finesse de le déjouer, 235ss ; un roi s'est fait enlever sa princesse. Il la promet en mariage à Poil-et-Plume s'il va la délivrer, 251 ; un roi faisait signer un contrat à ses employés, Ti-Jean signale le contrat ; au lieu de s'impatienter du manque de nourriture, il se nourrit au dépens du roi et crée au roi des situations de nature à le faire enrager, 267ss ; un roi promet à Ti-Jean sa princesse en mariage s'il peut garder sans les perdre, sept lapins pendant sept ans et sept jours. Malgré plusieurs tentations, Ti-Jean ramène tous ses lapins, 303s ; un roi engage Ti-Jean-sans-peur pour garder ses vaches ; il le met en garde contre un voisin redoutable, un géant brutal, 292s ; une princesse malhonnête a dérobé à un jeune homme trois objets précieux. Le jeune homme se venge en faisant manger à la princesse des pêches magiques qui font pousser le nez, 297ss.
- RONFLEMENT : Grand-Coureur, lors d'une course importante contre Grand-Margot s'arrête et s'endort ; ses ronflements sont perçus par Fine-Oreille (Entend-Clair) qui en avertit Grand-Tireur, 175.
- ROSIER : un petit poisson d'or prédit à un pêcheur que dans son jardin pousseront trois rosiers qui contribueront à protéger la vie de ses fils, 93s.
- ROUE : le château sous-marin du Corps-sans-âme est indiqué à la surface par une roue, 146.
- ROUET : fatigué par le travail monotone du rouet, une femme découragée demande l'aide du diable. Celui-ci installe son rouet sous un pont et file une grande quantité de laine en quelques heures, 223ss.
- ROULE-MONTAGNE : un géant, Roule-Montagne, tire son nom du fait qu'il s'amusait à heurter deux montagnes voisines, 249.
- RUBAN : Ti-Jean trouve un ruban vert dans la forêt. Dès qu'il l'a ramassé il se sent envahir par une force de géant, 39ss ; avant d'aller chercher les trois poils d'or du serpent, Ti-Jean exige du roi trois pièces de ruban de trois couleurs différentes, 125.

- RUSE de Ti-Jean fin-voleur, pour dérober le pain, le cheval, la vaisselle, les draps du roi sous les yeux des sentinelles, 66ss ; les paroissiens jouent un tour à leur nouveau curé en lui faisant veiller un cercueil dans lequel on a enfermé un drôle, 139 ; une femme qui a donné l'hospitalité à des chasseurs égarés, exige d'eux quelques petits services. Les voyageurs sont victimes des pouvoirs magiques de l'hotesse : ils passent la nuit à fermer la fenêtre ou la porte de grange, 24s ; pour provoquer la colère du roi, Ti-Jean se nourrit en vendant le blé, le grain et les cochons du roi ; Ti-Jean s'entend aussi avec une domestique pour faire rater au roi une aventure amoureuse, 235ss.
- SAC : Tord-Chêne, compagnon de Ti-Jean, se présente chez le roi avec un sac qui, une fois plié, est plus gros que l'église, 174 ; pour être vainqueur du géant lors d'un défi, Ti-Jean-sans-peur se fait fabriquer un sac imperméable destiné à recevoir du lait bouillant, 293 ; le roi oblige Ti-Jean à remplir un sac de vérités, 304.
- SAINT PIERRE : Antoine, le bedeau malhonnête, se présente au Paradis et plaide auprès de saint Pierre pour obtenir une place derrière la porte, 213.
- SAINTS : un faux-curé monte en chair et exhibe les os de deux grands saints : saint Lainu (mouton) et saint Fluet (lièvre), 133s.
- SAISON : Ti-Jean rencontre un homme capable de faire varier les saisons en changeant la position de son chapeau, 170s.
- SALAIRE : un roi faisait signer un contrat à ses employés : tout serviteur perdait son salaire et était congédié dès qu'il perdait patience, 235.
- SAVOYANE : un faux-médecin envoie tous les compagnons du malade dans la forêt pour lui chercher de la savoyane, 284.
- SECRET : Bonnet-Rouge révèle à Ti-Jean certains secrets nécessaires pour rejoindre une princesse, 146 ; Corps-sans-âme révèle à la princesse prisonnière le secret de sa vie de génie, 147 ; un mari a entendu un fileur qui, sous un pont, chantait une drôle de chanson ; en arrivant chez lui on constate que cette chanson contient le secret qui libère sa femme d'un pacte conclu avec le diable, 224ss.
- SENTINELLES : Ti-Jean fin-voleur, va dérober un cheval dans l'écurie et un pain dans le four royal malgré la présence de nombreuses sentinelles, 67s.
- SERMENT : sous la menace d'un voyageur malhonnête, Ti-Jean fait serment de dire au roi qu'il est le serviteur du filleul et non le filleul du roi, 124.
- SERMON : un chômeur qui s'est improvisé curé d'une paroisse abandonnée promet au cours d'un sermon de montrer les os de deux grands saints : saint Lainu et saint Fluet, 133s ; un faux-prêtre devenu curé d'une paroisse abandonnée réunit les fidèles et leur fait un bref sermon, 139.
- SERPENT : les trois poils d'or au nez du serpent, 123ss-127 ; une fée, dans un souterrain, guérit Jacquot et lui révèle que trois princesses sont prisonnières d'un serpent. Elle lui indique le moyen de tuer le serpent, 309s.
- SIFFLET : Ti-Jean, fin-voleur, vend au roi un prétendu sifflet magique qui fait revenir les morts, 69 ; voir aussi Objets Magiques ; Sifflet magique donné par une fée à Ti-Jean pour lui permettre de garder sept lapins sans les perdre, 303s.
- SOEURS : trois fées, trois soeurs, procurent trois chiennes à un jeune homme pour le guider et le protéger. Les trois chiennes sont trois princesses emmorphosées par les fées, 85s.

- SOLEIL ; une princesse gardée dans un souterrain par un serpent, porte le nom de Soleil à cause de l'éclat de sa beauté, 310.
- SORCIER ; petit Bonnet-Rouge avoue, avant de livrer certains secrets, qu'il est sorcier, 146.
- SORCIÈRE ; pendant que Tord-Epinette prépare son repas dans un camp, une sorcière vient quémander de la soupe ; le cuisinier refuse. La sorcière l'assomme, 250.
- SORT ; princesse désignée par le sort pour être dévoré par la bête-à-sept-têtes, 94.
- SOUFFLEUR ; Ti-Jean engage dans son équipage le Grand-Souffleur, homme qui actionnait des moulins à vent par le souffle d'une seule de ses narines, 170.
- SOUHAITS ; Antoine auquel on a donné la chance de faire trois souhaits : un pommier, un fauteuil et un billard, 209 ; Poil-et-Plume tient à la main, une boule magique et formule le souhait de sortir d'un souterrain, 254 ; un père donne à son fils une ceinture magique : il suffit de faire un souhait pour être transporté à l'instant où on le désire, 105s, 297s.
- SOUÇON ; à la suite d'une cérémonie liturgique improvisée par un nouveau curé (faux-prêtre) plusieurs paroissiens conçoivent des soupçons, 133, 139 ; à la suite de deux vols sur la ferme du curé, la mère de ce dernier soupçonne le bedeau d'être le voleur, 205.
- SOUPE ; pour se faire reconnaître par une princesse, Ti-Jean, devenu aveugle, exige d'un valet qu'il aille porter son assiettée de soupe à la princesse : la soupe dissimule une bague, 42 ; petit Bonnet-Rouge assomme le cuisinier et finit par renverser la soupe, 144 ; pendant que Tord-Epinette prépare le repas, une sorcière vient quémander de la soupe, 250.
- SOUPER ; un loup entre dans une cabane du bûcheron pendant que le souper mijote dans le chaudron, 277 ; après avoir battu au fléau toute l'après-midi chez le roi, Ti-Jean se rend au château pour y prendre son souper, 236.
- SOUTANE ; un chômeur revêtu d'une vieille soutane tente d'aller organiser la liturgie dans une paroisse privée de curé, 133s ; pour se débarrasser de son mari, la femme d'un paysan dispose une vieille soutane dans sa chambre et le convainc qu'il est prêtre, 138s.
- SOUTERRAIN ; trois compagnons, héros de la force, entreprennent de descendre dans un souterrain où s'est réfugiée une sorcière, 250 ; Poil-et-Plume s'échappe d'un souterrain grâce à une boule magique, 254.
- TABAC ; Ti-Jean et ses compagnons sont fournis mystérieusement de tabac dans un château hanté, 59.
- TABLE ; un géant-cuisinier reçoit la visite peu amicale d'un petit Bonnet-Rouge au moment où le repas est sur la table, 144 ; à la suite d'un banquet offert par le roi, Grand-Mangeur, compagnon de Ti-Jean, mange non seulement toute la nourriture mais même les tables, 173.
- TÂCHES ; un roi assigne à Ti-Jean plusieurs tâches consécutives pour arriver à lui faire perdre patience, mais c'est Ti-Jean qui fait impatienter le roi, 236ss ; parti à la recherche de trois oeufs d'or, Ti-Jean parvient chez un vieillard, une sorte de génie qui lui impose trois tâches difficiles, 19ss.
- TAPAGE ; l'employeur se rend compte du tempérament brutal de Poil-et-Plume par le tapage qu'il lui parvient de la grange et des étables, 248.

- TARRIÈRE : Ti-Jean-sans-peur se sert d'une tarrière pour préparer un trou sous l'écorce de l'arbre, 292.
- TECHNIQUE malhonnête des voleurs pour enlever une vache à un paysan sans la payer, ni la voler, 281ss.
- TEIGNEUX : un roi désire que son filleul se rende à la cour mais lui défend de faire route avec un teigneux, 123.
- TERRE : bâtiment qui va sur terre, sur mer et dans les airs, 167ss.
- TÊTE : un jeune homme désigné pour aller combattre la bête-à-sept-têtes se sauve dans la forêt, pendant que sa femme reçoit la visite de la bête, 85s ; une fée redonne la vie à Guillaume-sans-peur qui s'est laissé hacher en petits morceaux au lieu de parler. La fée fait une erreur : la tête du jeune homme a été fixée à l'envers ; c'est-à-dire la face en arrière, 79.
- TIGRE : grâce à un poil magique, Ti-Jean peut se transformer en un tigre d'une force insurpassable, 146.
- TI-JEAN à la recherche de trois oeufs d'or, entreprend de longs voyages et est obligé d'accomplir des tâches difficiles, 19ss ; Ti-Jean, jeune homme qui passe pour demi-fou, trouve moyen d'embêter une princesse que son père trouvait très intelligente, 35s ; Ti-Jean, fils d'une pauvre veuve, a trouvé un ruban vert qui donne la force, 39ss ; partie pour y faire fortune, Ti-Jean aboutit dans un château hanté où sept chevreuils — sept princesses emmorphosées — lui demandent de se chercher six compagnons assez généreux pour les délivrer, 59s ; Ti-Jean spécialisé dans le vol, 65-69 ; Ti-Jean muni d'une bourse merveilleuse, va voir une princesse ; celle-ci lui enlève cette richesse, 105ss ; Ti-Jean, fils de paysan, filleul du roi, entreprend à l'âge de 21 ans de rejoindre son parrain, 123ss ; pour profiter de la promesse d'un roi, Ti-Jean tente de délivrer une princesse enlevée par Corps-sans-âme, 143ss ; Criquet, le fin-devineur, prend le nom de Ti-Jean sur l'écriveau qui annonce sa profession, 159ss ; pour profiter de la promesse d'un roi, Ti-Jean quitte ses parents pour tenter de bâtir un bâtiment merveilleux avec l'aide d'une vieille inconnue (fée), 167ss ; Ti-Jean s'engage chez un roi qui avait comme habitude de ne pas nourrir ses employés. Ti-Jean se nourrit secrètement au dépens du roi, 235ss ; Ti-Jean-patient : il déjoue habilement les menées du roi qui veut lui faire perdre patience, 267ss ; Ti-Jean-sans-peur obtient un emploi chez le curé ; peu après-Ti-Jean va s'engager chez le roi et tue un gros géant qui empêchait les vaches du roi de paître dans un champ, 291ss ; Ti-Jean, aidé d'une fée, entreprend de garder sept lapins pour gager la princesse du roi, 303s.
- TIREUR : Ti-Jean accepte dans l'équipage de son bâtiment merveilleux, un tireur qui pouvait toucher l'oreille d'une mouche à 500 milles, 236ss.
- TONNEAU : des contrebandiers enferment dans un tonneau, un chasseur qualifié d'espion, 277s.
- TORD-CHÊNE : un des trois géants que Ti-Jean rencontre lors de son voyage en forêt à la recherche de la princesse enlevée par le Corps-sans-âme, 143 ; Ti-Jean accepte dans l'équipage de son bâtiment merveilleux, un homme fort qui pouvait déraciner les chênes ; c'était Tord-Chêne, 169.
- TORD-ÉPINETTE : un géant caractérisé par le fait qu'il tordait des troncs d'épinette, 249.
- TOURS : Voir Ruse.

- TRAHISON** ; la mère de Ti-Jean soudoyée par les géants, trahit son fils en lui enlevant son ruban vert (force) et en lui crevant les yeux, 41 ; un jeune homme qui courtise une jeune fille en vue du mariage, se voit bientôt trahi par cette amante qui reçoit un autre ami, 116s ; deux hommes trahissent leur compagnon en coupant un câble qui devait entraîner sa mort, 254, 311.
- TRANCHE-MONTAGNE** ; un des trois géants que Ti-Jean rencontre lors de son voyage en forêt à la recherche de la princesse enlevée par le Corps-sans-âme, 143.
- TROMPERIE** ; Grand-Margot au cours d'une course importante rencontre Grand-Coureur endormi, laissant son eau sans surveillance. Grand-Margot vole la cruche de Grand-Coureur et revient vers le château, 176 ; des voleurs s'emparent d'une vache qu'un paysan conduit au marché. L'un d'eux se voit donner en cadeaux du beurre et une génisse, 232.
- TROUPE** ; un jeune homme a hérité d'une corne magique : il suffit de souffler dans cette instrument pour en faire sortir une troupe de mille hommes, 105, 297.
- USTENSILES** ; à la suite d'un banquet offert par le roi, Grand-Mangeur, compagnon de Ti-Jean, mange non seulement toute la nourriture mais même les ustensiles, 173.
- VACHES** ; Ti-Jean-sans-peur s'engage chez le roi pour garder les vaches convoitées par un géant, 76ss ; un paysan conduit une vache au marché, derrière sa voiture. Un voleur fait disparaître la vache, se passe le câble au cou en disant qu'il est démorphosé, 231 ; des voleurs, grâce à un stratagème préparé par le groupe obtiennent d'un habitant qu'il leur abandonne sa vache, 281ss ; Ti-Jean tue toute les vaches du roi pour combler un ravin, 268s ; un roi engage Ti-Jean-sans-peur pour garder ses vaches, 292s.
- VADROUILLE** ; un père qui veut donner un héritage à ses fils, commande au plus jeune de secouer une vadrouille. Il en sort trois objets magiques : une bourse, une corne et une ceinture, 105, 296.
- VAISSELLE** ; Ti-Jean va voler la vaisselle du roi pendant un banquet royal, Grand-Mangeur, dévore ustensiles, vaisselle et tables lors d'un banquet, 66s.
- VANTARDISE** ; dans le but de faire disparaître Ti-Jean, un jaloux, faux-filleul du roi, affirme que Ti-Jean s'est vanté d'exploits invraisemblables, 124.
- VEAU** : Voir Génisse.
- VENGEANCE** ; Ti-Jean se venge de sa mère et des géants qui ont voulu le faire disparaître, 43.
- VENTE** ; un roi refuse de nourrir ses employés ; Ti-Jean se nourrit de la vente du blé, de l'avoine et des cochons du roi, 236ss.
- VÉRITÉS** ; un roi oblige Ti-Jean à remplir un sac de vérités, 53, 304.
- VERRUE** ; un serpent qui surveille trois princesses dans un souterrain porte une verrue sur le nez. Pour le tuer il suffit de casser un œuf sur cette verrue, 310.
- VESSIE** ; au moyen d'une vessie de cochon remplie de sang, Ti-Jean fait semblant de tuer sa mère sous les yeux du roi, 68s ; Guillaume-sans-peur fait croire à un géant qu'il peut avaler de la bouillie brûlante ; une vessie de cochon dissimulée sous ses habits reçoit la nourriture, 78.
- VIANDE** ; pour nourrir sa famille, un bedeau se procure de la viande à bon marché ; il vole un cochon chez le curé et un bœuf chez son voisin, 203ss.
- VICTOIRE** de Grand-Coureur lors d'une course contre Grand-Margot, 176.

- VIE : trois rosiers protègent la vie de trois frères nés à la suite de la prédiction d'un poisson d'Or, 93ss.
- VIEILLARD ; Ti-Jean, parti à la recherche de trois œufs d'or arrive chez une sorte de génie qui lui proposera trois tâches difficiles ; un vieillard donne en héritage à chacun de ses fils un objet magique : une ceinture, une bourse et une corne, 105s, 297s.
- VIEILLE ; décidé d'aller mériter la princesse du roi, Ti-Jean rencontre une vieille qui lui donne des pouvoirs magiques pour remplir sa tâche, 167.
- VILLE plongée dans le deuil pour annoncer la mort de la fille du roi, lors de la visite prochaine de la bête-à-sept-têtes, 93s.
- VISEUR : Voir Tireur.
- VOITURE ; un habitant conduit sa vache au marché derrière sa voiture. Des voleurs la lui enlèvent de son plein gré, 281.
- VOL ; pendant que son professeur lui enseigne à voler, Ti-Jean enlève à son maître l'œuf qu'il vient de voler dans un nid de grive, 65 ; une bague est disparue ; un prétendu devineur écoute les conversations des domestiques et découvre que le joyau a été volé, 160s ; un bedeau commet plusieurs vols entre autre celui d'un cochon chez le curé et d'un bœuf chez le voisin, 203, 207 ; Ti-Jean vole le coursier du roi pendant que le gardien est allé à une veillée, 269 ; une princesse a volé à un jeune homme trois objets magiques. Elle devra avouer ces vols au médecin qui s'offre à la soigner, 107, 299.
- VOLAILLES ; Ti-Jean tue toute les volailles du roi pour compléter le nivelage d'un ravin, 268s.
- VOLEUR ; Ti-Jean a appris le métier de fin-voleur. Il s'acquitte de plusieurs vols ordonnés par le roi, 65ss ; Antoine, pour soulager sa pauvreté, devient voleur : il vole un cochon au curé et un bœuf à un cultivateur voisin, 203-207 ; un groupe de voleurs voit passer un paysan qui conduit, derrière sa voiture, une vache au marché. Ils volent l'animal, laissent un homme au bout du câble et laissent croire au paysan que sa vache a été démorphosée, 231 ; un gardien préposé à la surveillance d'un verger découvre le voleur de pommes d'or : un oiseau, 308 ; un groupe de voleurs enlèvent finement une vache à un habitant ; ils sont forcés de remettre tout l'argent accumulé au cours de leurs vols, 283ss.
- WHISKY ; obligé par le roi d'aller chercher les trois poils d'or d'un serpent, Ti-Jean exige un carrosse pour transporter le whisky, cadeau destiné au serpent, 125.
- YEUX : Voir Aveugle.

The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery to the present time.

The second part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The third part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The fourth part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The fifth part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The sixth part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The seventh part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The eighth part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The ninth part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The tenth part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The eleventh part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The twelfth part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The thirteenth part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

The fourteenth part is devoted to a detailed history of the United States from the discovery of the continent to the present time.

## TABLE DES MATIÈRES

Présentation		9
Contes		
1 – Le Prince qui voulait fausser sa destinée (conte-type 930 A)		
Texte remanié.....		11
Texte original.....		14
2 – La Belle-Jarretière-Verte (conte-type 313)		
Texte remanié.....		19
Texte original.....		26
3 – Princesse embêtée en trois mots (conte-type 853)		
Texte remanié.....		35
Texte original.....		37
4 – Le petit ruban vert (conte-type 590)		
Texte remanié.....		39
Texte original.....		44
5 – Le sac de vérités (conte-type 570)		
Texte remanié.....		51
Texte original.....		55
6 – Les sept chevreuils aux cornes d'or (conte-type 401)		
Texte remanié.....		59
Texte original.....		61
7 – Ti-Jean, le fin-voleur (contes-types 1525, 1535)		
Texte remanié.....		65
Texte original.....		70
8 – Guillaume-sans-peur (contes-types 1711, 1640, 1985, 1088, 326)		
Texte remanié.....		75
Texte original.....		80
9 – Les trois chiennes (conte-type 315)		
Texte remanié.....		85
Texte original.....		89
10 – Le petit poisson d'or (conte-type 303)		
Texte remanié.....		93
Texte original.....		99
11 – La princesse au grand nez (conte-type 566)		
Texte remanié.....		105
Texte original.....		109

12 – Les trois conseils du père mourant (conte-type 910, 914)	
Texte remanié.....	115
Texte original.....	118
13 – Les trois poils d'or au nez du serpent (conte-type 531)	
Texte remanié.....	123
Texte original.....	128
14 – Le faux prêtre (conte-type 1824)	
Texte remanié.....	133
Texte original.....	135
15 – L'habitant à demi-fou qui devient prêtre (conte-type 1711*)	
Texte remanié.....	137
Texte original.....	140
16 – Le corps-sans-âme (contes-types 301, 302)	
Texte remanié.....	143
Texte original.....	150
17 – Criquet, le fin devineur (conte-type 1641)	
Texte remanié.....	159
Texte original.....	163
18 – Bâtiment qui va sur terre, sur mer et dans les airs (conte-type 531)	
Texte remanié.....	167
Texte original.....	177
19 – Le roi des rats, le roi du jour, le roi des moissonneurs (contes-types 1650, 1325)	
Texte remanié.....	185
Texte original.....	195
20 – Antoine, le fermier du curé (contes-types 1536, 330)	
Texte remanié.....	203
Texte original.....	214
21 – Le fileur de laine ou Luciflet (Lucifer) (conte-type 500)	
Texte remanié.....	223
Texte original.....	227
22 – La vache démorphosée (conte-type 1529)	
Texte remanié.....	231
Texte original.....	233
23 – Tours de Ti-Jean au roi (le jeu de Poker) (contes-types 1000, 1002, 1004, 1563)	
Texte remanié.....	235
Texte original.....	242
24 – Poil-et-Plume (conte-type 301)	
Texte remanié.....	247
Texte original.....	256
25 – Ti-Jean-patient (contes-types 1000, 1031, 1002, 1005, 1025)	
Texte remanié.....	267
Texte original.....	271
26 – Le loup et le tonneau (conte-type 1875)	
Texte remanié.....	277
Texte original.....	279

27 – L'habitant qui se venge (contes-types 1551, 1538)	
Texte remanié.....	281
Texte original.....	290
28 – Ti-Jean-sans-peur (contes-types 326, 1711*, 1085, 1088)	
Texte remanié.....	291
Texte original.....	294
29 – La princesse au grand nez (conte-type 566)	
Texte remanié.....	297
Texte original.....	300
30 – Les sept petits lapins (conte-type 570)	
Texte remanié.....	303
Texte original.....	305
31 – Les pommes d'or (conte-type 301)	
Texte remanié.....	307
Texte original.....	313
Lexique.....	319
Index analytique.....	323

100	1917-1918	100
101	1918-1919	101
102	1919-1920	102
103	1920-1921	103
104	1921-1922	104
105	1922-1923	105
106	1923-1924	106
107	1924-1925	107
108	1925-1926	108
109	1926-1927	109
110	1927-1928	110
111	1928-1929	111
112	1929-1930	112
113	1930-1931	113
114	1931-1932	114
115	1932-1933	115
116	1933-1934	116
117	1934-1935	117
118	1935-1936	118
119	1936-1937	119
120	1937-1938	120
121	1938-1939	121
122	1939-1940	122
123	1940-1941	123
124	1941-1942	124
125	1942-1943	125
126	1943-1944	126
127	1944-1945	127
128	1945-1946	128
129	1946-1947	129
130	1947-1948	130
131	1948-1949	131
132	1949-1950	132
133	1950-1951	133
134	1951-1952	134
135	1952-1953	135
136	1953-1954	136
137	1954-1955	137
138	1955-1956	138
139	1956-1957	139
140	1957-1958	140
141	1958-1959	141
142	1959-1960	142
143	1960-1961	143
144	1961-1962	144
145	1962-1963	145
146	1963-1964	146
147	1964-1965	147
148	1965-1966	148
149	1966-1967	149
150	1967-1968	150
151	1968-1969	151
152	1969-1970	152
153	1970-1971	153
154	1971-1972	154
155	1972-1973	155
156	1973-1974	156
157	1974-1975	157
158	1975-1976	158
159	1976-1977	159
160	1977-1978	160
161	1978-1979	161
162	1979-1980	162
163	1980-1981	163
164	1981-1982	164
165	1982-1983	165
166	1983-1984	166
167	1984-1985	167
168	1985-1986	168
169	1986-1987	169
170	1987-1988	170
171	1988-1989	171
172	1989-1990	172
173	1990-1991	173
174	1991-1992	174
175	1992-1993	175
176	1993-1994	176
177	1994-1995	177
178	1995-1996	178
179	1996-1997	179
180	1997-1998	180
181	1998-1999	181
182	1999-2000	182
183	2000-2001	183
184	2001-2002	184
185	2002-2003	185
186	2003-2004	186
187	2004-2005	187
188	2005-2006	188
189	2006-2007	189
190	2007-2008	190
191	2008-2009	191
192	2009-2010	192
193	2010-2011	193
194	2011-2012	194
195	2012-2013	195
196	2013-2014	196
197	2014-2015	197
198	2015-2016	198
199	2016-2017	199
200	2017-2018	200

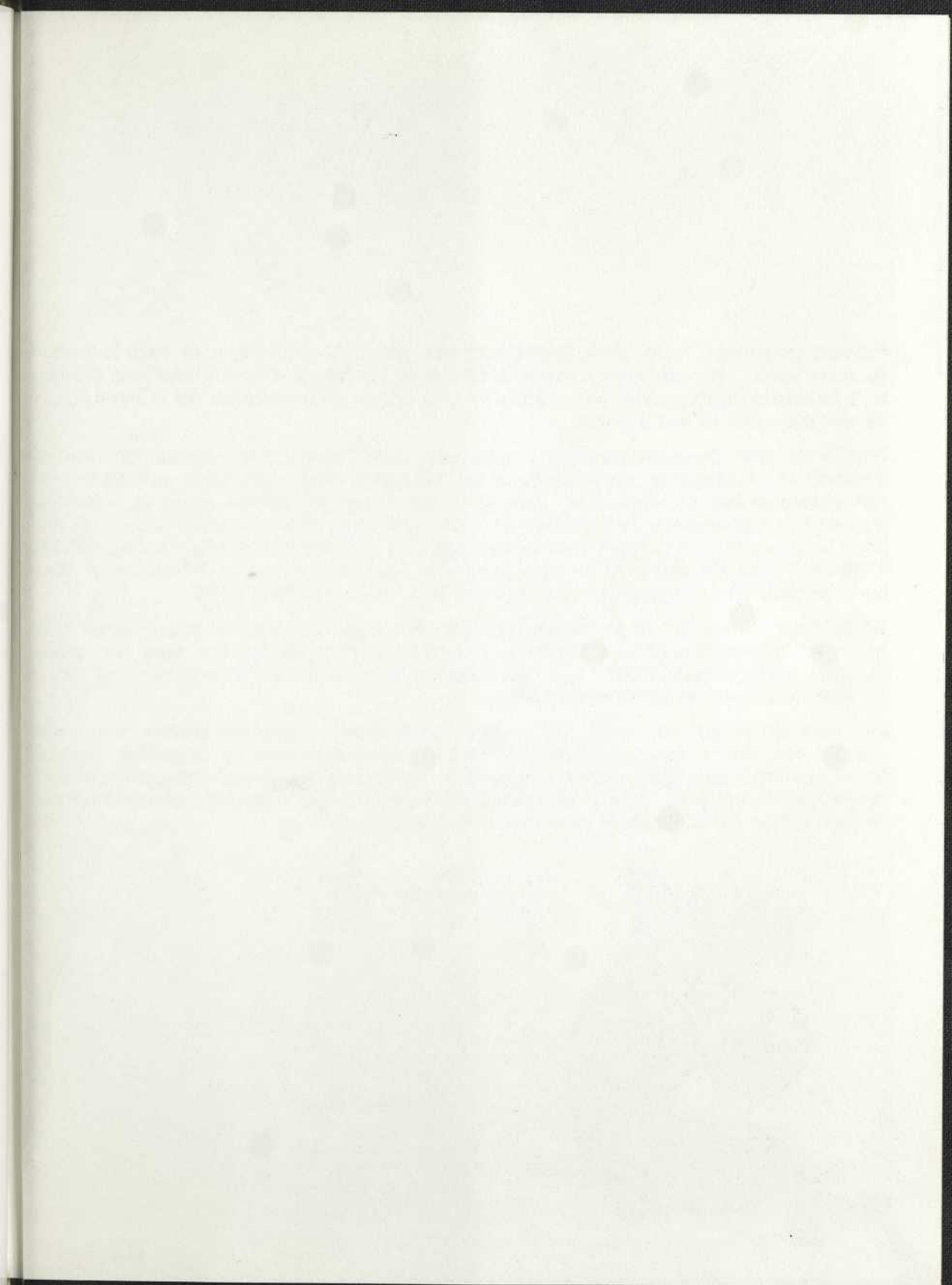
*Achévé d'imprimer à Montréal par les Presses Elite  
pour le compte des Éditions Bellarmin,  
le trente et unième jour du mois de décembre  
de l'an mil neuf cent soixante-quatorze.*



Tome 4

Contes franco-ontariens

*(Répertoire de : Emile Roy, Valentine Larocque, Alida Bureau, Léonie Chénier, Mme Joseph Chénier, Eméri Comtois, Stéphane Langis, Omer Lefebvre, Clarence Blais, Jules Charbonneau)*

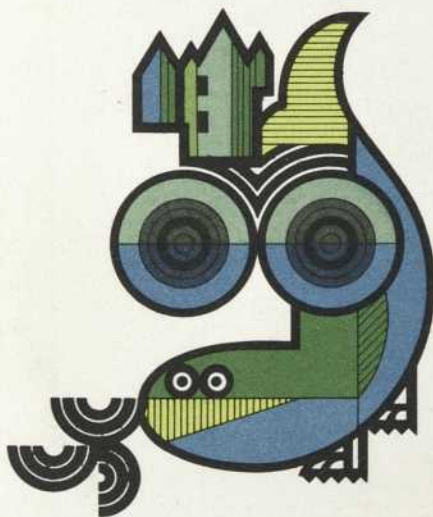


Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants.

Depuis 25 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouvel-Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études et son enseignement universitaires. Gaspésien de naissance, ancien élève et collaborateur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de son énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sudbury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le troisième d'une longue série qui sortira des presses d'ici quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les bibliothèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassément de caractère culturel. Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servis à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.